# LA REVUE

(Ancienne "Revue des Revues")

---

Directeur et Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

---

VOLUME LXXXIII

1909

---

PARIS

45, rue Jacob, 45

# TABLE DES MATIÈRES

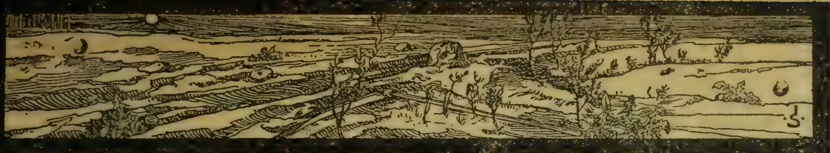
ANNÉE 1909. — 6e VOLUME

*(du 1er Novembre au 15 Décembre 1909).*

## Index analytique des articles

## Table des auteurs

## Caricatures



# Le Prolétariat Intellectuel Féminin

## I

C'est un prolétariat dont on parle peu. Il n'est pas encore organisé et surtout n'a pas trouvé ses historiens, armés de statistiques, pour appeler l'attention du public sur ses formes ou ses manifestations. Cependant il existe et même il augmente sans cesse. Elles se comptent aujourd'hui par centaines, voire par milliers, les travailleuses qui constituent le prolétariat intellectuel féminin, cherchant en vain le placement de leur capital-intelligence et apprenant à leurs dépens, qu'il n'a plus cours sur le marché. Il y abonde, la valeur en est dépréciée, et les titres qui le représentent : brevets, certificats et autres attestations de savoir sont, à l'heure actuelle, papiers inutiles en portefeuille.

Autrefois le prolétariat intellectuel féminin était inconnu. Les premiers et encore bien faibles symptômes de son existence apparurent il y a environ un demi-siècle. Nul n'aurait pu en soupçonner les possibles développements si, par un singulier concours de circonstances, un ensemble de faits sociaux concomitants n'avaient réalisé les conditions les plus favorables à l'aggravation d'un état qui semblait, tout d'abord, sans importance. Un de ces faits, le plus caractéristique peut-être, c'est la diffusion soudaine et illimitée de l'instruction populaire gratuite. S'étant un jour avisé que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que la nourriture intellectuelle ne doit pas rester le partage d'une minorité, on convia le peuple à un immense banquet où devait lui être servie la manne spirituelle dont il avait été si longtemps sevré. Quand il fut à table, ses amphitryons, luttant de générosité, le bourrèrent de nourriture spéculative, ils l'en gavèrent, ils l'en gorgèrent. A ces ignares qui, mal habitués, avalaient goûlument, on débita en extraits la science, toutes les sciences ; la philosophie, l'esthétique, le droit social et mille autres choses encore. Le nombre des gens instruits, ou soi-disant tels, augmenta dans d'effarantes proportions. On les soumit à des examens, ils les passèrent ; à des concours, ils s'y précipitèrent ; on leur distribua des diplômes, des parchemins, des médailles ; ce fut une ruée. Et cela continue. S'il faut des faits, on peut en donner.

Considérons, par exemple, l'un des nombreux examens que l'Etat impose à celles qui veulent obtenir le brevet d'institutrice. Evaluons le progrès (!) accompli en un demi-siècle. Il s'agit du brevet simple, dit brevet de capacité, ou brevet élémentaire.

A Paris, en 1854, le nombre des aspirantes admises à cet examen était de 99 sur un total d'inscrites peu supérieur à ce chiffre.

A Paris, en 1908, pour ce même examen, le nombre des aspirantes présentées est de 6.886. Il y en a eu 3.599 d'admises. Les 3.387 autres n'ont qu'à recommencer l'épreuve jusqu'à réussite complète.

Si l'on considère le nombre des candidates pour la France entière, en cette même année 1908, on trouve : 31.631 aspirantes présentées ; 15.412 reçues.

Pour le second diplôme, dit Brevet Supérieur, il s'est présenté, à Paris, environ 1.562 candidates dont 746 furent reçues (1). En France, 9.027 candidates se présentèrent dont 4.546 furent admises (2).

Si nous comparions les programmes de ces examens, à un demi-siècle de distance, nous constaterions une telle disproportion entre le travail qu'ils exigeaient autrefois et celui qu'ils imposent actuellement que nous pourrions douter qu'il s'agisse là du même grade à obtenir, et au même âge (3).

Quant au programme du brevet supérieur, auquel se sont pré-

(1) Le chiffre exact de la seconde session n'est pas encore connu ; il est évalué à 600 environ ; celui de la première session est de 962 avec 446 aspirantes admises.

(2) Chiffres officiels communiqués par le Ministère de l'Instruction Publique.

(3) Les matières inscrites au programme, en 1854, étaient les suivantes: Instruction morale et religieuse, lecture, écriture ; éléments de la langue française ; calcul ; système légal des poids et mesures ; travaux de couture. En 1908 le programme comprend:

Une dictée d'orthographe ; un exercice de composition française ; une question d'arithmétique et de système métrique et la solution raisonnée d'un problème: (application des quatre règles, fractions, surfaces et volumes simples) ; une page d'écriture à main posée : (cursive, bâtarde, ronde) ; un dessin au trait d'après un objet usuel ; des travaux à l'aiguille. *Epreuves orales:* lecture expliquée ; questions d'arithmétique et de système métrique ; éléments de l'histoire nationale et de l'instruction civique ; géographie de la France ; exercices élémentaires de solfège ; théorie musicale ; notions élémentaires des sciences physiques et naturelles.

parées, en l'an 1908, ne l'oublions pas 9.027 aspirantes, non seulement il est très chargé (1), mais, pour en posséder, à fond, toutes les matières, il faudrait des années d'études et une capacité intellectuelle qu'on ne peut exiger de jeunes filles de 18 ans. Aussi les candidates se contentent-elles d'une préparation très superficielle; d'un « chauffage » dans les « fours » à examens leur permettant, non de s'instruire véritablement, mais d'obtenir le fameux diplôme (2).

L'emmagasinage de toutes ces connaissances, versées, pour beaucoup, dans des cerveaux trop jeunes ou mal préparés, provoque, chez certains candidats — et candidates — ce qu'on pourrait appeler une crise d'ahurissement intellectuel dont souvent ils ne peuvent se remettre, le restant de leur existence. Chez d'autres il détermine une suffisance sans pareille. Les malheureux et malheureuses dotés de ce qu'on appela d'un mot plaisant — ou triste — « une encyclopédique ignorance » sont gonflés d'orgueil et dédaignent trop souvent les petites situations que la Société, parfois bénévole, offre à leurs modestes aptitudes. Beaucoup de familles contribuent à entretenir de semblables illusions et le mal sévit à Paris autant qu'en province. Un exemple entre mille, mais typique. Une brave femme, patronne d'un petit hôtel, aux environs de Port-Louis, nous disait, un jour, avec ingénuité, en parlant de sa fille, blondinette de quatorze ans.

— J'en ferai une *es*titutrice parce qu'on n'a pas trop de mal et qu'on est bien payé.

— Mais, lui répondîmes-nous, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux lui faire apprendre un bon métier et la garder près de vous ?

(1) Le programme du brevet supérieur comprend :
Une composition écrite sur un sujet de littérature ou de morale ; une question sur les sciences physiques et naturelles avec applications usuelles à l'hygiène, à l'industrie, à l'agriculture ; des réponses en langue étrangère à des questions écrites dans cette langue ; un problème et une question théorique d'arithmétique. Epreuves orales : Interrogations sur la morale et la psychologie ; l'histoire de France à partir de 1492 ; (rapports avec l'histoire générale) ; la géographie de la France, notions de géographie générale ; arithmétique ; physique, chimie, histoire naturelle ; lecture expliquée d'un texte français ; lecture et traduction d'un texte en langue étrangère ; dessin d'imitation ; dictée musicale ; question de théorie musicale.

(2) En 1908, à Paris, pour l'examen de l'*auxiliariat* (donnant accès dans les écoles de la ville) il s'est présenté 1.000 candidates sur lesquelles 110 seulement furent choisies.

La mère nous jeta un coup d'œil sans bienveillance, et, sèchement :

— All' est déjà instruite. All' a son certificat d'études, et all' sait tous les départements par cœur.

C'était sans réplique.

Trop de gens, aujourd'hui croient savoir quelque chose quand ils peuvent ânonner « tous les départements par cœur ».

## II

Lorsqu'on eut appelé tant de petites filles aux bienfaits de l'instruction, il arriva qu'elles atteignirent l'âge de femmes. Or, vers le même temps, la vie devint extrêmement difficile à gagner. Ces femmes se dirent donc : « Puisqu'il nous faut plus d'argent pour subsister, nous allons tirer parti de ce qu'on nous a appris et vendre au plus offrant un peu de notre science ».

Maîtresses de piano, de français et de peinture commencèrent à pulluler. Tout à point pour une partie d'entre elles, le gouvernement, qui instruisait toujours, eut besoin, pour former le personnel de ses écoles laïques, d'un grand nombre de femmes officiellement brevetées. Ce fut l'âge d'or pour les élues et l'encouragement pour les autres. Fonctionnaires !! L'existence est relativement douce, le pain assuré et une retraite — cette retraite, quel appât ! — laisse venir la vieillesse sans matériel souci.

Donc, les filles de la classe populaire, savantes de fraîche date, se mirent, avec l'estampille officielle, en devoir d'enseigner les autres. Aux brevets qu'elles avaient obtenus il manquait peut-être quelque chose qui se nomme la vertu éducatrice, mais on ne peut tout avoir. Trop rapidement sorties d'un milieu primitif, ouvrier ou paysan, quelques-unes de ces institutrices ne pouvaient pas être à la hauteur de leur mission. Elles n'avaient point reçu, dès leur enfance, la délicate et persévérante culture nécessaire à une femme appelée un jour à imposer à de jeunes âmes sa maternelle empreinte.

Si l'accession avait été moins prompte, plus mesurée, si elle avait suivi une marche progressive, les effets eussent été tout autres. Peu à peu, et par une sélection sociale naturelle, ces couches primitives auraient remplacé les autres, vite épuisées. De générations en générations, le progrès se serait effectué sans secousse ; le passage d'un milieu à un autre eut été ménagé, et l'adaptation, faite dans des conditions normales, aurait donné de meilleurs résultats. Bien au contraire on a tout laissé croître :

l'excellent et le déchet ; le bon, le mauvais et le pire. Ceci n'est pas vrai seulement des institutrices.

Le progrès des idées égalitaires accéléra encore le mouvement commencé par la diffusion de l'instruction primaire. Des gens sans préparation suffisante et sans capacités se dirent qu'ils pouvaient *aussi bien que d'autres* — dont ils étaient d'ailleurs incapables de juger le mérite — occuper des situations enviables. Et ils encombrèrent la place.

Vinrent se joindre, pour agir dans le même sens, les théories féministes sur l'indépendance nécessaire de la femme. Exposées d'abord dans un milieu restreint et tournées en dérision, elles firent cependant leur chemin. Aujourd'hui, il est de vérité courante que la femme n'a plus à rechercher la protection, légale, ou illégale, d'un être de l'autre sexe et à accepter sa dépendance, qu'elle est un « individu, » nous allions dire un citoyen, avec tous les droits que comporte ce beau titre, dont le premier est de gagner sa vie par soi-même.

La situation se compliqua encore avec la « crise du mariage ». On est renseigné sur ce point ; nous n'y insisterons pas. L'argent est rare ; son loyer a baissé ; il devient très difficile de doter les jeunes filles ; alors il y a disette de maris. A vrai dire il y a encore des entêtés qui ne demanderaient pas mieux que de se marier, mais ces jeunes hommes n'arrivent, pour la plupart, qu'à l'âge mûr à une situation assez lucrative pour leur permettre de subvenir aux frais d'une famille, alors ils s'abstiennent de fonder un foyer pendant leurs années les plus belles, et laissent les jeunes filles méditer sur les tristesses du célibat et l'à-propos des théories féministes.

Aux non mariées s'ajoutent les mal mariées. Les lois sur le divorce en ont libéré beaucoup. Elles apportent leur contingent à la légion des femmes qui, en masses profondes, comme les colonnes des fourmis, entendent arracher à une Société aussi marâtre que l'implacable Nature leur subsistance quotidienne.

La dernière statistique publiée par le Ministère du Travail, en 1901, donne un total d'environ 12.000 femmes vivant des carrières libérales, mais ce chiffre est bien au-dessous de la vérité. N'y figurent pas les nombreuses femmes payées par l'Etat comme fonctionnaires ; celles qui sont employées dans les grandes administrations (Comptoir d'Escompte, Crédit Lyonnais, Chemins de fer, etc.) et les 6 à 7.000 aspirantes qui cherchent à se faire nom-

mer maîtresses-adjointes dans les écoles primaires publiques. On voit quel total formidable donnent toutes ces unités.

Et cependant l'Etat, impassible, continue de faire fonctionner ses usines à brevets.

## III

Les lois de l'offre et de la demande s'exercent dans tous les domaines. Le talent et l'intelligence devenant surabondants, sinon en qualité au moins en quantité, leur valeur diminua ; le consommateur devint rare et difficile; les prix baissèrent. Voici des chiffres et des faits.

Il y a cinquante ans, un bon professeur de musique, estimé et recommandé de familles en familles, gagnait sa vie sans trop de peine, étant mise de côté la fatigue inséparable de tout enseignement. Les prix moyens variaient de 2 à 5 fr. pour une heure de leçon à l'élève. Aujourd'hui quelques professeurs sont réduits à accepter des conditions équivalant à des salaires de famine. Il y a des premiers prix du Conservatoire — on sait ce que représente d'efforts et de travail l'obtention de ce titre — qui vont *chez l'élève*, donner des leçons à 2 fr. l'heure et au-dessous. Beaucoup de professeurs de piano, femmes, vont et viennent, du matin au soir, donnant des leçons à 0 fr. 50 l'heure. Les cours de musique à 5 francs *par mois* abondent. Enfin certaines malheureuses sont arrivées à faire des cours de solfège à 0 fr. 15 l'heure, payables d'avance!! Si elles parviennent à réunir trois ou quatre mioches qu'elles font travailler (?) ensemble, cela fait 0 fr. 75 l'heure, le prix de charge d'un taximètre. Autant vaudrait être cochères. Le nombre de celles qui organisent des cours gratuits, s'affilient à des associations qui enseignent gratuitement dans l'espoir de happer et de retenir au passage quelqu'élève payant — oiseau rare — ce nombre est incalculable. Les meilleurs cours, je dis les mieux cotés, reçoivent, officieusement, des élèves gratuits pour faire nombre et attirer... les autres. Ce sont les figurants de la pièce, ils meublent, ils jouent la foule dans le décor, car il faut un décor. On ne s'imagine point un professeur logé sous les combles, ou dans une maison sordide, ou encore arrivant chez ses élèves — ô scandale — sans chapeau et sans gants. Aussi beaucoup de ces infortunées s'épuisent-elles pour faire face à des frais de représentation trop lourds. Elles rognent sur leur nourriture; économisent six sous de tramways en s'imposant des courses longues et pénibles; se refusent les plus modestes plaisirs en sup-

putant ce qu'ils coûteraient ; tout cela pour payer un loyer trop élevé auquel elles ajoutent quelquefois — j'en connais — les frais d'un concert annuel destiné à « faire croire » à leur notoriété artistique et à leur assurer la confiance des familles. Non seulement leur budget, malgré tant de sacrifices, devient pour elles écrasant, mais encore elles ont la préoccupation constante de l'instabilité de leur pauvre gain. L'élève vient à manquer ; il est malade ; ou, lassé de son professeur, il le change ; il s'en va en vacances ; il quitte son domicile ; toutes raisons qui viennent modifier, *presque mensuellement*, le salaire du professeur. Lui-même, le pauvre hère, peut tomber malade — chômage — il subit la morte-saison, atteint la vieillesse. C'est alors la misère.

Beaucoup de ces femmes (non seulement les musiciennes, mais toutes celles qui forment le prolétariat intellectuel féminin supportent avec un véritable héroïsme les privations, les souffrances, les rancœurs que leur impose une misère décente ; j'en ai connu d'admirables et d'autant plus dignes de respect que leurs sacrifices, leurs tristesses restaient ignorées et que seules elles en supportaient le poids. D'autres, moins courageuses, se disaient que le premier devoir est de vivre et, avec pour excuse les dures conditions que la société fait aux travailleuses intellectuelles, sacrifiaient la morale, conciliant comme elles pouvaient la respectabilité nécessaire et les avantages d'une liaison non désintéressée. D'autres enfin, plus malheureuses encore, glissaient à de pires déchéances et la Clara Steier, peinte d'un crayon si vigoureux par M. Lenormand, dans ses *Possédés*, n'est pas un personnage imaginaire.

Qu'on entende bien ici que toutes les femmes professeurs ne sont pas réduites à de telles extrémités. Quelques-unes — peu nombreuses eu égard à la masse — gagnent fort honorablement leur existence avec une clientèle assurée; cependant c'est la minorité, et leur situation devient d'année en année plus précaire ; l'instabilité des élèves, qu'augmentent les manies sportives et l'humeur voyageuse à la mode, rendant les gains très incertains et fort réduits.

## IV

Quelques artistes, de plus d'initiative ou d'une santé plus robuste, résolurent, devant les conditions qui leur étaient faites, d'étendre le cercle de leur action et de faire de la décentralisation à leurs risques et périls.

Elles s'informèrent des villes non pourvues de professeurs et allèrent y porter l'enseignement. Pour cela il faut, ou partir le matin de très bonne heure, ou voyager la nuit. En tout cas, laisser la maison familiale sans surveillance, ou livrée à des soins mercenaires, conserver après les fatigues du trajet l'air souriant et l'inaltérable patience du « bon » professeur. Je connais des femmes, véritables commis-voyageurs en instruction, qui vont ainsi de droite à gauche, de Reims à Rouen, et même jusqu'à La Rochelle. J'en sais une qui « fait » quatre villes *toutes les semaines*. C'est une femme admirable. Mère de plusieurs enfants elle déploie, depuis des années, un courage, une énergie souriante, une persévérance dans l'effort qui seraient à l'honneur de bien des hommes, chefs de famille.

A tant de difficultés allait s'ajouter, pour les professionnelles, une concurrence inattendue et sans cesse croissante ; celle des « femmes du monde ».

On sait qu'il est entendu qu'à talent égal la « femme du monde » est celle qui cultive l'art pour son agrément, l'exerce, en public, pour notre plaisir, et ne reçoit pas d'argent, au contraire de la professionnelle qui touche un cachet. Jusqu'à présent cette distinction s'était maintenue. Elle tend à s'effacer. Beaucoup de « femmes du monde » commencent à « passer à la caisse » et ce n'est pas sans amertume que leurs concurrentes le constatent.

Songez, en effet, à toutes les conditions favorables dans lesquelles se sont trouvées ces mondaines pour acquérir leur savoir et le manifester. De situation aisée, libre de ses heures, la « femme du monde » peut, si elle est avec cela intelligente et bien douée, profiter des conseils des meilleurs maîtres dont elle paie les leçons. Sans soucis, — la lutte pour le pain quotidien lui étant inconnue — elle travaille au moment qui lui plaît et avec toutes les facilités désirables. Dès qu'elle produit ses premiers essais, les encouragements lui sont prodigués, ils soutiennent sa verve, son effort. Comment lui manqueraient-ils ? Peut-on refuser un compliment, voire un écho de presse, si l'on est journaliste, à une femme élégante, évoluant dans un cadre luxueux, ayant l'aisance aimable que donne la fortune et la grâce de soumettre à votre appréciation son premier livre de vers, sa dernière statuette, son plus récent « sous-bois » ou le premier mouvement de son quatuor à cordes. Ce n'est, dans tout le salon, qu'un murmure flatteur. Bientôt la dame est engagée à ne point priver le public de tant de jolies choses, et, comme elle ne peut ouvrir ses salons à ce brave public, elle se résigne — douce violence — à aller vers lui. Elle

envoie donc ses toiles à quelques expositions; fait exécuter sa musique dans quelques concerts; daigne prêter son concours à une représentation charitable. Nouvelles louanges, nouveaux débordements d'enthousiasme des privilégiés admis en son entour. Elle y prend goût. De son salon, elle passe à l'estrade, de là elle descend à la scène, c'est ainsi qu'il y a quelques jours une de nos grandes artistes de théâtre pouvait affirmer à un reporter que : « cette année, la jeune fille du monde se portait beaucoup ». Entendez par là que plusieurs jeunes filles de bonnes familles ont abandonné celles-ci pour courir les chances de la carrière théâtrale. Quand nos artistes improvisées portent un nom à particule, quel que soit le genre qu'elles choisissent, le succès est presque assuré. Le « snob » applaudit toujours. Qu'on me permette de publier un petit fait, très récent, à l'appui de ces dires. Il ne touche pas au théâtre, mais à la peinture, et n'en est pas moins probant.

Récemment, à une exposition organisée par des femmes, une artiste professionnelle avait exposé de fort beaux émaux. Une « femme du monde » jeune, fort élégante et titrée avait, elle aussi, exposé des émaux — la rumeur veut qu'un maître éminent n'ait pas été étranger à leur facture, passons. — Le jour de l'ouverture de l'exposition, cette jeune femme, en superbe toilette, resta près de SA vitrine, tout l'après-midi, détaillant avec autant de grâce que de brio, aux visiteurs, ses amis, qui se succédaient près d'elle tous les mérites de ses travaux. Elle tint ainsi cour plénière et, pendant ce temps, l'infortunée professionnelle, sans beauté, et trop modestement vêtue, debout, elle aussi près de ses ouvrages, voyait passer la foule indifférente. Je ne sais rien de cette femme attristée dont j'ai senti la souffrance ; mais, quelle que soit sa bonté, je vois son cœur comme un vase d'amertume. Elle connaît sa valeur, elle a peiné des jours, tout en gagnant son pain, pour acquérir le talent qui lui permet, enfin, de figurer, avec honneur, croit-elle, dans une manifestation d'art. Et c'est cette mondaine qui, par vanité, par amusement, se divertit à le première place, et la frustre du gain légitime dû à son labeur ! Quelles pensées sont les siennes ! Les romanciers nous rebattent les oreilles des rivalités d'amour, entre femmes, d'autres ferments de haine sont plus modernes.

Certaines femmes du monde, *même favorisées de la fortune*, ne se contentent pas de la gloire, elles veulent le profit. Qu'on ne se récrie point. Il y a de ces riches mondaines toujours à court d'argent : leurs besoins excédant leurs opulentes ressources.

Je pourrais citer le nom d'une duchesse authentique qui « revend » les cadeaux qu'on lui fait pour subvenir à ses coûteuses folies. On écrirait un livre avec les subterfuges employés par beaucoup de femmes riches pour esquiver le paiement de leurs notes. Le haut commerce parisien qui supporte les frais de tant... d'habiletés pourrait fournir, sur ce chapitre, de savoureuses anecdotes.

Donc des cantatrices mondaines sont payées ; des littératrices titrées touchent leurs droits d'auteur ; des peintresses à blason cotent leurs toiles ; toutes entendent profiter des réductions qu'assurent aux artistes la qualité de professionnelles. Quelques-unes, membres de sociétés diverses, « oublient » d'y acquitter leur cotisation, rappelant sans cesse que leur nom pompeux est une permanente réclame pour le groupe : ceci vaut cela.

Quelques-unes de ces femmes déploient une ingéniosité méritoire pour augmenter leurs revenus. Encore un petit fait caractéristique dont nous garantissons l'authenticité.

Une femme peintre, fort estimée, dont nous ne pouvons donner le nom, cela s'entend, gagne quelque argent, à une certaine époque de l'année, en portant chez les marchands de friandises, ces petits sujets peints, sur étoffe ou sur papier, qui ornent les boîtes de bonbons et autres délicatesses. Cette année, à sa grande surprise, elle se heurte à un refus chez son acheteur habituel. Elle insiste, et finit par apprendre, de lui-même, que plusieurs femmes du monde s'étant fait ouvrir un compte, dans sa maison, pour leurs cadeaux de jour de l'an, elles payaient en apportant, sur étoffe, ces petits sujets, qu'elles peignaient, elles aussi, ou faisaient peindre par des artistes besoigneuses à des prix infimes. Comme preuves on montra à notre professionnelle ces nouveaux produits, et, l'artiste reprenant le dessus :

— C'est affreux, s'écria-t-elle, ce « qu'elles » vous donnent là.

— Oui, répondit le vendeur qui s'y connaît en articles de ce genre, mais c'est meilleur marché que ce que je pourrais vous offrir.

## V

Nous ne multiplierons pas les exemples. Ceci n'est ni un réquisitoire contre les « femmes du monde » ni un plaidoyer *pro domo*. Nous ne sommes ni poète, ni peintre, ni virtuose et n'écrivons pas de romans, nous ne recherchons donc point les expositions ou les exhibitions d'aucune sorte et nous n'avons, personnellement, pas à souffrir de cette dangereuse rivalité, mais nous con-

naissons trop d'artistes ayant sujet de s'en plaindre, pour ne pas prendre la parole en leur faveur, et exposer les justes doléances de celles qui n'ont pas toute indépendance pour le faire.

Qu'on nous permette encore un mot sur ce sujet. Dans tout ce qui précède nous n'avons pas voulu insinuer que TOUTES les mondaines étaient semblables. Il y a beaucoup de « femmes du monde » de cœur et d'esprit généreux qui, sans vanité, sans étalage, passent en faisant le bien. On pourrait dresser la longue liste de leurs noms vénérés. Mais c'est trop qu'il y en ait d'autres à qui ne profite point un tel exemple. Pour ces « concurrentes » déplacées, le silence n'est pas de mise. Il faut que l'opinion s'émeuve, que la presse, qui a tant contribué à « l'histrionisme contemporain » par ses réclames intempestives, bruyantes et indiscrètes, mène une campagne contraire : rappelle toutes ces poupées à d'autres jeux ; leur fasse comprendre que : *même lorsqu'elles ne touchent pas d'argent*, elles tiennent la place d'une des unités du prolétariat intellectuel féminin et qu'elles privent, en sortant de leur salon pour descendre dans la lice, une femme moins heureuse du gain légitime dû à ses nobles efforts. Car la noblesse est de ce côté.

Répondons encore et tout de suite à une objection qui nous a déjà été faite, et se reproduira certainement.

— Il est impossible, nous a-t-on dit, d'empêcher qui que ce soit de produire ses œuvres. Une femme, fût-elle milliardaire, a le droit de figurer, comme artiste, où il lui plaît, si elle en a les capacités. Tant pis pour les autres si elle prend leur place. C'est l'effet du libre jeu de la concurrence sociale.

Nous avons beaucoup d'admiration pour tous les « libres jeux » dont les exercices multiples, variés et combinés produisent une quantité d'effets à conséquences proches ou lointaines, quelquefois imprévues et souvent désastreuses. Nous connaissons ainsi, dans les sociétés animales, le libre jeu de la concurrence vitale qui permet (conséquence proche), au plus gros de dévorer le plus petit. Nous n'ignorons point les libres jeux de la concurrence sociale qui donnent la facilité à l'exploiteur de faire mourir l'exploité (conséquence plus ou moins lointaine), sous la dureté de l'exploitation. Nous ferons seulement observer qu'ici nous n'avons pas parlé de « libre jeu » et de « concurrence », mais de JUSTICE, ce qui est tout différent. L'homme se qualifie d'animal raisonnable, ceci présuppose l'exercice de la raison mise au service, non pas de la contemplation philosophique de tous les libres

jeux, avec variétés et sous-variétés, mais bien de leur réglementation, ou si l'on veut de leur organisation au nom d'une loi supérieure qui, encore une fois, est la loi de *justice*. C'est elle que nous invoquons contre le tort fait aux malheureuses par les fortunées. Car il est *injuste* qu'une créature, dont l'existence est assurée, prive insouciamment une autre créature de la part de vie que représente, pour elle, la vente de son intelligence sous forme d'œuvre d'art. C'est tout ce que nous avons voulu dire.

## VI

Comme si ce n'était pas assez, pour les travailleuses intellectuelles, de tant de causes d'appauvrissement, elles semblèrent prendre à tâche d'en ajouter elles-mêmes de nouvelles. Imitant un funeste exemple, guidées quelquefois aussi — il faut le dire — par une arrière-pensée d'intérêt, elles imaginèrent de prodiguer ce qu'elles auraient dû coter très cher, puisque c'était le meilleur d'elles-mêmes : leur intelligence, et elles donnèrent *gratuitement* leurs leçons et leurs œuvres. Depuis longtemps l'Etat avait pris l'initiative de réaliser — aux frais des contribuables — cette utopie de la gratuité en instaurant, dans ses écoles, l'enseignement populaire sans rétribution.

Peu après, ajoutant aux flots de science qu'il déversait si généreusement, des associations privées importantes obtinrent, elles aussi, le droit de répandre *gratuitement* les bienfaits de l'instruction primaire, secondaire et supérieure. Les intellectuels, *qui auraient dû lutter contre ce mouvement pseudo-humanitaire*, commirent la faute de s'y associer et contribuèrent à ajouter un mensonge de plus à tous ceux que nous acceptons déjà comme vérités sociales ; car cette gratuité est un des plus flamboyants mensonges qu'on ait jamais fait miroiter devant la sottise et l'incompréhension des foules. Liberté, égalité, fraternité, et gratuité se valent, multiples faces d'un même piège aux alouettes qui tourne et scintille, sans discontinuer, au soleil de la III[e] République, pour l'éblouissement des électeurs. Jamais le grotesque de certaines devises pompeuses et l'ironie sous-jacente, qui perce en harmoniques flûtés la musique bouffonne des syllabes scandant la marche du troupeau, n'ont apparu plus narquois, plus achevés, plus cyniques que le grotesque et l'ironie de ces trois vocables inscrits au fronton de tous nos monuments : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*. Il y manquait la *gratuité*. Des gens ont demandé le

pain gratuit, d'autres le logement ; d'autres le théâtre. La plèbe romaine aussi criait vers le pain et les cirques gratis, et ses flatteurs le lui dispensaient en pressurant, pour se créer des ressources, les malheureuses populations esclaves. Il y avait donc, quand même, des hommes qui payaient pour d'autres qui se refusaient à le faire. Il en sera toujours ainsi. L'œuvre d'intelligence, comme l'œuvre manuelle, est une valeur d'échange ; c'est une absurdité que de prétendre que le savant, l'artiste, voire le manœuvre, peuvent faire *gratuitement* le don permanent de leurs forces intellectuelles ou physiques. Ce faisant, ils s'appauvrissent ; s'appauvrissant, ils tombent à la charge de la communauté qui finit par payer à leur déchéance ce qu'elle a refusé à leur viril labeur.

Donc nous avons : l'instruction gratuite, l'entrée des musées gratuite et le concours gratuit, décoré euphémiquement du nom de « gracieux concours ». Il ruine les artistes. Tout d'abord il consistait à leur demander, en certaines occasions solennelles, le plus souvent pour des fêtes charitables, de venir chanter, jouer ou déclamer sans qu'il leur fût remis de cachet. C'était vraiment, pour l'artiste, une manière très noble de faire le bien. Ne pouvant mettre son obole dans l'escarcelle du pauvre, il apportait son talent et contribuait ainsi à augmenter la recette. Peu de gens savent avec quelle générosité, quelle inlassable complaisance, les artistes ont répondu à ce genre d'appels. Ils ont joué, chanté, récité pour d'innombrables œuvres, dans d'innombrables salles. Alors on s'est dit qu'il était bien commode de les entendre ainsi, gratis, lorsque d'autres, pour cela, payaient fort cher ; et, sous un prétexte ou sous un autre, on a multiplié les « gracieux concours ». D'habiles maîtresses de maison composèrent ainsi, à peu de frais, le programme de leurs fêtes. Si le gracieux concours est onéreux pour un artiste homme, il devient ruineux pour une femme. Le premier, en effet, a pour uniforme de rigueur : l'habit noir et la cravate blanche ; mais la femme est obligée à faire toilette ; elle a des frais de coiffure, de gants, quelquefois même de voitures — on ne les lui paie pas toujours. — Et quand elle a répondu à plusieurs invitations de ce genre, dans la saison, son budget est lourdement grevé sans compensations.

— Pourquoi les artistes ne s'abstiennent-elles pas, dira-t-on ?

Parce qu'elles ont peur de mécontenter des femmes riches qui — (elles le croient) — peuvent leur être utiles ou même qui, à la suite d'un refus, leur nuiraient dans le cercle de leurs relations.

C'est toujours les raisons qui m'ont été données quand je m'étonnais de telles acceptations. Et puis les artistes femmes ne savent pas s'entendre. Si elles refusaient *toutes* de prêter leur « gracieux concours », personne ne songerait plus à le leur demander.

## VII

Le développement du prolétariat intellectuel féminin s'accentue tous les jours, nous en avons indiqué les principales causes et leurs tristes effets. Nous terminerons par ce qui intéresse plus particulièrement quelques catégories de travailleuses dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici.

Pour les institutrices qui acceptent d'être à demeure dans les familles, la baisse des prix est notable. « Autrefois, dit Mlle Decaux dans la *Ruche Syndicale*, on n'aurait pas offert moins de 1.200 francs à une institutrice ; maintenant on lui offre quelquefois le pair et, sans hésiter : 500, 600, 800 francs. Une situation de 1.200 à 1.500 francs est présentée maintenant comme particulièrement bonne. On offre aujourd'hui ces conditions (500, 600, 800), pour des situations qui étaient, *il y a quelques années*, rémunérées 1.800 à 2.000 francs.

A côté des institutrices logées dans les familles, les « coureuses de cachet » donnant des leçons de français sont les plus malheureuses de toutes. Les prix des leçons sont devenus dérisoires, et ces leçons elles-mêmes sont presque introuvables.

Les artistes lyriques et dramatiques à la recherche d'engagements ont à subir d'autres exigences et à trouver, en plus de leurs appointements, des ressources que blâme la morale et qu'excuse la nécessité. Nous ne parlons même pas ici des infortunées exploitées par les tenanciers des cafés-concerts, mais de beaucoup d'autres, que leur cruelle destinée conduit vers les coulisses, plus ou moins bien famées, d'un quelconque établissement théâtral.

Quant aux femmes qui possèdent, ou croient posséder des talents d'écrivains, on ne saurait trop les décourager de faire de la littérature. Journaux, revues, magazines sont envahis, submergés par le flot des manuscrits, montant, montant toujours, sans qu'on puisse songer — même gratuitement — à leur publication. Les livres ne se vendent guère et, entre autres crises, nous avons celle de la librairie. Mauvais moment.

Qu'a-t-on fait pour remédier à la situation, plutôt sombre, que nous venons d'esquisser à grands traits ? C'est ce que nous essaierons d'établir un jour dans *La Revue*.

M. Daubresse



# L'AMOUR ET LA VIE

## Un Leit-Motiv

Assurément, dit-on, l'amour est un don divin, don d'une largesse infinie, et à l'heure de l'amour, l'homme se sent presque Dieu.

Mais que penser de l'autre heure, la grande heure de la création, dans laquelle l'homme est saisi par un tourbillon, et ne sait plus ni qu'il crée, ni ce qu'il crée? Il ne sent plus, d'ailleurs, s'il est sur la terre ou dans l'Olympe, parmi les Dieux.

Ce que l'amour terrestre crée est voué à la mort, même bien avant sa naissance. Ce que l'esprit crée, demeure toujours à travers les siècles : c'est-à-dire l'éternité humaine. Ce que l'esprit crée est certes plus sublime et n'a aucune impureté ! aucun vice, aucune faiblesse ! C'est œuvre divine ! Ce que l'amour crée est bien imparfait comme beauté, sublimité, élévation et valeur ! Ce peut être un criminel ou un tuberculeux. La création de l'esprit est lumière des lumières, force pure, qui n'a pas été frôlée par la faiblesse terrestre. Car le corps le plus frêle n'a pas à craindre que sa créature spirituelle soit un déchet ; il sait qu'elle est saine et jeune, qu'elle n'a pas encore vécu et qu'en elle est le germe d'une infinie puissance. Elle n'est pas asthmatique ; elle n'a pas de vils penchants ; elle est éther, immatérielle;elle est pure et noble ; elle a des ailes qui l'élèvent au-dessus des choses terrestres. Quand une telle création unit deux êtres, pour l'harmonie et la beauté éternelle, n'est-ce pas mille fois plus que l'amour, qui est toujours si périssable ? Quand Heine, Schumann, Gœthe, Schubert se rencontrent, se trouvent et s'unissent dans une harmonie parfaite, n'est-ce pas mille fois plus grand que la vie amoureuse de la nature, de l'homme et des animaux ? Evidemment, Gœthe, Schumann, Heine et Schubert ont été créés comme les autres hommes : mais on oublie cela, et on leur attribue une nais-

sence aussi mystique que celle du Bouddha et de tous les autres fondateurs de religions. On oublie que ces hommes, qui appartiennent à la terre, sont nés de parents terrestres, tellement on pense à l'Olympe qui est en eux, et la contingence de l'amour qui les créa n'entre pas en compte avec leur descendance divine. La rencontre de leur force créatrice est incomparablement plus importante, à mon avis. C'est là que jaillit l'étincelle spirituelle ; c'est là que brilla l'éclair, qui devait et pouvait allumer une flamme.

*
* *

Il est étrange que les hommes donnent aujourd'hui une si grande importance à l'amour terrestre. Les anciens ne le firent point : ils donnèrent à l'amour une place secondaire, la vraie place qu'il occupe dans la vie. Leurs drames évoluaient autour d'autres questions, d'autres problèmes, bien plus redoutables que ceux que peut offrir l'amour.

Mais la société moderne attribue tout à l'amour ! Cela est très caractéristique, quand on considère le peu de place et de temps que prend, dans la vie, ce que nous nommons l'amour. Nos rêves et nos aspirations embrassent tant d'autres domaines : notre destinée est si tragique, si détachée de cette contingence qu'est l'amour ! D'ailleurs, cet instinct de la reproduction, tend même à s'éteindre chez les peuples les plus avancés, tandis que la rencontre de deux esprits créateurs est pour l'humanité quelque chose de si grandiose et de si précieux, qu'on pourrait admettre la légende qui fait descendre notre terre d'un génie, gratifiant l'homme d'une puissance créatrice autre que l'amour.

Mais les deux esprits qui doivent s'accorder et créer, quelles heures divines n'ont-ils pas ensemble ! En comparaison qu'est-ce donc que l'amour, qui n'est ou ne peut être que l'ivresse des sens ? Sait-on ce que c'est que l'amour ? On est encore à ce sujet plongé dans l'ignorance la plus noire. Mais, en tous cas, c'est une erreur de notre époque que toute notre littérature ait son germe et son nœud vital dans l'amour. Qu'on étudie un peu Sophocle, et l'on verra la sublimité de sa conception du bonheur. Il est curieux que les hommes cherchent, aujourd'hui,

tout le drame de la vie, là où il n'est pas en réalité. Les romans cessent là où ils devraient commencer.

Il semble que les hommes ne s'intéressent guère qu'à ceci : comment deux êtres peuvent-ils s'appartenir, après mille peines et difficultés ? La suite ne les intéresse pas. Or c'est précisément la chose capitale.

Quelle misérable force a notre lourd héritage, quand on pense aux Atrides et aux Labdacides ! C'étaient encore là de vrais destins ! C'étaient des héros ! C'étaient des problèmes ! Mais nous, nous pensons qu'écrire et décrire un peu d'amour, c'est faire un livre. Ce n'est pas un livre, c'est tout au plus le début d'un livre ; mais en aucune façon le germe et le contenu d'une vie, ce qu'on devrait trouver pourtant dans un livre. Comme cette chose paraît étrange, quand on vit dans le monde ancien ! Les hommes finissent pas s'imaginer que celui qui ne connaît pas l'amour, n'a pas vécu. Ciel ! Mais l'antiquité ne s'occupe pas du tout de cette courte portion de la vie ! Cela ne comptait pas pour elle. Cela se comprenait de soi-même, et ne valait pas la peine d'être métarmorphosé en tragédie.

Vraiment, il est temps que les histoires d'adultère prennent fin. On a bien assez prosé sur ce thème, sans le rendre ni plus beau, ni plus prenant, ni plus riche ! En vérité, c'est une idée fixe à laquelle nous ne pouvons échapper. Et cependant, il y a toujours des Atrides, et toujours des Labdacides, dont les destinées seraient dignes d'être racontées, mais elles restent insoupçonnées, parce que l'humanité ne veut s'occuper que d'une seule chose. Est-ce un bon ou un mauvais signe ? L'amour ! La rencontre d'Œdipe et de sa mère ; la divination d'énigmes inouïes ; la recherche de sorts inconcevables; voilà ce qui, pour les anciens, était du drame. Mais savoir si Mme X... a pris le mari de Mme Y... ; si une jeune fille est encore honnête quand elle se marie, voilà ce qui passionne nos contemporains

C'est vraiment curieux ! Les Curie ne sont-ils pas mille fois plus intéressants que tous les époux du monde ? Eux, ils ont dû se rencontrer pour le bien de toute l'humanité. Car ce qu'ils

ont découvert ensemble était neuf et grand, et a transformé bien des choses. Le coup de destin qui les a brutalement arrachés l'un à l'autre n'est-il pas tragique? Peut-être le temps viendra-t-il où le sentiment du tragique renaîtra avec plus de force, où l'on se détournera de l'éternel divorce ; où l'on tiendra la création de l'esprit et l'héritage spirituel pour plus importants que l'instinct de la reproduction. Peut-être verra-t-on, de nouveau, un Agamemnon, une Iphigénie. Dans aucun de nos opéras il n'y a qu'un chant qui se rapproche, même de loin, de la prière désespérée de l'Agamemnon de Gluck.

Peut-être une grande âme de poète fera-t-elle refleurir un Orphée ou une Alceste ? Il y a tout de même encore des sujets dignes d'inspirer le poète, en dehors du divorce ! Il y a tout de même d'autres souffrances que celles de l'amour, qui sont rarement éternelles, tandis qu'il est des souffrances qui sont vraiment incurables, dont l'empreinte assombrit toute la vie, dont le souffle évoque un monde de douleurs, et qui, toujours entières, se perpétuent de génération en génération. Non ! dans le monde, il y a vraiment plus que l'amour.

La flamme spirituelle de deux forces qui se poussent l'une l'autre vers des hauteurs infinies, la défaillance spirituelle, l'endurance de peines indicibles et de la crainte de la mort sont cependant bien supérieures à une simple privation physique.

L'amour terrestre est très rarement sublime, mais ce qui l'est, c'est le souffle que deux éléments spirituels empruntent à un esprit, pour le communiquer à un autre.

*
* *

Finissons-en une bonne fois avec ce refrain de l'amour ! Il ne vaut vraiment pas la peine d'être exalté à un point où il devient dangereux pour les jeunes gens auxquels il est parfois interdit et doit le rester. Il y a des hommes qui ont assez de pénétration des choses spirituelles et assez d'empire sur eux-mêmes pour renoncer à un pareil amour, parce qu'ils sont physiquement destinés à ne pas se perpétuer. Pourquoi quelques-uns ont-ils le sentiment d'avoir manqué leur vie et leur but terrestre ? C'est parce qu'ils n'ont pas rencontré celui ou

celle qu'ils attendaient, ou même qu'ils ignorent tout de ce sentiment qui constitue, pour les autres, toute la vie et sa raison d'être. Ils ne comptent pas davantage que les éphémères. Ils n'ont rien fait pour l'humanité. Tandis que ceux qu'on appelle les victimes, sont ceux qui ont utilement servi l'humanité.

Toutes les histoires de l'amour libre, par lequel les femmes se sentent justifiées, puisque les hommes font des folies, paraissent cependant une grande faute. Car la folie ne nous rapproche pas d'un pas de ce que contient la vie. Qu'est-ce que cela fait à l'humanité de savoir si Mozart était insensé? Beethoven, chaste ? Haydn, un ange aussi auguste que sa musique divine pourrait le faire croire ? Frédéric le Grand, inaccessible à l'amour, ou Napoléon, dédaigneux des femmes ? Justement, chez les grands hommes, ce côté de la vie n'a eu aucune influence sur leur moi.

Les nations ne se demandent jamais si leur chef a des mœurs sévères, s'il vit en bon époux, ou s'il s'est permis les plus grandes licences, du moment qu'il a bien accompli son devoir de chef. Donc le peuple et la postérité ont le sentiment intime que dans le grand drame de la vie, telle qu'elle doit être vécue par l'humanité, l'amour n'est qu'un accident passager.

*
* *

Quel est le héros tragique, sujet habituel des compositions d'école ? Un célèbre professeur allemand répondait, un jour : « Le héros tragique est en antagonisme avec les lois terrestres, parce qu'il obéit aux lois de sa conscience, et qu'il succombe : ou bien il suit les lois humaines, qui sont en antagonisme avec les lois de la conscience, et il succombe encore. » Exemple : Œdipe, Antigone, Hamlet.

Ne sommes-nous plus en état d'évoquer de pareilles figures ? Cela nous a-t-il élevés, que d'avoir conféré de trop grands droits à la vie amoureuse ? que de nous être mis sur le même échelon que les insectes qui ne vivent qu'un jour, et d'avoir considéré l'instinct de reproduction comme plus important que cette lutte entre la conscience et la destinée ?

L'amour n'est pas même tragique, là où il aboutit à une ruine immédiate, car il ne présente aucun conflit; mais une simple loi naturelle. Sur la terre, l'extermination récriproque n'est pas tragique, parce qu'elle est une loi et non un conflit entre des lois contraires. C'est donc une erreur que d'utiliser l'amour sexuel comme un motif tragique. Shakespeare ne l'a pas fait. Ainsi, chez Othello, ce n'est pas l'amour qui provoque sa perte, mais la méfiance, la méfiance de lui-même, parce qu'il vit hors de la société qui l'environne. Aucun héros de Shakespeare ne succombe par l'amour. Mais nous, nous attribuons à ce même amour une portée considérable.

Si nous avions entièrement épuisé le thème de l'amour, après l'avoir sondé de tous les côtés possibles et impossibles, nous devrions nous chercher un autre aliment. Nombre d'écrivains commettent l'erreur de ne pas résister à la tentation d'écrire un roman pour « arriver », parce qu'ils désirent être lus. De là cette fausse affirmation : les poètes pauvres ont été contraints de se servir de la Muse comme vache laitière, au lieu d'écrire seulement pour leur propre plaisir. Ou bien alors, sommes-nous arrivés à une époque absolument dépourvue de goût que les grandes pensées et les hauts problèmes ennuient et qui veut pourtant se distraire...? Les romans n'existeraient pas s'ils n'étaient alimentés par l'amour. Ils sont presque forcés de fouiller à satiété ce sujet, parce que les autres laissent froid le monde actuel. Mais pourquoi en est-il ainsi ? Quel est le fondement et la raison de ce fait caractéristique ?

Le tragique : « *Je suis là, je ne peux rien d'autre. Que Dieu me vienne en aide!* » qui a retenti, dans tant de prières, n'a même pas, dans la vie amoureuse, aucune justification, car s'il existe ici un conflit de principes, ce ne peut être que très indirectement. C'est pour cette raison que les contes sont bien supérieurs au roman, car ils envisagent des questions éternelles et revêtent de grandes pensées, de telle façon qu'elles paraissent tout à fait simples et à la portée des enfants.

Carmen Sylva.

# UN ALLEMAND A PARIS EN 1801

Le docteur et chanoine Meyer de Hambourg, membre de plusieurs sociétés savantes d'Allemagne et de France, avait déjà visité Paris sous le Directoire lorsqu'il revit, dans l'été de 1801, cette ville incomparable qui, comme il dit, est un aimant, *Paris ist ein Magnet*. Il publia, l'année suivante, la relation de son voyage. Elle est intéressante, instructive, mais très longue, trop longue, et on ne peut ici qu'analyser et citer les principaux passages.

*
* *

Valenciennes est la première ville que décrit Meyer. Il l'avait vue en 1796, et, à cette époque, elle portait encore les traces affreuses du bombardement qu'elle avait essuyé trois années auparavant ; mais en 1801, elle se relevait de ses ruines. Le fils du maître de poste fit à Meyer les honneurs de l'auberge ; c'était le premier « incroyable » que Meyer rencontrait ; il revenait, disait-il, de Paris, de la grande et belle capitale, ce paradis terrestre, et il ressemblait absolument aux caricatures des journaux : cravate énorme, les cheveux rabattus sur les yeux, les mains plongées dans le pont de la culotte.

Partout, sur la route que suivait Meyer, les édifices religieux, églises, couvents, étaient vides, ou détruits, ou transformés en magasins. A Cambrai, la poste aux chevaux occupait le collège des Jésuites ; le parloir servait d'écurie, et la chapelle de grenier. Des abbayes avaient fourni le pavé des chemins, et lorsque Meyer demanda où était l'abbaye qu'il avait vue jadis dans la vallée de Bonavy : « La voilà, répondit le postillon en montrant la chaussée ; notre République manque de pierres pour faire ses routes : elle y emploie ses couvents et ses églises. »

Meyer loue et vante nos postillons. Quelle différence avec le postillon allemand, flegmatique, lourd, maussade, grossier, toujours mécontent, et qui marche avec tant de lenteur ! Le postillon français est adroit, prévenant, gai. Son égoïsme

même et son amour du gain ont quelque chose qui plaît ; s'il juge son pourboire trop mince, il le soupèse dans la main, et dit au voyageur un mot, soit modeste, soit spirituel. Il ne perd pas son temps : en peu de minutes, les chevaux déjà prêts et harnachés étaient attelés, et dès qu'il avait enfourché son cheval de selle, dès qu'il avait, non pas sonné du cor, comme le postillon allemand, mais fait claquer son fouet par trois fois, la voiture partait au grand trot.

A Ham, ce fut un manchot qui tira de l'écurie les chevaux de la poste. Il avait laissé son bras droit à Jemappes, et, lorsqu'il sut que Meyer connaissait Dumouriez, il fit l'éloge de celui qui, en 1792, avait conquis la Belgique : « c'était, disait-il, un grand capitaine, et un bon Français regrettera toujours de l'avoir perdu. » Meyer lui donna une pièce de monnaie. « Souffrez, ajouta l'ancien soldat, qu'un militaire estropié vous touche la main », et Meyer dut promettre de porter à Dumouriez, en Allemagne, cette poignée de main d'un frère d'armes. Lorsque s'ébranla la voiture, le manchot courut en avant, et sur la place du marché, au milieu de la pluie qui tombait, de la main gauche, il agita son chapeau et salua l'ami de son général.

*
* *

Il serait fastidieux de suivre Meyer pas à pas à travers Paris. Les boulevards, les cafés, la fine cuisine de Véry, ce « matador des restaurateurs », le jardin des Tuileries où « messidor est encore floréal », le Palais Royal, ou, comme on le nommait alors, le Palais du tribunat, tout Paris défile devant nous dans les lettres de Meyer, quelquefois vives, quelquefois sèches, ternes et qui tiennent trop d'un guide ou d'un catalogue.

Le Palais-Royal lui semble le grand marché mondial du luxe et des modes. Sous les arcades de ce petit Paris, tout est à l'antique ; on n'y voit que le costume grec, et, à côté des incroyables, de ces « Béotiens » aux culottes souveraines, aux cravates rembourrées, aux habits courts, aux cheveux embroussaillés, aux gourdins noueux, de jeunes femmes à la robe flottante et légèrement troussée, qu'on prendrait, de

loin, pour des Athéniennes portant leurs offrandes au temple des Muses et des grâces. Mais, si charmante que soit cette toilette, Meyer la juge immorale, impudente et funeste à la santé.

Il se rend à l'Exposition de l'industrie nationale, et s'il trouve que les fabricants et manufacturiers des départements n'ont pris qu'une faible part à cette manifestation importante, il loue le goût et l'éclat de l'installation et l'art tout français des exposants qui savent étaler et grouper leurs produits.

Il visite les musées, le ministère de la marine où sont exposés les tableaux de Carle Vernet qu'il appelle le Raphaël de la France, le musée des monuments français, le Conservatoire des Arts et Métiers, le musée des antiques et le Louvre, où brillent tant de tableaux « butin de Rome et de Venise ». Mais il ne s'indigne pas que les Français aient abusé du droit de conquête. Naguère, il les traitait de vandales ; il les approuve aujourd'hui, il les remercie d'avoir enlevé tous ces chefs-d'œuvre : ils prennent grand soin de ces toiles et de ces statues, ils les font connaître aux artistes et aux amis des arts, ils forment le goût du public.

Il s'arrête dans les ateliers de David, d'Isabey, de Gérard, de Taillasson.

David lui raconte qu'il médite un *Léonidas*. Il lui montre sa *Mort de Socrate*, et remarque à ce propos : « Que Platon fût là ou non, cela m'est égal ; j'ai pris la permission de l'introduire dans cette bonne société ». Il lui montre son *Bonaparte au Saint-Bernard*, et, lorsque Meyer admire le coup de vent qui fait voler au-dessus du cheval le manteau du consul, « la fortune et la victoire, s'écrie David, l'emportent sur leurs ailes ! » Le peintre ajoute que Bonaparte a été content du tableau. « Qu'on objecte ce qu'on voudra, a dit le général, si cette tête ressemble à la mienne, je suis encore assez joli garçon ! »

Meyer trouve que David « exagère son attachement aux formes de l'art grec ». En revanche, il loue Isabey sans réserve, loue sa manière si agréable et si tendre, ses dessins si pleins d'expression, et notamment, son portrait de Bonaparte à la Malmaison : « On y voit vivre et respirer, non l'âme du héros audacieux qui saisit et entreprend tout, mais la

dignité calme et simple de l'homme », et Meyer, qui ne laisse pas d'être sentimental et d'avoir du *Gemüt*, prie, supplie Isabey de lui dessiner un Bonaparte semblable, un Bonaparte qui n'ait pas cette grandeur, cet éclat éblouissant, cette élévation que l'œil ne peut suivre, un Bonaparte qui soit, non pas un guerrier armé pour le combat, non pas un vainqueur souillé de sang, non pas le chef d'un gouvernement fort, *ein starker Regent*, mais un homme, mais un pacificateur, *ein Mensch*, *ein Friedensstifter*. Meyer estime d'ailleurs le caractère d'Isabey, sa modestie, ses qualités aimables. Mais, à son avis, le peintre est trop souvent à la Malmaison ; les Bonaparte l'aiment, l'attirent, l'éloignent de son atelier ; le consul joue à la balle avec lui : « C'est une perte pour l'art ».

Chez Gérard, Meyer voit le portrait de Letizia, et il ne ménage pas les éloges à cette composition simple, belle, et qui fait grand effet : assise sur un sopha de velours rouge, très ressemblante du reste, Mme Letizia est une « noble figure grecque ».

Taillasson choisit heureusement ses sujets. Meyer le félicite de son *Timoléon*. Vieux et aveugle, le libérateur de Syracuse répond aux hommages de ses concitoyens en levant les mains vers le ciel, comme s'il voulait dire que le salut de la patrie a été l'œuvre des dieux. « C'est, dit Taillasson à Meyer, c'est Timoléon à la Malmaison. Que notre jeune héros exécute ce qu'il souhaite de faire pour nous, et, un jour, ce tableau représentera en lui le Timoléon de la France. »

*
* *

Meyer aime les lettres autant que les arts. Il vient quelquefois aux séances de l'Institut. Mais il trouve que la docte assemblée n'a plus l'esprit libéral, républicain, cosmopolite, qu'elle montrait en 1796, qu'elle se laisse dominer par l'égoïsme, par l'envie, par l'intolérance. N'a-t-elle pas rayé de la liste de ses membres les nobles victimes du 18 fructidor ? Pourtant, Lacépède a le même savoir, le même goût, la même élégance. Grégoire est resté laborieux, infatigable, universel. Dolomieu, à peine remis des rudes épreuves qu'il a subies en Sicile, se prépare à parcourir les Alpes. Sieyès

paraît plus calme, plus doux que jadis ; on ne lui pardonne pas néanmoins d'avoir accepté le domaine de Crosnes, et il n'a pas gardé un bon souvenir de son séjour à Berlin.

Notre voyageur ne manque pas d'aller au théâtre, non sans se plaindre parfois des ennuis et des contrariétés qu'il éprouve. Il faut, en effet, arriver une heure ou deux d'avance pour trouver une bonne place ; il faut faire queue au guichet, et l'infinie longueur des entr'actes, et la chaleur étouffante, et l'air vicié d'une salle comble ! Mais il assiste à la représentation de *Zaïre*, et il voit Lafont dans le rôle d'Orosmane, le joli, l'élégant Lafont, peu profond, il est vrai, mais si chaud et si brillant, qui fut le premier amour de Mlle George, et qu'elle jugeait vraiment ravissant dans le genre chevaleresque. Il assiste à la représentation de la *Mort de César*, et La Rive — qui vient de publier des *Réflexions sur l'art théâtral*, où il déplore la décadence de la scène française — le transporte par la noblesse de sa tête romaine et la beauté forte de son jeu. Il assiste à la représentation de *Cinna*, et ce qui l'intéresse dans ce spectacle, ce n'est pas Molé, qui n'a pas la gravité d'Auguste, ni Saint-Prix, qui joue trop froidement le personnage de Cinna, ni Mlle Raucourt, qui sait rendre l'ardeur et la fierté d'Emilie, mais qui gâte par l'expression commune de son visage l'effet qu'elle produit ; c'est Bonaparte, Bonaparte qui paraît dans sa loge au deuxième acte, et que le public accueille par une triple salve d'applaudissements ; Bonaparte qui bat des mains avec enthousiasme, lorsqu'Auguste prononce le mot fameux : *Soyons amis, Cinna ;* Bonaparte, que le parterre, avide d'allusions et, comme on disait alors, d'applications, acclame à certains passages de la pièce, par exemple quand Cinna, dans la première scène du deuxième acte, prononce ces deux vers, que

Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire

et que

Rome tient des Consuls sa gloire et sa puissance.

Et qui, entendant Auguste énumérer les noms des conspirateurs et ajouter

Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister,

ne pensait aux auteurs de l'attentat du 3 nivôse? Qui ne faisait pour Bonaparte les vœux que Cinna fait pour Auguste dans la dernière scène :

Puisse le grand moteur des belles destinées
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ?

***

Un des endroits de Paris qu'affectionne Meyer, un endroit qui lui semble toujours nouveau, toujours beau, c'est le Jardin des Plantes. Les pluies de l'été ont ôté la vivacité de leur couleur aux tilleuls des allées. Mais quel vaste horizon ! Quel air pur ! Quelle variété de bêtes et de végétaux ! Avec quel soin est entretenu ce jardin, qu'on devrait appeler le jardin de la République ! Meyer s'assied sous le cèdre du Liban « au nom romantique » ; il rêve auprès du tombeau de Daubenton, « le Nestor des savants français » ; il examine curieusement les collections du Museum, et surtout la ménagerie, les éléphants, le mâle et la femelle, qui se caressent avec gravité, la lionne Constance, ses trois petits, qu'on a nommés Marengo, Fleurus et Jemappes, et le lion Marco, si noble, si majestueux. Mais un jour, la cage de Marco est dérobée aux regards par une planche. « Où est le lion ? demande Meyer au gardien, le dompteur Félix. Pourquoi l'avez-vous caché ? — Monsieur, répond Félix, il fait l'amour. »

D'autres fois, Meyer quitte Paris. Il visite Versailles, le château de Saint-Cloud, Bellevue, Bagatelle. Il se rend à la Malmaison, et, de là, à Saint-Germain, pour voir la pension de Mme Campan, et il remarque dans cette institution justement célèbre un esprit d'ordre, d'application et de moralité, un plan d'éducation raisonnable et attentivement suivi, bref un ensemble. Les élèves sont au nombre de quatre-vingts, et elles aiment, elles vénèrent leur directrice ; elles dessinent,

elles musiquent, elles apprennent à coudre, à broder, à tenir un ménage. Meyer assiste à leurs exercices publics : elles paraissent, vêtues modestement à la grecque, et répondent à toutes les questions avec tant d'exactitude que Meyer se récrie sur leur mémoire et leur présence d'esprit. La cérémonie se termine par la distribution des prix et par une fête des roses : la plus sage de chaque classe reçoit un bouquet de roses et vient se jeter en pleurant de joie au cou de Mme Campan. « Scène touchante, dit Meyer, et qui fait oublier ce que ces spectacles ont assez souvent de spécieux et de forcé ! »

***

Il y avait à Paris deux hommes que Meyer souhaitait passionnément de voir : Moreau et Bonaparte.

Moreau avait alors une éclatante réputation sur l'autre rive du Rhin. On ne prononçait son nom, dans tout l'Empire, qu'avec une vive sympathie, et Massias, un de nos diplomates, assurait qu'il était aimé de l'Allemagne entière. En Bavière, en Autriche, on vantait la discipline exacte qu'il avait établie parmi ses troupes, et les ménagements qu'elles avaient pour le pays qu'elles occupaient. Il passait, entre tous les généraux français, pour celui qui faisait la guerre avec le plus de justice et de modération, qui réprimait les abus avec le plus de sévérité. Ne lisait-on pas, dans ses proclamations à ses soldats, que le pillage ternissait leurs lauriers, et que les plaintes de l'habitant ne devaient pas troubler l'allégresse qu'excitaient leurs victoires ?

Meyer exalte donc le vainqueur de Hohenlinden. Il le tient pour un génie militaire de premier ordre, et il invoque, sur ce point, l'autorité de Bonaparte. Le premier consul n'a-t-il pas dit à Moreau : « J'ai fait mes campagnes en jeune homme, et vous les avez faites en capitaine accompli » ? Mais ce que Meyer apprécie principalement, et ce qu'il glorifie dans Moreau, c'est son humanité, c'est sa noblesse d'âme, c'est sa réserve, sa modestie, une modestie que notre Hambourgeois qualifie de sublime. Moreau, selon le mot d'un officier

français à Meyer, aurait perdu la bataille de Marengo parce qu'il connaît le sang humain et qu'il veut l'épargner. Moreau est un philosophe ; il vit à la campagne avec sa jeune femme ; il n'aime pas la politique ; il fuit les grands emplois, et, lorsqu'il vient à Paris, il évite le monde. « Tout cela, écrit Meyer, le montre aux yeux des Français dans une sorte d'apothéose ; s'ils parlent de Bonaparte avec admiration, ils parlent de Moreau avec enthousiasme ; ils le révèrent comme un dieu invisible. »

Meyer n'eut pas le bonheur de voir Moreau ; mais il vit Bonaparte à diverses reprises, notamment à la grande parade des Tuileries, à cette revue de la garde consulaire, le spectacle le plus brillant, dit-il, que Paris puisse offrir. Il avait reçu de Talleyrand une « carte d'hospitalité », une jolie carte qui portait sur un côté le timbre de la République avec cette souscription *jus gentium* et sur l'autre côté le nom de l'impétrant avec cette légende circulaire *respect au droit des gens*. Grâce à cette carte, il put, des fenêtres du palais des Tuileries, contempler plusieurs fois cette revue qui dépasse, selon lui, tout ce que peut déployer la pompe militaire.

Rien de plus magnifique, à l'entendre, que la garde consulaire. Les hommes qui la composent, ont six pieds de haut : ils ont l'air martial ; ils ont de belles façons ; ils ont un uniforme superbe : habit de drap bleu, culottes et guêtres blanches, bonnet à poil ; ce sont « les fils privilégiés de la patrie et de Bonaparte »; bien qu'ils n'aient pas dans les conversions la raideur et la régularité des Prussiens, ils manœuvrent avec promptitude et précision. Mais le premier consul, son état-major, son escorte attirent surtout les regards. On se montre Lannes, Clarke, Caffarelli, Berthier. On se montre Roustan, le serviteur inséparable de son maître, le mameluk au visage large et insignifiant, au genet arabe, à l'habit oriental. On se montre Bonaparte, et Meyer remarque qu'au milieu de ses généraux, grands, vigoureux, étincelants, couverts de broderies, il est le plus petit, le plus jeune et le plus simple ; que d'un pas rapide et comme s'il courait, il marchait devant eux ; qu'il porte l'uniforme d'un officier de la garde, sans or, sans insignes et sans plumet. Meyer

remarque aussi qu'il enfourche adroitement son cheval et le manie bien ; qu'en passant à travers les rangs, il sait, sans rien perdre de son calme et de sa grâce, soit par de brèves paroles, soit par un mouvement de la main léger et aisé exprimer un blâme ou donner des ordres ; qu'il s'entretient volontiers avec les soldats à qui leur bravoure a valu un sabre d'honneur ; qu'à la parade du 14 juillet, lorsqu'il revêt le grand costume consulaire, celui qui lui sied le moins, il reçoit avec une politesse toute française et au bruit des applaudissements les pétitions des femmes qui se placent sur son chemin.

Un jour, au lieu d'aller dans les salons des Tuileries, Meyer se mêle à la foule qui se presse devant la grille. Elle attend impatiemment Bonaparte et, du plus loin qu'il paraît sur le seuil du palais, dès qu'il se met en selle, elle admire l'agilité de ses mouvements et la fierté de son attitude, elle crie *bravo* et *vive Bonaparte*, et Meyer entend une femme du peuple, montée sur un tas de pierres prononcer ces paroles naïves : « Le voilà, notre petit caporal ! Ah ! qu'il est joli ! Mais, bon Dieu, qu'il est petit ! Il en faudrait deux comme lui pour faire un homme ! »

Bonaparte donnait après la parade une audience militaire. C'est alors que Meyer l'a vu de près, et voici le portrait qu'il trace du premier consul, non sans une sorte d'exaltation et avec ce frémissement d'admiration passionnée et dévote qu'éprouve son compatriote Winckelmann devant les chefs-d'œuvre de la Grèce : « Un teint pâle, un peu italien, mais non maladif, et qui contraste avec des cheveux noirs et coupés court ; un corps maigre et nerveux ; un front mâle, vaste, ouvert, assuré, qui marque la ferme indépendance du caractère et la conscience que Bonaparte a de sa grandeur et de sa force ; un regard profond, le regard du guerrier et de l'homme d'Etat ; une bouche finement dessinée, capable de sourire avec douceur ou de manifester l'orgueil de la puissance ; je ne sais quoi qui impose le respect et qui décontenance les ministres vieillis sous le harnais lorsqu'il les apostrophe à l'audience du corps diplomatique. »



Après avoir vu le consul en public, Meyer eut l'ambition de le voir dans son intérieur. Muni d'une lettre de recommandation qu'une amie d'Hortense de Beauharnais lui avait donnée, il se rendit hardîment à la Malmaison. Hélas ! Hortense partait le lendemain, à la pointe du jour, pour Plombières avec sa mère, et elle était allée faire des visites d'adieux. Meyer fut navré. « Hortense, dit-il, est aimée, admirée de tous ceux qui la connaissent, pour sa bonté, son esprit, ses talents ; j'ai vu des lettres où s'exprime son cœur ; j'ai vu d'excellentes choses dessinées de sa main. » Il s'éloigna tristement ; mais il avait appris que Bonaparte, alors malade, était en voie de guérison. « Comment se porte le premier consul », lui demanda la sentinelle. — « On assure qu'il se porte bien. » — « Ah ! tant mieux », répondit le soldat avec une joie visible. Meyer aurait volontiers continué l'entretien. Mais un officier arrivait derrière lui, et, d'un signe aimable, le factionnaire fit entendre qu'il ne pouvait parler sous les armes.

Meyer a, du moins, dans cette partie de son livre, recueilli nombre de détails sur la vie privée de Bonaparte, et, s'ils ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse, si l'historien ne doit pas les accepter sans contrôle, ils méritent d'être traduits et connus.

Il raconte que le consul, quoique souffrant, écrit, dicte des lettres et des articles pour le *Moniteur*, travaille quatorze heures durant presque sans interruption. Bonaparte, dit Meyer, mange peu et vite ; quand il veille, il boit du café très fort : pour se distraire et se reposer, il se baigne — et récemment il est resté quatre heures au bain, tout en causant avec les ministres — il se promène dans le parc, il joue à la balle. Il ne voit d'étrangers que dans les audiences publiques où leurs ministres les présentent et il s'en débarrasse par un simple compliment. Il n'a pas de favoris ; il ne supporte même pas l'ombre d'une influence, et il a naguère insinué aux agents diplomatiques que Mme Bonaparte ne recevait pas de visites. Sa table ne se compose que de vingt-cinq couverts ; elle est bonne, mais sans recherche, et il n'y admet que des membres du gouvernement, des généraux, des officiers de son état-

major, des amis et des amies de la famille. C'est sa femme qui fait les honneurs, et il joue le rôle d'un convive plutôt que d'un amphitryon. Taciturne, renfermé dans la société, il est gai au milieu des siens. Jamais il ne s'emporte contre ses domestiques. Il assiste aux concerts que sa femme donne le décadi et debout près de la cheminée, il semble n'écouter que la musique, tout en se livrant à ses pensées. Lorsqu'il est à Paris, un petit cercle choisi se réunit chaque soir aux Tuileries : les intimes de la maison, les hommes à qui le consul désire parler, les dames qui connaissent Mme Bonaparte. Chaque quartidi, au sortir du théâtre, il y a assemblée : les portes du salon s'ouvrent et dès qu'il est plein, elles se ferment; on sert des glaces et des gâteaux ; à 11 heures, Bonaparte se présente et, s'il rencontre un personnage dont la conversation a pour lui de l'importance, il l'entraîne dans un coin et il s'entretient avec lui parfois jusqu'à 3 heures du matin, sans se soucier du reste de ses hôtes.

Il aime Hortense comme sa fille, et c'est un bonheur pour lui d'avoir une fille aussi bonne et douce et noble. Elle pourrait tout sur son cœur ; mais elle ne fait pas le moindre usage de son ascendant et il ne l'en chérit que davantage. « Tous deux, dit à Meyer un ami des Bonaparte, jouent ensemble ; ils se poursuivent de chambre en chambre ; ils courent dans le parc l'un après l'autre. » Avec sa femme, le premier consul agit en bourgeois, non en Parisien ; il la tutoie et la nomme par son prénom ; il dort avec elle dans le même lit, contrairement à la mode française ; il la traite affectueusement et souvent, devant le monde, il lui prend la tête et l'embrasse. Mais il blâme ses dépenses et son luxe excessif. Il l'oblige fréquemment à revêtir une toilette plus modeste et elle a beau prier, refuser ; il faut obéir. Un jour, par bravade, elle s'habilla plus richement encore et Bonaparte, irrité, lui déchira ses dentelles. Une autre fois qu'elle devait aller chez Cambacérès, elle déclara qu'elle ne changerait pas de robe, qu'elle resterait mise comme elle était et qu'elle irait quand même à la soirée du second consul : Bonaparte partit en silence ; mais l'officier de garde eut ordre de ne laisser sortir personne, et Joséphine fut consignée.

On prétend que depuis l'attentat de la machine infernale il

a peur et qu'il s'entoure de sentinelles et de gardes ; on l'accuse de lâcheté. Un familier de la Malmaison a dit à Meyer la vérité. Avant l'affaire du 3 nivôse, Bonaparte avait beaucoup d'amis et de connaissances ; mais ils venaient aux Tuileries sans être annoncés, sans attendre une invitation ; ils entraient librement dans le cabinet de Bonaparte ou dans sa loge de théâtre. L'attentat fournit au consul l'occasion de se débarrasser de ces visites en se retirant à la Malmaison.

On affirme à Paris qu'il n'est pas aimé. Mais il ne veut pas être aimé, comme l'était un Louis XIV, et il sait qu'il a l'affection, la confiance de la classe moyenne : les bourgeois de Paris prient pour sa conservation avec ferveur, et jamais leurs aïeux ne prièrent autant pour un monarque. Il déteste d'ailleurs l'adoration de la foule. Il évite, il interdit les hommages particuliers et les panégyriques. Il fait supprimer les vers d'opéra qui le louent. Il défend que les auteurs lui dédient leurs œuvres, et ils n'ignorent pas qu'ils n'ont à compter ni sur une réponse ni sur un remerciement. Lorsque les dames de la Halle vinrent, selon l'usage, lui offrir un bouquet, il les accueillit par cette boutade : « Si Louis XVIII était demain à la tête du gouvernement, on vous verrait saluer le nouveau roi comme vous saluez maintenant le premier consul. »

Il inspire donc l'estime et le respect. Pas un bel esprit qui rime à ses dépens. On fait contre lui des pamphlets, mais non des bons mots. Un sot élégant, un bâtard de ci-devant ont quelquefois persiflé Bonaparte en présence de Meyer ; mais personne ne souriait à ces pauvretés.

*
* *

Meyer est sous le charme de Bonaparte. Le vainqueur de Rivoli, des Pyramides et de Marengo, le restaurateur de la France l'a séduit, fasciné. Lui aussi, comme les spectateurs de la revue des Tuileries ou comme cet Invalide auquel il donne quelques sous en le priant de les boire à la santé du premier consul, lui aussi crie de bon cœur *Vive Bonaparte !* Ce Bonaparte n'est-il pas un homme extraordinaire, un homme qui ne doit sa grandeur qu'à lui-même, un homme que l'histoire nommera toujours ? N'est-il pas le seul qui,

après tant d'orages et au milieu de l'orage qui dure encore, peut tenir le gouvernail de l'Etat ; le seul capable d'exercer l'autorité suprême qui pour un autre, cet autre fût-il Moreau, serait un trop pesant fardeau ?

Non que Bonaparte ait, comme disent quelques-uns, assuré le présent et l'avenir. Que de choses restent à faire ! Que d'ombres dans ce tableau qui, de loin, semble avoir tant de lustre !

Certes, le gouvernement consulaire a pris des mesures efficaces dans les départements pour détruire les bandes de brigands qui désolaient les routes, pillaient les maisons isolées, terrorisaient les villages et les petites villes : des tribunaux spéciaux ont fait prompte justice des *chauffeurs*. Mais à Paris, la sévérité de la police touche souvent au despotisme. et il n'est pas rare que les agents violent le domicile des citoyens sans enquête préliminaire, emprisonnent des innocents, opèrent arbitrairement des arrestations qui sont mises après coup sur le compte d'une méprise ou d'une confusion de personnes.

Des hommes entachés d'anarchie siègent encore dans les prétoires et nombre d'emplois appartiennent à des gens ineptes, nommés au hasard et par caprice.

Ce que Meyer a vu et entendu de l'instruction publique n'offre rien de consolant. Il y a certes, en quantité, des maisons d'éducation et des pensions pour jeunes citoyens et jeunes demoiselles ; mais presque toutes sont dirigées par des charlatans, et « nous savons ce qui se cache derrière une pareille enseigne ».

Les militaires ont le verbe haut, le ton impertinent, les façons tranchantes, et ils prétendent insolemment régenter la société. Dans les salons des Tuileries, durant la revue que passe le Consul, les dames sont aux fenêtres et les hommes derrière elles. Mais l'officier chargé du service exerce cette galanterie, dit Meyer, à coups de crosse : quand la foule n'obéit pas sur-le-champ à son ordre, il crie : « Soldats, en avant », et chasse la plupart des assistants. « Le Consul, demande Meyer à un grenadier, veut-il donc que les honnêtes gens soient ainsi maltraités dans sa maison ? » Le grenadier hausse les épaules en regardant son officier qui « tem-

pête comme un soldat du train ». Le même soir, des hussards troublent un concert par leur conversation bruyante et par le cliquetis de leurs sabres. On leur crie « silence », et ils continuent. « Silence, militaires ! » répète un civil. « Est-ce à nous qu'on s'adresse ? » répond un des hussards. — « Oui, c'est à vous, citoyens. » — « Et vous osez nous apostropher ainsi ! » — « C'est nous qui vous payons ! » Les hussards, décontenancés, s'en vont. Mais le militaire, remarque Meyer, n'a jamais été aussi outrecuidant et effronté, *vorlaut und keck*, et il saura se venger du pékin une autre fois par « de brusques et impérieuses sorties ».

Bref, tout est encore *im Werden*, dans le devenir. Partout surgissent de nouvelles créations où se manifestent une grande volonté et une main ferme ; mais partout manquent encore l'achèvement, la perfection, et « qui voudrait s'en étonner, qui voudrait exiger plus que ne peuvent les forces humaines ? »

Au reste, Meyer pressent le futur César. Le peuple parisien, toujours inconsistant et volage, prend déjà l'habitude d'une « tutelle sévère », la considère comme un indispensable besoin, et notre Allemand a vu dans une boutique des boulevards le portrait de Louis XVI avec cette inscription :

Louis n'a su qu'aimer, mourir et pardonner ;
S'il avait su punir, il aurait su régner.

Tout annonce le maître : la garde consulaire et les guides qui campent à la Malmaison, leurs feux de bivouac que Meyer voit le soir lorsqu'il revient de Saint-Germain, les cris des sentinelles et des rondes qu'il entend. Pourquoi ces baïonnettes ? Pourquoi cet extraordinaire appareil de défense et de guerre autour d'une simple demeure ? Et Bonaparte ne veut-il pas quitter la Malmaison pour Saint-Cloud ? Or, disent les Parisiens, il n'y a qu'un pas de Saint-Cloud à Versailles où est le palais des rois. Ils applaudissent le vers de l'*Œdipe* de Voltaire

J'ai fait des souverains et n'ai point voulu l'être :

Bonaparte ne le voudra pas toujours.

Arthur Chuquet.
*de l'Institut.*

# L'Aliénation mentale dans l'Armée

## I

Il y a environ un mois, M. Georges Berry, député de la Seine, adressait la lettre suivante à M. le général Brun, ministre de la guerre :

Monsieur le Ministre,

Plusieurs journaux ont affirmé, sans être démentis, que près de 11.000 conscrits ayant encouru des condamnations à la prison pour vol, escroquerie, vagabondage spécial, attentat aux mœurs, ont été versés dans différents corps d'armée de la métropole, appelés ainsi à vivre côte à côte, pendant deux ans, avec d'honnêtes jeunes gens, fils de bourgeois ou d'ouvriers, qui se plaignent, à juste titre, d'être associés à de tels compagnons.

Aussi je viens vous prier de vouloir bien accepter, à l'une des prochaines séances de la Chambre, une question à ce sujet.

Veuillez agréer, etc.

GEORGES BERRY.

Mieux que toutes les dissertations cette lettre montre l'aspect sous lequel se présente la question de l'aliénation mentale dans l'armée. Aussi peu partisan qu'on soit des idées de Lombroso, on n'en admet pas moins, en gros, les relations qui existent entre la criminalité et l'aliénation mentale. C'est dire que, sur les 11.000 conscrits à casier judiciaire, qui viennent d'être incorporés, on en trouverait bon nombre dont la place serait à l'asile plutôt qu'à la caserne. C'est dire aussi, puisque cette situation ne date pas de cette année, que la présence *régulière* des aliénés sous les drapeaux est loin d'être un mythe. Mais on se refuse d'y croire. Cependant, cette question de l'aliénation mentale dans l'armée figurait à l'ordre du jour du Congrès des aliénistes, qui s'était réuni au mois d'août dernier, à Nantes. Là, le docteur Roubinovitch, a signalé ce fait que, pendant la guerre russo-japonaise, quelques mois après le début des hostilités, deux mille aliénés encombraient

le théâtre de la guerre et constituaient une gêne sérieuse pour les opérations militaires de nos alliés. Il a fallu expédier de Russie des escouades d'aliénistes pour organiser, en pleine Mandchourie, des asiles pour les soldats et les officiers frappés d'aliénation mentale. « Cet exemple, tiré de la guerre russo-japonaise, écrit M. Roubinovitch, doit nous servir de leçon... »

M. Roubinovitch a raison. Malheureusement, comme nous venons de le dire, on ne croit pas qu'en temps de paix il puisse exister des fous parmi les soldats. C'est à tel point vrai qu'au mois de juin dernier, lors de la discussion de la loi sur les Conseils de guerre, un député s'est écrié, en parlant des prévenus : « S'ils étaient fous, ils ne seraient pas soldats ». C'est ce que pense aussi le public. Les chiffres et les statistiques que nous allons citer, vont nous montrer jusqu'à quel point cette façon de voir est erronée.

## II

La dernière statistique officielle de l'armée signale ce fait que, dans le courant de l'année 1906, on a été obligé de mettre en réforme 175 aliénés, 171 idiots ou imbéciles et 6 paralytiques généraux. Dans le courant de cette même année, à côté des aliénés ci-dessus énumérés, on a encore réformé 418 épileptiques, 210 hystériques et 86 neurasthéniques. Le docteur Granjux, auquel nous empruntons ces chiffres, a certainement raison d'ajouter que le nombre des aliénés *non reconnus* doit dépasser, et de beaucoup, celui des aliénés reconnus comme tels.

Officiellement, la proportion des aliénés dans l'armée régulière métropolitaine est donc en moyenne, d'année en année, de 0,05 pour mille. Autrement dit, sur vingt mille soldats et officiers, il y en a toujours un atteint d'aliénation mentale. Dans les bataillons d'Afrique, à la Légion étrangère, dans les compagnies de discipline et les établissements pénitentiaires, cette proportion est cinq ou six fois plus élevée. Cette augmentation est toute naturelle, quand on connaît tant soit peu les antécédents personnels et héréditaires des disciplinaires. A ce point de vue, et surtout au point de vue de l'hérédité, qui joue

un rôle énorme dans l'étiologie de la folie, les observations du docteur Doche sont particulièrement suggestives.

Le docteur Doche a été attaché au corps d'épreuve d'Oleron, sur lequel on dirige les militaires de l'armée métropolitaine, coloniale, ou de l'armée de mer, qui paraissent incorrigibles par les moyens ordinaires. Les disciplinaires y sont soumis à un certain régime ; s'ils donnent des preuves d'amendement, ils sont réintégrés dans leurs régiments respectifs ; dans le cas contraire, on les verse dans les compagnies de discipline d'Algérie. Le corps d'épreuve est donc une sorte de filtre qui opère une véritable sélection parmi les militaires indisciplinés.

Or, le docteur Doche a examiné, au point de vue mental 80 de ces disciplinaires, et voici ce qu'il a constaté :

5 de ces disciplinaires avaient des parents morts dans un asile ; les parents de 3 autres s'étaient suicidés ; l'alcoolisme des parents est noté 31 fois, l'épilepsie 5 fois, les crises nerveuses hystériques 6 fois. Sur ces 80 disciplinaires, 31 présentaient des stigmates de dégénérescence, asymétries et malformations crâniennes, strabisme, implantation vicieuse des dents ; 22 étaient hystériques, 31 alcooliques avérés. Est-il étonnant qu'avec une telle hérédité on trouve parmi ces disciplinaires des fous parfaitement caractérisés au point de vue médical ? De fait, dans l'espace de six mois, M. Doche a fait prononcer 8 réformes : 3 pour débilité mentale, 1 pour mélancolie, 1 pour manie aiguë, 1 pour démence précoce, 1 pour hystéro-épilepsie, 1 pour épilepsie avec tendances homicides. Or, tous ces fous venaient de l'armée régulière. « Dans les compagnies de discipline, écrit le docteur Doche à ce sujet, il n'y a donc pas, à côté de quelques rares sujets normaux, que des dégénérés et des désiquilibrés, il y a aussi de véritables fous. » Et, en parlant des autres disciplinaires, de ceux qui n'ont pas été réformés pour aliénation mentale, il n'hésite pas à dire que, sans être des aliénés, ces disciplinaires vivent « en marge de la raison ».

On devine que cette hérédité, qui passe pour le plus impor-

tant facteur de l'aliénation mentale, doit exister encore plus souvent chez les condamnés militaires. On conçoit également qu'une telle hérédité se manifeste de bonne heure et imprime une allure particulière à la vie de l'enfant, puis à celle du jeune homme avant qu'il ne soit pris par la conscription. On entrevoit ces enfants, faisant l'école buissonnière, incapables d'apprendre un métier, vivant, plus tard, d'expédients, ne se pliant à aucune discipline. Le docteur Boigey, qui a examiné 692 condamnés militaires, trouve, en effet, parmi eux 327 sans profession, 155 journaliers, 29 marchands ambulants, 371 condamnés pour délits de vol ou d'escroquerie, 131 pour avoir fait métier de souteneur. M. Boigey ne nous dit pas combien, au cours de son enquête, il a trouvé d'aliénés qualifiés. Mais ce que nous a appris l'enquête de M. Doche, ci-dessus citée, comble cette lacune. Et le fait que les disciplinaires de ces deux médecins militaires étaient, auparavant, des soldats réguliers, montre, une fois de plus, que l'aliénation mentale dans l'armée n'est pas un mythe.

Au reste, les armées étrangères ne sont pas mieux partagées que la nôtre.

En Autriche, en 1902, on a enregistré, parmi les soldats, 415 cas de maladies mentales : ce chiffre monte à 494 en 1904, à 662 en 1906. En Allemagne, le nombre de soldats passe de 363 en 1900, à 647 en 1904, à 663 en 1905. Même progression en Italie, où l'on note 2,3 % de réformés pour aliénation mentale en 1876 et 6, 9 % en 1904.

## III

« S'ils étaient fous, ils ne seraient pas soldats » : je reviens à cette phrase, parce que, à première vue, elle paraît tout à fait logique.

C'est que, avec les idées courantes sur la folie, on ne voit pas bien un fou pénétrer dans l'armée. On se dit qu'avant d'endosser la capote, le conscrit doit passer par le conseil de revision et subir ensuite la visite médicale d'incorporation. On ajoute que, si par hasard ce fou n'était pas reconnu comme tel, ni au conseil de revision, ni à la visite d'incorporation, son aliénation mentale ne tarderait pas à éclater aux

yeux de tous une fois qu'il serait pris par l'engrenage de la vie à la caserne.

En réalité, les choses ne se passent pas ainsi. Tout d'abord, au conseil de revision, les conscrits sont examinés exclusivement au point de vue physique, car le temps fait matériellement défaut pour un examen psychique. Au surplus, cet examen est non seulement long, mais encore très délicat et exige des connaissances spéciales de psychiatrie que le médecin militaire possède rarement. Evidemment, un fou furieux, un aliéné atteint de manie aiguë, attire tout de suite l'attention du médecin au même titre qu'il se signale par ses extravagances même aux yeux des profanes. Mais est-il nécessaire d'ajouter que ni les fous furieux, ni les maniaques « aigus » ne se présentent au conseil de revision ? Les aliénés qui y défilent, sont des débiles mentaux, des mélancoliques, des déments précoces, des idiots et des imbéciles dans le sens médical du mot, des psychasthéniques, des hystéro-épileptiques ou même, le plus souvent, des « prédisposés » à la folie. Diagnostiquer ces différentes phases d'aliénation mentale exige une étude longue et patiente du malade, et des connaissances spéciales de psychiatrie, comme nous l'avons déjà dit. Or le médecin militaire n'est pas un spécialiste, et s'il est frappé par quelque particularité dans l'attitude et la façon de parler du conscrit, il le met volontiers sur le compte de son émotion ou de son manque d'intelligence. Plus tard, à la caserne, le soldat psychopathe sera considéré comme un « abruti » ou comme un « agité », comme une « mauvaise tête » et la discipline se chargera de déniaiser le premier et de mâter le second. De punition en punition, les deux aboutiront, un jour, à Biribi.

C'est pourquoi ni le conseil de révision, ni la visite d'incorporation ni, plus tard, la surveillance du médecin ne sont capables de s'opposer à la pénétration des fous dans l'armée. Ils y pénètrent du reste, en grande partie, en dehors du médecin militaire, par voie d'engagement volontaire. Et ce point domine à telle enseigne la question de l'aliénation mentale dans l'armée qu'il mérite de nous arrêter un instant.

Il est aujourd'hui démontré — et le docteur Granjux a beaucoup fait pour cette démonstration — il est aujourd'hui démontré, dis-je, que les engagés volontaires fournissent le plus grand nombre d'aliénés et, comme conséquence inévitable, le plus grand nombre de déserteurs et de disciplinaires. C'est ainsi que, dans une compagnie de discipline, le docteur Uzac a constaté que plus de la moitié des disciplinaires étaient des engagés volontaires. Au 18e corps d'armée, sur 164 condamnés militaires, le professeur Regis a trouvé 64 appelés et 100 engagés, proportion énorme étant donné le nombre relativement petit des engagés, comparé, dans un régiment, à celui des recrues. Le docteur Granjux cite le fait d'un régiment comptant 49 engagés : de ceux-ci, au bout d'un an, 5 ont été réformés, 2 condamnés par le conseil de guerre, 4 ont changé de corps, 1 a déserté. Autre statistique. Dans les régiments d'infanterie, déserteurs et condamnés militaires sont fournis dans une proportion de 14, 67 p. 1.000 par les appelés, et dans celle de 26, 44 p. 1.000 par les engagés ; dans un régiment de cavalerie, cette proportion est de 19, 33 p. 1.000 pour les appelés et de 73, 87 p. 1.000 pour les engagés volontaires. Ces chiffres indiquent suffisamment la grande fréquence des psychopathies parmi les engagés volontaires. Et cette particularité s'explique aisément par la psychologie particulière des engagés.

Nul doute qu'en s'engageant dans l'armée. beaucoup de jeunes gens cèdent à leur goût pour le métier des armes. Mais c'est loin d'être la règle. « Certains engagés volontaires, écrit à ce sujet le professeur Regis, sont en réalité des *engagés involontaires* que leurs parents doivent conduire jusqu'à la caserne comme des écoliers à la pension ». Et comme exemple de cette façon de s'engager, M. Regis cite, entre cent autres, le cas suivant :

Un garçon incapable de travailler régulièrement et de gagner sa vie, est poussé, par son père, à s'engager. Il ne proteste pas, se laisse faire et signe, car il est sans volonté. Le jour fixé, on le conduit au train et il arrive à Bordeaux. Mais au lieu de se rendre à la caserne, poussé par on ne sait quoi, il s'installe à l'hôtel, y reste quelques jours et retourne chez

ses parents. Son père fait, cette fois, le voyage avec lui et le présente à la caserne. Quelques heures après, le jeune homme quitte la caserne et gagne Paris. Du 9 février 1893, époque de son entrée au corps, jusqu'au 27 août 1893, jour où il est déclaré déserteur, c'est-à-dire en six mois à peine, il s'est livré à cinq absences illégales, c'est-à-dire à cinq fugues, pour lesquels il a été condamné à diverses peines.

Ce fait, avons-nous dit, est loin d'être unique. Et l'on comprend qu'il ne soit pas unique, quand on connaît les antécédents personnels de certains engagés.

C'est que la croyance en la vertu éducatrice de la caserne est encore très répandue. Aussi bien, quand dans une famille on se trouve aux prises avec un enfant dont on ne sait quoi faire on le pousse à s'engager dans l'armée. Or, cet enfant, qu'est-il au point de vue mental ? Chargé souvent d'une hérédité psychopathique, il entre de bonne heure en lutte avec ses parents. Son caractère fantasque le faisait souvent renvoyer de l'école. De temps en temps il disparaissait pour plusieurs jours de la maison. Indiscipliné, il n'a jamais pu apprendre un métier et a changé vingt fois d'atelier. A ce passé, à ces antécédents l'aliéniste reconnaît déjà dans le jeune homme un prédisposé à la folie. Lorsque, à dix-huit ans, ce prédisposé s'engage, la vie à la caserne, avec ses exigences multiples, fait éclater la folie jusqu'alors latente. Et celle-ci se manifestera aussi bien par des fugues — désertion au point de vue militaire — que par des impulsions morbides et des colères irrésistibles considérées au régiment, comme autant de manifestations de mauvaise volonté. A titre d'exemple encore, voici, pour illustrer ce que nous venons de dire, un cas cité par le docteur Chavigny :

Il s'agit d'un garçon qui, à dix-sept ans, s'engage à la Légion étrangère. En fait d'hérédité psychique, on note : père interné comme alcoolique, mère très irritable, les deux grands-pères alcooliques, un oncle interné dans un asile d'aliénés. Cet engagé fait dix-sept mois de service, interrompus par six mois de maladie. Il a comparu six fois en Conseil de guerre pour désertion ou des voies de fait ; il a récolté 38 ans de travaux publics et 3 ans de prison. Il déserte, arrive en Belgique, où il est interné deux fois. Il quitte la Belgique, va en Allemagne

où de nouveau on est obligé de l'interner dans un asile d'aliénés.

L'histoire de cet engagé montre bien la façon dont la vie à la caserne agit sur les individus prédisposés à la folie de par leur hérédité. Celle-ci, de l'avis de tous les aliénistes, peut rester longtemps silencieuse, à la condition que l'équilibre psychique, instable du prédisposé, ne soit pas troublé par quelque heurt de la vie. Or, comme nous l'avons déjà dit, la vie militaire, avec les exigences et les obligations de la discipline, constitue précisément ce heurt qui, chez les héréditaires et les prédisposés, déclanche la folie. Cette particularité de la vie au régiment, ce rôle provocateur de la caserne dans la genèse de la folie, ont été fort bien analysés par le docteur Rayneau :

« La vie militaire, écrit-il, demande que tout individu qui pénètre dans l'armée, règle sa conduite d'après toute une série d'obligations nouvelles ; mais dans l'accomplissement de cette tâche, beaucoup de sujets se révèlent comme complètement incapables. On peut dire qu'il y a *inadaptabilité* entre leur état psychique et les exigences du métier militaire. Or quels sont ces incapables ? Ce sont, indistinctement, tous les représentants de la dégénérescence humaine, les « héréditaires », les psychopathes à l'état latent, les prédisposés de tout genre à la folie. La vie militaire fait ressortir leurs anomalies mentales mieux que les centres sociaux d'où ils proviennent, parce qu'elle exige d'eux un effort d'accommodation qui dépasse leur capacité d'adaptation. »

C'est de cette façon encore que le docteur Chavigny, professeur au Val-de-Grâce, comprend le mécanisme qui intervient à la caserne, pour faire éclater les psychopathies jusqu'alors latentes des conscrits. « Dans le milieu militaire, dit-il, les exigences de la discipline sont infiniment plus astreignantes que les devoirs généraux des individus dans la société civile. D'autre part, l'armée actuelle reçoit des individus psychiquement plus tarés que ceux qui, jadis, formaient son contingent. Et à ces individus déjà plus vulnérables, dès leur entrée au service, l'armée demande plus qu'autrefois ; elle leur impose une instruction militaire plus intensive ; les obligations de toutes

sortes se sont multipliées et sont devenues plus strictes, plus « surmenantes » pour des cerveaux plus débiles. Il s'ensuit forcément que les aliénés traduisent dans l'armée, d'une façon précoce, leur état de trouble mental. Les aliénistes civils savent du reste que la période prémonitoire de la folie est d'autant plus précoce que l'individu à des occupations plus délicates, plus compliquées ».

## IV

Les faits que nous avons cités jusqu'ici, peuvent se résumer comme suit :

Un conscrit à hérédité psychopathique plus ou moins chargée, un garçon dont les « antécédents » indiquent suffisamment sa prédisposition à la folie, entre dans l'armée par voie d'engagement militaire ou après avoir passé le Conseil de revision. Sous l'influence du changement de milieu, sous l'influence de nouvelles obligations et des fatigues inhérentes à la vie de caserne, sa folie éclate. Sa mélancolie ou sa démence précoce, ou sa débilité mentale, ou son imbécillité, qui sont toutes autant de formes cliniques d'aliénation, se manifestent par des actes qui sont mal interprétés. De punition en punition, ce malade aboutit dans une compagnie disciplinaire où il vient grossir le nombre d'aliénés qu'on y trouve.

Voilà la situation sur laquelle médecins militaires et médecins aliénistes viennent d'attirer l'attention. Au point de vue médical, comme au point de vue humanitaire, cet état de choses ne peut plus, ne doit plus persister. Et il est d'autant plus facile à le faire disparaître qu'on connaît les mesures qui permettent de s'opposer à la pénétration des fous dans l'armée.

De ces mesures la principale doit viser les engagés volontaires qui fournissent, comme nous l'avons vu, une proportion considérable d'aliénés. C'est précisément dans cet ordre d'idées qu'au Congrès de Nantes on a émis ce vœu d'après lequel nul ne devrait contracter un engagement dans l'armée s'il ne produisait, de son médecin de famille, un certificat constatant qu'il n'avait jamais présenté un état mental morbide. Ce certificat serait contrôlé par le médecin du recrutement

qui, à son tour, examinerait, avant l'admission, l'état mental du postulant. C'est ce qui se fait, du reste, depuis longtemps en Belgique.

En Saxe, en Prusse, les directeurs d'asiles sont tenus de signaler à la police tout entrant dont l'âge est compris entre vingt et quarante-cinq ans, de sorte que le recrutement peut inscrire sur ses registres les séjours faits aux asiles. On devine de quelle utilité cette mesure est pour le médecin militaire, dont l'attention se trouve ainsi attirée, déjà au Conseil de révision, sur le conscrit suspect. On devrait en faire autant chez nous, exiger des préfets qu'ils fassent connaître aux autorités militaires les noms des conscrits qui ont été placés dans un asile ou dont la déséquilibration mentale est de notoriété publique.

Mais il est évident que ces mesures ne suffisent pas à éloigner de l'armée tous les psychopathes, ceux surtout dont la débilité mentale se présente sous une forme ne pouvant être reconnue et diagnostiquée que par un médecin aliéniste. Il va de soi que ce diagnostic ne peut être fait qu'après l'incorporation, par le médecin militaire qui doit, par conséquent, posséder des connaissances spéciales en psychiatrie. Or, de l'avis de tout le monde, l'instruction psychiatrique telle qu'elle est donnée aujourd'hui aux médecins militaires est insuffisante et doit être réformée. Le professeur Regis demande même qu'on organise, à l'intention des officiers et des sous-officiers, des conférences destinées à les familiariser avec des notions élémentaires de psychiatrie. On leur apprendra ainsi que tout changement brusque d'humeur ou de caractère, un manque absolu de compréhension, une facile irritabilité, une grande sensibilité, un entêtement obstiné, des accès de colère sans raison, une apathie invincible dans le service, un penchant à la solitude constituent souvent les premiers symptômes d'une psychose au début. En possession de ces connaissances, ils pourraient signaler les hommes qui seraient ensuite examinés par le médecin.

Ces mesures sont faciles à prendre et doivent être prises dans l'intérêt même de l'armée. Je ne reviendrai pas sur

l'armée russe et les soldats aliénés qui ont gêné les opérations de guerre en Mandchourie ; je laisserai aussi de côté la grosse question des meneurs et des menés, ce qui nous aurait entraîné trop loin. Mais, voici un fait qui montrera ce qu'il peut en coûter à l'armée de compter, dans ses rangs, des psychopathes et même de simples psychasténiques:

Au moment de l'affaire Schnœbelé, quand la déclaration de guerre ne paraissait qu'une question d'heures, le docteur Granjux, médecin militaire, voit entrer dans son cabinet, pâle et défait, un officier supérieur qu'il connaissait de longue date. « Mon pauvre docteur, s'écrie-t-il, en se jetant dans un fauteuil, je suis perdu et je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle. On va mobiliser, et je me sens comme une loque, perdu, sans force, l'esprit vide, incapable de commander à mes hommes. Il ne me reste qu'une chose à faire ! me loger une balle dans la tête ! ».

Le docteur Grandjux connaissait cet officier et savait que ce désespoir, cette crise de psychasthénie aiguë, venait de la situation particulièrement délicate dans laquelle il se trouvait et que l'annonce de la guerre devait faire éclater aux yeux de tous. Dans un moment aussi critique fallait-il signaler au commandement le cas de cet officier ? Fidèle au secret professionnel, le docteur Granjux ne trahit pas son malade, et le rassura de son mieux. La guerre, comme on sait, n'eut pas lieu, et cet officier fit, plus tard, une carrière brillante.

Le docteur Granjux a raconté ce fait, tout dernièrement, à la société de médecine légale, afin de montrer dans quelle situation délicate l'obligation de garder le secret professionnel peut parfois mettre le médecin. Il a ajouté qu'il aurait agi de la même façon s'il s'était agi du généralissime. Sur ce point, tout le monde ne fut pas de son avis. Mais n'est-il pas évident que dans l'intérêt même de l'armée de pareilles situations ne devraient même pas pouvoir exister ? Et elles ne se produiraient pas si les psychopathes et les psychasthéniques, sans même parler des aliénés qualifiés, étaient rigoureusement exclus de l'armée.

Dr R. Romme.

# NIETZSCHE
## et les Origines de sa philosophie

### I. — Le premier ouvrage de Nietzsche.

Ce fut la grande originalité et la cause principale du succès de Frédéric Nietzsche que d'avoir su continuer, en quelque sorte, la série des philosophes poètes de la Grèce antique. Comme Héraclite, comme Pythagore, il exprima, sous une forme frappante et dramatique, les vérités qu'il avait à nous dire, et, ayant le verbe suggestif et intense, il fit de l'exaltation lyrique sa force principale. Sans se soucier de coordonner un système, et sans trop redouter l'obscurité ou la contradiction, il sema dans ses ouvrages des observations profondes, et établit quelques théories toujours hardies, quelquefois même paradoxales et décevantes, mais qui ne manquent jamais d'intérêt ou de nouveauté.

Maintenant que le trop grand bruit suscité autour de sa philosophie s'apaise quelque peu, on pourrait examiner l'influence, la fascination qu'exerça la civilisation hellénique sur le développement de ses idées. Frédéric Nietzsche se qualifiait lui-même de « philosophe tragique », et quand il avouait que « près d'Héraclite il se trouvait plus à l'aise que n'importe où », il nous dévoilait un trait essentiel de son esprit.

Sa jeunesse s'est passée dans une familiarité constante avec le génie grec, et pendant son professorat à Bâle, il eut l'occasion de pénétrer plus avant dans la connaissance de la littérature hellénique

Son œuvre porte l'empreinte de ces longues études classiques qui fécondèrent ses premières méditations. Un élément grec, ou, pour mieux dire, un élément dorien domina constamment en ses idées, et un dieu de l'Olympe, Dionysos, fut le génie tutélaire de sa philosophie, la source primordiale de sa poétique et mâle inspiration.

Et comme il est un peu tard pour entreprendre l'étude de son œuvre, qu'on connaît mal, mais dont on a trop parlé, nous préférons aujourd'hui éclairer les origines helléniques de la philosophie nietzscheenne, en insistant sur un livre nouvellement traduit et peu connu, une œuvre de jeunesse que la Grèce antique inspira à Nietzsche, et qui nous paraît contenir, en germe, ses doctrines futures.

C'est de l'*Origine de la Tragédie* que nous voulons parler, ce livre consacré, en apparence, à la solution d'un problème de phi-

lologie et où se manifeste pourtant le riche tempérament d'un penseur et toute la fougue du futur révolutionnaire.

Commencé vers 1870, quand Nietzsche était encore professeur à l'Université de Bâle, l'*Origine de la Tragédie* était destinée, en l'esprit de son auteur, à faire partie d'une étude beaucoup plus développée sur l'antiquité hellénique. L'amitié de Wagner, l'admiration immodérée qu'inspira à Nietzsche la nouvelle musique, le détournèrent de ce projet et le poussèrent à compléter cette étude sur les origines de la tragédie par un manifeste et une apologie du wagnerisme. C'est sous cette forme que le livre fut publié en décembre 1871.

Quinze ans plus tard, dans la préface de la seconde édition, Nietzsche regrettait vivement l'intrusion toute artificielle de ces questions modernes « qui lui avaient gâté, disait-il, le grandiose problème grec tel qu'il s'était révélé à lui ». Mais tout en insistant sur cette imperfection de son livre et tout en le déclarant trop ambitieux et trop obscur, il reconnaissait avec complaisance que c'était, tout de même, en sa partie purement hellénique, « un vrai livre, c'est-à-dire un livre qui, en tout cas, a donné satisfaction aux meilleurs de son temps ». Et déjà, au mois de février 1872, écrivant à un ami, il lui parlait avec confiance de cette œuvre. « Elle fera, disait-il, son chemin, lentement, à travers les siècles. On y voit formulées pour la première fois quelques vérités eternelles qui retentiront certainement toujours plus loin »

En effet, étudiant de passionnants et obscurs problèmes et y apportant des lumières nouvelles et inattendues, le livre eut un grand retentissement lors de sa première apparition.

S'il trouva de violents détracteurs, et, entre autres, M. de Willamowitz Moellendorff, il rencontra aussi d'ardents défenseurs, non seulement parmi les poètes et les philosophes, mais aussi parmi de grands hellénistes comme Hervin Rohde.

C'est que, dans le petit opuscule de ce wagnerien enthousiaste, il ne s'agit point d'une simple question d'art ou de littérature. A propos de l'origine de la tragédie, Nietzsche essaye de définir l'essence de la civilisation hellénique, et, allant plus loin encore, il touche aux problèmes de l'antagonisme de l'art et de la morale. La tragédie attique lui apparaît comme le triomphe suprême de la conscience saine et sagement pessimiste des Grecs, et il reconnaît les causes de sa déchéance dans la morale pratique et l'optimisme dissolvant de Socrate.

En définitive, c'est l'examen de la valeur propre de la science et de son rôle dans le progrès de la civilisation qui fait le véritable objet de cet ouvrage curieux que nous tâcherons de résumer

en négligeant les derniers chapitres relatifs à Wagner, appendice forcé et terne que Nietzsche ajouta précipitamment en sa fougue de néophyte. Nous aurons pour principal soin de rendre clair ce livre malheureusement trop allemand dans sa forme, nous en écarterons, autant que possible, ces nuages d'hegelianisme que l'auteur, à la fin, qualifiait de « choquants », et ces formules obscures où il reconnaissait lui-même plus tard « l'odeur des pompes funèbres particulière à Schopenhauer. » (1)

Et l'on verra, nous l'espérons, que ces pages de philologie grecque contiennent déjà virtuellement les idées principales de Nietzsche, et que c'est en méditant sur la Grèce tragique qu'il conçut ses théories hardies sur la morale actuelle, et qu'il parvint à donner un sens original, une direction nouvelle à toute sa philosophie.

## II. — L'AME GRECQUE ET LA TRAGÉDIE.

Pour oublier la cruelle réalité de la vie, pour échapper un moment au mystère angoissant de l'existence, l'homme s'abandonne à l'illusion des arts. Dans cette illusion, on peut distinguer, selon Nietzsche, l'influence de deux esprits différents : *l'esprit Apollinien*, et *l'esprit Dionysien*. Le premier nous dispose à recréer le monde devant nous en images immuables et sereines ; le second nous exalte en nous ravissant du domaine des apparences pour nous confondre avec l'âme de la nature. Apollon et Dyonisos, — le dieu du rêve, des formes parfaites, et celui de l'ivresse et de l'exaltation, — servent ainsi à Nietzsche comme symboles de deux courants divergents, de deux éléments contraires, que nous voyons se développer isolément ou se confondre le long de l'histoire esthétique.

L'art apollinien, c'est l'art des formes, la représentation idéalisée du monde extérieur, objet par excellence de la plastique et de la peinture. Sous l'empire de l'inspiration apollinienne, l'artiste, voulant oublier la réalité, s'offre le spectacle du monde et le contemple comme quelque chose d'étranger à soi-même, et qui ne lui est qu'une succession de belles images, une source de plaisir esthétique. D'autre part, l'art dionysien, dénué de toute forme, et réalisé par le lyrisme et la musique, laisse apparaître devant nous le fond de l'homme. Sous l'influence de l'inspiration dionysienne, l'artiste ne crée point des images, mais semble manifester l'essence même de la vie. Il se sent en communion avec la nature,

(1) Nous citons l'*Origine de la Tragédie* d'après la traduction française de MM. Jean Marnold et Jacques Morland. Soc. du *Mercure de France* 1 vol. in-18.

en fraternité avec tout ce qui existe et par les sons ou par les rythmes, il traduit la voix profonde de la volonté éternelle dont il n'est qu'une des innombrables manifestations.

Sous l'empire de l'Apollon dorien, l'art grec conçut la sublime image des Dieux de l'Olympe, immortalisée par la poésie homerique et la plastique phidiaque. Sous la puissance contraire du dieu impétueux de la vigne, nous voyons se développer l'art objectif et musical, le lyrisme d'Archiloque et les airs de flûte orgiastiques d'Olympos.

Et quand, par un suprême élan, à l'apogée de sa force créatrice, la Grèce parvint à unir harmonieusement le monde du rêve et celui de l'ivresse, et à peupler de formes belles le fond tumultueux des chœurs bacchiques, la tragédie attique naquit, noble et sublime alliage de toutes les radieuses apparences apolliniennes et de toute la profonde et riche exaltation dionysienne.

Mais pour bien s'expliquer l'origine et la succession de ces deux influences jusqu'à la naissance de la tragédie, il faut interroger le caractère du peuple grec et approfondir aussi sa conception de la vie.

On fera un grand pas, selon Nietzsche, dans la compréhension de l'esprit hellénique, quand on cessera de le croire gai, optimiste et léger, — se fiant à l'opinion que la doctrine des épicuriens et les polémiques des premiers siècles du christianisme ont répandue à tort dans le monde moderne. Nous avons, en effet, pris l'habitude de confondre les époques, en nous représentant l'hellène de tous les siècles sous l'aspect du *græculus* superficiel et efféminé de la décadence, ami des plaisirs et de la discussion, tel que les Romains l'ont connu. Nous oublions qu'avant l'époque dissolue des sophistes et des alexandrins, il y eut le sixième siècle, le siècle de Pythagore, d'Héraclite, et aussi le cinquième, celui de Pindare et d'Eschyle, le siècle de la bataille de Marathon, où l'on ne peut reconnaître aucun sensualisme, aucune faiblesse, aucune légèreté sénile, mais, au contraire, le sens le plus profond et le plus religieux de la vie. Les créations artistiques de ces époques ne sont, selon Nietzsche, qu'un exemple encore de la façon grave et généreuse dont le Grec considérait l'existence. « D'après l'antique légende, nous dit-il, le roi Midas poursuivit longtemps dans la forêt le vieux Silène, compagnon de Dionysos, sans pouvoir l'atteindre. Lorsqu'il eut enfin réussi à s'en emparer, le roi lui demanda quelle était la chose que l'homme devrait préférer à toute autre et estimer au-dessus de tout. Immobile et obstiné, le démon restait muet, jusqu'à ce qu'enfin, contraint par son vainqueur, il éclata de rire et laissa échapper ces paroles: « Race éphémère et misé-

rable, enfant du hasard et de la peine, pourquoi me forces-tu à te révéler ce qu'il vaudrait mieux pour toi ne jamais connaître ? Ce que tu dois préférer à tout, c'est pour toi l'impossible : c'est de n'être pas né, de ne pas être, d'être néant. Mais, après cela, ce que tu peux désirer de mieux, c'est de mourir bientôt. »

Quelle mâle sagesse et quelle vision désabusée de la destinée humaine, dans cette légende populaire, qui nous montre combien le Grec ressentit l'angoisse de l'inconnu qui l'entourait.

Pour échapper à ces maux, pour oublier les affreuses conditions de la vie, le génie hellénique s'adonna aux arts, s'abandonna dans le rêve d'un monde idéal de calme et de beauté. C'est alors qu'il créa, sous l'empire de l'art apollinien, les Dieux de l'Olympe, cette vision heureuse et pleine de sérénité.

« Pour qu'il lui fût possible de vivre, il lui fallut l'évocation de cette protectrice et éblouissante splendeur du rêve olympien. Ce trouble extraordinaire en face des puissances titaniques de la nature, cette Moire trônant sans pitié au-dessus de toute connaissance, ce vautour du grand ami de l'humanité, Prométhée, cet horrible destin du sage Œdipe, cette malédiction de la race des Atrides, qui contraint Oreste au meurtre de sa mère, en un mot, toute cette philosophie du dieu des forêts avec les mythes qui s'y rattachent, cette philosophie dont périrent les sombres Etrusques — tout cela fut, perpétuellement et sans trève, terrassé, vaincu par les Grecs, tout au moins voilé et écarté de leur regard à l'aide de ce monde intermédiaire et esthétique des dieux olympiens. « .....Au clair soleil de ces dieux de lumière, l'existence apparaît comme digne en soi de l'effort de la vivre, et la véritable douleur des hommes homériques est alors d'être privés de cette existence et, avant tout, de penser à la mort prochaine; de sorte qu'on peut dire maintenant, en renversant la sentence de Silène, que « pour eux, la pire des choses est une mort rapide, et, en second lieu, de devoir mourir un jour ».

Homère nous apparaît le créateur apollinien par excellence, l'artiste naïf et calme qui sut déployer le charme infini des belles formes. Faisant doucement descendre l'Olympe sur la terre, il permit à la Grèce de s'oublier complaisamment en l'image de ses dieux.

Mais tout en s'abandonnant à l'illusion apollinienne, l'hellène sentait toujours au fond de soi-même le sphinx éternel lui poser l'énigme de l'existence. C'est aux fêtes de Bacchus, le dieu de l'ivresse, quand, au milieu de l'exaltation religieuse, le chœur orgiastique se dépouillait des images du monde extérieur, que « l'on se sentait pénétré de tout l'excès démesuré de la nature en joie, douleur et connaissance. »

Alors, abandonné à l'influence du dieu terrible du renouveau, soulevé par cette plénitude de vie et d'ivresse qui le débordait, rentrant en lui-même et se sentant une parcelle de l'âme universelle, le Grec inventa le lyrisme. Et comme la poésie lyrique ne suffisait pas à exprimer ce flot d'impressions qui lui envahissait l'âme durant l'exaltation orgiastique, il y ajouta une symbolique de visage et des gestes et un accompagnement de sons, toutes les ressources de la danse et tous les rythmes de la musique.

Telle est l'origine dionysienne du chant d'Archiloque, cet ancêtre du lyrisme et de la musique de Terpandre. Nous voyons ainsi, à côté de l'art dorien d'Apollon, par lequel le Grec serein des premiers temps se retrempait dans une beauté illusoire et idéalisait ses propres formes, se développer un art plus pénétrant et symbolique, plus en communion avec l'infini et le mystère.

Enfin, l'union harmonieuse de ces deux tendances différentes que nous avons vues jusqu'ici se manifester séparément dans les arts plastiques et les arts du rythme, produisit la tragédie, suprême fruit du génie grec.

## III. — Euripide.

Nous avons essayé d'expliquer avec Nietzsche la naissance de la tragérie grecque et de préciser ses relations avec la musique et la danse dionysienne d'une part, et, de l'autre, avec les belles et sereines images apolliniennes, son double caractère, épique en apparence et lyrique dans le fond. Nous pouvons maintenant la suivre à travers sa courte histoire, afin de saisir les causes qui l'amenèrent à déchoir et provoquèrent sa fin.

Nous connaissons, par la tradition, que Dionysos fut le héros exclusif de la scène primitive grecque, et ses souffrances, ses diverses transfigurations, le vrai sujet de la tragédie en ses commencements. Mais plus tard, sans perdre la notion de la divinité du héros tragique, Eschyle et Sophocle substituèrent au mythe asiatique de Bacchus des fables épiques, les transformant, les récréant et changeant leur limpidité apollinienne en un symbolisme profond et sacré.

Sous l'influence du poète dramatique, les épisodes de l'épopée s'agrandissent et s'idéalisent, et leurs personnages, se séparant des humains, s'identifient avec Dionysos.

*Prométhée enchaîné*, ou *Œdipe à Colone* nous présentent des héros apolliniens, et cachent pourtant une intention toute dionysienne. Ces tragédies si calmes, si sereines, soulèvent les problèmes les plus effrayants. Prométhée nous montre « la nécessité du crime

imposée à l'individu qui veut s'élever jusqu'au Titan », et Œdipe la force toute puissante de l'homme « noble et généreux voué, malgré sa sagesse, à l'erreur et à la misère mais qui, par ses épouvantables souffrances, finit par exercer autour de soi une puissance magique bienfaisante, dont la force se fait sentir encore lorsqu'il n'est plus. « L'homme noble et généreux ne prêche point, veut nous dire le poète profond. Toute loi, tout ordre naturel, le monde moral lui-même peuvent être renversés par ses actes ; justement, ses actes eux-mêmes engendrent un cycle magique de conséquences plus hautes qui, sur les ruines du vieux monde écroulé, viennent fonder un monde nouveau. »

Ainsi, la tragédie conserva, avec Eschyle et Sophocle, ce caractère surhumain et grandiose qui la faisait planer au-dessus des choses réelles. Séparant, par le chœur, la vision tragique du reste du monde, le poète évoquait devant nous des héros qui luttaient, souffraient, se jetaient dans l'erreur ou le crime comme les hommes, mais gardaient quand même le sceau d'idéal qui les rehaussait jusqu'aux Dieux et rapprochait leurs aventures des mystiques *avatars* de Dionysos.

Ce fut Euripide qui, le premier, frappa d'un coup mortel la tragédie en la rapetissant, en la réduisant à la mesure de l'homme et la faisant sortir du cercle magique où le chœur l'enfermait.

Chez Euripide, rien ne reste de l'illusion dionysienne, qui donnait à la tragédie l'apparence solennelle d'une révélation et la séparait nettement des choses humaines en en faisant un pur symbole. Transporter son spectateur sur la scène, telle fut la rénovation funeste du successeur de Sophocle. Au lieu du noble reflet d'une humanité idéale et symbolique, il nous donne la transcription servile, la copie minutieuse de la réalité.

« Quand, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, nous dit Nietzsche, on entend Euripide se vanter d'avoir délivré, à l'aide de ses remèdes de bonne femme, l'art tragique de son embonpoint pompeux, nous reconnaissons que, déjà, en présence des héros de ses tragédies, nous avons ressenti la même impression. » L'homme de la vie quotidienne monte désormais sur la scène, emploie le beau parler qu'enseignent les sophistes, et nous donne le spectacle « de la vie commune, familière, accessible au jugement de chacun ».

Pour apprécier plus profondément cette innovation, il suffit de nous rappeler qu'Eschyle et Sophocle ont tâché, dans une création pondérée et merveilleuse, d'unir l'esprit apollinien et dionysien. Euripide ne fait autre chose que rompre l'enchantement en rejetant l'élément dionysien et en réédifiant la tragédie sur une base exclusivement épique et morale.

A la tragédie eschylienne, qui avait, dans chaque ligne, dans chaque trait, une profondeur énigmatique, une grandeur infinie et mystérieuse, et qui paraissait couverte d'un voile terrifiant, il substitue un drame, ou plutôt « une épopée dramatisée », toute dégagée « du mystérieux crépuscule de l'ivresse dionysienne ».

Si l'on veut maintenant découvrir les causes qui poussèrent Euripide à rapetisser ainsi la tragédie, à la détourner de sa voie et à inaugurer sa décadence, il faut songer à l'esprit antidionysien par excellence, à l'esprit qui détourna de son chemin toute la culture grecque et donna le branle à une grande transformation morale : à *l'esprit socratique.*

## IV. — La révolution socratique.

Nous touchons ici à la partie la plus hardie et la plus intéressante de la théorie nietzschéenne.

Pour l'auteur de *Zarathoustra*, Socrate est l'ennemi du mystère, le créateur de la réflexion logique, le détracteur de l'instinct.

Pour Socrate, chaque chose doit avoir un sens et se fonder sur un raisonnement. Toute action intuitive indépendante de la raison est mauvaise en elle-même et la poésie lyrique, en tant qu'inconsciente par excellence, paraît à Socrate tout à fait incompréhensible.

Nous savons qu'il méprisait la tragédie et qu'il ne s'intéressait qu'aux œuvres d'Euripide, auxquelles on dit même qu'il collaborait. Quand on demanda à l'oracle de Delphes quel était l'homme le plus sage, la Pythie proclame Socrate d'abord, et, après lui, Euripide. De même, les partisans de vieilles institutions accolaient leurs deux noms lorsqu'ils voulaient désigner les corrupteurs du peuple, ceux qui minèrent les forces vives de la nation. Le philosophe et le poète s'en vinrent ainsi unis jusqu'à nous, et ce n'est que tout à fait juste, puisque la tragédie d'Euripide, allégée de tout accessoire mystérieux et obscur, séparée de tout élément symbolique et dionysien, est une démonstration logique, un exercice socratique. Présenter un sujet clair, rendu encore plus clair par le prologue, par ce *deus ex machina;* ne laisser aucun doute dans l'esprit du spectateur, non seulement sur le passé des personnages, mais aussi sur leur avenir ; exposer, dans la première scène, le sujet, et le développer ensuite avec de belles paroles, à l'égal du meilleur logicien et du meilleur sophiste; faire constamment œuvre de poète réfléchi et conscient, — telle fut la manière d'Euripide.

Mais, puisque nous sommes arrivés au point le plus essentiel

de l'argumentation nietzschenne, essayons d'entrer plus avant dans l'esprit socratique, de voir plus clairement dans les idées du philosophe. Nous serons en état de mieux comprendre ce que ses théories avaient de nouveau, d'inquiétant et de révolutionnaire, et quelle était cette force qui transformait ou plutôt fourvoyait la tragédie, et, en général, la pensée grecque.

L'auteur de l'*Origine de la Tragédie* s'efforça, dans une des pages les plus pénétrantes de son livre, de scruter « l'âme socratique », d'interroger le maître mystérieux de la morale nouvelle, et nous n'hésitons pas à donner cette page en entier. « Ce fut Socrate qui prononça la parole la plus décisive à l'égard de la nouvelle et extraordinaire valeur accordée à la connaissance et au jugement. Il était le seul, en effet, qui s'avouât à lui-même *ne rien savoir*, tandis que, se promenant à travers Athènes, en observateur critique, visitant les hommes d'Etat, les orateurs, les poètes et les artistes célèbres, il rencontrait chez tous la prétention à la sagesse. Il reconnut avec stupéfaction que, même au point de vue de leur activité spéciale, toutes ces célébrités ne possédaient aucune connaissance exacte et certaine, et n'agissaient qu'instinctivement. « N'agissaient qu'instinctivement »: cette parole nous fait toucher du doigt le cœur et la moelle de la tendance socratique. Par ces mots, le socratisme condamne aussi bien l'art existant alors que l'éthique de son temps : de quelque côté qu'il dirige son regard scrutateur, il constate le manque de jugement et la puissance de l'illusion, et il en conclut à l'absurdité, à la condamnation de ce qui l'entoure. Partant de ce point de vue, Socrate crut devoir reformer l'existence : comme précurseur d'une culture, d'un art et d'une morale tout autres, il s'avança seul, la mine hautaine et dédaigneuse, au milieu d'un monde dont les derniers vestiges sont pour nous l'objet d'une profonde vénération et la source des plus pures jouissances. Aussi, en présence de Socrate, un trouble profond nous envahit et, sans cesse et toujours de nouveau, nous pousse à pénétrer le sens et la portée de cette énigmatique figure de l'antiquité. Quel est-il, celui qui, à lui seul, ose désavouer l'essence même de l'hellénisme ; qui, à lui seul, ose se substituer à Homère, à Pindare, à Eschyle, remplacer Phidias et Périclès, supplanter la Pythie et Dionysos, et qui, comme l'abîme le plus insondable et la cime la plus haute, est certain par avance de notre admiration et de notre culte ? Quel est ce demi-dieu auquel le chœur invisible des plus nobles d'entre les humains doit crier: « Malheur! malheur! Ce monde de beauté, tu l'as renversé d'un bras puissant; il tombe, il s'écroule! » ?

Un phénomène étrange, qui nous est parvenu sous le nom de

« Démon de Socrate », nous permet de voir plus au fond de la nature de cet homme. Dans certaines circonstances, lorsque l'extraordinaire lucidité de son intelligence paraissait l'abandonner, une voix divine se faisait entendre, et lui prêtait une assurance nouvelle. Lorsqu'elle parle, toujours cette voix dissuade. Dans cette nature tout anormale, la sagesse instinctive n'intervient que pour entraver, combattre l'entendement conscient. Tandis que chez tous les hommes, en ce qui concerne la genèse de la productivité, l'instinct est précisément la force positive, créatrice, et la raison consciente une fonction critique, décourageante, chez Socrate, l'instinct se révèle critique, et la raison est créatrice — véritable monstruosité *per defectum !* Et, en effet, nous constatons ici un monstrueux défaut de toute disposition naturelle au mysticisme, de sorte que Socrate pourrait être considéré comme le *non-mystique* spécifique, chez lequel, par une particulière superfétation, l'esprit logique eût été développé d'une façon aussi démesurée que l'est, chez le mystique, la sagesse instinctive. »

Toute l'œuvre de Socrate, de même que l'œuvre de ses disciples, consiste à nier l'instinct et le mystère et à prescrire, au contraire, une sagesse consciente et pratique.

Bien qu'il trouve antihellénique et troublante cette morale socratique, destinée à tuer fatalement tout élan de l'individu, toute réaction spontanée, toute inspiration, Nietzsche ne la combat, ne la condamne point, dans l'*Origine de la Tragédie.*

Socrate était tout simplement un phénomène nouveau. « Ses théories, nous dit-il, auraient pu le rejeter au delà des frontières, comme quelque chose d'absolument énigmatique, d'inlassable, d'inexplicable, sans que la postérité se fût trouvée en droit de les accuser d'un acte odieux. »

Le maître de Platon inaugurait simplement un état d'esprit qui allait révolutionner le monde. Devant l'horreur de l'existence ,l'homme antique ne connaissait d'autre refuge que l'illusion de l'art. Socrate inaugura l'illusion de la science. Au lieu de s'abandonner désormais aux images qu'on crée, on s'abandonne et on s'oublie dans la recherche théorique de la vérité. « Socrate est le premier modèle de l'optimisme théorique qui attribue à la foi, à la possibilité d'approfondir la nature des choses, au savoir, à la connaissance, la vertu d'une panacée universelle, et tient l'erreur pour le mal en soi. » Cette soif de connaissance procure des jouissances infinies, et l'homme examinant les choses et tâchant de pénétrer de plus en plus dans la vérité, se fait les mêmes illusions que le créateur de fables. La recherche est, pour lui, — telle la fiction pour l'artiste — une source continuelle de plaisir.

Malheureusement, il y a des limites où l'optimisme scientifique vient fatalement se briser. « Car la circonférence du cercle de la science est composée d'un nombre infini de points, et cependant qu'il est encore impossible de concevoir comment le cercle entier pourrait être jamais mesuré, l'homme supérieur et intelligent atteint fatalement, avant même d'avoir accompli la moitié de sa vie, certains points extrêmes de la circonférence où il demeure interdit devant l'inexplicable. Lorsque, plein d'épouvante, il voit, à cette limite extrême, la logique s'enrouler sur soi-même comme un serpent et se mordre la queue — alors surgit devant lui la forme nouvelle de la connaissance, la *connaissance tragique*, dont il lui est impossible de supporter seulement l'aspect sans la protection et le secours de l'art »

Et de toute manière, nous pouvons être sûrs que l'essence de l'enseignement socratique, que l'esprit scientifique en général est contraire à la vitalité luxuriante que suppose la tragédie. Euripide, en supprimant le chœur qui lui apparaissait comme quelque chose de fortuit, une réminiscence inutile, tandis qu'en réalité il était la cause première, le fondement musical de la tragédie, en donnant un sens moral aux actions des héros, en prônant en ses œuvres la vertu et la sagesse, se montre disciple fidèle de l'esprit socratique. Aux créations sublimes, instinctives et non raisonnées d'Eschyle, il oppose une œuvre de dialectique, claire, subtile, et qui peut se rapprocher des *Dialogues* platoniciens.

Philemon et Ménandre peuvent maintenant parfaire la révolution qu'il a inaugurée et qui mène directement jusqu'au drame bourgeois de nos jours. La tragédie, en tant que création musicale et lyrique, en tant que révélation dionysienne, en tant que vision idéale et symbolique des choses, finit avec Sophocle.

## V. — La philosophie de Nietzsche.

Il nous a paru intéressant d'exposer la théorie de Nietzsche sans entrer en aucune discussion et en n'ayant d'autre préoccupation que reproduire avec clarté sa pensée.

La valeur du livre étant surtout philosophique, nous remarquerons à peine combien cette théorie se trouve d'accord avec ce que nous savons sur l'histoire de la tragédie chez les Grecs. Les traditions que nous a léguées l'antiquité, de même que les opinions des historiens modernes de la littérature grecque, rattachent la tragédie au chœur orgiastique et en admettent la parenté étroite avec les fêtes de Bacchus. Selon Ottfried Müller, qui suit en cela les idées d'Herodote et des anciens, le dithyrambe fût appliqué pour la première fois par Arion de Méthyme à l'hymne

chanté aux fêtes dionysiaques, et depuis lors, ce genre de poésie prit chez les Doriens le nom de chœur tragique. Au commencement, c'était tout simplement une forme chorale et religieuse, puis, peu à peu, dans cette création toute dorique, le génie ionien ajouta le dialogue.

La théorie de Nietzsche, même en ses détails, ne blesse donc point les faits historiques, et elle ne nous paraît pas non plus incompatible avec les explications morales et esthétiques qu'on donna jusqu'ici du théâtre grec.

Quand Aristote nous dit que la tragédie a pour but, non pas de satisfaire l'intelligence, mais de soulager l'âme par la terreur et la pitié, il nous offre précisément une définition presque nietzschéenne de l'illusion dionysienne qui exaltait le spectateur en lui dévoilant le visage terrible de la destinée et le fond mystérieux des choses.

L'auteur de l'*Origine de la Tragédie* nous dit encore que le chœur élevait une barrière idéale entre le spectateur et la scène, et rehaussait le caractère des personnages jusqu'à en faire des abstractions symboliques et presque des demi-dieux. Mais c'est en somme, ainsi que lui-même l'indique, une idée émise par Schiller dans la préface de *La Fiancée de Messine*, et qui se trouve aussi en accord avec la célèbre formule de Shclegel, qui donnait comme règle de l'art dramatique grec « la subordination de la passion au caractère et du caractère à l'idéal. »

Il est inutile de multiplier ces rapprochements et de rappeler que déjà, depuis Aristophane, on impute à Euripide la décadence de la tragédie. Ce n'est pas par sa vraisemblance ou parce qu'il éclaire un problème philologique, que ce livre nous intéresse. De ce point de vue, à côté des aperçus originaux, on pourrait lui trouver plusieurs défauts — des affirmations téméraires, des généralisations trop arbitraires, des conclusions subtiles. L'auteur lui-même avouait plus tard qu'il s'était montré trop « absolu en présence d'un problème aussi compliqué que les origines de la tragédie chez les Grecs ».

Intéressant pour ses vues sur la civilisation hellénique, le livre prend surtout une toute autre signification quand on le considère en ses relations avec la philosophie postérieure de Nietzsche. On y reconnaît alors ses idées sur la culture et la morale actuelles et on y voit les germes de toutes ses théories, la substance — la meilleure, de sa philosophie.

Dans le courant de sa vie, Nietzsche ne devait changer d'opinion que sur la partie moderne de son livre. Mû par son besoin de respect et de vénération, il avait consacré les pages finales

de *l'Origine de la Tragédie* à saluer en Schopenhauer l'initiateur de la culture tragique, et à voir en Wagner le restaurateur du génie antique, celui qui devait opérer une fois encore la synthèse de l'épopée et de la musique.

S'il renia plus tard ces maîtres en les déclarant décadents et malades, il ne s'écarta point de sa première conception de la tragédie.

Et même, ce qui est plus remarquable, il fit des deux idées originales qui dominent et résument son livre : de la distinction de l'esprit apollinien et dionysien et de la définition du socratisme, les fondements de sa philosophie.

Aussi, nous pouvons affirmer sans grande crainte de nous tromper, que le jeune professeur de Bâle traçait, sans le savoir, dans ce petit opuscule de philologie grecque, les lignes générales de son œuvre future. Il n'en sortit guère, et pendant vingt ans, il ne fit, croyons-nous, que développer, élucider et surtout exagérer les idées de « l'origine de la tragédie ». Il suffira, en effet, d'un peu de réflexion pour convenir que les maximes de démolition sociale qui remplissent ses livres depuis les *Considérations Inactuelles* et jusqu'à *Humain trop Humain*, sont contenues en germe dans sa polémique contre Socrate. Toutes les anciennes valeurs que Nietzsche combattra tour à tour, — l'ascétisme et la religion de la souffrance, l'égalité sociale et le culte de la science, l'illusion de la vérité et la morale de la pitié, — c'est Socrate qui les a fait entrer dans le monde. Le procès que lui faisait Nietzsche dans *l'Origine de la Tragédie*, c'était déjà le procès contre la culture scientifique et l'optimisme moderne.

Nous avons d'ailleurs, en faveur de notre affirmation, le témoignage de Nietzsche lui-même. Dans sa tardive préface, il déclare avoir conçu dans *l'Origine de la Tragédie* « quelque chose de terrible et de périlleux... un problème *nouveau*, *le problème de la science* elle-même, considérée pour la première fois comme problématique, discutable ». Et il ajoutait : « Ce dont mourut la tragédie, le socratisme de la morale, la dialectique, quoi ? ce socratisme ne pourrait-il pas être justement le signe de la décadence, de la lassitude, de l'épuisement, de l'anarchisme dissolvant des instincts? La « sérénité hellénique des derniers Grecs ne serait-elle pas un crépuscule? L'effort épicurien contre le pessimisme, seulement une précaution de malade? Et la science elle-même, notre science — oui, envisagée comme symptôme de vie, que signifie, au fond, toute science? Quel est le but, pis encore, *l'origine* — de toute science? Quoi? L'esprit scientifique n'est-il peut-être qu'une crainte et une diversion en face du pes-

simisme? un ingénieux expédient contre *la vérité ?* Et, pour parler moralement, quelque chose comme de la peur et de l'hypocrisie? et immoralement : de la ruse? O Socrate, Socrate, était-ce là peut-être, *ton secret?* O mystérieux ironiste, était-ce là ton ironie? »

Ainsi, Socrate est pour l'auteur de *l'Origine de la Tragédie* le promoteur *de la morale des esclaves*, et il ést encore un des premiers initiateurs de l'optimisme scientifique qui tue *le pessimisme de la force*, rend impossible toute exubérance profonde de la vie et éteint *le besoin du tragique* qui fut la marque de la santé grecque, le signe distinctif de cette race supérieure.

D'autre part, quand Nietzsche s'avisera d'opposer une réaction victorieuse contre la dégénérescence que le socratisme a provoquée dans le monde, il écrira *Zarathoustra*, qui n'est autre chose qu'un développement poétique de sa conception de l'art dionysien.

Et comme nous avons résumé les griefs de Nietzsche contre la société et la morale modernes, en résumant ses griefs contre le socratisme, nous pouvons définir l'Evangile de Zarathoustra, la théorie du surhomme en disant qu'elle est une résurrection moderne de l'exaltation bacchique.

Nietzsche persiste à voir la guérison de l'humanité malade d'aujourd'hui dans la renaissance de l'idéal tragique des Grecs. Retourner à la santé, vaincre la souffrance, approuver la douleur, affronter toute l'horreur de la vie et l'accepter joyeusement, — voilà le bréviaire du surhomme, voilà l'enseignement de Zarathoustra. Embrasser l'illusion avec tous ses maux dans une étreinte d'ivresse, dire oui à l'existence, un oui profond et orgiastique, « ressentir la souffrance éternelle et la faire sienne », telle était la définition même de l'idéal dionysiaque que le philosophe allemand nous avait donné dans *l'Origine de la Tragédie* et tel est aussi le moyen qu'il conçut plus tard pour délivrer l'humanité de la décadence optimiste où elle se trouve actuellement et la faire se surpasser. « Celui, écrivait-il vers la fin de sa vie, qui non seulement comprend le mot dionysien, mais encore *se* comprend sous ce mot, n'a plus besoin de réfuter et Platon et le christianisme et Schopenhauer, il sent qu'il est en face de sa décomposition ».

Après avoir reconnu dans l'*Origine de la Tragédie* le principe des idées les plus originales du futur philosophe allemand nous ne pouvons que juger légitimes ses préférences, sa faiblesse pour ce livre. Il avait raison d'écrire plus tard, en 1888, au moment où son intelligence allait sombrer définitivement, ces paroles enthousiastes retrouvées parmi ses notes :

« Un prodigieux espoir parle dans ce livre. Lorsque je décrivais la musique dionysiaque, je décrivais ce que j'avais entendu et qu'instinctivement je devais traduire et transfigurer toute chose pour lui donner l'esprit nouveau que je portais en moi ».

## VI. — *La Glorification de l'Instinct.*

Nous avons voulu indiquer dans ces quelques pages l'influence considérable qu'exerça la culture hellénique, l'art grec, sur l'inspiration et le développement de la philosophie de Nietzsche.

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de discuter ou de juger cette philosophie. Ce que nous devons seulement remarquer, c'est combien la pensée de Nietzsche nous apparaît plus tolérante, plus ordonnée, plus calme, plus logique, dans ses écrits de jeunesse et principalement dans *l'Origine de la Tragédie*. L'essentiel de ses théories y est, mais exempt de toute exagération, sans la forme violente, sentencieuse et maladive des derniers écrits, sans les fureurs délirantes contre la pitié et le christianisme, sans cette manie de tout nier et de tout détruire que Nietzsche montra plus tard

Ce premier nietzscheïsme, beaucoup plus conséquent et raisonnable malgré sa hardiesse, nous pouvons le considérer surtout comme une réaction salutaire et nécessaire contre l'optimisme scientifique qui berça le milieu du dix-neuvième siècle. A cet engoûment pour la philosophie positive, à ces fols espoirs conçus par la science qui nous promettait la solution de tous les problèmes, et l'avènement du règne de la félicité, Nietzsche opposait dans *l'Origine de la Tragédie* la sagesse de l'instinct, la sainteté de la vie, la nécessité de toutes ses illusions et encore la beauté des visions tragiques qui ne nous laissent pas nous amollir et nous étioler. Ainsi réduit, son idéal est tout simplement un idéal de force destiné à contrebalancer notre surcharge de culture.

Nietzsche avait surtout horreur de cet « homme théorique », héros de notre société moderne, lequel prétend écarter ce qui n'est pas accessible à l'intelligence et résoudre par la froide raison tous les problèmes. Avec une rare clairvoyance, l'auteur de *l'Origine de la Tragédie* reconnaissait déjà et redoutait les dangers de notre esprit actuel. « Tout notre monde moderne est pris dans le filet de la culture alexandrine et a pour idéal *l'homme théorique*, armé des moyens de connaissance les plus puissants, travaillant au service de la science, et dont le proto-

type et ancêtre originel est Socrate..... Une disposition d'esprit presque effrayante fait qu'ici, pendant un long temps, l'homme cultivé ne fut reconnu tel que sous la forme de l'homme instruit... Et l'on ne doit plus se dissimuler désormais ce qui est caché au fond de cette culture socratique : l'illusion sans bornes de l'optimisme !

« Il ne faut plus s'épouvanter si les fruits de cet optimisme mûrissent, si la société, corrodée jusqu'à ses couches les plus basses par l'acide d'une telle culture, tremble peu à peu la fièvre de l'orgueil et des appétits, si la foi au bonheur terrestre de tous, si la croyance à la possibilité d'une semblable civilisation scientifique, se transforma peu à peu en une volonté menaçante..... Aussi, lorsque l'effet est usé de ces belles paroles trompeuses et lénitives sur la « dignité de l'homme » et la « dignité du travail », cette civilisation s'achemine peu à peu vers un épouvantable anéantissement.

« ...Rien n'est plus terrible qu'un barbare peuple d'esclaves, qui a appris à regarder son existence comme une injustice et se prépare à en tirer vengeance, non seulement pour soi-même, mais encore pour toutes les générations à venir ».

Pour parer à tous ces dangers, Nietzsche propose la santé de la culture grecque, qui retrempait l'individu dans l'ivresse dionysiaque et ne craignait point d'admettre même le merveilleux et l'irraisonnable afin d'y puiser de la force et d'embrasser la vie avec simplicité et ferveur.

S'initier à la joie, ne point fuir la douleur, communier avec la nature, accepter la vie et ses mystères et ses angoisses, comprendre surtout que la vérité et la science sont des choses relatives dont les bornes reculent sans cesse et qui ne servent, en définitive, qu'à opposer une autre illusion, aussi vaine et plus ingrate à l'illusion féconde de l'art ; voilà l'enseignement de Nietzsche tel qu'il le conçut d'abord en ce livre de début.

Et l'on peut juger impossibles ou chimériques les théories de cet adorateur fervent de la Grèce antique. Ce retour à une vie plus intense et plus saine, cette acceptation joyeuse de la destinée que rêvait Nietzsche, ne sont pas peut-être choses réalisables. N'importe ! Son livre, qui venait poser le problème inquiétant de la valeur de la science, ce livre plein de vie, de poésie et de témérité qui osait pour la première fois prononcer le mot de « faillite » à propos de la culture moderne, ne nous paraît pas moins digne d'intérêt, et peut-être même de méditation.

NICOLAS SÉGUR.



# SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Je suis vraiment heureux d'avoir une occasion de parler tout à mon aise de Saint-François-d'Assise. Vous rappelez-vous que c'était une querelle entre deux mécréants, Renan et Scherer? Renan ne manquait pas, pour peu qu'il en eût un prétexte, de déclarer la dévotion qu'il avait à Saint-François-d'Assise; Scherer ne se lassait guère de dire qu'il ne comprenait rien à la dévotion que saint François d'Assise avait inspirée à M. Renan. C'étaient deux intellectuels. Il manquait à Scherer de l'être trop et d'avoir été ramené, par l'excès même de la culture intellectuelle, à l'amour de ceux qui pensent peu et qui sentent profondément. Renan admirait dans François d'Assise ce qu'il attribua un jour, très complaisamment, aux Athéniens, « la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur », la simplicité volontaire d'esprit qui, à un certain degré, vaut mieux pour la santé de l'âme que toutes les perfections intellectuelles. Voilà pourquoi et en quoi Renan avait raison contre Scherer.

Nous avons en France plusieurs historiens laïques de saint François d'Assise. Nous avons la douce et clairvoyante Arvède Barine; nous avons le spirituel et pénétrant M. Gebhart. Voici que nous vient de Danemark, traduit par notre cher Téodor de Wyzewa, un gros livre, un peu trop gros, sur notre aimable bienheureux. Ce livre est de Johanni Joergensen, très connu là-bas par de nombreux ouvrages poétiques ou littéraires : *les Paraboles*, *le Dernier jour*, *les Erinnyes de l'Enfer*, *Eva* (roman), *le Feu éternel*, etc.

Ce Johanni Joergensen fut d'abord, en tant que disciple

de Georges Brandès, très énergiquement naturaliste, darwinien et antireligieux. Ce fut sa première phase. Puis il voyagea, il parcourut l'Allemagne et l'Italie, et devint (*Livre de route*) quelque chose comme un admirateur des beautés esthétiques du christianisme, sans être chrétien pour cela; et il faut se figurer son livre d'alors comme un *Génie du christianisme qui ne conclurait pas au christianisme*. Ce fut sa seconde phase. Puis, il devint décidément chrétien (*Mensonge de la vie et Vérité de la vie*), et ce fut sa troisième phase. Puis enfin, il s'attacha particulièrement, comme au souvenir le plus pénétrant qu'il eût rapporté d'Italie, à la dévotion de saint François et devint proprement franciscain. C'est sa phase dernière.

Et c'est ainsi qu'amoureusement, lentement, aussi éloigné que possible de glisser et de se hâter, dans un sujet d'où il est évident qu'il ne voudrait jamais sortir, il a écrit cette monographie de saint François d'Assise dont je parle et que je vous recommande.

Il l'a écrite avec piété, avec humilité, avec soumission au sujet, se défendant d'intervenir, et se cachant obstinément derrière son héros, échappant, cependant quelquefois sans s'en apercevoir à cette contrainte qu'il s'impose, et se révélant alors vrai poète, presque grand poète, de quoi je ne veux donner qu'un seul exemple. Vous vous rappelez les admirables vers de Victor Hugo:

*C'était une humble église au cintre surbaissé,*
*L'église où nous entrâmes...*

Ce même thème est traité plus simplement, mais avec une singulière poésie de recueillement pieux, par M. Joergensen: « Aujourd'hui encore, les environs d'Assise nous présentent un grand nombre de ces petits sanctuaires à demi-ruinés, églises ou chapelles plantées au bord des routes ou parmi les champs. Très souvent, leurs portes sont fermées au cadenas, tant il est rare qu'on y célèbre des offices. Que, si l'on regarde à l'intérieur, par l'une des fenêtres profondément creusées, on aperçoit, sur l'autel, une nappe toute déchirée

et plissée, des vases de bois, avec des fleurs en papier poudreuses, des chandeliers de bois qui, jadis, ont été dorés, et qui maintenant sont devenus gris et menacent ruine. Et cependant, bien souvent, ces églises solitaires et abandonnées éveillent en nous une étrange impression de paix intérieure. Lorsqu'elles sont ouvertes et qu'on a le bonheur d'y pouvoir pénétrer, parfois on y trouve, sur l'un des murs, de vieilles fresques à moitié effacées, peintes par ces élèves de Giotto ou de Simone Martini qui, durant le XIV[e] siècle, semblent avoir visité jusqu'aux plus écartées de ces petites villes. Le bénitier, depuis longtemps, est sans eau et plein de poussière, et, tandis que l'on s'agenouille pour prier, on entend le vent gronder au dehors dans les grands bois de châtaigniers, ou encore un torrent de montagne se précipiter sur son lit de pierres. »

François d'Assise n'est pas un penseur, et ce n'est point « par le côté des idées » qu'il faut le prendre. Ce *n'est qu'un* saint; mais c'est un saint très particulier et tout à fait original. En partie, comme il est naturel qu'on s'y attende, il est celui qui veut imiter Jésus, et, du reste, il n'a cru être que cela; mais en partie, sans, certes, s'en séparer, il s'en distingue; il a son originalité; il a sa doctrine, ou plutôt son état d'âme propre, tout à fait à lui.

Le François d'Assise qui veut imiter Jésus, et qui l'imite et qui, par conséquent, ne se distingue pas du reste de l'Eglise, c'est celui qui construit et reconstruit des églises, c'est celui qui évangélise et qui dit à ses disciples : « Allez et annoncez l'Evangile. »; c'est celui qui va faire métier d'apôtre parmi les Croisés jusqu'à Saint-Jean-d'Acre; c'est celui qui prêche la pauvreté volontaire, obstinément observée, comme gardienne de toutes les vertus et rempart contre tous les vices, comme rappel incessant de notre néant en face de l'Infini, et l'amour de Dieu comme véritable source de tous les amours ; c'est celui qui enseignait non seulement le *spernere se sperni*, mais même le *amare se sperni ;* c'est l'apôtre de la vie simple, ancêtre spirituel, malgré des différences que je sais qui ne sont pas petites, des Jean-Jacques Rousseau

et des Tolstoï ; et c'est, assurément, sur ce François d'Assise-là qu'il faudrait insister et s'étendre pour ne pas le fausser en le singularisant, et c'est ce que M. Joergensen a été fort bien avisé de faire.

Mais le François d'Assise qui se distingue de Jésus, c'est, d'une part le François d'Assise qui recommande énergiquement le travail, et, d'autre part, le François d'Assise élargissant, pour ainsi parler, le royaume de Dieu.

On croit trop que François-d'Assise fut le fondateur d'un ordre mendiant; il est le fondateur d'un ordre pauvre, et il ne recommande que la pauvreté. Et que la pauvreté force à mendier quand le travail manque, il accepte cette conséquence avec tranquillité, il y acquiesce ; mais il veut que l'on travaille autant que l'on peut travailler. Il trouve même dans le travail une vertu tout à fait singulière. Il y voit la *source* de la connaissance, et aussi *la cause finale* de la connaissance. Il dit : « L'homme ne sait qu'autant qu'il agit — *tantum homo habet de scientia quantum operatur* »; et il dit aussi : « Il n'y a de science vraie et digne d'être recherchée que celle qui conduit directement à des actions. » On peut très bien, si l'on veut, le considérer comme le premier chef des *pragmatistes*.

Ce qu'il pense sans doute, ou plutôt ce qu'il sent, c'est que: *et* l'homme *ne sait pas*, et seulement croit savoir, quand il n'a pas comme versé sa science dans l'acte, qui la contrôle et en révèle la valeur ; et il n'y a rien de plus vrai ; — *et* la science est une vanité quand elle ne fait que satisfaire une « haute curiosité » et ne conduit pas à un acte utile ; et cela peut se soutenir. Or, voilà qui n'est pas contraire à Jésus, mais enfin qui n'est pas de lui. Jésus semble, non pas avoir méprisé le travail, mais l'avoir considéré comme sans valeur morale, comme *indifférent* à la moralité. C'est la Bible qui dit : « Celui qui laboure sa terre sera rassasié de pain ; mais celui qui aime à ne rien faire est très insensé » et : « Celui qui laboure sera rassasié de pain, mais celui qui aime l'oisiveté

sera dans une profonde indigence ». Jésus, lui, aime à parler des oiseaux qui ne travaillent pas et qui ne manquent de rien et des lis qui ne filent pas et qui sont plus somptueusement habillés que Salomon. A certains égards, il est plus *oriental* que la Bible. François d'Assise est relativement occidental. Son idéal est l'homme qui vit du travail de sa main, tout en ne lui demandant strictement que sa subsistance, et qui consacre tout le reste de son temps à ses semblables.

Et d'autre part, il se distingue encore de Jésus en ce qu'il est beaucoup plus *oriental* que lui à certains égards. Jésus a inventé la fraternité humaine, et je reconnais que, si elle était mise en pratique, il suffirait ; élargissant encore le royaume de Dieu, François d'Assise y fait entrer exactement tous les êtres vivants, et il invente la fraternité universelle. Il dit : « Nos frères les animaux ; sœurs hirondelles, sœurs brebis », et non seulement il *en* parle ainsi, mais il *leur* parle ainsi, et il les évangélise. Il prêche aux oiseaux, il prêche aux moutons ; il prêche aux bêtes des bois ; il donne certains animaux comme modèle à l'homme, telle l'alouette à capuchon, qui doit être le modèle des franciscains. Il va plus loin. Il traite de frères et sœurs des objets insensibles; mêlant de la cendre à ses aliments, il dit : « Notre sœur la cendre est chaste. »

En ceci, il rejoint les religions de l'Inde ou en approche singulièrement.

J'estime que ce ne sont pas là des puérilités. C'est le sentiment très fort de l'égalité de toutes les créatures de Dieu, relativement à Dieu même, puisqu'il n'y a pas de degrés devant l'infini ; et c'est aussi le désir ardent et charmant d'étendre, aussi loin qu'il est possible, notre faculté d'aimer, considérant qu'élargir le cœur de l'homme c'est élargir le royaume de Dieu ; et c'est enfin cette idée qu'il ne faut pas permettre à l'homme de rien mépriser de ce qui est sorti des mains du Créateur, de peur qu'il ne croie qu'il y a des choses qui n'en sont pas sorties, et que la « Nature » est une rivale de Dieu, créatrice de choses ou d'êtres qui ne sont pas selon

lui, sentiment qui ne laisse pas, au moyen âge, de percer çà et là, assez souvent, et qui n'est pas sans danger.

« Frères animaux, sœurs fleurs, sœur cendre », cela veut dire : « Aimez-vous les uns les autres, et aimez encore *au delà*, car tout ce qui est créé est égal ; car aussi tout ce qui est créé a l'empreinte de Dieu ; car aussi, rien n a été créé par le mal ; et, en quoi que ce soit, adorez un Créateur unique, qui veut qu'on aime. » — Cette philosophie sentimentale se distingue vraiment du christianisme proprement dit. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle s'en distingue comme le ruisseau se distingue de la source.

Est-il utile d'ajouter, pieuse précaution que M. Joergensen a cru devoir prendre, qu'il n'y a pas là ombre de panthéisme ? Le panthéisme, qui voit Dieu en tout, est juste le contraire du déisme, qui voit Dieu partout. Le panthéisme est fait pour les esprits qui ne peuvent admettre la Création, ni par conséquent la distinction entre le Créateur et la créature. Donc, celui-ci proclame la Création et en a l'idée la plus nette qu'on en puisse avoir, qui voit dans tous les êtres des frères, et par conséquent, au-dessus d'eux et en dehors d'eux, un père dont ils procèdent. Cette métaphysique était bien étrangère à l'esprit du bon saint François ; mais il la sentait aussi profondément que qui que ce soit peut la comprendre.

Il vécut ainsi, prêchant aux hommes, prêchant aux femmes, prêchant aux animaux, prêchant à la terre, prêchant au visible et à l'invisible, voyant sans cesse grossir le nombre de ses disciples, effrayé et fatigué de leur nombre, sans ennemis, sans adversaires, sans polémique, heureux moralement, de santé chétive toujours, et déplorable dans les dernières années, jusqu'au jour où, à l'âge de 44 ans, il rencontra celle qu'il avait souhaitée peut-être, appelée jamais : « sa sœur la mort ».

Il nous appartient un peu : il lisait et il écrivait en latin ; il prêchait en italien ; mais il aimait à chanter en français.

EMILE FAGUET.



# Ecrivains Brésiliens Contemporains (1)

## III. — Olavo Bilac

I

La réputation de M. Olavo Bilac comme poète est très grande et très méritée. Si d'autres, au Brésil, ont plus d'originalité et plus de sentiment, nul de ses contemporains ne possède plus de sens artistique ni un tempérament plus vibrant. Comme prosateur, il est cependant également digne de remarque. C'est un maître chroniqueur et un conférencier admirable. Sa parole est coulante, chaude, imagée, autant que sa plume est alerte, spirituelle et émue. Son style oratoire aussi bien que sa manière de journaliste se distinguent par leur bon goût. Il fait du journalisme actif, mais non précisément politique. Son court article quotidien, sous la rubrique « Le registre », dans le genre où a excellé Francis Magnard, et que Harduin a rendu si populaire, passe en revue les événements plutôt sociaux qui se déroulent dans son pays et ailleurs, ou plus modestement commente le fait divers du jour qui a le plus frappé son attention.

Cette obligation de donner de la *copie* est une école extraordinaire pour l'esprit. Il n'est pas de meilleur moyen de l'éduquer, de le rendre souple, ouvert et sympathique, quand les dispositions ne font pas défaut. M. Olavo Bilac en a largement profité, et la preuve en est que ses notes sont invariablement intéressantes. Elles se laissent lire agréablement et même utilement, car on y trouve souvent des aperçus ingénieux ou touchants et parfois des traits à retenir. Un jour, par exemple, il surnommait le Brésil un vaste Tarascon, puisqu'il paraît que nous ne pouvons vivre sans « faire

(1) Voir *La Revue* des 15 mai, 1er juillet et 1er septembre 1909.

du bruit », et cela à propos d'une conspiration qu'on avait clairement et hautement annoncée. « Dans les autres pays du monde, — écrivait-il, — qui dit conspiration dit silence, précaution, secret, mystère. Mais ici les conspirations se préparent, s'ourdissent, se proclament et se réalisent sous l'éclat du soleil et parmi les cris ».

La qualité maîtresse de M. Olavo Bilac, comme journaliste, lui vient de sa nature poétique. C'est une tendresse sincère envers son prochain, une tendresse qui s'étend même des êtres aux choses. Ainsi, il n'hésite pas à dédier un de ses petits articles au cocotier de l'île de Villegaignon, le seul survivant d'une belle rangée qui montait la garde devant l'historique forteresse, parce que les balles de la révolte de 1893 l'avaient épargné. « Quand les vents de la barre secouaient son large diadème, il y avait dans le mouvement doux des feuilles un semblant de tristesse digne, un air de résignation infinie. On dirait d'un vieillard fatigué qui, ayant vu mourir tous les hommes de son temps, ayant vu disparaître dans le tombeau toute sa génération, s'étonnait de se trouver toujours vivant et se demandait en soi-même avec amertume ce qu'il faisait encore en ce bas monde. »

De son métier de chroniqueur, à qui la vie contemporaine s'offre comme sujet principal, M. Olavo Bilac a néanmoins retiré un don qui devait bien être en germe dans son tempérament tant soit peu chauvin ; mais que l'étude consciente peut seule, en réalité, fournir : celui de comprendre et d'estimer le passé national. Les traditions locales lui sont devenues familières et chères, et la vie d'autrefois, à laquelle le pittoresque et le dramatique ne font pas défaut chez nous, il s'est mis à l'aimer d'un amour d'autant plus profond qu'il s'agissait d'un sentiment réfléchi, d'une quasi passion littéraire Ecoutons-le évoquer, dans son discours à l'Académie Brésilienne, lors de la réception de M. Alfonso Arinos, le temps où tous deux fréquentaient les archives d'Ouro Preto, la ravissante vieille capitale de Minas, la capitainerie de l'or et des diamants qui, pendant le XVIII[e] siècle, connut tout le faste de la richesse et toutes les rigueurs de la surveillance, et qui se permit alors même le luxe d'une école poétique et d'une ébauche de soulèvement :

« Nous entrions avec respect, étouffant le bruit de nos pas, et dès que nous commencions à feuilleter les gros volumes reliés en cuir, une poussière subtile se répandait par l'immense et triste salon. C'est là que j'ai respiré longuement ce que le plus avili des lieux communs appelle la

poussière des siècles... C'était une poussière qui paraissait sortir du fond d'ossuaires remués, une poussière impalpable et invisible comme l'haleine humide des in-folio rongés par les vers. A mesure que nous tournions les pages, couvertes d'une écriture presque hiéroglyphique, menue et ferme, ornee de boucles capricieuses, avec des festons de fantaisie dans les majuscules et des courbes coquettes dans les virgules en limaçons, nos impressions prenaient une forme concrète ; et dans la poussière très fine qui flottait autour de nous, nous étions à même de distinguer de vagues odeurs indéfinies qui s'unissaient ou se faisaient opposition dans leur harmonie, comme les notes d'un concert d'aromes : il y avait l'odeur fraîche des vallées, des montagnes, des larges ruisseaux aux eaux chantantes, de tout ce sein de nature vierge souillé par les caravanes de la conquête ; l'odeur humide de la terre bêchée et des galeries pleines de pierrailles ; l'odeur légère et caressante de l'encens des cathédrales et des sacristies ; l'odeur de l'amidon de manioc, avec lequel les dames se poudraient les cheveux... Et fréquemment une odeur se dégageait et dominait toutes les autres, une odeur âcre de sang, une exhalaison de choses mortes et pourries, de cadavres de travailleurs ensevelis dans les mines, de chercheurs furtifs d'or et de diamants, écartelés par la justice, de nègres affamés et d'aventuriers insoumis, poursuivis à coups de lance par les dragons du Roi.. »

## II

Il est de fait que l'atmosphère de Minas Geraes est la plus propre à suggestionner un esprit brésilien, pour peu qu'il soit disposé à se laisser bercer par le traditionnalisme. On y respire à pleins poumons un air chargé de convoitises, de douleurs et de splendeurs. Ce n'était pas, seulement avec de l'amidon que les belles dames du XVIIIe siècle se poudraient à la Cour du capitaine général. Il y eut un temps où les négresses elles-mêmes saupoudraient d'or leurs coiffures crépues, et la légende rapporte que l'église de Sainte-Iphigénie, leur patronne, qui décore une des nombreuses hauteurs d'Ouro Preto, aurait été bâtie au moyen de cette poudre d'or. Suivant cette tradition, les négresses et métisses, avant de pénétrer dans la primitive chapelle de leur culte, plongeaient leurs têtes étincelantes dans un bassin rempli d'eau bénite destiné à recueillir cette singulière offrande.

M. Olavo Bilac a fait un séjour à Minas Geraes, et il en est revenu ravi et touché : ravi du paysage plus grandiose que riant, qui fait un décor merveilleux à la suite d'aventures et d'épisodes tragiques dont est formée l'histoire des débuts de la région fan-

tastique où le Portugal a puisé à pleines mains le métal et les pierreries qui l'ont ébloui sans l'enrichir ; touché de tous les souvenirs qui s'y rattachent, souvenirs de luxe et de misère, de tyrannie et de débauche, de captivité et de souffrance, qui seront éternellement suggestifs comme tout ce qui est profondément humain. Le résultat littéraire de ce séjour est devenu une série de travaux publiés sous le titre *A Minas*, et qui comptent parmi notre meilleure production contemporaine, parce que l'émotion discrète et vraie, qui est d'ailleurs fréquente chez l'auteur — lequel ne cesse jamais d'être poète — s'y mêle en une plus forte dose à ses autres qualités de clarté et de simplicité, qui ne sont pas toujours l'apanage de la prose brésilienne, surtout quand elle s'efforce d'être originale ou quand elle l'est même spontanément.

La prose de M. Olavo Bilac est ainsi des plus séduisantes à lire, par ses qualités extérieures de facilité et de grâce, et aussi — peut-être principalement — par l'association si fréquente en elle des sensations physiques et des impressions morales qui s'y combinent très heureusement, de manière à lui donner un ton de sensibilité sociale ou plutôt humaine, qui est des plus attrayantes. Tout, du reste, le touche de cette façon :

« Je me trouve, écrit-il, à propos de San João do Ouro Fino, sur le parvis de la plus vieille église de la ville, bien petite et bien humble ; c'était ici qu'accouraient les premiers habitants de Villa Ricca, pour implorer protection et obtenir la grâce de découvertes fortunées dans les mines, en invoquant le Dieu qui tenait caché dans le sein de la terre le métal qui enrichit. A côté de la chapelle ,suspendue à une grosse poutre de bois précieux, voici la vieille cloche, dont la voix mélancolique a résonné pour la première fois, il y a deux cents ans, au milieu du silence des montagnes escarpées, peuplant d'échos prolongés les ravins assoupis. Sa voix est aussi fraîche que le jour où elle est sortie des mains du fondeur, et, cependant, elle est le témoin deux fois centenaire des luttes, des joies, des triomphes, des amertumes.. »

Ce penchant compatissant n'amoindrit en rien son talent descriptif, et la preuve s'en trouve dans cette jolie page, où l'écrivain évoque un jour de fête religieuse dans la Minas d'autrefois, à ses meilleurs jours, au moment où les gentilshommes paradaient en groupes sur la place, devant l'église, et où les nobles dames se rangeaient près de la porte :

« Ils passent, portant des perruques bouclées, dont la queue retombe sur le dos des longs habits jaunes, bleus, écarlates et verts, très échan-

crés, avec d'énormes parements relevés ; des gilets de satin broché et pailleté, aux garnitures de boutons scintillant comme des étoiles ; des chemises à jabot de dentelles sur lesquelles s'agitent, comme de grands papillons blancs, de larges cravates en batiste brodée ; des chapeaux tricornes à la Frédéric ; des culottes de soie, serrées aux genoux par des agrafes d'or qu'effleurent, en faisant un léger cliquetis, les gaînes des riches fleurets. Sur les dalles, marquant la cadence de la promenade, sonnent les grosses cannes au pommeau serti de pierres précieuses. Sur les têtes des dames s'arrondissent en touffes gracieuses les coiffes de soie blanche brodée de filigranes d'or. Leurs chemises de dentelles reluisent, frangées comme de l'écume, serrées au cou et fortement empesées, et sur les forts corsets baleinés, haussant la poitrine, s'étalent les gorgerins de velours sur lesquels étincellent des bijoux démesurés, assemblages de pierreries enchâssées dans l'argent, toute une constellation de diamants. Les lobes des oreilles se déforment sous le poids des grandes pendeloques, et les mains blanches, aux doigts fins, presque cachés sous l'éclat des gros brillants du Tejuco, émergent d'entre les longues traînes des jupes bouffantes, roulées autour des bras chargés de lourds bracelets. »

## III

Il est tout à fait naturel que cette note pittoresque soit la dominante dans de pareilles impressions de voyage. Ce qui semble toutefois plus digne de remarque, c'est que, poète essentiellement voluptueux et très souvent érotique, dans le sens primitif du mot, comme se révèle sans exception M. Olavo Bilac, cette note sensuelle soit très rare dans ses chroniques. On dirait qu'il a l'âme païenne dans ses vers et chrétienne dans sa prose, bien qu'il se défende vigoureusement de contempler le ciel plutôt que la terre, et qu'il proclame, au contraire, par-ci par-là les révoltes d'un esprit profondément épris des belles choses d'ici-bas et auquel répugne le renoncement, base de la morale religieuse. Le poète, à ces moments-là, prend le dessus et tâche d'amener le prosateur loin des réalités où il est forcé de patauger. « La Vérité, dit une de ses chroniques, c'est la tristesse, c'est le dégoût, c'est l'ennui. Elle est amère comme le fiel, et les abeilles du rêve, de l'amour, de la félicité, de la joie de vivre ne peuvent se nourrir de ce fiel dont l'âpreté les empoisonne et les tue. »

Ceci explique qu'à côté des faits, il accorde, dans ses articles, une large part à l'idéal, lequel engendre chez lui cette espèce de fantaisie sociale, qui répond si bien à son sentiment aigu de pitié humaine. Cela explique encore que les luttes de partis lui sont

assez indifférentes, quoiqu'il possède un patriotisme prompt à s'enflammer et à se froisser, presque naïf pour certains sujets et même bruyant à l'occasion, qui est infiniment sympathique. La nature de ce patriotisme l'empêche d'avoir rien de commun avec la politique courante. Il est arrivé à écrire : « que le substantif *vérité*, quand il s'accole à l'adjectif *électorale*, perd tout son éclat et toute sa sonorité : il devient comme une étoile ensevelie dans des brumes et comme un coup de canon tiré dans le vide — sans aucune lumière et sans aucun son ».

Un esprit de la nature de celui de M. Olavo Bilac était le mieux fait pour goûter la saveur astringente que renferme une œuvre telle que le *Don Quichotte*, dont les dehors amusants ne peuvent cacher qu'à des intelligences opaques le fond amèrement ironique et sincèrement douloureux. Aussi, parmi ses nombreuses conférences, toujours très suivies, — car M. Olavo Bilac joint à ses autres dons d'orateur ceux d'une diction parfaite et d'une élocution entraînante dans sa modération voulue, — se distingue celle qu'il a faite sur Cervantès, à l'occasion du tricentenaire du fameux humoriste espagnol.

J'en détache cette page :

« Il vous est ceratinement arrivé, parfois, ce qui m'est maintes fois arrivé, en parcourant le *Don Quichotte*. Vous lisez, vous riez, et tout d'un coup une singulière et inattendue tristesse vous fige le rire sur les lèvres. Vous chassez cette mélancolie importune et, regardant de nouveau l'efflanquée et grotesque figure de ce pourfendeur de moulins et la polissonnerie de l'écuyer maladroit, vous vous prenez encore à esquisser un rire satisfait... C'est en vain ! L'envie de rire a disparu ; quelque chose de vague et d'imprécis est venu rompre l'enchantement : ce fut un rictus de douleur, ce fut un sourd gémissement de torture, ce fut un grincement de dents étouffé — qui ont fini par trahir que c'est un semblant d'allégresse qui paraît animer le livre.. Vous sentez alors, arrêtant le rire sacrilège, que le gracieux récit a, comme toutes les œuvres d'art que le génie a marquées de son sceau indubitable, un sens double. Dans ce cas, le sens caché, celui que ne comprennent pas les enfants ni les adolescents qui prennent plaisir au *Don Quichotte*, celui que les hommes mûrs, rompus à la vie et aux déceptions, sont seuls à pénétrer — est amer comme le fiel, froid comme la neige, dur comme l'acier... Ce livre est la satire la plus féroce et la plus douloureuse qui ait jamais servi à maudire la bassesse de la condition humaine. Ses 116 chapitres sont les 116 stations du chemin de la Croix de l'Idéal. Le rêveur marche de désillusion en désillusion, de désastre en désastre. Tout ce

que son rêve crée et anime de beau, se transforme immédiatement en laideur et en vulgarité. Les aventures dignes d'un tel aventurier n'existent plus sur la terre. Les luttes où il s'acharne ne finissent pas d'une façon tragique et noble ; le héros ne roule pas dans le sang — il roule dans la poussière ; il n'est pas sabré ou haché par les espadons ou les piques de héros, — il est aplati par des ailes de moulin, assommé par de brutaux muletiers, piétiné par des troupeaux de moutons, lapidé par des gueux et des rouliers. Pourquoi cet homme souffre-t-il tant? Parce qu'il est juste et parce qu'il est bon... »

L'impression est, sans doute, éloquemment rendue, quoique le pessimisme gouailleur de Cervantès n'ait rien de commun avec l'optimisme sain de M. Olavo Bilac, un optimisme qui est enjoué sans vulgarité, sans prétention, parce qu'il est sincère, jeune, enthousiaste, et néanmoins discret. « Celui qui ne comprend pas la Terre est seul à ne pas l'aimer. Elle est l'harmonie même, elle donne l'exemple du travail, elle fait la leçon du bonheur... Nous la souillons de nos crimes ; nous abusons de la vie qu'elle nous offre ; nous l'avilissons par nos vices — et nous voulons en même temps l'abandonner, la fuir, comme si elle était coupable de nos fautes, et comme si les aéroplanes, qui auront à nous transporter à travers les airs, n'emportaient pas avec nous notre méchanceté et notre stupidité. »

Le spectacle des misères humaines, auxquelles l'écrivain s'intéresse tant et si spontanément, n'a pas le pouvoir de dissiper cet optimisme, parce qu'il provient d'un tempérament bien doué, que l'amour et la beauté ont d'abord fait vibrer, et qui a conservé au fond le pli païen caché sous sa sensibilité plus moderne, plus élevée et plus raffinée. Son intelligence est, en effet, peuplée de souvenirs classiques, puisés dans les lettres françaises, dont il a été nourri et qu'il ne cesse de s'assimiler. Cette circonstance le rend littérairement moins original, mais l'association heureuse qui fait de lui un épicurien doublé d'un délicat est suffisante pour lui assigner également, parmi les prosateurs, une place à part dans le mouvement intellectuel du Brésil contemporain.

Oliveira Lima,
*de l'Académie Brésilienne.*

# LES VÊPRES CILICIENNES

Il y a quelques mois, une terrifiante nouvelle courut l'Europe. Au lendemain de la tentative de réaction à Constantinople, des massacres de chrétiens avaient éclaté au fond de l'Asie Mineure, dans le vilayet d'Adana, jusque là réputé cependant pour sa tranquillité et la parfaite harmonie régnant entre les différents éléments de sa population. En 1895-96, en effet, alors que se produisaient les abominables tueries ordonnées par le Sultan Abdul Hamid, la Cilicie restait réfractaire aux excitations des gens de Yildiz et rien ne troublait le calme de ses riches vallées. Tout d'abord, les cercles diplomatiques voulurent croire empreintes d'exagération les nouvelles assez rares arrivées du Taurus, mais il fallut très vite se convaincre de la sinistre réalité : par milliers, des Arméniens avaient été égorgés ; une ville en pleine prospérité, Adana n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes ; villages et fermes flambaient dans les campagnes.

L'Europe se contenta d'envoyer quelques navires de guerre en rade de Mersina et d'Alexandrette et de faire battre la côte pour recueillir les misérables qui, de l'intérieur, s'étaient rués vers la mer, ultime espoir. On fit des représentations auprès du Gouvernement de Constantinople, d'ailleurs assez occupé lui-même à triompher de la réaction, et ce fut tout.

Les massacres prirent fin, faute d'aliments, mais survinrent quelques reportages sensationnels et la sensibilité des lecteurs européens put s'offrir le petit frisson d'horreur si doux aux civilisés livrés à la quiétude d'une matinée printanière, une rôtie dans une main et un journal dans l'autre.

A dire le vrai, le public n'a pas su grand'chose des événements de Cilicie. Il ne les a pas situés ; il ne s'en est expliqué ni la genèse ni les conséquences ; il n'a entendu qu'un son. Préoccupés avant tout de réclame personnelle, des reporters tardifs s'attachèrent presque exclusivement au côté chirurgical du drame qu'ils contèrent avec un luxe inlassable de détails macabres, satisfaisant ainsi à la passion morbide des lecteurs pour le crime à découpages.

Il m'a paru utile de laisser se calmer les esprits puis d'essayer de fixer par une enquête minutieuse les causes et les conséquences, du mouvement anti-chrétien de Cilicie. Déjà, en 1895-96, je vis le théâtre des massacres et traversai toute l'Asie Mineure ; sur d'autres j'ai l'avantage de courir l'Orient depuis vingt années, d'en connaître les populations et les principaux dialectes. Ces conditions peuvent servir à un enquêteur soucieux non de l'effet à produire mais de la seule exactitude.

Du Caire à Adana j'ai causé avec tous ceux que je croyais pouvoir apporter quelque lumière à mes recherches: en Egypte, en Syrie, à Chypre, j'ai vu les principaux réfugiés arméniens. En Asie Mineure je consultai longuement les autorités ottomanes, les agents consulaires européens, les résidents étrangers, sans nulle préoccupation de nationalité ni de religion. De ces déclarations, de ces témoignages j'ai tiré en toute impartialité les considérations qui vont suivre.

## I. — CE QU'EST LE VILAYET D'ADANA

Le vilayet turc d'Adana est formé presque tout entier de l'antique province de Cilicie. Il s'étend à l'aisselle même de l'Asie Mineure, dans un triangle dont la base est constituée par la Méditerranée au sud et les côtes est et ouest par la chaîne du Tarsous.

Grâce à ce voisinage de montagnes d'une altitude moyenne de 3.000 mètres et dont quelques sommets dépassent 4.000 mètres, il gagne d'être arrosé non point par de simples torrents, mais par de véritables fleuves débitant toute l'année un volume d'eau considérable. Et ces fleuves portent des noms illustres : c'est le Sarus, c'est le Pyramus; c'est enfin, le Cydnus aux ondes bleues qui vit la baignade d'Alexandre, la mort de Frédéric Barberousse et la célèbre fête de nuit offerte par Antoine à Cléopâtre dont la galère aux voiles de pourpre était remontée jusqu'à Tarsus.

Sur cette terre dont la fertilité était célèbre dans l'antiquité, le coton pousse sans soins; la charrue de Triptolème suffit à assurer de merveilleuses récoltes de blé et d'orge. De véritables oasis, dont la beauté défie la description, servent de ceinture aux villes et aux villages. Mariée au peuplier, la vigne balance ses pampres à cinq ou six mètres au dessus des orangers, des figuiers et des mûriers. L'eau chante partout, peuplée d'une infinité de tortues et de poissons étincelants.

Ce tableau enchanteur a un revers: la malaria désole le pays; en été, de chaudes nuées dérobent la vue des montagnes et créent une atmosphère de bain maure ; sur les terrasses d'Adana, — car personne ne couche enfermé, — le thermomètre accuse encore 35° de chaleur humide à deux heures du matin.

N'importe ! La Cilicie est le passage unique pour quiconque veut, d'Occident passer de Constantinople en Asie. Fatalement il doit aboutir aux « Portes Ciliciennes », franchir la vallée, puis retrouver les défilés de l'Amanus, par où il entrera en Syrie. Là vint Alexandre; là, à Issus, Darius battu dut se replier sur Ar-

belles; là passèrent les Romains de Pompée; plus tard les Croisés; de nos jours Ibrahim Pacha, vainqueur des Turcs et que seule l'Europe arrêta dans sa marche sur Constantinople. Et, aujourd'hui, le chemin de fer qui doit relier le Bosphore au Golfe Persique se voit invinciblement obligé de s'infléchir vers le sud pour emprunter la route séculaire. Son terminus actuel est à Boulgourlou, à trois jours de cheval d'Adana, déjà relié par une voie ferrée au port de Mersina. Dans trois ans le rail atteindra la capitale du vilayet pour reprendre sa courbe vers Alexandrette et Alep.

On conçoit toute l'importance politique et économique d'une semblable province. Les Allemands y font de grands efforts. La France y a des intérêts de premier ordre que, moins que jamais, elle devrait laisser périmer. Des cheminées d'usine trouent le ciel; la vapeur ronfle dans des fabriques de cotonnades et des halls d'égrenage: nul vilayet turc ne donne semblable sensation de prospérité et de modernisme.

Telle est, en quelques mots, la contrée qui attira brusquement sur elle l'attention du monde par un des plus horribles massacres qu'aient enregistrés les temps modernes. Des milliers de Kurdes se ruèrent en avril dernier sur les populations arméniennes formant la majorité des occupants de la plaine. Ce fut un affreux égorgement : les survivants prirent la fuite au dehors.

## II. — CE QUE DISENT LES ARMÉNIENS

Rien ne fut plus pitoyable que les longues théories de malheureux réfugiés sur tous les points de la Méditerranée, au hasard des vaisseaux qui les recueillirent sur la côte et du vent qui les poussa. A demi morts d'épouvante, de fatigue et de faim, la plupart ne se souvenaient plus de grand'chose. A plusieurs il fallut de longs jours avant de recouvrer la mémoire. Certains ne savaient point de combien de membres se composait leur famille avant le drame, et des semaines ont été nécessaires souvent pour reconstituer un foyer non pas détruit mais simplement dispersé. Tel individu, tenu pour mort, avait gagné l'Egypte tandis que sa femme s'était réfugiée à Chypre et ses enfants en Syrie. Groupés de nouveau et le premier instant de joie vite passé sous le fouet de la nécessité, ces fugitifs se seraient trouvés en proie à la plus affreuse détresse si, un peu partout, des secours efficaces ne s'étaient pas organisés. Actuellement, on peut assurer que les victimes des événements d'avril dernier ont le vivre et le couvert. Comme la grande majorité de ces réfugiés étaient de petits artisans ou des travailleurs des champs, de tout

temps faits à la frugalité et à la vie précaire, ils ont vite pris l'habitude de leur nouvelle existence et, avouons-le, paraissent même s'y complaire. Les hommes bâillent au soleil ; les femmes jacassent; les enfants jouent et rient. *Quid sit futurum cras*, aucun, certes, n'a souci de s'en préoccuper.

Au milieu de cette foule ignorante et insouciante passent des avocats, des médecins, des propriétaires qui ont encore conservé de grands biens, des banquiers dont la fortune ne fut qu'ébréchée et qui auront vite fait de se remettre en selle. Ceux-là sont l'élément agissant, les meneurs. Presque tous, au moment des sombres événements, jouaient en Cilicie un rôle singulièrement actif. Ils avaient fondé des comités purement arméniens et étroitement fermés; ils s'étaient mis à la tête d'une propagande énergique dont nous verrons le caractère.

J'en ai consulté plus de cinquante. Ce sont des gens d'une intelligence remarquable, d'un esprit très prompt, d'une dialectique très serrée. On sent, chez eux, un mot d'ordre dont ils ne s'écartent pas. A Alexandrie comme à Larnaca, à Beyrouth comme à Mersina, ils répondent à certaines questions dans des termes qu'on jurerait tirés d'un manuel commun et ce langage stéréotypé n'est pas sans causer parfois une manière d'irritation. Du côté ottoman on se heurte à semblable procédé, pour aboutir, il va de soi, à des conclusions toutes différentes.

Et ces leaders disent: Tout notre malheur vient de l'octroi de la fameuse Constitution. Avant elle, nous étions tranquilles et vivions en termes, sinon cordiaux, du moins acceptables avec nos voisins musulmans. Cela était si vrai que certains voyageurs, tel celui qui devait devenir le Feld Maréchal de Moltke, prétendaient que les « Petits Arméniens » n'avaient de chrétien que le nom. Prétention absolument fausse, faut-il l'assurer, et dont nos maîtres musulmans faisaient, chaque jour, raison. Nous pressurer, nous tondre, exiger de nous dix quand on prenait un aux musulmans, c'était jeu courant pour nos valis et nos mutessarifs. Mais quoi ! Nous savions qu'il fallait nous résigner, faute d'aucun recours et, en satisfaisant à la rapacité des gens venus de Constantinople, nous étions, du moins, assurés de la paix.

La Constitution bouleversa tout cet antique état de choses. Alors que les neuf dixièmes des musulmans l'accueillaient avec stupeur et colère, nous tous, Arméniens, nous tendîmes vers elle des bras enthousiastes. Eh quoi ! désormais nous allions être les égaux du musulman, notre voisin ; nous aurions des députés chargés de nous défendre auprès du pouvoir central ; nos impôts ne dépasseraient pas ceux payés par le pacha ou le bey ; on n'aurait plus le droit, sur un simple geste de bon plaisir, de nous

mettre en prison, de venir vider nos coffres ou nos magasins; nos fils porteraient l'uniforme militaire et commanderaient à des Turcs! Notre tort fut de croire sans réflexion suffisante à la réalité immédiate de ces belles formules et de ne pas dissimuler notre joie. Elle éclatait partout: chez nous, dans nos bazars, dans nos églises. Nous fondâmes des cercles pour pouvoir, enfin! nous réunir et causer librement, puisque la loi le permettait. Et, lorsque quelques-uns voulurent nous molester, au lieu de nous incliner comme autrefois, nous relevâmes la tête et répondîmes: « il y a des juges à Constantinople. »

C'était pure illusion. Nous l'avons appris depuis! Le Turc n'admettra jamais l'égalité avec le Chrétien, quelles que soient ses déclarations et la civilisation superficielle dans laquelle il se drape. Jamais, non plus, il ne consentira à travailler. Il a toujours vécu en parasite de notre labeur; il a pris l'habitude de nous exploiter pour vivre et il entend continuer, *ad æternum*, tant qu'il restera le Maître politique et militaire du pays. Les musulmans du vilayet d'Adana virent dans la Constitution la fin de leur règne et la revanche du Chrétien. Ils se rendent parfaitement compte qu'avec l'égalité certaine la balance penchera fatalement en notre faveur. Nous sommes diligents, ils sont oisifs; nous sommes instruits, il sont l'ignorance même; nous allons, d'instinct, à tout ce qui est moderne, ils symbolisent le passé et la routine. Leur seule joie est de commander à des esclaves et nous ne voulions plus être des esclaves.

La Constitution n'était pas promulguée depuis un mois que des symptômes alarmants se produisirent. Les gens des villages venaient plus nombreux à Tarsous et à Adana. Ils se groupaient dans les mosquées et y avaient de longs conciliabules. En passant devant nos boutiques ils nous dévisageaient avec obstination et ricanaient. Pour le moindre achat, c'étaient des discussions sans fin et des injures. Bientôt nous vîmes apparaître des visages inconnus; nous sûmes qu'ils arrivaient de Constantinople. Le Konak du vali comme celui du commandant militaire leur étaient largement ouverts. Ils y passaient des journées entières enfermés et n'en ressortaient que pour gagner la montagne.

L'inquiétude gagna les moins impressionnables de nous. Incontestablement, il y avait du danger dans l'air. Fallait-il rester là, bras croisés, ou prendre des mesures pour nous mettre en état de défense? Avec la hâte fièvreuse de gens qui se sentent menacés dans leur vie et dans leurs biens, nous achetâmes des armes partout où cela fut possible et nous nous préparâmes à un conflit éventuel.

Les provocations se multiplièrent et il devint évident que les musulmans voulaient nous laisser les torts en nous obligeant à tirer les premiers. Un de nos notables fut frappé en plein café par un garnement de la pire espèce; on nous accusa auprès du vali de songer à piller l'arsenal ; les bruits les plus absurdes, mais à quoi tout musulman donnait créance, circulaient journellement sur notre compte. La tension devint telle que nous sentîmes la collision inévitable.

En vain avons-nous alors multiplié démarches sur démarches auprès du vali et auprès du commandant militaire: ces personnages avaient leur siège fait. Ils nous recevaient sans nous répondre et se contentaient de faire glousser l'eau de leur narghileh. Les choses, cependant, auraient pu ne pas prendre une tournure absolument tragique sans la fameuse réaction militaire du 13 avril, à Constantinople. La nouvelle en arrivait à peine à Adana que nous comprîmes que l'heure suprême était venue.

En effet, le 14, un jeune homme accompagné d'une de ses parentes, grossièrement insulté dans la rue par deux musulmans, les abattit à coups de revolver. Ce fut le signal des massacres. Comme par enchantement des bandes de tueurs et d'incendiaires se répandirent à travers la ville. Mais nous les reçûmes si vigoureusement qu'il leur fallut battre en retraite. Tous nos principaux établissements étaient saufs et les pertes se pouvaient réparer. Quartier par quartier nous avions organisé la défense, méthodiquement et résolument. Les autorités, invisibles jusque là, se décidèrent alors à intervenir. Elles jurèrent sur le Koran de leur intention formelle de maintenir la concorde. On nous appela au Konak; on expulsa quelques perturbateurs musulmans. « Bientôt, affirma le commandant militaire, de nouvelles troupes vont venir de Constantinople; il faut, à tout prix, éviter le renouvellement de conflits. Or, étant donné l'état des esprits, fusils et revolvers peuvent partir tout seuls. Il ne doit plus y avoir une seule arme dans les maisons. » Et ce fut un désarmement systématique. Le 24, arrivèrent les troupes constitutionnelles. Le 25, une nuée de montagnards envahissaient les villes et les fameuses troupes coopéraient avec ces bandits à la destruction d'Adana. Cette fois, nous étions incapables d'opposer la moindre résistance. Les massacreurs, par contre, avaient hérité de nos armes. Admirablement organisés, ils s'étaient partagé « le travail »: les uns égorgeaient; le second groupe pillait, posément et pratiquement; le troisième incendiait, à l'aide de réservoirs emmanchés à l'extrémité de hautes perches ou de petites pompes portatives remplies de pétrole. Une quinzaine de jours avaient été employés à la distribution de ces boîtes en fer blanc, connues

dans tout l'Orient sous le nom de « ténékés » et qui servent au transport du pétrole.

Résultat: à Adana seulement, 3.800 maisons ou boutiques ont été détruites de fond en comble; 30.000 personnes ont péri dans le vilayet; la nation arménienne n'existe plus dans la province dont elle faisait la prospérité par son travail et son économie.

Ainsi les Musulmans ont, une fois encore, opéré le système de la saignée. Les Chrétiens les gênaient: ils les ont supprimés. De par les lois nouvelles, ils pouvaient craindre que l'habitude de la rapine ne leur fût plus permise: ils ont pris les devants en dépossédant les Chrétiens de tout ce qu'ils avaient. Les voilà gavés pour de longs jours. Mais, qu'on ne s'y trompe pas. Le calme revenu ne sera qu'apparent. Les fanatiques irréductibles de la montagne sont comme les boas: on ne les trouve inoffensifs qu'après réplétion complète. Leur haine de la Constitution est si profonde que le premier soin des émeutiers a été de mettre le feu aux arcs de triomphe hissés sur les places depuis juillet 1908 et ils nous criaient: « tenez, sales giaours, voilà ce que nous en faisons de l'égalité! »

Aussi la pensée dominante de tous les survivants de cette horrible tragédie c'est de ne plus rentrer en Cilicie. Nous savons trop ce que signifie la protection officielle ottomane! A la première occasion on verra se répéter des événements comme ceux d'avril dernier. Le mot d'ordre est venu d'en haut et il est parti de Constantinople, ainsi qu'en 1895-96. Le vali et le commandant militaire, le tristement célèbre Djavid bey, n'auraient eu qu'à vouloir pour arrêter les troubles; ils les ont, bien au contraire, déchaînés et nous ont attirés dans un guet-apens. Les troupes constitutionnelles ont fait cause commune avec les égorgeurs. Une cour martiale fonctionne à Adana. Jusqu'ici elle n'a condamné que des Arméniens. Vali et commandant n'ont pas été jugés et le Gouvernement est si bien maître de la situation qu'il garde en prison plus de trois cents musulmans sans oser les déférer à la Cour. Berner l'Europe est l'unique souci des officieux de tout ordre. Mais nous, victimes éternelles, nous n'avons plus confiance dans personne et refusons, pour être agréables aux Puissances qui nous laissent sans secours, d'aller nous livrer bénévolement aux brutes musulmanes.

### III. — CE QUE DISENT LES MUSULMANS

Voici, résumé aussi brièvement que possible, le point de vue arménien. Voyons, maintenant, ce qu'opposent les musulmans. A les entendre, officieux ou officiels, toute la responsabilité des

massacres incombe aux Arméniens. Encore que le paradoxe paraisse un peu fort, écoutons leurs raisons.

La Constitution, m'assurait le plus haut personnage militaire d'Adana, a été un affreux malheur pour les Arméniens. La grande masse de leur population n'y comprit pas grand'chose mais quelques intrigants virent immédiatement tout le parti qu'ils pourraient tirer du nouvel état politique.

Comme par miracle, des comités secrets se formèrent. Après avoir envahi tout Adana, ils débordèrent sur la Cilicie entière, et ne tardèrent pas à provoquer une agitation extrême dans le vilayet. Ce qui se disait et se faisait là était extraordinaire. Un vent de folie semblait avoir soufflé sur les cerveaux. Des orateurs montaient sur des tables et attaquaient le sultan ou déployaient des cartes sur lesquelles l'Arménie, isolée du reste de l'Empire, formait un Etat indépendant. L'agitation, perdant toute mesure, gagna les écoles et, qui le croirait ? les Eglises. Tout le monde peut témoigner ici de la réalité de certaines représentations où l'on vit en scène le roi Tigrane, portant la couronne filigranée, venir maudire les Turcs et prêcher le devoir de tout Arménien de mourir pour l'indépendance nationale. Et la pièce entière n'était que le développement de ce thème, à chaque instant repris dans les préaux des établissements d'instruction et dans les familles. Les prêtres, au lieu d'essayer de montrer les dangers de semblable attitude, furent les plus ardents à l'encourager. Un grand coupable est certes l'évêque arménien d'Adana, aujourd'hui réfugié en Egypte, dont l'attitude provocatrice a déchaîné, dans une large mesure, les calamités que l'on sait. Ce personnage, cependant, aurait dû être plus suspect que tout autre à ses coreligionnaires mêmes. Sous l'ancien régime, il avait joué un rôle fâcheusement équivoque entre le Palais et sa Communauté et la Jeune Turquie le tint toujours pour un espion à la solde du Sultan. Un fort parti d'Arméniens lui était d'ailleurs obstinément hostile, mais les meneurs le trouvaient trop utile à leur cause pour le sacrifier et ils finirent par l'imposer. En pleine chaire, ce singulier prélat sortit, un jour, de dessous sa soutane deux revolvers et, les brandissant à bout de bras, il s'écria : « Voilà, ô Arméniens, les prières dont nous avons maintenant besoin. Vendez jusqu'à votre chemise, mais achetez des armes pour vous délivrer du Turc maudit. »

Et cette étrange propagande verbale se compléta d'une non moins ardente propagande écrite. Un fabricant de boîtes de cigarettes de Césarée inonda la région d'emblèmes polychromes reproduisant les armes historiques de l'Arménie ; on y voit

les drapeaux rouge et vert, les deux lions, l'arche, sur l'Ararat: le tout surmonté de la couronne royale et entouré de légendes patriotiques. Ces emblèmes se répandirent partout: il y en avait de format considérable comme de minuscules qu'on épinglait sur les vêtements.

D'autre part, la presse arménienne publiée à l'étranger, à Boston (Amérique) notamment, l' « Ask », l' « Ayrenik », publiait des articles que nous tenons à la disposition de qui veut les lire, et où était fait l'appel le plus formel à l'insurrection. Dans l' « Ayrenik » fut insérée la déclaration d'un comité cilicien, Tachnak-Tsakian, réclamant sans ambages pour les Arméniens l'indépendance économique et politique. Chaque jour les musulmans pouvaient parcourir des articles traînant dans la boue leur souverain et leur religion.

Dans l'Empire entier, fidèle en cela au programme tracé par la presse arménienne paraissant à l'étranger, un appel était fait aux populations de race arménienne pour les inviter à se grouper dorénavant en Cilicie et à abandonner les autres provinces de la Turquie. La Russie même reçut des missionnaires venant prêcher cette parole. On disait: « L'avenir de la race Arménienne est sur les bords du Sarus. Venez vous unir à vos frères pour être forts et hâter l'heure de la délivrance. Voyez, les Juifs songent à fonder en Palestine un nouveau royaume. Imitons-les sans perdre de temps ».

En même temps, la conduite des Arméniens, jusque là très doux et sociables, devenait arrogante et insolente. Tous les étrangers l'ont remarqué aussi bien que nous. Dans les transactions ils apportaient un ton comminatoire bien fait pour étonner. Dans les Banques, ils affectaient volontiers de le prendre de fort haut et parlaient des « revanches qu'ils auraient le jour où ils seraient les maîtres ». A tout propos ils étalaient publiquement des armes perfectionnées et disaient: « maintenant nous avons pris nos précautions pour ne craindre personne ». C'était à ne plus rien comprendre à ce qui avait bien pu changer en un temps aussi court une population paisible avec laquelle depuis cent ans nous vivions en termes excellents.

Très certainement la grande masse du groupement arménien ne se faisait pas une idée exacte de la situation ni de l'abîme où la conduisaient une poignée d'illuminés ou de pêcheurs en eaux troubles. Il aurait suffi, sans doute, de quelques bons citoyens et surtout de quelques prêtres raisonnables pour faire rentrer les esprits dans l'ordre. Par malheur, le clergé — et on sait quelle prépondérance il exerce en Orient sur des esprits pri-

vés de culture, — le clergé alla plus loin dans l'imprudence que les meneurs civils et la question, dès son début, se posa avec une étiquette religieuse. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller le vieux fond de fanatisme des non chrétiens. Ils se crurent menacés. Un moment même le bruit courut que les Arméniens allaient attaquer les Musulmans. On prit peur. Cheiks et ulémas se dressèrent en face du clergé arménien. Arrivée à ce point, la crise prenait une ampleur échappant à tout contrôle des autorités régulières. Une explosion de fanatisme populaire se produisit qui balaya tout sur son passage.

« Et ne venez pas prétendre, ajoutait un de mes plus intelligents interlocuteurs, que les Musulmans ont le monopole de ces élans monstrueux, que je réprouve comme vous au nom de l'humanité. Partout où on donne libre carrière aux passions populaires et religieuses les mêmes excès se reproduisent. L'homme ne demande qu'à devenir une brute. Je n'irai pas chercher bien loin mes exemples dans l'histoire. Hier en pays assuré très civilisé, à Barcelone, foyer intellectuel de l'Espagne, un torrent de 30.000 insurgés n'a-t-il pas incendié et massacré, couvents et moines placés sur la route ? n'a-t-il pas traîné dans les rues des cadavres de religieux et de religieuses carbonisés? Je ne discute pas les raisons des émeutiers, je constate simplement. »

Et il continuait: « On peut être assuré en Europe que rien ne se serait produit d'anormal en Cilicie sans l'ouragan de folie — on ne peut le qualifier autrement — qui emporta la malheureuse population arménienne. Mais, aujourd'hui nous pouvons affirmer que le gouvernement central, comme nous tous, est absolument déterminé à donner, coûte que coûte, la paix au vilayet d'Adana. Les mots d'égalité et de fraternité ne sont pas vains. Vous avez pu constater que tout est tranquille; le travail reprendra dès qu'on le voudra. Un mouvement comme celui d'avril dernier peut surprendre une fois; il ne saurait se répéter une seconde. La cour martiale fera toute justice. Sans me compromettre, je peux vous assurer que l'ancien vali et l'ancien commandant militaire sont, à nos yeux, coupables et seront condamnés. Après, mieux vaudra s'attacher à l'apaisement des esprits. J'ai déjà essayé de provoquer la formation de comités religieux mixtes pour travailler au rapprochement. Par malheur, deux prêtres chrétiens se sont retirés dès la première réunion en prétendant que leur rôle était de dire la messe, non de s'occuper de politique. Il est dommage que cette sagesse leur vienne vraiment un peu tard. » Et mon interlocuteur concluait sur cette phrase que je livre aux méditations des adversaires de l'éduca-

tion laïque en Orient: « Le meilleur moyen de rapprocher les différentes fractions de l'Empire sera de travailler à modérer le zèle religieux du clergé, qu'il soit musulman ou chrétien. Sans les prêtres et les ulémas, jamais les massacres d'avril ne se seraient produits. L'école doit être le champ commun où toutes les races se rencontreront, apprendront à se connaître et à s'estimer. Mais il va de soi que cette école doit être dépourvue de tout caractère confessionnel ; c'est ainsi que nous, Jeunes Turcs, nous entendons nos écoles officielles. Tel est le principe que, dès maintenant, nous appliquons dans le vilayet d'Adana: nos maîtres sont exclusivement des laïques. »

## IV. — TÉMOIGNAGES ET CONCLUSIONS

J'ai rapporté en toute impartialité la façon dont les Arméniens d'un côté, les Turcs de l'autre, envisagent les lamentables événements de Cilicie.

Voyons l'opinion de ceux qui, n'appartenant à aucun des deux camps, ont vu se dérouler sous leurs yeux la catastrophe et essayons de conclure avec l'avis personnel que nous avons pu dégager d'une enquête très minutieusement menée.

Il est incontestable, avouent les résidents étrangers, que les mots de Liberté et d'Egalité ont absolument tourné la tête des Arméniens. A dater du jour où fut promulguée la Constitution, « ils se conduisirent comme des gens ivres ». Liberté devint immédiatement licence et ils perdirent les notions les plus élémentaires des temps et des lieux dans lesquels ils vivaient. Tout le monde s'étonna de ce brusque changement et, à plusieurs reprises, des agents officiels étrangers firent des observations amicales, fort mal accueillies d'ailleurs, à certains chefs de comités. Mais les choses en arrivèrent à un point où le ridicule semblait leur enlever toute gravité : on eût juré de grands enfants jouant au roi et à la reine et nous riions des puérilités de nos voisins arméniens. Le jeu, pourtant, se compliqua quand on vit l'attitude du haut clergé. Cette fois les remontrances se firent jour de toutes parts, car les musulmans s'énervaient et on signalait de l'agitation parmi les Kurdes du Boulgar-Dag. De sincères amis des Arméniens n'hésitèrent pas, en janvier dernier, à conseiller au vali de sévir contre certains meneurs et de dissoudre les comités secrets. C'était, en effet, le seul moyen légal, et contre lequel nul n'eût pu réclamer, d'en finir très rapidement avec un mouvement absolument factice.

L'attitude du vali et celle du commandant militaire apparut

immédiatement équivoque et nos inquiétudes prirent corps. On eût juré que la « démence arménienne » n'était pas pour leur déplaire. Au lieu de mettre la main sur les armes entrant en Cilicie par des centaines de brèches, ils ordonnaient à la douane de les laisser passer librement; au lieu de dissoudre les réunions ou d'en empêcher la formation, ils en écartaient soigneusement la police ou les troupes; au lieu de saisir les emblèmes séditieux, ils leur permettaient de s'étaler ou bon faisait plaisir. Avec le haut clergé arménien ils n'avaient que sourires et amabilités.

A dire le vrai, le vali, Ramzi Pacha, vieillard de 72 ans, sans forces physiques ni morales, n'était qu'une manière de fantoche oublié par le nouveau régime. Le commandant militaire, par contre, Djevat bey, avait un passé funèbrement éloquent. Ancien secrétaire du Palais, homme à tout faire d'Abdul-Hamid, on le savait chargé de crimes et son rôle dans les tueries de 1895-1896, suffisait à le rendre suspect. Que depuis le commencement de l'année il ait entretenu des relations très suivies avec Yildiz, cela semble aujourd'hui hors de doute. Pour Djevat bey, le succès de la Constitution ne pouvait être qu'éphémère: le triomphe du Sultan n'était qu'une question de jours. Il connut, à coup sûr, ce qui se préparait, le 13 avril, à Constantinople et organisa, selon toutes probabilités, avec le Palais, le coup de force du 14 avril à Adana. Un mot d'ordre avait passé sur l'Asie Mineure, du Bosphore à la frontière d'Egypte : un massacre général devait suivre le rétablissement du pouvoir absolu ; personne n'ignore que l'entrée subite des troupes constitutionnelles à Constantinople a seule arrêté l'exécution de ce plan monstrueux. Mais, en Cilicie, la réaction avait libre carrière: elle se déchaîna « officiellement ». La résistance désespérée des Arméniens annihila la tentative du 14 avril : d'un coup, assassinats et incendies s'arrêtèrent; il s'agissait de gagner du temps et de parachever les préparatifs de l'égorgement définitif. On désarma les Arméniens: une dizaine de mille de montagnards furent réquisitionnés; des tonnes de pétrole coulèrent dans des milliers de récipients: on fabriqua des « perches à incendier » et les groupes reçurent leur poste d'opérations. Cette fois, le hasard n'avait aucun rôle à jouer. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle que des troupes constitutionnelles s'acheminaient sur Adana. Il y eut un instant de désarroi général; la partie devenait terriblement grosse pour Djevat bey: il se résolut à la jouer jusqu'au bout. Aussi bien il était trop compromis et trop de personnages avec lui.

Les troupes de Salonique firent leur entrée. Elles débarquaient mécontentes. On les avait arrêtées en pleine marche sur Constantinople, à Dédeagatch; alors que leurs camarades allaient se couvrir de gloire, les soldats s'étaient vu détourner de la Terre promise et pourquoi? pour aller au fond d'un vilayet lointain défendre des chrétiens inconnus. Il y eut, à bord, de nombreux cas d'insubordination mal réprimés, les officiers partageant la colère de leurs hommes.

C'était le 24 avril au soir. Les troupes constitutionnelles venaient à peine de dresser les tentes sur une grande place de la ville: au crépuscule, une nuée de balles cribla leur camp. En tumulte les Macédoniens s'élancèrent au dehors. Comme par hasard il se trouva des informateurs pour leur crier: « Les Arméniens ont tiré sur vous; tenez de cette maison, et de celle-ci. » Ce fut le signal d'un premier massacre. En réalité les coups avaient été tirés par des soldats des vieilles troupes apostés par les soins de Djevat bey.

A partir de cet instant, tout devient incohérent. Il n'y a plus ni commandement ni discipline. Les Macédoniens laissent les émeutiers opérer à l'aise. Tout d'abord ils restent spectateurs. Bientôt ils participent et aux massacres et au pillage. Placés dans les minarets des mosquées, ils tirent sur les gens qui essayent de s'enfuir par les terrasses; un père jésuite est atteint à l'aine en voulant éteindre l'incendie qui prend sur le toit; au coin des rues, quiconque n'est pas musulman avéré tombe sous le feu des Mauser. Au milieu de cet effroyable carnage, quelques officiers cependant font leur devoir et l'imposent à leurs hommes. Quatre mille misérables ont cherché refuge dans une église. Implacablement l'incendie s'avance en demi-cercle ; quiconque franchit les murs est fauché par la mitraille. Un prêtre jacobite prend son enfant dans les bras et essaye d'apitoyer les soldats; il tombe éclaboussé par la cervelle de l'enfant... et l'incendie dévore tout. Dans l'église ce sont des hurlements de fauves; encore quelques instants et le formidable auto-da-fé va s'accomplir. De leur établissement voisin les Pères Jésuites entendent les cris; un frère se dévoue: un officier passe à cheval avec une cinquantaine de soldats; il le presse, il le supplie. Deux minutes après un torrent de gens à demi fous s'écoulait de l'église qui s'écroulait et arrivait chez les Pères sous la protection d'une simple compagnie de chasseurs. Ce qu'avait fait un capitaine, un officier supérieur eût pu l'étendre à la ville entière, mais les officiers supérieurs fumaient des narghilehs aux côtés de Ramzi Pacha.

Le 25 avril a fait place nette, et il faut le répéter, systémati-

quement nette, de la ville chrétienne d'Adana. Trois mille huit cents maisons ou boutiques ont été pillées et incendiées de fond en comble. Un ingénieur anglais évalue à trois kilomètres et demi la superficie des ruines.

Personnellement j'ai pu y errer quatre heures sans repasser aux mêmes endroits: la ruine est totale. Seule demeure, intacte la ville musulmane, pouilleuse, sordide, sans vie, engaînant de sa lèpre et de sa haine les quartiers qu'elle assassina!

Quel est le bilan de cette tuerie en existences humaines et en biens de toute nature?

Il faut avouer franchement qu'on ne le sait pas et qu'on ne le saura jamais avec exactitude. Il apparaît seulement que, par bonheur, le zèle descriptif de certains reporters les a induits en manifestes exagérations. De même qu'il leur fut impossible de cheminer au travers de cadavres un mois après le drame, de même ils ne purent traverser les ruines des gros villages dont ils donnent cependant les noms: Hogio-Sechli, Kirmilli, Garakié, Giek-Olan, combien d'autres, pour l'excellente raison que ce sont des groupements musulmans et que je les vis de mes yeux parfaitement intacts. Il est non moins faux que trois villes ont été rayées de la carte: les trois seules villes de la Cilicie sont Mersina, Tarsous et Adana. Or Mersina ne connut pas le moindre incident; Tarsous n'a presque pas souffert... Il suffit amplement d'Adana pour donner sujet aux méditations des philosophes et affliction à l'esprit des hommes! Pour ce qui est des horreurs dont s'accompagnèrent les massacres il n'en existe que trop d'exemples. Pourtant il appert de façon formelle que les tueries de femmes et de fillettes n'ont constitué que l'infime exception. Tous les témoins oculaires sont unanimes sur ce point; je n'ai pas recueilli une voix discordante. Cela est d'ailleurs conforme aux habitudes (!) du kurde égorgeur. Il y a quatorze ans, j'assistai à des séries de massacres, je vis éliminer impitoyablement toute la population mâle; les femmes étaient épargnées. A reléguer encore dans le domaine de la légende les envois de théories de femmes vendues comme esclaves sur les marchés de Césarée.

On a donné pour minimum le chiffre de trente mille victimes. Le patriarcat arménien accuse quinze mille disparus; les autorités ottomanes s'en tiennent à six mille victimes, y compris deux mille musulmans. Je me contente de laisser à chacun le soin de faire ses moyennes entre ces données extrêmes. Quelle que soit la conclusion à laquelle on arrive, elle sera toujours navrante et suffira à motiver la réprobation universelle. Même difficulté, pour ne pas dire, impossibilité, pour fixer le chiffre des pertes

matérielles. Les données précises font absolument défaut. Trois mille huit cents maisons ou magasins représentent, certes, des millions, à ne parler que de la capitale. N'oublions pas, pourtant, qu'une maison en briques crues à un étage ne saurait être comparée à une maison européenne en pierres de taille, haute de six étages. Il faut savoir, également, ce que représente un magasin oriental et quelle est la valeur de la marchandise qu'on y vend. A Adana les toiles et cotonnades constituaient l'élément principal du commerce des Arméniens. On m'a assuré que le chiffre des pertes couvertes par les compagnies d'assurance n'atteindrait pas deux cent cinquante mille livres, environ six millions. Même en acceptant cette évaluation, elle resterait théorique, car les compagnies se refusent à payer les polices. Elles ont pourtant couvert les assurances à Messine, à San-Francisco, dans des conditions autrement lourdes pour elles. Pourquoi se dérobent-elles en présence de misérables auxquels un secours, si faible soit-il, peut suffire à rendre le moyen de reprendre la vie ?

Dans les campagnes il n'y a, en réalité, que pertes des récoltes sur pied et encore le dommage n'est pas général. En avril la terre ne donnait que des promesses. Depuis, bien des propriétaires se sont arrangés, à distance, avec quelque musulman pour assurer la rentrée du coton et du sésame. Par contre, le vol du bétail a été la règle; de ce chef le dommage est considérable. Mais les nouveaux fonctionnaires envoyés de Constantinople mettent un zèle, auquel il serait injuste de ne pas rendre hommage, pour faire restituer les bêtes dérobées. Par les soins de Mehmet Aly bey, commandant militaire du vilayet, six mille têtes de gros bétail ont été ainsi rendues à leurs propriétaires légitimes; devant le Konak du Gouverneur fonctionne le « Tribunal des restitutions » qui n'est pas un des spectacles les moins étranges d'Adana.

A regarder froidement la situation, l'atroce fléau qui désola la plus riche province de l'Empire turc ne l'aura cependant pas ruinée de fond en comble, pour peu que, de part et d'autre, on veuille se remettre au travail dans un esprit d'absolue justice et d'absolue impartialité. Les fonctionnaires turcs font grand grief aux Arméniens de tarder à prendre le chemin de la Cilicie. Il y a quelque naïveté dans leur attitude. Des gens échappés depuis six mois seulement au plus abominable des cauchemars ne sauraient être coupables de regarder avec défiance celui qui, semblable au cuisinier de la fable, leur crie: « Petits, petits ! » Ils sont terriblement payés pour savoir que le mensonge ne pèse pas à certains et il leur est difficile de faire le départ entre

les représentants d'Abdul Hamid et ceux de Mahomet V. Trop des leurs sont encore dans les prisons sous le coup d'accusations le plus souvent injustifiées, trop de coupables musulmans attendent, par contre, un châtiment qui semble ne devoir jamais venir. Ramzi Pacha, Djevad bey ne sont pas condamnés; aucune sanction légale n'est venue frapper les instigateurs des massacres; au bout de la corde de chanvre on n'a vu se balancer jusqu'ici que des chrétiens.

Il serait cependant peu équitable de ne pas tenir compte de la valeur réelle et de la bonne volonté des fonctionnaires supérieurs envoyés de Constantinople après les événements. Le commandant militaire, le colonel Mehmet Ali bey dont j'ai déjà prononcé le nom, est l'incarnation du type de l'officier jeune turc parfaitement instruit, singulièrement moderne d'esprit, d'une énergie démontrée par son séjour dans l'enfer du Yémen et dont le premier soin fut de prendre comme secrétaire le capitaine qui sauva quatre mille Arméniens dans les circonstances rapportées plus haut. Chacun dit également grand bien du tout nouveau vali qui fut gouverneur de Smyrne (1) et le Directeur de l'Enseignement du Vilayet a, du devoir, une idée digne du plus policé des occidentaux: il l'a attesté au cours des massacres. Tous sont animés du plus sincère désir de réparer les ruines et d'accueillir en leur donnant protection complète les fugitifs qui rentreront. A Constantinople on veut, à tout prix éviter tout ce qui pourrait infirmer aux yeux du monde les solennelles déclarations qui sont la base même du régime constitutionnel et les instructions reçues par les gouverneurs provinciaux sont formelles dans ce sens. Il semble donc que la vie des Chrétiens dans le vilayet d'Adana soit, ainsi que leurs biens, entourés de garanties autrement sérieuses que dans le passé.

Bon gré, mal gré, il leur faudra, tôt ou tard, au reste, reprendre le chemin de la terre natale. Leur séjour dans les pays voisins ne saurait s'éterniser: la charité, hélas, se lasse, et d'ailleurs, l'inaction est mauvaise conseillère. Un peu partout j'ai recueilli les doléances des comités de secours et des populations, cependant hospitalières : les réfugiés prennent la coutume de vivre sans travailler; il leur faut si peu de chose pour subsister! Et quand, par hasard, on leur offre quelque emploi, ils le refusent.

La charité, si elle veut être efficace, doit aujourd'hui changer de forme. Il lui faut aider au rapatriement des familles exilées

(1) Est-il utile de dire que c'est un musulman et non pas un juif, comme l'affirma sans rire certain journal parisien célèbre par sa manie antisémite?

et ne donner des secours qu'en nature, j'entends fournir sur place au petit artisan les quelques outils indispensables à son négoce et qui, du jour au lendemain, lui mettront en mains le moyen de vivre. Au propriétaire d'un lopin de terre, qu'on procure un âne et une charrue de bois. Cela vaudra infiniment mieux que les entretenir dans une inaction stérile.

Que, de son côté, le Gouvernement ne s'attarde pas à des poursuites inutiles et souvent injustes, qu'il condamne rapidement les coupables dont les noms sont dans la bouche de tous ; au lieu de maintenir en prison d'obscurs comparses musulmans dont l'exécution en masse provoquerait certainement un soulèvement dans le Taurus, le Gouvernement turc aurait montré sa force et satisfait et l'Europe et les Arméniens, s'il avait « branché » depuis trois mois Ramsi Pacha et Djevat bey, les fauteurs incontestables des massacres. Mais ces deux sinistres personnages continuent à jouir d'une impunité inconcevable. Qu'il montre aux éléments réactionnaires qu'il est vraiment le maître et ne les redoute pas; qu'il se hâte de déblayer la ville du cimetière calciné qui la déshonore et peu à peu la confiance reviendra.

Déjà le Parlement a voté une somme de cent mille livres pour aider à la reconstruction de la ville et cent mille livres pour avances. C'est insuffisant mais c'est de bon exemple : seulement qu'on se presse. Sous prétexte d'établir des plans modernes on refuse à quiconque le droit de toucher aux quartiers détruits et la municipalité (?) d'Adana s'attarde en discussions académiques. Il est temps d'agir, il ne faut plus discuter.

La Cilicie est une contrée admirable. Envahie chaque jour par la civilisation, elle sera, avant longtemps, aussi célèbre que la vallée du Nil. Il suffit du moindre effort pour y faire fortune. Ce sont des conditions qui forcent la destinée. La paix y règnera par la force même des choses, comme, par la force des choses, les populations arméniennes y seront ramenées.

Nulle part elles ne sauraient rencontrer conditions générales d'existence plus favorables à leur race et à son développement logique. Utiles aux Turcs, utiles aux étrangers, les Arméniens arriveront fatalement à constituer l'intermédiaire indispensable entre l'Orient et l'Occident et on ne pourra plus se passer d'eux.

Seulement, seulement, qu'ils renoncent aux chimères décevantes, aux rêves respectables, mais puérils, qui viennent de les entraîner à l'abîme. La reconstitution d'un royaume d'Arménie indépendant sera considérée encore pendant longtemps, par les meilleurs amis de la race martyre, comme une utopie. La terrible leçon d'avril 1909 doit être la dernière.

GEORGES VAYSSIÉ.

# La Littérature Flamande d'aujourd'hui

## I

Les écrivains flamands qui sont arrivés à se faire connaître en France sont peu nombreux, et on n'en pourrait guère citer, croyons-nous, d'autres que Henri Conscience qui aient été goûtés et généralement connus. En Hollande même, on y ajouta pour les générations précédentes, Jan van Beers et les sœurs Loveling, et ce fut tout, ou peu s'en faut. La littérature flamande restait, aux yeux des Hollandais, une production idyllique, sentimentale, d'horizon borné et d'expression peu recherchée. Depuis quelques années, tout au contraire, la littérature flamande jouit en Hollande d'une vogue incontestable. Le romancier puissant et âpre, Cyriel Buysse, à demi Hollandais par son mariage, avait ouvert la voie ; l'œuvre considérable, comme journalistes, comme critiques d'art et comme critiques littéraires de MM. Pol de Mont et Max Rooses avait depuis fort longtemps préparé le terrain ; la révélation du poète génial Guido Gezelle ; l'avènement du groupe audacieux qui se réunit pour fonder les revues *Van nu en straks* et *Vlaanderen* attira vite l'attention, mais on peut dire, sans exagération, que ce fut Stijn Streuvels qui gagna la bataille. Dès son premier volume, en 1899, une grosse part de l'opinion publique hollandaise était conquise. Et inversement, la littérature flamande d'aujourd'hui devenait, avec lui, une province notable du domaine littéraire hollandais.

Depuis lors, la renommée est venue à Stijn Streuvels, il n'édite plus guère en Flandre, ni dans les périodiques de Flandre, il se fait publier en Hollande, où l'on paie mieux, comme Maurice Maeterlinck se fait publier à Paris. Il n'est plus « le boulanger d'Avelghem », mais le châtelain d'Ingoyeghem. Il est resté néanmoins fidèle à son coin de terre natale et il a gardé comme mission d'en exprimer l'âme, d'en peindre la couleur, d'en révéler tous les aspects.

*Lenteleven* parut en 1899, *Zonnetij* et *Zomerland* (1) parurent l'année suivante. Depuis lors l'œuvre entière de l'écrivain flamand comporte une douzaine de volumes ; une anthologie fort bien conçue en a été tirée, une étude d'ensemble en néerlandais sur Stijn Streuvels et son œuvre a été publiée ; des traductions en ont

(1) Les trois volumes *Lenteleven*, *Zonnetij* et *Zomerland*, qui ont fixé la renommée de S. S. en Hollande, ont été analysés par Kloos (*Nieuwere Literatur Geschiedenis*, III, p. 200 et IV, p. 156), W. G. Van Nouhuys (*Uren met Schrijvers*, p. 229), Charles M. Van Deventer (*Hollandsche Bellettrie van den Dag*, II, p. 41).

Les œuvres de S. S., analysées ici, ont pour éditeur la maison L.-J. Veen, à Amsterdam.

été données dans cinq ou six langues européennes, malheureusement par courts fragments, et, la plupart du temps aussi, dans des revues peu répandues. Nous croyons donc qu'en dehors de ceux qui peuvent le lire dans l'original, les esprits cultivés des autres pays en sont réduits pour juger l'écrivain flamand à des notions trop sommaires. Nous tâcherons de dégager, ici, quelques caractéristiques de son talent d'écrivain.

En ce qui concerne l'homme lui-même, il convient de se montrer très réservé. La connaissance du caractère de Stijn Streuvels n'importe guère pour l'appréciation de son œuvre. Disons même qu'il a été plutôt desservi par des amis trop peu discrets. Sans conteste, c'est un grand artiste, un travailleur acharné, sûr de soi, fuyant la ville, le bruit, l'agitation inutile, les journalistes et la cabale.

Tout cela est fort beau. Pourtant l'attitude un peu guindée de modestie forcée qu'on lui prête est disgracieuse. Le rôle de débutant prodige, à notre époque d'information à outrance, est difficile à tenir, mais pourquoi répandre à profusion de petites photographies fort mesquines de l'intérieur familial de l'écrivain ? A quoi bon nous le montrer se laissant complaisamment « croquer », la pipe aux dents, allongé sur la bruyère, faisant en conscience son métier de rêveur et de poète ? Ce cliché est ornementé d'une banalité sentencieuse extraite de... Shakespeare ! Une autre « vue » le campe en train de nourrir ses poules, une autre encore nous apporte le portrait de sa femme et de son enfant. Ce sont là des abus d'autant plus criants qu'un autographe reproduit de l'écrivain dit textuellement : « Que des amis ou des amateurs écrivent à mon sujet ce qui leur plaît, je ne m'y oppose pas — mais, moins on parlera de moi, mieux cela vaudra. »

Ce texte malheureusement arrive au milieu d'une débauche d'interviews et au moment où se préparait tout un volume « d'études de reportage » à son sujet.

St. Streuvels est au-dessus de ces petitesses, dont lui-même n'est pas responsable. Et d'ailleurs, il ne s'est guère mis en scène, sauf dans *La route de Sable blanc*. Son œuvre invite à un jugement calme et indépendant, elle ne fait appel à aucun sentimentalisme (1), elle ne sert aucune cause, elle ne glorifie aucune classe ; elle est de la vraie peinture flamande riche en couleurs, d'esprit réaliste, sans obscénité, avec des échappées profondes sur la vie, et sans aucun parti pris. La langue est savoureuse, parfois recherchée, mais sans éloquence plaquée et sans emphase.

(1) Avant Stijn Streuvels, flamand était synonyme en Hollande de sentimental ou pleurnicheur. CH. VAN DEVENTER : *Hollandsche Bellettrie*, I, p. 20.

II

*Lenteleven* (*La Vie du Printemps*), le premier ouvrage du « boulanger d'Avelghem », constitue un recueil d'une douzaine de tableaux et parut alors que Stijn Streuvels avait 27 ans.

Mais certaines de ces pièces remonteraient, nous dit-on, beaucoup plus haut : il les aurait écrites vers dix-huit ou vingt ans.

Comment s'est-il préparé au métier d'écrivain, à la carrière de littérateur ?

Très simplement par un travail acharné, partageant son temps entre son labeur de boulanger et ses loisirs d'études. N'ayant fréquenté que l'école primaire de son village et cependant lisant ou parlant aujourd'hui cinq ou six langues européennes, il a développé une conception d'art très personnelle, il a été spontané et original, s'est forgé jusqu'à l'instrument de son art en adoptant une langue composite très riche en tours et en locutions de la West-Flandre. En tout, il a été fidèle à son coin de terre maternelle et, quelque riche qu'ait pu être la provision de faits, d'idées, de réflexions accumulée au cours de ses lectures, c'est dans l'observation directe de sa terre et de sa race qu'il a trouvé l'unique source de son inspiration. Son œuvre n'est que l'évocation de cette patrie minuscule et, si d'après ses biographes nous pouvons croire « que rien de ce qui est humain ne lui est étranger », il dédaigne cependant de sortir de ce domaine, il reste en fait d'art, de religion et de langue un particulariste convaincu : non seulement flamand, mais west-flamand, catholique de la West-Flandre et peintre et évocateur d'un coin de terre west-flamande.

Mais c'est avant tout un artiste probe, spontané, qu'aucune considération n'émeut sauf celle d'évoquer le spectacle de la vie vécue autour de lui.

Il a de qui tenir d'ailleurs, il est le neveu du poète génial Guido Gezelle, le cousin du poète Cæsar Gezelle, l'ami du critique Hugo Verriest, il a forcé l'attention hollandaise à se fixer — pour la première fois, peut-être, — avec une admiration sans réserve sur les lettres flamandes, et ainsi il partage un peu avec Maurice Maeterlinck l'honneur, rare pour un écrivain belge, d'être connu et estimé en dehors de son pays.

Or, à dix années d'intervalle, et malgré l'éclosion, autour de Stijn Streuvels et de son groupe littéraire, d'une floraison de jeunes talents, on peut aisément encore comprendre l'émotion intense que provoqua l'apparition de *Lenteleven*.

Ce fut la révélation d'un art très sobre et très profond, à la fois spontané et complet.

Le vieux Zeen est aux champs avec sa femme Zalia, comme au début du *Chemineau*, Zeen coupe les javelles et Zalia lie les gerbes. Frappé d'insolation, il rentre chez lui, se couche par terre, ayant peur de son lit et sentant la mort venir. Zalia demeure aux champs et achève seule la récolte. De retour à la maison, il lui faut soigner son mari, traire la chèvre et préparer son souper. Le vieux Zeen a soixante-quinze ans, il n'a jamais été malade ; il va mourir dans son lit bas, entre le mur et le métier à tisser. Les voisines sont venues, chacune offre un remède, et, dans ce coin perdu d'humanité, tout proche de nous et si lointain pourtant qu'on y est en plein moyen âge de superstition et d'ignorance, le vieux Zeen doit absorber de « l'huile de Haarlem », du lait, du genièvre et du sel anglais ; puis à ce moribond on inflige un bain de pieds, pendant que les préparatifs du souper se continuent pour les gens et pour les bêtes et qu'une vieille sorcière vient lire les prières des agonisants. Le tableau est plein d'une vie profonde, sans un sarcasme ou une ironie : le vieux Zeen, la vieille Zalia, les commères, la masure flamande sont d'une vérité absolue, sans rien de fâcheusement outrancier comme les paysans de Zola ou de Maupassant.

Mais nous voici dans la Flandre des dentellières, pauvres et silencieuses, des béguines et des recluses, des dévotions à la Vierge et du culte de l'Enfant-Jésus. *Wit Leven* (*La vie blanche*), c'est la minuscule histoire d'un amour tout guindé de pratiques pieuses, qu'une vieille fille, à demi une religieuse, éprouve pour le forgeron son voisin. Un jour de kermesse, il pénètre chez elle et l'embrasse brutalement. Elle a peur, elle appelle, les voisins arrivent, et son rêve, qui avait le charme un peu maladif d'une fleur d'automne, s'écroule tout d'un coup, la laissant brisée et seule, plus seule que jamais.

D'autres tableaux sont plus minuscules encore : le gamin puni qui passe la nuit au grenier, en proie au cauchemar ; les enfants surpris par l'orage et qui craignent, en rentrant, la correction maternelle ; le petit vacher qui fait deux lieues sous le grand soleil pour venir s'asseoir dans le pigeonnier fétide de son voisin, puis repart, le soir, tout joyeux de son « dimanche ». Ces tableaux ont été depuis imités et copiés à l'infini et ont créé comme un genre littéraire pour les écrivains qui manquent de souffle ; mais ils ont gardé — eux, les originaux, — toute leur spontanéité et toute leur valeur.

Le fragment *Lente* (*Le Printemps*), qui donne son nom au volume, a ses longueurs, mais il est capital. C'est l'histoire rendue trait pour trait de la préparation d'une fillette à sa pre-

mière communion. Le lendemain d'ailleurs, elle ira se louer, comme servante, chez le fermier voisin qui exerce « le droit du seigneur » sur toutes les jeunes files du village.

Mais cette tragédie n'est esquissée, à la fin, qu'en quelques traits suggestifs. Le sujet c'est, avant tout, la longue et minutieuse préparation de l'enfant au « grand jour » ; le détail de sa vie intime, de ses rêves et de ses espérances et l'évocation de cette attente de Dieu qui trouble l'enfant et l'affole. Le jour venu, Dieu ne parle pas à son cœur, la joie et le triomphe sont courts et la vie misérable la happe et la saisit sans répit.

Stijn Streuvels est-il réaliste ou idéaliste ? On a pu discourir à l'infini sur ce sujet, car il est à coup sûr l'un et l'autre. Sans aucun doute, ses admirateurs sont allés fort loin dans l'expression de leur enthousiasme. L'avenir fera la part des choses et remédiera aux excès du « snobisme ».

Mais s'il a peint la Flandre avec passion et avec amour pourtant, il en a montré les abaissements et les flétrissures. Il a déployé un talent inouï de peintre et d'évocateur et l'on pourrait cependant tirer de son œuvre les preuves les plus patentes de l'abrutissement d'une race, de l'exploitation d'un peuple, de la misère sociale et morale d'un coin perdu d'humanité.

Nul n'est plus loin que lui du pamphlétaire, mais sa sincérité d'artiste est trop complète pour dissimuler ces tares. Ce qui lui manque, au dire de certains, c'est une vue plus étendue sur le monde d'aujourd'hui, une perception plus aiguë des souffrances et des passions de la vie moderne, une conception plus « européenne » de son rôle d'écrivain.

Mais de ce côté-là il est intraitable. Il entend rester écrivain flamand et renvoie les lecteurs friands de complications psychologiques aux œuvres de M. Couperus ou de Mme Jeanne Reyneke Van Stuwe, qui tiennent en Hollande les rôles de Paul Bourget ou de Marcel Prévost dans les lettres françaises.

III

Le premier récit de *Zonnetif* (*Jours de Soleil*), le volume suivant paru en 1900, c'est le tableau célèbre *de Oogst* (*La Moisson*). C'est l'histoire d'une bande de paysans west-flamands qui s'en vont en France « faire l'août ». Le compagnon le plus jeune, parti avec les autres pour s'affirmer un homme, pour avoir le droit, à son retour, d'avouer à Lida son amour, tombe en plein champ, frappé d'insolation et repose seul et ignoré dans un cimetière étranger. L'œuvre est touchante ; par endroits elle atteint comme une grandeur épique ; elle reste simple pourtant, d'un réalisme un peu voilé, mais où revit toute la vigueur, toute l'ardeur,

et aussi, nous l'avons dit, toute la misère et tout l'abaissement d'un peuple.

Dès ici, certaines caractéristiques essentielles de Stijn Streuvels sont trouvées : il sera le peintre ému, enthousiaste du soleil, de la moisson, de l'homme qui coopère au labeur de la terre, du paysan flamand, simple et grossier, peu expressif, balourd et ivrogne, mais aux sentiments profonds, à la vie intérieure intense et à qui l'œuvre de la terre prête des attitudes grandioses dignes d'être magnifiées par le peintre Millet.

Le personnage principal, chez Stijn Streuvels, ce n'est pas toujours l'homme. Fréquemment, et au point même d'encourir le reproche de « panthéisme » — censure grave lorsqu'elle est appliquée à un écrivain catholique — le personnage essentiel chez Stijn Streuvels c'est le blé, le lin, le trèfle, ou le soleil, ou les nuages, ou mieux encore l'effort constant du paysan associé au cours même des saisons. Et ces tableaux pourtant rayonnent d'une intensité de vie singulière.

Les souffrances et les joies de l'homme, les souffrances d'amour surtout, ce qui semble, en France, le thème éternel de la poésie et du roman sont plus sobrement décrites ; souvent, elles ne sont qu'esquissées en gros traits. Rik, le jeune paysan flamand, aime Lida. Et cet amour qu'il ne saurait se résoudre à avouer, bien qu'il peuple sa nuit de rêves et qu'il domine toute sa vie, est à peu près le seul épisode sentimental du tableau : *La Moisson*. Rik, c'est le jeune Flamand tendre, rêveur, timide, mélancolique. Mais, au contraire de ses aînés dans la littérature flamande, il n'exprime pas cette mélancolie : il ne fait pas de phrases et l'auteur n'en fait pas à son sujet. Il est de ceux à qui la vie, même la vie dans un coin de village perdu, paraît trop bruyante et trop complexe et il se réfugie dans un monde à lui, et il aime en silence. Il a voulu comme les autres, plus forts que lui, aller en France « faire l'août » et il est mort tout seul, au loin, comme un pauvre enfant abandonné. Sa mort n'interrompt pas le travail et ne suspend ni les danses, ni les beuveries de ses compagons.

Seul Wies, son ami, le frère de Lida, sent sa perte et c'est lui aussi qui, au jour de liesse, au jour du retour au village, s'enfuira, ira se cacher, pour ne pas devoir annoncer à la mère de Rik la mort du pauvret. Mais c'est la moisson terrible et flamboyante sous le soleil qui domine tout le récit.

L'épisode suivant se rapproche plus de la « manière » chère aux réalistes français. *In Het Water* (*A l'Eau*), c'est le récit du mariage de Jan, un gars du village qui a mis à mal une fille,

sa voisine, et qui l'épouse, malgré lui, pour céder à la pression que ses parents, ses voisins, les pêcheurs — ses compagnons — et le doyen — son chef — exercent sur lui. La tragédie toute menue ici, mais très poignante, c'est son désir de se libérer et son impuissance à agir, c'est son dégoût pour « sa future » et son attachement à une belle fille du village voisin, c'est la sensation de sa vie manquée, de toutes ses joies et de tous ses désirs bafoués. Chez ce paysan simple et grossier, le conflit entre sa vie à faire et sa vie gâchée, la sensation de l'irréparable et le poids d'une existence devenue misérable et ridicule et sa lutte inutile contre l'opinion des uns et la pression des autres donnent au personnage une allure grandiose et symbolique.

On a signalé déjà, et Stijn Streuvels lui-même a donné, croyons-nous, ce morceau comme le plus amer qu'il ait écrit. Ce serait — au dire de certains — le thème le plus grossier qu'il eût choisi jamais. On peut d'autant mieux constater combien le réalisme de Stijn Streuvels est discret et voilé en comparaison de certains modèles français. C'est là une constatation qui s'impose à plusieurs reprises. Dans *Zomerzondag* (*Dimanche d'été*), le vieux payan Kasteele, dans un coup de folie, tue sa sœur Lina pour se défaire de sa tyrannie et pouvoir épouser sa servante Romme. Le thème lui-même, on le voit, est digne de Maupassant. Mais l'épisode tragique est noyé comme dans un rêve et c'est la description du dimanche d'été sous un soleil de feu, quand la ferme sommeille et que les enfants chantent au bord de l'Escaut et que Kasteele revoit en pensée sa vie inutile et solitaire, sans joie et sans amour ; c'est la rêverie obsédante du paysan affamé de joie et d'affection, dans ce brûlant dimanche d'été, qui est le vrai thème du morceau.

*Avondrust* (*Le Repos du Soir*), écrit avec la même maitrise, relate la vieillesse abandonnée d'une pauvresse, demeurée veuve et solitaire et qui crève comme un chien au bord du chemin.

La vieille Zalia n'a plus qu'une affection au monde, c'est sa chèvre Bette ; elle doit la vendre pour payer le loyer de sa bicoque.

Et c'est déjà pour elle une douleur profonde. Mais ce qui la torture bien plus, c'est son propre abandon, son isolement, l'approche lente de la fin, la tragédie de cette mort lente, de cet anéantissement progressif qui rétrécit le cercle de ses sensations et de ses mouvements, c'est l'horreur enfin d'être devenue une vieille chose, faible, négligée, inutile, et qui est de trop au monde.

Nous avouons trouver peu heureux le dénouement. Il y a là un

peu de mélodrame fort inutile : il était superflu de faire mourir Zalia au rebord d'un talus; la peinture très simple de sa misère de vivre était d'un effet assez saisissant.

Mais, on le voit par cette analyse détaillée, dans un seul volume de format ordinaire, nous avons ainsi quatre tableaux, *La Moisson*, *A l'Eau*, *Dimanche d'Eté* et *Repos du Soir* qui sont bien près d'être quatre chefs-d'œuvre.

## IV

On avait vu s'affirmer la maîtrise de Stijn Streuvels. Il avait atteint dans *La Moisson* surtout un tel degré d'émotion, un tel talent de peintre et une telle puissance d'évocateur qu'on pouvait craindre — sa production étant très abondante — qu'il ne gaspillât ses dons précieux. Or, la même année que *Zonnetij* (*Jours de Soleil*) parut *Zomerland* (*Pays d'été*), qui ne le cédait pas à son aîné.

Nous ne pouvons, sans abuser de la bienveillance du lecteur, l'analyser tout en détail. Et pourtant *Groeikracht* (*La Vigueur de croître*) est en tous points un digne pendant de la *Moisson.* C'est la lutte du riche fermier Knudde contre le pauvre diable Schemel. Le meurtre de Knudde, la ruine des Schemel, puis la vengeance longuement préparée, le retour au pays de toute la bande des proscrits devenus une tribu et se rassemblant autour de la mère restée fidèlement dans sa hutte à les attendre pendant de longues années.

Plus d'un épisode serait ici à citer tout au long, plus d'une page déjà est devenue classique : la visite des marmots à la foire du village voisin, la figure du petit avorton Loti, le rôle de prophétesse joué par la vieille mère Schemel, constituent des passages inoubliables.

*Zomerland* (*Pays d'été*) est une peinture digne des Teniers, des fils dégénérés de Knudde. *Meimorgen* (*Matin de Mai*), c'est la mort du petit garçonnet de Leander et de Rik qui devait, croyons-nous, reconcilier les deux races, *Het Woud* (*Le Bois*), c'est le charme opéré par Swane l'ensorceleuse qui conduit son mari au crime et attire les passants par son chant de sirène.

Nous avons semé en cours de route les réflexions que nous inspirait l'œuvre de début de Stijn Streuvels. A distance, ses personnages apparaissent un peu comme les propres frères du poète.

Ils sont impulsifs et rêveurs, jouissent du moment présent, ont plus de remords que de volonté et plus de violence que de force, mais fréquemment aussi, ils s'harmonisent complètement avec la nature, gardent le geste lent, la parole rare et l'attitude simple

et grandiose. Ils vont et viennent comme dans un mauvais rêve quand la passion les possède, sinon ils accomplissent l'œuvre qui leur est dévolue, peinant à la tâche, souffrant du soleil, aidant la nature dans sa magnifique création de tous les jours.

On dirait pourtant, alors même qu'ils peuvent être cruels, grossiers, maniaques, rusés ou timorés, qu'ils gardent toujours, par quelque endroit, comme un reflet divin.

Quoi qu'on en ait dit, les influences subies par l'écrivain flamand sont nombreuses. On se sent parfois comme devant une franche copie des Teniers pleins de goinfrerie et de laisser-aller ; on découvre sans peine des orientations dues à Tolstoï et à Gorki, et c'est à des peintres contemporains qu'est empruntée, sans doute, la tendance à brosser des fresques immenses qui sont plus une joie pour les yeux que pour l'esprit. Il n'y a pas jusqu'au retour des Schemel dans *Vigueur de croître* qui n'ait l'air apparenté aux tableaux bibliques de *La Légende des Siècles.*

L'œuvre entière de Stijn Streuvels n'en est pas moins d'une originalité incontestable.

Il est inutile d'ajouter que si son réalisme reste voilé, quoiqu'il n'évite pas une grossièreté de langage, cependant, tout sous-entendu égrillard, tout le piment d'un fabliau français ou d'un conte italien lui fait complètement défaut.

N'y a-t-il pas, de-ci, de-là, excès de mièvrerie ? Certainement oui ! L'écrivain prête parfois beaucoup trop de ses propres sensations de raffiné à ses personnages. Ou bien la race de ses paysans est vraiment fertile à l'excès en types aux contrastes violents, grossiers et raffinés à l'extrême ; ou bien, Stijn Streuvels a, trop généreusement, donné à ses paysans ses propres émotions.

Ce sont sans doute là des défauts mais, comme peintre de paysage, comme évocateur d'état d'âme, comme poète de la Flandre, de la West-Flandre, Stijn Streuvels est incomparable.

A-t-il pour cela réalisé jusqu'ici une seule œuvre complète, bien ordonnée, un chef-d'œuvre définitif ? Nous ne le croyons pas. Son œuvre la plus récente et la plus parfaite *Le champ de lin* (*De Vlaschaard*), il l'avoue lui-même, ne devait fournir primitivement que le cadre d'une action.

C'est de ce côté-là qu'il pêche toujours, et c'est la science d'ordonner une action dans tous ses développements qui semble lui manquer le plus.

Mais nous avons montré, croyons-nous, combien de pages admirables son œuvre de début déjà recèle et comment, à juste titre il est, en Hollande et en Flandre, considéré comme un maître.

J. LHONEUX.

# Un Romancier Allemand Contemporain

## I

En 1906 parut à Berlin un roman qui fit quelque bruit : *Jettchen Gebert.* C'était l'œuvre, sinon d'un débutant, du moins d'un écrivain encore à peu près inconnu : Georg Hermann.

Né dans une famille honorable, mais aussi peu pourvue de ressources que chargée d'enfants, il avait commencé par être tout jeune employé de commerce, accomplissant pour un salaire dérisoire et sans aucun espoir d'avenir une besogne insipide. Devenu ensuite expéditionnaire dans les bureaux de la Municipalité berlinoise, Georg Hermann finit par reconnaître que là n'était pas sa place. Pendant trois ans il suivit des cours d'histoire de l'art à l'Université de Berlin, autant qu'on peut suivre des cours lorsqu'il faut en même temps gagner son pain en donnant des leçons et en écrivant des articles de critique artistique. Comme critique d'art, Georg Hermann avait réussi, au bout de quelques années, à gagner en moyenne un peu moins de 200 francs par mois, lorsqu'il lui vint à l'idée de se marier; au bout d'un an il était père de famille. C'est ainsi qu'en 1905, à Wilmersdorf, un faubourg de Berlin, dans un petit appartement de trois pièces que remplissaient des odeurs de cuisine et les vagissements d'un nouveau-né, aux heures de loisir que lui laissait la critique d'art, son gagne-pain, Georg Hermann écrivit *Jettchen Gebert ;* le roman eut du succès; en 1907 parut une continuation: *Henriette Jacoby;* entre temps l'héroïne s'est mariée et les deux volumes réunis forment *l'Histoire de Jettchen Gebert.*

Sur la personnalité de Georg Hermann il faut retenir ceci : d'abord ce n'est pas un écrivain de métier, il s'en défend. La vie lui a été trop dure, dans la lutte quotidienne il a vu la réalité de trop près pour ne pas aimer sa rudesse et son âpreté, il ne peut que mépriser la littérature dès qu'elle est autre chose que l'expres sion immédiate de la personnalité et de l'existence, et le littéra teur dès qu'il prétend être l'homme d'une caste; il ne peut comprendre, dit-il, qu'un être humain fasse des vers, sauf en état d'ivresse. Son érudition littéraire est médiocre; cependant il a retenu de Dickens la peinture minutieuse de la réalité humble et banale, de Tourgueniev les descriptions incomparables de la na-

ture. Il est en littérature amateur et dilettante. Son intérêt est ailleurs. Un penchant naturel l'a porté vers la critique d'art, et ses quelques économies, il les a employées à commencer une petite collection de bibelots : des japonaiseries, de l'Empire et du Louis-Philippe allemand (Biedermeierzeit) deux genres de style très à la mode depuis quelques années en Allemagne. Enfin Georg Hermann est un Juif. Les écrivains juifs (ils sont nombreux dans la littérature allemande contemporaine) conservent une empreinte caractéristique. Ce sont des esprits souples, curieux, critiques, délivrés d'une foule de préjugés et de traditions qui restreignent l'horizon d'un Germain. Georg Hermann déclare ouvertement que l'influence de Schiller a été néfaste à la littérature allemande, un blasphème qu'un pur Allemand peut bien proférer par snobisme mais qui le fait toujours secrètement frissonner. Au contraire, Georg Hermann place au-dessus de tous les poètes Heine, ce Juif international que la critique allemande admire et méprise à la fois, et il loue chez Heine ce talent de prestidigitateur intellectuel, cette ironie destructrice, ce chatoiement d'idées fuyantes et contradictoires, burlesques et sérieuses dans lequel un Allemand est toujours enclin à voir un signe d'immoralité et de décadence.

L'histoire de Jettchen Gebert a pour théâtre Berlin et embrasse 18 mois, du printemps de 1839 à l'automne de 1840. La famille juive des Gebert est représentée par trois frères, Salomon, Ferdinand et Jason ; Jettchen est la fille d'un quatrième frère, Maurice, mort jeune, et a été élevée dans la maison de son oncle Salomon. Riches et honorés, les Gebert appartiennent à l'aristocratie juive de la capitale non seulement par leur fortune, mais encore par leur culture. Leur père était un joaillier et ciseleur en renom qui avait poussé son métier jusqu'à l'art. Ce raffinement de l'esprit ne s'est à vrai dire conservé intact que chez le troisième fils, Jason, qui après avoir combattu en 1813 pour la liberté de la nation allemande contre Napoléon, lutta après 1815 de nouveau pour la même cause contre les rois et les princes infidèles à leur promesse d'une constitution. Assagi par la prison, puis par l'âge, résigné et sceptique, Jason vit parmi ses gravures, ses porcelaines et ses éditions rares, sans se refuser d'ailleurs les jouissances moins contemplatives d'un célibataire qui a dépassé la quarantaine. Dans l'existence de Salomon et de Ferdinand, s'est passé un fait qui par delà la famille des Gebert intéresse tout le judaïsme allemand. Les deux frères ont épousé, on ne sait par quel hasard, deux sœurs de la famille juive des Jacoby, originaires de Benschen, aux frontières de la Pologne russe.

Ce nom de Benschen est à lui seul évocateur d'un judaïsme usurier de petit village, aveuglé par les préjugés de race et de religion et penétré en même temps de la barbarie slave environnante; aux Gebert, au contraire, la grande ville a donné la distinction des manières et la largeur des idées. Lorsque ces deux tendances du judaïsme se trouvent en présence au sein des deux ménages, on observe ce phénomène bien connu dans l'histoire de la civilisation, que c'est la tendance la plus proche de la barbarie qui fait preuve de la plus forte vitalité. Au bout de 20 ans de mariage Salomon et Ferdinand ont presque acquis la mesquinerie des Jacoby. Mais la lutte entre l'esprit des deux familles recommence lorsqu'il s'agit de marier Jettchen; les deux dames Gebert ont leur candidat, un cousin éloigné, Julius Jacoby, un rustre qui est venu de Benschen pour essayer du commerce des cuirs. Mais, pour Jettchen dont il a dirigé l'éducation et dans la beauté et l'intelligence de laquelle il voit s'épanouir la race des Gebert, Jason a aussi son candidat : Kœssling, un jeune littérateur sans renommée, sans position et sans fortune, mais aimé de Jettchen.

Encore une fois les Jacoby l'emportent, Jettchen épouse Julius; il est vrai que c'est pour s'enfuir le soir même du mariage après le dîner de noces. Ici s'arrête le premier roman.

## II

Dans la seconde partie (Henriette Jacoby) ce n'est plus dans la famille Gebert mais dans l'âme même de Jettchen que se déroule un conflit. Jettchen s'est réfugiée chez son oncle Jason; au bout de quelques mois, Julius Jacoby ayant fait de mauvaises affaires dans les cuirs, le divorce est prononcé, sans que Jettchen ait jamais revu son mari.

Personne ne s'oppose plus à ce qu'elle épouse Kœssling; mais pendant ces quelques mois passés chez Jason, elle s'est lentement détachée de Kœssling avec lequel elle a au fond peu d'idées communes, en même temps qu'elle prenait toujours davantage conscience des affinités d'esprit et de sentiment entre elle et son oncle. Comment cette jeune fille s'éprend pour cet homme, déjà grisonnant, d'une passion ardente et comment cet oncle en apparence railleur, sceptique et un peu libertin, sent grandir en lui sur le tard un amour douloureux et mélancolique, c'est ce que Georg Hermann a décrit avec beaucoup de délicatesse. Il y a cependant une chose que Jettchen n'a pu oublier près de Jason, ce sont les baisers et les caresses de Kœssling. Et c'est ainsi que le hasard veut qu'un soir d'automne elle n'ait pas le courage de se refuser

à lui. Elle ne reste pas plus de vingt-quatre heures dans cette situation désormais inextricable entre les deux hommes, car elle se tue le lendemain. ,

J'ai parlé plus haut de la culture presque exclusivement artistique de Georg Hermann, de ses goûts de collectionneur et en particulier de sa prédilection pour les bibelots de la Biedermeierzeit, de l'époque après 1830. Là sont pour une bonne part les origines de son roman où revit le Berlin de 1840. Ce sont d'abord les intérieurs tendus de soie verte ou peints de couleurs claires, les fenêtres avec leurs rideaux de mousseline blanche, et, suspendues par des chaînettes, des figurines en porcelaine tendre à travers lesquelles passe la lumière; les sièges, laqués de blanc, droits, hauts et minces, les tables massives d'acajou que supportent des pieds aux chapiteaux de bronze; des commodes avec des rosettes et des incrustations de métal ; des candélabres en forme de colonnes doriques; des pendules sous verre avec un Amour en bronze ou un Turc en porcelaine. Jason Gebert, un dandy, porte des pantalons étroits, à sous-pieds, des redingotes vert bouteille, serrées à la taille pour s'arrondir vers le bas comme des cloches, et des chapeaux haute forme à bords plats ; sa nuque s'enfonce dans l'immense col de sa redingote, cependant que son menton repose dans les plis d'une vaste cravate. Et dans la Kœnigstrasse, sous le soleil printanier de 1839, s'avance Jettchen Gebert, avec sa robe à trois volants, son châle des Indes à longues franges retombant sur les manches à gigot, et le cabriolet aux larges brides de soie gris d'argent avec des guirlandes de roses ; elle porte d'une main une minuscule ombrelle et de l'autre un petit sac sur lequel une broderie de perles représente une lyre. Puis ce sont des esquisses d'un Berlin que nous ne connaissons plus que par les dessinateurs et les peintres de l'époque : le marché aux poissons du Molkenmarkt, ou bien les boutiques de bouchers du Marienplatz, une mêlée humaine autour d'un amas de viandes saignantes que domine silencieuse la tour de l'église avec sa coupole dorée; ou encore les baraques de la foire de Noël, où le soir grouille une foule noirâtre, dans la neige rougie par la clarté des lampes. Enfin, ce qui était alors l'objet de l'intérêt public, la santé chancelante du roi, les emprisonnements de démagogues, Weber ou Spontini, l'inauguration de la statue du Grand Frédéric, et la grave question de savoir qui l'emporterait des diligences ou des chemins de fer. Et de tout cela il n'est resté que le petit cimetière dans un coin de Berlin, où, sous les pierres qu'a envahies le lierre, les Gebert se reposent de l'angoisse ou de la monotonie de la vie.

Près de Berlin, c'est Charlottenbeurg et Potsdam, la nature autour de la grande ville. Non pas, il est vrai, le paysage morne et pensif de la vieille marche de Brandebourg : les pins mélancoliques où siffle le vent, les bouleaux au feuillage pâle, les lacs ternes, les bruyères et les sables. Georg Hermann a pris quelques coins d'une nature cultivée au sein de laquelle selon un rapport profond les sentiments et la destinée des personnages se modifient avec les saisons. Au retour du printemps Jettchen et sa tante vont habiter Charlottenbourg, non le Charlottenbourg d'aujourd'hui avec ses larges rues rectilignes, ses maisons pseudo-gothiques ou pseudo-Renaissance, et ses tramways électriques, mais un fouillis de petites maisons basses ensevelies sous les tilleuls et les marronniers. Les buissons de chèvrefeuille, de clématite, de cytise et d'aubépine rose s'enchevêtrent et retombent sur les parterres de jacinthes et les bordures de buis. Les pinsons chantent, les abeilles bourdonnent et Jettchen, assise dans une charmille, les poésies de Heine sur ses genoux, rêve à Kœssling. Mais un jour que tante Riekchen est allée à Berlin, Kœssling vient s'accouder sur la haie qui entoure le jardin. Dans le parc du château de Charlottenburg ils passent une longue après-midi d'été, se promenant dans les allées de tilleuls où les moucherons dansent dans les rayons du soleil, ou assis sur un banc de pierre, entre des parterres de tulipes et de pensées, des orangers en caisses et des ifs taillés en boule, sous le regard des Césars romains aux figures lourdes et égoïstes. Et dans le petit sentier bordé de saules à la limite du parc d'où l'on voit la Sprée couler à pleins bords dans des prairies jaunâtres, ils échangent leurs premiers baisers.

L'été s'écoule; avec l'automne apparaît Julius Jacoby,puis viennent la longue lutte, la capitulation et les tristes fiançailles; par une matinée de la fin d'octobre Jettchen fait seule une dernière promenade sous les arbres nus et frissonnants de pluie. Un an plus tard, c'est à Potsdam, résidence royale, solennelle et solitaire, faite de palais et de casernes, que Jettchen, incertaine jusqu'à l'angoisse entre son oncle et Kœssling, vient chercher le repos. Une dernière promenade sur les terrasses de Sans-Souci, où sous le soleil mélancolique de l'automne à son déclin sourit encore la grâce fugitive du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis la mort.

Et si quelqu'un demande pourquoi Georg Hermann a raconté cette histoire, c'est parce qu'à son avis il serait peut-être dommage que ces personnages qui parurent autrefois sur le théâtre de ce monde, soient retournés dans le néant comme s'ils n'avaient jamais été, et parce que le verbe doit rendre témoignage de la vie.

A. TIBAL.

# LA VIE MUSICALE EN FRANCE

Les concerts se rouvrent, les théâtres lyriques ont publié leurs programmes : la saison musicale 1909-1910 commence. C'est le moment d'essayer de prévoir l'apport artistique de cette saison nouvelle.

L'activité musicale se manifeste de deux manières : par la musique de chambre et par la musique de théâtre. Ce sont deux grands courants parallèles et très distincts : ce sont presque deux arts dissemblables. Chacun revendique jalousement sa technique, son style, ses interprètes et son public, et n'entend guère les échanger. Le concert est un temple sacré, le théâtre un temple profane. Les auditeurs sont différents. L'habitué des concerts va rarement à la scène, et le familier des scènes lyriques trouve peu de charme à la symphonie, au quatuor, à la sonate, au lied, c'est-à-dire à la musique pure, exempte des combinaisons, des intrigues et des réclames qui environnent la production dramatique contemporaine.

L'effort de la majorité de nos compositeurs s'attache à cette musique de concert, pour plusieurs raisons : elle est plus élevée en ses tendances que la musique d'opéra, sauf de rares exceptions ; on peut davantage en espérer l'audition ; et enfin les maîtres qui ont formé cette génération étaient avant tout des musiciens de symphonie. César Franck et Vincent d'Indy n'ont touché au théâtre qu'incidemment et n'ont pas caché leur indifférence ou même leur dédain, justifié d'ailleurs, pour un genre compromis par des agissements trop mercantiles et des traditions trop surannées. A part une scène officielle habilement régie, l'état de nos théâtres, maint scandale, maint essai imprévoyant et fâcheux furent propres à créer ce dédain et cette indifférence. L'affluence aux concerts d'une foule de mélomanes assidus et fidèles, de plus en plus compréhensifs, acheva de concentrer sur la musique pure l'intérêt et le labeur des jeunes musiciens. Nous en connaissons donc beaucoup qui sont capables de nous faire entendre chez MM. Colonne et Chevillard, à la Schola Cantorum, à la Société internationale ou ailleurs, des sonates, des symphonies, des quatuors, des pièces de piano, de mélodies. Qu'on en goûte ou non les tendances, c'est dans ce domaine que se manifestent les caprices de l'écriture, les intentions neuves, les recherches harmoniques, c'est dans ce domaine en un mot qu'il faut aller depuis plusieurs années constater des tentatives, des velléités, des progrès véritables ou des erreurs propres à exciter la discussion et à donner de la vie à la critique. Là les auteurs

sont abondants, les virtuoses sont attachants, les interprètes lyriques présentent une phalange intelligente et sérieuse, formée à l'art du lied, au sentiment musical et à la diction qu'il nécessite.

Il en va autrement du théâtre. Actuellement, il est occupé par un certain nombre d'auteurs dont les noms reparaissent périodiquement sur les affiches. Les nécessités du répertoire laissent peu de place aux révélations : cette place est encore restreinte par l'obligation morale où l'on se trouve de jouer les œuvres de compositeurs ayant obtenu de grands succès et désirant leur survivre. Un illustre passé nous interdira d'envisager autrement qu'avec déférence les œuvres que MM. Massenet ou Saint-Saëns nous présenteront : mais ce n'est point offenser les beaux souvenirs de *Werther*, de *Manon*, de *Samson et Dalila*, que de ne point compter sur ces maîtres pour nous montrer du nouveau. Nous n'en attendrons malheureusement point non plus de quelques auteurs nantis du prix de Rome, ayant fait de la musique une carrière, et attendant patiemment qu'on joue l'œuvre dramatique qu'ils avaient le droit d'écrire, et qu'ils ont écrite autant pour ce motif honorable que par l'effet d'une inspiration irrésistible. D'année en année leur troupe se grossit, et les retards dûs aux caprices directoriaux ont constitué un fonds encombrant d'œuvres patentées : on le liquidera sans enthousiasme, et il est peu probable que nous en tirions un enseignement. Il faut qu'une œuvre ait de bien grandes ressources d'art et de sentiment pour résister à la moisissure de pareilles attentes. *Le Roi d'Ys* lui-même, un des beaux efforts français, ne fut connu que déjà caduc en certaines parties, alors que, joué après son achèvement, il eût légitimement compté parmi les créations les plus neuves de son époque. Et aucun de nos prix de Rome ne paraît promettre un nouveau Lalo.

Restent les musiques à l'italienne et les œuvres de vrais jeunes novateurs. Il n'est guère douteux que nous soyons appelés à entendre un ou plusieurs de ces mélodrames bruyants, violents, rapides, qui représentent l'effort des compositeurs transalpins, et dont la manière impressionniste et pittoresque a séduit quelques-uns de nos musiciens récents. Mais il est aussi peu douteux que ces anecdotes musicales, dont la *Navarraise* fut en France le premier équivalent et dont le dernier fut la *Habanera*, ne nous apprendront rien sur l'art lyrique, l'idée musicale et le style étant ce qui s'y rencontre le moins. Quant aux novateurs, nous pourrons être récompensés d'une longue attente : nous pourrons aussi nous résigner à une déception. Il y a dix ans que M. Charpentier n'a pas donné de suite à cette émouvante *Louise* qui

inaugurait, sinon une route nouvelle, du moins une superbe carrière individuelle de puissant musicien dramatique. Il y a sept ans que nous attendons le développement de l'art intimiste attesté par M. Debussy dans *Pélléas et Mélisande*. Il faut faire encore crédit à M. Dukas qui va voir reprendre avec une interprétation satisfaisante sa belle œuvre de début au théâtre : mais rien de MM. Debussy et Charpentier n'est terminé malgré de si longs délais. Encore semble-t-il bien que leurs belles œuvres soient de celles qui ne peuvent se recommencer sans stérile redite, *Louise* dans sa façon d'interpréter un certain réalisme, *Pélléas et Mélisande* dans la présentation d'une action toute légendaire et d'un mode de diction lyrique inapplicable à tout autre ordre de sujets. Formules dont la mise en œuvre fut admirable, mais formules closes, et promptement insupportables chez des imitateurs.

En dehors de ces auteurs, MM. Maurice Ravel et Déodat de Séverac vont affronter la scène pour la première fois. Ils passent pour les plus originaux et les mieux doués parmi les « jeunes » ,mais si l'on ne saurait prévoir comment MM. Debussy et Charpentier se renouvelleraient, on ne saurait non plus reconnaître des orientations décisives dans deux pièces en un acte, une fantaisie comique de M. Ravel et un petit drame rustique de M. de Séverac. C'est bien peu pour juger sans hâte injuste ni espérance excessive deux auteurs déjà vantés.

C'est non moins peu pour calmer l'impatience de tous ceux qui escomptent, après tant de subtilités, de querelles d'écoles, la grande sensation nouvelle, le grand souffle salubre qu'apporte un *Boris Godounow*. Et rien, à part ces deux courts ouvrages, n'est prévisible, sinon la facilité habile et aimable de certains professionnels. La musique dramatique subit chez nous un temps d'arrêt ; découragée par les difficultés matérielles ou éprise de la symphonie, la génération récente a très peu pensé à l'expression par le théâtre, et il faut bien le constater, et cela vaut mieux ; le franckisme a eu trop de parenté avec le mouvement littéraire symboliste pour ne point s'écarter, comme lui, de l'esthétique trop contestable du théâtre moderne. La question est de savoir s'il y aura une « rentrée ». Elle ne se précise pas encore. Nous avons de bonne musique de chambre, des lieder fort curieux, d'un art distingué, savant, trop souvent froid. MM .d'Indy, Fauré, Debussy, président en des sens divers à une réunion de techniciens délicatement compliqués que la peur de l'emphase confine dans la science sévère ou dans la plus circonspecte recherche des finesses, des demi-teintes et des joliesses mystérieuses. Mais où y a-t-il quelque chose de grand ? Et si les tiroirs direc-

toriaux sont, comme on le prétend, pleins de merveilles, dans quel tiroir est la grande, la belle, l'enthousiasmante nouveauté lyrique ?

Assurément nous n'avons pas le droit de désespérer de l'école française, qui tient très noblement son rang dans le monde. Et chacun est prêt à applaudir, à soutenir, à vanter, à propager l'œuvre qui surgira, à faire au jeune maître de demain le plus large crédit : et nulle part plus sincèrement qu'en cette revue il ne sera étudié et célébré. Mais la vérité oblige à dire qu'au seuil de cette saison nouvelle rien d'important, rien d'imposant au degré des maîtres d'autrefois, ne se présage lorsqu'on consulte la liste des œuvres en répétition et lorsqu'on envisage les auteurs déjà connus. Puissions-nous voir bientôt une belle chose donner à nos prévisions le plus éclatant démenti !

CAMILLE MAUCLAIR.

# LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

ATHÉNÉE : *La Cornette*, comédie en trois actes, de Paul et Jeanne Ferrier ; THÉATRE MICHEL : *Les deux Visages*, comédie en un acte de Nozière ; GYMNASE : *La Rampe*, pièce en quatre actes, d'Henri de Rothschild ; ODÉON : *Les Emigrants*, pièce en trois actes, de Ch.-H. Hirsch ; *La Bigote*, comédie en deux actes, de Jules Renard.

Dans la *Cornette*, comédie que M. Paul Ferrier et sa fille viennent de faire jouer à l'Athénée, il y a un personnage qui, certes, méritait d'être porté à la scène. C'est une jeune religieuse que les récentes lois de notre République ont sécularisée. Son couvent ayant été fermé, elle est désormais obligée de vivre dans sa famille et de se mêler à la société mondaine à laquelle appartiennent ses proches.

Il y a là, disons-nous, une figure, une situation qui ne manquent point d'originalité. Il est tellement rare de voir les écrivains dramatiques d'aujourd'hui s'intéresser aux phénomènes sociaux qui se passent sous leurs yeux, qu'il faut louer M. et Mlle Ferrier, d'avoir songé à étudier les effets d'un événement contemporain sur une âme spéciale. Leur intention était bonne. Elle dénotait le souci de travailler d'après nature.

Il ne leur était pas impossible, d'ailleurs, en élargissant un peu leur sujet ou simplement en l'approfondissant, de montrer l'an-

tithèse de l'esprit laïc et de l'esprit religieux, de la vie pratique et de la vie mystique. Ils pouvaient peindre avec intensité, avec émotion, un caractère de femme pris entre deux grands courants modernes, ballotté, froissé par des tourbillons qui se heurtent. Une religieuse rendue à l'existence de tous les jours ; des yeux longtemps tournés vers le ciel, regardant la terre, quel magnifique thème !

Malheureusement les auteurs de la *Cornette* sont restés au-dessous de leur tâche.

Ils ont fait du métier au lieu d'art. Ils ont considéré leur personnage principal comme un ressort théâtral dans une banale action dramatique, comme une marionnette à laquelle le public bien pensant des salles de spectacle accorderait sa sympathie : ils ont machiné une intrigue quelconque alors qu'ils pouvaient tracer un fort beau portrait.

En deux mots, voici leur pièce. Sœur Marthe, dont la congrégation a été dissoute, habite chez son frère M. d'Hertjuzaux qui est marié.

Soudain celui-ci découvre une lettre sans adresse où un ami de la maison, le beau capitaine Fougeray, exprime son ardente passion à une femme qu'il a déjà possédée. La destinataire de ce billet est Mme d'Hertjuzaux qui, dans un moment de vertige, s'est donnée à Fougeray, mais qui d'ailleurs, regrette amèrement sa faute.

Sœur Marthe, pour détourner les soupçons du mari, fait un mensonge et déclare qu'elle est la maîtresse de Fougeray.

Puis, quand elle a ainsi amorti l'effet que la brusque révélation de la vérité aurait produit sur son frère, et quand il lui devient impossible de soutenir plus longtemps l'invraisemblance de son aveu, elle obtient de M. d'Hertjuzaux qu'il pardonne à sa femme.

Et sans doute le dévouement de sœur Marthe est très beau ; mais cette figure que les auteurs nous présentent comme absolument parfaite, sans même les gaucheries et les exagérations dévotes qu'une longue claustration pourrait légitimer, apparaît comme une création tout à fait artificielle et chimérique.

Les autres personnages ne sont pas moins conventionnels.

Le beau capitaine est l'habituel *homme à femmes* des drames modernes. Le mari est l'ingénieur trop absorbé que tous les auteurs contemporains destinent aux malheurs conjugaux. Il y a là également un vieux général gâteux et un sportsman hébété qu'on a vu partout.

*
* *

La comédie intitulée : *les deux Visages*, que M. Nozière a donnée au théâtre Michel, n'est pas sans agrément. Elle se laisse écouter.

Nous lui reprocherons seulement d'être plutôt une chronique de journal qu'une pièce de théâtre. M. Nozière met l'un en face de l'autre un peintre très arrivé, membre de l'Institut, et une des reines de la galanterie parisienne. Ces deux personnages se reconnaissent pour avoir été amants autrefois : la femme servit de modèle à l'artiste. Ils se confient leurs réflexions sur l'existence. Tous deux ont eu des destinées fort semblables. Jadis tous deux étaient sincères, l'un dans son idéal, l'autre dans son amour ; depuis tous deux se sont vendus : l'un a monnayé son talent, l'autre sa beauté : ils mènent tous deux une existence de mensonge. Ce parallélisme ne laisse pas d'être piquant. Mais ce n'est qu'une conversation ingénieuse et même trop ingénieuse, car jamais, ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs ne ferait ainsi son *meâ culpâ*. Il est d'ailleurs douteux qu'un membre de l'Institut, devenu très *pompier*, ait conscience de son déclin artistique.

La verve de M. Nozière et même son style sentent toujours quelque peu la *fabrique*. Ses œuvres sont soignées, délicates, mais sans originalité. On n'y reconnaît pas la vision directe de la vie réelle. Ce sont des produits savamment cuisinés d'après des recettes apprises.

*
* *

Au Gymnase, *la Rampe*, de M. Henri de Rothschild, est la manifestation d'un talent assez incolore et impersonnel.

Cette pièce ne présente même pas ces défauts qui, chez les nouveaux auteurs, proviennent parfois d'une trop grande impétuosité de tempérament et qui laissent espérer des œuvres meilleures : elle n'a pas même le mérite d'être mauvaise : elle est médiocre.

Une femme du monde, Madeleine Grandier, s'est coiffée d'un acteur Claude Bourgueil qui, au cours des répétitions d'une comédie de salon, l'a initiée aux beautés de l'art dramatique. Elle devient publiquement sa maîtresse, elle part avec lui en tournée théâtrale et monte sur les planches à côté de lui.

Elle récolte des succès merveilleux. Mais alors, Claude Bourgueil, froissé dans sa vanité d'artiste, la prend en haine et se sépare d'elle. La malheureuse, toujours éprise, feint d'avoir besoin de ses conseils pour une scène d'empoisonnement qu'elle doit jouer dans une pièce nouvelle. Il consent à la faire répéter. Mais quand, dans cette dernière entrevue, elle a constaté l'impossibilité de le reconquérir, elle s'empoisonne réllement sous ses yeux...

C'est là, comme on peut s'en rendre compte même par cette brève analyse, une de ces histoires mélodramatiques telles qu'on en lit ordinairement dans les suppléments du dimanche des journaux populaires.

La grande dame torturée par un amour malheureux qui la fait déchoir est un type pour lequel les auteurs de romans-feuilletons professent une dilection particulière.

Pas un instant, d'ailleurs, on ne peut s'intéresser à cette héroïne, car on ne la comprend pas. Aime-t-elle Claude Bourgueil ? Aime-t-elle le théâtre ? L'auteur répondra qu'elle aime les deux. Non. Si elle aime passionnément Claude Bourgueil, dès qu'elle le verra prendre ombrage des lauriers qu'elle conquiert, elle renoncera à la scène pour garder son amant. En ce cas, du reste, le spectateur n'éprouvera qu'une pitié presque méprisante pour cette aristocrate si déraisonnablement férue d'un mauvais cabotin. Si, au contraire, elle aime éperdûment l'art dramatique, comme M. de Rothschild semble nous le dire, elle oubliera bien vite ce Bourgueil et ne tardera pas à se consoler en composant de beaux rôles et en recueillant force couronnes. Il ne lui viendra jamais à l'esprit de s'empoisonner juste au moment où la gloire commence à l'inonder de ses rayons d'or.

Une partie de cette pièce est consacrée à une peinture assez amusante des mœurs théâtrales. L'auteur nous introduit dans le cabinet d'un directeur, puis dans la loge d'une artiste.

Et, sans doute, il nous fait assister à quelques épisodes réjouissants où se révèle la nervosité générale qui précède toujours le lancement d'une nouvelle œuvre ; mais il y a là plutôt des observations extérieures et l'esquisse d'une agitation toute matérielle que des caractères profondément étudiés.

*
* *

La pièce de M. Ch.-H. Hirsch, intitulée *les Emigrants*, représentée à l'Odéon, a donné à M. Antoinè l'occasion de montrer, uné fois de plus, son incomparable maîtrise de metteur en scène.

L'œuvre est très simple. C'est un drame rapide dont les héros sont des Italiens appartenant au petit peuple de la péninsule. Un certain Antonio enlève la femme de son ami Tullio, puis, craignant la vengeance du mari, il s'embarque avec sa complice sur un navire en partance pour l'Amérique du Sud. La fatalité veut que Tullio, désespéré, s'embauche sur ce même navire comme aide chauffeur. Antonio, certain d'être tué par celui qu'il a trahi s'il ne l'assassine lui-même, poignarde Tullio et le pousse dans le foyer de la machine.

Cette intrigue, il faut l'avouer, est peut-être trop brutale pour permettre une étude approfondie des caractères et des sentiments : tout se passe en hurlements, en gémissements et en violences. De plus, dans les rares moments de calme relatif où les amants se confient leurs pensées, ils s'expriment en un style trop littéraire.

Quoi qu'il en soit, grâce au directeur de l'Odéon, les deux actes qui se déroulent sur le navire sont des merveilles d'évocation réaliste. En voyant les émigrants entassés pêle-mêle dans l'entrepont, en entendant les coups de sifflet de la manœuvre, les grincements des chaînes, les coups de piston de la machine, on se surprend à éprouver des commencements de nausée — et c'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à l'extraordinaire vérité de ce décor.

*
* *

La *Bigote*, de M. Jules Renard, est une manière de petit chef-d'œuvre.

M. Lepic, un brave homme qui est maire d'une bourgade de province, n'a point trouvé le bonheur à son foyer. Il s'était efforcé aux débuts de sa vie conjugale de donner tout son cœur, tout son esprit à sa femme et d'obtenir d'elle-même pareille confiance. Malheureusement sa compagne est une bigote. Entre elle et lui s'est dressé un personnage invisible, mais toujours présent : le curé.

Mme Lepic n'est point pieuse : c'est là ce que nous fait entendre M. Jules Renard qui ne veut point du tout attaquer la religion. Cette femme ne songe jamais au mystère, elle ne regarde jamais la voûte étoilée : pour tout sentiment, elle ne professe qu'une sorte d'idolâtrie niaise à l'égard du curé.

M. Lepic s'est peu à peu détaché d'elle. Il s'est replié sur lui-même. Il ne parle plus. Sa maison lui est devenue un enfer.

Un jeune homme vient lui demander la main de sa fille Henriette. M. Lepic l'avertit charitablement qu'Henriette a été élevée dans la bigoterie par sa mère. Le soupirant s'entretient à ce sujet avec la jeune fille qui le rassure de son mieux.

Mais, dès que le consentement du père est obtenu, dès que le jeune homme a donné sa parole, les deux femmes font entrer le curé pour le prendre à témoin de leur bonheur.

Il y a de grandes chances pour que le ménage de la fille ressemble à celui de sa mère...

Bravo, Jules Renard; voilà de l'observation serrée, pénétrante, voilà des caractères bien dessinés et finement modelés, voilà un tableau provincial pittoresquement brossé; voilà une langue concise et alerte : en un mot, voilà du bon théâtre!

PAUL GSELL.

# CESARE LOMBROSO

L'Italie pleure la mort de son illustre savant, CÉSARE LOMBROSO.

*La Revue*, qui a eu l'honneur de le compter parmi ses collaborateurs fidèles depuis de longues années, s'associe à ce deuil.

C'est une personnalité exceptionnelle qui disparaît de l'horizon intellectuel du monde.

Comme beaucoup d'hommes de génie, Lombroso fut un enfant précoce. A dix ans il avait déjà écrit des romans et des poésies. Une année après il composé deux tragédies solennelles et grandioses qui excitent l'étonnement de ses amis de Vérone. A treize ans; il achève un mémoire sur *l'origine des langues*, mélange d'idées neuves et de trouvailles enfantines, mais qui dénotaient déjà une intelligence des plus fertiles.

Remueur génial d'idées, il a eu toutes les audaces que des convictions ardentes et l'amour des humains peuvent inspirer à un savant. Car son œuvre est essentiellement humaine. On ne trouvera pas un livre de Lombroso qui ne trahisse quelque souci du bonheur et de l'avenir de l'humanité.

Sa pensée a été souvent défigurée et rarement bien comprise.

De sa philosophie et de sa science si compatissante pour les dégénérés et les délinquants on a essayé de tirer des conclusions diamétralement opposées à ses doctrines. Quoi de plus évangélique pourtant que sa théorie des criminaloïdes ! Au lieu de châtier il faut, enseigne-t-il, soigner et guérir. Les criminels, en dehors des criminels nés, ne sont en effet pour lui que des malades guérissables. Le généreux maître de Turin se rapproche ainsi, grâce à sa méthode expérimentale, de la maxime sublime du philosophe antique qui prêchait que la faute est le résultat de l'erreur ou de la maladie de l'esprit.

Un jour, entré dans la prison, il s'est aperçu que les criminels étaient presque toujours des fous. Depuis il n'a cessé de faire triompher cette thèse qui allait à l'encontre des dogmes de la science bien assise et des intérêts immédiats de la société elle-même.

Dans une curieuse lettre que lui avait adressée H. Taine, — lettre restée jusqu'aujourd'hui inédite, — le grand philosophe disait, entre autres, à Lombroso, que de sa théorie on pourrait tirer une doctrine cruelle ou pleine de pitié pour les criminels. Lombroso, m'ayant montré cette lettre, ajouta : — « A mesure que j'avançais dans la vie, mon cœur s'élargissait pour la compassion et la miséricorde. »

En comparant les éditions successives de ses œuvres, on s'aperçoit que la sympathie et la bonté y règnent de plus en plus.

C'est que, pour être tellement sensible aux appels altruistes de la vie, il fallait être essentiellement bon. Il est à remarquer que son premier succès scientifique lui est venu précisément de la commisération que lui ont inspirée les nombreuses victimes de la pellagre en Italie. Afin de les sauver, il lui a fallu braver les colères et la vengeance de tous les « amis de l'ordre et de la routine ». On connait les détails de cette lutte héroïque où Lombroso a failli succomber devant les efforts ligués du gouvernement, des grands propriétaires fonciers et des savants à leur solde. Puis la vérité a fini par triompher.

Lombroso a sauvé des milliers de vies humaines et en même temps sa propre renommée et son propre avenir.

Et cependant il a été calomnié et vilipendé. Il répondait à ses détracteurs en continuant de bâtir son édifice imposant. Et celui-ci durera autant que peuvent survivre les œuvres humaines.

Absorbé par ses idées directrices, Lombroso en négligeait les détails. Il était souvent victime des pièges tendus à l'amour passionné qu'il avait pour sa doctrine. Dans sa bâtisse grandiose il y a ainsi des matériaux peu solides ou de provenance douteuse. Toutefois, ses belles lignes s'en dégagent avec une netteté impressionnante.

On rencontre parfois des gens qui dans des palais somptueux n'aperçoivent que des planchers ou des plafonds troués.

Simple affaire d'une disposition particulière d'esprit.

Il me plait d'insister sur ce point, d'autant plus que je me suis souvent trouvé en opposition flagrante avec ses idées (1). Ma franchise ne fut cependant pour nous qu'un lien d'amitié de plus.

Lombroso a eu le rare privilège non seulement de faire avancer, mais presque de créer toute une science. L'anthropologie criminelle lui doit à peu près toutes ses raisons d'être. Tout ce qui s'y fait ne peut se réaliser qu'à la condition de soutenir ou de combattre les théories lombrosiennes. Son œuvre est une sorte d'axe autour duquel gravitent amis et adversaires.

La popularité de Lombroso grandissait avec les progrès de la science criminologique. On a beau ne pas partager certaines de ses opinions, on se sent quand même émerveillé devant la nouveauté de ses conceptions. Ceux qui se refusent à faire partie de son école profitent néanmoins de ses lumières pour marcher de l'avant dans une autre voie.

Ce fut du reste un véritable maître. Il laisse de nombreux disciples qui ne cessent de proclamer leur respect et leur gratitude pour celui à qui ils doivent leur initiative et leurs succès scientifiques.

Il suffit de lire les souvenirs touchants de la vie de leur père que ses deux filles Mmes Paola Carrara et Gina Ferrero, lui ont consacrés, et qui ont été publiés ici même en partie, pour comprendre la magnanimité et la grandeur morale de Cesare Lombroso. Le volume qu'elles ont fait paraître ensuite constitue un monument de tendresse filiale impérissable.

Notons que la mort a adouci et presque éteint les haines qu'il souleva de son vivant. La presse des deux mondes, y compris des journaux comme l'*Ossevatore romano*, organe du Vatican, a rendu hommage à l'homme et à sa gloire.

Ce n'est pas le moment d'étudier ici son œuvre si vaste et embrassant tant de domaines de la vie sociale et politique. *La Revue* y reviendra.

Nous nous bornons aujourd'hui à envoyer à la famille de notre illustre collaborateur et ami l'expression de nos regrets profonds et unanimes avec notre admiration inaltérable pour l'homme grand et bon que fut Césare Lombroso.

JEAN FINOT.

(1) Voir, entre autres, mon *Préjugé des Races*.

# Le Mouvement Intellectuel en France

## I. — LETTRES ET ARTS

**Littérature allemande**, par Arthur Chuquet. (Armand Colin.)

Un des meilleurs juges, en matière d'histoire littéraire, M. Virgile Rossel, a dit de M. Arthur Chuquet qu'il est « l'homme de France possédant le mieux la littérature allemande ». Cette appréciation se trouve justifiée une fois de plus par le volume que vient de faire paraître l'éminent écrivain. M. Chuquet est un fin connaisseur des lettres et des lettrés de l'Allemagne. Il l'a prouvé par sa remarquable étude sur le *Goetz* de Gœthe ainsi que par sa très belle traduction de ce drame et du *Wallenstein* de Schiller. La France a eu le privilège d'initier l'Allemagne elle-même aux méthodes de l'histoire littéraire. Le premier ouvrage de ce genre fut publié, en 1766, par un Français, Michel Huber. Vint ensuite l'*Allemagne* de Mme de Stael, qui précéda de plusieurs années Gervinus. En France même cette tâche difficile a fait plus récemment l'objet de deux grands travaux: L'*Histoire de la littérature allemande* de Heinrich (1870-1873), fut longtemps considérée comme une œuvre capitale, peut-être parce qu'elle était unique alors en notre langue et quoiqu'elle fût entachée de partialité. L'*Histoire de la littérature allemande* de G. Bossert eut également un grand succès. Devenue classique, elle se distingue par l'érudition dont elle offre à la fois les avantages et les inconvénients. Il restait à présenter un tableau succinct, mais très clair de la littérature allemande, en passant en revue les hommes et les œuvres. M. Arthur Chuquet a résolu admirablement ce problème. Son livre, très complet, se lit sans aucune fatigue et avec le plus vif intérêt. Après l'avoir lu, on connaît exactement toute la question. L'auteur, en terminant, démontre que la littérature allemande actuelle n'est pas du tout à son déclin et que ses représentants contemporains lui promettent un avenir aussi brillant que son glorieux passé.

**L'Otage**, par Henry Buteau (Plon).

L' « Otage » c'est ici l'enfant, né dans le mariage, mais d'un autre père que le père légal ; et celui-ci, usant de droits que lui confère la loi, garde par devers lui son enfant légal afin de ramener et d'enchaîner au foyer la mère qui s'était échappée vers un autre amant. C'est une très grosse et très dramatique question, que pose avec beaucoup de force, avec une éloquence faite d'émotion et de pitié, ce beau roman d'Henry Buteau. On sait combien la loi a parfois des « tenailles » de fer. Tout enfant, né dans le mariage, est réputé du père. Hubert Magellan enlève à sa femme ce fils, son petit Jacques, avec lequel elle s'était enfuie auprès de l'amant. Et maintenant, de l'amant et de l'enfant, qui triomphera dans le cœur de la pauvre femme? Ce pauvre cœur de Jacqueline est vraiment écartelé entre son amour de mère et son amour de femme. L'auteur a voulu que l'amant se sacrifiât et s'expatriât. Et les pages où se déroule cette lutte pour l'enfant, et pour l'amant, sont parmi les plus dramatiques de ce beau roman.

**La légende de Jean-Jacques Rousseau,**
par Frederika Macdonald (Hachette).

C'est la traduction d'un ouvrage anglais que *La Revue* a déjà signalé lors de son apparition. Les lecteurs français pourront, grâce à cette version nouvelle, enrichie de documents, suivre plus facilement la démonstration de l'auteur. Car c'est d'une démonstration qu'il s'agit. Jean-Jacques Rousseau a été odieusement calomnié. Il fut victime de la conspiration littéraire ourdie contre lui, entre 1812 et 1818, et dont le résultat fut de présenter l'auteur de l'*Emile* comme un « crétin moral », dont la vie fut scandaleuse et la conscience vile. On peut prouver que ce jugement est faux, en dépit de l'opinion traditionnelle. C'est la tâche qu'assume l'auteur. Les *Mémoires* de Mme d'Epinay avaient été la pièce décisive versée au procès de J.-Jacques, par ses contemporains. Selon le mot de Goncourt, cet ouvrage avait « ensorcelé » la critique française. Or, Mme Macdonald apporte la preuve irréfutable de l'existence d'une première version. Toute la seconde version a été remaniée, coupée, augmentée, truquée, en un mot, tout simplement sous l'inspiration de Grimm et de Diderot ! Ces *Mémoires* calomnieux sont donc un pur *factum*, arrangé par Brunet. L'auteur de la *Légende de J.-J. Rousseau* a tiré ses meilleurs arguments de trois manuscrits inédits, qu'elle a découverts à la Bibliothèque de l'Arsenal. — On a voulu considérer ce livre comme un plaidoyer ; c'est une page d'histoire, où éclate la bonne foi, l'enthousiasme et le talent de l'auteur.

**Wagner**, par Henri Lichtenberger (Alcan)

L'auteur a très bien mis en lumière la portée morale de l'œuvre de Wagner. Pour la masse, Wagner n'est souvent qu'un musicien. Dans son œuvre existe pourtant tout un côté intérieur, qui échappe au gros du public. C'est dans *Parsifal*, que se trouve exposée et développée une aspiration nettement spirituelle. L'homme doit se régénérer « en s'élevant à la pitié consciente, au renoncement, en redressant sa volonté dévoyée, en abdiquant l'égoïsme dégradant ». Wagner a voulu par là élever l'œuvre d'art à la forme la plus haute du mystère religieux. En même temps qu'il ouvrait des champs nouveaux au rythme, à la mélodie et à l'harmonie, il proposait au monde un idéal religieux et moral. Le livre de Lichtenberger est écrit avec une absolue impartialité et un sens critique très juste. Si d'une part il sait dénoncer la tyrannie que Wagner a fait peser sur la musique, d'autre part il analyse, avec une précision remarquable, et admire sans réserve les réformes introduites par l'artiste de génie.

Ernest Gaubert et Jules Véran viennent de publier (Mercure de France) une curieuse **Anthologie de l'Amour provençal**. Par ci, par là on y rencontre des poésies ravissantes, qui nous initient à la conception de l'amour chez les poètes de la Provence. A côté des grands noms de Mistral et d'Aubanel, on en trouve beaucoup d'autres qui mériteraient d'être connus du grand public. Ajoutons que seuls les poètes provençaux contemporains figurent dans cette anthologie.

## II. — QUESTIONS SOCIALES

**Le catholicisme libéral en France**, par Georges Weill (Alcan).

Le titre de catholicisme libéral a été conservé quoique beaucoup de ceux qui l'ont professé aient répudié cette appellation, qui semble mettre en doute leur fidélité au dogme traditionnel. L'expression a le mérite de caractériser nettement les tendances de ceux qui ont tenté de réconcilier l'Eglise avec la société issue de la Révolution.

Trois tentatives ont été faites. La première fut l'œuvre d'un homme, Lamennais. Mais l'épiscopat le détestait comme libéral. Le pape Grégoire XVI condamna l'*Avenir*. — La seconde fut dirigée par Montalembert et les défenseurs de la liberté de l'enseignement. Leurs idées parurent victorieuses entre 1844 t 1850 ; mais, combattus par les intransigeants, ils succombèrent sous les condamnations répétées de Pie IX. — Enfin, sous Léon XIII, le catholicisme libéral se réveille ; le pape conseille le ralliement à la République ; les catholiques de gauche et les démocrates chrétiens gagnent du terrain, jusqu'au jour où, pour la troisième fois, ils sont désapprouvés par la parole pontificale.

Cependant, l'auteur estime que l'œuvre des catholiques libéraux n'a pas été vaine et qu'elle n'est pas terminée. Dans le domaine historique et scientifique, ils ont contribué à faire adopter par l'Eglise des conclusions plus larges qu'autrefois ; en politique, « ils ont montré que certaines antinomies, exagérées par les théoriciens, disparaissaient dans la pratique ; ils ont prouvé que l'Eglise pouvait grandir et prospérer au milieu d'une démocratie libérale, que certaines réformes sociales pouvaient être adoptées et mises en vigueur par les partis les plus opposés. »

**Le Crime et la Société**, par J. Maxwell (Flammarion).

J. Maxwell, qui est à la fois juriste et médecin, expose les idées actuelles sur la nature et les causes de la criminalité, qui lui paraît être un phénomène social normal. Il analyse l'acte criminel dans ses différentes variétés, étudie la responsabilité pénale, la criminalité dans ses rapports avec l'aliénation mentale, l'évolution contemporaine de la criminalité politique. Il montre le rôle considérable que joue l'hérédité dans la génèse du crime, et recherche les moyens dont dispose notre société pour le réprimer. A son sens, notre système pénal est insuffisant. Il faudrait une refonte générale de nos lois répressives.

**Le Congo Français**, par Félicien Challaye (Alcan).

L'auteur de ce livre, membre de la mission Brazza, a accompagné, pendant toute la durée de son dernier voyage au Congo, l'illustre explorateur chargé par le gouvernement français de faire une enquête sur la situation de la colonie. Après avoir décrit le pays et les habitants, tels qu'il les a observés, au jour le jour, il discute les trois grands problèmes qui se posent au Congo français. Problème psychologique: Quelle est la vie mentale, sentimentale, sociale des indigènes? Problème économique : Que vaut le régime des compagnies concessionnaires ? Problème politique : Que penser de l'administration et de ses rapports avec les noirs ? — Dans la dernière partie, l'auteur envi-

sage la question de politique extérieure à laquelle aboutit forcément l'étude du Congo français, la question internationale du Congo.

La conclusion du livre est assez pessimiste: « La vision du Congo français laisse au cœur une lourde tristesse ; elle impose à l'esprit le doute le plus angoissant sur la valeur morale de la colonisation européenne. Impossible, certes, de former le souhait chimérique que la France renonce à sa colonie, abandonne l'œuvre mal commencée. Mais quelques réformes simples et sages pourraient mettre fin aux vives souffrances des noirs, atténuer leur misère, préparer un avenir meilleur ; il faut qu'elles soient énergiquement réclamées par tous les honnêtes gens en France. »

**Les premiers interprètes de la pensée américaine**
par A. Schalck de la Faverie (Sansot).

Ces premiers interprètes, pionniers qui plantèrent les jalons de l'évolution américaine, furent les Puritains. Dès 1630, date du débarquement des colons venus du Nouveau-Monde sur la *Mayflower*, ils exercèrent leur influence et elle n'a cessé de pénétrer l'âme yankee. L'auteur, très renseigné d'ailleurs, s'est attaché à étudier cette influence principalement dans la littérature. Son ouvrage se présente, dans ces conditions, sous un point de vue tout à fait original. Il se place avec avantage à côté des grands travaux de Moses Coit Tyler, de Griswold, de Barrett-Wendell, de Knortz. Nous n'avions jusqu'ici sur ce sujet aucun livre de cette importance en français. La lacune est maintenant brillamment remplie.

Le puritanisme a laissé partout dans l'Amérique anglo-saxonne sa forte et profonde empreinte. C'est lui qui a donné l'impulsion à l'activité, à la culture des esprits, à toutes les tendances. Il a déterminé le courant fécond qui d'Etat en Etat a favorisé la prospérité et la richesse. Les penseurs qui s'inspirèrent des doctrines puritaines contribuèrent puissamment à ce développement. L'auteur esquisse leur biographie, analyse leurs œuvres. Ce sont surtout Cotton Mather, Benjamin Franklin, Washington Irving, Longfellow, Hawthorne, Emerson. Ils sont, les quatre derniers particulièrement, les vrais fondateurs de l'Amérique intellectuelle. Leur talent, qui s'est épanoui dans la beauté de sa fleur après avoir pris racine au tronc même du puritanisme,a donné l'essor aux idées américaines du XIX^e^ siècle jusque vers son milieu. Ensuite est venue la réaction. Suscitée par d'autres croyances, par l'infiltration étrangère, par l'immigration européenne, irlandaise, allemande, française, elle a ouvert d'autres voies, mais le puritanisme n'a point abdiqué. On doit reconnaître qu'il sut montrer de la grandeur, seulement il eut aussi des côtés mesquins. C'est par là que, sacrifiant souvent presque exclusivement à l'utile, son action à été plutôt funeste à l'art et à la poésie, mais elle se fait encore sentir victorieusement dans la politique et dans l'organisation administrative. L'auteur entre à cet égard dans des détails du plus vif intérêt. Grâce à lui, on connait exactement la force directrice de la pensée américaine, les grandes conquêtes qu'elle a réalisées depuis le XVII^e^ siècle et l'orientation qu'elle suivra dans l'avenir.

**Collaborateurs** *de LA REVUE.*

# FAITS & DOCUMENTS

## I. — SCIENCES ET INVENTIONS

### Les rats

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises les ravages qu'ils commettent dans les grandes régions agricoles. Ce fléau sévit actuellement avec recrudescence aux Etats-Unis, principalement dans le Nevada, l'Utah, et presque tout l'Ouest, où les pertes s'élèvent chaque année à plusieurs milliards de dollars. Les rongeurs sont à l'œuvre en nombre incalculable. Ils détruisent complètement les récoltes. Les bureaux de l'agriculture annoncent que si l'on ne prend pas des mesures énergiques pour exterminer ces terribles ennemis, leurs invasions redoubleront d'autant plus audacieusement que les champs cultivés offrent un appât constant à leur insatiable avidité. Les rats dont il s'agit ne sont pas de l'espèce qu'on trouve d'ordinaire dans les champs, ils ont le corps gros, les jambes courtes, les oreilles petites, le museau émoussé, le poil brun foncé ou brunâtre et la taille beaucoup plus grande que l'espèce commune de ces mammifères. Ils ont pullulé presque tout d'un coup dans la vallée du Nevada où, dans plusieurs fermes, on les évalue de 8 à 12 mille. Leurs trous sont si rapprochés, qu'on dirait d'immenses gâteaux de ruches. En été, ils infestent les immenses plantations d'alfa, de pommes de terre, et quand leur voracité n'est pas encore assouvie, ils attaquent les carottes et les autres plantes. Des hectares d'alfa se trouvent ainsi en peu de temps entièrement dépouillés. Comme les hordes de Barbares qui submergèrent l'Europe, ils émigrent de place en place, en répandant la désolation et la ruine sur leur passage.

Il fallait prendre un parti énergique. Le bureau américain de l'agriculture s'y est décidé et l'on vient d'organiser un service d'extermination des rats. Cela ne s'est malheureusement pas fait sans résistance de la part des cultivateurs eux-mêmes. Les moyens radicaux préconisés ont paru suspects à beaucoup de fermiers ignorants, et dans bien des cas les agents du gouvernement n'ont rencontré aucun concours, même de ceux qui étaient les plus directement intéressés à s'associer à l'œuvre bienfaisante de destruction. On a recommandé d'élever des faucons, des hiboux, des corbeaux et des corneilles, des hérons, des renards, des blaireaux, des belettes, tous animaux qui se nourrissent des rats et qui, quoi qu'ils puissent causer eux-mêmes quelque dommage, sont dans la circonstance d'habiles auxiliaires. Il y a lieu en effet de ne négliger aucun moyen de salut, car les rats sont extrêmement féconds et renouvellent fréquemment leurs portées de quatre à six petits. Ils vivent en petites colonies rapidement multipliées dans les endroits humides, les fossés d'irrigations, etc. Ils ont le flair de la sécurité autant que du danger. Ils savent même exactement que dans telle ou telle localité leurs ennemis naturels ont disparu et ils y opèrent en parfaite tranquillité, comptant demeurer indemnes indéfiniment. Si personne ne vient les troubler, un seul couple peut engendrer en cinq saisons des milliers de destructeurs. Or l'expérience a démontré qu'en dehors des chasseurs de rats nommés plus haut, faucons, etc., il n'y a qu'un seul système de s'en débarrasser :

c'est de les empoisonner. On a essayé du phosphore, mais il peut être nocif pour le bétail. Celui-ci n'a toutefois rien à craindre d'une composition d'alfa ou de blé saturé d'une solution de strychnine. Dans la vallée de la Nevada on a obtenu ainsi d'excellents résultats. L'alfa vaut mieux que le blé, qui peut être mangé par les oiseaux, cailles, pies, alouettes, etc. L'alfa est préparé en le coupant et le hachant menu, après quoi on l'arrose avec la solution faite dans la proportion de 30 gr. de strychnine pour 18 à 22 litres d'eau. Cette quantité suffit pour 15 kilos de foin d'alfa qui peut être conservé en sacs. Une pincée de l'alfa empoisonné se sème à l'endroit où les rats ont laissé leur trace. Le poison n'est pas assez actif pour exposer le bétail aux conséquences, s'il en mange. Etant donné que l'on compte jusqu'à 20.000 rats par 40 ares, la méthode indiquée en a exterminé 85 pour cent en très peu de temps. A la strychnine on peut substituer le carbonate de baryum. C'est le procédé le moins coûteux. Il ne faut toutefois en faire usage qu'en quantité rationnelle, parce que dans ces conditions le poison n'agit que sur les rats seuls, tandis qu'en quantité plus grande les animaux domestiques pourraient en éprouver des effets dangereux. On a conseillé également des arrosages de pétrole, que les rats ne peuvent, paraît-il, pas sentir.

### Les Plantes inconnues

Elles viennent de Chine et de Corée, et elles ont été introduites aux Etats-Unis par le Dr Frank Meyer, attaché au ministère de l'Agriculture en qualité d' « explorateur botanique », avec mission de découvrir principalement les végétaux qui peuvent être importés et acclimatés en Amérique. Ce chasseur de plantes — c'est son titre — a parcouru pendant trois ans la région située entre la Chine et la Corée, en faisant des centaines de kilomètres à pied et en pénétrant là où aucun homme blanc ne s'était aventuré jusqu'alors. Traversant à la nage des rivières sans ponts, se risquant au milieu de populations féroces et pillardes cruellement hostiles à tout étranger, il a bravé les intempéries du climat et affronté de nombreux dangers. C'est au prix de ces efforts et de ces fatigues qu'il a trouvé toute une série d'espèces végétales que l'on peut considérer comme inconnues et qui ne tarderont sans doute pas à être expédiées du Nouveau-Monde, lorsqu'elles y auront pris suffisamment racine. Dans le nombre figurent des céréales, comme le froment ; des graminées comme le sorgho, de l'orge et de l'avoine sans balle, un chou énorme plus exquis que tous ceux qu'on connaît et se conservant tout l'hiver en parfaite fraîcheur, en outre des dattes venant sans noyaux sur des arbustes épineux et extrêmement agréables au goût, des radis géants particulièrement tendres, des pêches qui ne craignent pas la gelée, etc., etc. L'explorateur agricole ne s'attache pas exclusivement à découvrir des plantes inconnues, il a surtout pour rôle de visiter les marchés, de voir ce qui s'y vend, d'y reconnaître les végétaux, plantes ou fruits, qui pourraient être cultivés en Amérique, de s'informer exactement de leur lieu d'origine, du mode de culture, de toutes les circonstances qui s'y rattachent, d'envoyer des graines et des plants avec des instructions précises, au ministère de l'Agriculture. Là des spécialistes les étudient avec le plus grand soin pour qu'on puisse les expédier ensuite dans la localité où le sol est le plus propice aux essais, et où l'on peut attendre de ces innovations les meilleurs résultats.

**La stérilisation du beurre**

Tout le monde sait que le beurre devient rance. Il a été démontré par nombre de savants dont les travaux sont classiques, que le rancissement est dû à la présence de différents microbes qui existent dans le lait ou qui viennent de l'eau employée pour le nettoyage des barattes et autres vaisseaux de bois dans lesquels on bat la crème pour faire le beurre. Cette eau est souvent contaminée par les infiltrations provenant des étables ou des fromageries voisines. Or, la pasteurisation qui détruit les germes présents dans le lait est sans effet toutes les fois que l'on continue à laver le beurre avec de l'eau plus ou moins infectée. Diverses méthodes ont été essayées pour stériliser l'eau en grande quantité. Aucune n'a été reconnue efficace, sauf peut-être celle de l'ozone, qui exige des précautions et un maniement tout particulier. Les expériences faites par Courmont et Nogier avec les rayons ultra-violets obtenus par une lampe à vapeur de mercure ont donné de meilleurs résultats. C'est sur ce dernier système qu'est basé le nouveau procédé de stérilisation du beurre, dû à MM. Dornic et Daire. A vrai dire, la stérilisation n'est pas encore absolue, mais il y a une réduction considérable des microbes et la conservation du beurre est à peu près certaine. Des beurres qui, dans les conditions ordinaires, rancissent au bout de huit jours, restent, avec le procédé de stérilisation, indemnes tout un mois, sans offrir au goût aucune différence avec les beurres frais. En moyenne il y a empêchement de rancir pour trois semaines. La nouvelle méthode peut s'appliquer à de grandes quantités de beurre à la fois, par exemple à une fabrication de 400 kilos. Elle n'est pas, assurément, d'une efficacité tout à fait impeccable, mais elle constitue un progrès sérieux et il est probable que les inventeurs le perfectionneront.

— **La stérilisation des boissons** par les rayons ultra-violets tend à entrer dans l'usage pratique. Les communications faites à ce sujet à l'Académie des Sciences de Paris, sont particulièrement intéressantes. C'est ainsi qu'on y a soumis 15 cent. cubes d'eau distillée et bouillie, contenue dans un récipient en quartz. Au bout de dix heures, il s'est produit un léger dégagement gazeux qui augmente proportionnellement d'abord, puis diminue. L'action se continue durant 200 heures, mais, pendant les 35 dernières le dégagement de gaz a complètement cessé. Ce gaz se combine avec l'oxygène et donne de l'eau. En outre il se forme, pendant l'action des rayons ultra-violets, de l'eau oxygénée. Celle-ci a pour effet de faire périr tous les microrganismes que les liquides aqueux pourraient contenir. L'action s'exerce également sur les ferments.

— **Le cleptographe**, inventé par M. Camusso, directeur de la Banque d'Espagne, de Ponerola en Piémont, est en apparence destiné à enregistrer les vols, en donnant une photographie du voleur et l'heure automatique où le vol a été commis. Cet appareil qui constitue un détective invisible, suit les allées et venues de tout individu dans la pièce où le cleptographe est installé et fournit ainsi des renseignements précis à la police dans la recherche du criminel.

— **La température des étoiles.** Il résulte des calculs de M. Nordmann, que l'on peut déterminer la température des étoiles en se basant sur des observations photométriques. La température du soleil serait de 5.990°, suivant d'autres savants, de 6.000°. La température de l'étoile polaire s'élèverait à 9.800 degrés.

Dr L. Caze.

## II. — LETTRES ET ARTS

*France :*

Le Salon d'Automne, une fois de plus, aura bien servi la cause de l'art, et bien mérité la reconnaissance des artistes et du public. Il est désormais prouvé que si l'art français a pu affirmer, depuis une vingtaine d'années, sa vitalité et sa nouvelle force, il le doit aux efforts de tous les artistes sincères et originaux, dont les divers Salons d'Automne ont consacré les succès.— Dans l'apport des étrangers c'est, cette année, l'exposition contemporaine italienne qui attire l'attention. Mais pour juger de l'art d'un pays étranger, il conviendrait qu'on nous en montrât toujours les plus notoires représentants.

×

Des lettres, jusqu'alors inédites, du grand chansonnier Pierre Dupont, et de Charles Gounod, apportent un témoignage très touchant de leur bonté et de leur noblesse de cœur. Pierre Dupont avait eu des débuts très difficiles. A son arrivée à Paris, en 1841 (deux ans après la mort, à l'hôpital, d'Hégésippe Moreau), il écrivait à son frère ces belles paroles : « Il y a deux voies : l'une me répugne, c'est la voie du métier littéraire, des feuilletons, du journalisme, de la vente de sa plume, du trafic de la pensée et de son intelligence. Il en est une seconde, plus lente, plus difficile, mais plus honorable, qui mène à la renommée pure et sans tache, c'est la voie de l'art. Ce sera la mienne, si Dieu me prête vie. ». — La protection de l'académicien Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, le fit nommer employé surnuméraire au secrétariat de l'Institut. Il connut, enfin, Gounod, dans le cabaret du père Fricaud, rue Guénégaud, près de l'Institut, où il dînait pour 1 fr. 30, sans le vin.

×

Il y avait entre Pierre Dupont et Gounod des affinités religieuses. Ils allaient ensemble entendre Lacordaire à Notre-Dame. Gannod était alors plein de ferveur religieuse, et l'on sait qu'une grande partie de son œuvre est inspirée et soulevée par un grand souffle spiritualiste. Il écrivait à Pierre Dupont, le 24 janvier 1844 : « J'ai fait votre commission, en particulier, à notre père commun (Lacordaire). Ses deux dernières conférences ont été deux chefs-d'œuvre. C'était *bon* à entendre... Je verrai le père demain soir ; j'espère qu'il me laissera un baiser pour vous...»

×

Le Congrès international pour la protection des paysages qui s'est tenu à Paris, a été le premier de ce genre. Son président, M. Ch. Beauquier, député du Doubs, a fait un brillant résumé de l'œuvre de la Société pour la protection des paysages en France, et M. A. Changeur en a heureusement marqué les résultats pratiques. Le Dr Conventz et le Dr Leander ont parlé pour la Prusse et l'Allemagne ; M. de Munck et M. Wauwermans pour la Belgique. Parmi les questions étudiées il faut citer le *classement obligatoire, moyennant indemnité*, par Me Cros-Mayrevielle, les *cités-jardins*, par notre collaborateur G. Benoît-Lévy, le *paysage et le déboisement*, et nombre d'autres sujets touchant la protection des beautés naturelles, qui ont montré toute l'ampleur de la question et la nécessité de coordonner les efforts de tous.

×

C'est peut-être une question qui se pose que de savoir si Stendhal ne fut pas, par quelques côtés, entaché d'hypocrisie. On l'a surtout loué de sa sincérité, volontiers combative et hargneuse. Notre éminent collaborateur, M. A. Chu-

quet, a relevé pourtant nombre de ses inexactitudes, voire de ses mensonges. Et si M. H. Parisot est d'avis que Stendhal est « sans hypocrisie », M. Paul Bourget note, malgré son culte pour Beyle, ses « attitudes ». Mais n'est-ce pas Stendhal lui-même qui appelait un jour Napoléon « l'usurpateur Bonaparte » et écrivait, une autre fois : « Napoléon que toujours j'adorai » protestait de sa fidélité aux Bourbons, et les traitait ensuite de « boue fétide »? On sait enfin assez quel fut toujours son goût des déguisements et des pseudonymes. — Stendhal a bénéficié, pour sa réputation de franchise, des diverses vérités qu'il aimait à dire crûment sur autrui.

×

*Etranger :*

L'exposition internationale de Beaux-Arts et le concours international d'architecture, qui se tiendront à Rome, en 1911, à l'occasion des Fêtes commémoratives, s'annoncent comme remarquablement intéressants. Il s'agit, pour les architectes, de trouver le meilleur type d'une *maison moderne*, et d'établir les meilleures données pour sa construction. Le comité s'est inspiré heureusement de l'idée de montrer les progrès accomplis depuis trente ans, dans l'originalité des types architectomiques, la variété de la décoration, l'élégance et l'utilité pratique de l'aménagement, de façon à mettre en lumière les nouveaux apports et les nouveaux besoins de la civilisation des différents peuples. Trois prix importants seront attribués, de 150.000, 100.000 et 50.000 lires. — L'exposition internationale des Beaux-Arts est dotée de deux prix de 50.000 lires pour la peinture et la sculpture, et d'un prix de 20.000 lires pour les gravures et lithographies.

×

Georg Scherer, le poète sud-allemand des *lieder*, est mort à Munich, à l'âge de 81 ans. Maître d'école primaire en Franconie, il poussa jusqu'au doctorat, et fut longtemps professeur et bibliothécaire à l'école royale d'art à Stuttgart. Il y a vingt ans, il vint à Munich, et se voua avec passion à l'étude du *lied* allemand, populaire et enfantin. Son volume de vers *Poésies* (1864) lui conquit la notoriété. Il publia depuis, entre autres : *La forêt poétique allemande*, *Les plus beaux lieder allemands*, *Les saisons*, etc., tous recueils de morceaux choisis, et aussi de poésies personnelles, qui ont rencontré le plus vif succès dans l'Allemagne du Sud.

×

L'enseignement de la littérature comparée est tout à fait à l'ordre du jour dans les Universités des Etats-Unis. Il y a trouvé un terrain favorable. Le passé intellectuel, aux Etats-Unis, ne paraît pas à ceux qui l'étudient, lié, comme dans chacun des pays d'Europe, à une seule tradition nationale. Et le paradoxe est piquant de trouver, dans la façon américaine, d'envisager l'histoire littéraire, une mentalité plus « européenne » qu'en Europe même. Aux universités Columbia et Harvard, à Chicago et à Boulder (Colorado) il y a des chaires de littérature comparée. L'Université de Cincinnati vient de recevoir un don de 100.00 dollars pour en fonder une.

Voici, à titre d'exemple, le programme de l'enseignement, donné dans cette branche, à l'université Columbia.

« Le but du département de la littérature comparée ressort des données suivantes : 1° son objet fondamental est l'histoire de la littérature ; 2° il se préoccupe spécialement des éléments communs à diverses littératures ; 3° il considère chaque littérature particulière comme une partie constitutive de la culture européenne gé-

nérale, et non pour elle-même seulement. Ces cours se préoccupent de l'évolution et des relations réciproques des littératures particulières, des grands enchaînements historiques, du développement des genres et du caractère formel des grands monuments littéraires, soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports mutuels. »

On doit à cet enseignement nouveau toute une série de monographies de valeur, comme *la Renaissance italienne en Angleterre*, de M. Einstein ; *Ossian en Allemagne*, de M. Tanbo ; *Racine et Corneille en Angleterre*, de Mlle Caufield, etc., etc.

×

Nous avions annoncé l'apparition d'une revue féminine la *Mehâsin*, à Constantinople. Son fondateur Asaf Mon'animer Bey en voulait faire le moyen de relever le niveau moral et intellectuel de la femme ottomane, et de compléter son instruction. Les débuts ont été difficiles. Mais on fait de nouveaux efforts, et il sera curieux de voir si une revue féminine mensuelle tirant à 2.000 exemplaires, ne pourra pas vivre dans la jeune Turquie et plaire aux « désenchantées » de là-bas.

×

Il s'est tenu ces jours derniers à Bâle, une intéressante exposition du mobilier et de l'art de l'ameublement. Un grand progrès a été réalisé depuis la première tentative faite en 1901, sans cependant que l'exposition bâloise ait été aussi remarquable que celle de Munich en 1908, dans le même domaine. Un des succès a été la chambre d'enfants, et la délicieuse *Nursery* pour petite fille. On remarquait aussi un salon de musique, avec des meubles en bois d'acajou ; une bibliothèque, une chambre à coucher, etc.,toutes installations témoignant du goût et de l'habileté des artistes et fabricants bâlois.

×

L'idée de fonder, à Berlin, un nouveau théâtre consacré à Gœthe, semble prendre corps. Ce futur théâtre serait construit dans la Günzelstrasse, il aurait comme annexe une salle de concerts. L'initiative s'adresse au peuple, car le prix d'entrée ne sera que de 2 marks (2 fr. 50).

×

Le congrès des libraires et éditeurs réuni à Rome, le mois dernier, a adopté, à l'unanimité, une résolution reconnaissant la haute utilité de l'Office international de bibliographie et documentation de Bruxelles. Cette coordination des renseignements bibliographiques est non seulement de grande valeur pour les chercheurs et les savants, mais elle a une action pratique sur le commerce des livres en général. Aussi l'association typographique italienne a-t-elle décidé, dans l'intérêt même du commerce de la librairie, de prendre part au Congrès international de Bruxelles, l'année prochaine.

×

Le doyen des descendants de Lessing, en Allemagne, Carl Robert Lessing, le propriétaire actuel de la *Gazette de Voss*, a eu l'heureuse idée de donner au Dr Arend Buchholz, un de ses collaborateurs, tous les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire de sa famille. C'est peut-être la première tentative faite pour écrire l'histoire familiale d'un grand écrivain, et la poursuivre jusque dans les plus petits détails de vie familiale, qui situent et éclairent tous les alentours d'une personnalité intellectuelle historique. On voit d'où sortent les Lessing, depuis le XVIe siècle ; quels étaient les proches du grand homme ; quels furent ses descendants, etc. Un beau monument de piété filiale, et d'intéressants documents pour les chercheurs.

E. DE MORSIER.

III

# CHRONIQUE SOCIALE

*France :*

C'est la loi anglaise de 1802, en Angleterre qui a réalisé, la première, l'idée de l'inspection du travail. En France, la loi du 9 septembre 1848, fixe encore actuellement, à douze heures la journée de travail des adultes, dans les ateliers. La loi de 1874 organisa, la première, une inspection du travail, salariée par l'Etat. La loi de 1892 l'a réorganisée, et lui a donné sa forme actuelle. Il y a, aujourd'hui, 128 inspecteurs et inspectrices départementaux. Or le nombre des établissements soumis à l'inspection atteignait, en 1907, 522.130; et le nombre des travailleurs: *quatre millions*. Il y a donc insuffisance numérique du service de l'inspection. De plus, il est nécessaire d'augmenter les connaissances techniques des inspecteurs. Enfin il n'y a pas, en France, d'inspection *médicale* du travail, comme en Allemagne, en Belgique ou en Angleterre. Depuis 1898 on compte, dans ce pays, un chef du service de l'inspection médicale, qui a, comme collaborateurs, 2.000 médecins certificateurs. Les ouvriers sont obligés de se soumettre à la visite périodique de ce médecin. Les frais sont à la charge non de l'Etat, mais du patron. Dans un remarquable rapport, présenté à l'*Association pour la protection légale des travailleurs*, M. Eugène Petit a formulé le vœu qu'on institue, en France, un service médical de ce genre, dans chaque centre industriel.

×

L'importante étude publiée, ici-même, par le Dr Cruchet, sur *la Crise médicale en France* (Voir *La Revue* du 1er septembre 1909) a soulevé dans tous les milieux médicaux d'intéressantes controverses. On sait que, tout récemment, le syndicat des médecins de Paris a pris la décision d'élever le montant des honoraires. Les médecins de Berlin, à leur tour, se préparent à suivre cet exemple. A côté de grands spécialistes, comme les professeurs Israël ou Oppenheim, la plupart des praticiens ne connaissent que les visites à 1 mark (1 fr. 25 cent.). Un docteur de Dresde a déclaré que ses confrères allemands sont les plus misérablement payés du monde. Les cliniques gratuites leur font une concurrence désastreuse, car elles sont excellentes. — En France le conflit est actuellement à l'état aigu entre les Mutualités et les syndicats médicaux. M. Loubet s'est même entremis, à ce sujet, tout récemment, dans la commission mixte médico-mutualiste, qui lui avait demandé de la présider.

×

On sait que la célèbre école dentellière de Burano, près de Venise, a été fondée pour restaurer l'art de la dentelle, abandonné depuis 1845. A la suite de l'hiver terrible de 1872 le pain manquait dans les familles de pêcheurs. Quelques grandes dames philanthropes firent apprendre la dentelle aux filles du pays. La prospérité règne aujourd'hui à Burano. S'inspirant de ce bel exemple, une institutrice, voyant la misère des familles dans un coin de l'Auvergne, recueillit cinq fillettes auxquelles elle enseigna le secret de la dentelle. C'était en novembre 1905. En 1906 on comptait 37 dentellières autour de Marvejols, en 1907 elles étaient 311. La fille de la Lozère, qui mène aux champs ses troupeaux, emporte avec elle, son carreau et ses fuseaux, et sans

renoncer aux travaux du ménage, arrive à gagner ses deux francs par jour.

×

Dans l'article de notre collaborateur M. G. Benoît-Lévy, sur la *Beauté de Paris*, paru dans notre dernier numéro, il est fait honneur au baron Haussmann de l'idée de prolonger les Champs-Elysées et les Tuileries, à travers Paris, par la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine actuelles, jusqu'au Bois de Vincennes. En réalité c'est Verniquet, l'auteur d'un plan de Paris avant la Révolution, qui l'avait eue le premier. — Ajoutons qu'une erreur typographique a fait attribuer 30 mètres, au lieu de 30 hectares, au terrain de sports mis par le marquis de Polignac à la disposition de la ville de Reims, et très heureusement aménagé par M. E. Redont, architecte paysagiste du ministère de l'Instruction publique, et auteur du plan d'extension de la ville de Bucarest.

*Etranger :*

L'Argentine, pour fêter le centenaire de son indépendance, proclamée le 25 mai 1810, prépare des fêtes solennelles. Une exposition universelle s'organise à Buenos-Ayres, cette capitale dont l'étendue égale celle de Paris et qui compte aujourd'hui un million, 200.000 habitants. Une des curiosités en sera l'exposition rétrospective, et actuelle à la fois, de tous les systèmes et moyens de transport, depuis le chemin de fer ordinaire jusqu'au monorail ou au câble aérien, depuis le premier camion automobile jusqu'au monoplan dernier modèle. Ces fêtes de la République Argentine seront suivies certainement avec intérêt en Europe, et tout particulièrement par les peuples latins. L'Argentine compte, en effet, jusqu'à 1.500.000 émigrants italiens, 800.000 Espagnols et 250.000 Français.

×

Le développement de la marine marchande de l'Allemagne depuis dix ans est un fait capital dans l'histoire économique de l'Europe. On sait que la grande prospérité économique de l'Allemagne date de la conclusion des traités de commerce, en 1893 et 1894. Or c'est la marine marchande qui a permis aux négociants et industriels de conquérir outre mer de nouveaux marchés. Les capitaux s'intéressent aux sociétés de navigation et construction maritime. Les subventions de l'Etat ne jouent aucun rôle. La ligne Hambourg-Amérique, qui a 387 navires ne reçoit rien de l'Empire. Hambourg est aujourd'hui le point d'arrivée ou de départ de 128 lignes, dont 81 portent le pavillon allemand, 35 le pavillon britannique, et 11 le pavillon français. En 1883 le pavillon étranger l'emportait, dans les ports allemands, sur le drapeau allemand. En 1906 ce dernier l'emporte de moitié, 15 millions de tonnes contre 10 millions.

Quant à l'émigration allemande aux Etats-Unis elle décroit depuis 1881 (30.000 environ par an actuellement). Mais celle des autres pays se faisant par Hambourg augmente: 338.000 pour l'Autriche-Hongrie, 285 mille pour l'Italie et 258 mille pour la Russie, en 1907.

×

D'après le dernier rapport statistique concernant les églises des Etats-Unis, on peut noter quelques curieuses variations du baromètre religieux dans l'Amérique du Nord. Durant les premières années de la République américaine, les territoires du Sud et de l'Ouest, qui avaient appartenu longtemps à l'Espagne, puis à la France, restèrent sous l'influence catholique. Encore aujourd'hui, la population du Massachussets compte 60 pour cent de catholiques, et celle de Rhode Island, 74 pour

cent. Dans la Floride de l'ouest, la religion catholique seule était autorisée. Les Bibles protestantes, et autres écrits huguenots étaient saisis et brûlés. Les seuls Etats, à l'ouest du Mississipi, où l'Eglise catholique prédomine actuellement: Nevada, Arizona et Montana, sont parmi les régions les moins peuplées. Le catholicisme a été importé et implanté dans la Nouvelle-Angleterre, par des prêtres étrangers irlandais. Il fait peu de progrès; mais il est toujours très vivace, et ne manque pas une occasion de défendre les intérêts de l'Eglise, jusqu'en politique.

×

Le *London County Council* vient de publier le rapport démographique de la métropole de l'Angleterre pour l'année 1908-1909. La population de Londres, proprement dite, atteignait, au 30 juin dernier, le total de 4.835.962 habitants. Celle de Londres et des régions suburbaines (les *suburbs*) se montait à plus de 7 *millions et demi* (7.557.190). La mortalité moyenne de cette colossale agglomération n'est que de 15 pour mille.

Ajoutons que le *London County Council* a dépensé, depuis quinze ans qu'il a été fondé, plus d'un demi-milliard en créations, améliorations des rues et voies de transport. Durant l'année 1908, les chemins de fer métropolitains de Londres ont transporté 356 millions de voyageurs, les tramways 590 et les omnibus 276 millions.

×

Ce qui fait une des forces du parti socialiste allemand c'est qu'il s'efforce, par tous les moyens, d'enrôler la jeunesse ouvrière sous son drapeau. Aussi le comité berlinois du parti de la *Social-démocratie* entretient des cours sur les questions économiques, politiques et sociales, à l'effet de perfectionner l'instruction des jeunes gens, qui veulent se vouer à l'action politique et à l'organisation syndicale. Une bibliothèque est jointe à cette école (*Fortbildungsschule*), et on y étudie la littérature et les sciences naturelles.

×

Le récent ouvrage d'un missionnaire anglais, Charles Swan, intitulé *l'Esclavage d'aujourd'hui, Une vue de la position actuelle en Afrique* jette une triste lumière sur le commerce des esclaves qui se poursuit dans les possessions portugaises aux Indes. L'auteur connaît les contrées dont il parle, il possède les différents dialectes des natifs; il a pu voir ce qu'on cache aux autorités officielles et entendre les plaintes lamentables des pauvres nègres. Angola est le point central de la traite, qui se dissimule sous le nom de *contract labor*, sorte de travaux forcés par contrat. A Angola, à San Thome, à Principe les planteurs entretiennent de véritables esclaves. On les charge sur les bateaux, qui les transportent aux îles portugaises, comme un véritable bétail de travail. Il y a dans le livre de Swan des témoignages, et des photographies, qui sont un vrai martyrologe de la souffrance humaine. — « Oui, dit l'auteur, ces malheureux nègres sont soi-disant de libres travailleurs, mais comme le troupeau de moutons qui a la liberté d'aller à l'abattoir. »

×

La *Telephone Newspaper Company* d'Amérique, déclare qu'elle sera bientôt en mesure de transmettre à ses abonnés les principales nouvelles d'intérêt politique et général. C'est la première fois qu'on essaye de réaliser pratiquement le « journal téléphonique ». Le directeur de la Compagnie, M. Gillam, compte également donner l'audition des opéras et concerts à ses abonnés.

L. Chevalier.

# ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

I

### Correspondant

10 Octobre.

Sous le titre : *Les dix-huit francs des Constituants*, J. ANGOT DES ROTOURS retrace les circonstances dans lesquelles fut instituée l'indemnité parlementaire, le 12 août 1789. Cette indemnité fut fixée à 18 livres par jour de résidence à Versailles, plus une indemnité de 5 livres par poste (deux lieues) pour l'aller et le retour. Cette décision de l'Assemblée ne fut pas accueillie sans protestations. Quelques députés en demandèrent la suppression. Des manifestations furent organisées contre la Constituante, aux cris de : *Rendez-nous nos dix-huit francs et f... le camp.* « Qui sait, dit en terminant l'auteur, si, dans les motifs qui déterminèrent les députés à se déclarer inéligibles pour la législature suivante « n'entra pas quelque désir de répondre par une démonstration de désintéressement, unique dans l'histoire parlementaire, à la petite campagne menée contre les dix-huit francs ? ». — Dans *le budget et les fonctionnaires*, L. CADOT propose de ramener l'effectif en administrations à un niveau qu'elles n'auraient pas dû dépasser. Pendant cette période, les nominations de début se feraient rares et les jeunes gens chercheraient une carrière en dehors des bureaux. Ils y gagneraient en initiative et en caractère et le népotisme décroîtrait. — H. BORDEAUX présente une biographie du *Marquis Costa de Beauregard.* — De O. HAVARD, une étude sur *le méthodisme en Angleterre et en France.*

### Grande Revue

10 Octobre.

D'un prochain volume de *papiers posthumes* d'IBSEN, la *Grande Revue* publie quelques notes du célèbre dramaturge. Ce sont surtout des remarques mises en marge de ses principales œuvres : *Empereur et Galiléen*, *Maison de Poupée*, *les Revenants*, etc., et une scène coupée de *Hedda Gabler.* — Dans *Syndicalisme et Elections*, L. NIEL soutient que le syndicalisme ne doit pas participer officiellement, *électoralement*, aux élections de 1910 ; car le syndicat ne groupe pas des citoyens ayant les mêmes opinions politiques, mais des salariés, ayant les mêmes intérêts professionnels. — *Folie et aviation*, d'après H. GRÉGOIRE, vont souvent de pair. Nul rêve n'a plus séduit les faibles d'esprit que celui de la conquête de l'air. De tout temps, il s'en est rencontré qui s'imaginaient que leurs corps n'était plus soumis aux lois de la pesanteur, et, pendant un laps de temps plus ou moins long, quittait la terre pour entrer dans le ciel au gré de sa fantaisie. Les récents progrès de la navigation aérienne n'ont fait qu'augmenter le nombre de ces malades.

### Mercure de France

16 Octobre.

Dans les *Illuminés de Fareins*, G. LATREILLE raconte l'histoire d'une secte janséniste, les Fareinistes, ainsi appelés du nom d'un village de l'Ain, à 25 kilomètres de Lyon. A la fin du XVIII[e] siècle, deux prêtres, les frères Bonjour, admirateurs du fameux diacre Pâ-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, allemandes, anglaises et américaines, espagnoles et néerlandaises* dans notre numéro du 15 Octobre 1909.

ris, créèrent une agitation qui aboutit à des scènes semblables à celles du cimetière Saint-Médard. Les *convulsionnaires* étaient nombreux dans la région lyonnaise. Ils étaient saisis de douleurs aiguës qui se manifestaient par des cris, et par une vive agitation. Pour se soulager, ils se donnaient eux-mêmes des coups violents, qui, au lieu de les blesser, les guérissaient. Mais, parfois, les douleurs étaient si grandes que les malheureux imploraient l'aide des assistants... Pour donner ces *secours*, on se servait de marteaux, de pilons de fer, pesant vingt-cinq à trente kilos, de pierres et de bûches énormes. Quelques-uns se faisaient mettre dans un feu très ardent et y trouvaient un agréable « rafraîchissement » ; d'autres exigeaient qu'on les enterrât tout vifs dans la cendre et le vinaigre ; plusieurs se faisaient tordre les membres avec de larges tenailles de fer, ou se couchaient sur des planches coupantes et sur des pieux pointus. Les convulsionnaires se plaisaient à recevoir des coups d'épée à la gorge, dans les yeux, dans l'estomac, dans le ventre ; mais « ces singuliers privilégiés de l'œuvre divine se trouvaient instantanément guéris. » La secte existe encore aujourd'hui. Elle compte près de deux cents adhérents, presque tous à Fareins ou dans les environs. Toutefois les illuminés actuels ont rapproché leur doctrine de celle du jansénisme orthodoxe. Ils ne fréquentent pas l'Eglise, n'ont d'autre sacrement que le baptême et pratiquent une sévère moralité. — P. QUILLARD donne un portrait psychologique et littéraire du poète *Stuart Merrill.*

**Nouvelle Revue**
15 Octobre.

Le 8 septembre 1792, C. Desmoulins fut élu député de Paris. Appartenant à la montagne, il résolut de défendre son parti dans un « ouvrage périodique ». Il ressuscita, alors, son journal de 1789 : *les Révolutions de France et de Brabant.* Le Camille Desmoulins journaliste qu'étudie notre éminent collaborateur, A. CHUQUET, est celui de la Convention (septembre-décembre 1792). Il s'associa Merlin de Thionville, son collègue et ami. Aucun des deux conventionnels ne devait signer et n'a signé ses articles. On ignore s'il eut des collaborateurs permanents. Mais on reconnaît assez bien la manière de Camille, claire, vive et colorée. Merlin est plus violent, et, peut-être, plus vigoureux que Camille ; mais il est terne et ce qu'il écrit a comme une teinte grise. Le journal exalte Danton et Robespierre, et prend à parti les Brissotins (qu'on a, depuis, appelés Girondins). Au reste, le journal était mal fait et déplorablement imprimé. — Dans les *Bourses du Travail en Angleterre et en Hongrie*, M. BELLOM insiste sur la tendance qui se manifeste dans ces deux pays, à transformer les Bourses du Travail en bureaux de placement. Cette tendance semble dangereuse à l'auteur : « Au cours de l'exécution de cette tâche, l'Etat perdrait en autorité, et compromettrait, loin de l'améliorer, l'avenir de la paix sociale. »

**Revue des Deux Mondes**
15 Octobre.

L. BERTRAND, sous le titre: *la mêlée des religions en Orient* donne un bilan des différentes confessions et en tire certaines conséquences pour la politique européenne. L'Islam est toujours puissant. En tant que foi, il n'a pas perdu un pouce de son territoire. Il en a même gagné. Il est aussi dominateur qu'aux siècles les plus brillants de son histoire, peut-être davantage, car la présence de l'étranger exaspère, chez ses fidèles, le sentiment religieux. Quant aux autres religions,

elles haïssent l'Islamisme et se détestent mutuellement. Elles se supportent tant bien que mal, car elles ne peuvent pas faire autrement ; mais chacune se retranche dans son hostilité. « Le fanatisme est une maladie endémique et chronique... A Constantinople, en avril dernier, une jeune fille turque fut martyrisée, et son fiancé tué par la soldatesque et la populace, pour l'unique raison que ce fiancé était grec... Si, après cela, on s'obstine à espérer que le triomphe de la libre pensée, en Orient, n'est plus qu'une question de jours, c'est qu'on a la foi robuste. » Dans ces conditions, la propagande religieuse ne peut être que vaine. De fait, en dehors du cercle restreint des Maronites, des petites communautés grecques-syriennes, chaldéennes, arméniennes et coptes, il n'y a rien à faire. En principe, il est entendu, chez tous les missionnaires européens, que l'*on ne convertit pas*. Alors, que font-ils ? Ils font du bien en soulageant les misères, en ouvrant des écoles, des hospices et des orphelinats. Le gouvernement turc ne voit pas leur œuvre d'un mauvais œil, car il se décharge sur eux de tout le service d'assistance publique. La conclusion générale, c'est qu'à vouloir transformer l'Orient, nous perdons notre argent et notre peine. « La masse, de toute la force de son instinct, réagit contre l'étranger. Le malaise économique dont elle souffre dans les villes, le renchérissement des vivres et des loyers, la disproportion entre les salaires minimes et un travail toujours plus intense et plus pénible, ce sont toutes les misères dont elle nous rend responsables. Et, d'autre part, elle est loin d'être aussi éblouie que nous pouvons le croire par les beautés de notre civilisation. » — BIARD D'AUNET signale l'importance de la récente *union des colonies britanniques sud-africaines*. Cette fédération s'est opérée avec une promptitude imprévue. Elle groupe des populations non seulement d'origines différentes, mais hier encore ennemies, ne parlant pas la même langue et divisées par la nature de leurs intérêts. La nouvelle constitution est semblable à celle de l'Australie et du Canada, pour ce qui est des droits de la métropole et de ses rapports avec l'Union. L'autonomie accordée à chacune des colonies africaines est concentrée en un seul gouvernement. Rien n'est changé au régime des territoires limitrophes. Mais il est prévu que, plus tard, ces territoires pourront être incorporés à l'Union, qui ne comprend, pour l'instant, que le Transvaal, le Cap, le Natal et l'Orange. Comme en Australie, le choix de la capitale a provoqué des compétitions. Pour se mettre d'accord, il a fallu partager les honneurs. Prétoria (Transvaal) devient le siège du gouvernement de l'Union ; mais le Parlement tiendra ses séances au Cap, les deux villes étant situées à 1.200 kilomètres l'une et l'autre, l'arrangement ne semble pas très pratique. On le revisera, sans doute, quand on en aura reconnu les inconvénients ou quand l'incorporation de la Rhodésia à l'Union aura déplacé le centre de gravité du système. — Du marquis de SÉGUR, la suite de ses études sur le *Couchant de la Monarchie* (la victoire de Turgot et les conséquences de cette victoire). — De V. GIRAUD, un portrait d'une amie de Chateaubriand, *Mme de Duras*. — A. REBELLIAU, dans : *Deux ennemis de la Compagnie du Saint-Sacrement*, donne de curieux détails sur les rapports de cette compagnie avec Molière et Port-Royal.

**Revue de Paris**

15 Octobre.

Ch. ANDLER étudie la vie et l'œuvre du poète allemand *Detlev von*

*Liliencron,* mort récemment. Après le grand silence du lyrisme allemand, qui durait depuis la mort de Heine, la voix de Liliencron avait paru libératrice et on a écrit que « sa pensée semblait faite de la vie et de la lumière qui remplissent un monde jeune, émergé récemment de l'inconnu. » Cet enthousiasme fut, du reste, assez tardif, car Liliencron fut longtemps peu goûté. Lorsque le succès lui vint, ce ne fut pas pour ce que son œuvre contenait de plus délicat. Le peuple allemand a estimé Liliencron pour son blason, pour son passé d'officier expert à conter savoureusement ses aventures de guerre, et aussi « pour sa qualité de buveur émérite, disposé à dénombrer jovialement ses conquêtes féminines. » Les qualités vraies de Liliencron, qui sont d'un artiste puissant, d'un penseur triste, d'un créateur verbal, qui renouvela les formes de son art, ne furent appréciées que beaucoup plus tard. — A. BOPPE fait connaître beaucoup d'œuvres ignorées d'un artiste du XVIII^e^ siècle, Favray, qui fut, par excellence, le *peintre de Constantinople.* — Dans le *Cheval, Richesse Nationale,* XXX passe en revue nos principales races chevalines et examine l'avenir qui leur est réservé.

## II. — REVUES POLITIQUES, ECONOMIQUES ET SCIENTIFIQUES

### Journal des Economistes

15 Octobre.

D'une étude de E. LETOURNEUR, il ressort que *le port de Paris* est le premier de France. En 1907, son trafic s'est élevé à 10.845.558 tonnes, alors que celui de Marseille, qui vient ensuite, n'atteint que 7.130.738 tonnes. Quant aux ports fluviaux, Rouen arrive en seconde ligne avec deux millions et demi de tonnes, puis viennent Vigneux et Dunkerque (canal de Bourbourg) avec moins d'un million et demi de tonnes. Le nombre des importations est presque triple de celui des exportations, ce qui est naturel, car avec son immense population, Paris constitue un centre de consommation très intense. Le trafic augmenterait davantage, si l'outillage n'était pas tout à fait insuffisant. Les abris, les magasins, font défaut. Il n'existe pas de cale de radoub, et les raccordements aux voies ferrées sont insignifiants. Il faudrait également unifier les services. Certains dépendent de la ville, d'autres de l'Etat, selon qu'il s'agit des canaux, qui font partie du domaine municipal, ou de la Seine qui est du domaine national. En terminant, l'auteur donne une statistique des transports des voyageurs par les bateaux parisiens. Le trafic, qui déclinait depuis plusieurs années, s'est relevé de près de 500.000 unités pendant l'année 1907. Il a atteint le chiffre de 20.539.000 voyageurs.

### Réforme sociale

1^er^-16 Octobre.

A. MASCAREL considère *l'amour du clocher comme un principe d'attachement* au sol natal. D'une récente enquête il tire deux conclusions: la première est que, pour empêcher l'exode des populations, il ne faut pas négliger le secours de la religion ; la seconde, c'est que la vie corporative, étouffée par un siècle d'individualisme révolutionnaire, ne demande qu'à renaître parce qu'elle est fondée sur la nature des choses. — *L'enseignement agricole* est préconisé

par P. DE VUYST comme moyen *d'empêcher l'exode rural.* La vulgarisation de la science agricole tendant à augmenter la production, le paysan sera moins tenté d'émigrer. De plus, l'enseignement, considéré dans son sens le plus large, y compris l'instruction professionnelle des jeunes filles peut améliorer les conditions de la vie rurale (hygiène, alimentation, confort). Enfin, l'instruction et l'éducation peuvent remédier aux causes morales de la désertion des campagnes, en rehaussant la dignité de la profession agricole, en faisant aimer la vie des champs et en montrant ses avantages comparés à ceux de la ville.

### Revue Philosophique
Octobre.

A. REY présente le bilan du *VI*e *Congrès International de Psychologie* qui s'est tenu à Genève, du 3 au 7 août 1909. La tendance très nette de ce congrès, c'est la position prise par la psychologie comme science expérimentale. « Tout ce qu'il y eut de sérieux là-bas fut d'un positivisme rigoureux, et il y eut beaucoup de choses sérieuses. Ce qui sembla vain, stérile ou désuet, ou même quelque peu « fumiste » se trouva précisément là où le fameux retour offensif de la métaphysique montrait trop le bout de l'oreille. Il y eut même quelques variations qui firent plus que friser le ridicule, à voir la tenue de l'auditoire en les entendant exécuter. La philosophie bergsonnienne, la philosophie pragmatique sont d'excellente métaphysique. Mais en face d'elles et en dehors d'elles, il y a de l'excellente psychologie scientifique et expérimentale. Voilà l'enseignement le plus net du Congrès de Genève. » — De L. ARRÉAT, une étude sur les rapports de l'*esthétique* et de la *sociologie* ; de E. d'OLIVEIRA, *la philosophie néerlandaise.*

### Revue politique et parlementaire
10 Octobre.

Dans *quelques erreurs politiques contemporaines*, P. LACOMBE, s'en prend surtout au parti radical-socialiste, qui a contracté alliance avec les collectivistes sans se douter que c'était traiter avec son plus dangereux adversaire. Des situations analogues se sont souvent présentées dans l'histoire. Les Jansénistes, qui voulaient donner plus de liberté à l'église vis-à-vis du pape, se sont trouvés empêchés par le voisinage du protestantisme. Les pires adversaires des Constituants ont été les Montagnards de 1793, car ce sont eux, plus que les Royalistes, qui ont fait avorter la révolution libérale et parlementaire des Constituants et remirent la France dans le terrain absolutiste. — Après avoir donné un état des *travaux actuels du canal de Panama*, R. INGOUF évalue à au moins 500.000 dollars le prix des travaux qui restent à faire et à plus de cinq ans le délai nécessaire à leur exécution. Mais, « pour qui connaît l'opiniâtreté américaine, il est permis d'affirmer que, quelque grandes que soient les difficultés accumulées, l'œuvre commencée ne sera jamais abandonnée et qu'elle sera menée à bonne fin. » — Du Dr PECKER, une étude sur *la lutte scolaire contre la tuberculose.* Les écoles doivent être assainies et leur aménagement mis en harmonie avec les règle de l'hygiène scientifique. Les élèves et les maîtres doivent être l'objet d'une visite médicale obligatoire. Enfin, il faut créer des caisses d'assurance antimorbide et, plus particulièrement, antituberculeuse en faveur des professeurs malades.

### Science au xxe siècle
15 Octobre.

*L'industrie des parfums*, dont le

Dr MOOG donne une courte monographie, remonte à la plus haute antiquité. Réservés d'abord au culte des morts, les parfums furent introduits ensuite dans les cérémonies religieuses, puis dans la vie civile. Leur usage fut importé d'Orient en France après les Croisades. Actuellement, la fabrication des parfums est l'objet d'une industrie dont la production annuelle est de 37 millions de francs. C'est le département des Alpes-Maritimes qui produit la presque totalité des fleurs destinées à l'extraction des essences :

| | | |
|---|---|---|
| Roses ........... | 2.000.000 | kg. |
| Fleurs d'oranger.. | 3.000.000 | — |
| Jasmins ......... | 600.000 | — |
| Violettes ......... | 150.000 | — |
| Tubéreuses ....... | 150.000 | — |
| Cassies .......... | 150.000 | — |

## III. — REVUES DIVERSES

### L'Art et les artistes.

Octobre.

On connaît surtout le peintre GÉRARD par ses grands tableaux du musée de Versailles : *La Bataille d'Austerlitz, L'entrée de Henri IV à Paris, Louis-Philippe acceptant la lieutenance générale du royaume*, etc. Ces grandes « machines » nous paraissent aujourd'hui bien froides. Mais il y a à Versailles une série de quatre-vingts esquisses, représentant divers personnages célèbres. A. PÉRATÉ nous fait connaître les principales. C'est une collection précieuse pour l'histoire du temps et pour la connaissance de l'artiste. — De Ch. MORICE une étude sur *Zuloaga*, un peintre foncièrement espagnol, dans la tradition de peinture noire et solide de certains grands peintres de son pays. Il a l'âpreté et la grâce sauvage de Goya. — C. MAUCLAIR consacre quelques pages chaleureuses à *Ch. Guérin*, dont « les envois au Salon d'automne sont la compensation et la consolation de tant de choses prétentieuses, surfaites et mauvaises... »

### Foi et Vie

15 Octobre.

Ce numéro est tout entier consacré à Calvin, à l'occasion de son quatrième centenaire. A. LEFRANC décrit la vie de *Calvin à Noyon;* G. MONOD compare *Luther, Calvin et Ignace de Loyola*, « les trois grands noms qui résument l'histoire religieuse du XVIe siècle »; D. groupe sous la rubrique: *Portraits à la plume*, un certain nombre d'esquisses tracées par divers écrivains: Renan, Lanson, Brunot, Faguet, Doumergue. P. DE FÉLICE s'attache à réfuter la légende du *grand fantôme noir* à figure glaciale, « du monstre qu'on s'est plu et qu'on se plaît encore à nous dépeindre. » De J. PALÈS: *Calvin intime, son mariage, son foyer;* de E. CHOISY, *l'état chrétien calviniste;* de V. MONOD, la *Prédestination calviniste.* Signalons encore *Servet et Calvin*, par N. WEISS et une étude sur *la langue de Calvin*, par H. CHATELAIN.

### Revue du Mois

10 Octobre.

Ce numéro contient une série de *lettres inédites* du philosophe allemand KARL-LUDWIG MICHELET à *Frédéric Herrenschneider*, datant de quelques années avant la guerre de 1870. Fr. Herrenschneider était un philosophe alsacien, oublié aujourd'hui, mais qui eut un certain renom, il y a une quarantaine d'années. Il publia en 1868 un livre sur *la Religion et la Politique de la Société moderne*, qui fut l'ori-

gine de la correspondance dont nous venons de parler. Ces lettres sont intéressantes pour l'étude des rapports philosophiques entre la France et l'Allemagne et parce qu'elles nous font connaître l'opinion du philosophe allemand sur la politique bismarckienne. — Dans quelques pages de souvenirs, H. LABROUE donne des détails très pittoresques sur *le paupérisme japonais*. La misère du peuple est moins intense que jadis, mais l'amélioration est lente, d'autant qu'elle est contrariée « par l'avènement de la féodalité capitaliste qui se constitue au Japon sur les ruines et parfois avec les éléments mêmes de l'ancienne féodalité militaire. » Les traitements des ouvriers et ouvrières sont dérisoires. Des femmes peinent tout le jour pour gagner dix sous. Il y a certains quartiers de Tokio qui rappellent les « autres points noirs de la terre, où se trouvent les mêmes déchets, les mêmes souffrances, depuis les faubourgs de Naples jusqu'à l'East-End de Londres, l'East-Side de New-York, la Chinatown de Los Angeles et les ghettos obscurs de Chicago. »

# ANALYSE DES REVUES ETRANGÈRES

## I. — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

### **Forum** (New-York)
Octobre.

De E. MATEY, les *Alliances pour et contre la France*. L'auteur part de 1879, date de l'Alliance entre l'Allemagne et l'Autriche, qui, peu après, par l'accession de l'Italie, parvint à la triple alliance. De là découlèrent une série de combinaisons diplomatiques successivement caractérisées : l'alliance franco-russe, les rapprochements franco-italien et franco-espagnol, et l'entente franco-anglaise. Celle-ci est, d'après Matey, la plus importante et la plus inattendue. Ce changement dans les attitudes respectives de la France et de la Grande-Bretagne n'est pas dû à une modification des tempéraments des deux peuples, mais à des influences extérieures, dont la principale est la puissance allemande. En somme les alliances et les ententes de la France peuvent être considérées comme des gages de paix. « Il est vrai qu'un certain nombre de circonstances ont contribué à favoriser la tâche de la France. Mais il n'en faut pas moins admirer l'habileté dont elle a fait preuve pour surmonter les obstacles et la pondération qu'elle a montrée. » — Clayton HAMILTON se plaint de *la pléthore des théâtres aux Etats-Unis*. Dans des villes où un théâtre est suffisant, il y en a deux ou trois. A New-York surtout, on a bâti sans mesure et sans tenir compte des besoins de la population. Le résultat, c'est que, pour alimenter ces théâtres, les directeurs sont obligés d'accepter tout ce qu'on leur offre, d'où la qualité médiocre de la littérature théâtrale.

### **Nineteenth Century** (Londres)
Octobre.

Le professeur WRONG, de l'Université de Toronto, résume, les principaux griefs du *Canada* contre l'Angleterre. Il n'y a, d'après cet auteur, presque rien de commun entre l'opinion publique des deux pays. Le Canada est loin de jouir d'une complète indépen-

dance. Ainsi, il n'a pas le droit de tenir des parlements biennaux : un acte du Parlement britannique les lui impose annuels. Le Canada doit recenser sa population tous les dix ans, non tous les huit ou tous les douze. Il ne pourrait pas, s'il en avait le désir, changer le siège de sa capitale ou modifier le nombre de ses députés. Il n'a pas un contrôle complet sur les monnaies, la librairie ou la navigation maritime. Le Parlement britannique possède la juridiction suprême au Canada ; toute loi canadienne est nulle et sans effet, qui contredit la législation du Royaume-Uni Si l'Angleterre déclare la guerre à un Etat, le Canada est impliqué d'office dans cette guerre, même s'il la désapprouve. En résumé, le mot de Burke représentant l'Angleterre régentant ses colonies, « comme Dieu, du haut de son trône, » est toujours vrai. C. BELLEVUE estime que *l'armée anglaise* est trop faible et demande que l'effectif en soit porté à au moins 200.000 hommes. « Une telle armée, ajoute-t-il, garantirait la sécurité de nos alliés continentaux et nous assurerait de leur fidélité. »

### North American Review

(New-York). Octobre.

« BRITANNICUS » compare les lois anglaise et américaine sur le *divorce*. Elles représentent, chacune d'une façon typique, deux tendances opposées. La loi américaine offre le maximum de facilités, la loi anglaise, le maximum d'obstacles au divorce. Toutes les deux sont dangereuses. Mais c'est peut-être la rigueur du code anglais qui l'est le plus. Il y a, en effet, en Angleterre, plus de 60.000 hommes et femmes mariés qui sont fous, mais comme la loi ne reconnaît que l'adultère comme cause de divorce, les époux et les épouses de ces 60.000 insensés sont liés à eux indissolublement. Un homme peut être ivrogne ou voleur, abandonner sa maison et sa famille, refuser de subvenir aux besoins des siens, ou même refuser d'habiter avec sa femme : celle-ci n'a pas le droit de divorcer. Un vif mouvement d'opinion se produit en Angleterre contre le maintien d'un système aussi injuste et aussi immoral. — Dans *le malaise de l'Inde*, Henry COTTON critique vigoureusement les réformes de Lord Morley. Cette politique coercitive lui semble très dangereuse. Chaque jour, le parti des mécontents s'accroît, et l'influence de l'opinion modérée diminue : « C'est une amère ironie que, sous un gouvernement libéral, avec M. Morley, le champion du libéralisme philosophique, comme secrétaire d'Etat, il se produise, non seulement aucune amélioration dans la situation de l'Inde, mais une aggravation positive du malaise et de l'inquiétude et qu'on n'entrevoie aucun espoir pour l'avenir. » — A signaler aussi un article très humoristique de E. H. AUGERT qui, sous le titre : *Mark Twain est-il mort ?* raille finement l'intervention de ce dernier dans la question *Shakespearo-baconienne*.

### Review of Reviews (Londres)

Octobre.

W. T. STEAD, qui a longuement causé avec le Dr *Cook*, à Copenhague, résume les déclarations que lui a faites l'explorateur. On trouvera dans cet article de très curieux détails sur le caractère et les origines du Dr Cook, sur l'organisation matérielle de son expédition, sur les mœurs des Esquimaux, et sur les observations qui ont été faites au Pôle. La conclusion à laquelle aboutit l'auteur, c'est que le Dr Cook, qu'il soit ou non arrivé jusqu'au Pôle, a la conviction absolue qu'il a atteint son

but. Il est peut-être victime d'une hallucination, mais il est incapable du bluff colossal dont certains l'accusent. D'ailleurs, les paroles mêmes du Dr Cook, modestes et sages, inspirent confiance : « Je suis revenu du Pôle Nord, m'a t-il dit. J'avais les instruments nécessaires et j'ai fait des observations quotidiennes qui prouveront la vérité de mes affirmations. Mais jusqu'à ce que j'aie fait un récit complet de mon expédition et produit mes preuves, je ne vous demande pas de me croire. Je fournirai ces preuves, le moment venu. Quand vous aurez entendu l'évidence, vous prononcerez votre verdict. Jusque-là, suspendez votre jugement. » — Parmi les interviews du mois, citons celui d'UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES LORDS qui donne son avis sur le *vote du budget* par les pairs : « Mon vieux flair me trompe peut-être, mais je ne puis m'imaginer que les Lords rejetteront le budget... Après tout ils sont Anglais, et ils ne sont pas encore tout à fait fous. »

## II. — REVUES ITALIENNES

**Nuova Antologia** (Rome)

1er Octobre.

*Francesco de Sanctis*, mort en 1848, a laissé dans la littérature italienne, dont il fut l'historien, une trace profonde et ineffaçable. Son influence sur le développement des idées fut très grande et s'exerce encore aujourd'hui. Il se distingua surtout comme critique et c'est sous ce point de vue que l'apprécie G. A. CESAREO. La critique de de Sanctis offre ce caractère particulier qu'elle n'est ni pédantesque ni doctrinaire, qu'elle encouragea les écrivains sans montrer à leur égard aucun servilisme et releva leurs défauts à côté de leurs qualités sans les détourner de l'effort. De Sanctis fut en réalité un maître dont les leçons étaient écoutées avec respect comme avec fruit, parce que ses jugements se basaient toujours sur un critérium du vrai et du beau, résultat d'une expérience approfondie et d'une étude consciencieuse. Pour lui le travail du critique comprenait en quelque sorte trois étapes : la lecture de l'ouvrage soumis à l'examen et la notation de la première impression, ensuite l'analyse de cette impression avec en regard l'étude du créateur de l'œuvre et ses rapports psychiques avec elle, enfin la synthèse de l'ouvrage, de son mérite philosophique et moral. De Sanctis a su, en pratiquant cette méthode, saisir la valeur réelle des livres et des courants de pensées. — GIUSEPPE DE LORENZO rend compte des travaux entrepris pour le *désensevelissement d'Herculanum*. L'auteur discute en même temps les opinions émises sur les causes de cette catastrophe notamment les explications fournies par M. Alfred Lacroix. On sait maintenant, grâce à ces recherches, à peu près d'une manière exacte, comment la ville a été anéantie.

16 Octobre.

G. VAGLIASINDI esquisse les progrès de l'*Industrie des fleurs* en Ligurie. Il s'agit de la *floriculture* qui sur la Riviera prend une extension des plus importantes. C'est la suite donnée à l'initiative prise par Alphonse Karr qui a en réalité modifié la physionomie de la région, en y substituant la fleur à l'olive. On se rend compte des progrès de cette activité florale en visitant entres autres le marché de Vintimille et les environs de San Remo. Aux beautés naturelles de la Côte d'Azur, à son charme, à la fascination de la mer est venue s'ajouter la merveilleuse éclo-

sion de la fleur cultivée avec intelligence, et, comme le veut Maeterlinck, intelligente elle-même. — Ersillo MICHEL publie le journal inédit de *Guerrazzi*, ensemble de documents précieux pour l'histoire de 1849, dont les pages intéressent vivement l'Italie.

**Rassegna contemporanea** (Rome)
Octobre.

R. GAROFALO, étudiant le problème aujourd'hui vital de la *solidarité universelle*, s'attache à démontrer que ce grand courant qui traverse irrésistiblement la société moderne, n'est pas alimenté de la même manière que le socialisme révolutionnaire et le syndicalisme, mais qu'il est le résultat du rapprochement de plus en plus grand des peuples et de la diffusion des connaissances dans toutes les couches sociales. Ce mouvement peut être retardé par diverses causes souvent violentes, mais il est impossible désormais de l'arrêter dans sa marche. Il n'a plus à redouter que les guerres civiles, accompagnées de haines fraternelles, ce qui, du moins en Europe centrale et septentrionale, n'est plus le cas. Le niveau intellectuel des grandes nations civilisées est trop élevé pour qu'il y ait encore lieu de s'attendre des commotions sociales. On doit au contraire espérer que l'instruction populaire, en France et en Italie, entre autres, contribuera à remplacer l'étroite solidarité des sectes et des partis politiques par la solidarité universelle. — G. STIAVELLI réunit les documents d'une histoire du *journalisme italien* dans le passé et le présent et dresse les actes de la plupart des organes de la presse, en appréciant les hommes qui le représentent. Une bibliographie très étendue est jointe à ce travail. — A. AGRESTI donne une étude sur *Tennyson*. Il fait ressortir la popularité du poète dans son pays et note que Shelley et Browning n'obtiennent point cette sanction.

**Rassegna nazionale** (Florence)
1er Octobre.

A. LAZZARI continue ses recherches sur les *trois dernières duchesses de Ferrare* et les complète par de nouveaux documents relatifs à Lucrèce de Médicis. Le tableau que donne l'auteur de cette cour où les ennemis occultes ne faisaient pas défaut, est singulièrement attachant. Les personnages revivent sous les yeux. C'est une résurrection du Cinque Cento. — PIETRE VALLE détache quelques pages de ses *souvenirs de 1848 et 1849*, par exemple sur la bataille de Vicenza, assiégée par Radetzky, et sur les conséquences de cette rencontre où 35.000 hommes luttèrent contre 15.000 et qui eut pour résultat la capitulation.— Suite de l'étude sur l'état actuel des *Eglises chrétiennes en Angleterre*. Cette partie du travail est consacrée à l'Eglise méthodiste à son organisation et à ses tendances, à ses cérémonies et à ses œuvres. L'article comprend également l'exposé des origines de l'Armée du Salut, dont les débuts furent si modestes et qui est maintenant répandue dans le monde entier. Elle ne se borne pas à étendre ses ramifications, mais elle multiplie ses créations : asiles de femmes perdues, œuvres de relèvement dans les bas-fonds des villes, maisons hospitalières pour les malheureux sans domicile, cantines populaires, ateliers pour les sans travail, etc. L'Armée du Salut possède aujourd'hui une presse de propagande. Ses 67 journaux en 19 langues tirent à plus d'un millier d'exemplaires. C'est essentiellement une œuvre d'assistance morale et matérielle, qui, sous la direction du général Booth, rend quotidiennement des services considérables.

## III. — REVUES RUSSES

### Viestnik Evropy

Septembre.

L'article d'ARSENIEFF l'un des deux nouveaux directeurs de cet important périodique, sur *la politique intérieure*, dévoile les méfaits de la réaction dans la presse conservatrice, parmi les écrivains et le clergé. Il défend la mémoire de Viaveline, un des pionniers de « la grande réforme de 1861 », mort en 1885, que les journaux des bandes noires veulent embrigader dans leur parti, au moyen de citations tronquées. Il nous signale les survivants de l'ancien régime, l'immixtion du gouvernement dans les élections des « Zemstvos » qu'il ratifie ou annule selon son bon plaisir ; et la déportation par voie administrative, dont vient d'être cruellement victime l'ami et le secrétaire dévoué de Léon Tolstoï. On retrouve également, l'arbitraire traditionnel du gouvernement russe dans la dissolution révoltante de la « Société de secours mutuels des savants et des écrivains », qui va plonger dans la misère les familles de ses membres décédés ou malheureux. Cet acte inqualifiable a eu pour prétexte, faussement imaginé, un secours pécuniaire que la Société aurait fourni à l'auteur de l'attentat contre le ministre Sipiaguine. Le fait est faux, mais la mauvaise foi réactionnaire se plaît à répandre ce bruit. Le cléricalisme existe, en Russie, depuis un siècle. Il fut à son apogée au temps du célèbre Pobiedonostzeff. Depuis le régime nouveau, il rencontre de la résistance et prépare sérieusement ses campagnes. Il organise congrès sur congrès. Celui de cette année, qui vient d'avoir lieu à Vilna, a résolu de soustraire au pouvoir de la Douma : « tout ce qui touche à l'orthodoxie, tout ce qui comprend le domaine de la liberté de conscience, tout ce qui facilité la séparation de l'église orthodoxe, tout ce qui garantit l'autonomie des religions et des sectes. » En d'autres termes, le clergé se propose de frapper droit au cœur même de la constitution. — MAXIME KOVALEVSKY, en retraçant l'historique de *la question juive en Occident*, nous apprend que la situation faite aux juifs dans les divers pays, peut servir de baromètre de degré de civilisation de ces pays. « La question juive dans la partie la plus civilisée de l'Europe, là où elle fut résolue par la législation dans le sens de l'égalité de tous devant la loi, perdit également de son acuité dans le domaine des mœurs. La pensée de « pogroms juifs » ne peut sérieusement germer dans la tête d'un Américain, d'un Anglais, d'un Italien, et d'un Allemand. ». — IVANE IANJOUL, dans une lettre indignée, intitulée *Comment on change nos lois*, attire l'attention publique sur la coupable neutralité du gouvernement dans les conflits entre patrons et ouvriers, qui sont à la merci des capitalistes. On laisse aux inspecteurs du travail toute latitude, et on les dispense d'enquêtes sérieuses. C'est là un danger qui menace à la fois l'industrie russe, les travailleurs et même les usiniers.

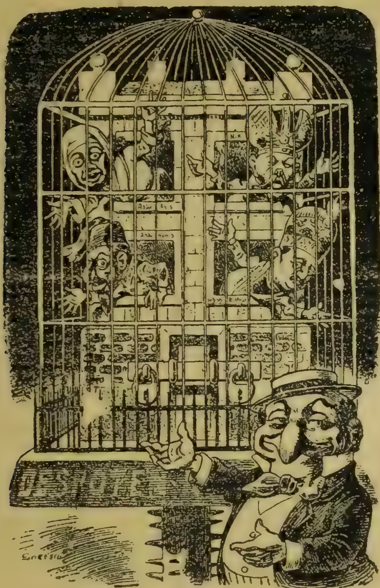
### Viestnik Vospitania

Septembre.

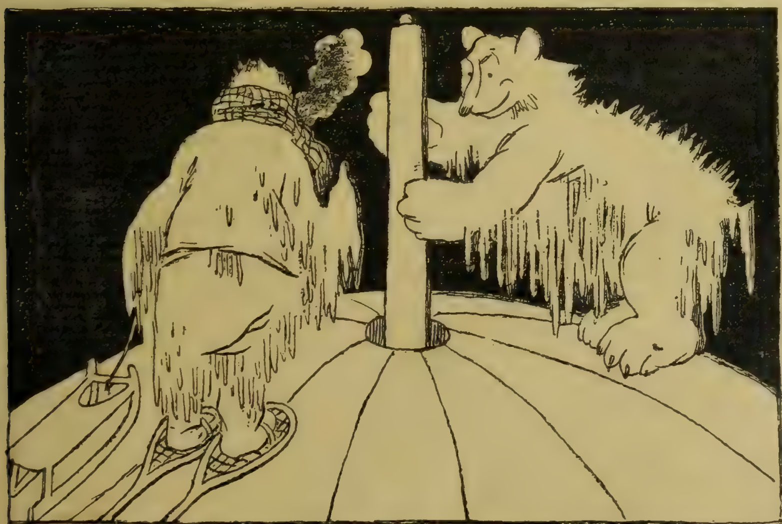
A. OBONCHOFF est partisan à la fois *de l'éducation libre et de la discipline*. Les deux principes employés avec tact et souplesse, peuvent donner d'excellents résultats. Il faut toujours se méfier de généraliser les méthodes d'éducation ; chaque enfant en demande une, appropriée à sa nature et au milieu où il vit. — *Les tâches émancipatrices de notre temps* consistent, au dire de V. VIANEL, à rendre l'instruction accessible au peuple, à installer des universités populaires dans le sein même des associations professionnelles.

# CARICATURES DE LA QUINZAINE

Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

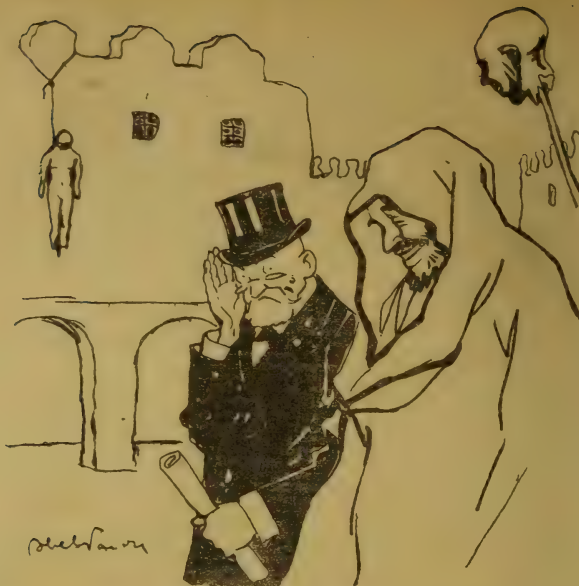


*Kikeriki* (Vienne). — Si l'on pouvait offrir à l'Europe une cage ainsi garnie, ce serait l'arche de la paix.



*Simplicissimus* (Munich). — *Au Pôle Nord :* Après tant d'efforts, on a appris grâce à la découverte de Cook et Peary, qu'il fait froid là-bas.

# Au Maroc



*Le Cri de Paris.* — Et dire qu'on se plaint, à Paris, quand on nous coupe l'électricité !



*Asino* (Rome). — L'Allemagne : L'Espagne fait des conquêtes. — La France : tant mieux ! Nous en recueillerons les fruits !



*Kladderadatsch* (Berlin). — Pendant que les diplomates causent, les peuples se massacrent.



*L'Humanité* (Paris). — Les assassins de Ferrer : « Notre œuvre est accomplie ! »



*Mucha* (Varsovie). — Le Russe, bon apôtre, au jeune Shah : — Aide-moi donc, petit, à enlever la barrière qui nous sépare.

# En Angleterre




*Pasquino* (Turin). — La baleine britannique au requin allemand : Tu n'avaleras jamais autant de budgets de la marine que moi !




*Daily-Chronicle* (Londres). — Les Lords partant en guerre contre le peuple, armés de toutes leurs panoplies finances, libre échange, pseudo-libéralisme, etc.

*Le Gérant :* JOST FISCHER.



# L'Évolution du Roman français

## A. — LE ROMAN D'IMAGINATION ET LE ROMAN DE LA VIE

Eh bien oui, il faut en parler une fois de plus, de cette fameuse évolution, puisque les romanciers, qui ont décidément tous les droits, se sont adjugé celui d'entretenir sans cesse le public de leur encombrante personne. Il faut en parler, précisément parce qu'on en parle trop et depuis trop longtemps pour que la réalité, qui se moque de nos discours comme de nos prévisions, n'ait pas, durant ce délai, fait avancer la question de plusieurs pas, — et il est temps de marquer le sens dans lequel, sans nous en rien dire, évolue ce genre désormais illustre. Il faut en parler pour chagriner ceux qui clament que le roman français est usé et qu'après les Loti, les Bourget et les France, il convient de mettre le point final. Il faut en parler, ne fût-ce que pour rassurer les familles des romanciers, effrayées de voir leur fils embrasser une carrière perdue, et qui, de l'avis même de M. Chose, le fameux vaudevilliste, « ne nourrit plus son homme » Il faut en parler enfin pour prouver que, malgré que nous soyons contemporains de certains mouvements sociaux, nous savons fort bien les apercevoir .Et je sais que ce n'est point là l'avis d'Emile Faguet qui, un jour, a soutenu brillamment le contraire. Mais Emile Faguet a beaucoup d'esprit, et je suis sûr qu'il nous a déjà pardonné.

Si je vous disais maintenant que l'heure est exactement venue où il convient de s'occuper de cette évolution du roman, parce que jamais le marché du livre romanesque n'a été plus désorienté ni plus encombré, vous ne me croiriez point, car c'est généralement l'excuse des gens qui veulent dire quelque chose, de proclamer d'abord à grands cris qu'il y a quelque chose à dire. Et, pourtant, il en est ainsi, et il n'y a pas besoin de grands raisonnements pour comprendre que nous sommes à la veille d'une pro-

fonde révolution dans le genre romanesque. J'ai écrit : révolution. Au fait, y a-t-il des révolutions littéraires ? Ou n'est-ce pas nous-mêmes qui les inventons après coup, pour les besoins de la cause — et des chapitres de nos manuels ?... Mettons donc : évolution, si vous voulez, un mot moins précis, mais tout aussi compréhensif, et tâchons d'apercevoir en quoi elle consiste, cette évolution actuelle du roman. Connaissant les données du problème, peut-être serons-nous plus en mesure de savoir ce que nous devons exiger de nos romanciers.

## I

Il y a actuellement deux facteurs nouveaux qui se sont introduits voici peu de temps, sur le marché littéraire français, qui ont tout remis en question et qui ont été la cause directe de la situation actuelle. Ces deux facteurs sont l'apparition du *public élargi*, d'une part, la modification du goût de l'ancien public, d'autre part.

Le *public élargi*, c'est l'afflux énorme de lecteurs dressés par l'instruction obligatoire, qui arrive, tout neuf, doué d'un formidable appétit de lecture, se recrutant dans les classes de la démocratie supérieure, intermédiaires entre le peuple et la bourgeoisie. Ce sont les instituteurs et institutrices, les petits fonctionnaires de province et de Paris, les contremaîtres, les ouvriers d'art, tous ceux qui exercent une profession leur laissant quelques loisirs. C'est toute cette masse nouvelle de gens remplis de bonne volonté, avides de lire, pas riches, mais désireux de trouver une pâture intellectuelle en dehors du journal, qui, surgissant tout à coup, sur le marché du livre, y causa et y cause encore une perturbation énorme.

Les éditeurs — qui ont grand besoin qu'on les renseigne, en général, — ignoraient totalement cette existence du public élargi, car, je vous l'ai dit, il est composé de fort petites bourses, et le « trois francs cinquante » lui faisait peur. Mais le jour où l'on fabriqua spécialement pour lui des livres à quatre-vingt quinze, à soixante-quinze, voire à cinquante centimes, il se jeta sur cet aliment nouveau. De plus en plus incompréhensifs, les éditeurs s'affolèrent et proclamèrent pour la millième fois la faillite du livre.

En réalité, il n'y a jamais eu de quoi s'affoler dans aucun commerce parce qu'un public plus nombreux succède à un public plus restreint, — et c'est ce que comprendraient les éditeurs fran-

çais s'ils se donnaient la peine de réfléchir. Ils n'ont qu'à étudier sérieusement la physionomie nouvelle que prend le marché du livre et à modifier leur industrie en conséquence. La seule grosse difficulté présente, c'est que nous ne connaissons que très inparfaitement les goûts de ce public élargi. On lui a donné à lire des romans : il les a dévorés. Mais nous sommes en droit de nous demander si, sur ce point, il suivra l'exemple de l'ancien public, qui, lui, vient de changer tout à fait et réclame une transformation du roman, ou déclare qu'il cessera d'en lire.

Ceci, c'est le deuxième facteur nouveau dont nous parlions plus haut. L'ancien public fidèle, les trente à quarante mille Français qui suivent de près la production littéraire, et qui avaient fait l'énorme succès du roman dans la seconde moitié du siècle dernier, sont aujourd'hui attirés de plus en plus vers une littérature autre que la littérature romanesque. Ce qui domine toutes leurs préoccupations dans tous les genres d'études qu'ils abordent, c'est le souci constant du Fait sous toutes ses formes..

La littérature du Fait absorbe toute la production livresque d'aujourd'hui, — voilà la réalité. Faits passés, faits actuels, faits futurs, nous ne voyons et ne voulons voir que des faits. Faits passés contés de toutes les façons et avec un luxe de détails insoupçonnés des lecteurs d'hier, c'est l'histoire sous toutes ses variétés, pittoresque, sérieuse, anecdotique, philosophique. Faits récents, c'est toute la masse des correspondances, des biographies, des souvenirs, des mémoires et des anas. Faits actuels, c'est la réalité de tout à l'heure mise aussitôt dans la circulation, présentée, enregistrée, défendue, combattue de vingt manières différentes. Faits futurs, ce sont les ouvrages de sociologie, de politique, de philosophie et de science qui entreprennent de nous prédire les faits de demain.

Vous pensez si les romanciers font triste figure au milieu de ces préoccupations nouvelles de leur ancien et fidèle public. A la vérité, ils avaient été les premiers à s'apercevoir de la direction qu'allaient suivre les esprits, et si l'école, psychologique avec Paul Bourget et Paul Hervieu, naturaliste avec Emile Zola et son groupe, avait été à ses débuts si nettement positiviste, c'est qu'elle apercevait que le règne du petit fait vrai et exactement contrôlé allait commencer, dans les livres d'imagination comme dans les livres de sciences. Et c'est pourquoi nous avons assisté à un effort réaliste aussi continu depuis trente ans. Mais tout lasse à la fin, et entre les romans qui ne seront jamais que de « l'histoire qui aurait pu être, » comme les appelaient les Goncourt, et l'histoire

véritable, le public n'hésite plus : il abandonne le roman et il se jette sur l'histoire.

Tel est le deuxième élément de crise dont souffre à l'heure actuelle la librairie française.

Ainsi, d'une part un nouveau public immense qui arrive sur le marché du livre avec des goûts encore incertains, mais avec une fringale de lecture notoire ; d'autre part un changement de plus en plus grand dans le goût de l'ancien public, fidèle lecteur de la littérature romanesque, — voilà les deux événements plus ou moins contradictoires qui affectent pour l'instant l'âme des éditeurs.

Que sortira-t-il pour le roman, de cette crise, au point de vue de la forme matérielle du livre, de son prix de revient et de son prix de vente ? C'est là une question très intéressante, mais que nous n'avons point à toucher ici. Nous ne voulons examiner que l'évolution littéraire du genre romanesque liée fatalement à l'évolution de son public lui-même. Jadis les romanciers devaient songer à satisfaire le goût d'une clientèle. Aujourd'hui il leur faut penser à en satisfaire deux, et, sur les deux, il en est une qui a des velleités de plus en plus grandes à leur échapper. On avouera que la question devient terriblement ardue pour eux et que nous n'avions point tout à fait tort en écrivant au début de cet article qu'elle était arrivée à l'état de crise aiguë.

La solution est peut-être cependant moins difficile à trouver qu'elle ne semble au premier abord, et, encore une fois, la réalité va nous l'apporter tout naturellement.

La seule chance qu'ait le roman de lutter avantageusement contre la littérature du Fait — que nous appellerons, si vous voulez, scientifique, pour l'opposer à la romanesque, — et de conquérir définitivement le public élargi, c'est d'abandonner le ton dogmatique et l'appareil scientifique qu'il avait adoptés depuis trente ans, c'est de revenir franchement à la Fantaisie et à l'Imagination.

Ne criez pas au paradoxe, et convenez plutôt que ce retour à la Fantaisie, tout le nécessite. Les auteurs comme le public constatent que « l'histoire qui aurait pu être », ne fera jamais concurrence à l'histoire tout court, qu'il y a là deux mondes divers que l'on a eu tort de mêler. A quoi bon chercher à glisser la science dans l'art, et que nous fait cette littérature scientifique qui n'est ni de la littérature ni de la science ? Je puis admirer le bel effort d'un Balzac, d'un Goncourt, d'un Zola, d'un Bourget, d'un Rosny, pour introduire plus d'exactitude scientifique dans le roman, mais je m'aperçois que si leurs œuvres doivent leur survivre, c'est par

leur côté artistique et non par leurs prétentions documentaires. Un vrai savant se moquera toujours un peu de l'analyse d'un beau cas pathologique, telle qu'elle est faite par un Goncourt, ou des observations physiologiques d'Emile Zola sur telle partie de la société. Mais si les *Rougon-Macquart* ou *Sœur Philomène* doivent demeurer, c'est pour des raisons absolument étrangères à la science, c'est, je le répète, pour des raisons artistiques.

Aussi bien le public ne s'y trompe guère, et, quand il ouvre un roman, c'est pour lire un roman et non un manuel de psychologie ou d'histoire sociale. Pour le public élargi, c'est de toute évidence, et les romanciers n'auront pas un gros effort à fournir pour conserver cette partie précieuse de leur clientèle. Quant au public restreint qui boude le roman parce qu'il n'y trouve pas une nourriture suffisamment scientifique, soyez sûr qu'il y reviendra de lui-même, le jour où le roman affectera à nouveau la forme de jadis, le jour où il sera un véritable délassement de l'esprit. Lorsque, gorgé de vraie science puisée dans des ouvrages de savants, ce public aura besoin d'un repos, d'une halte agréable et émouvante, d'une *diversion*, pour tout dire, il ouvrira le roman et il ne le refermera qu'achevé.

En tous cas, que nous le veuillions ou non, la réalité se charge de nous donner à ce sujet une indication précieuse, en nous prouvant que le roman se dirige de lui-même vers ces domaines de la Fantaisie, négligés par lui depuis si longtemps. Il s'y dirige, non avec les auteurs au nom glorieux, dont le succès est acquis et qui continuent de donner au public les fruits d'une certaine qualité auxquels celui-ci est accoutumé, mais avec les jeunes romanciers soucieux du changement, s'enquérant des voies nouvelles, cherchant à s'orienter. Ce sont ceux-là surtout dont nous allons passer rapidement en revue les dernières productions, car si nous avons des chances de prouver que le roman français n'est pas mal en point, c'est en nous adressant à ceux qui marchent, à ceux qui nous marquent que la vie existe, à ceux qui sont la vie même...

## II

La Fantaisie va donc réapparaître dans le roman. Certes ce sera là un spectacle auquel nous n'étions plus habitués depuis longtemps. Songez donc, la Fantaisie, cela est si éloigné de l'esthétique de l'école précédente ! La Fantaisie, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas le traintrain stupide de la vie, tout ce que l'expéditionnaire, le petit rentier, le paysan, l'ouvrier, la vieille fille,

M. Folempin et la concierge de Durtal ne sauraient jamais observer dans leur existence, si aigu que soit leur regard. La Fantaisie, c'est-à-dire ce que le naturalisme proscrivait le plus impitoyablement.

Oh ! Ne vous leurrez pas, elle ne va pas rentrer en maîtresse tapageuse et étourdissante, elle s'insinue peu à peu, elle se fait humble pour qu'on l'accepte, elle se farde pour mieux plaire à nos esprits toujours soucieux de réalité exacte, mais elle rentre insensiblement dans la place.

Nous allons la retrouver sous dix formes différentes, et, chaque fois, nous apercevrons qu'elle constitue une réaction contre les écoles littéraires précédentes.

Voici, d'abord, Léon Frapié avec ses deux derniers livres, *La Figurante* et *M'ame Préciat.*

Né vingt ans plus tôt, c'eût été une fameuse recrue pour l'école de Médan. Aujourd'hui il comprend que le temps des sujets objectifs est passé, qu'il faut mettre beaucoup de soi-même, de sa note personnelle dans son œuvre si l'on veut intéresser le public. Et Léon Frapié n'hésite pas à s'échapper de la grise et monotone réalité pour nous entraîner dans le monde de la fantaisie humoristique. Que voulez-vous ? Il est né ironiste, et il ne dissimule pas son humour. Est-ce que la vraie réalité ne souffre pas un peu de cette ironie perpétuelle? Je n'en jurerais point, mais bah! Léon Frapié nous amuse ou nous émeut. Que lui demander de plus ?...

Charles-Henry Hirsch est, comme Léon Frapié, un de ceux en qui nous espérons beaucoup. Son *Vieux Bougre* et sa *Nini Godache* rentrent dans la catégorie de ces œuvres à la réalité violente et puissante, mais observée dans un monde à part, dans un monde nouveau, original. Cette originalité des milieux, c'est la note nouvelle, imprévue... fantaisiste, quoi ! pour tout dire.

C'est celle que cultive encore Eugène Montfort, esprit réaliste, d'une sécheresse presque rebutante, sans l'ombre d'imagination. Il échappe à ces graves défauts en nous faisant voyager avec lui, en mettant en scène ses visions trop précises sous des ciels exotiques, ce qui, encore un coup, nous transporte loin de la médiocrité de nos existences terre à terre.

Ai-je besoin d'ajouter qu'un autre réaliste, Claude Farrère, s'est déjà fait une spécialité de ces visions d'exotisme ? Ici il est dans son véritable domaine et je l'engage humblement à n'en point sortir : *Mademoiselle Dax, jeune fille*, qu'il avait donné voici trois ans était, par sa médiocrité et par sa petitesse d'observation, une preuve que l'ancien réalisme a fait son temps et qu'il nous

faut décidément autre chose. *La Bataille*, livre inégal mais puissant, nous rassure sur l'avenir de Claude Farrère. Personne ne serait même étonné qu'il produisît un jour le roman à gros succès.

Lorsque le décor ne prête pas à l'originalité, la fantaisie se rattrape sur les personnages : voyez plutôt les héros de Henri de Régnier. J'ajouterai aussi : voyez les héros de René Boylesve dont il faut souligner les curieuses et amusantes silhouettes de provinciaux qu'on découvrira en marge de *La Jeune Fille bien élevée.*

Mais voici où la fantaisie peut se donner bien davantage libre cours : c'est dans le ton amusant, détaché et spirituel du romancier qui nous trace une légère caricature de ses personnages. C'est dans l'humour continu — insupportable, du reste, quand il est trop appuyé — mais d'une franche gaieté et très français par la qualité supérieure de l'observation malgré ses airs flegmatiques d'Outre-Manche. Eh oui, c'est la grande nouveauté, c'est ce qui se porte le mieux chez les jeunes romanciers, c'est ce qui rend leurs livres amusants, spirituels, c'est ce qui nous fait espérer peut-être une renaissance du genre romanesque. Lesquels citer ? Il en est beaucoup, et je crains d'en oublier quelques-uns : c'est Henri Malo avec *Ces Messieurs du Cabinet ;* c'est Louis Codet avec *La Petite Chiquette ;* c'est Henri Duvernois avec *Crapotte ;* c'est Jean Viollis avec *Monsieur le Principal ;* c'est P.-J. Toulet ; c'est Gaston Cronier avec *Mieux vaut amour... ;* c'est Louis de la Salle avec le *Réactionnaire ;* c'est Robert de Beauplan avec la *Jeunesse de Charles-Marie ;* c'est Pierre Villetard avec *La Montée ;* c'est Amédée Rouquès avec le *Jeune Rouvre ;* c'est Edouard Quet avec *Les Charitables* ; c'est Hein avec l'*Eté à l'Ombre ;* c'est Albert Erlande avec le *Défaut de l'Armure ;* c'est Roger Martin du Gard avec *Devenir !* c'est Gaston Chérau avec *Champi-Tortu.*

Tous ces livres sont de sujet et d'inspiration bien divers. Les uns sont de véritables drames comme *Monsieur le Principal* ou les *Charitables.* Les autres sont des comédies légères comme *Ces Messieurs du Cabinet* ou *Crapotte.* D'autres de simples études de mœurs crayonnées habilement comme le *Réactionnaire* ou *Mieux vaut amour...* Mais, malgré la diversité de l'intrigue, on remarque chez tous le même souci de ne pas prendre trop au sérieux l'histoire qui nous est contée, ou, du moins, d'échapper à la sévérité du sujet par la peinture pittoresque des personnages. C'est aussi un ton général d'ironie qui se relève chez tous

ces esprits sans exception, ironie légère telle celle d'Henri Malo, de Gaston Cronier, de Henri Duvernois ou de Pierre Villetard ; ironie tendre comme celle de Louis Codet ou de Hein ; ironie douloureuse comme celle de Jean Viollis, de Gaston Chérau, de Louis de la Salle ou de Edouard Quet. C'est encore, chez les uns et chez les autres, la même souplesse d'esprit, le même manque de prétention dans l'écriture. Parfois même ces qualités primesautières accusent le défaut opposé : quelques-uns de ces jeunes écrivains écrivent vraiment avec trop de laisser-aller, un relâchement général du style, une impossibilité de suivre le fil de leur sujet qui est tout à fait fatigante. Ce ton d'esprit ironique, primesautier, désinvolte, je sais bien d'où il leur vient. Ils l'ont acquis encore des humoristes et des ironistes, de Maurice Barrès à Willy, en passant par Jules Renard et Jean de Tinan. En tous cas, vous le voyez, c'est le domaine même de la fantaisie où ils s'ébattent. C'est aussi ce qui donne à ces œuvres leur vie véritable, ce qui les date et ce qui les signe.

III

Le pittoresque et l'humour ne sont pas, du reste, les seules façons qu'ait la fantaisie de rester en maîtresse dans la littérature. Son grand, son éternel domaine, c'est toujours celui de l'imagination. Et le roman d'imagination, c'est, entre tous, celui qui séduit la foule, c'est celui qui assure le gros succès, la puissante diffusion du nom dans tous les publics. C'est aussi le roman français par excellence. Malheureusement, comment développer l'imagination à une époque où justement, c'est le fait précis et scientifique qui domine ? La tâche paraissait irréalisable : l'événement a prouvé, cependant, qu'elle pouvait très bien se réaliser.

Somme toute, quel a été le plus gros succès romanesque de ces deux dernières années ? Ç'a été le roman policier, c'est-à-dire le roman d'aventures, c'est-à-dire le roman d'imagination, mais d'une imagination, d'une fantaisie logique, rigoureuse, scientifique, d'une fantaisie qui a toutes les apparences du fait, qui a toutes les bases de la réalité.

Je n'ai nul besoin de rappeler ici le véritable engouement dont a bénéficié et dont bénéficie encore — avec quelque lassitude, cependant, de la part du public, — le roman de police. Tout le monde a lu *Arsène Lupin* et beaucoup ont dévoré *Un crime a été commis*, d'Albert Boissière ; le *Mystère de la Chambre Jaune*, de Gaston Leroux ; l'*Epouvante*, de Maurice Level ; le *Mystérieux Inconnu*,

de Guy de Téramond, qui sont des succédanés du triomphe de Maurice Leblanc.

Y a-t-il donc là un nouveau filon que nos romanciers vont pouvoir exploiter avec fruit ? J'aime mieux répondre tout de suite par la négative et attirer votre attention sur un genre très voisin qui met également l'imagination en branle et dont la fantaisie outrancière séduira toujours les artistes, ce que ne fera jamais le roman de police : c'est du roman scientifique dont je veux parler.

Né il y a vingt-cinq ans avec Jules Verne, repris par Wells qui lui a donné une allure franchement littéraire, le roman scientifique compte encore parmi ses pères Edgard Poë, Villiers de l'Isle Adam et Gustave Flaubert (dans *Bouvard et Pécuchet*).Voilà un noble parrainage qui lui assure une longue existence. A l'heure actuelle, il n'est chez nous qu'à son aurore. Il m'étonnerait fort s'il ne devenait bientôt une variété puissamment originale du genre romanesque. Dès maintenant, vous pouvez retenir les noms de M. Jules Perrin qui nous a donné la *Terreur des Images* et *Deux Fantômes*, ainsi que celui de M. Maurice Renard qui, avec le *Docteur Lerne sous-dieu*, a réalisé une œuvre surprenante de nouveauté, de hardiesse et d'imagination. Ce sont là des livres qui comptent.

Si, maintenant, nous passons de ces romans pseudo-scientifiques à des œuvres purement littéraires, qui niera l'influence de la fantaisie dans l'œuvre de M. Abel Hermant et dans celle de M. Henri de Régnier ? L'exemple de M. Hermant est d'autant plus caractéristique qu'il est parti d'une conception réaliste plus étroite. Faire un livre avec des morceaux de vie juxtaposés les uns aux autres, c'était là, au début, toute son ambition. Cependant le meilleur de son succès ne lui est pas venu de l'exactitude de ces tableaux, mais du pittoresque des mondes qu'il observait. Abel Hermant n'est pas un peintre de mœurs, mais un peintre de caractères, ce qui est tout le contraire. Ce n'est pas une réalité moyenne qu'il aime à décrire, c'est une réalité exceptionnelle, originale. Les mondes un peu en marge des compartiments ordinaires de la société le séduisent particulièrement. C'est là qu'il a puisé ses types de Transatlantiques, d'archiducs en rupture de trône, de rastaquouères ou de déclassés. C'est par là qu'il a amusé et retenu le public.

Et M. Henri de Régnier? Quelle fantaisie fut jamais plus charmante et plus aristocratique que la sienne ? Avec quelle grâce plus délicate auteur fit-il mieux participer son lecteur aux aventures du héros ou de l'héroïne ? Du reste, la chose est notoire.

M. Henri de Régnier, pour écrire ses romans, a sauté par-dessus cent ans de littérature et est allé rejoindre les meilleurs prosateurs du XVIII^e siècle. On ignore en le lisant qu'il y ait en un romantisme et un réalisme, et c'est bien là le signe même que son œuvre est marquée de la fantaisie la plus pure telle qu'elle régnait il y a deux siècles.

Enfin voici trois jeunes romanciers qui marquent eux aussi, des tendances plus ou moins grandes à s'éloigner de l'ancien réalisme. Ce sont M. Marcel Boulenger dont la verve chaleureuse et primesautière a l'horreur profonde du vulgaire et du médiocre; M. Jean-Louis Vaudoyer qui vient de nous donner deux œuvres délicates avec l'*Amour Masqué* et la *Bien-Aimée ;* M. Edmond Jaloux qui écrivait, il y a quelque temps, des études provinciales trop appliquées, et qui s'est révélé tout à fait l'an dernier avec ce livre poignant, livre de grâce aussi et de fantaisie, qui s'intitule : *Et le reste est silence...*

Parlerons-nous enfin des romans de femmes ? Là encore, triomphe la fantaisie, mais elle n'est pas toujours de qualité supérieure. Les esprits primesautiers sont assez rares parmi nos amazones, je n'en vois guère que deux, il est vrai qu'ils sont d'essence tout à fait originale ; c'est Gérard d'Houville et c'est Colette Willy. Celles-là, sont bien la fantaisie elle-même.

Le talent de Gérard d'Houville est instable et charmant, jamais de longueur, jamais de lourdeur, une action un peu décousue, peut-être, mais d'une vivacité et d'un entrain extraordinaires. Celui de Colette Willy est plus endiablé, plus tapageur aussi, mais que de choses incomparables écloses sous cette plume agile! Un livre comme les *Vrilles de la Vigne* compte parmi les meilleures œuvres d'essayiste de ces dix dernières années.

Fantaisistes, Myriam Harry et Mme Delarue-Mardrus le sont, chacune à sa façon. La première éprouve le besoin profond de s'évader du réalisme vulgaire et plat de notre civilisation et nous entraîne avec elle vers la magie des contrées lointaines. *L'Ile de Volupté* est une œuvre remarquable qui échappe aux défauts trop habituels des romans de femmes. Quant à la seconde, elle s'était montrée nettement réaliste dans son livre *Marie Fille-Mère*, mais le poète qui est en cette femme de grand talent a pris sa revanche avec le *Roman des six petites filles*, d'un humour délicieux.

Fantaisiste, Mme Burnat-Provins l'est encore, ou, plutôt impressionniste. A la vérité, elle n'a pas encore réussi tout à fait dans le roman, mais nous connaissons d'elle des pages d'essais supérieurs qui lui ont valu l'estime de tous les lettrés.

## IV

Conçoit-on maintenant la place énorme que la Fantaisie est en train de reprendre dans le roman français, et n'avions-nous pas raison d'écrire que les faits plus que la théorie sauraient nous indiquer dans quel sens se poursuivait l'évolution de ce genre littéraire ? Pourtant ce n'est pas assez de dire que l'œuvre romanesque se relâche de la tension qu'on lui avait imposée. Ce qu'il faut ajouter, c'est que nous allons assister à une véritable réaction contre tous les procédés littéraires à la mode, il y a une vingtaine d'années, et qui constituaient la manière même des romanciers réalistes.

Nous avons indiqué ce qu'était cette réaction dans le domaine de la fantaisie imaginative. Nous pouvons ajouter qu'une évolution de même nature est en train de se produire dans les procédés de composition de l'œuvre elle-même.

Le roman d'il y a une vingtaine d'années était fatalement une œuvre très compliquée, soit que l'auteur ait eu le souci de nous représenter toute une portion de la société, soit qu'il ait prétendu analyser par le détail les états d'âme de ses personnages. Dans les deux cas, il y avait une structure première, un échafaudage toujours visible et qui alourdissait le livre : on s'en aperçoit en relisant Emile Zola et Paul Bourget. Le romancier d'aujourd'hui s'efforce, au contraire, d'être aussi simple que possible. Ainsi voyez Romain Rolland qui poursuit lentement, pierre par pierre, ce vaste édifice romanesque qui s'appelle *Jean-Christophe*. Chacune des parties de cette œuvre est écrite avec une simplicité qui fait précisément sa grandeur. Les lignes de ce monument sont pures, le dessin en est net, admirable de précision. Certains, chez nous, n'ont pas l'air de s'apercevoir de la beauté de cette grande entreprise littéraire. Je les engage vivement à interroger à son sujet les esprits cultivés de l'étranger qui ont sur nous la supériorité de l'objectivisme : ils verront en quelle haute estime est tenu là-bas l'auteur de *Jean-Christophe*.

Autre réaction. Le roman d'hier n'était pas du tout artiste, celui d'aujourd'hui et de demain le sera à l'extrême. A quoi bon mettre de l'art, proclamait-on hier, puisqu'il s'agit de copier *l'humble vérité* et que celle-ci n'en comporte pas ? C'est un élément artificiel ajouté par l'observateur à ce que la réalité lui fournit. Donc c'est un élément nuisible et qu'il faut proscrire.

Nos écrivains ont aujourd'hui à ce sujet des idées tout oppo-

sées. Ils comprennent que la matière réelle n'est rien et que c'est la forme que lui donne l'artiste qui, seule, compte. Ils s'occupent des théories artistiques, ils visent à l'effet, ils s'inquiètent de l'arrangement, il ont toujours le souci de la beauté. Cet effort visible du véritable artiste, on le retrouve jusqu'au théâtre où un Henry Bataille opère une véritable révolution littéraire. Pour le roman, nous avons un exemple caractéristique de cette évolutoin dans l'œuvre de René Boylesve. *Mon Amour*, la *Jeune fille bien élevée*, le *Meilleur ami*, les derniers livres de ce charmant romancier, continuent et fortifient la pensée qui animait ses productions antérieures : celle de nous présenter une réalité véritable, mais vue par le regard d'un artiste, celle de nous donner des œuvres subjectives et non objectives, celle de *choisir* dans la vie ce qui convient à l'observation de l'écrivain et ce qui ne lui convient pas. Or, l'observateur est essentiellement un délicat à la grande, à la profonde sensibilité, et les images qu'il tire de l'existence ont ce même aspect de délicatesse, de charme profond et de grâce infinie. Avec un autre tempérament, nous eussions eu une vision toute différente. L'ensemble de ces théories nouvelles — qui sont soutenues si chaleureusement par les femmes-écrivains d'aujourd'hui — aboutit donc à faire primer la chose observée par celui qui l'observe, à mettre l'artiste au-dessus de la réalité.

## V

Ainsi voilà qui est net. De quelque côté que nous nous tournions, nous n'apercevons que des efforts de réaction contre l'esthétique des écoles réalistes qui a gouverné le roman français de 1870 à 1900. Peut-être ces efforts seraient-ils encore plus visibles s'ils n'étaient dispersés en la personne d'une quantité d'écrivains qui luttent en tirailleurs et ne se groupent plus en phalanges d'écoles.

Cette absence complète d'écoles dans la littérature présente, c'est un des traits que vous aurez pu relever au cours de cette revue rapide que nous venons de faire. Est-ce un bien ? Est-ce un mal pour les lettres ? Je crois, tout réfléchi, que si cette disparition n'est pas entièrement désastreuse, elle n'est pas excellente non plus. La question de discipline en art est une question toute personnelle qui n'a rien à voir avec une école, et toute la discipline des naturalistes n'a pas plus servi à donner du talent à Paul Alexis que celle des romantiques n'en avait donné à Fontaney. Mais si une école ne fortifie point les talents anémiés, elle fait

circuler dans l'air un grand nombre d'idées purement artistiques ou littéraires, elle suscite un grand combat intellectuel d'où sortent triomphantes certaines façons de penser, certaines manières d'écrire. Elle souligne aussi — et cela est excellent — les originalités, elle en éveille d'autres, elle confirme les timorés, elle est un appui pour les faibles. Si les écoles avaient subsisté, des articles comme celui que j'écris ici n'auraient plus de raison d'être : ce serait enfoncer une porte ouverte que de définir le sens dans lequel évolue le roman, car il y a longtemps que les théoriciens de l'école l'eussent fait dans leurs préfaces et manifestes. Le sens de la fantaisie dans lequel nous voyons s'orienter tant de jeunes esprits excellents, serait dix fois plus accusé, si les romanciers étaient groupés, et, sans doute, aurions-nous déjà de cette manière des œuvres dix fois plus originales.

C'est pourquoi nous avons tant de difficultés à apercevoir les idées nouvelles qui règnent sur le genre romanesque. Cependant l'on a vu que nous étions parvenus à en définir quelques-uns. Plus de simplicité dans la composition, plus de goût dans l'arrangement, une recherche d'art plus apparente, moins de soumission à l' « objet », plus d'originalité, plus d'imagination aussi, ce sont là des indications excellentes qui peuvent nous donner des œuvres remarquables. Ce sont surtout des éléments qui peuvent plaire aux deux publics qui, nous l'avons vu, vont se partager le domaine romanesque. L'imagination, le brio, la fantaisie, voilà de quoi séduire bien fortement une clientèle toute neuve, encore un peu naïve, qui goûte surtout la vieille formule du roman. Et quant à la délicatesse, à l'esprit artiste, à la personnalité de l'écrivain plus apparente, c'est là justement ce qui peut charmer l'ancien noyau de lecteurs fidèles, qui boudent en ce moment les romanciers parce que ceux-ci s'attardent aux vieilles formules, mais qui n'agiront pas de même avec les jeunes, lorsque ces derniers se seront réalisés complètement.

Oui, vraiment, il me semble que circule à l'heure actuelle dans la production romanesque un souffle nouveau qui change l'air, qui modifie nos idées, qui va peut-être transformer une fois de plus ce vieux genre du roman si souple et si fançais. Avouons qu'il était temps et que si les romanciers ne se hâtaient point de répondre aux désirs secrets du public, celui-ci pourrait bien s'habituer à se passer d'eux...

JULES BERTAUT.

## *B.* — L'ATHLÉTISME ET LA LITTÉRATURE AMOUREUSE

### I

J'entends par *athlétisme* — en élargissant l'extension d'un terme d'ailleurs assez mal défini — ce goût moderne et cette espèce de renaissance du muscle, cet idéal nouveau de l'*homme complet* qui semblent se substituer depuis quelques années, chez les intellectuels eux-mêmes, au vieil idéal romantique de l'homme du monde pâle et maladif, de l'artiste ou du poète physiquement étriqués, volontiers tuberculeux ou tout au moins neurasthéniques. Que l'athlétisme soit pratiqué sous forme de *culture physique* (cette formule heureuse désigne toutes les gymnastiques dites rationnelles, suédoises ou autres, propres à développer l'esthétique et la santé générale du corps); qu'il soit pratiqué sous forme de *sport* (et il faut entendre par ce mot, en toute précision, le besoin de dépense et de compétition musculaires naturel à un corps bien portant); ou qu'il emprunte successivement ces deux procédés (la logique veut en effet qu'on se fasse des muscles avant de se livrer aux exercices violents et que la culture physique soit l'antichambre du sport), l'athlétisme, qui est déjà passé dans les mœurs en Angleterre et en Suède, est en train de conquérir la France. Les pelouses d'Auteuil ou de Bagatelle, steppes de verdure naguère, aujourd'hui violemment émaillées par d'innombrables maillots de foot-ball, en sont la preuve indiscutable. Une génération nouvelle se forme — que M. Georges Lecomte a prédite dans son noble roman *l'Espoir*, et que M. Marcel Prévost a récemment baptisée la « jeune couvée » — une génération plus robuste que ne fut la nôtre et qui bientôt, lorsqu'elle nous « poussera », comme on dit, aura de quoi le faire et le fera sans doute selon les procédés corrects mais fermes de la boxe ou du *rugby*.

On a déjà disserté amplement sur l' « esprit nouveau » de cette génération qui vient à l'égard des études classiques ou simplement à l'égard de l'étude. Je voudrais montrer ici quelle est son attitude en face de la littérature que lui a léguée l'époque précédente et notamment en face de la littérature amoureuse, poésie, roman ou théâtre, des dernières années du XIXe siècle.

Il faut le dire de suite : cette littérature est sur le point de sombrer, aux yeux de nos jeunes athlètes, dans l'abîme d'oubli respec-

tueux ou d'ironique dédain où nous avions déjà, nous autres, dès notre vingtième année, précipité la littérature romantique. Et la raison de ce mépris n'est pas seulement, comme on pourrait l'objecter, dans le manque de culture littéraire, dans cette incapacité de lire dont on accuse imprudemment — par préjugé et par habitude — les hommes de sport, mais plutôt dans une répulsion instinctive de ces corps robustes et agissants pour une littérature dédiée tout entière à l'amour physique qui affaiblit et qui avilit le corps, à l'analyse psychologique qui déprime l'énergie. Il est frappant de voir de très bons esprits, point dénués de sensibilité, envelopper dans une même réprobation toutes les manifestations de cette littérature qui nous fut chère, depuis les chefs-d'œuvre jusqu'à leurs succédanés, depuis les fortes analyses de *Madame Bovary* ou de *Notre Cœur*, jusqu'aux finesses alambiquées de *Cruelle Enigme* ou de *Peints par eux-mêmes*, jusqu'aux pornographies gratuites, dernière et honteuse mouture des œuvres d'art ; et l'élégante mélancolie amoureuse d'un Sully Prudhomme aussi bien que la sensualité maladive des poètes décadents ; et les hautes tragédies d'un Porto-Riche, tout comme les gentillesses érotiques qui alimentent le plus souvent les théâtres dits « de genre ».

## II

C'est qu'en effet — qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en attriste — il est indéniable que le lyrisme romantique et ses thèmes amoureux, les uns très noblement et très dignement chantés, avec une sorte de retenue hautaine (la *Colère de Samson*, par exemple), les autres, tels que la *Nuit d'octobre*, modulés ardemment, avec toute la fougue de la passion charnelle, ont abouti en fin de compte, à autoriser, bien mieux, à imposer au roman et au drame l'étude de cette passion sous tous ses aspects, même les moins nobles. Il en est résulté, une fois le manteau de la poésie rejeté, et malgré ceux du naturalisme ou de la psychologie qu'on lui substitua, une littérature assez puérilement *spéciale*, entièrement consacrée au désir ou à ces « regrets du lit » dont Vigny avait fait un beau vers et Musset plusieurs volumes. Il semble — et c'est la fable de l'Europe, qui n'en a pas moins continué à nous lire — que, depuis *Madame Bovary*, c'est-à-dire depuis quelque soixante ans, les romanciers et les dramaturges français aient tracé autour d'eux, avec l'amour comme centre et l'adultère comme rayon, un cercle de superficie médiocre dans lequel ils se sont enfermés, ainsi que

des maniaques dans une idée fixe. Depuis le pseudo-idéalisme d'Octave Feuillet, qui ne fut en réalité qu'un voluptueux très raffiné, jusqu'aux marivaudages les plus sensuels de telles comédies contemporaines, celles de MM. de Flers et Caillavet ou Francis de Croisset, c'est le désir de la possession physique, plus ou moins élégamment dissimulé, qui a fait marcher toutes nos marionnettes dramatiques ou romanesques. Les quelques chefs-d'œuvre qui n'ont pas la concupiscence pour mobile (je cite au hasard le *Poil de Carotte*, de M. Jules Renard) ont été accueillis avec une certaine réserve et sont à peine catalogués, si je puis dire. Au total, depuis trente ans surtout, l'amour — et quel amour !... le fruit défendu, la passion le plus souvent illégitime, affolante, destructive de toute énergie — a été la divinité incontestée de la librairie française ; les alcôves, boudoirs, divans (ou pis encore), ont été ses autels révérés. On ne nous a épargné, bien entendu, ni la passion incertaine et tronquée des demi-virginités, dont M. Marcel Prévost a tiré une gloire éclatante, ni même, dans le rayon de la basse littérature, l'étude soi-disant psychologique des perversions les plus secrètes.

Le moindre défaut de cette mode littéraire est d'avoir fait éclore quantité d'œuvres insincères ou incomplètes. Que de bons jeunes gens, entraînés par le goût du jour, ont écrit de méchants romans d'adultère et de cabinet de toilette, qui n'y eussent guère songé par instinct naturel et qui eussent peut-être, en portant ailleurs leurs dons d'observation, produit des œuvres loyales et fortes. On n'a pas assez remarqué, d'autre part, combien l'obsession du thème amoureux a rétréci depuis quelques années le champ d'observation des romanciers et des dramaturges, et qu'elle les a conduits à nous donner des intrigues parfaitement conventionnelles. Il est piquant de constater que, même dans les chefs-d'œuvre du genre, les difficultés ordinaires de la vie (celles qui résultent par exemple du manque d'argent) sont éliminées ou, comme on dit en géométrie, « supprimées par la pensée ». Point de héros amoureux, même dans le roman naturaliste d'un Maupassant, qui n'ait généralement à sa disposition les quelques billets bleus nécessaires pour faire le voyage qui avivera sa passion, pour meubler le rez-de-chaussée où elle s'épanouira, pour payer la villégiature où elle doit s'apaiser. Sans contester au romancier non plus qu'au dramaturge le droit d'isoler parfois la passion des contingences matérielles et de la faire parler « toute pure », ne semble-t-il pas que l'œuvre vraiment complète et forte soit celle

où l'on montrera l'amour aux prises avec les difficultés et les soucis ordinaires de la vie. Maupassant l'a su faire souvent, je me hâte de le dire, et même le sensible Daudet, dans cette admirable *Sapho* où les besoins d'argent, les sentiments de famille et les préjugés sociaux entrent si âprement en lutte avec la passion charnelle. De même M. Octave Mirbeau, dans le *Calvaire.*

Mais je me demande avec inquiétude quel accueil fera la postérité à la plupart des œuvres issues de tels modèles, durant ces quinze ou vingt dernières années, et dans lesquelles l'idée fixe de la possession est développée, *hors de la vie* en quelque sorte, jusqu'à ses extrêmes conséquences. Et je ne parle pas seulement des derniers romans dits psychologiques, où des quarts de cheveux sont recoupés en six afin d'expliquer de banals rapprochements sexuels. Mais que penserons-nous dans vingt ans de certains livres qui nous apparurent d'abord comme de grands chefs-d'œuvre, parce qu'ils se piquaient d'être à la fois psychologiques et naturalistes ? Je songe ici aux romans les plus connus de M. d'Annunzio — un Italien dont M. Hérelle, traducteur hors pair, a fait un Français. Que pensera la postérité prochaine de cet *Enfant de la Volupté* et surtout de ce *Triomphe de la Mort* qui marquent bien, à mon avis, le dernier stade du roman d'amour proprement érotique. Que dira-t-elle de cet amour d'un Georges pour une Hippolyte, passion si exclusivement, si mathématiquement charnelle, qui s'exaspère elle-même dans une terrible solitude à deux et qui — en toute logique — devient une véritable neurasthénie et ne trouve d'apaisement que dans le crime et la mort. Nos fils reconnaîtront-ils dans de tels héros l'homme de tous les temps, seul capable et digne de survivre littérairement, ou bien n'y verront-ils que les enfants exceptionnels et malades d'un cerveau, d'une époque ?...

## III

Sa réponse, la postérité nous la fait pressentir dès maintenant par la voix de la jeune génération sportive qui commence à fleurir en France. Cette réponse est simple : aux yeux des *sportsmen* de dix-huit à vingt-cinq ans, la littérature amoureuse est *ridicule.* Il va sans dire, je le répète, qu'ils englobent dans cette appréciation les chefs-d'œuvre et leurs dérivés. Cet âge est sans discernement : les premiers romantiques avaient traité conjointement de « polissons » Racine, Ducis et Baour-Lormian ; la jeunesse athlé-

tique applique la même épithète (dans un autre sens) à MM. Georges de Porto-Riche, Maurice Donnay, Marcel Prévost et Willy pêle-mêle.

Déjà, il faut le dire entre parenthèses, les écrivains eux-mêmes avaient senti le danger de s'enliser ainsi dans un genre aussi spécial, et la littérature amoureuse s'était déjà elle-même parodiée. Les romans humouristiques mais encore attendris d'un Pierre Véber (*Amour, amour!...*), l'idylle ironique de l'amour bourgeois, cet exquis *Jeune homme rangé* qui fit Tristan Bernard célèbre (1), enfin quelques amusantes pochades d'atelier signées Willy (*Maîtresse d'esthètes* par exemple) avaient déjà dit leur fait aux maniaques du roman passionnel. Mais ce n'était là qu'une excommunication mineure : autrement fort, autrement fondé en nature est l'anathème que leur jettent les passionnés du muscle, les apôtres de la santé physique et de l'équilibre moral.

Cet anathème est formulé par les « sportifs » d'une façon nette et définitive: ils *ne comprennent pas* la littérature amoureuse; ils ne conçoivent pas que, pendant trois cents pages ou pendant cinq actes, « on ne pense qu'à *ça*, on ne fasse que *ça!* » Cette obsession de l'amour leur semble aussi morbide qu'a pu le paraître à leurs aînés la mélancolie de commande des sous-lamartiniens, aussi comique que l'éternel « panache » des derniers hugolâtres. Je connais nombre de *sportsmen*, fort cultivés, entraînés à la lecture et capables de goûter avec autant de finesse que de force le Maupassant première manière — celui des Contes — qui « ne veulent rien avoir », selon leur énergique expression, du Maupassant seconde manière — celui de *Notre Cœur* et de *Fort comme la mort* — prétendant que cela ne se passe pas ainsi dans la vie et qu'à moins d'être un malade on n'est pas dadais comme André Mariolle ou fou comme Olivier Bertin...

Ce qu'ils ignorent, ces athlètes, et ce qui les rendrait plus indulgents pour l'extrême enthousiasme que nous ont inspiré de telles œuvres, c'est que la génération de jeunes bourgeois qui a précédé la leur, élevée comme elle l'a été dans la mollesse physique, dans la défiance et presque dans le mépris de l'effort corporel, n'a connu, à de rares exceptions près, d'autres façons de

(1) Plus significatif encore, à cet égard, le *Roman d'un mois d'été*, que vient de publier M. Tristan Bernard.

dépenser son surplus de vigueur, d'autres *sports* en un mot (en tant que ce mot signifie distraction désintéressée), que les plaisirs chers à Momus, l'alcool, le tabac, le jeu, les soupers et surtout... le reste. Cette génération s'est fait de l'amour un véritable alcoolisme: quoi d'étonnant à ce qu'elle se soit plue passionnément à toutes les œuvres qui flattaient ce goût maladif ?

Je ne veux point dire que l'athlète échappe à l'entraînement de la jeunesse vers le plaisir physique. La fameuse « chasteté athlétique » est toute relative : elle consiste à ménager son corps à l'approche des championnats et à ne pas le surmener à l'ordinaire; elle consiste encore — il faut dire les choses comme elle sont — à fuir les surprises dangereuses, les excès qui ne sont que d'amour-propre et de fanfaronnade, et surtout à ne pas mêler inconsidérément à des entraînements passagers, exercices de pure hygiène, les notions d'infini, d'éternité, de passion ou de souffrance dont le bon neurasthénique, intoxiqué par la littérature, croit devoir ennoblir ses moindres passades. Avec la fierté de son corps le vrai *sportsman* en a aussi le respect: il ne compromet pas à la légère la force et la beauté qu'il a eu de la peine à acquérir et à conserver. C'est en ce sens que le sport est puissamment moralisateur. Ainsi que le fait remarquer le Dr Ruffier dans son très beau livre: *La Santé par la Force*, les vertus de chasteté et de tempérance ne peuvent être considérées comme acquises et durables que le jour où elles sont devenues en quelque sorte des *vertus corporelles*, c'est-à-dire le jour où le corps répugne de lui-même, instinctivement, aux excès qui pourraient lui être fatals.

Bien d'autres raisons encore écartent le véritable « sportif » de l'amour tel que l'ont vulgarisé le roman et le théâtre modernes. Dirai-je que l'âme sportive, qui aime la lutte ouverte, ne trouve pas grand attrait, en principe, aux compromissions humiliantes des amours illicites et notamment à ce braconnage sans gloire qu'est l'adultère. Un certain sentiment de dignité, d'orgueil même engage notre athlète à vouloir posséder seul, non pour la dominer, mais pour la protéger à la face de tous, la femme qu'il aimera: d'instinct il ne la cherche que parmi celles qui sont libres d'elles-mêmes. Enfin et surtout, une belle santé physique, un parfait équilibre moral l'inclinent à retrouver et à aimer dans l'amour ce qui en est la fonction originelle et la raison d'être profonde, à savoir le besoin et la joie de se perpétuer soi-même. Le jeune sportsman traversera plus vite qu'un autre la période des amours

inféconds et des passions, si j'ose dire, purement spéculatives. Peut-être même, dans le mariage, sera-t-il père plutôt qu'amant et toute la joie que dispense à d'autres la passion stérile la trouvera-t-il, lui, dans la fierté de l'amour procréateur, dans cette réciprocité d'estime et cette communauté d'intérêts qui sont le ménage et la famille. Car ces deux termes reprennent à ses yeux le sens fort, la valeur poétique même dont la littérature amoureuse les avait découronnés. Quoi d'étonnant à ce qu'un tel homme rende mépris pour mépris à une telle littérature?

## IV

Il sied toutefois de protéger contre un arrêt trop absolu les chefs-d'œuvre de cette littérature et de ne pas accepter les yeux fermés l'autodafé général auquel nous convie la jeune génération. Au nom de la vérité même, il faut faire des *distinguo*. La vie en effet se chargera d'apprendre aux *sportsmen* les mieux cuirassés contre la sensiblerie que des amours illogiques et insensés peuvent s'introduire subrepticement dans un corps bien équilibré et dans une âme jusque là sereine. Leur ancêtre Samson en est l'exemple légendaire: il est la preuve que les crises de passion charnelle n'épargnent pas l'athlète et prennent même chez lui une exceptionnelle intensité.

Car plus le fleuve est grand et plus il est ému,

comme il est dit dans Vigny. Vouloir supprimer purement et simplement, grâce à l'éducation physique et aux sports, les entraînements de la chair et de l'imagination, vouloir discipliner à tout jamais ces « raisons que la raison ne connaît pas » ou prétendre les biffer en même temps de la littérature et de la vie, c'est peut-être un beau rêve de Spartiate : il faut craindre que ce ne soit aussi un rêve de Béotien. Si nous sommes avec les *sportsmen* pour répudier toute cette littérature soi-disant amoureuse, en réalité effrontément érotique, dans laquelle l'étude du cœur humain n'est qu'un prétexte à descriptions galantes et à tableaux de genre polissons, nous ne les suivons plus lorsqu'ils proscrivent avec elle, en bloc, tel drame, tel roman où la passion est bien déduite du caractère des héros, justifiée par les circontances et d'ailleurs dépeinte sans l'aide de la gravelure facile et gratuite. Qu'il s'agisse —dans *le Passé* de M. de Porto-Riche—de l'amour de Dominique

pour un homme indigne d'elle, amour purement sensuel qu'elle condamne elle-même et qu'elle finit par arracher de son cœur ou plutôt de sa chair; qu'il s'agisse — dans *Fort comme la mort* — de cette passion désespérée d'un homme sur le retour pour la fille de sa maîtresse, amour de démence, mais si bien expliqué par la ressemblance entre la fille et la mère, par l'âge d'Olivier Bertin, par son célibat et sa solitude, par l'attrait impérieux qu'exerce sur son œil de peintre une forme harmonieuse, je vois dans ces deux œuvres, pour n'en point citer d'autres, toutes les qualités d'observation sincère, de préparation adroite et de développement logique qui sont celles des grands classiques. Plus encore : je retrouve chez les deux héros que je viens de citer, dans la lutte qu'ils soutiennent contre eux-mêmes, dans leurs remords ou tout au moins dans la vision douloureuse qu'ils ont de leur propre folie, l'application stricte du précepte de Boileau :

> ... Que l'amour, souvent de remords combattu,
> Paraisse une *faiblesse* et non une *vertu*.

Si nous remplaçons le mot *vertu* par le terme plus moderne d'*idéal*, nous avons là peut-être, en définitive, toute la distinction à établir entre la vraie littérature amoureuse et la fausse, le précepte suprême par lequel peuvent se concilier la dignité de l'art et sa sincérité. Il ne s'agit pas en effet de faire à l'amour sa part, au nom de la morale : il s'agit, au nom de l'art même, de lui assigner sa juste place dans le jeu des passions humaines, de ne pas le laisser prendre dans le roman ou le théâtre cette place exclusive qu'il n'a point en réalité dans la vie et de n'en pas faire, en un mot, un procédé littéraire, faux comme tous les procédés. Il est piquant que le bon sens des « sportifs » rejoigne ici la ferme critique de Boileau.

L'amour-passion en effet, même quand il n'est que charnel et fondé sur l'illusion des sens, est une maladie qui n'est pas sans grandeur (« Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert »), dont la convalescence est parfois exquise et qu'il faut avoir eue pour bien goûter le charme de la vie. Ou bien, si l'on veut, c'est l'ivresse passagère et généreuse que donne un vin très fort; mais cette ivresse perd toute dignité, je dirai presque tout intérêt littéraire, lorsqu'elle devient chronique et exclusive du reste de la vie. L'homme exclusivement amoureux et qui se complaît dans cet

état, n'est qu'une sorte de maniaque, un alcoolique d'un autre genre, et la littérature qui s'obstine à nous le dépeindre relève de la pathologie, sans plus. Les grands maîtres du roman d'amour ne sont point tombés dans cette erreur : leurs personnages sont des passionnés, non des monomanes, témoin ce Des Grieux qui, bien que victime d'une passion prédominante, ne cesse d'agir et de se débattre, tantôt pour y échapper, tantôt pour essayer de l'accommoder à ses autres affections, à ses devoirs même. Des Grieux est l'amoureux-type : il reste cependant un *homme*, et comme je comprends qu'auprès de lui tels héros du roman contemporain, le candide Hubert de *Cruelle Enigme*, je suppose, puissent être traités de pantins, ingénieusement articulés sans doute, mais anémiques.

On m'objectera que les œuvres de ces trente dernières années ont été le miroir fidèle d'une classe de mondains et de bourgeois neurasthéniques. Cela est fâcheux pour elles : elles périront avec les modèles trop particuliers qu'elles se sont donnés. Il est probable en effet que le goût des sports et l'âme nouvelle qui en résultera vont changer tout cela et substituer à la littérature d'alcôves, de boudoirs et de veulerie morale, une littérature de plein air et d'énergie dans laquelle l'amour reprendra tout naturellement le nom de *faiblesse* qu'il avait aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. J'applaudis d'avance à une telle transformation, et je ne vois nul inconvénient à ce que nos jeunes athlètes envoient l'amour-manie rejoindre le panache-obsession dans le magasin aux accessoires. Je les prie toutefois d'épargner les incontestables chefs-d'œuvre de la fin du XIX^e^ siècle. Et même, lorsqu'ils passeront au crible les œuvres de second plan, je les supplie d'y aller d'une main légère et parfois indulgente. Certains dramaturges comme M. Maurice Donnay, certains romanciers comme M. Marcel Prévost se sont peut-être trop complus, dans leurs premières œuvres, aux faiblesses sensuelles et aux mièvreries de l'amour et les ont trop exclusivement glorifiées ; mais ils l'ont fait avec tant d'esprit et de goût, avec une sensibilité si originale!... Le jour où nous les expulserons de la Cité future — qui sera sportive, n'en doutons pas — ce sera, comme Platon faisait pour les poètes bannis de sa République idéale, en les comblant de nos regrets attendris et en les couronnant de fleurs.

GEORGES ROZET.

# Faut-il donner à la Russie Vingt milliards ? (1)

## I. — *L'équilibre des alliances.*

Notre précédente étude a eu un retentissement inattendu. Des centaines de journaux ont bien voulu la commenter, en insistant sur son importance primordiale. Les finances sont devenues non seulement le nerf de la guerre, mais aussi le lien le plus essentiel dans les relations entre les peuples et les gouvernements. La question soulevée par nous, touche ainsi d'un côté à l'avenir des petits rentiers français, et de l'autre à celui de notre patrie et de l'Europe elle-même. Des millions de braves gens qui, alléchés par les gros intérêts, par les promesses fallacieuses des grands établissements et les encouragements donnés par nos gouvernements successifs, avaient confié leur fortune à l'empire russe, sont certainement dignes d'une grande sollicitude. Mais ce qui doit planer au-dessus des intérêts particuliers, c'est l'intérêt général de la France et de la paix européenne, solidairement liés à la force et à la prospérité russes.

Admettons que l'empire moscovite ne réussisse pas à se relever de ses infortunes pendant encore plusieurs années. Qu'arrivera-t-il ? L'équilibre des alliances, assuré avec tant de soin par nos diplomates, joints à ceux de l'Angleterre et aux efforts tout récents de l'Italie actuelle, croulera comme un château de cartes.

Nous revendiquons ici l'honneur de regarder la vérité en face. Disons avant tout qu'actuellement la force russe pèse aussi peu que possible dans la balance européenne. Il n'y a, à vrai dire, qu'un seul pays qui prenne au sérieux la puissance russe en cas de guerre. Et ce pays c'est la France. Enivrés par tant de discours grandiloquents de nos gouvernants et de nos journaux, nous considérons l'alliance comme une sorte de paratonnerre contre tous les dangers extérieurs qui peuvent nous menacer. Or, nous avons vu le cas qu'en a fait l'Autriche. Beaucoup mieux renseignée que nous sur la

(1) Voir *La Revue* du 1er octobre 1909.

valeur de l'armée et de la flotte russes, elle a osé, à l'étonnement du monde entier, traiter la Russie, lors des derniers incidents d'Orient, comme elle n'aurait sans doute pas osé traiter la Roumanie. Sa prétendue « insolence » a été faite de la certitude que la Russie serait incapable de s'opposer, d'une façon efficace, à ses desseins. Et la Russie, en s'inclinant devant la brutalité et le sans-gêne de l'Autriche, n'a fait que justifier l'opinion, plutôt pessimiste, professée à son égard.

Ajoutons, du reste, que les hommes d'Etat russes soulignent, avec une franchise touchante, cette infériorité de la Russie actuelle. Nous n'avons qu'à rappeler le discours prononcé par le comte Witte, et cité précédemment ici-même. Ils peuvent l'avouer, avec une sincérité d'autant plus grande, qu'ils attribuent son affaiblissement à la guerre avec le Japon. Toutes les politesses dont sont l'objet, de la part de l'Empire russe, nos ministres des affaires étrangères, ne changent rien à cet état de choses. Grisés par les hommages rendus à leur grandeur éphémère, les ministres de la troisième République, une fois au pouvoir, oublient leurs appréhensions du temps où ils n'étaient que de simples parlementaires. Les dîners et les charmes de la diplomatie russe, la condescendance paternelle avec laquelle elle traite d'ordinaire les représentants du peuple français, leur font perdre toute notion du réel.

Mais, hélas ! l'extase qui ferme les yeux à nos gouvernants, n'a aucune prise sur nos voisins. Ils voient et ils calculent. Rassurés et tranquillisés, ils continuent paisiblement leur politique, en nous offrant, en guise de consolation, des articles alarmistes de leurs journaux et des notes diplomatiques simulant des appréhensions plus ou moins sincères.

Et les événements se précipitent.

### II. — *La fortune française en cas de guerre.*

La paix européenne pourra sans doute durer de longues années, mais elle pourra aussi faire place à une guerre des plus redoutables. Nous vivons tous dans l'incertain. Tous les pays pensent à la guerre et préparent ainsi la paix. Parlons donc d'une guerre éventuelle.

Il est hors de doute que dans une guerre future compteront

non seulement les armées en présence, mais aussi les capitaux disponibles.

Il faudra mobiliser des millions d'hommes et des milliards de francs. Quelle sera la situation de la France au lendemain d'une déclaration de guerre? Notre armée est certes bien plus forte qu'on ne le pense. Quant à la marine, jointe à celle de l'Angleterre, elle saura faire face aux efforts combinés de nos ennemis. Pourtant il est incontestable que nos forces sur terre auraient besoin d'être secondées par celles de notre amie et alliée. Or, la Russie non seulement ne pourra nous envoyer des renforts, mais elle ne sera même pas en état de tenir l'Allemagne en échec, à la frontière.

Le plan de mobilisation allemande, tel que nous le connaissons, d'après les indiscrétions parvenues de l'autre côté du Rhin, ne fait presque aucun cas de l'armée ou des armées russes. Car la Russie, affaiblie et en proie à des agitations intérieures, aura avant tout besoin de toutes ses forces pour maintenir l'ordre chez elle. La répression sanguinaire, le retour violent d'une réaction déchaînée, n'ont point apaisé l'empire du tsar. La tranquillité ne règne qu'à la surface. Il est toujours à craindre que le feu qui couve dans l'intérieur du pays n'éclate, avec une rage démesurée, au moment d'une guerre européenne.

En admettant donc, et nous l'admettons très volontiers, que la Russie veuille remplir aussi rigoureusement que possible ses devoirs d'amie et alliée, elle s'en trouvera fortement empêchée. Sans parler de sa flotte, son armée aurait besoin d'être doublée, pour pouvoir compter sur l'échiquier européen. Une amélioration dans cet ordre d'idées nécessiterait, avant tout, des capitaux incalculables. Sans vouloir nous perdre dans des spéculations politiques, nous pouvons constater, d'ores et déjà, qu'en cas de guerre la Russie ne pourra nous être presque d'aucun secours.

La France aura donc doublement besoin de son argent. Où est-il? Ou plutôt où sera-t-il? Dans quelle situation se trouvera, au moment de la guerre, le pays réputé le plus riche du monde? D'un côté la Russie nous devra environ 15 milliards, lesquels, d'une valeur douteuse aujourd'hui, deviendraient irréalisables au moment d'un conflit européen. Notre actif

représentera, en outre, des emprunts innombrables de toutes sortes de pays exotiques, emprunts autorisés avec une insouciance souvent criarde, par nos ministres des finances successifs.

Nos capitalistes auront aussi quelques milliards en Allemagne, qui naturellement se garderont bien de prendre, en ce moment, le chemin de la France. Il nous restera, il est vrai, l'encaisse métallique de la Banque de France. Mais ce capital, sur lequel nous comptons trop, sera-t-il suffisant non seulement pour nous, mais aussi pour *les autres* ? En dehors de l'Angleterre, les quelques alliés en vue ne seront pour nous que des parents pauvres. Il faudra aussi suppléer à leurs besoins, si nous voulons les entraîner dans la défense commune.

Une routine très regrettable empêche visiblement nos rapporteurs du budget de la guerre de tenir compte de cette nécessité de mobiliser les milliards en cas de guerre.

C'est ainsi que dans le rapport, pourtant si remarquable, que nous devons au député Messimy, il n'en est point question. Espérons que, dans l'avenir, on saura traiter ce sujet avec l'ampleur qu'il mérite. Car n'est-il pas paradoxal de consacrer dans les préoccupations de mobilisation une place considérable à quelques menus équipements militaires et de passer sous silence les finances de la guerre prochaine ?

Cette réforme s'impose d'autant plus que, par une bizarrerie des plus singulières, les ministres des finances, véritables autocrates, lancent parfois l'épargne nationale dans des voies sans issue.

Tandis que la prérogative du contrôle budgétaire amène souvent nos législateurs à contester au ministre le droit de disposer de quelques centaines de francs, ils se trouvent complètement désarmés devant des décisions ministérielles qui engagent, sous forme d' « admission à la cote » des milliards de la fortune française.

Les ministres sont sans doute des hommes tout à fait intègres. Mais, seigneur ! pourquoi les expose-t-on à tant de tentations ?

N'avons-nous pas vu tout récemment un ancien ministre des finances devenir président d'une société dont il a autorisé la « cote » lors de son passage au ministère ? Des anecdotes

des plus édifiantes circulent à ce sujet dans les milieux financiers et tout cela n'est point fait pour rehausser le prestige de nos gouvernants.

En attendant, la Russie se dresse devant nous pour nous demander de nouveaux milliards ! Faut-il les lui donner ?

### III. — *Comment sauver nos milliards.*

*La Revue* mène, depuis un certain nombre d'années, une campagne systématique contre la folie des emprunts russes. J'ai toujours soutenu ici cette thèse qu'en confiant à notre alliée de nombreux milliards, sans nous préoccuper de leur sort, nous risquons fort de compromettre l'avenir de notre richesse nationale, sans rendre aucun service réel à l'empire ami et allié. Mes appréhensions se trouvent amplement justifiées. En nous basant sur les aveux venus de la part des hommes d'Etat russes eux-mêmes, nous avons déjà démontré que de tous ces capitaux immenses que nous avons confiés à la Russie, celle-ci n'a pu rien tirer. La richesse de ce pays n'a point augmenté; sa flotte a disparu et son armée a considérablement diminué. Quoi d'étonnant que la Russie ait de nouveaux besoins d'argent ! Ces besoins impérieux reviennent périodiquement, et se rappellent à notre amitié d'une façon douce, insinuante, et parfois même violente.

On se souvient que l'emprunt de 1906 n'a pu être réalisé que sous la menace de cesser le payement des coupons. Le gouvernement de l'époque a pris peur, et comme on était à la veille des élections, il a autorisé l'emprunt demandé. L'emprunt de 1908 a été fait pour nous rembourser les bons du Trésor exigibles à ce moment. Nous prêtons à notre créancier des capitaux de plus en plus considérables, afin de lui permettre de payer les intérêts d'hier et les intérêts de demain.

Peut-on faire autrement ? Nos rentiers se trouvent dans un engrenage étrange. On dirait d'une de ces danses du moyen âge, où, une fois rentré dans la ronde, il fallait continuer jusqu'à l'épuisement complet des forces.

Nous avons cru nécessaire de mettre un certain frein à cette ronde échevelée des milliards. Ou plutôt nous avons tenu, dans l'impossibilité de faire autrement, à élargir les opérations, à englober le passé et à sauver l'avenir. Nous nous sommes basés sur des aveux russes eux-mêmes. Nous avons cons-

taté que l'Empire a actuellement besoin de 16 milliards. Avec les charges que lui impose l'alliance, cette somme s'élève à 20 milliards. Nous avons cru utile de suggérer une opération gigantesque, consistant à fournir cette somme échelonnée pendant une série d'années, à la place des emprunts occasionnels que rien ne garantit et qui ne servent qu'à compromettre le sort de la France sans sauver celui de la Russie.

Mais, afin de donner ces 20 milliards, il nous a fallu trouver la collaboration anglaise. La France, et il faut avouer à cet égard nos torts, n'a jamais su prendre des garanties nécessaires. Elle a offert son argent avec beaucoup d'ardeur, sans autre préoccupation que de toucher des coupons plus ou moins élevés. Notre alliée, qui, d'après cette jolie expression d'un de ses poètes, a une « nature très large » n'a pas su non plus assurer le sort des milliards empruntés. Le gouvernement russe a plusieurs qualités: il est très religieux, ce qui est rare par le temps qui court ; il est très attaché aux idées du passé, même très lointain, ce qui ne manque point de charme dans notre époque du nouveau à outrance. Au point de vue financier, il est même tout à fait médiéval. Il a un mépris profond pour l'argent des autres, et surtout pour ceux que le lui prêtent. Car il faut se rendre à l'évidence, que nos rentiers, de même que nos établissements financiers, ne sont point en odeur de sainteté auprès de nos amis les Russes.

Au train dont vont les choses notre amitié peut tourner du jour au lendemain à l'aigre. La France a donné son cœur, et le reste, un peu trop naïvement. Elle pourra se trouver, un jour, dans la situation de cette charmante fiancée, qui aurait prématurément confié sa dot à l'esprit insouciant de son bien aimé.

C'est l'Angleterre qui aurait pu, ou plutôt aurait dû amener un peu d'ordre dans la situation troublée. Arrivée troisième sur le même oreiller, elle s'en sert peut-être beaucoup plus que nous-mêmes. Quel que soit le sort de la paix et de la guerre future, l'Angleterre tire, d'ores et déjà, des avantages considérables de la Russie, au point de vue de l'Inde et de ses autres colonies asiatiques. Elle aussi, elle a presque autant que nous besoin d'une Russie forte et respectée. Elle pourra donc et devra se préoccuper du sort de l'allié commun.

Nous avons indiqué qu'en agissant d'une façon logique, et

d'après la méthode « donnant donnant », la vaste opération financière que nécessite la situation actuelle de la Russie pourrait être non seulement sûre, mais lucrative. C'est à la Russie elle-même à prendre les devants, afin de réaliser la triplice financière franco-anglo-russe, et en apportant toutes les garanties et la possibilité de contrôle nécessaires. Il n'y a que dans cette voie que la Russie régénérée pourrait retrouver ses forces perdues, la France ses milliards compromis et les trois alliés une base d'opérations solides et fructueuses, pour de longues, très longues années.

## IV. — *Situation critique.*

Livré à sa bureaucratie, l'empire russe aura de la peine à sortir de l'impasse où il végète actuellement. Malgré les comptes rendus financiers des plus brillants, que le ministre des finances russes sème à travers l'Europe, la situation de la Russie est loin d'être enviable.

Son commerce n'est point prospère, et son industrie a des pieds d'argile. Le sort des agriculteurs, qui représentent plus de cent millions d'hommes, est très compromis. Les paysans paraissent être ruinés et la misère grandissante fait prévoir le moment où la rentrée des impôts s'effectuera de plus en plus difficilement. Des phénomènes d'un désordre économique regrettable continuent, du reste, à rendre la situation de plus en plus complexe et difficile. On pourrait citer de nombreuses preuves à l'appui. Tout en renvoyant nos lecteurs aux études précédemment parues, ici-même, nous nous bornerons à y ajouter quelques faits saillants.

Les chemins de fer russes, qui ont englouti des milliards et des milliards de capitaux, devraient aujourd'hui fournir à l'Etat des centaines de millions de revenus. Or, ils présentent pour l'année 1908, environ 300 millions de perte. Nous empruntons ce chiffre au *Rapport secret*, rédigé par le contrôleur d'Etat (le chef suprême de la Cour des Comptes russe) pour le dernier exercice. Or un pareil déficit ne peut être que le résultat d'un gaspillage honteux et d'abus de confiance innombrables.

Tout récemment nous avons eu l'honneur de rencontrer, dans un salon ami, un homme d'Etat russe, qui, à plusieurs reprises, a occupé des fonctions ministérielles. La conversation

tomba sur la situation économique de l'Empire. Nous parlâmes de la Douma, comme devant amener plus de justice et d'ordre dans les affaires du gouvernement.

Notre interlocuteur, en souriant, nous dit :

— « Sans doute, si on pouvait lui donner une centaine d'années, cette institution pourrait habituer le peuple et le gouvernement à compter un jour avec elle. Mais dans l'état actuel des choses, le salut, si salut il y a, n'aura rien de commun avec la Douma. Il n'y a qu'une influence bienfaisante et amicale venue de l'Angleterre et de la France qui, en supprimant notre routine et notre bureaucratie, pourrait faire progresser l'empire russe et ses destinées. Voici un exemple typique : Depuis des années nous avons à souffrir des vols qui se commettent dans les chemins de fer. Et cela rend leur usage presque impossible pour une quantité de commerçants en proie à des escroqueries sans fin, qui se commettent sur leur dos. On a institué commissions sur commissions, et voici que ces vols ne font qu'augmenter tous les ans. D'après nos chiffres officiels, certains chemins de fer sont obligés de rembourser jusqu'à plusieurs millions par an, pour les vols commis au préjudice des particuliers. Que voulez-vous que deviennent, dans ces conditions, les revenus des chemins de fer ? (1) »

Voici encore plusieurs faits concernant l'exploitation des chemins de fer, qui démontrent combien il serait désirable de rénover leur système de fonctionnement à l'aide des éléments venus du dehors. La Russie est un pays agricole par excellence. Lorsque surviennent les années de bonnes récoltes, celles-ci devraient permettre aux particuliers et à l'Etat d'améliorer leur situation financière. Or, comme tant de provinces se trouvent éloignées des grands ports, la question des transports rapides et à bon marché joue un rôle des plus importants. Pendant les années normales, des centaines de milliers de pouds de blé pourrissent, car les chemins de fer

(1) En consultant et en comparant les comptes-rendus publiés par les grandes compagnies de chemins de fer russes, nous y avons trouvé des chiffres tout à fait stupéfiants. Ainsi, par exemple, une toute petite ligne : le chemin de fer de Lodz, d'une longueur d'environ 30 kilomètres, a été obligée de rembourser, pour une année d'exercice, environ 600.000 roubles, c'est-à-dire à peu près 1.400.000 francs, pour des objets volés.

manquent de wagons. Et lorsque la récolte est tout à fait exceptionnelle, le malheur des agriculteurs condamnés à voir leur moisson périr, faute de moyens de transport, est d'autant plus pénible.

Ajoutons-y des tarifs de transport tout à fait fantaisistes et incertains. Détail amusant, pour nous autres Occidentaux, mais des plus douloureux pour les vrais Russes : en 1909, il y a eu, en Russie, des milliers de procès encore pendants, avec les chemins de fer, au sujet de l'application de tarifs absolument illégaux. Le montant de ces procès atteint, pour une seule année, de 50 à 60 millions de francs.

On comprend combien la situation des agriculteurs et des commerçants devient difficile, sinon des plus risquées. Et tout va ainsi à l'avenant.

Chose plus grave, le code civil, de même que celui de commerce, sont tout à fait surannés. Tout récemment, une délégation de commerçants et industriels anglais s'est rendue en Russie afin d'y étudier sur place la possibilité d'élargir le domaine d'action des capitaux anglais. Ils sont arrivés à la conclusion que, grâce à l'insuffisance des lois, il devient très difficile sinon tout à fait impossible de forcer par voie judiciaire un débiteur russe à s'acquitter de sa dette.

Le ministre du commerce russe s'en est, du reste, rendu si bien compte qu'il vient de proposer une réforme radicale des deux codes. Il y aura ainsi une nouvelle commission constituée pour réaliser cette réforme urgente. Et elle s'ajoutera à une centaine d'autres qui ont été déjà créées dans le même but. Les années s'écouleront et rien ne sera changé dans le meilleur des empires.

### V. — *Les erreurs d'un ministre.*

Si nous avons insisté sur ces quelques détails, c'est tout simplement pour démontrer que, livrée à elle-même au point de vue économique et financier, la Russie ne saura rompre avec ses habitudes du passé si préjudiciables pour sa propre évolution et la sécurité des capitaux qui lui sont confiés.

C'est en vain que son excellent ministre des Finances, M. Kokovtseff, s'efforce de présenter la situation comme étant très brillante. Dans son récent discours de Moscou, dans lequel la presse étrangère a voulu voir une réponse directe à notre

article du 1[er] octobre, l'éminent homme d'Etat a insisté, entre autres, sur l'amélioration des cours des valeurs russes (1). Or, M. Kokovtseff est dupe de ses propres illusions. La hausse des valeurs russes n'est que factice. Et comme on s'attend à un emprunt ou plutôt à des emprunts imminents, les grands établissements financiers font de leur mieux pour faciliter leur réalisation. Un certain nombre d'articles dans les journaux et des achats suivis, souvent même pour le compte et aux frais du gouvernement russe, suffisent pour maintenir et même pour élever de plusieurs points la rente russe.

Cette hausse a des bases peu solides. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à observer les hésitations qui s'emparent du monde financier après la publication des études autorisées concernant les finances russes. C'est ainsi, comme l'affirme un des journaux financiers les plus importants de l'Europe, la *Gazette de Francfort*, que l'article de *La Revue* du 1[er] octobre, a suffi pour faire rejeter les fonds russes à la Bourse de Berlin (2).

De nombreux journaux anglais, allemands ou italiens, qui ont commenté notre dernier article, furent tous unanimes à constater les dangers de cette situation précaire. Malgré une sorte de conspiration du silence, qui accueille en France toutes les critiques impartiales dirigées contre les valeurs russes, une quarantaine de journaux de Paris et de la province n'ont pu cacher leur inquiétude à cet égard. De partout nous arrivèrent les mêmes témoignages que nous avons touché juste et que la question mérite une attention des plus soutenues de la part du gouvernement et du peuple français (3).

Et pourtant, dans notre exposé de la situation réelle des finances russes, nous nous sommes efforcé d'observer une prudence tellement rigoureuse que certains ont même voulu voir dans *La Revue* une nouvelle alliée pour des emprunts futurs.

M. Kokovtseff a parlé aussi, il est vrai, de ses rendements

(1) Voir la *Vossische Zeitung* du 14 octobre 1909.

(2) Voir la *Frankfurter Zeitung* du 13 octobre 1909, renseignement confirmé par plusieurs journaux anglais.

(3) A noter entre autres une étude approfondie de l'*Information*, un de nos journaux financiers les plus répandus, des articles de l'*Intransigeant*, du *Siècle*, etc. etc.

budgétaires éblouissants, mais il a oublié d'ajouter que les principaux revenus lui arrivent de l'alcool qui, tel un dieu bienfaisant, envoie tous les ans des surprises agréables au Trésor russe. Hélas ! le ministre a perdu de vue que plus un peuple est pauvre, plus il boit. Les recettes de l'alcool augmentent sans doute, mais la misère du peuple russe s'accroît dans des proportions encore plus effroyables. Encore quelques années d'une prospérité analogue et le budget russe s'écroulera faute de buveurs.

### VI. — *Les gaspillages de l'argent franco-russe.*

Ce qui est non moins lamentable, c'est que les budgets des recettes et des dépenses sont, aujourd'hui, aussi incertains que par le passé. Les journaux officieux russes, de même que les journaux étrangers à la solde du fisc russe, nous offrent des données des plus contradictoires à ce sujet. A les entendre, tout se passe en Russie comme en France ou en Angleterre. Les budgets sont votés avec le consentement de la Douma et pas un rouble n'est dépensé sans l'assentiment de la représentation nationale.

Dans la pièce si ingénieuse de Gogol un fonctionnaire irrévérencieux tient à peu près ce langage au « reviseur » :

« Tout est démoralisé dans notre province. Le président du « tribunal est un *pot-de-vinier ;* le trésorier payeur général, « une canaille ; le gouverneur, un voleur, et le vice-gouver- « neur un individu taré. Il n'y a qu'un seul homme qui soit « comme il faut. C'est le procureur, mais c'est un coch... »

Au milieu des gaspillages légués par l'ancien régime et qui continuent à attrister la vie russe, le système des libertés et des contrôles venait d'être institué.

La Douma avait pour mission de purifier l'air. Elle aurait dû mettre fin au gaspillage des fonds publics en obligeant la bureaucratie à rendre compte de toutes les sommes qui passent par ses mains. Mais oyez plutôt :

Le *Rapport secret* du contrôleur d'Etat pour 1908 nous apprend que, malgré la Douma, les dépenses imprévues et surtout les dépenses *secrètes* ne cessent d'augmenter. C'est ainsi que le ministre de l'Intérieur a dépensé, en 1908, *trois millions six cent quarante et un mille roubles*, donc plus de 8 millions de francs, sans en rendre compte à personne. Le

même ministère a utilisé, en outre, une somme de 680.000 roubles à titre de dépenses *extraordinaires*, sans compter 2 millions de roubles comme *dépenses imprévues*.

Dans le même rapport nous trouvons une dépense de 2.800.000 roubles pour les « affaires secrètes » ; pour frais de voyages et de télégraphe 350.000 roubles, etc., etc.

N'insistons pas. Tous ces chiffres si imprévus, si secrets, si extraordinaires, et surtout si imposants, donnent à penser. On se demande où s'arrête ou plutôt dans quelles conditions on pourra arrêter cette course à l'abîme.

Nous le répétons: il n'y a qu'un moyen, et ce sera l'élaboration d'un système de contrôle et de garantie dû à la collaboration franco-anglaise.

Du côté russe, on a bien voulu nous faire remarquer que la Russie ne consentira jamais à une « immixtion » dans ses affaires intérieures. Ce n'est pas le moment de discuter sur la terminologie qui devrait être appliquée à cette coopération franco-russe-anglaise.

Nous nous bornons simplement à dire ceci : L'heure n'est pas éloignée où tous les hommes de bonne foi, également soucieux des intérêts des petits rentiers et de ceux de la patrie française, s'apercevront de l'impossibilité de continuer le gâchis des emprunts russes ; ce jour-là, il sera probablement difficile de trouver un grand établissement financier en France voulant servir d'intermédiaire entre l'ignorance française et l'imprévoyance russe. Il ne se trouvera pas non plus, croyons-nous, un ministère français respectueux de ses devoirs pour oser admettre à la cote des emprunts conclus dans les conditions du passé.

Car, au lieu de continuer à être dupes des calculs invraisemblables, il vaudra mieux clôturer d'une façon définitive ces erreurs désastreuses. En créancier conscient du danger, la France trouvera sans doute plus opportun d'arrêter de suite son compte courant russe.

## VII. — *Conclusion.*

Résumons-nous. La situation de nos milliards confiés à l'imprévoyance russe n'est point rassurante. Elle n'est pas non plus désespérée. Bien plus, si l'on s'avisait de la considérer avec franchise dans l'intérêt réciproque des pays alliés, on pourrait à la fois rendre la fortune russe des plus prospères

et sa dette des mieux garanties. Pour obtenir ce résultat, il faudrait rompre avec le système des emprunts au jour le jour.

Ce système manque de dignité et de sécurité. Un Etat de même qu'un particulier ne peut pas à la longue payer avec les produits des emprunts nouveaux les intérêts de ses dettes antérieures. Au lieu donc de continuer les anciens errements, la Russie ferait mieux de faire appel à un concours loyal de la France et de l'Angleterre. En accordant en principe la somme gigantesque dont la Russie a réellement besoin, en échelonnant son paiement pendant une série d'années, on pourrait, sans doute, sortir la Russie de son gâchis financier.

Il est vrai que la Russie devra, de son côté, faire quelques efforts pour faciliter la tâche complexe qui incombera à ses amis et alliés. Il faudra avant tout rompre avec le régime du désordre et des gaspillages. Il faudra offrir les garanties et la possibilité d'un contrôle, mesure très avantageuse pour la Russie elle-même. Elle ouvrira plus largement ses frontières aux Français et Anglais dont elle sollicitera l'appui financier.

Elle profitera en même temps de cette occasion pour réformer ses codes et mettre un frein aux abus de sa bureaucratie.

Tout en le faisant, elle assurera le bonheur des Russes et la grandeur de l'empire. Et, par ricochet, elle apportera une force nouvelle pour le maintien de la paix européenne.

Mais, quelle que soit la décision que la Russie voudra prendre à cet égard, une chose paraît désormais certaine : il est inadmissible que l'ancien système des emprunts puisse encore continuer pendant longtemps.

Toute la pression du monde financier et de certains journaux ne pourront rien contre les opinions qui s'enracinent de plus en plus dans la conscience publique.

Nous croyons pouvoir affirmer que ces opinions, après avoir gagné la majorité du Parlement, viennent aussi de gagner les sphères gouvernementales. Elles gagneront, n'en doutons point, tous les petits rentiers conscients de leurs propres intérêts et de leurs devoirs envers la France.

Celle-ci jugera peu utile de risquer son avenir et peut-être même celui de la Russie, en continuant ces opérations étranges qui ne profitent, en somme, qu'aux aventuriers de la haute finance et à toute sorte d'exploiteurs du budget russe.

* *
* *

# HÉLÈNE TCHIGUIRINE

*Il faut que je sois à toi; c'est ma destinée.*
(GEORGE SAND. — *Correspondance.*)

## I

Péra, 12 juin 19...

Mon chéri,

« Tu sauras un jour quelle folie c'est pour moi d'écrire ces deux mots-là. Tu ne t'en doutes pas encore. Tu commences peut-être à le comprendre. Tu as rencontré sous tes pas, dans la vie, la puissance suprême, la seule réalité, l'amour. Et longtemps tu l'as négligé, presque méprisé, parce que tu ne le connaissais pas. Tu as parlé d'amour, dans tes livres, sans savoir ce que c'était, sans l'avoir jamais éprouvé pour ton compte. Je les ai lus et relus, tes livres. Tu es un ignorant en amour. Tu as des naïvetés d'esprit fort. Il te semble que tu te rendrais ridicule, si tu prenais au sérieux l'amour. Tu le traites du haut de ta grandeur. Tu veux lui être supérieur. Tu ne le seras pas toujours. Il est le maître et nous sommes ses esclaves. Il faut, tôt ou tard, plier sous lui. Ces deux mots, qui sont là en tête de ma lettre, c'est banal, tu crois? Des milliers de femmes avant moi les ont prononcés et des milliers de femmes les répètent en cette minute à des milliers d'hommes. Eh bien ! moi, je les écris en tremblant d'émotion. Quand les huit lettres qui les composent ont été formées en haut du papier, je me suis arrêtée. Je les ai regardées. Et je t'ai aimé. Tout s'est aboli autour de moi, comme toujours, quand je te parle. Je n'ai plus rien vu, rien désiré. J'étais seule avec toi. Et, de t'avoir donné ma pensée en disant ces mots-là, de t'avoir révélé le secret des secrets, j'étais heureuse. Ce n'est pas banal, ces deux mots. Ils sont vastes comme l'éternité. Ils sont le rite sacré qui préside à la vie. C'est comme le signe de croix que l'on fait en entrant à l'église. Il est toute une consécration... Mon chéri !... Que de mois il m'a fallu, — qui ont fait des années déjà, — pour en venir là! Moi non plus, je ne connaissais pas l'amour. J'étais une innocente et une sotte. Longtemps je t'ai appelé « monsieur » comme une petite fille. Si je relisais mes premières lettres, je rirais. Je ne savais pas encore que, t'aimant, j'avais toutes les puissances et devais prendre toutes les audaces. Je t'ai appelé ensuite « mon ami », « mon grand ami »; j'ai dit parfois « mio caro », en italien, parce que je n'osais pas encore. Mais déjà tu étais « mon chéri ». Et, hypocritement, j'avais marqué le jour où je jetterais mes bras à ton cou et où je te confesserais, mes yeux dans tes yeux, que je t'aimais...

« Il ne faut plus attendre, vois-tu. Il faut que tu viennes. Nos fian-

çailles ont assez duré. Le temps fuit. Chaque jour, le passé devient plus pesant. Et c'est une perte irrémédiable. Les heures du passé, on ne les a plus jamais. On ne refait pas sa vie. Elle est brève et hâtive, comme ces torrents qui vont à la mer. Si, trop tard, n'étant pas venu à ma voix, tu relisais les lettres que je t'écrivais, tu aurais l'âme pleine de regrets. Ayant pu vivre, tu aurais refusé de vivre...

« Je te dis tout cela pour gagner, sur ta timidité, quelques semaines, quelques heures. Car je sais que tu viendras. Je le devine à travers la distance qui nous sépare. Depuis que je t'ai demandé de venir, tu ne me réponds plus. Cela même est un aveu. Tu veux lutter contre toi. Ayant conscience de ta faiblesse, tu n'oses pas me la dévoiler. Mais je la connais, et je sais que tu viendras un jour. Fais que ce jour ne soit pas trop éloigné. Cette faiblesse là, ce sera une force et un triomphe, lorsque ta poitrine s'appuiera contre ma poitrine. Le monde, la famille, les idées, l'éducation, le foyer, vaines étiquettes dont tu caches le néant ! Il n'y a de monde et de famille, et de foyer, que là où tu trouveras l'amour. Je t'attendrais jusqu'au bout de la vie, si tu voulais. Mais ce serait un crime contre la loi de Dieu : car je ne serais plus belle et je ne te donnais plus tout le bonheur. C'est une terre d'amour, ici, mon chéri. Toutes les religions y ont placé leur Eden. Tu ne sais pas comme on y aime. C'est la religion des femmes turques d'aimer, et de créer la vie d'enfants qui aimeront à leur tour. Quand une femme prend un époux, elle disparaît au monde, nul ne la voit plus. Elle est pareille à la fleur qu'on a coupée et qui ne sera plus désormais respirée que par un seul, dans le secret boudoir où elle est enfermée.

« N'attends plus! N'attends plus! Le temps ne pardonne pas. Choisis-tu Vienne ou Marseille, le rail ou la mer ? Décide vite et ne réfléchis pas. Regarde l'heure du départ et viens. Dès que les roues du train qui t'emporte auront franchi les murs de Paris, tu seras apaisé, heureux, tu verras ! Tu ouvriras tes narines à l'âme mystérieuse et parfumée de l'Orient. Le monde te semblera transfiguré. Ton cœur s'éveillera magnifiquement. Tu ne sentiras plus que l'attrait doux et souverain des bras qui t'appellent, ceux de

« Ton Hélène »

## II

Quand Gérard Augereau eut achevé cette lettre, il ne replia pas tout de suite le frêle papier, qui, même après le long trajet de Constantinople à Paris, avait conservé, sous la protection de l'enveloppe, ce subtil et pénétrant parfum qu'exhalaient toutes les lettres de sa lointaine correspondante. Il médita. Cela le tentait depuis longtemps de répondre oui et d'aller là-bas. Pourquoi résister ? Il recevait beaucoup de lettres féminines : des femmes inconnues l'admiraient, ou

l'aimaient, lui donnaient ou lui demandaient des conseils, épanchaient en abondantes épîtres des âmes d'hystériques gonflées de désirs et de regrets. A côté de la collectionneuse d'autographes, il y avait tous les genres du sentimentalisme ou de la sensualité. Certaines étaient terriblement expérimentées, malades de fouiller leurs sens ou leur cœur ; d'autres, naïves et candides, venaient à lui dans une innocence déjà chercheuse. Peu de bon grain, en somme dans ce fatras : beaucoup d'ivraie. Les vraies âmes de femmes ne se dévêtent pas ainsi, même anonymement. Celles qui s'offrent n'ont plus grand chose à perdre ou à donner. Elles ressemblent à ces marchands au rabais, qui crient leur camelote. C'est dans l'ombre des gynécées, derrière les pudeurs qui se défendent, qu'il faut chercher les trésors du sentiment... Oui ! vraiment tout cela n'offrait guère d'intérêt. Mais Hélène était à part. Hélène était une chère correspondante. Elle avait conquis une place que n'avait nulle autre. Depuis ses dernières lettres surtout, auxquelles il ne répondait pas, de crainte que sa réponse ne fût trop tendre, il y pensait davantage. C'était un vieux rêve de jeunesse que ce voyage en Orient. Il y rencontrait l'indispensable élément d'amour. Le décor vaudrait-il sans la femme?...

La lettre restait sur son bureau, devant lui, au-dessus des grandes feuilles blanches, où le livre en cours s'édifiait lentement, dans le patient labeur des matinées. Il était paresseux à reprendre sa tâche à la ligne inachevée la veille. Il rêvait, en regardant, par la fenêtre ouverte, un pan de ciel bleu avec des têtes d'arbres et des cheminées, où des vols d'hirondelles passaient... S'évader un mois, c'était tentant. Il s'enlisait dans Paris. Là-bas, il vivifierait son orientalisme de cabinet ; le fantôme de Byzance, — l'étude favorite, son premier succès de chartiste, — s'évoquerait mieux entre les pierres de Stamboul, sous ce même soleil qui dora le palais des Comnènes. Et sa fantaisie pourrait aussi tenter d'y faire vivre quelque fiction romanesque. C'est tout un coloris d'exotisme qu'il rapporterait. Les âmes de ses personnages, réels ou fictifs, seraient renouvelées, trempées à une source plus féconde ; depuis dix ans, il tournait dans le même cercle, comme un cheval de meule... Et aussi, — Hélène avait raison, — s'il se laissait vieillir, plus tard en relisant cette correspondance, qu'il avait gardée, il regretterait... L'existence l'avait-elle tant gâté jusque-là, qu'il pût dédaigner l'invite séduisante du hasard, et, s'il désertait quelque temps le foyer régulier, n'était-ce pas inévitable ? Etait-il autre chose qu'un bohême, et par sa naissance, et par son métier ?...

Il replongea dans le passé. Il repassa son enfance et sa jeunesse, les chers souvenirs et les souvenirs cruels. C'était, au-dessus de tout, la silhouette effacée de « tante Hélène ». Celle-là lui était chère par-dessus tout. Elle portait le même nom que l'autre Hélène, sa cor-

respondante, l'Hélène de Péra. Mais jamais il ne les avait comparées entre elles. Si lointaine qu'elle fût dans le temps, tante Hélène demeurait sa religion ; c'était ses meilleures heures, cette enfance auprès d'elle, — jouer autour de sa jupe, la câliner dans ses bras, la regarder, être embrassé par elle. Elle était morte jeune, dans toute sa beauté. Il atteignait dix ans ; il avait cru mourir aussi, tant il lui semblait qu'on emportait sa vie et qu'il eût été si bon de demeurer la main dans la main de tante Hélène, couché près d'elle pour ne pas la quitter. Alors ses grands parents l'avaient élevé. Ils étaient bons comme tante Hélène ; mais il ne sentait pas cette volupté de leur appartenir. Il avait perdu sa fougue. Il les aimait sagement. Les années passèrent, partagées entre Louis-le-Grand et la petite maison de Bourg-la-Reine, où il revenait chaque soir. Et le deuil de son cœur s'assoupit dans le calme des jours. Il put penser à tante Hélène sans pleurer, comme les dévots naïfs qui prient en regardant sourire leur Madone dans l'or des vitraux.

Les heures mauvaises... Même enfant, il était curieux qu'on lui parlât de ses parents. Après la mort de tante Hélène surtout, pour combler le vide qu'elle avait laissé, il éprouvait le besoin de se représenter ces êtres qu'il n'avait pas connus ; mais le grand-père et la grand-mère Augereau étaient très réservés sur ce sujet, comme s'ils eussent renouvelé leur deuil en rappelant le passé. Et il n'osait pas trop insister, poser des questions, s'étonner. Leur fils, — le père de Gérard, — était mort la seconde année de son mariage, englouti, avec sa jeune femme, au cours d'un voyage qu'ils faisaient en Amérique. Le bateau avait sombré et jamais plus on n'avait entendu parler d'eux. C'est à cette époque qu'ils avaient acheté la maison de Bourg-la-Reine, où ils étaient venus s'installer avec tante Hélène, leur fille, et le petit orphelin. C'est sa mère surtout qu'il eût voulu connaître. Il lui semblait qu'elle dût ressembler à tante Hélène. Il savait que c'était une folie et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'une similitude de traits existât entre les deux belles-sœurs. N'importe ! Quand il cherchait à se figurer sa mère, il voyait devant lui, invinciblement, surgir le profil d'une autre tante Hélène. Etrange divination du cœur !... D'elle, de son père, pas même une photographie, un souvenir quelconque. Quelques mois après le naufrage, un incendie avait dévoré l'appartement inhabité, sans rien laisser...

Pauvre grand'père Augereau ! Pauvre grand'mère Augereau ! Il revoyait leurs bonnes figures blanches et ridées, toutes méditatives, quand ils parlaient du naufrage et de l'incendie... Il venait d'avoir dix-sept ans, quand le grand'père mourut. Six mois après, la grand'mère rejoignit le vieil époux. Il restait seul au monde, avec leur petite fortune, sans un parent, sans un ami. Les relations de voisinage qu'ils avaient à Bourg-la-Reine étaient banales, sans intimité

vraie, pareilles aux éphémères courtoisies d'hôtellerie. Et c'est alors que la curiosité tendre, qu'il gardait à l'endroit de ses parents, s'était transformée en soupçons. Etait-ce bien un naufrage qui lui avait enlevé son père et sa mère ? Est-ce qu'on ne le bernait pas ? Comment se faisait-il que, parmi les reliques des grands-parents, il n'eût pas retrouvé une lettre, une trace de leur fils mort ? Il semblait qu'ils eussent tout détruit, comme pour effacer le souvenir d'un crime. Et rien sur lui-même ! Pas plus d'acte de naissance que d'acte de mariage ou de décès. Il ne savait pas où il était né. Lorsqu'il aurait à fournir un extrait d'état civil, où irait-il le réclamer ? Si l'on n'avait, d'habitude, fêté chaque année son anniversaire, il n'aurait pas connu la date de sa venue au monde. Autour de lui, même ignorance. Nul n'avait connu son père; tous lui rééditaient l'histoire du naufrage. Qu'avaient donc à cacher les grands-parents pour avoir abandonné leur pays d'origine, s'être exilés parmi des étrangers ? Quel mal leur fils avait-il commis? Pourquoi cette obstination à ce que personne, hormis eux, ne pût jamais lui parler du disparu ? Des suppositions extravagantes le hantaient, finirent par lui donner la clef du mystère... Oh ! l'époque âpre, et troublée, et mauvaise, après la paix de son enfance !

C'était son acte de naissance d'abord qu'il avait voulu avoir. Il chercha longtemps. Le grand'père n'avait pas dit vrai, en prétendant qu'il était né à Paris. Il fouilla vainement les mairies des vingt arrondissements, à la date qu'il tenait pour celle de sa naissance et aux dates voisines. Il n'y avait rien. Allait-il être obligé d'étendre ses investigations à toutes les communes de France ? Et s'il était né à l'étranger ?... Il s'orienta autrement, trouva trace de familles portant son nom dans différentes villes de France. Il y alla successivement compulser les registres, finit par découvrir en Provence, à Avignon, l'acte de mariage du grand-père et de la grand'mère et l'acte de naissance de tante Hélène. Il s'informa, acquit la certitude qu'ils n'avaient jamais eu que cette fille... Et il arrêta là son enquête, ne voulant pas aller plus loin. Dans le désarroi de sa tristesse, un rayon de joie descendit : il était le fils de tante Hélène ! Il l'eût aimée davantage, si cela eût été possible... Un an plus tard, il trouvait, à la mairie de Vanves, l'acte de naissance de « Gérard-Fernand ». Gérard-Fernand était porté sur les registres comme né de père et mère inconnus et c'est le grand-père Augereau qui était le déclarant. Mère inconnue! Et la vérité fut en même temps le remède. Qu'importait que sa mère fût inconnue au monde, du moment qu'il savait, lui, que c'était tante Hélène...

Il respecta le secret de la morte, s'abstint de connaître le nom de celui dont il était le fils. Il aurait pu, par les vieilles gens d'Avignon, reconstituer l'histoire. Il n'y voulut pas songer et n'en ressentit

point l'envie. A quoi bon ? Cet homme, s'il l'eût rencontré, il l'eût haï. Le courage lui revint, l'ardeur au travail et aussi l'ardeur au plaisir. Il était trop jeune, sans appui moral suffisant. Le pécule des grands parents y passa presque jusqu'au dernier sou. Il se trouva, à vingt-cinq ans, au sortir de l'école des Chartes, dans l'obligation de gagner son pain. Il lutta. Mais il eut dix rudes années pour conquérir sa place. Il n'eût peut-être pu donner jusqu'au bout l'effort, s'il n'avait trouvé sur sa route un dévouement, qui doubla sa force. Il avait pour maîtresse, lorsque la ruine acheva son œuvre, une jeune institutrice, qu'il avait fait, en des jours plus dorés, renoncer à sa carrière. Jeanne Muller cumula auprès de lui les rôles d'ordinaire dévolus à la mère, à la sœur et à l'amante. Elle fut son soutien, la compagne de ses labeurs et de ses joies. Elle s'était remise à travailler, courait le cachet, parvenait à équilibrer leur budget par une stricte économie. Ils connurent à deux les heures désespérées de l'ouvrier sans travail. Appuyés l'un sur l'autre, ils ne trébuchèrent pas sur le dur chemin qui mène au triomphe ou à la chute. Gérard Augereau fit sa trouée, sortit vainqueur, fut quelqu'un. Du jour au lendemain, sa *Théophano, impératrice de Byzance*, l'avait fait célèbre. Toutes les portes, closes jsuque là, s'ouvraient devant lui. Ce succès doubla l'attrait qu'avait eu pour lui l'orientalisme. Successivement il publia *Irène Doukas*, puis *La basilissa Marie*. Ces monographies de femmes l'acheminèrent au roman. Son esprit trouvait, dans ce genre moins grave, un délassement à la sévérité des discussions historiques. Et l'imagination n'a-t-elle pas sa place dans la reconstitution des époques disparues ? L'histoire n'est-elle pas un roman perpétuellement en action, toujours inachevé ? Ses fictions, comme ses études, méritèrent le suffrage des lettrés.

Il épousa Jeanne. Il lui devait bien son nom. Elle était pour moitié dans son succès. Et il ne concevait plus l'existence sans elle. Elle lui était indispensable. De modeste extraction, mais d'intelligence nette et ferme, elle avait reçu, en vue de cette profession d'institutrice à laquelle il s'était destinée, une instruction solide. Elle s'était facilement élevée au niveau intellectuel de son amant ; elle était une associée véritable. De même âge que lui, sérieuse et maternelle, quand il le fallait, elle savait, durant ces dimanches de bohême pauvre qu'ils allaient passer en quelque coin de banlieue, se faire pour lui joueuse, lutine et câline amante, pareille aux filles sans souci qu'ils coudoyaient. Il avait conservé, de l'époque lointaine où il aimait à coucher sa tête sur l'épaule de tante Hélène, un égoïsme affectueux d'enfant gâté. Il l'avait rarement trompée. Quand parfois il l'avait fait, il prenait de minutieuses précautions pour qu'elle ne le sût pas. Elle était trop amoureusement dévouée pour qu'il conçût la cruauté de la contrister. Le jour où la vie lui

sourit enfin, il n'hésita pas à régulariser leur liaison. Elle ne le lui eût jamais demandé, s'il ne l'avait d'abord proposé. Elle lui en eut une reconnaissance profonde. Il fût devenu davantage son Dieu, si cela eût été possible. Par raison et par nécessité, il avait continué de sortir, gardait quelques relations mondaines. Mais, pas un instant, il ne songea à chercher une femme parmi les jeunes filles qu'il rencontrait là. Rien ne lui eût été plus odieux que de débattre les conditions d'une union et d'être obligé de produire son acte de naissance. La seule possibilité qu'une ombre pût paraître sur le visage des autres lorsqu'il viendrait à parler de sa mère, lui était insupportable. Jeanne savait, elle, depuis longtemps, l'histoire de sa naissance ; Jeanne n'était pas du monde hypocrite des réguliers ; Jeanne, comme lui, vénérait tante Hélène.

C'est quelques mois après son mariage, que Gérard Augereau avait reçu la première lettre d'Hélène Tchiguirine. Elle n'était pas signée. Ces correspondances anonymes, auxquelles il ne répondait généralement pas, commençaient à se faire assez fréquentes. Pourtant celle-ci différait des autres sous deux rapports : elle émanait d'une toute jeune fille, presque une enfant, très candide, tout effrayée de son audace, — et cette jeune fille avait mieux fait que lire ses livres en secret, elle connaissait leur auteur. C'était une de celles qu'il voyait dans le monde. Assagi par la rude existence qu'il avait menée jusque-là, éloigné de toute velléité d'intrigue par cette sorte de préservation, que projetait autour de lui l'affection de sa maîtresse, il n'avait pas l'ombre d'un flirt. Il l'eût entrepris avec une jeune fille moins qu'avec toute autre femme. Ce mystère l'intrigua. Il répondit. Mais ce n'est qu'après cinq ou six lettres échangées qu'il connut enfin sa correspondante.

C'était l'une des filles du colonel Tchiguirine. Il avait rencontré fréquemment les Tchiguirine dans la colonie étrangère de Paris, mais n'avait pas été reçu chez eux. Le père, ancien officier de l'armée russe, était originaire de Géorgie, où il possédait de vastes propriétés minières. C'était un original. Prince authentique, disait-on, il se refusait à ce qu'on l'appelât jamais prince Tchiguirine. Il ne voulait que son titre de colonel, parce qu'il l'avait gagné lui-même. L'hérédité des honneurs lui semblait un mensonge. La noblesse est une qualité personnelle. Le fils d'un mendiant peut dépasser en dignité le fils d'un roi. Tchiguirine avait trois filles, également belles, de cette beauté brune et sauvage des Géorgiennes de race. A vrai dire, deux raisons avaient empêché Augereau de fixer beaucoup son attention sur elles : c'est que leur mère, bien qu'approchant de la quarantaine, avait une séduction plus resplendissante et plus sûre d'elle que ses filles, toujours une haie d'hommages autour d'elle, et d'autre part, elles étaient, toutes trois, si ressemblantes à pre-

mière vue, que le regard allait de l'une à l'autre, sans pouvoir demeurer à aucune. C'est la dernière qui lui avait écrit. Elle n'avait pas dix-sept ans. De ce jour, il pénétra mieux la profondeur de ses yeux. Ils donnaient cette étrange impression d'être, à la fois, de la nuit et de la lumière. Les ondes noires des cheveux faisaient à la matité brune de la peau un lourd casque d'ébène. Le corps avait une vigueur fine et souple. Cela plut à Gérard qu'elle s'appelât Hélène, comme la morte.

Ces relations hybrides, plus littéraires en apparence que romanesques, étaient nées au printemps. Il ne revit la jeune fille que deux ou trois fois. Les réunions mondaines se faisaient rares. Et ils se parlèrent banalement, faisant à peine allusion à leur correspondance, avec cette sorte de gêne, qui marque fréquemment le début des amours sincères, mal isolés des voisins, qui eussent pu surprendre leurs paroles. Il eut un regret le jour où, par loyauté, il fallut lui avouer qu'il était marié. Elle lui plaisait. Elle était d'un monde de luxe et de lumière. La tendresse confuse, qu'elle faisait naître au fond de son cœur, n'avait rien de comparable à son affection pour Jeanne. Jeanne était la compagne et l'amie. Hélène Tchiguirine eût été la jolie fiancée, qu'on désire et qu'on attend. C'est un aspect sous lequel il n'avait pas encore connu la femme. Il eût aimé continuer cette correspondance d'amour ignorant et candide, et peureux, caché à lui-même. Pourtant elle ne cessa pas pour son aveu. La jeune fille avait visiblement reçu un coup imprévu et douloureux. Mais elle lui demandait, du moins, de la consoler et de la diriger, de rester son ami. Il s'ingénia à lui dénombrer toutes les raisons, qui eussent rendu une union impossible entre eux, à commencer par la différence d'âge qui les séparait : il avait vingt ans de plus qu'elle, toute une existence.

La correspondance continua des mois, puis des années. Les sœurs d'Hélène se marièrent successivement, l'aînée avec un de ses compatriotes, qui la ramena au Caucase, la seconde avec un officier de l'armée russe, qui tenait garnison à Pétersbourg. Puis ce fut le tour d'Hélène. Car le colonel Tchiguirine ne transigeait pas sur le chapitre de ses droits paternels. C'est lui, qui, en vrai Géorgien, mariait ses filles. Gérard fut ainsi instruit de tous les détails du changement d'existence de sa petite amie. Elle épousa un ingénieur grec, fort riche, Georges Métarxès, qui se proposait de rénover toute l'exploitation des mines Tchiguirine. Elle ne l'aimait pas. Elle était devenue, depuis trois ans que duraient leurs affectueux rapports, singulièrement libre de propos et d'idées. Rien ne subsistait de ses timidités de jeune fille. Et il y avait une singulière flatterie pour Augereau dans la continuité de cette tendresse. Le mariage n'y fut

qu'une ombre passagère. Il prévit qu'il allait perdre sa jolie pupille. Bien que son égoïsme en souffrît un peu, son scepticisme en amour ne lui permettait pas d'attendre mieux. Hélène avait simplement traversé, de dix-sept à vingt ans, une crise à la fois sentimentale et sensuelle, qui s'était condensée et comme cristallisée, selon la théorie stendhalienne, autour de lui. Le mariage en serait la fin normale. Le dénouement, comme l'origine, de pareilles crises de l'organisme doit être avant tout cherché dans des causes physiques. Cela, à plus forte raison, dans ces races du Caucase où les femmes, depuis des siècles, semblent préparées pour être des créatures d'amour.

Les prévisions du romancier ne se réalisèrent point. Le mariage eut bien un effet sur la sensibilité d'Hélène Tchiguirine, mais diamétralement opposé à celui qu'il prévoyait. Quelques mois après qu'elle fut devenue madame Métarxès, leur correspondance, jusque là confinée dans une intellectualité qui, pour être tendre, n'en demeurait pas moins très nettement éthérée, prit délibérément un tour sensuel. L'indifférence pour le mari restait ce qu'elle avait été pour le fiancé ; la jeune femme avait plutôt une secrète satisfaction à annoncer que Georges Métarxès passait une partie de l'année dans le Caucase, sur le territoire des mines, et que ce qui l'y retenait, c'était non pas seulement la mise au point des transformations qu'il avait méditées, mais des maîtresses qu'il entretenait là, à la manière d'un pacha, comme il l'avait, elle, à Constantinople. Ne savait-elle pas bien qu'il ne l'avait épousée que pour étendre le champ de ses opérations et des sociétés minières qu'il fondait sur les vastes domaines des Tchiguirine ? Cet abandon lui laissait une grande liberté. C'est tout ce qu'elle pouvait demander à son mari. Et cette liberté, c'était la possibilité de réaliser le rêve d'amour qui dormait en elle.

Toutes les lettres d'Hélène étaient là, dans le tiroir d'Augereau, méthodiquement rangées. Et c'était une gamme de passion grandissante, qu'elles avaient menée depuis une année. Déjà le premier tutoiement était loin, timide encore, semé çà et là, doucereusement hypocrite, s'excusant sur la longue durée déjà de leurs relations et sur la coutume aussi ; en Turquie, cette habitude du « vous » était inconnue. Et cela la gênait d'autant plus d'employer cette forme protocolaire avec un vieil ami comme lui. Sous la câlinerie de ces mensonges, il sentait la toute-puissance du désir de la femme et il éprouvait la contagion de cette terre d'Orient, dont elle lui vantait l'enchantement, terre d'amour, berceau du monde, où l'Ève légendaire versa à l'homme, pour la première fois, le voluptueux breuvage des caresses. Il la laissait dire, acceptait tout, faisait des gronderies tendres, eût été navré dans son amour-propre d'homme

que cette flatterie cessât. Pourtant, lorsqu'elle lui demanda de venir à Constantinople, il se rebiffa. Elle s'offrait trop. Encore si elle eût gardé la prudence de cacher son projet sous le prétexte facile d'un voyage d'études, ou même d'une visite amicale, peut-être s'y fût-il laissé tenter. Mais, en amoureuse superbe qu'elle était, elle ne dissimulait rien, l'appelait avec une impudeur de courtisane, comme jadis les belles hétaïres d'Athènes. Il la raisonna en vain ; il lui parla devoir, famille, loyauté, dangers matériels. Les réponses d'Hélène retentissaient comme des éclats de rire. Elle se moquait de sa timidité. Toutes les objections glissaient sur ce tout-puissant « Je t'aime », sans l'entamer. Il prit le parti de ne plus écrire que de loin en loin. Mais périodiquement, c'était de ces lettres enflammées, qui fouettaient son désir, à lui aussi, le sollicitaient, l'attiraient, le laissaient hésitant, tout plein de regrets déjà...

## III

Ce matin là, comme il rêvait devant les pages commencées du livre, — un roman, — à demi couvertes par la lettre d'amour, Jeanne entra avec cette discrétion silencieuse, qu'elle gardait par crainte de troubler le travail de son mari. Elle venait prendre les vases qui se trouvaient sur la cheminée pour en renouveler les fleurs. Elle lui sourit, murmura :

— Travaille, mon chéri. Ne fais pas attention.

Mon chéri... Comme l'autre ! Elle avait conservé, dans ses façons de lui parler, leurs habitudes de jeunesse. Il la regarda avec cette vague émotion des souvenirs qui sont entre deux êtres, devint sérieux. La sollicitation de là-bas s'évaporait lentement à l'entour de ces tempes, où les cheveux châtains s'éclairaient déjà de fils d'argent. Il songea qu'ils avaient, tous deux ensemble, franchi le cap de la quarantaine, que c'était une folie de faire les yeux doux à cette gamine névrosée de Péra, qu'il ne l'avait que trop encouragée, sous couleur de dissertations platoniques et de psychologie. S'il s'était laissé aller à tromper Jeanne parfois, ce n'avait été que des folies d'une heure, sans lendemain. Et, par une sorte de respect atavique pour le foyer régulier, il était sans reproches depuis leur mariage. Fallait-il jouer avec l'inaltérable confiance de cette amie-là, cette grande sœur dévouée avec des yeux d'amante ?

Il la regarda sortir, se dit :

— Si cela arrivait, je sais qu'elle me pardonnerait...

Et il eut pour elle une gratitude attendrie de l'existence heureuse et facile qu'elle lui faisait. Elle l'avait aidé à vaincre. Sans elle, fût-il arrivé à ce qu'il était ? Et cependant, après comme avant son mariage, elle n'avait pas gêné sa liberté d'homme, n'était jamais

allée au devant d'un conseil, n'avait jamais posé une question, qu'en riant, sur toutes ces lettres de femmes, qu'il recevait et dont il lisait certaines avec elle, par une précaution un peu hypocrite, moins pour l'amuser que pour la rassurer. Il s'était gardé de jamais lui montrer une lettre d'Hélène Tchiguirine. Il eut l'idée, lorsqu'elle rentrerait, de mettre sous ses yeux celle qui restait là sur son bureau, de lui donner, en gratitude de toute sa vie qu'elle lui avait consacrée, cette preuve d'affection, lui demander : — Conseille-moi. Et il sentait en même temps que c'était le seul moyen de mettre une barrière infranchissable entre Hélène et lui.

Ce fut sans doute pour cela que, lorsqu'elle rentra avec les vases de fleurs renouvelées, il ne lui dit rien...

Péra, 20 juin 19...

« Vous êtes un méchant, monsieur, et c'est d'autant plus mal que vous savez bien que cela ne vous servira à rien. Ce qui est écrit doit s'accomplir Or vous n'ignorez pas qu'il est écrit que Gérard Augereau et Hélène Tchiguirine s'aimeront Et rien ne peut faire que cela ne soit pas. Il faut vous accoutumer à cette idée, courber la tête avec la résignation fataliste de mes bons amis les Turcs et te dire, mon chéri, que c'est cela la vie, aimer, et que quand l'amour s'offre sur le chemin de l'existence, il faut l'étreindre à pleins bras, à pleines lèvres, ne pas le laisser partir, boire toute l'ivresse à la coupe qu'il tend. Ce que tu m'as dit pour lutter dans les temps lointains où tu m'écrivais, tout cela n'est rien, — des puérilités, des sophismes de moines ! Que tu aies une femme et moi un mari, est-ce que cela empêche que nous nous aimions ? Est-ce que cela peut être mis en balance un instant avec cette réalité-là? Est-ce que nous n'aurions pas un regret mortel, le jour où nos cheveux auront blanchi par l'âge, d'avoir dédaigné le trésor ? Tout nous accuserait : tout nous crierait : Ignorants ! Insensés ! Infirmes !... Des dangers ! Quels dangers? Même s'ils existaient, l'amour devrait encore l'emporter. Rappelle-toi ta première étude byzantine, la basilissa Théophano faisant égorger le vieux Nicéphore parce qu'elle aime Jean Tzimitzés. Et tant de femmes inconnues, reines ou bourgeoises, qui ont risqué le Bosphore, après toutes celles qui y dorment leur dernier sommeil, pour ouvrir à l'amant, à l'insu du maître jaloux, la porte du gynécée... Tu m'as laissé entendre, je le sais bien, que tu ne m'aimais peut-être pas autant que je t'aime. Cela m'est bien égal. Tu es aveugle sur toi-même. Je sais que tu m'aimeras et que je serai toute ta vie, comme tu es toute la mienne. Si tu te doutais comme les jours sont un enchantement, sur nos rives, tu viendrais tout de suite. Chaque heure qui tombe dans le gouffre du passé est irrémédiablement perdue. Toutes les puissances du monde ne la reconquerraient

pas. Si tu avais été ici aujourd'hui, je serais allée te voir chez toi après l'heure où les muezzins ont appelé les fidèles à la prière du haut des minarets blancs. « Chez toi, » ce sera une vieille maison turque, au bord de la Corne d'Or, dans un petit hameau qui dort à l'écart de Stamboul. Il y a toujours là quatre ou cinq bicoques à louer. Je les ai regardées souvent, avec toi dans le cœur, quand j'allais en caïque aux Eaux-Douces. Elles sont bâties sur pilotis, le pied dans l'eau. On dirait d'antiques petites arches de Noé, échouées sur la grève et prêtes pourtant à flotter, si on le voulait. D'extérieur, elles sont pauvres. Intérieurement on peut en faire des palais... Donc je serais allée te voir chez toi durant les heures chaudes du jour. C'est le moment où les Turcs font ce qu'ils appellent leur *kief*. Le *kief*, c'est un grand repos paisible, où l'on rêve sans avoir des pensées bien précises. L'une des principales occupations du kief, c'est de considérer les volutes bleues que fait le chibouk ou la cigarette. Si l'on est dehors, on regarde les bêtes ailées voler ou les nuages courir sur le ciel. Dans notre maison bien close, nous nous serions regardés. A travers les lames des jalousies, on voit le reflet de l'eau ensoleillée qui danse sur les tentures... Et les journées passent, et tu ne viens pas... »

## IV

Péra, 22 juin 19..

« Je suis l'amour. C'est l'évangile éternel que je t'apporte. Je suis le messager de la Bonne Nouvelle, qu'attendent anxieusement les hommes. Ma personnalité n'est rien. Mes traits et mon corps ne sont qu'une apparence éphémère. Hélène Tchiguirine ou une autre, cela n'importait pas. Pourtant il se trouve que c'est moi qui ai été choisie. C'est dans mes yeux et sur mes lèvres que tu déchiffreras le secret de l'univers. Et tu dois regarder au-delà du pauvre être bref que je suis. Par moi-même, je n'avais nul mérite. Mais voici que je suis préposée par la Puissance inconnue à célébrer sur terre le mystère des mystères. Une seconde durant dans l'infinie succession des mondes, c'est ma main qui lèvera le flambeau de vie. Et je suis transfigurée, je deviens plus qu'une femme, je suis l'amour. Ce n'est pas un caprice auquel tu obéis. En venant à moi, tu accomplis un rite religieux, tu te soumets à la loi. Rappelle-toi : les Grecs avaient divinisé l'amour. L'amour était le maître des dieux eux-mêmes. Du haut en bas de l'échelle humaine, c'est lui qui commande, il éclaire les existences les plus misérables. Dans les faubourgs des grandes cités, où l'on n'a pas assez de pain, la vie monte à tel point qu'il faut que la mort s'acharne pour rétablir l'équilibre. Pour une seconde d'extase, la ménagère, qui n'arrive pas à nourrir son monde, va pendant neuf mois porter le fardeau d'une existence nouvelle ; puis l'on se serrera pour faire place au nouveau venu. Il y a toute une

série de petites créatures infimes, des papillons ou des mouches, qui meurent dès qu'elles ont aimé. Nous, passé l'âge d'amour, nous ne sommes plus que des souvenirs ; nous vivons tout entiers dans le passé. Comment ferais-tu pour vivre, plus tard, si tu n'avais pas de passé ? Avoir un passé vide, c'est comme si l'on n'en avait pas. Et le garder plein du remords d'avoir transgressé la loi d'amour, c'est le pire supplice. Je m'en aperçois bien. Déjà mes jours sont tissés de regrets. Le soleil, l'eau bleue qui miroite, et de songer que d'autres s'aiment, et nos nuits somptueuses du Bosphore, et tous les trésors de la nature, tout cela m'irrite. Car je suis sans toi. Hier je suis allée à Stamboul sur la place du Sultan Bajazet. Je t'y mènerai, quand tu viendras. C'est une vaste place, qui est devant le Séraskiérat, et où s'élève une mosquée blanche à deux minarets. Elle a été bâtie par le sultan Bajazet, et on l'appelle la mosquée des Pigeons. Ils voltigent par centaines à l'entour de ses coupoles. Si l'on entre dans la cour des ablutions, ils s'élèvent autour de vous en légions. Ils ne sont pas plus sauvages que ceux de Saint-Marc, parce que personne ne s'est jamais permis de leur faire le moindre mal. On raconte que c'est Bajazet qui donna à la mosquée le premier couple. Il les avait achetés à un pauvre paysan qui lui demandait l'aumône. Je t'ai dit que ce sont des pigeons sacrés. La croyance populaire leur attribue un pouvoir d'intercession spécial. Quand on est sans nouvelles d'un parent ou d'un ami, on va sur la place du Sultan Bajazet ; on achète du grain à de vieux marchands somnolents accroupis sous les platanes auprès de la mosquée et on le jette aux pigeons. Alors l'absent donne de ses nouvelles... Quand j'ai eu vidé mon sac de grains, tous mes petits messagers blancs se sont envolés. Ils sont allés se percher sur les portiques en ogives et les balustres des minarets. N'y en a-t-il pas un qui aura volé jusqu'à toi pour te dire que je t'attends ou jusqu'à Dieu pour qu'il t'envoie vers moi ?... »

## V

### *Journal de Gérard Augereau*

Dimanche, 30 juin 19...

C'est une bizarre chose que la vie. Pourquoi suis-je parti ? Je ne le voulais cependant pas. Mon intention était de répondre à Hélène, tôt ou tard. Je ne lui ai pas répondu et je pars. Et je ne démêle pas très exactement ce qui se passe en moi, bien que je me sente un peu troublé par la décision que j'ai prise. Je m'abandonne à un courant, qui me donne du vertige et de la volupté. Avant même d'arriver au pays du fatalisme, me voilà fataliste, courbé sous une loi que je ne connais pas, allant à toute vapeur vers des joies ou des déceptions que j'ignore. Pourquoi ?... Lorsque je raisonne, je reconnais, sans un

doute possible, que j'aurais dû rester à Paris. Il n'y a pas l'ombre de sérieux à ce voyage. Si j'avais vingt-cinq ans, ce serait excusable. A quarante ans passés, c'est une folie... Et lorsque je ne raisonne pas, quand je me livre à la destinée, je suis pénétré d'un confus bien-être. Hélène a toujours affirmé que je viendrais. Est-ce que je pouvais ne pas venir? Et toutes les femmes, depuis la magicienne Médée, jusqu'à Mme de Thèbes, ne sont-elles pas devineresses? D'ailleurs elle a mis dans son jeu les pigeons sacrés du sultan Bajazet, et il devenait impossible de résister... Vraiment, rien qu'en écrivant cela, dans le coin du wagon-salon, au tressautement de l'Orient-express, je me trouve de plus en plus fou...

Résumons. Des faits! Mon journal ne contiendra que des faits. Pas de commentaires, ni de psychologies. Je dirai les événements, au jour le jour, sans chercher pourquoi les événements arrivent. Je dirai les gestes de la marionnette qui s'appelle Gérard Augereau, et qui a de la sensibilité, qui est capable de voir et d'entendre, mais qui n'a pas de vouloir...

Et d'abord, comment suis-je parti ?

J'ai reçu la dernière lettre d'Hélène mercredi. Le lendemain, j'ai rencontré Jacques Mauroy. Jacques Mauroy, qui est un garçon sympathique, oisif et riche, partait pour Constantinople, comme il serait parti pour Chantilly. Il prenait, samedi, l'Orient-express à sept heures trente du soir. Mauroy est le plus bavard des hommes. Je ne puis le voir sans que la phrase d'un vieux juriste français me revienne à la mémoire : *Cils qui parolent sont appelés advocats*... J'ai lu cela je ne sais où, dans quel vieil exemplaire de Pothier, acheté aux boîtes des quais, à l'âge du bouquinage. Certainement Jacques Mauroy mériterait « d'être appelé advocat » et il a manqué le coche en n'étant pas « advocat »; car il « parole » intarissablement.

Son discours, qui a tenu une grande heure, a consisté à m'expliquer les beautés de l'Orient en général, et de Stamboul en particulier. Le leit-motiv était : « Venez avec moi. Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas?... » Hélène Tchiguirine ne se doute pas de l'allié qu'elle a eu. Evidemment son pigeon sacré a du bon. En choisissant pour interprète la bouche de Mauroy, il n'a pas manqué d'une certaine perspicacité.

Car Mauroy m'a convaincu. Il n'est pas bête, Mauroy. Il a énormément d'acquis. Sa conversation est abondante, mais intéressante. C'est l'oisif intelligent, — espèce assez rare. Il a chez lui une galerie de tableaux, qu'il sait renouveler périodiquement. Il achète et il vend, non pour conclure une bonne affaire, mais pour se ménager de la place, lorsqu'un tableau lui a plu. Il lit beaucoup et, — chose infiniment rare encore chez un oisif, — il n'est pas amateur de sports et a l'horreur de l'automobilisme, qui ne permet pas de goûter

les paysages. Toujours est-il que son éloge de Constantinople était si documenté et portait si juste, que j'allais, séance tenante, retenir une place à l'*Orient*. C'est la limitation du nombre des voyageurs qui a été le dernier argument décisif. Les résolutions sont généralement ainsi faites de toute une série de demi-résolutions qui les précèdent et les préparent. S'il avait fallu un oui définitif et immédiat, je ne l'aurais peut-être pas dit. Mais les places sont limitées à l'Orient-express. Il n'était pas certain que j'en pusse obtenir. Je ne prenais qu'un demi-parti. Il était possible que le train fût complet : ma démarche à la gare de l'Est perdait toute importance. Il restait des places. J'ai pris mon billet. C'était logique. Mais ce fut une décision en deux actes ; il y a moins de dépense de volonté, et surtout la pression d'une série d'événements, séparément insuffisants..

Livré à moi seul, je ne crois pas que je me fusse jamais décidé à partir. Mais un rien précipite une résolution, comme la goutte d'eau ou le grain de sable qui fait déborder un vase. Mauroy a fait l'office de cette goutte d'eau ou de ce grain de sable. Mon scrupule, c'est Jeanne. Si Jeanne savait formuler un désir, je ne serais pas parti, ou je l'aurais emmenée. Car je ne tiens pas à la tromper. L'aventure ne me tente pas. La correspondance d'Hélène Tchiguirine m'a plu ; mais du jour où elle deviendra ma maîtresse, ce sera fini. Ceci tuera cela. Je me suis dit que, de ce que j'allais à Constantinople, il ne s'ensuivait pas nécessairement que je dusse y abuser, durant mon séjour, de la confiance que M. Métarxès témoigne à sa femme. Mais ce sera comme à la gare de l'Est, je prendrai ce billet-ci comme l'autre. Et voilà encore l'un des éléments essentiels de ma décision : cette obstination de Jeanne à me laisser autant de liberté que si nous n'étions pas mariés. Elle aurait pu, sans même le moindre soupçon, par curiosité ou comme elle parlerait du temps, faire une réflexion sur ces lettres de Turquie, s'amuser à regarder le timbre. Jamais ! C'est un principe. En dehors de ce que je lui montre de mon chef, elle ne connaît rien. Elle a toujours été ainsi. Je ne suis pas sûr que, si je lui eusse proposé de l'emmener, elle n'eût pas dit non. Elle redoute par-dessus tout d'être une entrave à ce qu'elle peut considérer comme mon bonheur. Elle me pardonnerait, je crois, n'importe laquelle des choses que les femmes, d'ordinaire, ne pardonnent pas. Elle était triste au départ pourtant. Son sourire était forcé. Elle avait peine à se faire la figure qu'elle eût voulu et je me suis très clairement rendu compte que j'étais pourri d'égoïsme.

Maintenant, c'est fini. Comme le dit Hélène, l'Orient vient à ma rencontre. Paris s'efface et disparaît. Me voici dépaysé. Je me suis réveillé ce matin en pleine Bavière. Nous quittons Munich et nous filons à toute vapeur sur Vienne. Mauroy est, dans sa prolixité, un idéal cicérone. C'est lui qui me tient au courant des détails de la

route, qu'il a faite plusieurs fois. C'est par lui que je sais que nous marchons à une vitesse de cinquante-sept kilomètres à l'heure; mais, en Bulgarie, nous ne marcherons plus qu'à trente-et-un, et cela le ravit. Il connait déjà, pour avoir fureté tout le long du train, la plupart de nos compagnons de voyage. Il n'a trouvé aucune relation, mais je suis persuadé que, d'ici au Bosphore, il aura causé avec tout le monde. Il y a majorité d'étrangers, surtout des Anglais. Mauroy témoigne un vif intérêt pour une jeune femme, qui occupe, à elle seule, un compartiment à deux couchettes. Il sait qu'elle est Parisienne. Je crois qu'il a trouvé le moyen de lui rendre deux ou trois services. Mais elle ne se livre pas beaucoup. Mauroy me paraît mené par le désir évident d'occuper à un moment donné la seconde couchette. Mais y parviendra-t-il? J'ai aperçu la dame ce matin, à l'heure du café au lait. Elle est fort jolie. Mais elle m'a tout l'air d'être honnête... Mauroy m'interrompt pour me confier qu'elle n'a pas d'alliance. Elle porte, à la main droite, une seule bague, avec un péridot, d'un beau vert limpide. Mais c'est une pierre bon marché : comment s'offre-t-elle pour elle toute seule, un compartiment à deux conchettes?...

Et voilà à quelles inquisitions l'on en est réduit, durant ces longs parcours, sur le domaine du voisin !...

6 heures.

Nous quittons Vienne. Mauroy n'a pas découvert le mot de l''énigme. Il demeure à l'affût. Il a, à deux reprises, bavardé avec sa conquête en expectative. Mais elle rend très peu. Je crois qu'elle se moque de lui. Elle doit attendre un amoureux en cours de route. Mauroy est très emballé. Si j'ai prédit juste, il en aura quelque dépit. Elle a déjeuné non loin de nous. Il prétendait à ce moment qu'elle était noble, parce qu'il n'y avait sur elle ou sur ses valises aucune trace de couronnes ou d'armoiries. Chacun sait qu'il n'y a plus guère que l'honorable corporation des épiciers et celle des marchands de vin qui estampille ainsi ses colis pour l'ébahissement des compagnons de voyage. Vers le milieu du jour, il s'aperçut qu'elle connaissait toutes les pièces de théâtre, qu'on donne en ce moment ; et il l'a prise pour une actrice. Il a fini par fusionner ces deux idées, et l'a tenue pour une femme du monde, qui joue la comédie de société. Mais sa perspicacité vient de recevoir un assez rude coup. Je me suis trouvé à passer auprès d'eux, comme il lui montrait, le long de la ligne du chemin de fer, les verdures du Prater et le Danube jaunâtre. N'a-t-il pas eu le toupet de me présenter !

— M. Gérard Augereau, le romancier bien connu.

Elle a eu une gentille inclination de tête. Et ce fut tout. Elle n'a certainement jamais lu une ligne de mes livres, et je lui suis totale-

ment inconnu. Pour une femme de lettres! Comme j'étais furieux, j'ai, du tac au tac, rendu à Mauroy la monnaie de sa pièce.

— Il serait peut-être convenable, mon cher, que je vous présente à mon tour. Monsieur Jacques Mauroy, l'avocat bien connu !

La petite dame s'est amusée franchement de cette double présentation, qui ressemblait à une farce d'étudiants en goguette. Et nous voilà, grâce au bavardage de Mauroy, les meilleurs amis du monde...

Lundi, 1er juillet.

Un coup de théâtre, hier soir, dans la fuite monotone des kilomètres. J'avais vu juste. La dame attendait quelqu'un. Et Mauroy n'a jamais eu l'ombre d'une chance de détenir la seconde couchette.

Il était environ dix heures du soir. Nous prenions le frais, lui et moi, à l'un des vasistas du wagon-salon. Il ne restait avec nous qu'un Anglais, à mine revêche et rasée, qui fumait sa pipe. Mauroy avait essayé vainement d'une discrète application de l'entente cordiale. L'Anglais, à une phrase d'une aimable ingéniosité sur les séductions de la nuit dans la vallée de la Raab, n'avait répondu que par un « yes » si tranchant, qu'il avait coupé net le fil de la conversation. Le fait est que la vallée de la Raab était médiocrement intéressante, — d'immenses pâtures marécageuses, que piquait de loin en loin quelque lueur jaunâtre derrière une vitre de paysan. — Je manifestai le désir de regagner notre compartiment. Mauroy me retint sous le prétexte que nous allions rejoindre le Danube à Komorn, que nous en suivrions quelque temps la rive, et que c'était un spectacle qui valait une demi-heure de moins en sommeil. J'accède au désir de Mauroy. Il me montre, au loin, les lumières de Komorn, qui projettent un effluve lumineux sur le large ruban du Danube. Le ciel est d'un noir bleuté, admirablement étoilé. Un pont coupe le fleuve de sa masse rectiligne... Le train ralentit, à la stupéfaction de Mauroy, qui a tôt fait de produire son indicateur pour me démontrer que nous ne devions point stationner là. Nous voilà penchés aux vasistas avec la badauderie de voyageurs inoccupés. L'*Orient* a stoppé un peu avant la station. Nous apercevons, de l'autre côté de la voie, derrière une barrière, une grande auto, dont les phares projettent leur lueur conique sur la route. Deux employés portent précipitamment des malles au fourgon, tandis qu'un voyageur, enveloppé d'un long pardessus et la tête coiffée d'une casquette, grimpe dans le wagon. Le domestique, qui l'accompagnait, lui tend un sac en cuir jaune, puis retourne à l'auto, que nous voyons démarrer au moment même où le train s'ébranle, Les maisons et la forteresse de Komorn se montrent de nouveau, pailletant le fleuve de longues rayures pâles. Et c'est alors que j'entends cette phrase sibylline s'échapper des lèvres de mon ami Jacques :

— La petite grue! Il ne restait qu'une couchette dans l'Orient!...

Je n'ai pas de peine à comprendre. La « petite grue », c'est notre jolie compatriote. Et si elle est soudain descendue dans l'esprit de Mauroy, de sa caste de femme lettrée à cette humble catégorie d'échassiers, c'est que le monsieur monté à Komorn va occuper la couchette libre. Il ne peut pas en occuper d'autre. C'est mathématique!...

Avant de regagner notre compartiment, Mauroy a interviewé assez sèchement l'employé des wagons-lits :

— Comment se fait-il qu'on se soit arrêté à Komorn?

— Il y avait un voyageur à prendre, monsieur.

— On ne s'y arrête pas d'habitude cependant!

— Non, monsieur.

— C'est donc le directeur de la Compagnie?...

Silence de l'employé, qui écarte doucement les bras en signe d'ignorance. On voit qu'il ne veut point irriter un voyageur grincheux.

— ...Ou Sa Majesté apostolique?

Le ton est irrespectueux et sarcastique. Mauroy tourne les talons, laisse l'homme ahuri, réintègre notre cellule en bougonnant :

— Quelle Compagnie! Quelle Compagnie!...

Il reste d'humeur hargneuse ce matin. La petite dame, pas plus que notre nouveau compagnon de voyage, n'a paru à l'heure du café au lait. Mauroy déclare que c'est indécent.

Nous avons touché Belgrade à l'aube. Voici près des deux tiers de la route achevée. Je n'ai pas prévenu Hélène Tchiguirine au départ. Je me fais l'effet d'un collégien qui va à son premier rendez-vous, avec cette différence qu'un collégien serait moins ridicule que moi. Une jolie paire de marionnettes, Jacques Mauroy et Gérard Augereau !...

2 heures.

Nous venons de passer la frontière bulgare à Tzaribrod. Chacun met sa montre à l'heure de l'Europe orientale. Seul, Mauroy, qui ne dérage pas, s'abstient. La Parisienne et son ami n'ayant pas plus paru au grand qu'au petit déjeuner, son respect des convenances est en révolte. On a vu durant le repas l'un des garçons porter les plats là-bas, au bout du wagon, dans le compartiment aux deux couchettes. Et c'était, chez Mauroy, sans transition, une phrase sur eux, amère, qui éclatait, sans qu'on sût pourquoi :

— Ils se croient en cabinet particulier, ma parole!

— Si j'avertissais le garçon de ne pas omettre de frapper?

— Il en a un appétit, le Magyar!

Le déjeuner achevé, il est allé griller solitairement des cigarettes. Pauvre Mauroy!...

Le pays est intéressant. Il est montagneux et rude .On voit de grands troupeaux de moutons à longue laine, qui pâturent, sur un sol semé de rochers, une herbe maigre et brûlée, des buffles au poil noir attelés ou en bandes, de pauvres masures paysannes. Dans la cour de la gare de Tzaribrod, un mendiant jouait d'une sorte de guitare rustique. Il a été très entouré. Il a reçu des sous de tous les pays. Alors il s'est mis à chanter en s'accompagnant. C'était un chant sauvage, coupé de brusques langueurs, qui ressemblaient à des pâmoisons d'amour. C'est l'Orient déjà, avec cette volupté puissante, cette griserie sensuelle, que je trouvais tapie dans les phrases d'Hélène. En approchant d'elle, je la comprends mieux. Il y a sur les êtres une action incontestable du milieu, de l'atmosphère, du ciel...

Même jour, 9 heures du soir.

Notons, avant le coucher, la guérison de Mauroy.

Je l'avais laissé, l'après-midi, en pleine crise de dépit amoureux. Et je m'efforçais, dans un coin du salon, de déchiffrer, avec mes faibles notions d'allemand, la *Neue Freie Presse* de Vienne, lorsqu'un rire de femme me fait lever les yeux sur un groupe qui apparaît à l'autre bout : la petite dame, plus jolie que jamais, Mauroy très souriant et un monsieur que je ne connais pas, — évidemment le « monsieur », le Magyar, l'homme de Komorn ! Et ces trois personnages causent comme de vieilles connaissances. Je n'ai pas eu le temps d'approfondir ma stupéfaction, qu'ils sont arrivés sur moi.

— Mon ami Gérard Augereau !... Monsieur Albert Wald !...

L'étranger parle admirablement le français. L'accent tudesque est à peine sensible. Il a de suite un mot aimable pour moi. Il paraît plus instruit que sa compagne. Il sait que j'écris. Et même il a lu mes livres. Il aime beaucoup Paris. Il y va fréquemment... Sa compagne l'écoute, amoureusement appuyée sur son épaule. On dirait un jeune couple en voyage de noces. Quand leurs yeux se rencontrent, ils sont pleins de caresses. Comme nous allions nous quitter, il a avisé sur la tablette ma *Neue Freie Presse* et s'est mis à la parcourir. Puis il a montré un entrefilet à Mauroy et tous deux ont ri. La dame a demandé une explication, Wald l'a regardée tendrement, avec je ne sais quelle vague moquerie supérieure dans le regard, ce qui m'a confirmé dans l'idée que Mauroy s'était mépris en la cataloguant femme du monde.

— Cela ne vous intéresserait pas, bijou !

— Lis-moi tout de même, traduis...

Cela encore fortifiait mon induction.Son amant lui disait « vous ». Elle répondait « tu » naïvement, de plein cœur, avec l'effronterie tendre de ces petites Parisiennes qu'on voit, le dimanche, en banlieue, bécoter leur ami le long des routes. La nuance était sensible.

Wald devait être de bonne famille et d'esprit cultivé : elle était uniment quelque mannequin de la rue de la Paix en rupture d'atelier. Il ne sembla pas prendre garde au tutoiement intempestif, prit le journal et lut :

« Vienne I. juillet. — S. A. I. l'archiduc Albert a quitté Vienne, ce matin, à neuf heures, par l'Orient-express, à destination de Paris. Il était accompagné du général Von Hammerfest, son aide de camp, du colonel Reiter et du comte de Sachsen. L'absence de l'archiduc se prolongera vraisemblablement un mois. »

Elle ne le quittait pas des yeux, pendant qu'il lisait.

— Vous voyez, dit-il, ce n'est pas palpitant d'intérêt. Mais je connais le comte de Sachsen, qui est l'un des plus gais et des meilleurs de mes clients.

Elle eut une montée de confusion, qui colora ses joues, et avoua :

— Je n'ai pas bien suivi. J'écoutais ta voix.

Il l'a regardée, cette fois, avec de l'amour franc dans les yeux, sans dédain et sans duperie, et m'a dit :

— Monsieur le romancier, Paris est la première ville du monde !

Quand nous avons été seuls, j'ai demandé à Mauroy des explications. Il a commencé par me conter que Wald était un grand propriétaire autrichien, qui possédait dans la région du Tatra d'immenses gisements de charbons. Il fait le commerce du charbon avec le monde entier. Jacques avait, en me parlant, cette sorte d'incertitude du menteur. Je l'ai tant poussé qu'il a fini par me dire :

— Vous pouvez, tout comme moi, garder un secret. J'aime mieux vous avouer la vérité...

Le prétendu Wald n'est autre que l'archiduc Albert. Il est, comme toute cette famille des Habsbourg, ennemi du protocole et des contraintes. Rien ne lui est plus nécessaire que de laisser là ses titres et sa suite et de n'être plus qu'Albert Wald, qui est censé voyager pour le placement de ses charbons. Il lui faut de ces entr'actes. Il cesse pour un temps d'être ce « surhomme » que représente un prince. Il redevient un homme, tout simplement, qui rit, qui s'amuse, qui aime, tout comme un autre. Et il est d'une race où l'amour fut de tout temps très haut tenu. Mais quand il part dans une direction, les journaux publient régulièrement une note où son départ, accompagné de la solennité usitée, est annoncée pour la direction contraire. C'est ce qui excitait sa bonne humeur à la lecture de la *Neue Freie Presse.* Le général von Hammerfest villégiature en Suisse, le colonel Reiter chasse dans le Tyrol italien et le comte de Sachsen est allé se mettre au vert dans ses terres de Styrie. Mauroy ne sait pas exactement ce qu'est la petite dame. Mais il opine pour le mannequin de grand couturier. L'archiduc déteste les grandes dames et les bas-bleus.

(*A suivre.*) HENRY BUTEAU.

# L'armée française et l'armée allemande

L'ÉTAT SANITAIRE COMPARÉ DES TROUPES
DES GOUVERNEMENTS MILITAIRES DE PARIS ET DE BERLIN
EN 1902-1906.

Dans le premier article publié ici même au mois de juillet (1), j'ai étudié l'état sanitaire comparé des armées française (de l'intérieur) et allemande durant la dernière période quinquennale 1902-1906. J'ai montré, en me basant sur les chiffres officiels indiscutables et d'ailleurs indiscutés, combien l'état sanitaire de notre armée est déplorable, combien sont effrayantes — le mot appliqué aux êtres humains ne me paraît pas exagéré — ses morbidité et mortalité. Nous avons vu, qu'abstraction faite de suicides et d'accidents mortels — deux catégories indépendantes des conditions hygiéniques des milieux — notre armée de l'intérieur, de 50.000 moins nombreuse que l'armée allemande, accuse en 5 ans, 4.178 décès de plus que cette dernière. En ne tenant compte que des maladies infectieuses ou évitables, nos excédents se chiffrent par 3.690 décès et 221.000 malades plus ou moins gravement atteints.

De ces milliers de décès et de ces centaines de milles de malades, dont un grand nombre sont irrémédiablement perdus pour leurs familles et leur pays, je me refuse à accuser la fatalité ; je les considère comme autant de victimes de notre fatalisme tout oriental, de ce *nitschewosisme* d'importation russe qui a conduit la nation amie et alliée aux désastres de la Mandchourie et qui nous conduira, si nous ne prenons pas garde, aux pires désastres encore — à la perte de la patrie.

La postérité, si elle est plus consciente que les générations actuelles, nous demandera compte de ces victimes — je dirai presque de ces crimes. Et nous, qui vivons dans un pays qui se dépeuple et au milieu des pays surpeuplés, nous n'aurons même pas droit aux circonstances atténuantes...

Pour un certain nombre de maladies infectieuses, les chiffres de nos malades et de nos morts sont tellement élevés et la différence en faveur de l'armée allemande est tellement considérable qu'on est presque tenté de crier à l'invraisemblance.

Mon éminent maître et collègue, M. le Dr Variot a succombé,

(1) Dr LOWENTHAL. *Etat sanitaire comparé des armées allemande et française en* 1902-1906. Voir *La Revue* 1er juillet 1909.

je le constate avec regret, à cette tentation: il y aurait certainement échappé s'il s'était donné la peine, et cette peine n'aurait pas été au-dessus de ses forces, de consulter les documents officiels à la portée et à la disposition de tous. « Rien ne m'autorise à mettre en doute les chiffres produits par le Dr Lowenthal, dit-il aimablement dans une interview accordée à un journal du matin. Cependant il paraîtra singulier à tout statisticien qu'il y ait 31.193 cas et 216 décès par rougeole dans l'armée française contre 1.999 cas et 3 décès dans l'armée allemande : la rougeole, en effet, est une maladie peu commune chez l'adulte ; elle est presque toujours une maladie de l'enfance. »

Le fait est exact et M. Variot a parfaitement raison d'y insister : la rougeole est une affection presque exclusivement infantile. A telle enseigne qu'à Paris, par exemple, sur 424 décès rubéoliques enregistrés en 1905, les enfants de 0 à 4 ans en fournissent à eux seuls 408 ; les adultes de 20 à 24 ans — l'âge de nos troupiers — *un seul*. Et c'est précisément parce que la rougeole, peu commune chez l'adulte, est rare dans l'armée allemande, que j'ai trouvé intolérable et indigne de notre pays cette fréquence extrême de la rougeole dans les rangs de notre armée. La constatation de M. Variot ne donne que plus de force et plus de poids à l'opinion que j'ai émise, à savoir : que les ravages de la rougeole, de même que ceux des affections évitables, en général, ne sont dus qu'au peu de souci que prend notre pays dépeuplé de la santé et de la vie de ses enfants.

Un autre critique, non moins éminent, m'adresse un reproche d'un genre différent : lui non plus ne me fait pas l'injure de douter de mes chiffres, qui d'ailleurs ne m'appartiennent pas et qui sont au-dessus de toute discussion. Mais... tout en me félicitant de ma « courageuse initiative », il ne peut pas se retenir, dit-il, de penser que je « pousse les choses au noir, plus que l'amour du vrai ne l'exige. »

A dire vrai, c'est là un reproche auquel je m'attendais un peu : on l'adresse à quiconque dénonce un mal, qui s'élève contre l'iniquité et qui se permet ainsi de troubler la quiétude et l'égoïsme féroce de tous ceux, et ils sont légions, qui éprouvent une terreur invincible de la vérité. J'aurais dû tout au moins, pour trouver grâce devant ces critiques, présenter les choses d'une façon moins cruelle, moins « sinistre » ; distribuer des éloges plus ou moins pompeux aux uns et aux autres ; admirer le dévouement de ceux-ci et le zèle intelligent de ceux-là, et, à la faveur de quelques circulaires ministérielles, montrer une robuste confiance dans un avenir radieux. La pilule ainsi dorée aurait peut-être été acceptée

avec moins de répugnance. Mais j'ai osé, sans aucune espèce de ménagements, mettre le doigt dans la plaie hideuse qui à la fois épuise et déshonore la nation et chercher les responsabilités ailleurs que chez les victimes. Mais j'ai eu le mauvais goût de montrer que, dans un autre pays, que nous pensons être inférieur au nôtre, on professe un respect plus grand pour la vie humaine Mais j'ai eu surtout le tort inexcusable de ne pas retenir mon indignation devant ces hécatombes des jeunes existences, ni devant ces malades, ces infirmes et ces avariés de toute nature que l'armée sans cesse rejette dans les familles et dont la misère, à laquelle désormais ils sont condamnés, est faite de notre inconcevable insouciance... J'admire, ô pontifes de la résignation, qui ne savez vous indigner que de l'indignation des autres, ce courage tout particulier qui vous permet de conserver votre belle sérénité et votre optimisme imperturbable en face de cet amoncellement de cadavres, de ces deuils et de ces larmes ! Dites-nous donc, puisque toutes ces misères, que d'autres savent éviter, ne vous suffisent pas, quels doivent être au juste l'étendue du mal et le nombre exact de victimes pour que le tableau ne vous paraisse pas plus noir que nature ?

J'avoue que ces critiques, dont le but le plus clair est de rendre vains mes efforts, m'attristent... non pas pour moi, mais pour la cause que je défends et qui est celle de la France elle-même, de sa jeunesse, de son armée, de son avenir. Elles ne m'empêcheront pas, en tout cas, de persévérer dans la tâche, que je me suis assignée et que je poursuis, les lecteurs *La Revue* le savent, depuis plusieurs années déjà. Je continuerai...

## II

Dans les lignes qui vont suivre je me propose d'étudier l'état sanitaire comparé des gouvernements militaires de Paris et de Berlin. Il est inutile d'insister sur l'intérêt considérable que présente pour nous cette étude en raison même du rôle capital qui est dévolu à la place de Paris en cas de mobilisation et d'une guerre avec l'Allemagne.

Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, il est indispensable de dire quelques mots sur la composition respective, mais différente, des deux effectifs.

Les troupes du gouvernement militaire de Paris comptaient, durant la dernière période quinquennale 1902-1906, une moyenne de 45.000 hommes *dont* 2.100 *officiers*. Une partie de ces troupes, au nombre de 19.200, soit 40 %, est casernée à Paris et dans la ban-

lieue ; le reste à Versailles 13.300, à Vincennes 9.300, à Saint-Denis 3.100, à Saint-Germain 1.200 et à Rambouillet 800.

Les troupes du gouvernement militaire de Berlin comptaient, durant la même période quinquennale 1902-1906, une moyenne annuelle de 65.700 hommes, *officiers non compris* : 27.800, soit 40 0/0 sont casernés à Berlin ; 8.700 à Potsdam ; 5.900 à Spandau ; 3.500 à Brandebourg ; 2.200 à Charlottenbourg, etc.

Donc, première différence : de même que dans la statistique médicale de l'armée française en général, dans celle des troupes de Paris les officiers entrent en ligne de compte : ces derniers ne figurent pas dans la statistique médicale de l'armée allemande, ni par conséquent dans celle des troupes de Berlin.

Quelle est donc la raison de cette exclusion ? Elle est bien simple : il est matériellement impossible d'avoir des données exactes sur la morbidité des officiers. Nous savons, en effet, que la morbidité militaire comprend deux grandes catégories : la morbidité-hôpital et la morbidité-infirmerie. Or, les officiers ne sont jamais admis à l'infirmerie et ne sont hospitalisés qu'exceptionnellement : dans l'immense majorité des cas ils sont soignés chez eux, dans leurs familles. Leur morbidité exacte nous est donc inconnue : celle que nous connaissons est, on s'en doute, notablement inférieure à la réalité. D'où cette différence énorme entre la morbidité des officiers et celle des hommes, différence qui, pour certaines affections, se chiffre par 10.000 0/0 !

*Morbidité comparée des officiers et des hommes de troupes de l'armée française en 1906* (pour 1.000 hommes d'effectifs).

| | Officiers | Soldats |
|---|---|---|
| Grippe | 0,5 | 19,2 |
| Fièvre typhoïde | 1,1 | 4,5 |
| Rougeole | 0 | 15,4 |
| Oreillons | 0,2 | 18,1 |
| Rhumatisme | 1,5 | 18,3 |
| Maladies vénériennes, etc., etc. | 2,5 | 28,4 |

Il est facile de comprendre que, dans de telles conditions, notre système d'évaluation manque de rigueur : elle fait ressortir les taux généraux plus favorables qu'ils ne le sont en réalité. Nous faisons, en effet, entrer en ligne de compte une catégorie numériquement importante — les officiers — dont toutes les données statistiques sont notoirement inexactes et très notablement inférieures aux réelles.

Autre différence encore entre les deux effectifs :

Les troupes du gouvernement militaire de Berlin comprennent: *a*) le III^e^ corps d'armée fort de 20.700 hommes en moyenne ; *b*) la garde impériale, au nombre de 45.000 hommes, soit 70 % de l'effectif total, recrutée parmi les hommes les plus beaux, les plus grands et les plus forts de l'empire et composée en grande partie de vieux soldats ou soldats rengagés. Dans le gouvernement militaire de Paris, les jeunes troupes forment l'immense majorité, soit 93 % de l'effectif total : la garde républicaine, composée exclusivement de soldats rengagés, ne compte que 3.000 hommes, soit 7 % de l'effectif total.

Il est permis de se demander si la composition particulière des effectifs des troupes de Berlin, où les vieux soldats prédominent, présente oui ou non un avantage au point de vue des résultats statistiques sur les troupes de Paris, plus jeunes.

Quelle est donc, abstraction faite des conditions d'hygiène, de salubrité et de prophylaxie, l'influence de l'âge sur l'état sanitaire des troupes ?

Problème d'une importance d'autant plus grande qu'il existe une théorie dont les adeptes sont nombreux dans notre armée et dans le corps de nos médecins militaires, théorie selon laquelle les vieux soldats offriraient une résistance beaucoup plus grande que les jeunes aux assauts des maladies et de la mort.

En 1902, au moment où la loi du service militaire de deux ans était en discussion devant le Sénat, les adversaires de cette loi prétendaient, avec M. l'amiral de Cuverville, que, du fait même de l'introduction dans l'armée des éléments plus jeunes et en plus grand nombre qu'avant, l'état sanitaire de notre armée sera notablement aggravé. Ils ignoraient évidemment l'exemple de l'Allemagne où la réduction du service à deux ans n'a pas arrêté la marche descendante des morbidité et mortalité de l'armée.

De son côté M. le D^r^ Kelsch attribue l'accroissement de la tuberculose dans l'armée française au « rajeunissement de la troupe et à la réduction de la durée du service. « Pour cet éminent maître de la médecine militaire, le remède contre la marche envahissante du terrible fléau, réside moins dans les mesures de prophylaxie, que dans le retour pur et simple au service militaire de 7 ans. « Je crois sincèrement, dit-il, que si par un retour possible des choses — et il n'ya de stable par les temps qui courent que l'instabilité — on nous restituait nos légions formées d'après la loi de 1832, le niveau de la tuberculose baisserait sans qu'on installât un crachoir de plus. » (1)

(1) *Bulletin de l'Académie de Médecine.* Séance du 14 juin 1898, p. 696.

Eh bien, cette théorie sur la prétendue supériorité de la force de résistance des vieux soldats n'est qu'une hypothèse sans base: les statistiques de l'armée, qui se rapportent précisément à l'époque où la durée du service était de 7 ans, l'infirment d'une façon absolue.

En 1866, la veille même de l'expiration de la funeste loi de 1832, les soldats ayant moins d'un an de service accusaient une morbidité tuberculeuse de 1.02 0/00; le taux de la morbidité tuberculeuse était de 2.2 0/00 pour les soldats ayant de 5 à 7 ans de service et de 3.3 0/00 pour les soldats qui comptaient de 10 à 14 ans de service, c'est-à-dire une morbidité respectivement de 125 et de 215 % plus haute que celle des jeunes soldats.

Sous l'Empire les compagnies des vétérans composées exclusivement de vieux soldats accusaient toujours une morbidité considérable: en 1862, par exemple, elle fut de 29.9 0/00 contre 9.4 — celle de l'armée de l'intérieur en général, soit de 225 % plus haute.

En 1878, l'ensemble de l'armée française accusait une mortalité de 10.3 0/00, celle des soldats rengagés, remplaçants et commissionnés — c'est-à-dire des vieux soldats — était de 13.5 ; le taux de mortalité des soldats âgés au-dessous de 20 ans de 5.1. et enfin celui des hommes âgés de 20 à 25 ans de 8.6 0/00.

Nous aussi nous possédons en Algérie-Tunisie une troupe de vétérans — la légion étrangère — : or, les taux de morbidité, de mortalité et de la mise en réforme de ces vieux soldats dépassent de beaucoup ceux qu'accusent les jeunes troupes de notre colonie africaine.

*Morbidité, mortalité et la mise en réforme de la légion étrangère et de l'armée d'Algérie-Tunisie en 1906* (pour 1.000 hommes d'effectif).

| | Légion étrangère | Arm. d'Algérie-Tunisie |
|---|---|---|
| Grippe (morbidité) | 17,0 | 4,56 |
| Fièvre typhoïde (morbidité) | 15,6 | 12,1 |
| Paludisme (morbidité) | 87,7 | 64,6 |
| Dysentérie (morbidité) | 9,16 | 2,2 |
| Tuberculose (mortalité, réformes) | 7,7 | 5,3 |
| Retraites et réformes | 52,4 | 24,8 |
| Morbidité générale | 810 | 723 |
| Mortalité générale, etc. | 9,72 | 5,97 |

Mais la preuve la plus décisive de l'inanité de la théorie que nous savons, nous est fournie par la garde impériale allemande, composée en grande partie, nous l'avons déjà dit plus haut, de soldats âgés : son état sanitaire est bien moins satisfaisant que celui du IIIe corps d'armée faisant partie, lui aussi, des

troupes du gouvernement de Berlin, mais composé de jeunes soldats : phénomène d'autant plus remarquable que le recrutement de la garde est particulièrement sévère.

*Morbidité et mortalité comparée de la garde impériale et du III[e] Corps d'armée allemande* (sur 1.000 hommes d'effectif, année 1906).

| | Garde impériale | 3[e] Corps d'armée |
|---|---|---|
| | — | — |
| Scarlatine (morbidité) | 1,2 | 0,8 |
| Rougeole — | 0,7 | 0,5 |
| Oreillons — | 0,8 | 0,5 |
| Diphtérie — | 0,6 | 0,5 |
| F. typhoïde — | 0,4 | 0,1 |
| Paludisme — | 0,05 | 0 |
| Grippe — | 7,7 | 3,3 |
| Tuberculose — | 1,8 | 2,1 |
| Pleurésie — | 4,9 | 3,9 |
| Rhumatisme aigu | 6,3 | 4,8 |
| Morbidité générale | 752 | 562 |
| Mortalité générale | 2,1 | 1,9 |
| Mortalité malades | 1,6 | 1,1 |

La garde impériale accuse une morbidité et une mortalité plus hautes que celle du III[e] corps d'armée. Pour un certain nombre d'affections, la différence en faveur des jeunes troupes est considérable. C'est ainsi, par exemple, que la morbidité-scarlatine de ces dernières est de 50 % plus basse ; la morbidité-grippe de 130 % plus basse et la morbidité-typhoïde de 300 % plus basse. La seule exception est fournie par la tuberculose. Mais cette supériorité de la garde est annihilée par le fait que la morbidité suite de pleurésie, affection dans l'immense majorité de cas d'origine tuberculeuse, est plus haute dans la garde.

En résumé. 1° Dans la statistique sanitaire des troupes de Paris les officiers entrent en ligne de compte, alors qu'ils sont exclus des statistiques allemandes: nous avons montré que la méthode d'évaluation que nous avons adoptée, manque d'exactitude et fait ressortir l'état sanitaire plus favorable qu'il ne l'est en réalité. 2° L'armée de Paris est constituée dans l'immense part — 93 % — de jeunes troupes ; c'est le contraire pour l'armée de Berlin : la garde impériale constitue 70 0/0 de l'effectif total du gouvernement militaire. Cette prédominance des soldats âgés, c'est-à-dire des éléments à morbidité et mortalité supérieures, ne constitue nullement un avantage au point de vue statistique et

fait ressortir l'état sanitaire moins favorable que si, à l'instar de l'armée de Paris, celle de Berlin était constituée en grande partie de jeunes troupes.

## III

Ceci établi, voyons l'état sanitaire comparé des troupes des gouvernements militaires de Paris et de Berlin durant la dernière période quinquennale 1902-1906.

*Morbidité générale sur 1.000 hommes d'effectifs* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | | |
|---|---|---|---|
| | Hôpital-infirmerie | Chambre | Totale |
| | — | — | — |
| Armée de Berlin | 640 | 0 | 640 |
| Armée de Paris | 798 | 1276 | 2074 |

La morbidité générale de l'armée de Berlin est de 640 ‰ contre 2.074 % — celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin accusa 209.135 malades tant à l'infirmerie qu'à l'hôpital ; dans ce chiffre figurait un certain nombre de malades légèrement atteints. Durant la même période, l'armée de Paris compta 158.204 malades soignés soit à l'hôpital, soit à l'infirmerie et 275.000 malades légèrement atteints, soignés à la chambre.

Il est assez difficile dans le cas présent d'établir une comparaison exacte entre les deux armées : la morbidité générale comprend en effet dans l'armée française la morbidité-hôpital, la morbidité-infirmerie et la morbidité-chambre ; cette dernière catégorie n'existe pas dans l'armée allemande : les malades, aussi peu atteints qu'ils soient, ne sont jamais gardés en chambre, mais dirigés vers l'infirmerie. On peut toutefois affirmer que la morbidité générale de l'armée de Paris est de beaucoup supérieure à celle de l'armée de Berlin : les taux respectifs de la mortalité générale, c'est-à-dire de la mortalité suite de toutes les affections réunies, le prouvent :

*Mortalité générale sur 1.000 hommes d'effectifs* (moyennes annuelles).

| | |
|---|---|
| Armée de Berlin | 2,0 |
| Armée de Paris | 4,1 |

La mortalité générale de l'armée de Berlin est de 105 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, le nombre total des décès dans l'armée de Berlin fut de 662 contre 921 — chiffre des décès dans l'armée de Paris de 20.700 hommes moins nombreuse que celle de Berlin. A effectif numériquement égal, l'armée de Paris accuserait, étant donné le taux de sa mortalité, un excédent de 722 décès sur ceux de l'armée de Berlin.

**Maladies vénériennes.** *Morbidité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité totale, dont : | syphilis |
|---|---|---|
| | — | — |
| Armée de Berlin | 23,2 | 4,9 |
| Armée de Paris | 37,8 | 8,2 |

La morbidité totale des maladies vénériennes dans l'armée de Berlin est de 60 % plus basse; la morbidité-syphilis de 70 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, les maladies vénériennes en général ont provoqué dans l'armée de Berlin 7.599 cas, dont la syphilis 1.587 ; les chiffres respectifs pour l'armée de Paris, moins nombreuse, sont : 8.489 et 1.897. Ajoutons que ces affections ont provoqué 3 décès dans l'armée de Berlin ; pas de décès dans l'armée de Paris.

**Rhumatisme aigu.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| | — | — |
| Armée de Berlin | 8,0 | 0,02 |
| Armée de Paris | 19,8 | 0 |

La morbidité-rhumatisme de l'armée de Berlin est de 150 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin accusa 2.579 cas et 7 décès ; l'armée de Paris, dont l'effectif est moins nombreux, 4.460 cas et deux décès. Etant donné les complications cardiaques très graves, qui accompagnent cette affection, on est en droit de s'étonner du nombre peu considérable de décès dans l'armée de Paris, malgré le nombre si considérable de malades : on l'explique par le fait qu'un certain nombre de décès-rhumatisme sont classés dans les affections cardiaques, alors que dans les statistiques allemandes, ces décès sont rattachés à la cause première.

**Méningite cérébro-spinale.** *Morbidité et mortalité pour 1.000* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 0,05 | 0,03 |
| Armée de Paris | 0,2 | 0,1 |

La morbidité des suites de méningite cérébro-spinale dans l'armée de Berlin est de 300 % plus basse et la mortalité de 230 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin accusa 18 cas et 11 décès ; l'armée de Paris, moins nombreuse, 38 cas et 16 décès.

**Scarlatine.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 1,3 | 0,04 |
| Armée de Paris | 4,5 | 0,10 |

La morbidité-scarlatine de l'armée de Berlin est de 250 % plus basse ; la mortalité de 150 % plus basse que dans l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, la scarlatine a atteint dans l'armée de Berlin 412 hommes dont 14 décès contre 1023 h. avec 31 décès dans l'armée de Paris, de 20.700 moins nombreuse. Ajoutons que, durant une seule année, en 1902, le nombre d'hommes atteints de scarlatine dans la totalité de l'armée allemande forte de 530.000 h. était de 386, c'est-à-dire à quelques unités près le même (365) que dans l'armée de Paris seule, forte de 45.000 h.

**Rougeole.** *Morbidité et mortalité pour 100 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 0,7 | 0 |
| Armée de Paris | 17,3 | 0,1 |

La morbidité-rougeole de l'armée de Berlin est de 2.300 0/0 inférieure à celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, la rougeole a atteint, dans l'armée de Berlin 238 h. avec un seul décès, contre 3.946 h. avec 21 décès dans l'armée de Paris. En d'autres termes, le nombre d'hommes atteints de rougeole durant la période 1902-1906 dans l'armée de Paris est exactement de 2 fois plus fort que dans la totalité de l'armée allemande ; le nombre de décès de 7 fois plus fort, que dans cette dernière.

**Oreillons.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 0,7 | 0 |
| Armée de Paris | 17,3 | 0 |

La morbidité-oreillons de l'armée de Berlin est de 23 50 % inférieure à celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, les oreillons ont provoqué 235 cas dans l'armée de Berlin contre 3.945 cas dans l'armée de Paris, de 20.700 h. moins nombreuse ; rappelons que le nombre de malades atteints d'oreillons en 1902-1906 a été de 2.500 dans la totalité de l'armée allemande, soit de 1.445 moins que dans l'armée de Paris seulement.

**Diphtérie.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | | |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 0,5 | 0,03 |
| Armée de Paris | 1,8 | 0,02 |

La morbidité-diphtérie de l'armée de Berlin est de 260 0/0 plus basse que celle de l'armée de Paris. Par contre la mortalité de cette dernière est de 50 0/0 plus basse.

En cinq ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin accusa 161 cas avec 8 décès ; l'armée de Paris, 417 cas avec 4 décès.

**Fièvre typhoïde.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 0,4 | 0,05 |
| Armée de Paris | 4,2 | 0,60 |

La morbidité-typhoïde de l'armée de Berlin est de 950 0/0 plus basse ; la mortalité de 1.100 0/0 plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin comptait 117 typhiques et 15 décès contre 958 typhiques et 134 décès dans l'armée de Paris. En d'autres termes, l'armée de Paris, de 20.700 hommes moins nombreuse, compte plus de décès typhiques que l'armée de Berlin n'en compte de malades. En d'autres termes encore — et cela nous donnera une idée exacte de la mortalité

typhoïde effrayante qui sévit sur les troupes de Paris — à effectif égal à celui de l'armée de Berlin, l'armée de Paris à elle seule compterait, du fait de cette affection, autant de décès annuels que l'armée allemande dans sa totalité...

Il faut ajouter que dans les chiffres concernant l'armée de Berlin figurent non seulement la fièvre typhoïde, mais encore l'embarras gastrique fébrile, que les statistiques françaises comptent à part. Cette dernière affection a provoqué dans l'armée de Paris de 1902-1906, 2.173 cas (soit une morbidité de 9.6 %), dont la moitié environ a nécessité une hospitalisation de 22 jours en moyenne. Or, un embarras gastrique fébrile de cette durée s'appelle, en termes civils et exacts, fièvre typhoïde. Quoi qu'il en soit on peut affirmer que la fièvre typhoïde et l'embarras gastrique réunis font bien plus de victimes dans l'armée de Paris seule que dans la totalité de l'armée allemande.

**Paludisme.** *Morbidité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité |
|---|---|
| Armée de Berlin | 0,07 |
| Armée de Paris | 1,10 |

La morbidité-paludisme de l'armée de Berlin est de près de 1.400 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, le paludisme a provoqué 25 cas dans l'armée de Berlin et 250, soit exactement dix fois plus, dans l'armée de Paris, de 20.700 h. moins nombreuse.

**Grippe.** *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| Armée de Berlin | 9,0 | 0,01 |
| Armée de Paris | 29,9 | 0,30 |

La morbidité-grippe de l'armée de Berlin est de 250 0/0 plus basse et la mortalité de 2.900 0/0 plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, la grippe a contaminé 3.030 h., dont deux décès dans l'armée de Berlin, et 6.513 cas, dont 71 décès dans l'armée de Paris. Ajoutons que du fait de la grippe l'armée de Paris a accusé dans cette même période 1902-1906 près de 3 fois et $\frac{1}{2}$ plus de décès que l'armée allemande dans sa totalité (22 décès).

**Pleurésie**. *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| | — | — |
| Armée de Berlin ..................... | 4,4 | 0,07 |
| Armée de Paris ..................... | 10,0 | 0,10 |

La morbidité-pleurésie de l'armée de Berlin est de 125 % plus basse ; la mortalité de 45 % plus basse que celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, la pleurésie a provoqué 1.453 cas avec 23 décès dans l'armée de Berlin contre 2.276 cas avec 27 décès dans l'armée de Paris, dont l'effectif est de 20.700 inférieur.

**Tuberculose**. *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles) (1).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| | — | — |
| Armée de Berlin ..................... | 2,0 | 0,3 |
| Armée de Paris ..................... | 8,9 | 0,9 |

La morbidité-tuberculose de l'armée de Berlin est de 345 0/0 inférieure et la mortalité de 300 0/0 inférieure à celle de l'armée de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, le nombre des tuberculeux *hospitalisés* (un très grand nombre de tuberculeux *avérés* sont réformés sans passer dans les hôpitaux militaires) — s'est élevé à 673 avec 99 décès dans l'armée de Berlin contre 1.976 hospitalisés avec 194 décès dans l'armée de Paris. Etant donné la gravité extrême de cette affection et ce fait que ne sont généralement hospitalisés que les tuberculeux mortellement atteints (surtout dans notre armée), on peut évaluer les pertes du fait de la tuberculose à 673 dans l'armée de Berlin et à 1.976, soit de près de trois fois plus nombreuses dans l'armée de Paris, dont l'effectif est de 20.700 h. inférieur...

**Dysentérie**. *Morbidité et mortalité pour 1.000 hommes* (moyennes annuelles).

| | Morbidité | Mortalité |
|---|---|---|
| | — | — |
| Armée de Berlin ..................... | 0,03 | 0 |
| Armée de Paris ..................... | 3,2 | 0,06 |

(1) Le nombre relativement peu nombreux de décès aussi bien dans l'armée de Berlin que dans l'armée de Paris, s'explique par ce fait que les malades atteints de formes lentes de tuberculose sont réformés et vont mourir dans leurs foyers. Ajoutons, cependant, que l'armée allemande a à sa disposition une quinzaine de sanatorium civils où sont envoyés les hommes atteints de formes guérissables.

La morbidité-dysenterie de l'armée de Berlin est de 950 0/0 inférieure à celle de l'armée de Paris ; quant à la mortalité, elle est nulle dans l'armée de Berlin et de 0,06 0/00 dans celle de Paris.

En cinq ans, de 1902 à 1906, la dysentérie a provoqué dans l'armée de Berlin 11 cas sans décès, contre 718 cas et 14 décès dans l'armée de Paris, de 20.700 h. moins forte. Il en résulte que la dysentérie provoque plus de décès dans l'armée de Paris qu'elle ne provoque de malades dans l'armée de Berlin. Ajoutons que le nombre de dysentériques dans l'armée de Paris durant les cinq dernières années (718) est de deux fois plus fort que celui accusé durant la même période par la totalité de l'armée allemande (350).

Le tableau qui suit, résume les données que nous avons exposées plus haut. Il nous fait connaître le nombre respectif de malades et de décès dans l'armée de Paris et de Berlin, durant la période 1902-1906, des suites des principales maladies infectieuses ou évitables.

| | Armées de | | | |
|---|---|---|---|---|
| | Berlin | | Paris | |
| | malades | décès | malades | décès |
| Maladies vénériennes | 7.599 | 3 | 8.489 | 0 |
| (Dont syphilis) | 1.587 | 1 | 1.897 | 0) |
| Rhumatisme aigu | 2.579 | 7 | 4.460 | 2 |
| Méning. cérébr. spinale | 18 | 11 | 38 | 16 |
| Scarlatine | 412 | 14 | 1.023 | 31 |
| Rougeole | 238 | 1 | 3.946 | 21 |
| Oreillons | 235 | 0 | 3.945 | 0 |
| Diphtérie | 161 | 8 | 417 | 4 |
| Fièvre typhoïde | 117 | 15 | 958 | 134 |
| Embarras gastr. fébrile | 0 | 0 | 2.173 | 1 |
| Paludisme | 25 | 0 | 251 | 1 |
| Pleurésie | 1.453 | 23 | 2.276 | 27 |
| Tuberculose | 673 | 99 | 1.976 | 194 |
| Grippe | 3.030 | 2 | 6.513 | 71 |
| Dysentérie | 11 | 0 | 718 | 14 |
| Totaux | 17.551 | 182 | 37.183 | 516 |
| Pour 1.000 | 53,4 | 0,56 | 165,1 | 2,3 |

La morbidité des maladies infectieuses ci-dessus énumérées de l'armée de Berlin est de 200 0/0 environ inférieure ; la mortalité de 325 0/0 inférieure à celle de l'armée de Paris.

En 5 ans, de 1902 à 1906, l'armée de Berlin accusa des suites

de ces affections 17.551 malades avec 182 décès contre 37.183 et 516 décès — chiffres de l'armée de Paris. En d'autres termes, en cinq ans l'armée de Paris, de 20.700 h., moins forte que celle de Berlin, accuse un excédent de 334 décès et de 19.632 malades atteints d'affections dont la plupart laissent des traces indélébiles sur l'organisme. Les plus forts excédents sont fournis par la rougeole, les oreillons, la scarlatine, la fièvre typhoïde, la tuberculose, la pleurésie, le rhumatisme, les maladies vénériennes en général, la syphilis en particulier. A effectif égal à celui de Berlin, les troupes du gouvernement de Paris auraient accusé du fait des affections ci-dessus énumérées, un excédent de 485 décès et de 24.400 malades (période 1902-1904).

L'étude comparée des armées française et allemande nous a déjà montré combien est peu favorable l'état sanitaire de notre armée. Eh bien, le parallèle entre les troupes des gouvernements militaires de Paris et de Berlin montre la santé de nos soldats sous un jour plus triste encore : il fait ressortir les excédents de malades et de morts proportionnellement plus considérables que ceux de la totalité de notre armée.

Et pourquoi donc ? Mais pour une raison très simple. C'est que si les mortalité et morbidité des troupes de Berlin, comparées à celles de la totalité de l'armée allemande, sont normales, et même pour la plupart des affections généralement au-dessous de la moyenne, il n'en est pas de même des troupes de Paris, dont tous les taux de morbidité et de mortalité, sauf de très rares exceptions, dépassent les moyennes qu'accuse l'armée française. Peu de corps d'armée ont un état sanitaire aussi déplorable ; encore moins sont dépassés.

Sur 20 unités, dont est composée notre armée de l'intérieur, c'est à peine si trois ou quatre se trouvent dans ce cas ; dans l'ordre ascendant de morbidité et de mortalité, les troupes de la Ville-Lumière, il est triste de le constater, ne peuvent revendiquer que le 16$^{e}$ et 17$^{e}$ rang. Certaines années, et pour certaines affections leur place est plus basse encore.

*Morbidité comparée de l'armée de l'intérieur et des troupes de Paris.* (moyennes annuelles, période 1902-1906).

| | Armée de l'intérieur | Troupes de Paris |
|---|---|---|
| Scarlatine | 3,5 | 4,5 |
| Oreillons | 16,4 | 17,3 |
| Diphtérie | 1,5 | 1,8 |

| | | |
|---|---|---|
| Grippe | 22,4 | 29,9 |
| Tuberculose | 6,7 | 8,9 |
| Pleurésie | 8,2 | 10,0 |
| Dysentérie | 2,3 | 3,2 |
| Méning. cer. spin. | 0,1 | 0,2 |
| Fièvre typhoïde | 4,4 | 4,2 |
| Maladies vénériennes | 28,2 | 37,8 |
| Dont : syphilis | 4,3 | 8,2 |
| Pélade | 1,6 | 1,9 |
| Affections cardiaques | 2,9 | 3,7 |
| Appendicite | 1,5 | 2,6 |
| Morbidité générale | 653 | 790 |

La fièvre typhoïde exceptée, toutes les autres affections sans aucune exception, — et je ne les ai pas énumérées toutes pour ne pas allonger la liste — accusent un taux supérieur dans l'armée de Paris à celui de la totalité de l'armée française de l'intérieur.

Ajoutons que la fièvre typhoïde, en décroissance notable jusqu'à l'année 1902, tend à augmenter ses ravages depuis.

*Morbidité typhoïde dans le gouvernement de Paris en* 1902-1906.

| | 1902 | 1906 |
|---|---|---|
| | — | — |
| Paris et la banlieue | 2,9 | 5,6 |
| Versailles | 2,9 | 3,1 |
| Saint-Germain | 3,0 | 3,2 |
| Vincennes | 1,3 | 10,4 |

Voici enfin, pour terminer, la morbidité comparée de quelques maladies infectieuses et épidémiques dans l'armée de Paris et celles d'Algérie-Tunisie (année 1906) :

| | Armée de Algérie-Tunisie | Armée de Paris |
|---|---|---|
| | — | — |
| Rougeole | 2,02 pour 1.000 hommes | 16,6 pour 1.000 hommes |
| Scarlatine | 0,6 — — — | 4,6 — — — |
| Grippe | 4,56 — — — | 23,0 — — — |
| Oreillons | 3,5 — — — | 23,3 — — — |
| Tuberculose | 5,3 — — — | 9,30 — — — |

Ces chiffres se suffisent — nul besoin de commentaires...

## IV

Comment expliquer et à quoi attribuer l'état sanitaire si défectueux des troupes du gouvernement militaire de Paris ? Evidemment à l'insalubrité des agglomérations au milieu desquelles les troupes sont casernées et à l'insalubrité des casernes où les troupes sont logées.

En 1905, dans une communication que j'ai faite devant l'Académie de Médecine, j'ai longuement exposé l'état sanitaire comparé des villes de Paris et de Berlin (1). J'y ai montré combien l'intensité de la mortalité de Paris dépasse celle de Berlin et combien y sont considérables les ravages des maladies transmissibles et épidémiques. Ces ravages, je les ai attribués à l'insalubrité, ou pour dire le mot exact quoique choquant, — à la malpropreté de Paris.

Cette communication et ce mot m'ont valu bien des anathèmes. Les enquêtes auxquelles depuis ont procédé quelques membres de l'édilité parisienne ; les voyages d'études à l'étranger entrepris par différentes commissions ont démontré que mes critiques étaient justes... Il est inutile, je présume, d'ajouter que toutes ces enquêtes et tous ces voyages n'ont abouti à aucun résultat tangible et n'ont en rien modifié la mentalité de la bureaucratie routinière qui préside aux destinées de la Ville. Il n'y a de changé que les archives municipales qui contiennent quelques cartons en plus ; les caisses qui possèdent quelques billets de moins et les rues de la capitale où, grâce aux travaux menés avec une absurdité déconcertante, on ramasse plus de poussière, plus de boue et plus de nuisances que jamais. Paris, qui, au point de vue intellectuel, artistique et industriel, se trouve à la tête des nations, est la ville du monde civilisé la plus décimée peut-être par les maladies infectieuses en général, par la fièvre typhoïde, la variole et la tuberculose en particulier.

Or, les casernes le mieux comprises au point de vue hygiénique ne peuvent rester salubres dans un milieu insalubre.

Dans un rapport adressé au Président de la République en 1889 M. de Freycinet, alors ministre de la guerre, s'exprimait de la façon suivante : « L'assainissement des centres urbains est devenu une œuvre nationale. Car le danger dont les épidémies civiles menacent constamment l'armée est plus grand qu'on ne le croit. Plus nous allons, plus certaines manifestations sont fréquentes dans le casernement. L'appel incessamment renouvelé des réservistes, des territoriaux apporte constamment dans les

(1) Dr Lowenthal. *État sanitaire comparé des villes de Paris et de Berlin.* Voir *Revue Scientifique* 22 et 29 octobre et 6 décembre 1905.

casernes les germes morbides qui existent en permanence dans la population civile. » (1).

Oui, certes, l'assainissement des centres urbains au milieu desquels se trouvent les casernes et même des centres ruraux d'où partent la plus grande partie des conscrits, des réservistes et territoriaux est et doit être une œuvre nationale. Or cette œuvre d'assainissement n'est pas seulement indispensable pour mettre les casernes à l'abri du danger des épidémies civiles, mais encore pour rendre les populations civiles réfractaires aux atteintes des épidémies militaires.

Car, si l'influence de l'insalubrité des agglomérations civiles sur l'état sanitaire des casernements est indéniable, la réciproque n'est pas moins vraie. On peut même affirmer que pour un certain nombre d'affections épidémiques, notre casernement en général, le casernement des troupes de Paris en particulier, à sa morbidité et sa mortalité propre, indépendante des influences extérieures.

C'est ainsi, par exemple, que la rougeole, extrêmemnet rare, nous l'avons vu, dans la population civile de Paris âgée de 20 à 24 ans, sévit d'une façon endémo-épidémique dans l'armée de Paris. Il en est de même de la diphtérie, scarlatine, oreillons, diarrhée qui n'atteignent qu'exceptionnellement les adultes de cet âge de la population civile, mais qui accablent d'une façon toute particulière l'armée de Paris. D'autres affections d'une rareté tout à fait exceptionnelle dans la population civile de tout âge, sévissent avec une force plus ou moins grande à la caserne: telles par exemple, la méningite cérébro-spinale qui, dans la période 1902-1906, n'a pas provoqué un seul décès dans la population parisienne, mais dont sont décédés 16 soldats (sur 38 malades) du gouvernement de Paris ; telle encore la dysentérie : sa mortalité, dans la période 1902-1906 dans la population civile, était de 0.005 p. 1.000, soit de 1.110 0/0 inférieure à celle de l'armée de Paris (0,06 0/00); dans la même période quinquennale sur 265.000 adultes de 20 à 24 ans de la population civile on compte 7 décès, c'est-à-dire deux fois moins que dans l'armée de Paris forte de 45.000 h. — et il est extrêmement probable que parmi les adultes de cet âge ayant succombé à la dysentérie, il s'en trouve qui ont contracté cette affection au régiment et transmis leur affection à leur voisins, amis ou parents.

Ce qui caractérise les casernes du gouvernement militaire de Paris et explique en grande partie l'état sanitaire si défectueux de ses troupes, c'est que l'immense majorité remonte aux siècles

(1) Rapport au Président de la République, *Journal officiel*, 17 janvier 1889.

passés, et pour un grand nombre d'entre elles, aux siècles passés depuis longtemps... A Paris même, en dehors des casernes de Lourcines et des Tournelles qui datent respectivement de 1881 et 1886, les rares casernes neuves ont été édifiées par la municipalité pour loger les unités qui n'appartiennent à l'armée que nominalement, mais qui de fait sont attachées à la préfecture de police : je veux parler de la garde républicaine et des pompiers. L'armée proprement dite, *vulgum pecus*, se partage les bâtiments antiques qui répondent autant aux exigences de l'hygiène moderne, que les canons de l'époque de Vauban répondent aux nécessités de la guerre moderne. Telles, par exemple *à Paris* les casernes de : Latour-Maubourg construite en 1670 ; l'Ecole militaire en 1757 ; Penthièvre en 1770 ; Dupleix en 1795 ; les bastions pour la plupart en 1844 ; Reuilly en 1850 ; prince Eugène en 1856 ; *à Versailles* les Petites Ecuries, les Ecuries de Madame, la caserne d'Anjou datent de 1670 ; le quartier de la Reine de 1672 ; la Vennerie de 1675 ; Kroy de 1695 ; à *Saint-Denis*, la grande Caserne — de 1675 ; *à Suresnes* le Mont-Valérien — de 1844, *à Rambouillet* la caserne du Château, du XVI^e^ et en partie du XVII^e^ siècle, celle de Vennerie de 1780 et j'oublie certainement quelques monuments fossiles qui autrefois faisaient office de couvent, écuries ou prisons, désaffectés, parce que insalubres et convertis ensuite en caserne.

La description d'un des plus récents parmi ces vieux édifices nous donnera une idée extrêmement atténuée des conditions hygiéniques au milieu desquelles vivent les troupes du gouvernement militaire de Paris. Je la trouve dans un rapport adressé à la Commission parlementaire de la tuberculose en 1900, par un médecin-major du 76^e^ d'infanterie : « La caserne du Prince Eugène présente au point de vue de la salubrité générale de nombreux inconvénients ; les quatre corps de bâtiments qui la constituent, continus à angle droit par leurs extrémités, enserrent une cour intérieure rarement visitée par le soleil. En raison même de la hauteur des constructions, cette cour est glaciale, l'aération et la lumière des locaux sous le préau sont insuffisants, surtout à l'entresol, très bas de plafond. Les diverses annexes (cuisines, écuries, latrines et urinoires, lavoirs) qui, dans les nouvelles casernes sont autant que possible isolées du casernement de la troupe, dans des pavillons spéciaux, font ici partie intégrante des locaux servant d'habitation ; non seulement les réfectoires sont disséminés à tous le étages de la caserne, mais deux cantines sur trois sont installées à l'entresol. » (1)

(1) D^r^ LACHAUD. Rapport à la Commission parlementaire. *Doc. Parl.*, n° 2843, p. 365, ann. 1900.

La caserne du Prince Eugène, de construction relativement récente puisqu'elle date de 1856 et qui représente le type Vauban modifié, constitue un progrès sur ce qui était fait avant cette époque. Les autres, qui forment la majorité, sont plus défectueuses encore.

Dans ces casernes type-Vauban pur, ce qui frappe le visiteur c'est l'aspect profondément lamentable et délabré des bâtiments à l'extérieur, comme à l'intérieur ; c'est leur mauvaise orientation ; c'est l'exiguité des cours en puits, sombres, glaciales et humides, que le soleil le plus ardent n'arrive pas à sécher ; c'est la ventilation insuffisante des chambrées où règne une odeur *sui generis* qui dès l'entrée vous saisit et vous suffoque ; c'est leur encombrement poussé à l'extrême et qui dépasse les limites permises à l'arrivée des réservistes et des territoriaux ; c'est l'oubli presque absolu de toutes les règles d'hygiène et de prophylaxie. Partout, à quelques exceptions près, les locaux destinés à l'habitation communiquent avec les locaux qui devraient en être séparés. On accède aux cuisines par une cour qui sert de dépotoir au fumier et aux ordures ; les latrines, souvent malpropres, donnent sur les escaliers ; les infirmeries, où en vain on chercherait les médicaments le plus usuels, se trouvent généralement au beau milieu de la caserne.

Dans les casernes de cavalerie et d'artillerie montée, les écuries sont placées au rez-de-chaussée, au-dessous des logements des hommes. Dans un grand nombre de cas, les selleries brillent par leur absence : les selles, les brides, les couvertures de cheval sont suspendues au-dessus du lit, à côté des bottes du cavalier et de ses vêtements, sur la planche même, où, à l'occasion, il pose son pain et où il fait ses repas. Ainsi logé au-dessus des écuries, l'homme vit, respire dort et mange dans une atmosphère irrespirable, surtout en été, imprégnée de l'odeur du cheval, de la sueur du cheval, des urines du cheval et du fumier du cheval.

La caserne-type du gouvernement militaire de Paris est profondément et irrémédiablement infectée de miasmes de toute nature ; elle est la source primordiale de toutes les maladies infectieuses qui y règnent et y sévissent ; elle constitue la cause essentielle de la mortalité si élevée du soldat.

*Delendae :* il faut que ces casernes disparaissent.

Dr LOWENTHAL,
*Membre de la Commission Extra-parlementaire de la Dépopulation.*

# Une Actrice durant la Retraite de Russie (1)

I

Une actrice ou plutôt une chanteuse française qui, dans les premières années du XIXe siècle, eut quelque réputation, Mme Fusil, née Louise Fleury, vint en 1806 chercher fortune à Pétersbourg. Lorsqu'elle descendit de voiture, elle attira tous les regards par l'éclat et le goût de sa toilette. On la prit aussitôt pour ce qu'elle était réellement, pour une Parisienne, et une Parisienne charmante. Elle avait un châle de cachemire et un voile d'Angleterre sur un superbe chapeau de paille d'Italie. Mais le joli petit sac qu'elle tenait à la main ne renfermait que vingt ducats.

Par bonheur, elle était recommandée au marquis de La Maisonfort qui la présenta dans la société pétersbourgeoise. Elle reçut le plus aimable accueil chez des grandes dames, notamment chez la maréchale Koutousov, et bientôt elle aima Pétersbourg. Elle parcourait volontiers les environs de la ville et lorsqu'elle se rendait au palais de Peterhoff, elle faisait avec plaisir ce magnifique chemin que des maisons de campagne bordaient sur toute sa longueur et que des réverbères suspendus à de belles colonnes de granit éclairaient de verste en verste. Longtemps elle se souvint de ses promenades en bateau sur la Néva dans les nuits d'été et du charme magique, indicible qu'exerçait sur elle la musique des cors de chasse.

Mais elle n'avait pas assez de voix pour chanter sur la scène de Pétersbourg où le diapason était d'un quart de ton plus haut qu'à l'Opéra-Comique. Grâce au grand chambellan Alexandre Narichkine qui dirigeait les théâtres impériaux, elle obtint une place dans la troupe de Moscou.

Elle vint donc chanter à Moscou les romances françaises, *Joseph*, l'*Emigré* de Chateaubriand

*Combien j'ai douce souvenance*
*du joli lieu de ma naissance,*

(1) D'après les *Souvenirs d'une actrice* et surtout d'après la brochure intitulée *L'Incendie de Moscou, la petite orpheline de Vilna, passage de la Bérésina et retraite de Napoléon jusqu'à Vilna*. 1817, Londres. Le récit de Mme Fusil est exact ; nous l'avons, dans notre étude, contrôlé par les relations contemporaines tout en corrigeant de légères erreurs et en identifiant les personnages qu'elle ne désigne que par des initiales.

le *Départ pour la Syrie*, le *Troubadour*. Dans tout son répertoire il n'était question que de chevaliers, de bachelettes et de damoiselles. Elle fit fureur, elle fut à la mode, elle donna des leçons de lecture et de chant dans les plus nobles familles. Mme Divov, Mme Golovkine, la comtesse Strogonov la traitaient familièrement et l'appelaient leur chère Fleurichette. La vieille et riche comtesse Strogonov s'enticha d'elle ; elle la prit pour lectrice, elle la logea, elle mit à ses ordres une voiture et des gens. Mme Fusil eut même son jour et chaque dimanche elle recevait des émigrés et des artistes de tous pays.

Elle préférait Moscou à Pétersbourg. A ses yeux Moscou était la ville la plus originale du monde, une ville d'Asie, une ville qui plaisait à l'imagination par je ne sais quoi de bizarre. Quel admirable spectacle que ces coupoles dorées, que ces clochers surmontés de croissants et garnis de terrasses, que ces vastes palais de pierre à côté de petites maisons de bois! Elle aimait la diversité des costumes moscovites et elle avait pour chacun une épithète particulière: celui des marchandes était riche, celui des paysannes, joli, celui des nourrices, élégant et recherché. Et que de piquants contrastes dans cet étrange Moscou ! Les baptêmes, les mariages, les enterrements, rappelaient l'Orient; mais les salons étaient les salons de Paris; on y parlait le français sans accent; on y faisait de petits vers aimables; on y disait, on y entendait de ces mots spirituels et de ces riens qu'on ne peut dire ni entendre si l'on ne comprend le génie de la langue. Et quelle noblesse que la noblesse de Moscou! Elle donnait à Mme Fusil une idée des satrapes de l'Orient. Nombre de grands seigneurs possédaient leur théâtre et leur troupe de comédiens formée de serfs et dirigée par quelque artiste étranger; ils n'avaient eu que la peine de désigner à chacun son rôle et de dire à l'un « tu seras acteur », à l'autre « tu seras chanteur », à celui-ci « tu seras danseur », à celui-là « tu seras musicien ». La noblesse avait son club composé de 2.600 abonnés, dont 1.700 femmes — il y avait plus de femmes que d'hommes parce que toute la jeunesse était au service. Les hommes payaient vingt cinq roubles par an et les femmes, dix. Les nobles seuls constituaient le club ; les bourgeois même les plus opulents et les plus renommés ne pouvaient y entrer. Il siégeait dans un palais construit aux frais de la noblesse, et ses « assemblées » avaient lieu en hiver une fois par semaine, de 6 heures du soir à 3 heures du matin. On y trouvait des rafraîchissements de toute sorte et on y soupait à douze roubles par tête dans une immense salle soutenue par vingt-huit colonnes et pourvue d'une galerie avec balustrade.

Mme Fusil fut quelquefois admise dans cette salle et elle assure que le coup d'œil était merveilleux.

Munie d'un congé de vingt et un jours, elle était allée chanter au mois de juillet 1812 sur les bords du Volga, à la foire de Macariev, et le 11 août, elle rentrait à Moscou. Mais la guerre commençait, la Russie était envahie, Napoléon occupait Vilna, occupait Smolensk, et les paysans qui devinaient que Mme Fusil était Française, lui avaient, sur la route, jeté des regards hostiles. Moscou s'alarmait déjà. Le peuple menaçait les étrangers qui n'osaient plus sortir de leur logis. Le général Rostopchine — ce Rostopchine que Mme Fusil avait souvent rencontré dans les salons, ce Rostopchine dont elle jugeait la conversation attachante et semée des traits les plus piquants, mais qui portait une barbe de Tartare et qui se vantait de descendre de Gengiskan — envoyait à Nijni Novgorod les principaux notables de la colonie française. La noblesse s'éloignait. On emportait le trésor du Kremlin et celui de l'hospice des Enfants trouvés. C'était un défilé continuel de voitures chargées de meubles et d'effets de toute sorte. Mme Fusil voulait aller à Pétersbourg ; elle était née à Stuttgart dans le duché de Wurtemberg et, bien qu'elle eût quitté l'Allemagne à l'âge de trois ans, elle comptait sur la protection de l'impératrice mère qui était une Wurtembergeoise ; malgré la recommandation du comte Markov, ancien ambassadeur de Russie en France, elle ne put obtenir de passe-port.

Après la bataille de la Moskova et lorsqu'il fut certain que les vainqueurs prendraient possession de Moscou, des bruits sinistres coururent dans la colonie française. On disait que la population se porterait à quelque extrémité, qu'elle défendrait la ville avec désespoir, qu'elle y mettrait le feu. Mme Fusil habitait le quartier par lequel l'envahisseur devait nécessairement entrer ; elle crut que ce quartier serait le premier et peut-être le seul incendié ; elle alla s'établir dans le quartier opposé, à la Basmannaïa, chez une amie dont le mari, M. Vendramini, était graveur, dans une petite aile du palais Galitzine. Ce palais très spacieux tenait toute une rue et il avait un grand jardin et plusieurs serres où l'on pouvait se sauver et des flammes et de la fureur des moujiks. Elle y fit porter presque tout son avoir, et qu'advint-il ? La maison, qu'elle abandonna, resta intacte, et celle où elle pensait trouver un sûr refuge, fut réduite en cendres !

## II

Le jour même où elle déménageait, elle vit un spectacle extraordinaire. Une foule de gens s'éloignait de la ville ; en tête marchaient des prêtres qui portaient les saintes images ; hommes, femmes, enfants, tous pleuraient en chantant des hymnes ; elle se prit à pleurer et à prier comme les fugitifs.

Les Français approchaient. Mme Fusil ne cessait de monter au haut de la maison et d'interroger l'horizon. Mais le matin du jour où elle aperçut au loin des feux de bivouac, les domestiques du palais Galitzine vinrent lui dire, tout effrayés, que la police leur ordonnait de partir, qu'elle avait fait emmener toutes les pompes, que la ville serait sûrement brûlée, et ils quittèrent Moscou. Il ne resta dans la maison du graveur qu'une grosse servante qui cuisait le pain et qui s'était grisée pour se guérir de sa peur.

Deux nuits se passèrent avant l'entrée des Français et Mme Fusil était dans les transes. Elle sut qu'on avait pillé les cabarets ; elle entendait des gens ivres qui juraient, qui criaient *Fransouski* ; elle pensait à chaque instant qu'on venait enfoncer sa porte ; elle disait au graveur Vendramini : « Je crois que les voilà », et le graveur, soulevant le rideau, répondait : « Pas encore ».

Dans la nuit du 15 septembre, Mme Vendramini la pria de monter sur la terrasse pour voir dans le ciel quelque chose de singulier qui présageait un malheur : c'était comme un météore, comme une épée flamboyante. Après avoir raisonné là-dessus, toutes deux s'endormirent. A 6 heures du matin, on frappe à la porte ; on appelle Vendramini ; il regarde à travers le volet ; c'était un de ses amis, un émigré, ancien officier du régiment du Roi M. de Tauriac. Il ouvre, et Tauriac, demandant un asile pour lui et pour deux autres, annonce que sa maison est en feu. Le graveur se hasarde jusqu'au bout de la rue et revient dire qu'un petit ballon plein de fusées à la Congrève — c'était le fameux météore — a mis le feu tout près de là au palais du prince Troubetzkoï et aux maisons environnantes. C'est de ces fusées, remarque l'actrice, que se servaient surtout les incendiaires : on entendait une légère explosion semblable à un coup de fusil ; on voyait sortir une fumée toute noire qui l'instant d'après devenait rouge ; puis la flamme s'élançait.

La ville allait évidemment brûler. Mme Fusil regarda par la fenêtre. Elle vit dans la rue un soldat à cheval. « Est-ce de ce côté ? disait-il en français. — Monsieur le soldat, cria Mme Fusil,

vous êtes Français. — Oui, Madame. — Les Français sont ici ? — Ils sont entrés hier à trois heures. — Tous ?. — Tous. » A ce moment même arrivaient avec les objets qu'ils avaient pu sauver, l'émigré Tauriac et les deux autres à qui le graveur donnait refuge ; ils apprirent à Mme Fusil que l'incendie se propageait et qu'on ne pouvait l'éteindre puisqu'on manquait de pompes. Il s'étendit, en effet, avec une inconcevable rapidité ; l'immense lueur qu'il jetait remplissait tout le ciel ; durant quatre nuits on n'eut pas besoin de lumière ; il faisait aussi clair qu'en plein midi.

Le 16 septembre, au matin, sur le conseil d'un officier blessé que le graveur avait recueilli, Mme Fusil sortit à pied pour aller demander une sauvegarde au gouverneur français, le général Durosnel ; elle ne put le voir ; il y avait trop de monde à sa porte, et bientôt elle revint, après n'avoir vu sur sa route que des maisons qui flambaient et des soldats qui faisaient main-basse sur tout ce qui semblait à leur convenance.

Aussi, le 17, avec la femme et la fille de M. Vendramini et l'officier blessé, elle prenait en calèche le chemin du château de Petrovsky où l'Empereur s'était établi : elle voulait obtenir de Napoléon une garde de plusieurs hommes. Mais le feu était partout, à la Porte-Rouge, au boulevard, à la Tverskoï, au grand théâtre où s'embrasait la provision de bois d'une année : il fallut tourner bride au milieu des flammèches qui tombaient jusque dans la calèche et mettre les chevaux au grand galop. Hélas ! ce palais Galitzine que Mme Fusil venait de quitter, ce palais où elle comptait rentrer paisiblement, était, à son tour, la proie de l'incendie, et les gens qui l'habitaient, ne s'en doutaient pas ! Mme Fusil donna l'éveil. On transporta dans le jardin, puis dans des voitures ce qu'on avait de plus précieux, et, après avoir erré longtemps, on finit par trouver une rue qui ne brûlait pas encore ; on entra dans la première maison et on y passa tristement la nuit. Les femmes se jetèrent sur des canapés ; les hommes restèrent dans la cour, gardant les équipages et guettant les incendiaires.

Le lendemain — c'était le 18 septembre — on revint au palais Galitzine. On pensait qu'il n'était peut-être pas entièrement consumé. Il ne l'était pas. A vrai dire, les pillards y avaient presque tout brisé ; mais ils avaient laissé des vivres, une table, des chaises, et on dîna dans la rue au milieu des ruines qui fumaient, de la flamme qui pétillait encore, de la poussière que le vent portait dans les yeux, des moujiks ou « chauffeurs » que d'énergiques officiers faisaient fusiller, des soldats ivres de vin et

chargés de butin. Ah ! s'écriait Mme Fusil, quel repas appétissant et quel joli festin !

Toujours vaillante et ingénieuse, elle eut alors l'idée d'aller voir le colonel qui commandait dans le quartier de la ville. C'était le colonel Sicard, l'homme le plus honnête, et le meilleur qu'elle ait jamais vu. Il offrit sa maison à Mme Fusil. « Mais, dit-elle, nous sommes sept personnes, et cela vous gênera. — Pas du tout, répondit le colonel Sicard, ma maison vient d'être incendiée et on en cherche une autre ; ayez la bonté de nous suivre ; nous vous y placerons le plus commodément possible. »

Mme Fusil et ses compagnons logèrent dans le voisinage du palais Golovkine. Elle ignorait encore que sa propre maison n'avait pas souffert. Mais combien avaient, comme elle, abandonné leur demeure pour se réfugier dans une autre que le feu dévorait ! Très souvent, dans ces grandes catastrophes, tout ce qu'on fait pour se sauver est précisément ce qui vous perd.

## III

Pourtant, l'ordre se rétablit ; le feu fut éteint ; on se risqua parmi les décombres ; on racheta aux soldats ce qu'ils avaient pillé. Un jour, Mme Fusil résolut de pousser jusqu'au palais Strogonov. Elle arrive ; elle entre dans son appartement, au rez-de-chaussée ; elle voit un colonel assis près de sa toilette et lisant des papiers avec tant d'attention qu'il ne s'aperçoit pas de la présence d'une femme. « Monsieur, dit Mme Fusil, je suis bien fâchée de vous déranger ; mais vous êtes ici chez moi. — J'en suis ravi, madame, est-ce à Mlle Betsy que j'ai l'honneur de parler ? — Non, Monsieur. — Alors, à Mlle Henriette. — C'est ma fille. — Et est-elle ici ? — Mais, monsieur, puis-je vous demander pourquoi vous me posez cette question ? — Pardonnez-moi, mais je viens de lire les lettres d'Henriette et de Betsy, et elles sont vraiment charmantes ! »

Mme Fusil avait, en effet, une fille, Henriette, qui s'était mariée en France ; Henriette écrivait souvent à une amie dont le nom était Betsy, et dans leur correspondance les deux femmes, ainsi que leurs maris, faisaient assaut de bonne humeur et de gaieté plaisante. Or, le colonel avait, en un tiroir de la toilette, trouvé les lettres de Betsy et d'Henriette : de là, son air léger et désinvolte.

« Je vous cède la place, reprit Mme Fusil, poursuivez vos recherches, mais j'avais cru jusqu'ici que des militaires devaient protéger les femmes et non les insulter. — Madame, répondit le colonel un peu confus, restez chez vous, je me retire, d'ailleurs

c'est un général qui doit s'installer dans cette maison. » Et il sortit.

Bientôt parut un autre officier. C'était le major Chartrand, celui que les Bourbons firent fusiller trois ans plus tard, homme bon, mais brusque et bourru. « Madame, dit-il, j'en suis bien fâché ; mais nous avons besoin de la maison entière, et à peine suffit-elle à nous tous. — Alors, monsieur, vous me mettez à la porte de chez moi. — De chez vous, je l'ignore ; mais le général Curial doit occuper cet hôtel et il y a des asiles pour les réfugiés. — Les réfugiés, monsieur, sont ceux dont les maisons sont brûlées ; or, je loge depuis longtemps dans cet hôtel et par la volonté des maîtres. La ville n'est pas prise d'assaut, et ne sommes-nous pas des Français ? — Oui, des Français-Russes. Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? — J'ai eu tort, car tout me semble changé depuis que j'ai quitté la France ; en ce temps-là les hommes étaient polis. — Madame, en campagne, on n'est pas poli ou on n'a pas le désir de l'être ; nous avons besoin de la maison, voilà tout. — Eh bien, je ne la quitterai pas, puisque vous prenez ce ton ; je me ferai plutôt emporter par vos soldats ; ce sera vraiment un bel exploit ! » Chartrand sortit en maugréant, et Mme Fusil pria la concierge de lui allumer une bougie. La concierge revint toute effarée : un officier lui avait arraché la bougie des mains ! Furieuse, Mme Fusil monte au premier étage. Elle rencontre le général Curial, le meilleur des hommes, mais qui montrait le sang-froid le plus déconcertant, le plus désespérant : « Général, c'est un pillage ; je suis chez moi et on veut me mettre à la porte, on vient d'enlever une bougie à ma concierge ! — On va vous rendre votre bougie, madame, mais je n'ai pas de quoi loger tout mon monde et je suis forcé de garder votre appartement. Au reste, rien ne vous oblige à le quitter aujourd'hui ; on vous donnera le temps de chercher une autre maison. — Je vous assure, général, que ce sera le plus tôt possible et que je n'ai plus envie de rester ici. »

L'aide-de-camp de Curial, Lemercier, capitaine au 8e hussards, accompagna Mme Fusil jusqu'à sa porte et la laissa après l'avoir saluée avec une extrême politesse. Une demi-heure plus tard, il reparaissait : le général Curial priait Mme Fusil de lui faire l'honneur de dîner avec lui. Elle accepta par prudence et fit un brin de toilette. Lemercier vint la chercher et Mme Fusil s'assit à côté du général Curial en face du major Chartrand. Durant le repas, Chartrand essaya de causer avec elle ; elle ne lui répondit qu'avec froideur et par signes de tête. « Vous boudez Chartrand, remarqua Curial. — Non, bien que M. le colonel ne soit pas

un représentant de la galanterie française et qu'il m'ait traitée militairement. » Elle fut rès gaie; elle parla musique et théâtre. Au sortir de table, lorsque Curial la pria de chanter, elle chanta sans façons ni cérémonies quelques airs d'opéra en s'accompagnant d'une guitare et elle fut comblée, accablée de compliments. Aussi, lorsqu'elle prit congé, et lorsqu'elle dit fièrement : « Messieurs, je vous fais mes adieux et vous permets de disposer dès demain de mon appartement. — Ah ! répondit Curial, pour cela, non ! Nous refusons votre appartement et vous resterez. — Comment, vous qui vouliez me renvoyer, qui vouliez employer contre moi la force armée ! — Nous l'emploierons maintenant pour vous empêcher de partir. » Et Mme Fusil resta dans son appartement du palais Strogonov.

## IV

Elle chanta bientôt devant Napoléon. L'Empereur désirait distraire son armée et le bruit ne tarda pas à se répandre que tous les artistes qui se trouvaient à Moscou, allaient, comme auparavant, jouer et chanter. On crut d'abord à une plaisanterie. Avait-on seulement des robes et des souliers, des habits et des bottes, des clous pour les décors, de l'huile pour les lampes ? Mais ce que Napoléon voulait, fut exécuté.

M. de Bausset, préfet du palais, chargé de monter les spectacles, fit appeler les acteurs qui s'étaient pour la plupart réfugiés dans la maison du prince Gagorine à la Basmannaïa : Adnet, qu'il avait vu à la Porte-Saint-Martin, Bellicour, Bertrand, Gosset, Lefèvre, Péroud, Saint-Clair et Mme Adnet, Mme André, la jeune première, Mme Anthony, la soubrette, Mme Bursay, la directrice, Mme Fusil, les deux sœurs Lamiral, Mme Lekain et Mme Périgny. On choisit le répertoire. On arrêta la distribution des rôles. Pas de prétention, pas de rivalité ; jamais troupe ne fut plus souple et plus unie. Mme Bursay, femme très intelligente et très ferme, menait habilement son monde et savait ce que valait chacun.

Il n'y avait plus qu'une seule salle de spectacle dans Moscou. Les théâtres privés des grands seigneurs, les théâtres publics, comme le théâtre Golovkine, comme le théâtre de la place de l'Arbate, où avait joué Mlle George, n'existaient plus. Le seul que l'incendie eût épargné, était le théâtre Pozdniakov, à la Grande Nikitskaïa, un des plus beaux de tous. La nouvelle troupe s'y établit.

Elle n'avait pas de costumes et son dénument étonna Bausset. Le grand premier rôle, Adnet, le chef couvert d'un bonnet de

milicien ramassé dans la rue, avait pour vêtement un vieux manteau militaire ; le jeune premier, coiffé d'un tricorne de général avec plumet, une soutane de séminariste ; le père noble aux pieds nus et au pantalon tout rapiécé, un gilet de marquis en satin blanc. Le traître n'avait même pas de pantalon ; mais il était chaussé de belles bottes Louis XIII et drapé dans un manteau espagnol couleur de muraille. Mme Bursay, sans jupe, sans jupons, avait, comme les petites bourgeoises russes, une veste rouge doublée de peau de lapin et qui n'allait pas jusqu'aux genoux ; en revanche, elle portait le bonnet de velours noir de Marie Stuart aux grosses perles fausses.

Mais l'intendant général de la Grande Armée, Mathieu Dumas, avait prescrit de déposer dans l'église d'Ivan tout ce qu'on avait sauvé du pillage ou enlevé du Kremlin. On trouva là des pièces de satin et de brocart, des dentelles, de larges galons d'or. La troupe put faire bonne figure, étaler des habits d'une réelle magnificence. Il ne fallait pas néanmoins regarder les dessous, et ce qui manquait toujours, c'était le linge.

Le théâtre Pozdniakov fût remis en état : on drapa les loges ; on fit un rideau d'une pièce de brocart ; on arrangea la scène avec goût ; on l'orna de meubles élégants, de bronzes et de marbres. Le 7 octobre, eut lieu la première représentation. On joua deux comédies : le *Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, et l'*Amant auteur et valet*, de Chéron. Le succès fut grand. La musique de la garde composait l'orchestre. Les soldats remplissaient le parterre. Des officiers de toute arme avec quelques institutrices et marchandes de modes du Pont des Maréchaux occupaient les deux rangs de loges. Les spectateurs ne cessèrent pas d'applaudir et de bisser les acteurs en mêlant à leurs bravos les cris de *Vive l'Empereur* et de *Vive la France*. Il y eut onze représentations. On donna le *Procureur arbitre*, le *Mariage de Figaro*, le *Cid*. *Zaïre*, les *Trois Sultans*, le *Distrait*, *Guerre ouverte*, l'*Impromptu de campagne*, les *Amants Protées*. A diverses reprises les sœurs Lamiral exécutèrent une danse russe.

Napoléon ne vint pas au théâtre Pozdniakov. Mais au théâtre de Petrovsky, Bausset lui organisa des concerts. Il y entendit un Italien, chanteur habile. Tarquinio, qui se faisait accompagner par le pianiste Martini, fils du compositeur de la *Cosa rara*, Mme Fusil fut requise de chanter. Vainement elle déclara qu'elle avait perdu la voix, qu'elle ne chantait plus la musique italienne, qu'elle avait chanté des duos avec Tarquinio sans nulle prétention et chez les dames de la cour qui la jugeaient avac indulgence, qu'elle ne savait chanter que des romances et des ariettes.

Elle alla, elle aussi, au château de Petrovsky et chanta une romance chevaleresque dont Murat lui demanda la copie. Elle eut même l'honneur de s'entretenir avec Napoléon et en sa présence l'Empereur écrivit sur un bout de papier avec un gros crayon les noms des artistes de Paris qu'il projetait d'appeler à Moscou. Il fut d'ailleurs, remarque Mme Fusil, « très généreux envers nous ».

V

Mme Fusil avait paru sur la scène le 17 octobre dans les *Amants Protées* et au retour du spectacle, elle préparait sa robe pour le rôle de Pétronille qu'elle devait jouer le lendemain dans le *Sourd*, lorsqu'un officier entra chez elle. « Que faites-vous là ? — Vous le voyez, j'arrange mon costume pour demain soir. — Ce n'est pas la peine ; nous partons demain. »

Qu'allait devenir Mme Fusil ? Qu'allaient devenir les Français établis à Moscou, ceux que l'armée nommait les Franco-Russes ? Rester dans la ville, n'était-ce pas s'exposer à la rage du soldat moscovite ? Quelques-uns, comme Mme Fusil, résolurent de suivre l'Empereur au moins jusqu'en Pologne, et ils eurent tort : ils auraient mieux fait de demeurer à Moscou. Les généraux, les administrateurs les emmenèrent dans leurs voitures. Mais le moment vint où les chevaux périrent, et tous les témoins de la retraite ont vu ces artistes, ces maîtres de langues, ces marchandes de modes, ces actrices qui se traînaient à pied en souliers d'étoffe, en robe de soie ou de percale, et qui se couvraient d'une pelisse déchirée ou d'une capote de soldat. La plupart des Français-Russes succombèrent. A la façon de Gribouille, écrit Castellane, ils s'étaient jetés dans l'eau par peur de la pluie. On n'eut guère pitié d'eux, même des femmes. Il n'y avait plus ni galanterie ni humanité. « En ce moment, disait un officier, je préfère une mauvaise bouteille de Bordeaux à la plus belle fille du monde », et tous ses camarades répétaient ce mot. Les époux Adnet, Mmes André, Anthony, Bursay et Fusil échappèrent. Grâce à Bausset qui leur donna vingt napoléons d'or, les deux Adnet achetèrent à Smolensk un bon cheval et une légère carriole qui les sauvèrent de la catastrophe. Mmes André et Bursay furent placées par le duc de Vicence dans un fourgon, puis quelques jours avant d'arriver à Vilna, mises par le duc de Dantzig sur l'affût d'un canon de la garde ; elles gagnèrent heureusement la France. Mais Mme André, une superbe jeune femme aux yeux et aux cheveux noirs, mourut à Strasbourg au bout de deux mois. Mme Bursay avait le courage d'un homme ; vainement à Krasnoë les boulets russes tuèrent ses chevaux et brisèrent les roues de son fourgon ; elle emporta sous le feu des ennemis et sa com-

pagne défaillante et le manuscrit de son poème sur la *Médiocrité*. Mme Anthony, une brune aux yeux bleus, à la taille élancée, aux façons distinguées, au caractère doux et timide, revit également la patrie. Les autres membres de la troupe française de Moscou disparurent dans la tourmente. Péroud, le jeune premier, avait à Smolensk les pieds gelés, et Bausset dont il implorait la pitié sur les marches de l'escalier du palais impérial, ne put lui offrir que sa bourse et qu'un logement. Mme Aubert-Chalmé, cette marchande de modes qui disait à Napoléon qui, s'il proclamait l'émancipation des paysans, les deux tiers ne sauraient pas ce que signifiait ce mot, Mme Aubert-Chalmé expira de misère et de maladie à Vilna.

Le temps était superbe lorsque débuta la retraite. « Les habitants, écrivait Napoléon, n'en reviennent pas ; c'est le soleil et les belles journées de Fontainebleau. » Mme Fusil, bien enveloppée de fourrures et convaincue qu'il suffirait d'aller jusqu'à Vilna ou à Minsk, partit dans la calèche d'un officier d'ordonnance de l'Empereur, d'un neveu du grand écuyer Caulaincourt, M. Clément de Tintigny, qui l'avait engagée de la façon la plus obligeante à disposer de sa voiture et de ses gens. Elle voyageait sous la protection de ces Messieurs, comme elle nommait les officiers d'ordonnance de l'Empereur, et elle s'entretenait avec eux sur un ton cordial et gai. C'étaient des jeunes gens bien nés, bien élevés, pleins d'humanité et d'aimables procédés ; elle leur racontait ses propres traverses et les exhortait à la patience ; tous parlaient de la France et du retour, du fortuné moment où ils reverraient leur famille et leurs amis, où ils feraient bonne chère, car c'était la chose principale, essentielle ; il y avait déjà grande rareté de vivres ; avant tout, il fallait manger ; Mme Fusil ne croquait que du chocolat et du sucre ; « pour peu que cela dure, disait-elle à ces Messieurs, vous me ramènerez comme Vert-Vert, vous m'aurez nourrie de bonbons et j'entends jurer dans toutes les langues ».

Mais une fâcheuse aventure qu'elle avait eue lorsqu'elle sortit de Moscou, lui inspirait de tristes pressentiments. Elle allait à pied au rendez-vous assigné par ces Messieurs, lorsque des chiens affamés se jetèrent sur elle pour la dévorer. Elle se mit à courir ; ils la poursuivirent, lui déchirèrent son châle et sa robe qui pourtant était ouatée et d'assez forte étoffe. Heureusement, ses cris attirèrent un moujik qui de son gros bâton, et avec quelque peine, dispersa les chiens. Elle rentra dans sa maison qu'elle ne croyait plus revoir, et changea de vêtements, non sans remarquer que ce début n'était pas de bon augure.

## VI

Le 6 novembre, ce fatal 6 novembre où la neige tomba très abondante et couvrit la terre d'une couche épaisse, commencèrent les jours cruels, les douze jours — du 6 au 18 — qui furent pour Mme Fusil comme une continuelle agonie et qui lui présentèrent la mort sous tant de formes qu'elle disait chaque matin : « Sûrement, je ne terminerai pas la journée, mais par quel genre de mort la terminerai-je ? »

On était près de Smolensk où l'on devait arriver le soir. Le cocher de Mme Fusil, un Polonais lent et maladroit, alla durant la nuit au fourrage et laissa ses cinq chevaux se geler ; deux moururent, et ces deux-là manquant, il était impossible d'avancer avec les trois autres. La voiture resta jusqu'au matin du 7, sans bouger, à l'entrée d'un pont, d'un de ces ponts qui, selon le mot d'un aide-de-camp, étaient un embarras du diable. Enfin, le cocher trouva deux chevaux ; il les avait volés. « Rien n'était plus commun, rapporte Mme Fusil, on se volait réciproquement toutes les choses dont on avait besoin avec une sécurité charmante ; il n'y avait d'autre danger que d'être pris sur le fait, car alors le voleur courait risque d'être rossé. On entendait toute la journée : « Oh ! mon Dieu, on m'a volé mon porte-manteau ; un autre, mon sac ; un autre, mon pain, mon cheval, et cela, depuis le général jusqu'au soldat. « Où as-tu volé cette belle fourrure, demandait un colonel à un de ses hommes. — Je l'ai, mon colonel, achetée à un de mes camarades. — Oui, tu l'as achetée à quelqu'un qui dormait. »

Les chevaux volés par le cocher de Mme Fusil n'avaient guère de jambes et la foule des voitures était trop grande. A chaque instant, l'actrice voyait passer devant elle les équipages d'un maréchal, d'un général. Elle pleurait désespérée lorsqu'elle aperçut La Riboisière. « Pour Dieu, monsieur, lui dit-elle, faites-moi passer, je suis là depuis hier matin et, si je ne rejoins pas le quartier-général, je suis perdue ; je ne saurai plus que devenir. » La Riboisière s'apitoya. La calèche de Mme Fusil fut comprise dans les équipages de Davoust et confiée à un gendarme. Elle s'engagea sur le pont. Mais au quart du chemin les chevaux s'arrêtèrent ; les voitures qui venaient derrière, durent s'arrêter aussi, et l'ordre était de brûler tout véhicule qui dans un passage difficile entraverait la marche. On cria : « La calèche nous empêche de passer, il faut la brûler ! » et de droite, de gauche les soldats, avides de pillage, répétaient : « brulez, brûlez ! ». Les officiers qui bordaient les deux côtés du pont, eurent compassion de Mme Fusil et appelèrent des hommes : « Allons, allons, aux

roues ! ». Eux-mêmes se mirent aux roues et la voiture franchit le maudit pont. Mme Fusil remercia son gendarme ; elle n'osait lui donner de l'argent ; c'était la chose dont on faisait le moins de cas, et elle n'avait ni eau-de-vie ni pain, car le pain était déjà presque introuvable et une miche de deux livres se vendait vingt francs. Mais le gendarme la prenait pour la femme du général Lauriston, et lorsqu'elle dit qu'elle ne savait comment reconnaître le service qu'il lui avait rendu, « Madame la générale, répondit-il, a tant de moyens ! Qu'elle me permette un jour de me réclamer d'elle. » « Vous le pouvez, monsieur le gendarme », répliqua Mme Fusil en riant.

Mais le 8 novembre, à 9 heures du matin, après avoir gravi, non sans de rudes efforts, une côte glissante — cette côte raide et couverte de glace où Pion des Loches perdit tous ses caissons — les chevaux ne pouvaient plus aller, et le domestique se rendit au quartier-général pour en demander d'autres. Voilà Mme Fusil au bord du chemin. Que d'officiers elle vit passer et quel costume bizarre ils avaient ! Tous avaient mis sur leur uniforme, comme les élégantes de Moscou, une pelisse de satin bleu ou rose. Tous s'arrêtaient pour causer avec elle. Tous lui racontaient la même aventure, que la voiture ou le fourgon qu'ils précédaient avait peine à monter la côte ; tous voyaient venir la voiture, mais l'attelage était épuisé, rendu ; il fallait abandonner ou brûler le véhicule, ôter ce qu'il contenait de plus précieux, et tous disaient tristement adieu à la pauvre femme en lui souhaitant la prompte arrivée de ses chevaux.

Ces chevaux, Mme Fusil les attendit en vain tout le jour, toute la nuit — il faisait par bonheur un beau clair de lune — et jusqu'au lendemain. Elle était à l'arrière-garde et les Cosaques approchaient. Les officiers qui passaient, l'engageaient à ne pas demeurer là ; les soldats la pressaient de descendre pour mettre la calèche à sac. Enfin, le 9 novembre, à 10 heures du matin, elle perdit patience ; elle laissa la voiture au cocher, et prenant ce qu'elle pouvait emporter, argent, bijoux et châles, elle monta dans le chariot d'une vivandière westphalienne qui exigea d'elle deux louis. Au bout d'une lieue, elle rencontra le domestique qui ramenait tranquillement les chevaux après avoir couché en route ! Elle lui cria qu'il devait se hâter afin que la calèche ne fût pas pillée, et à trois heures elle entrait à Smolensk. Au soir, se présentaient le cocher et le domestique avec la calèche... et une malle. Ils avaient volé le reste et, dit Mme Fusil, ils firent les contes qu'ils voulurent.

(*A suivre.*)

ARTHUR CHUQUET,
*de l'Institut.*



# CHEZ LE ROI DE SIAM

## avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie (1)

Le 12 mai nous quittons Singapour sur la *Singora*, un vieux petit bateau de cabotage anglais, acquis par la Compagnie du Lloyd allemand pour faire le service régulier entre Singapour et Bangkok.

En se rendant à Bangkok, le grand-duc Boris répondait à l'invitation d'un des fils du roi, le prince Chira, qui avait fait à plusieurs reprises de longs séjours à Pétersbourg et à Moscou et avec lequel il s'était lié d'une cordiale amitié. Nul doute que de brillantes fêtes ne nous fussent réservées à la cour de S. M. le roi Chulalongkorn

La *Singora* hisse le pavillon russe, et à deux heures de l'après-midi, nous nous rapprochons du yacht *Agaret* que le roi de Siam a envoyé, avec plusieurs dignitaires de sa cour, pour chercher son hôte et lui souhaiter la bienvenue.

Le ministre de Russie est absent. C'est son secrétaire, M. Lissakovsky, qui le remplace.

Le grand-duc Boris monte à bord, aux sons de l'hymne national russe et, dès que les honneurs militaires ont été rendus, le yacht, tout décoré de drapeaux et d'oriflammes, se met en marche pour remonter le cours du Menam, salué de la rive par les canons de forts enfouis dans la verdure.

Le « Menam » signifie, en siamois, la « mère des fleuves ». Ses eaux coulent doucement entre des rives vaguement dessinées et couvertes d'une exubérante végétation d'aréquiers, de bambous,

(1) *Les lecteurs de* La Revue *se rappellent sans doute les pages si émotionnantes, publiées ici-même, sur la guerre russo-japonaise, et intitulées:* En Mandchourie avec S. A. I. le grand-duc Boris de Russie. (Voir *La Revue* des 1er et 15 juin, 15 juillet et 1er août 1909.) *Nous sommes heureux de pouvoir leur offrir aujourd'hui ce chapitre inédit, détaché d'un volume qui paraîtra plus tard, concernant le séjour du grand-duc Boris dans l'intimité du roi de Siam.*

(Note de la Rédaction.)

de bananiers. Il est si large que la marée y est sensible jusqu'en amont de la capitale.

A 9 heures du soir, nous apercevons les premières lumières de Bangkok, et quelques minutes plus tard, nous sommes devant le débarcadère royal.

Tous les vaisseaux ancrés dans le voisinage, entre autres le grand yacht du roi, le *Maha-chakri*, resplendissent subitement des lueurs d'innombrables feux de bengale. Alignés sur les ponts supérieurs, les équipages saluent militairement, tandis que, au delà sur la rive, la vaste enceinte du palais et des temples royaux, avec leurs tours dorées, apparaît brillamment illuminée, semblable à un féerique décor de théâtre.

Malgré la chaleur intense, le grand-duc est en uniforme de parade. Il fut chaleureusement accueilli par le prince Chira qu'entouraient les notabilités civiles et militaires du royaume.

Après les présentations d'usage, les deux princes prirent place dans un équipage de cour, et se rendirent, sous l'escorte d'un escadron de gardes à cheval, montés sur de petits poneys siamois, jusqu'au palais de Saranrom, où de confortables appartements, meublés à l'européenne, avaient été préparés.

Des laquais siamois, d'un type remarquablement pur, en habits rouges et culottes de soie noire, nous servent le souper. « Ce ne sont pas de simples domestiques, mais de jeunes nobles stagiaires au service de la cour », nous dit le capitaine Salioud, commandé par le roi auprès de la personne du grand-duc pour la durée de son séjour à Bangkok.

L'aimable capitaine a fait ses études à l'Académie militaire de Wiener-Neustadt, et parle l'allemand comme un Viennois, tandis que son collègue, le gentilhomme de la chambre, Abiraks, attaché à la suite du grand-duc, s'exprime aisément en russe.

Le programme des fêtes comprend une semaine. Voici ce qu'il nous réservait pour la première journée.

Avant de se rendre chez le roi, le grand-duc reçut chez lui les visites du prince Bhanurangsi, frère cadet du roi, du prince Naret, ministre des affaires étrangères, du prince Dewawongse, ministre des affaires intérieures, pour Bangkok, du prince Rajburi, ministre de la justice et du prince Damrong, ministre des affaires intérieures pour tout le royaume.

Au Siam, les hautes fonctions publiques sont considérées comme étant en quelque sorte un privilège réservé aux membres de la famille royale. Ces derniers jouissent, en effet, d'un avancement très rapide. En arrivant à Bangkok, le grand-duc Boris

fut quelque peu surpris de retrouver son ami, le prince Chira, qui est du même âge que lui, en galons de général commandant les troupes de la garde. Un autre fils du roi, revenu d'Angleterre, où il a reçu son instruction navale, est grand amiral de la flotte siamoise, bien qu'il n'ait que vingt-cinq ans.

D'autres princes sont gouverneurs de province ou ambassadeurs.

S'ils sont en faveur auprès du roi, les princes peuvent s'élever facilement aux plus hautes positions.

Tombent-ils, par contre, en disgrâce, malgré le sang royal qui coule dans leurs veines, ils rentrent aussitôt dans le néant.

Le grand palais qu'habite le roi est un vaste bâtiment de style siamois. Il est entouré d'un grand mur d'enceinte qui comprend, en outre, divers bâtiments royaux et tout un groupe de pagodes.

Des équipages de gala nous déposent à l'entrée de la cour intérieure, car seule Sa Majesté ou les princes de sang royal ont le droit d'en franchir le seuil en voiture.

Le roi Chulalongkorn vient au-devant du grand-duc, qui avait eu le privilège de traverser la cour en équipage, lui donne chaleureusement l'accolade et le conduit à travers le vestibule, entre deux rangées de gardes du corps armés de lances dorées, dans une grande salle entourée de colonnes où il lui présente les principaux dignitaires du royaume.

Ensuite, Sa Majesté introduit son hôte dans les appartements privés de la reine. Quand le grand-duc en sortit il fit encore cercle et s'entretint avec les représentants des puissances étrangères.

Une demi-heure plus tard, le roi rendait visite au grand-duc au palais de Saraurom.

A la cour de Bangkok, le protocole est exactement calqué sur celui des cours européennes et ne vous fait grâce d'aucune des formalités d'usage dans les réceptions officielles.

Le dîner de gala, qui eut lieu le soir au Grand Palais, fut luxueusement servi à l'européenne, aux sons de l'excellent orchestre de la cour, et réunit, outre les princes de la maison royale, les principaux dignitaires du royaume, les grandes charges de la cour et le corps diplomatique.

Au dessert, les convives trouvèrent dans des papillotes, toutes sortes de petits souvenirs, entre autres des bonbonnières et d'anciennes monnaies siamoise en or, ayant la forme d'une noisette.

Le roi porte avec prestance un uniforme de général, avec une tunique courte à la façon autrichienne, et parle admirablement l'anglais.

Aimant le faste, les fêtes, il s'est entouré d'une cour aussi nombreuse que brillante, dont les habits de cérémonie sont copiés sur ceux des cours occidentales, avec cette différence que le pantalon est remplacé par le « panung », étoffe de soie drapée autour des hanches et descendant jusqu'au genou.

C'est un autocrate, dans le sens le plus complet du mot, car, bien qu'il ait un conseil des ministres, il s'est réservé un pouvoir absolu et n'en est pas moins l'unique dispensateur de toute autorité, de tout privilège. Devant le roi tout-puissant tout tremble, depuis ses propres parents jusqu'à ses plus humbles sujets.

Il a fait preuve d'autant de sagesse que de perspicacité en s'adjoignant des conseillers étrangers pour engager son pays dans la voie des réformes et du progrès (1). Heureux pays, du reste, qui ne connaît ni partis politiques, ni opposition gouvernementale.

La reine, Sawang Waddhana, est une belle femme, alors dans la quarantaine, d'un port à la fois gracieux et digne. Elle est habillée à la siamoise, c'est-à-dire qu'elle porte les cheveux coupés en forme de brosse, un riche « panung », des bas de soie ajourés et des pantoufles brodées de pierres précieuses. Tandis que les femmes du peuple ont le buste recouvert d'une simple écharpe descendant de l'épaule gauche à la hanche droite, la reine est vêtue d'une blouse en soie à l'européenne, sur laquelle pendent de superbes colliers de perles.

Elle est de sang royal, et prend part aux réceptions officielles. Les autres femmes du roi sont confinées dans les vastes bâtiments du harem.

J'ignore le nombre de ces dernières, mais on m'a raconté que le père du roi actuel en avait plusieurs centaines et qu'il laissa en mourant soixante-dix enfants !

Beaucoup de familles nobles n'hésitent pas à offrir au roi leur plus belle fille, pour qu'il l'élève et en fasse une de ses femmes.

A onze ou douze ans la femme siamoise est déjà mûre pour le mariage. A trente ans, elle est considérée comme étant vieille.

(1) Un belge, M. Rolin Jaequemyns, a occupé longtemps une très haute position comme conseiller du roi, et c'est au danois Richelieu, qui fut grand amiral, que revient l'honneur d'avoir créé et organisé la flotte siamoise.

Toutes les Siamoises, sans excepter la reine, mâchent le bétel, ce qui leur colore avec le temps les gencives et les dents en noir.

Petit de taille, le Siamois du peuple a le nez aplati, de larges narines, une bouche allongée, des lèvres épaisses et des cheveux noirs qu'il coupe en brosse. Il est généralement plus solidement bâti que les sujets appartenant aux classes aisées, qui se laissent aller à une vie indolente et sensuelle et se marient de préférence entre proches parents.

Les femmes ont des cheveux courts, des formes assez rondes, mais rarement une jolie figure. Ce sont elles qui sont la cheville ouvrière de la maison, sans y être confinées cependant comme leurs sœurs de Chine. Elles vont et viennent librement, sans se cacher. Hommes eu femmes portent le panung en soie ou en coton, suivant leur condition, de grands chapeaux de paille finement tressée, et souvent un parasol de couleur.

Quant aux enfants, vrais amphibies, ils barbotent la moitié de la journée dans les canaux et s'ébattent le reste du temps comme des moineaux en plein soleil, ayant pour tout vêtement un collier de verre autour du cou.

Rien n'est plus comique que ces petits êtres à tête rasée sur laquelle se dresse un petit toupet de cheveux, le plus souvent planté d'une fleur ou d'une épingle.

Dans leur sollicitude, les mères siamoises enduisent parfois leurs bambins de safran, pour les préserver des moustiques, ce qui les rend encore plus drôles.

Jusqu' à dix ans, les fillettes circulent, elles aussi, nues comme des vers avec une simple plaque de métal suspendue autour des hanches.

Le Siamois est si passionné pour le jeu qu'il jouera, quand il a tout perdu, jusqu'à sa femme et sa fille.

Partout, sur la poussière des routes, des taches rougeâtres révèlent le penchant invincible du Siamois pour le bétel. Il ne peut pas se passer d'en mâcher continuellement. Le bétel est un produit tiré du fruit d'un palmier, qu'on sèche, pile et mélange avec une chaux colorée de rouge. Il se débite dans le commerce enveloppé de la feuille d'une plante de la famille du poivre, qui lui communique une saveur mordante et remplit la bouche d'une salive rouge dont il faut se débarrasser en crachant. Aussi le crachoir forme-t-il, avec les nattes — le Siamois ne connaît pas de meubles, — les principaux accessoires d'une hutte indigène.

Comme une bonne partie des habitants de la capitale vivent sur l'eau et se déplacent continuellement avec leurs maisons flot-

tantes, il est malaisé d'établir, d'une façon même approximative, le chiffre de la population de Bangkok. On lui accorde généralement 500.000 âmes. Quant aux évaluations concernant la population totale du royaume, elles varient énormément selon les auteurs qui lui attribuent de 10 à 30 millions de sujets.

Dans son petit palais, meublé à l'anglaise, le prince Chira donna aussi une fête en l'honneur du grand-duc.

La table est recouverte d'un tapis varié, couvert des plus belles fleurs tropicales. Durant le dîner, auquel assistaient plusieurs princes siamois et quelques grands dignitaires de la cour, un orchestre, composé exclusivement d'instruments nationaux, tambours, cymbales, sortes de flûtes et trompes en bambou, exécuta remarquablement bien une série de compositions siamoises.

Il y a dans la musique de ce pays des motifs très originaux, des accents empruntés aux sons mystérieux des forêts tropicales et aux mille bruits de la rivière, qui tient une place si considérable dans la vie flottante des indigènes.

Le menu du dîner à l'européenne est agrémenté d'un certain nombre de plats siamois excellents. Nous goûtons avec délice des curries à la siamoise, des salades de choux palmistes, des paons rôtis, des nids d'hirondelles glacés, des gâteaux délicats faits de pâtes de fruits du pays.

Quant aux fruits, nulle part nous n'avions mangé des bananes d'une saveur aussi exquise. Mon *boy*, qui avait quitté pour la première fois de sa vie la péninsule hindoue, ne tarissait pas d'éloges sur les bananes du pays, qu'il croquait du matin au soir.

Quand les convives passèrent ensuite prendre le café sur la terrasse du premier étage, la jeune épouse du prince Chira fit son apparition.

De taille minuscule, avec ses cheveux courts coupés en brosse, un panung de soie laissant voir, au-dessous des genoux, une jambe fine et bien prise dans un bas de soie, on dirait un jeune garçon !

Souriante et gracieuse, elle s'approcha du grand-duc Boris, pour lui suspendre autour du cou, selon la coutume du pays, une guirlande de fleurs fraîches, puis elle remit à chacun de nous, de ses petites mains délicates, un sachet parfumé de pétales de fleurs odoriférantes.

Une promenade inoubliable en gondoles royales, sur les canaux de la ville et sur le Menam, dont les eaux scintillaient sous les rayons pâles de la lune, termina cette charmante soirée.

Le Siam est le pays par excellence des éléphants. Cet animal,

si indispensable à l'indigène, est intimement lié à la vie et à l'histoire du peuple. Il figure comme emblème sur le drapeau national: éléphant blanc sur fond rouge.

D'après la doctrine de la transmigration, les animaux blancs sont destinés à recevoir l'âme des êtres supérieurs. Si l'éléphant blanc est particulièrement vénéré au Siam, c'est qu'il passe pour héberger l'âme de Bouddha.

A vrai dire, il n'y a pas d'éléphants tout à fait blancs, mais seulement des animaux plus clairs que les éléphants ordinaires, présentant des taches jaunâtres. Ils ont les yeux roses ; ce sont les « albinos » de la gent éléphantine. Aujourd'hui encore, la capture d'un de ces animaux est considérée comme étant de bon augure et donne lieu à de brillantes réjouissances. Les chasseurs qui ont eu cette aubaine sont spécialement récompensés par le roi.

Foncièrement gai, aussi insatiable de plaisir qu'insouciant de l'avenir, le Siamois du peuple est, en réalité, un grand enfant. Gâté par la nature, qui lui fournit sa subsistance sans exiger d'effort de sa part, il est toujours prêt à abandonner son travail pour prendre part aux réjouissances populaires, si fréquentes à Bangkok.

A l'occasion de chaque fête de cour, la population de la capitale est plusieurs jours en liesse, et assiste avec une joie puérile aux illuminations féeriques, aux feux d'artifice. Les balançoires gigantesques qui sont dressées sur l'une des grandes places de Bangkok, sont prises d'assaut chaque année pendant trois jours par une foule immense. Rivalisant de force et d'agilité, hommes et femmes s'élancent dans les airs jusqu'à des hauteurs fantastiques.

Durant la saison des vents, jeunes et vieux s'amusent à lancer des cerfs-volants, aux formes variées, et les font lutter dans les airs.

De même, chaque cérémonie de crémation, donne lieu à des fêtes sans fin.

Les Siamois adorent voir combattre les coqs, des grillons, voire des poissons ; mais de tous les spectacles, celui qui exerce la plus grande attraction sur les masses populaires est, sans contredit, la capture des éléphants sauvages telle qu'elle se pratique, de temps à autre, près d'Ayuthia.

Le roi ayant bien voulu ordonner une de ces chasses en l'honneur de son hôte impérial, nous quittons de grand matin la capitale, en train spécial, pour nous rendre à Baniet. En route, nous visitons Bang-pa-in, une des résidences estivales du roi, qu'on pourrait appeler aussi le « Versailles du Siam ».

Le grand-duc, accompagné du prince Chira, est reçu à la gare, décorée de drapeaux et de plantes, par le prince Marubongse, gouverneur général de cette province. Nous prenons place dans des chaloupes, et suivant un canal étroit, ombragé de palmiers, nous arrivons à un vaste parc au milieu duquel se trouve un somptueux palais de la plus pure architecture chinoise, renfermant une quantité de sculptures, d'objets d'art et de meubles chinois de la plus grande valeur. Ce bâtiment merveilleux a été offert en présent au roi, par un riche marchand d'opium. Le palais du roi, un peu plus loin, est bâti dans le style de la Renaissance italienne. Celui où le déjeuner nous est servi, et qui est spécialement réservé aux hôtes étrangers, est meublé à l'anglaise d'une façon tout à fait moderne.

La chaleur est si accablante que chaque pas nous coûte un véritable effort, et nous sommes heureux de nous retrouver sur l'eau, à bord d'une petite chaloupe à vapeur, pour remonter le Menam juqu'à Ayuthia. Nulle part le fleuve ne présente de berges définies ; ses eaux verdâtres ont envahi les champs et les forêts. Çà et là, sous les palmiers et des bambous à moitié submergés, des jonques indigènes apparaissent à la sortie de canaux mystérieux. De même qu'en Egypte les eaux du Nil, ainsi au Siam, celles du Menam se répandent à une certaine époque de l'année, sur les parties basses de la contrée et y déposent un limon fertilisant. Les agglomérations de huttes que nous apercevons sur les rives, sont établies, soit sur des radeaux amarrés les uns à côté des autres, soit sur de véritables bateaux. Elles donnent asile à toute une population flottante de bateliers, de pêcheurs, de cultivateurs, qui sont ainsi mieux à l'abri du danger des inondations, et n'ont qu'à faire un plongeon dans la rivière pour prendre un bain, après leur travail.

Il était une heure quand nous débarquâmes à Ayuthia, la seconde ville du royaume, et la ville aquatique par excellence, car elle ne possède pas de rues, mais seulement des canaux. Plusieurs notabilités de l'endroit avaient été conviées au riche déjeuner que le prince Marubongse offrait au grand-duc. Nous pûmes nous régaler de plusieurs plats siamois exquis, ainsi que de pâtes de fruits fort succulentes, enveloppées d'une feuille végétale.

Ayutia, l'ancienne capitale, dont il ne reste aujourd'hui qu'un amas de ruines envahies par la jungle, était située sur terre ferme à une certaine distance du fleuve. Elle fut longtemps célèbre par ses palais, et prospère grâce à son commerce, avant d'avoir été

détruite par les Birmans, qui envahirent le pays et le dominèrent quelques années, vers la seconde moitié du siècle dernier.

En amont de la ville flottante actuelle, le fleuve se divise en deux bras, formant une île. C'est sur cette dernière, à Baniet, que se trouve le « kraal » ou emplacement des chasses. Il consiste en un vaste espace quadrangulaire, entouré d'une palissade formée de poteaux énormes profondément enfoncés dans le sol et dominés de deux côtés par de grandes tribunes élevées sur de solides constructions en maçonnerie.

Malgré le soleil tropical, une anfluence énorme d'indigènes entoure le Kraal. Hommes, femmes, enfants se pressent contre la palissade, et attendent impatiemment l'arrivée des éléphants sauvages.

Le grand-duc Boris prend place avec le prince Chira dans la loge royale, brillamment décorée pour la circonstance. Sur la tribune adjacente, presque toute la colonie européenne de Bangkok se trouve réunie. Bientôt, tous les spectateurs braquent leurs longues-vues du côté de la rivière. L'on n'aperçoit d'abord qu'un nuage de poussière, très loin encore dans la compagne, puis, à mesure qu'il se rapproche, l'on distingue une véritable phalange d'éléphants, traqués par des indigènes armés de piques, montés sur des éléphants apprivoisés. Comme les chiens de bergers rassemblent leurs moutons, de même les éléphants apprivoisés pourchassent et dirigent les éléphants sauvages. Déjà, l'avant-garde du troupeau a atteint la berge de la rivière. Les éléphants se précipitent dans l'eau pour la traverser, sans aucune hésitation. Bientôt le singulier troupeau, encore tout humide, s'avance vers nous en rangs serrés.

Pour faire entrer dans le kraal cette masse d'animaux sauvages, deux barrières ont été dressées sur la prairie. Elles sont faites de gros poteaux et convergent vers une porte étroite. Traqués par les éléphants apprivoisés, effrayés par les cris de la population, les éléphants sauvages pénètrent ingénument dans cette sorte de souricière.

Mais voici que ceux qui sont en tête s'arrêtent instinctivement devant l'entrée, se rebiffent, poussent des barissements sonores et cherchent à rebrousser chemin. Un instant on pourrait croire que ces énormes bêtes vont s'écraser mutuellement, ou que la palissade cèdera sous leurs efforts. Enfin, domptés par la poussée de la masse des éléphants qui les suivent, les premiers se décident à pénétrer dans l'enceinte. A ce moment l'enthousiasme du peuple est à son comble. Des hommes se risquent sur les poteaux ; d'au-

tres se font un malin plaisir de taquiner les éléphants à travers la palissade avec de longs bâtons ; d'autres, encore, agitent des mouchoirs de couleur ou des parasols, pour les agacer.

Quand tous les éléphants furent dans l'arène, les deux énormes poteaux qui surmontent la porte furent abaissés, faisant ainsi prisonniers plus de quatre cents animaux. Alors, seulement, ceux-ci se rendent compte de leur véritable situation. Ils voudraient s'échapper, cherchent en vain une issue, labourant de rage la terre, de leurs défenses, et se précipitent avec fureur contre les barrières, comme s'ils voulaient les démolir. Rien n'est plus émouvant que cette cohue désordonnée de géants affolés. Comme le soleil dardait ses rayons brûlants sur leurs croupes massives, les pauvres animaux s'aspergeaient continuellement de sable, au moyen de leur trompe, ce qui leur procure une sensation de fraîcheur. Les plus petits, dont la taille ne dépasse pas celle d'une génisse, courent encore sous le ventre de leur mère ; mais il y a aussi, parmi ces enfants de la jungle, d'énormes bêtes, des vétérans, qui avaient été déjà capturés, puis relâchés.

Au Siam, les éléphants sauvages sont la propriété exclusive du roi, et leur chasse constitue un monopole du souverain. Pour en rassembler un si grand nombre, il a fallu que toute une armée de Sikharis fît des battues dans le vaste rayon des forêts marécageuses où les pachydermes se tiennent habituellement. Cernés en petits groupes, ils ont été ensuite conduits par des éléphants femelles apprivoisés, menés par des cornacs, jusqu'aux environs de Baniet. Là seulement, ils ont été réunis en un grand troupeau.

Le programme de la deuxième journée de chasse comprenait la capture des éléphants sauvages les plus aptes à être apprivoisés et dressés. C'est le spectacle le plus intéressant.

En arrivant au kraal, on nous fit remarquer plusieurs éléphants minuscules, qui étaient venus au monde pendant la nuit. Ils avaient la taille d'un petit âne et restaient suspendus aux mamelles de leur mère. Armés de longues piques recourbées à leur extrémité en forme de crochet, et de cordes rigides, tressées en peau d'éléphant, les Sikharis entrent majestueusement dans l'arène, montés, deux par deux, sur d'énormes éléphants apprivoisés. Ils guettent le moment où l'animal dont ils veulent s'emparer lève la jambe gauche postérieure, pour lui lancer le lasso, opération ardue, qui réclame beaucoup d'agilité et de coup d'œil. Dans un court espace de temps, deux pachydermes, de taille moyenne, furent capturés ainsi, et amenés chacun sous l'escorte de trois éléphants apprivoisés, dont deux marchent de chaque côté

et l'autre derrière. Quelques semaines de séjour dans les écuries, et de commerce constant avec leurs congénères apprivoisés, suffiront pour les dresser et les rendre aptes au service. Tous ne sont pas d'une humeur aussi docile et nous pouvons nous convaincre qu'il y en a même de fort peu accommodants.

L'opération qui consiste à faire sortir du « kraal » les éléphants destinés à être rendus à la liberté, remplit, à elle seule, le programme de la troisième journée des chasses. Il s'agit, en effet, de laisser échapper les prisonniers un à un, par une porte étroite pratiquée entre le mur de la tribune royale et celui de la tribune occupée par le public. Le plus souvent l'éléphant, comme s'il ne voulait pas se séparer de ses compagnons de captivité, ne se décide à prendre la clé des champs, que lorsque les Sikharis le forcent à franchir le seuil de la porte de sortie. Parfois, aussi, il s'entête à ne pas sortir, et préfère engager résolument la lutte, à coups de trompe, avec les éléphants apprivoisés. A leur sortie du kraal les éléphants sont dirigés vers un bras de la rivière, où ils se plongent avec bonheur, car ils ont été privés de leur bain la veille, et on sait combien ces animaux aiment l'eau.

Consciente du danger qu'elle court, la foule des indigènes, massée sur la prairie, se tient d'abord à une distance respectueuse de la porte ; mais quand l'éléphant se met à trotter pour rejoindre le groupe de ses compagnons déjà libérés, il est rare qu'elle résiste au plaisir de le poursuivre, de l'invectiver et de l'agacer avec des parasols ou des mouchoirs de couleur. Alors l'éléphant se retourne et charge la foule. Il en résulte un sauve-qui-peut des plus comiques, accompagné de chutes, et parfois, aussi, de cris d'angoisse. Le Siamois joue avec l'éléphant comme un enfant avec le feu. Près de nous, un indigène met en fureur, par ses agaceries, un des éléphants, et dans sa fuite éperdue tombe dans un fossé — où la bête l'écrase.

Un autre éléphant à peine sorti, resta immobile devant la porte, dévisageant d'un air mauvais la foule hurlante, puis, comme effrayé, il se tourna de notre côté et, au grand effroi des spectateurs, voulut monter l'escalier étroit qui donnait accès à la tribune réservée. Par bonheur, les marches, bien qu'elles fussent construites en maçonnerie, s'écroulèrent sous le poids de l'animal. Changeant alors subitement d'idée, notre éléphant gagna le large. Vers les cinq heures du soir, presque tous les prisonniers du kraal avaient recouvré leur liberté et se vautraient avec délice dans la rivière en attendant d'être reconduits dans les jungles sauvages d'où on les avait délogés.

IVAN DE SCHÆCK.

# Un essai d'Hygiène sociale

## Une victoire dans la lutte anti-tuberculeuse.

Tout le monde médical va répétant que la tuberculose est, entre toutes les maladies, la maladie la plus évitable et la plus curable ; et que pour l'éviter et la guérir, point n'est besoin de drogues, mais seulement d'hygiène; que c'est en vivant dans un milieu bien aéré, bien éclairé, et en évitant les surmenages et les excès qu'on se met le plus sûrement à l'abri de la lèpre moderne.

Et cependant, malgré la diffusion des notions élémentaires de l'hygiène, malgré les conférences optimistes et les conseils prudents, il ne semble pas que le mal veuille s'arrêter dans sa marche envahissante.

La lutte contre la tuberculose ne serait-elle donc qu'un sujet de littérature, et auraient-ils donc raison, les sceptiques qui prétendent qu'on n'a encore pu opposer à la tuberculose que des discours ?

Eh bien, il n'en est rien ; et nous allons apporter un exemple de l'influence que peut avoir, contre la maladie sociale qui menace de nous détruire, une lutte menée avec suite et méthode.

Il y a cinq ans M. Bérard, alors Sous-Secrétaire des Postes et Télégraphes, alarmé par les ravages croissants que la phtisie exerçait dans le personnel de son administration, décidait d'organiser une défense énergique contre le fléau, et appelait auprès de lui un savant connu par ses travaux de laboratoire sur la tuberculose et par ses études d'hygiène sociale.

Le docteur J. Héricourt reçut alors la mission de s'enquérir des causes qui pouvaient favoriser le développement du mal dans les divers milieux de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones, et de faire telles propositions qui lui paraîtraient de nature à s'opposer à ce développement.

Dans ce but, le Dr Héricourt était investi d'une double fonction : d'une part il devait inspecter tous les locaux de l'Administration, dans le département de la Seine ; et d'autre part, il devait recevoir, à sa consultation spéciale, tous les employés atteints ou suspects de maladies chroniques de poitrine, employés que les médecins ordinaires de l'Administration étaient, dès lors, chargés de lui adresser.

Et même, pour que nul malade ne pût échapper à ce dépistage, les chefs de service étaient avisés d'avoir à diriger, sur la nouvelle consultation spéciale, tout employé, agent ou sous-agent, dont l'état de santé paraîtrait inquiétant, alors même que cet employé, ne se croyant pas malade, n'aurait recours à aucun soin médical. De cette façon, les prétuberculeux eux-mêmes ne devaient pas pouvoir passer entre les mailles de ce réseau d'informations.

Ainsi armé, le Dr Héricourt se mit aussitôt à la besogne, se proposant d'attaquer le mal dans ses trois grandes sources : le milieu, la contagion, et le terrain.

Le milieu, c'étaient les locaux : bureaux de poste, bureaux administratifs, salles de télégraphes et de téléphones, dont le plus grand nombre étaient extrêmement défectueux au point de vue de l'hygiène — encombrés, mal installés, mal entretenus — et dont quelques-uns même étaient vraiment inhabitables.

Dans une série de nombreux rapports, le nouvel Inspecteur fit la critique de tous ces locaux en particulier ; et il proposa de les améliorer ou de les réinstaller — si l'amélioration était impossible — suivant un plan général qu'il sut faire adopter par les services techniques. Par les modifications apportées, plus de courants d'air intolérables et dangereux, plus de refroidissements incessants, plus d'aération insuffisante, plus d'accumulation de poussières dangereuses; en un mot, les conditions du travail des employés étaient transformées et, en même temps que salubres, elles devenaient favorables au meilleur rendement possible de la machine humaine.

Très libéralement, l'administration des postes souscrivit à ce projet de réorganisation des locaux et en commença l'exécution.

Mais si les locaux devenaient salubres, il était non moins urgent d'empêcher que la contagion continuât à s'y exercer librement entre employés, par le voisinage intime des individus sains et des tuberculeux.

Pour réaliser cette indication dans toute son ampleur, il eût fallu éloigner des services tous les employés atteints de tuberculose ouverte, reconnus par suite contagieux. Mais la loi ne permettait pas une telle épuration, et les malades se seraient refusés avec énergie à abandonner leur situation, qui était leur gagne-pain.

On réussit à tourner la difficulté. Ne pouvant tarir radicalement la source de la contagion, M. Héricourt résolut de l'atténuer dans la plus large mesure possible, en demandant que tous les tuberculeux pulmonaires à lésions ouvertes, sécrétantes, que tous les bronchitiques chroniques expectorants, fussent tenus de faire usage d'un crachoir individuel, d'un crachoir de poche, et qu'il leur fût absolument interdit d'expectorer à terre, ou dans les crachoirs collectifs, dont l'entretien était d'ailleurs une source de dangers permanents.

Le médecin-inspecteur dut donner de sa personne dans nombre de bureaux, pour faire comprendre aux employés la valeur des mesures qu'on prenait pour les protéger, et pour les convaincre de la nécessité de se montrer des collaborateurs dévoués à son œuvre d'assainissement. Il est juste de reconnaître que, presque partout, sa bonne parole fut entendue, et que ses efforts furent, en fin de compte, justement appréciés par ceux en faveur de qui ils s'exerçaient. Et l'usage du crachoir de poche, après avoir été accepté par l'Administration, fut accepté par son personnel. La bataille était gagnée.

Ainsi nous voyons dès maintenant comment les locaux des Postes, Télégraphes et Téléphones purent être assainis, et comment deux des principaux facteurs de la tuberculose, l'habitation insalubre et la contagion, furent systématiquement combattus.

Mais il restait à poursuivre la lutte sur un troisième terrain. Il fallait compter avec ces employés entrés dans l'administration avec une tuberculose latente, et que les fatigues de leur service, et peut-être une nourriture insuffisante faisaient

incessamment tomber du côté où ils penchaient, remettant en marche une infection mal éteinte.

Combien nombreux étaient, en effet, ces employés venus de province, et surtout ces jeunes femmes employées dans les grands bureaux téléphoniques, et auxquels le séjour dans la grande ville se montrait rapidement néfaste ? Combien nombreuses ces anémies, ces neurasthénies, ces dyspepsies, qui n'étaient que les troubles précurseurs d'une poussée de tuberculose !

A sa consultation spéciale, où passaient tous ces prétuberculeux, comme aussi toutes les maladies de poitrine, dont le plus grand nombre n'étaient d'ailleurs que des tuberculoses pulmonaires au premier, au deuxième ou au troisième degré, le Dr Héricourt catalogua tous les malades, tint leur observation à jour, multiplia les examens microscopiques, et obtint la permission de pouvoir, dans la plus large mesure, distribuer des congés d'un mois, renouvelables, non seulement aux malades très atteints, mais encore et surtout à tous ces prétuberculeux, intéressants entre tous, auxquels un repos un peu prolongé, à la campagne, dans leur famille, pourrait procurer le retour à la santé et à l'aptitude au travail (1).

Et c'était là une mesure qui, luxueuse en apparence, devait être précieusement économique ; car tous ces prétuberculeux, au lieu de s'acheminer misérablement à la tuberculose confirmée par des étapes de poussées successives — que ne pouvaient enrayer d'insuffisantes et continuelles périodes de repos, de huit à quinze jours, passées à Paris —, tous ces prétuberculeux revenaient de leurs bons congés d'un mois, passés au grand air, et près de parents dont les soins ne sauraient être remplacés, pleins de santé et de bonne volonté. Et ainsi étaient étouffées dans l'œuf toutes ces tuberculoses qui ne demandaient qu'à guérir, et qui alimentaient auparavant le lot chaque année grossissant des tuberculoses incurables.

On aurait pu croire que, rendus à leurs fatigues, et aussi parfois à leurs privations, ces faibles et ces délicats retomberaient dans leur mal, mais il n'en fut rien ; car, d'un côté, ces

(1) Aussi doit-on louer la mesure prise par M. Millerand, dès son arrivée au Ministère, de ne pas tenir compte de ces congés de maladie dans les conditions de l'avancement.

prédisposés avaient été éduqués et avaient appris à se défendre contre le danger qui les menaçait; et d'un autre côté ils avaient échappé à ces défaillances de l'organisme que l'on doit considérer comme seulement temporaires, qui se manifestent surtout à la période d'acclimatement, et qui ne se reproduisent pas fatalement.

En somme, si l'Administration se montra généreuse envers cette catégorie d'employés, elle fit en même temps, à n'en pas douter, une excellente opération économique.

*
* *

Et maintenant, quels furent les résultats de cette campagne logique, systématique, contre la tuberculose, dans la plus grande Administration de l'Etat, que décimait ce mal; campagne poursuivie sur les trois terrains de l'hygiène des locaux, de la contagion et de la prédisposition?

Eh bien, ces résultats se trouvent compris dans quelques chiffres qui se passent de tout commentaire.

Dès la troisième année, la diminution du nombre des tuberculeux, dans le personnel parisien, commençait à se manifester. En 1906, on en comptait cependant encore 1.048 ; mais en 1907, ce nombre tombait à 808, et en 1908, il n'était plus que de 503.

Au surplus, non seulement le personnel de l'Administration avait été préservé, dans une proportion inespérée, contre le mal qui faisait de si nombreuses victimes dans ses rangs ; mais le public lui-même — qu'il ne faut pas oublier dans cette affaire, puisqu'il est continuellement en contact, directement ou indirectement, avec les employés des postes — le public devait évidemment profiter dans une proportion qu'il n'est malheureusement pas possible d'établir, des mesures rigoureuses prises contre la contagion dans les milieux où il fréquente si couramment.

Ainsi, dans le cours des trois dernières campagnes, le nombre des tuberculeux de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones, à Paris, AVAIT DIMINUÉ DE MOITIÉ.

Et cela, grâce à de simples mesures d'hygiène, d'hygiène collective et individuelle. Que les sceptiques méditent cet exemple.

D[r] L. CAZE.

# Le Mouvement Littéraire hollandais

POÉSIE ET ROMAN

I

Le crépuscule de la vie monte à l'horizon; la charmante poétesse de Hollande regarde avec mélancolie poindre les ombres du soir (1). La mort hante ses rêves d'arrière-saison. La sombre visiteuse, où donc s'apprête-t-elle à emmener sa proie ? — Vers la nuit éternelle?...

*O mes yeux ! vite, buvez la lumière ! il fera bientôt nuit.* (2)

— Ou peut-être vers une sphère plus lumineuse... Alors,

*Blanche Mort ! Ne tarde plus longtemps. Viens !* (3)

— Comment savoir, cependant? Où trouver une certitude?...

*O Mort ! ton silence outrageant me fait lâche*
*Devant la vie. Mort ! je m'attache à tes voiles.*
*A ta réponse j'ai droit, de tes pas je ne m'éloigne plus.* (4)

Ainsi s'en va, — tour à tour partagée entre l'effroi du néant, l'amertume d'un doute obsédant et la certitude d'un avenir de lumière, — l'inspiration qui anime les sonnets et les mètres variés que la librairie Van Kampen vient d'éditer sous ce simple titre : *Nieuwe Verzen* (Nouveaux vers).

Les lettrés avertis connaissent la curieuse destinée d'Hélène Swarth.

Juive amsterdamoise, élevée à Bruxelles, rompue dès le jeune âge à la pratique du français en même temps qu'à celle de la langue maternelle, elle regarde d'abord avec envie vers le Sud, elle contemple avec enthousiasme la terre des trouvères, la patrie de « la parleure la plus délitable qui soit », elle rêve de chanter son âme dans la langue du « doux pays de France ». C'était chez nous l'heure des parnassiens. Elle fait éditer, simultanément

(1) *Nouveaux vers*, par Mme HÉLÈNE LAPIDOTH-SWARTH. (Amsterdam.)

(2) Sonnet XXI.

(3) Sonnet XI.

(4) Sonnet XII.

à Paris et à Bruxelles, deux recueils d'inspiration lamartinienne.

Devina-t-elle, alors, en dépit de l'accueil d'une aimable critique, l'éloignement dans lequel Lamartine se perdait déjà aux yeux du public français? Du jour au lendemain, reculant devant les difficultés de son entreprise, elle délaisse sa langue d'adoption, se retourne vers le nord, se voue avec ardeur et persévérance à l'œuvre de rénovation poétique entreprise, aux environs de 1880, par la jeune école néerlandaise, et devient dès lors le poète le plus aimé de la Hollande contemporaine.

A peu près vers le même temps, la jeune fille se blessait cruellement aux ronces du chemin. Elle était fiancée. Or, comme ses yeux émerveillés de poète s'ouvraient sur les perspectives les plus radieuses de la vie, et comme ses premiers chants avaient pris leur vol, son beau chevalier revint sur sa promesse. Un bel espoir d'amour s'évanouissait en même temps que se dissipait au loin la troupe des songes azurés dont sa muse, une heure, avait rêvé de conduire le chœur vers les horizons du sud. Et l'enfant enthousiaste, revenant vers les brumes du nord, l'âme en deuil de tous ses jeunes rêves, ne sut plus que des chants tristes et des airs mélancoliques à l'égal des vertes prairies sans fin de sa terre natale.

Aujourd'hui que les ombres des choses s'allongent derrière elle, l'angoisse du mystère où expire la vie, la peur du néant lui arrachent des prières passionnées :

*Oh ! joins mes mains, Amour, apprends-moi à croire à nouveau,*
*Non point à la vie terrestre si tristement et si vite enfuie,*
*Mais à la terre promise où, blanches, en habits de fête,*
*S'en vont, par les jardins de lys immortels, les âmes libérées.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Oh ! fais ce miracle, Amour, et rends-moi la foi.* (1)

Mais nulle réponse n'est venue de l'invisible. En dépit des apaisements passagers, nulle certitude définitive ne s'est insinuée dans ce cœur endolori par la vie, et l'ombre du *sheol*, où les Hébreux de jadis croyaient voir descendre les morts, assombrit les derniers rêves de la poétesse juive d'aujourd'hui :

*Mes rêves s'égarent au jardin des morts,*
*Autour d'une tombe où la terre est poudreuse et brune.*

*Mes tristes rêves s'attardent sur cette tombe*
*Où dort celle qui m'a donné plus que la vie.*

(1) Sonnet LIX.

*O toi qui m'es plus qu'une mère ! S'est-elle donc tue, la bouche [fidèle*
*Qui, pour mes blessures, trouvait les mots apaisants ?*

*O toi qui m'es plus qu'une mère ! A-t-il cessé de battre, ce cœur*
*Qui toujours saignait d'amour sur mes douleurs ?*

*O toi qui m'es plus qu'une mère ! Ne me feront-elles plus signe,*
*Tes douces mains qui apaisaient mes peines ?*

*O toi qui m'es plus qu'une mère ! Laisse-moi venir près de toi !*
*Oh! laisse-moi, dans ta chambrette, venir comme autrefois !*

*— Chère enfant ! Si petite est ma chambrette.*
*Elle n'a place que pour moi seule.*

*— O toi qui m'es plus qu'une mère ! Jamais encore ne t'arriva*
*De repousser ton enfant en larmes.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Vois ! Je pleure auprès de ta chambrette !*
*Oh ! Laisse-moi entrer. Vivre me fait si mal !*

*Elle est grande assez pour nous deux, ta chambrette,*
*Y dussé-je avec moi faire descendre toutes mes chansons.*

*Mes tristes chansons ! Je les chantonnerai doucement*
*Jusqu'à ce que le sommeil soit venu calmer ta longue nuit.*

*Pour le repos de glace après cette vie brûlante de douleur,*
*Elle sera bien grande assez pour nous deux ta chambrette.* (1)

## II

La mort, aussi, emplit le dernier roman de M. W.-A. Paap (2). Elle n'y apparaît pas, il est vrai, comme une ombre énigmatique aux formes voilées, aux gestes indécis, mystérieux et troublants. Les délicatesses et la mélancolie ne conviennent guère au talent balzacien de l'observateur impitoyable de la vie amsterdamoise. La mort traverse son livre à la façon d'un oiseau de proie aux serres et au bec tendus pour la curée.

C'est bien là, d'ailleurs, le symbole qu'il conviendrait de graver pour l'imprimer au frontispice de son œuvre entière de romancier ou de dramaturge, qu'il s'agisse de *Jeanne Colette* (1896) consacré à mettre en évidence la puissance démoralisante de l'or, de *Vincent Haman* (1898), un roman de mœurs littéraires, du *Droit*

(1) *Pour une Morte*, I.
(2) *La cloche de mort du Damrak*, *par* W.-A. Paap (Amsterdam).

*des rois* (1902), un drame judiciaire, ou de *Max Dannenberg*, roman dans lequel il abordait plus récemment la question, si ardemment débattue en pays germaniques, de l'émancipation de la femme. Car W.-A. Paap, avocat de son métier, est un âpre scrutateur des mœurs contemporaines. Il a eu l'originale pensée de mettre au service de son talent d'écrivain l'expérience merveilleusement variée qu'une pratique assidue du barreau a pu lui faire acquérir des dessous de la vie contemporaine, des ressorts cachés qui font pivoter les décors sociaux. En homme pressé, que sa fonction sollicite à toute heure, il n'a guère le temps d'ajouter à la réalité. Mais il possède l'art d'en extraire les éléments caractéristiques et de les mettre rapidement en vedette, ainsi qu'il apparaît de façon éminemment frappante dans *La Cloche de Mort du Damrak*, trois cents pages serrées de vie amsterdamoise jetées en quelques semaines sur le papier, à la façon d'un réquisitoire.

Le mot « réquisitoire » ne fut jamais mieux de saison. Le romancier traîne à la barre de l'opinion les boursiers de haut vol qui vivent grassement, en leurs somptueux hotels du Heerengracht ou du Keizergracht, des spéculations auxquelles certains d'entre eux entraînent sans scrupule le bon troupeau des « gogos » de la capitale et de la province. Il avait là une ample matière. On sait avec quelle fureur la Hollande s'est toujours laissée entraîner au jeu hasardeux de la spéculation. Au XVII^e^ siècle, les bons bourgeois d'Amsterdam spéculaient sur la vente des oignons de tulipe. On rapporte que l'un d'eux, à vendre à terme des espèces rares qu'il ne possédait pas, gagna en quelques semaines une somme de 68.000 florins. Les descendants de ces joueurs acharnés spéculent aujourd'hui, de préférence, sur les valeurs russes et américaines. Ces dernières, surtout, exercent sur la population entière, — depuis le petit boutiquier des rues adjacentes à la Kalverstraat, jusqu'aux aristocrates des vieux quais aux hôtels majestueux, une incroyable fascination. L'année 1907, notamment, demeurera célèbre dans l'histoire de cette passion forcenée, par les déconfitures financières accumulées en l'espace de quelques mois sur le carreau de la Bourse d'Amsterdam. La panique qui sévit une heure sur le marché de New-York y eut de telles répercussions, qu'on vit les ruines succéder sans répit aux ruines, sur les rives de l'Amstel, et les suicides aux suicides. C'est à dénoncer les agents cachés de ces désastres, que M. Paap a consacré les trois cents pages de son roman.

C'est bien une histoire de mort, comme l'annonce le titre.

Un coup de *cloche*, chaque après-midi, signale l'ouverture et

la fermeture du marché à la *Bourse* dont l'édifice orne, de sa masse imposante de palais égyptien, le *Cours du Damrak*. En ces sinistres jours de désastre, il retentit comme un glas funèbre. W.-A. Paap lui fait successivement tinter l'arrêt de mort des pauvres diables qui, tour à tour, séduits par les promesses fallacieuses d'articles, d'annonces et de prospectus mensongers, n'ont plus eu d'autre ressource que le suicide, tels le boulanger Neerdijk qui se noie, la boutiquier Wouters qu'on trouve pendu dans son magasin et l'industriel Corbelijn qui, réduit par la débâcle à son dernier cent, se fait sauter la cervelle après avoir étendu dans leur sang sa femme et ses trois filles. En face de ces ruines morales et physiques, il dresse, triomphants et gavés, les forbans, les « détrousseurs » que la loi laisse en paix introduire à la Bourse les valeurs les plus dénuées de valeur, les pillards qui volent le pays à leur profit et au profit de la « Bande Harriman et Cº » d'outre-mer. Ils sont là une demi-douzaine de coquins honorés, les De Waerts, les Harlebecks, les Poraz et les Sirachs, les Doncherys et Cº, déshabillés de main de maître, livrés à la vindicte publique dans toutes leurs attitudes, au foyer, à leurs comptoirs, à la Bourse, chez leurs maîtresses, au cercle, au temple et à la synagogue. Le romancier les dépouille de tous les oripeaux de respectabilité dont ils sont indûment parés. Il déchire d'une main brutale le rideau vert que la Hollande aime à tirer sur les scandales de la vie privée, comme sa législation oblige les tenanciers de bars, de cafés et de brasseries, à voiler leurs devantures de ses lourds replis mystérieux et attristants.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, si *La Cloche de mort du Damrak*, publiée en novembre dernier, atteignait à sa quatrième édition au commencement de l'année courante. Le bon public amsterdamois, victime des écumeurs de la *Bourse*, s'est vengé en cherchant avec avidité et malignité à reconnaître et désigner, sous les portraits fictifs, les gros personnages que l'avocat écrivain passe pour avoir voulu atteindre. Le succès du livre est donc un succès de scandale autant qu'un succès littéraire. En conséquence, la critique gourmée des revues s'est généralement refusée à reconnaître la valeur artistique de l'œuvre. Et certes, il est aisé de prétendre que certaines pages revêtent l'allure du réquisitoire beaucoup plus que du roman. Telle, par exemple, cette conclusion d'un chapitre où la débâcle finale est fortement dramatisée par le récit d'un quintuple suicide :

*...Cinq cents millions de florins perdus !*

*L'Allemagne, en* 1870, *pays d'environ quarante millions d'habitants, fit, huit mois durant, la guerre à la France et reçut comme indem-*

*nité cinq milliards de francs. Ce chiffre est plus élevé que celui des dépenses militaires effectives de l'Allemagne au cours de la guerre. Mais, admettant qu'il lui corresponde en réalité, on doit conclure alors qu'un pays de quarante millions d'habitants a pu soutenir une guerre de huit mois pour cinq milliards. A ce taux-là, une nation de cinq millions d'âmes, comme la Hollande pourrait, pour cinq cent millions de florins, soutenir pendant treize mois une guerre comme le fut celle de 1870 pour l'Allemagne.* . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Et tandis que se produit ce désastre, le petit drôle de La Haye* (1), *au lieu d'examiner les moyens propres à prévenir ce gaspillage criminel des ressources nationales, tandis que se livre une véritable guerre de treize mois, le petit drôle avisé passe son temps à bavarder, à jaser et à babiller sur la question de savoir s'il serait expédient ou non de maintenir deux mille pioupious trois mois de plus sous les drapeaux en temps de paix !* . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il arrive ainsi souvent à l'écrivain de trahir sa qualité d'orateur judiciaire. Mais les bouts de réquisitoire ou de plaidoirie qui lui échappent de temps à autre, au détour d'un chapitre, semblent si naturellement conclure les péripéties étranges, tragiques ou comiques de son roman, — ouvert exactement au 31 décembre 1906 et terminé non moins exactement au 31 décembre 1907, — que le lecteur les suit sans impatience et s'apprête à battre des mains, ainsi que fait la foule aux heures critiques des procès retentissants. On pourrait même être tenté de croire que M. Paap a trouvé là l'une des formules du roman de l'avenir, de celui que réclameront des générations plus pressées, plus pratiques, plus affairées encore que la nôtre, et qui ne trouveront plus le temps de se plonger dans la pure fiction. Il est juste en tous cas d'affirmer, en dépit des critiques soulevées en Hollande par *La Cloche de mort du Damrak*, que son auteur a écrit l'un des livres les plus alléchants qui soit pour l'étranger, curieux de connaître à fond les mœurs et la physionomie des grandes cités commerçantes et financières des Pays-Bas d'aujourd'hui.

## III

En revanche, le roman parisien que M. et Mme Scharten-Antink (2) viennent de publier, piquera moins peut-être la curiosité des étrangers et davantage celle des Hollandais, toujours très friands des choses de Paris. Il a fait chez nos amis du Nord

(1) C'est ainsi que M. Paap désigne le Parlement hollandais.

(2) *Une Maison pleine de monde*, par Carel Scharten et Margo Antink. *Relation de la Vie Parisienne* (Amsterdam).

une sensation égale à celle de *La Cloche de mort.* Mais il lui a manqué sans doute aux yeux du lecteur vulgaire l'attrait du scandale : il n'a encore atteint que sa seconde édition, ce qui est, d'ailleurs, un gros succès de librairie dans un petit pays comme la Hollande. Cependant, la critique lui a fait une réclame retentissante. Elle a été jusqu'à le qualifier « d'épopée de la vie parisienne. » Il serait plus exact de l'appeler « le roman chez la portière. » Cette définition de leur livre n'a rien de désobligeant, au contraire. La loge du portier n'est-elle pas, en quelque manière, le centre où se réalise dans une certaine mesure l'unité de la grande maison de rapport à cinq étages? Tous les locataires dispersés du haut en bas de l'immeuble vivent séparément les vies les plus diverses et les plus dissemblables. La richesse coudoie l'aisance et la pauvreté. L'honorabilité, le déshonneur, l'intelligence, le génie et la sottise se croisent du matin au soir dans l'escalier, sans jamais se mêler. Heureusement, la loge de Maître Concierge est là. Ce seigneur de la maison réalise, avec sa digne commère, le miracle des miracles. Il unifie ce beau désordre. Il classe tout ce monde dont il inspecte le courrier, perçoit les termes, et auquel il fait sentir au besoin sa toute-puissance. Obséquieux avec les riches, indifférent aux bourses moyennes, traitant avec insolence les locataires du dernier étage, il est toujours à l'affût et toujours en quête d'un nouveau scandale à inventer, de quelque potin à mettre en circulation par l'intermédiaire des domestiques ou des femmes de ménage. — Or, les auteurs d'*Une maison pleine de monde* ont eu l'idée originale de nous présenter ce microcosme, auquel la loge du concierge sert en quelque sorte de miroir convergent. C'est donc faire le meilleur éloge de leur ouvrage que de le définir comme nous avons fait.

Peindre au jour le jour la vie des êtres divers, — riches bourgeois, bourgeois pauvres, employés, ouvriers, artistes, — qui emplissent la maison de l'entresol aux mansardes et demeurent pour la plupart étrangers les uns aux autres,... ce projet avait de quoi tenter des écrivains férus d'observation minutieuse. Ils l'ont réalisé, avec bonheur, en une collection de tableautins patiemment léchés, d'égales dimensions, de facture pareille, une série d'œuvrettes où excellèrent les petits maîtres de la peinture néerlandaise. Avec moins d'aisance heureuse, mais avec autant de charme et de couleur, ils ont conté l'histoire du rapin Aristide Baroche et de Josette la jolie petite ouvrière, maîtresse tendre et fidèle, tôt abandonnée pour une relation plus en harmonie avec les deux ou trois commandes qui viennent un beau matin tourner la

tête du « jeune maître ». Un romancier français eut tiré de cette aventure d'amour toute la substance du volume. Elle a beau vouloir être ici le centre de l'œuvre, elle n'a guère plus de droit à cette prérogative que les dix ou quinze autres biographies pittoresques groupées autour d'elle, qu'elles nous mènent en l'appartement du deuxième étage où Mme Dutoit vend ses chapeaux d'ecclésiastiques et vit en union libre avec Herz, voyageur de commerce alsacien, — dans l'étroit logis où la petite Mme Lourty se débat avec la pauvreté, et voit son mari, maniaque suiveur de femmes, sombrer par degrés dans la folie érotique, — en toute autre alvéole enfin de cette ruche « pleine de monde », où ne manque pas même la bonne vieille institutrice protestante anxieuse de convertir, tout en mangeant ses modestes rentes, la grisette ahurie que le hasard jette sur le même palier.

Au centre de ce pêle-mêle original, Sa Majesté Carpentier, concierge, « Emile » pour Mme Carpentier, bat la mesure de son plumeau. Digne imbécile, ivrogne à ses heures, c'est lui, l'âme de la « maison pleine ». Personnage de comédie, il se croit investi d'une noble magistrature. L'ordre règne dans ce désordre ; c'est son œuvre ! Si la girouette pouvait savoir qu'elle tourne, ne prendrait-elle pas le vent qui la meut pour une émanation de sa propre volonté ?

Cette rapide analyse suffit à camper l'œuvre très originale de M. et Mme Scharten-Antink, — celui-là poète, celle-ci romancière en renom, tous deux fort épris de la vie de nos boulevards. C'est lui faire un tort considérable que de la qualifier sans retenue « épopée de la vie parisienne ». On ne saurait, à aucun titre, rendre les auteurs responsables de cet éloge maladroit qui porte malheureusement plus loin qu'il n'en a l'air. Il semblerait prouver, en effet, que la France demeure, aux yeux des peuples du Nord, la patrie par excellence des rapins et des acteurs, et qu'ils identifient la vie française avec celle des « Grands boulevards ». Que ne comprennent-ils donc qu'à l'heure actuelle « l'épopée de la vie parisienne » ne se fourbit ni dans la loge du concierge, ni dans celle de nos actrices, ni dans les ateliers de nos rapins, mais, qu'on le veuille ou non, dans les masses du « quatrième Etat », aux profondeurs obscures desquelles se prépare cette conséquence inattendue de la Révolution : la constitution du syndicalisme en révolte contre le parlementarisme ? Il faut nous y résoudre : notre espoir est au sud, à l'Orient, sur les rives du Bosphore, partout où la *Marseilllaise* éclate comme un chant de triomphe aux accents duquel doivent s'évanouir toutes servitudes et se fonder toutes libertés.

JEAN-JOSEPH DUPROIX.

# LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

RENAISSANCE : *La Petite Chocolatière*, comédie en quatre actes de Paul Gavault. — VARIÉTÉS : *Le Circuit*, pièce en trois actes de Georges Feydeau et Francis de Croisset. — ATHÉNÉE : *Page blanche*, comédie en quatre actes de Gaston Devore.

*La Petite Chocolatière*, que Paul Gavault a fait représenter à la Renaissance, est une sorte de soufflé au chocolat. C'est doux, c'est sucré, c'est inconsistant, cela s'avale sans peine. C'est un parfait échantillon de *théâtre digestif*.

Le sujet est presque puéril.

Benjamine Lapistolle, fille d'un richissime marchand de chocolat, est forcée, par une panne de son auto, de chercher asile pendant une nuit dans une maisonnette de campagne habitée par un jeune fonctionnaire, Paul Normand. Celui-ci est très ennuyé de cette aventure, car, au matin, doit venir son futur beau-père, M. Mingasson, qui ne manquera pas de s'étonner de la présence d'une jeune femme chez celui qui lui demande la main de sa fille. M. Mingasson arrive, en effet, prend un air scandalisé et reçoit des injures de Benjamine qui, étant une enfant gâtée, n'a point l'habitude de cacher ses sentiments. Bref le mariage est rompu. Le jeune fonctionnaire adresse les plus aigres reproches à la petite chocolatière, et l'âpreté même de ses paroles produit sur elle un effet extraordinaire, un effet délicieux... Accoutumée à ne voir autour d'elle que des adorateurs, fatiguée des hommages serviles, elle trouve une joie incroyable à être rudoyée par ce petit employé en colère. Et quand le riche chocolatier Lapistolle, à la recherche de sa fille, fait son apparition, Benjamine lui demande de la marier à Paul Normand. Mais celui-ci, qui rêve encore de Mlle Mingasson, refuse Mlle Lapistolle et ses millions et la jette à la porte avec son père.

Voilà Benjamine encore plus éprise. Elle vient voir Paul Normand à son bureau pour lui adresser des excuses, mais elle commet tant d'étourderies dans cette visite, qu'elle indispose contre lui ses chefs et le fait chasser de son administration. Ce beau résultat lui vaut de nouvelles rebuffades du petit fonctionnaire congédié et elle en est de plus en plus ravie.

Comme Paul Normand se refuse pourtant avec obstination à accueillir les avances de la petite chocolatière, celle-ci ne voit plus d'autre parti à prendre que d'entrer au couvent.

Heureusement, quand le jeune homme apprend cette décision, il se sent ému de pitié pour Benjamine et il l'épouse.

Il est évident qu'un tel sujet ne résiste pas à deux minutes d'examen. Sans doute, il serait piquant de voir une jeune fille très riche et très capricieuse éprouver de l'amour pour un homme pauvre en qui elle découvrirait enfin une rude franchise et une ferme autorité. Mais dans la pièce de Paul Gavault, le petit fonctionnaire n'a point du tout ce

caractère vigoureux. C'est au contraire un être dénué de toute volonté, une girouette qui tourne à tous les vents. Sa rudesse vis-à-vis de Benjamine n'a d'autre cause que son affolement. Il paraît désintéressé, mais il ne l'est pas : car s'il désire épouser Mlle Mingasson, ce n'est pas parce qu'il l'aime, mais parce qu'elle est la fille de son directeur de service dont son avancement dépend. Ce petit intérêt compromis lui fait perdre la tête et l'empêche de voir la grosse fortune qui s'offre à lui.

C'est donc par méprise, par une sorte de quiproquo que la petite chocolatière croit reconnaître chez Paul Normand un esprit indépendant et hardi. Si elle le jugeait bien, elle n'aurait aucune raison de préférer ce personnage insignifiant à tous les imbéciles qui lui firent la cour.

Or qu'un quiproquo de cette nature se produise pendant quelques instants, c'est admissible et cela peut être drôle, mais qu'il se prolonge pendant quatre actes, voilà qui est tout à fait invraisemblable et enfantin.

Le public témoigne cependant un vif plaisir à entendre cette pièce. C'est qu'elle est cuisinée pour le satisfaire : c'est une de ces histoires de *gros lot* que le vulgaire adore. Le *gros lot*, c'est la Petite Chocolatière qui échoit avec sa fortune au jeune employé nul, mais sympathique. Singulière disposition d'esprit, tout de même, que celle d'un auteur et de spectateurs qui ne voient rien de plus beau, rien de plus enviable au monde qu'une grosse dot !

Il y a aussi dans la pièce de M. Gavault une marionnette qui ne manque jamais d'être applaudie. Benjamine Lapistolle n'est autre en effet que cette fameuse *Evaporée Bon Cœur* que nous avons déjà signalée dans tant de comédies modernes. C'est la jeune fille à demi extravagante, très indépendante d'allures et de langage, mais aussi très sensible et incapable d'une méchante action. Personnage des plus conventionnels, qui cependant assure le succès de presque toutes les pièces où il joue un rôle.

*
* *

Le sujet du *Circuit*, que MM. Georges Feydeau et Francis de Croisset ont donné aux Variétés, est peut-être plus pauvre encore.

Rudebœuf, propriétaire d'une usine d'autos, convoite la jeune Gabrielle, femme du mécanicien Etienne, et il offre à celui-ci, pour l'amadouer, de le choisir comme conducteur de la voiture engagée par la maison Rudebœuf dans le Circuit de Bretagne. Etienne *ne mange pas de ce pain-là.* Il refuse avec véhémence, car il aime sa femme. Il est récompensé de son honnêteté, car Le Brison, autre fabricant d'autos, lui demande de représenter sa marque dans la même épreuve. Mais ce Le Brison a une maîtresse, Phèdre, qui est très ardente. Elle s'éprend d'Etienne et celui-ci succombe à la tentation. Sa femme l'apprend. Le Brison aussi : ils sont tous deux furieux. Gabrielle est sur le point de se donner à Rudebœuf, mais l'amour qu'elle garde malgré tout à son mari lui rend la vengeance impossible.

Enfin la course a lieu. Etienne arrive premier. Et ce triomphe décide sa femme et Le Brison à lui pardonner.

On ne peut assurément imaginer intrigue plus vide, ni, disons le mot, plus *vulgaire*.

Il ne s'agit dans cette comédie que d'aventures d'alcôve. A un certain moment même, grâce à une projection lumineuse, la salle entière est admise à contempler les ébats les moins gazés d'un couple amoureux. C'est une audace à laquelle aucun auteur dramatique, en France du moins, ne s'était encore risqué.

***

*La Page Blanche*, comédie de M. Gaston Devore représentée en ce moment à l'Athénée, est une œuvre *à idées*.

Juliette Champoreau, jeune fille de dix-huit ans, a été élevée par sa mère, provinciale timorée, dans une ignorance absolue, hermétique, en ce qui concerne les rapports entre les sexes. L'âme de cette vierge est une *page blanche*. Le père, brave vétérinaire, désapprouve cette éducation par trop fermée. Il a le culte de la nature et il juge que sa femme aurait pu donner à Juliette, sans porter atteinte à la chasteté, quelques notions sur la vie conjugale et sur le rôle maternel...

La jeune fille, étant d'âge à se marier, se trouve soudain dans la situation de choisir entre deux soupirants. L'un est un vieux comte fort riche qui jadis fit la noce et qui maintenant voudrait prendre une aimable compagne pour le plaisir de ses yeux. L'autre est un jeune pharmacien fort joli garçon et très fringant, qui est le camarade d'enfance de Juliette, et qui lui voue un amour éperdu. Influencée par sa mère et malgré l'avis de son père, la petite oie blanche jette son dévolu sur les millions du comte. Le mariage s'accomplit. Le fêtard vermoulu a d'ailleurs juré au père de respecter l'innocence de Juliette ; mais la griserie de la nuit nuptiale lui fait oublier son serment. La jeune fille le repousse, le gifle, s'enfuit auprès de son père qui, passablement ému par de trop nombreuses libations de champagne, la conduit tout droit chez le beau pharmacien. Et quand, au matin, la mère qui vient d'apprendre ces étranges événements, accourt affolée pour réclamer sa Juliette, celle-ci reparaît toute souriante et parfaitement heureuse...

Le sujet est traité avec une drôlerie qui n'exclut pas la profondeur : c'est un *vaudeville à thèse*. L'auteur, on le voit, condamne la fausse pudeur qui considère comme honteuses certaines vérités naturelles et les voile avec trop de rigueur. C'est un thème qui avait déjà été mis en œuvre et non sans talent par l'allemand Wedekind dans l'*Eveil du Printemps*.

Ce qu'on pourrait répondre à M. Gaston Devore, c'est qu'on voit bien rarement à l'époque actuelle des vierges aussi ignorantes que Juliette Champoreau. Nos jeunes contemporaines pècheraient bien plutôt par excès de science.

PAUL GSELL.

# Le Mouvement Intellectuel en France

## QUESTIONS SOCIALES ET DEMOGRAPHIE

**Le Socialisme et la Sociologie réformiste,**

par A. Fouillée (Félix Alcan).

L'éminent philosophe examine, tour à tour, les divers systèmes socialistes. Tout en leur accordant le mérite d'avoir insisté sur certaines réformes, il ne croit pas à leur réalisation. Avec beaucoup de finesse il montre leurs lacunes. Et celles-ci ne sauraient que difficilement se combler, car elles ne tiennent compte ni de la nature, ni de la science. Tout système, né d'une illusion, que ne corroborent pas les faits, est une utopie. La plus grave c'est de vouloir améliorer la société sans améliorer, au préalable, les hommes. Sans doute, faciliter les conditions de l'existence est absolument nécessaire pour permettre à l'humanité d'élever son niveau. La science a déjà réalisé des progrès dans ce sens et en réalisera encore. Mais plus nécessaire encore que la réforme des institutions est celle des consciences. Or ce n'est pas en unissant les hommes par leurs besoins matériels que leur cœur battra à l'unisson. Habituer les hommes à vivre en eux et pour eux, les divise. Les habituer à vivre en autrui et pour autrui, les unit en un faisceau indivisible.

Les socialistes revendiquent comme fondamentaux : le droit à l'existence, le droit au travail, le droit au produit intégral du travail. Mais au dessus de ces droits, n'en est-il pas un plus fort, plus sacré : le droit à la liberté ? Remettre à la collectivité le soin d'organiser la vie de chaque individu, c'est restaurer l'absolutisme. Le progrès ne serait alors qu'un recul. Pourquoi l'homme aurait-il lutté et souffert pour conquérir sa liberté, s'il doit l'abdiquer entre les mains d'une collectivité irresponsable ?

Et la société serait-elle moins vivante, plus féconde en vertu de la distribution du travail par l'Etat ? Cela est peu probable, car plus une société est nombreuse et abstraite, plus l'individu sent qu'il en est éloigné. Rouage anonyme, il s'acquitte de ses fonctions sans zèle et sans plaisir. Son travail se fait mollement et la répercussion se fait sentir sur tous.

L'auteur prend la défense du capital, non en faveur de l'individu, mais en faveur de la société. Par des exemples tirés de la nature, il montre que le capital est une loi biologique. C'est une accumulation de forces qui, intelligemment répandues, profitent à l'humanité entière. Le capital favorise la science et les inventions. Or la portée de celles-ci dépasse infiniment l'intérêt privé pour devenir un apanage universel. Le capital, d'ailleurs, n'est pas un accaparement, car il trouve un concurrent dans les

autres capitaux. De cette lutte résulte un abaissement du taux de l'intérêt auquel correspond une élévation des salaires. L'offre abondante de l'argent amène une demande proportionnelle de travailleurs.

A l'individualisme égoïste, au socialisme tyrannique l'auteur oppose une sociologie réformiste qui synthétise ces diverses manières de voir.

Bien que celles-ci semblent irréconciliables, il résout le problème par une vue très élevée et très logique du sentiment de la liberté et de celui de la solidarité.

Pour vivre normalement, pour se développer, l'homme doit être libre. A l'Etat d'assurer cette liberté par les lois de justice et de protection. Pour la vie sociale, par contre, c'est aux individus à se grouper librement selon leurs affinités. Là où des êtres isolés ne peuvent rien, une association visant au même but créera des institutions et des forces effectives. Par là les fonctions individuelles amèneront un développement des fonctions sociales. La vie sociale, à la fois libre et organisée, sera non mécanique, mais contractuelle. « Un pour tous, tous pour un. »

La caractéristique de ce bel ouvrage, c'est le rôle prédominant que l'éminent philosophe fait jouer au cœur humain. C'est dans la conscience de l'homme qu'il pose résolument le problème social. Né d'une aspiration humaine, ce n'est que par une réponse aux aspirations multiples de sa nature, que l'homme le résoudra. Et cette solution, c'est l'altruisme. Quand l'homme, devenu conscient que ses actions et ses pensées se répercutent en autrui, cherchera à les diriger non dans un but individuel, mais humain, ce problème social se résoudra de lui-même.

**L'évolution d'un Etat philanthropique. Les Origines et le sort du Congo**, par R. Claparède et le D[r] Christ-Socin. (Fischbacher.)

On trouvera dans ce livre un historique très complet des origines de l'État indépendant du Congo ; une étude du système actuel, qui a justement soulevé tant de critiques indignées ; et un coup d'œil sur l'avenir du Congo. Une carte montre ce pays du « caoutchouc sanglant » couvert de monopoles, en violation de l'Acte de Berlin. Un appendice contient les actes officiels. Voilà donc tous les documents sous les yeux du public. Et le moins éloquent n'est pas la photographie du pauvre petit nègre mutilé du Congo, prise par Mme Harris, la femme du missionnaire anglais, à la station de Baringa. — Les auteurs ont bien fait de dédier leur ouvrage à G.-D. Morel, le courageux secrétaire honoraire de la *Congo reform association*, dont les lecteurs de *La Revue* se souviendront d'avoir lu, avec émotion, ici même (voir *La Revue* du 15 janvier 1907) les pages éloquentes sur la *Tragédie du Congo*.

**Collaborateurs** *de LA REVUE.*

# FAITS & DOCUMENTS

## I. — SCIENCES ET INVENTIONS

### Les ptomaïnes

Les ptomaïnes qui proviennent de la décomposition des matières organiques sont souvent très toxiques. Lorsqu'elles appartiennent à la catégorie dite microbienne, elles peuvent occasionner des maladies graves comme le tétanos. Il faut donc prendre les plus grandes précautions contre ces facteurs d'intoxication, d'autant plus qu'il n'y a pas longtemps qu'on les connaît exactement et que la science en a commencé l'étude. Tout ce que l'on sait généralement, c'est que ce sont des poisons, des toxines, comme on dit, attribuables aux bactéries qui se multiplient dans le poisson, la viande, etc., lorsque ces aliments ont cessé d'être frais. Sans doute, les ménagères, les cuisinières n'ignorent pas que le poisson pourri, la viande gâtée peuvent nuire à quiconque en mange, mais peu de gens, sauf les savants, connaissent pourquoi. Le gouvernement des Etats-Unis vient de prendre à ce sujet une très sage mesure qui est certainement recommandable et que nous voudrions voir imiter en France. Il fait rédiger et fera distribuer de petites brochures contenant tous les éclaircissements pratiques sur les ptomaïnes et sur ce qu'il faut éviter pour ne pas en être victime. Citons quelques-unes de ces recommandations. On a l'habitude dans beaucoup de ménages de faire bouillir d'avance les pommes de terre et de les garder ainsi en réserve jusqu'au lendemain ou surlendemain pour les accommoder. Or cette méthode est, paraît-il, pernicieuse. La pomme de terre conservée de la sorte est un excellent milieu de culture pour divers microbes, entre autres pour le *bacillus proteus*, tellement toxique, qu'il peut causer la mort. Les pommes de terre qui ont de petites taches en apparences inoffensives, mais qui sont des indices d'une décomposition, lorsqu'on les mélange avec de la viande hachée, c'est un terrain de culture pour le *bacillus vulgaris*. Il en résulte que la cuisinière doit s'abstenir de laisser attendre la pomme de terre. Celle-ci doit être mangée tout de suite et quant au plat appelé hachis, il ne faut pas le préparer d'avance, mais au moment même où il doit être servi. Les brochures contiennent un grand nombre d'autres avertissements. Il y aurait peut-être quelque utilité à les traduire en français.

### La photographie aérienne

On a fait tout récemment au champ d'aviation de Bétheny, près de Reims, des expériences de cerfs-volants planeurs destinés à des reconnaissances en temps de guerre. Un officier d'artillerie s'est enlevé à soixante mètres de hauteur avec un appareil composé de six cerfs-volants accouplés. Ces expériences se rattachent aux études de photographie aérienne poursuivies depuis un quart de siècle. Il y a en effet vingt-cinq ans que l'on s'occupe des moyens pratiques de prendre des instantanés à vol d'oiseau à l'aide d'appareils suspendus dans l'espace à des hauteurs plus ou moins élevées. Les premiers essais de solution de ce problème remontent à 1884. Ils permirent d'obtenir une série d'épreuves négatives avec des petits ballons. Plus tard, l'emploi des cerfs-volants donna de meilleurs résultats. Battut, en 1886, substitua à la queue du cerf-volant un enregistreur photographique. Wentz, en 1886, attacha celui-ci à la cordelette. Eddy perfectionna encore le système en changeant le mode de suspension, mais tout ces appa-

reils offraient le même inconvénient. Ils n'étaient pas indépendants de la ficelle du cerf-volant. Un inventeur américain, Totten Woglom, y remédia en adaptant un cadre suspendu contenant l'appareil. Des officiers français, se basant sur cette nouvelle combinaison, cherchèrent l'utilité pratique de la photographie aérienne. Ils reconnurent que l'on pouvait, par ce mode d'observations, relever les positions et les opérations de l'ennemi. On étudia également le terrain avantageusement accessible pour le lever des plans. Le champ suivi par l'objectif étant très restreint, l'opération dut être conduite avec une extrême précision. Cailletet imagina un appareil panoramique qui permit d'agrandir un champ en rangeant plusieurs appareils de photographie aérienne autour d'un même axe. En Russie, en Italie, on expérimenta des procédés analogues, mais en somme aucune méthode ne répondait d'une manière absolument parfaite aux exigences des études. Récemment, le capitaine Santhoney a donné la solution définitive. Sous les auspices du ministre de la marine, il a fait des essais concluants avec un appareil suspendu à deux cerfs-volants en forme de boîtes et accouplés. La suspension est établie de manière à permettre à l'appareil d'osciller et de saisir des positions dans toutes les directions. L'invention du capitaine Santhoney est très simple, elle répond à toutes les objections.

### Les valeurs alimentaires

Rien n'est plus important dans la nutrition que la connaissance exacte de la composition des substances animales, végétales, minérales, solides ou liquides qui servent à l'alimentation humaine. La macrobiotique, qui est l'art de vivre longtemps, en fait la base même de ses principes. Avant de rien manger il faut, disait Paré, savoir combien et comment ce qu'on mange est alimenteux, et Cruveilhier donnait pour axiome de l'hygiène l'obligation de proportionner l'alimentation à la dépense de l'économie. Malheureusement ces règles sont dans la pratique courante de la vie très souvent méconnues. Beaucoup de personnes ignorent d'ailleurs complètement les valeurs alimentaires de ce qui entre dans la nourriture. On n'en donne, il est vrai, aucune notion aux enfants dans les écoles et la plupart des gens grandissent et vieillissent sans en rien savoir. Il serait cependant on ne peut plus utile d'être renseigné à cet égard. C'est pour remédier à la lacune que le professeur Irving Fisher, de l'Université américaine de Yale, a établi un tableau qu'il conseille d'afficher dans tous les locaux scolaires et dans toutes les salles à manger, de manière à avoir toujours sous les yeux ce que l'on peut appeler l'échelle alimentaire. Les lecteurs de *La Revue* nous sauront sans doute gré de reproduire ici le vade-mecum de tout le monde, puisque tout le monde mange.

LISTE DES ALIMENTS

*suivant leur valeur alimentaire, établie par le prof. Irving Fisher.*

Fruits, noix, céréales, miel, beurre.

Pomme de terre et autres légumes pelés.

Petit beurre, sel en petites quantités, crème, lait, œufs, sucre de canne, chocolat de cacao, fromages cuits, lait caillé.

Légumes mangés avec leur enveloppe.

Pâtisserie.

Fromages fermentés, roqueforts, etc.

Bouillon.

Soupes de viande, extraits de viandes.

Thé et café.

Viandes, poissons, volailles.

Foie.

Condiments autres que le sel.

Alcool.

### Les phénomènes psycho-physiologiques

Les processus psycho-physiologiques ont jusqu'ici échappé presque complètement à l'investigation scientifique. Celle-ci n'est pas encore parvenue à déterminer ce qui se passe exactement dans les centres psycho-moteurs comme le cerveau lorsqu'on exécute un mouvement musculaire quelconque dicté par la volonté. Le sixième Congrès international de physiologie, qui s'est tenu cette année à Genève, s'est occupé attentivement de cette question et les communications faites à cet égard par le professeur Alrutz sont particulièrement intéressantes. M. Sidney-Gustaf Alrutz est chargé de la chaire de physiologie à l'université suédoise d'Upsal. C'est un savant des plus estimés et dont les travaux font autorité. Il s'est appliqué à déterminer l'énergie nerveuse et spécialement les formes de cette énergie qui se rattachent aux phénomènes psychiques de même que les transitions entre ceux-ci et les phénomènes électriques ou chimiques. Suivant lui, dans certains organismes, l'énergie se manifeste dans des conditions tout à fait surprenantes d'intensité. Ces organismes sont notamment ceux des mediums. Leur système nerveux est excessivement actif. On peut dire d'eux qu'ils émettent leur énergie au dehors, comme un conducteur d'électricité la perd lorsque la tension excède une certaine mesure. On peut dans ces conditions supposer que certains facteurs psychiques possèdent la capacité d'influencer un objet extérieur chargé d'une énergie correspondante, et il n'est pas impossible que cette influence se manifeste par un déplacement de l'objet en question. Telle est la théorie du Dr Alrutz. Il ne s'est pas borné à l'énoncer, il a voulu s'assurer d'une manière certaine si l'on peut la contrôler avec exactitude. Déjà Crookes et Hare avaient exprimé cette opinion et construit des appareils ingénieux à cet effet. Celui du Dr Sidney Alrutz n'est pas moins curieux. Voici comment il le décrit lui-même : « Une planche en bois de 85 centim. de longueur sur 28 cent. de largeur avec une épaisseur de 6 millimètres repose par une entaille, au tiers de sa longueur, sur le tranchant d'un couteau en bois. A l'extrémité de son plus long bras cette planche est attachée par un fil à une balance et se trouve ainsi à peu près horizontale. En plaçant les mains sur le bras le plus court et en ayant soin de ne pas dépasser la ligne d'appui sur le tranchant, on ne peut, par des mouvements musculaires voulus ou non, arriver qu'à abaisser le bras. Or, voici ce que l'on doit essayer d'obtenir : Un ou deux sujets tiennent leurs mains sur le petit bras de la planche, de manière à charger celle-ci d'énergie musculaire de fluide. Ensuite ils doivent « vouloir » que le bras le plus long s'abaisse au-dessous de sa position normale. Ce serait impossible puisque la pression sur l'autre bras fait *remonter* la partie opposée sur la planchette. Une plume fixée à la balance inscrit sur un cylindre noirci les mouvements de la planche, et en même temps on lit directement sur le cadran de la balance la pression correspondante à l'état de repos, avec indication du poids dû à la plus grande longueur de ce ce bras de la planchette. » Le Dr Alrutz a fait avec son appareil contrôleur de nombreuses expériences. Elles lui ont servi à étudier avec les plus grandes précautions les phénomènes physiologiques produits par différents sujets. C'est ainsi qu'en 1905 il a obtenu des abaissements de longue durée avec un médium suédois Mme Karin, dont il a été souvent question dans les « Annales des Sciences psychiques ». Chose

singulière: tandis que Mme Karin voulait voir baisser le bras de la balance sur laquelle elle fixait le regard, elle se sentait dominée par une fatigue qui allait jusqu'au sommeil. Elle s'endormait bientôt si profondément que l'on avait toutes les peines du monde à la réveiller. Si au contraire, elle détournait les yeux de la planchette, il ne se produisait aucun mouvement, même quand elle pensait au long bras. Tout les sujets sur lesquels le Dr Alrutz a opéré ses expériences cédent à une lassitude extrême beaucoup plus forte que s'il s'agissait d'actions psychométriques ordinaires. C'est, suivant lui, une preuve de l'existence d'une cause physique extériorisée et qui se manifeste de haut en bas sur le grand bras de la planchette. Celle-ci n'est pas soulevée par une force employée au-dessous, car il serait facile de s'apercevoir de la fraude. Ce sont là, assurément, des faits réels quoique inexplicables, atteste le savant professeur. La matière dont est faite la planchette, entre-t-elle pour quelque chose dans ce phénomène; la lumière joue-t-elle un rôle d'excitateur? On ne saurait le dire. Toujours est-il que le Dr Sidney. Alrutz ne met pas en doute les phénomènes eux-mêmes. Il certifie que son appareil en opère le contrôle rigoureux. S'il n'y a pas de médiumnité, il attend que l'on explique par les lois physiques connues les oscillations de l'aiguille de sa balance. Il sera, quoi qu'il en soit, intéressant de suivre les discussions auxquelles vont donner lieu ses constatations.

— **Le lait** des vaches atteintes de mammite tuberculeuse est essentiellement nuisible à la santé. Il importe donc de ne pas le donner aux enfants. On le reconnaît d'ailleurs facilement à son manque d'acidité: toutes les fois que celle-ci est inférieure au taux normal, il faut le rejeter. L'acidité du lait normale est due à la présence de l'acide carbonique et surtout de la caséine. Quand ces deux éléments ne se révèlent pas en quantité suffisante, le lait peut être considéré comme nocif. M. Monvoisin a fait à cet égard une communication intéressante à l'Académie des Sciences dans sa séance du 16 octobre.

— **La désinfection de l'eau potable,** qui a été l'objet de nombreux travaux signalés dans *La Revue*, s'obtient efficacement, suivant les expériences de deux savants italiens MM. Paterno et Cingolari, par une solution de fluorure d'argent. En une demi-heure les germes contenus dans l'eau ainsi traitée seront détruits et cette eau peut rester exposée plusieurs mois à l'air libre sans qu'il y ait aucun danger de nouvelle infection.

— **La liane à caoutchouc** se cultive maintenant activement sur le Haut Sénégal et le Niger, soit par semis dense en terre fertile, soit par semis en pleine brousse. La première de ces méthodes a donné les meilleurs résultats. Aussi s'attache-t-on à ne s'occuper de la culture de la liane gohine que dans les emplacements fertiles dont on peut disposer à proximité des villages. Cette culture réclame toutefois certaines précautions, quant aux semis et au labourage avant ceux-ci.

— **Un observatoire météorologique** est en voie de construction sur le pic de Ténériffe à 2.400 mètres d'altitude. Les frais de cette construction sont couverts par des souscriptions du prince de Monaco, de l'empereur d'Allemagne et de quelque grands financiers allemands et américains. Cette station, qui s'élèvera au-dessus des nuages, permettra d'effectuer des mesures continues de la radiation solaire, une étude des vents alizés, des observations magnétiques et sismiques, des recherches médico-biologiques sur les influences de l'insolation, de la sécheresse et de la pureté de l'air.

Dr L. CAZE.

## II. — LETTRES ET ARTS

*France :*

La *Science du Bonheur*, de Jean Finot, dont plusieurs chapitres ont paru ici-même, vient d'être traduite en plusieurs langues et d'obtenir un succès retentissant à l'étranger. Signalons, parmi les dernières traductions, l'édition italienne parue chez Fratelli Trèves, à Milan ; l'édition espagnole parue dans la grande collection de F. Sempere, à Madrid et à Valence ; et enfin la très belle traduction allemande parue chez Julien Hoffmann, à Stuttgart.

Nous voudrions, à propos de cette dernière édition, insister sur le bon goût et le luxe que déploient actuellement certains éditeurs allemands, et en première ligne la maison Hoffmann, de Stuttgart, dans leurs publications. On reste souvent émerveillé devant la beauté du papier, la disposition typographique, la netteté et la précision des caractères, de même que devant les reliures très artistiques qui distinguent maints livres allemands. C'est un plaisir pour les yeux et un attrait des plus grands pour le lecteur.

Décidément notre librairie, qui se plaint que les affaires vont de plus en plus mal, devrait abanner l'ancienne routine et « refaire » les livres élégants, qui furent jadis l'honneur et la gloire de l'édition française.

×

L'affaire Steinheil a attiré l'attention sur un procès analogue sous beaucoup de rapports, qui s'était déroulé à Paris, en 1699. Il s'agit du procès de la belle Mme Ticquet, qui a été reconstitué dans *La Revue* des 15 septembre et 1er octobre 1908, à l'aide de documents inédits, par l'érudit et infatigable chercheur qu'est M. André Fribourg. Quantité de journaux, et non des moindres, sont revenus, à cette occasion, sur le procès de Mme Ticquet, et l'ont relaté d'après l'étude parue ici-même. Mais, chose regrettable, pas un de ces journaux n'a cru utile de mentionner la source de ces renseignements. — Nous déplorons un peu ces mœurs, qui privent souvent des auteurs du mérite et du bénéfice de leurs efforts.

×

A l'Académie des Beaux-Arts, le prix Bordin, de 3.000 francs, à décerner en 1911, sera attribué au meilleur ouvrage sur l'esthétique et l'histoire de la peinture, qui aura été publié depuis 1906. — Comme sujet du concours du prix Troyon, la même année, l'Académie a choisi le paysage suivant : deux taureaux se battant à la lisière d'un bois, en automne.

×

Le ministre de la guerre a approuvé l'idée d'une œuvre originale et très heureuse : le théâtre à la caserne. Elle a pour but de donner des représentations gratuites et instructives dans les casernes, et de s'occuper des soldats que l'indigence empêche de bénéficier des permissions. Parmi les écrivains et dramaturges qui ont répondu à l'appel du promoteur de l'œuvre, M. Jean de Mayerhoffen, citons entre autres : Brieux, G. Charpentier, Victor Margueritte, Haraucourt ; et parmi les hommes politiques, MM. Messimy, Mascuraud, Paul Meunier, président du groupe de l'art à la Chambre.

×

La Société française d'études islamiques, fondée l'an dernier, à Paris, a repris ses réunions où elle étudie toutes les questions qui peuvent intéresser le monde de l'Islam et la France. On sait que cette société a pour but l'étude des principes et des éléments

de la civilisation musulmane, et des conditions de la vie musulmane, en recherchant et proposant les solutions par lesquelles l'Islam se mettra en accord avec l'Occident et pourra coopérer à la civilisation générale. A la dernière assemblée M. Soubhy Bey a traité de « la femme au point de vue de la législation musulmane » ; Mlle L. Bérillon, de l'enseignement des jeunes filles musulmanes en Egypte ; notre collaboratrice, Mme M. Markovitch, a étudié « l'Islam en Espagne ».

×

Notre éminent collaborateur et ami Edouard Schuré a parlé récemment à Strasbourg, devant un auditoire choisi et nombreux, avec le plus grand succès sur *Jeanne d'Arc et l'Inspiration dans l'histoire.* On sait l'importance que l'auteur des *Grands Initiés* et du *Théâtre de l'âme* attache à « l'inspiration » en général, à l'intuition directe de la vérité et de l'idéal. C'est assez dire qu'il a insisté, à propos de Jeanne d'Arc, en se plaçant à un point de vue tout opposé à celui d'Anatole France, par exemple, sur le côté mystique, et, selon une expression qui est chère à l'auteur, sur la partie ésotérique de la mission de Jeanne. Edouard Schuré revendique hautement chez l'héroïne lorraine l'existence et la manifestation de forces supérieures, qu'on veuille les appeler divines ou occultes. Pour lui l'inspiration, de source sacrée, est la véritable mère de l'héroïsme. Il a montré, en même temps, combien l'action de Jeanne d'Arc fait corps avec cette mission civilisatrice et humanitaire, qui a toujours été la gloire et l'honneur de la France.

×

*Etranger :*

C'est non seulement une idée heureuse — et touchante — mais aussi une idée très pratique que celle qui a présidé à la fondation de la Société *Les Amitiés françaises.* Un groupement de personnalités dévouées à la culture française s'est formé en Belgique, à Liége, où il a tenu ses premières réunions constitutives, il y a un mois.

Les membres fondateurs appartenant au monde des arts, des lettres et de la politique, et parmi lesquels nous citerons MM. Lucien Chainage, avocat ; Iwan Cerf, artiste peintre ; Isi Collin, rédacteur au *Journal de Liége ;* Charles Delchevaline, rédacteur à l'*Express;* A. F. Motte, Marcel Orban et bien d'autres, ont lancé un appel, qui sera entendu, à tous ceux qui, par tous pays, veulent témoigner leur attachement à la civilisation française.

L'élite intellectuelle de tous les temps s'est nourrie des humanités gréco-latines. Les « humanités françaises » en seront le complément. Si le monde antique, en effet, nous a transmis les idées de beauté et d'harmonie, la France a appris le droit aux nations.

*Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.*

Les *Amitiés françaises* veulent défendre partout la civilisation française, et aider à son expansion. Nous ne pouvons que souhaiter de tout cœur qu'elles réussissent dans la noble tâche qu'elles se sont donnée.

×

Il semble ne subsister aucun doute sur l'authenticité de la madone de Sansovino, retrouvée à Venise, dans l'église du Rédempteur. L'œuvre est des plus belles. La madone, assise sur un rocher, tient sur son bras gauche, dans un pan de sa robe, le divin *bambino* endormi ; de la main droite, elle paraît réclamer le silence pour ne pas troubler le sommeil de l'enfant Jésus.

×

Il y a trente ans et plus qu'on

annonce, en Italie, l'apparition du *Nerone*, d'Arrigo Boïto, le célèbre compositeur du *Mefistofele*. Il y aurait enfin quelque chance, paraît-il, que cet opéra fantôme soit représenté au Costanzi de Rome, en 1911, à l'occasion des fêtes cinquantenaires de l'indépendance italienne. Le maëstro en a fait entendre quelques fragments à des intimes. On s'accorde généralement à dire que ce sera un grand succès, et que le *Nerone* l'emportera sur le *Mefistofele*, par l'originalité et l'inspiration. Particulièrement remarquable serait la scène où Néron apparaît, sur la voie Appienne, au milieu des éclairs et de la foudre, pour contempler l'incendie de Rome, et celle où il se prosterne devant l'urne qui contient les cendres d'Agrippine. Le sujet du *Nerone* est le remords éprouvé par le César après l'assassinat de sa mère.

×

Les *Lettres inédites de Carducci* à son éditeur contiennent des confidences douloureuses sur les difficultés de la vie matérielle du grand poète : il ne touchait pour son travail que des sommes insignifiantes, et se condamnait à une existence de galérien. Tel volume ne lui était payé que six cents lire, et encore en deux fois. Il devait disputer pied à pied ses honoraires, et sa gêne était si cruelle qu'à un certain moment il se vit dans la nécessité de laisser protester un billet. On le fait attendre pour les règlements. Il supplie qu'on lui envoie ce qu'on lui doit, ou tout au moins 200 francs. C'est le journal d'un martyr de la littérature.

×

Par décision du grand Conseil de Berne, l'Académie de Neuchâtel est transformée en université. Il y a donc sept universités suisses : Bâle, Berne, Genève, Lausanne, Zurich, Fribourg et Neuchâtel.

×

Verdi écrivait peu. Ses lettres sont rares. On vient d'en retrouver sept, dont l'une est fort intéressante, car il y avoue que sa culture musicale ne fut jamais très développée. « Entendez bien que je dis culture, ajoute-t-il, et non science musicale. Dans ma jeunesse j'ai fait des études sérieuses et prolongées. C'est ce qui me permet de réaliser les effets que l'imagination me suggère. S'il m'arrive d'enfreindre les règles, ce n'est pas que je les ignore, c'est que leur application stricte ne me fournit pas le moyen d'écrire un passage tel qu'il me le faut pour arriver à produire l'impression que je pensais. »

×

Dans les derniers soulèvements en Catalogne, on n'a pas assez fait la part — à côté de la politique — à l'influence intellectuelle, d'esprit très révolutionnaire, qui a été certainement en jeu dans l'affaire. La langue catalane ayant de très proches parentés avec notre provençal, de tous temps les poètes espagnols de cette contrée ont montré un grand enthousiasme pour le *félibrige*. Mais ils y ont vu surtout ce qu'ils voulaient y voir : un mouvement séparatiste. La langue catalane devint un drapeau insurrectionnel. Son plus grand poète actuel Iacinto Verdaguer, se posa en champion de son pays, contre la monarchie espagnole. Un autre poète, Victor Balaguer se fit, aux Cortès, l'ardent défenseur des libertés catalanes. Tous deux étaient enthousiastes du mouvement des *félibres* de Provence. — Et voilà comment, sans le savoir, ni surtout le vouloir, notre bon et grand Mistral fut pour les Calalans un prototype de la résistance nationale, en Espagne.

E. DE MORSIER.

III

# Vers l'Entente Universelle

L'exécution de FRANCISCO FERRER a démontré l'existence d'une conscience universelle. Devant ce dernier *autodafé*, toutes les nations ont fait éclater leur réprobation, et, des bords de la Seine et du Bosphore jusqu'au fin fond de la Perse, des meetings d'indignation ont protesté contre la violation des règles de la justice.

×

Il est question pour la première fois officiellement de la 3e *Conférence Mondiale de la Haye.* Ce fut à la Chambre des députés en réponse à une motion de JAURÈS sur la nécessité d'abaisser des tarifs douaniers, notre ministre des « relations extérieures » promit de soumettre aux puissances un projet d'entente internationale afin que « la vie soit moins coûteuse » aux masses.

×

*Actes officiels de concorde :*

Le traité de navigation entre la Russie et l'Egypte est signé par le tsar. — L'Autriche-Hongrie et l'Italie ratifient une convention ouvrière relative aux accidents de travail. A l'amiable, la Turquie et la Bulgarie délimitent leurs frontières ; un traité d'extradition est adopté ; les agents commerciaux bulgares possèderont le titre de consuls. Le Brésil reconnaît à l'Uruguay le condominium sur la lagune de Mirim, limite entre les deux pays. — La Haute Cour de justice internationale rend son arrêt sur le litige entre la Norvège et la Suède concernant leur frontière maritime. Le tribunal arbitral, après un voyage sur les lieux, s'est prononcé en faveur des prétentions suédoises ; il n'a attribué à la Norvège que Skœttegrand, situé au Sud des territoires contestés. — La Hollande signe un traité d'arbitrage avec l'Italie et un traité de commerce avec la Norvège. — Convention postale entre la Grèce et la Turquie.

×

Une conférence internationale pour la réglementation *du trafic par automobiles* détermine, à Berne, des prescriptions d'ordre général. Les nations sont étiquetées. Lors de leur séjour à l'étranger, les autos, suivant leur pays d'origine, en outre de leurs numéros habituels devront porter des lettres : D, Allemagne ; A, Autriche ; B, Belgique ; E, Espagne ; US, Etats-Unis ; F, France ; GB, Grande-Bretagne ; GR, Grèce ; H, Hongrie ; I, Italie ; MN, Montenegro ; MC, Monaco ; NL, Pays-Bas ; P, Portugal ; R, Russie ; RM, Roumanie ; SB, Serbie ; S, Suède ; CH, Suisse.

×

*Rencontres amicales :*

Devant le monument dû au sculpteur Saint-Marceaux, les délégués de tous les pays commémorent le cinquantenaire de la fondation de l'Union Postale universelle. — L'Argentine envoie à Boulogne-sur-Mer, un détachement de grenadiers du régiment San-Martin pour participer à l'érection de la statue de ce grand américain du Sud, mort en exil après avoir obtenu par ses combats l'indépendance des colonies espagnoles du Rio de la Plata, du Chili, du Paraguay et du Pérou. — Un autel est élevé à la mémoire de Jeanne d'Arc en la cathédrale de Westminster... — Des parlementaires turcs visitent leurs collègues d'Autriche et de Russie.

×

La Société pour l'*échange international des enfants et jeunes gens* a envoyé, cette année, 210 jeunes Français (ou Françaises) à l'étranger. Depuis sa fondation, il y a six ans, 1.573 garçons ou filles ont visité d'autres patries. C'est une des meilleures semences pour la récolte future de l'entente universelle.

×

Une invasion de la France s'apprête : six mille soldats étrangers vont débarquer à Cherbourg et se dirigeront sur Paris où ils seront reçus... par des réjouissances et des banquets ! Ce sont les *boys-scoutts* d'Angleterre — adolescents de 17 à 20 ans, — qui viennent s'exercer en pays ami.

×

*Quelques réunions internationales :* Conférence contre la traite des blanches à Vienne où M. Béranger représente la France ; on y discute les mesures légales et administratives ; on décide la création d'un bulletin international. — A Brême, congrès du Droit Maritime, qui étudie les propositions de l'International Arbitration League votées à Bruxelles.— A Gand, la Fédération des industriels linières est fondée. — A Genève, les Employés de Commerce demandent la fixation de la semaine de travail à 48 heures, l'interdiction de l'emploi des enfants et des « volontaires ». — Les fédérations nationales de Navigation d'Angleterre, d'Allemagne, de Suède, de Danemark, de Hollande et de Belgique se constituent en Fédération internationale, ayant pour but la protection des intérêts des propriétaires de navires.

×

*Le travail pacifiste* continue : Une association « France-Amérique » se fonde pour accroître les rapports cordiaux entre les deux pays » ; M. Hanotaux est élu président. — Pour la première fois une Société pacifiste se fonde en Russie, à Kieff. — A Wiesbaden, est créée une ligue germano-italienne. — Les femmes anglaises veulent contribuer à l'apaisement entre leur patrie et l'Allemagne ; elles constituent *The Women's Anglo-German friendship Union;* secrétaire-générale : miss Alison Garland.

Encore des protestations contre la guerre : celle du synode des Frères Moraves, celle des Bons Templiers à Gloucester ; de 100 mille membres des Sociétés antialcooliques d'Allemagne ; celle de 1.000 délégués des Sociétés Evangélistes ; enfin, celle du Congrès International des Femmes, tenu au Canada, où sont représentées toutes les associations féministes de l'Union.

Léon BOLLACK.

IV

# Autour de la Paix armée

*France:*

Bien souvent, *La Revue* a attiré l'attention sur la nécessité de favoriser par des primes la construction des voitures automobiles pour poids lourds, destinées à être employées en cas de guerre au ravitaillement en vivres et en munitions. Satisfaction partielle sera donnée à ce desideratum par l'inscription au budget de 1910 d'une somme de plus d'un million. Satisfaction complète lui a été accordée sur un autre point : promulgation

d'une loi relative au recensement, au classement et à la réquisition des voitures automobiles. Désormais, l'autorité militaire a le droit d'acquérir par voie de réquisition et dans les conditions générales prévues par la loi du 3 juillet 1877, les voitures automobiles nécessaires au service de l'armée. Tous les ans, du 1er au 16 janvier, a lieu dans chaque commune, sur la déclaration obligatoire des propriétaires, et au besoin d'office, le recensement des voitures automobiles. Puis, du 16 janvier au 1er mars ou du 15 avril au 15 juin, le ministre de la Guerre fait procéder à l'inspection et au classement des voitures automobiles. Les opérations sont effectuées par une Commission mixte composée de : un officier président, un membre civil désigné par le préfet, un représentant du service des mines. Les voitures automobiles reconnues propres à l'un des services de l'armée sont classées suivant les catégories établies au budget pour les achats annuels des voitures automobiles par le Ministère de la guerre. Un tirage au sort règle l'ordre d'appel des voitures en cas de mobilisation. Le contingent des voitures automobiles à fournir à ce moment, dans chaque région, est fixé par le ministre de la guerre d'après les ressources constatées au classement pour chaque catégorie. Les propriétaires des voitures requises recevront sans délai des mandats en représentant le prix (d'après la catégorie et l'ancienneté de fabrication), et payables à la caisse du receveur des finances le plus à proximité.

×

La Commission mixte des travaux publics a donné un avis favorable à la construction d'une route stratégique longeant la frontière française entre la Méditerranée et le lac de Genève et reliant les hautes vallées de la Durance, de l'Isère, de l'Arc, des Dranses. Cette nouvelle route dont le point initial sera Nice et le point terminus Thonon, relève Nice, Puget-Théniers, Guillaumes, Barcelonnette, Embrun, Briançon, Modane, Albertville, Cluses, Thonon. Son développement total ne sera pas inférieur à 450 kilomètres. Un grand nombre d'éléments de cette voie stratégique existent déjà ; il suffira assez souvent de faire quelques raccords ou d'élargir certaines parties. De Barcelonnette à Briançon, il faudra convertir en route carrossable le chemin vicinal du col de Nars et entreprendre le même travail entre le Lautaret et la vallée de l'Arc, par le col de Galibier. C'est surtout entre Modane, Lanslebourg et la haute vallée de l'Isère que s'accumuleront les difficultés, car actuellement le col de l'Iseran n'est franchi que par un sentier muletier et les pentes sont très raides. Les travaux vont commencer incessamment.

×

*Etranger:*

L'Amirauté anglaise vient de subir une transformation, rendue nécessaire par le développement chaque jour grandissant de la puissance navale britannique. Un nouveau « Département » est créé, appelé « Département de mobilisation navale » et placé sous l'autorité d'un officier général, le contre-amiral H. G. King Hall, assisté de deux capitaines de vaisseau et de trois capitaines de frégate. Son rôle sera la préparation de la mobilisation et l'élaboration des plans de guerre. Sous la présidence du premier Lord naval, les officiers dirigeant le département du Naval Intelligence et le département de Mobilisation navale formeront, avec le secrétaire-adjoint de l'Amirauté, le Conseil de guerre naval.

COLONEL DAMIENS.

# ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

## I

### Correspondant

25 Octobre.

Dans les *Préfaces* de *Dumas fils* et *quelques préfaces dramatiques du* XIX[e] *siècle* Jules GUILLEMOT recherche les principes qui ont guidé le travail du grand dramaturge et de quelques contemporains. Dumas apparut comme un révolutionnaire, il est mort dans la peau d'un classique, « classique moderne, évidemment, ayant les idées, les aspirations, le style même de son temps ; mais caractérisé du moins par le respect des règles éternelles que sa jeunesse traitait assez légèrement, et dont son âge mûr a reconnu la nécessité. »

Pailleron, lui, pose en principe qu'il n'y a pas de principes ; il pense qu'une bonne pièce est une heureuse rencontre, une chance, non le fruit d'une étude, le produit d'une réflexion. La question est de savoir si ces affirmations sont sincères. En vérité les bons dramaturges de cette époque ont dû leurs chefs-d'œuvre non seulement à leur talent, mais encore à une connaissance approfondie de la technique et du « métier ». Aujourd'hui les auteurs dramatiques ont beaucoup d'inspiration et peu de science ; c'est pourquoi l'art théâtral se meurt et bientôt n'existera plus, car l'œuvre de théâtre ne vit pas par la suite indépendante et fantaisiste des meilleures scènes, comiques ou tragiques, mais par leur enchaînement, leur lien nécessaire, leur acheminement vers un but déterminé. — E. DE RENTY en une étude sur *l'Union Sud-Africaine* indique comment, il y a un siècle, existaient déjà les bases d'une union entre les diverses colonies de cette région.

### Grande Revue

25 Octobre.

Georges LECOMTE révèle un *Guillaume II* mal connu par ses sujets : On ne lui sait pas gré de ses mérites. C'est un moderniste en politique, un conservateur en littérature, en art. Physiquement même il est tout différent des portraits qui le représentent. « Son visage réel, son expression, son allure ont bien plus de caractère et d'intérêt que ses photographies ne lui en attribuent. Surtout chassons résolument de notre esprit cet aspect bravache et mensonger que tant de portraits ont pu y inscrire ». — *Les idées nouvelles en Chine* sont examinées par LOUIS LALOY et tout d'abord un mouvement d'émancipation féminine dont les premiers symptômes ont été la fondation d'un journal consacré à la dépense des intérêts féminins et de plusieurs ligues où l'on proteste contre l'artifice des « pieds atrophiés. » Mais voici une manifestation bien plus grave encore : c'est, dans la province de Canton, une association de jeunes filles qui ont juré de se refuser à la dure loi du mariage chinois. Tout cela est le résultat des progrès de l'instruction. — Albert LIVET a compulsé les comptes rendus du Congrès de Nantes pour esquisser *l'évolution du parti radical*, qui donne maintenant aux réformes sociales la place prépondé-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, anglaises et américaines, et italiennes* dans notre numéro du 1[er] Novembre 1909.

rante, occupée jusqu'ici par la défense de l'école laïque.

### Mercure de France

1er Novembre.

*Le Roman de la Fille de Mme Roland* est composé de lettres inédites réunies par Danielle PLAN. En 1795, c'est-à-dire peu de temps après la mort tragique de ses parents, Eudora Roland fut mise en pension chez son tuteur Louis Bosc d'Antic, ancien secrétaire de l'intendance des Postes. Bientôt il se sentit pour sa pupille une affection croissante et si profonde qu'il jugea sage de l'éloigner et l'envoya à Rouen. Mais il se mit alors à l'aimer : « il était trop tard ; d'autres influences avaient déjà agi sur Eudora. Sans doute, elle aussi l'avait aimé, mais sans passion, et lorsqu'il lui écrivit pour lui demander d'être sa femme, elle lui fit comprendre qu'elle n'avait plus guère pour lui que de l'amitié ; mais que pourtant elle consentirait à l'épouser pour faire son bonheur. « Si je n'éprouve pas pour toi l'amour que tu as pour moi, tu verras que mon attachement sera sans bornes. » Bosc comprit tout, et ne voulut pas de ce sacrifice ; il décida de s'exiler et sollicita un poste pour aller à Philadelphie. Il partit, en effet, pour le Nouveau-Monde. Quand il en revint en 1799, il épousa une cousine ; en 1806 il était membre de l'Institut. — Henriette CHARASSON termine le portrait de *Jules Tellier*, poète mélancolique et désabusé du XIXe siècle. Le meilleur de son œuvre tient dans *les Reliques, les Notes de Tristan Noël* et *les deux Paradis d'Abd-er-Rhaman*. Son thème principal est : la mort. Il exprime un découragement complet et son ton ironique et las est le reflet d'une lourde tristesse. Pourtant, de ses plaintes et de ses larmes, se dégage une harmonie très prenante, qui fait de Jules Tellier un grand poète.

### Nouvelle Revue

1er Novembre.

Partant de cette constatation que 7 pour 100 des Français ne savent pas signer leur nom, Louis FILHOL est amené, dans l'*Enseignement du peuple*, à faire la critique de notre enseignement primaire et à rechercher les causes du mal. Pourtant la faute n'en est ni aux programmes, qui sont, somme toute, assez satisfaisants, sauf le programme d'histoire, ni aux instituteurs, qui en général accomplissent de leur mieux la tâche qui leur incombe. Ce à quoi il faut s'en prendre c'est « à l'irrégularité de la fréquentation scolaire et au délaissement de l'adolescence ». Or, si beaucoup d'enfants désertent l'école, c'est souvent parce que le pain manque à la maison. Il faudrait donc que la société prît à sa charge la nourriture et le vêtement des petits deshérités, pour leur permettre l'assiduité à l'école. — *La Réorganisation des arsenaux de la marine*, d'après X. X., doit avoir pour base une plus complète division des services techniques et administratifs.

### Revue des Deux Mondes

1er Novembre.

Le marquis de SÉGUR expose dans quelles conditions eut lieu la *disgrâce de Turgot*. Déjà des réformes aussi hardies que l'Edit sur la circulation des grains et l'abolition des corporations avaient causé un vif mécontentement dans plusieurs milieux puissants. Le coup qui ébranla le plus fortement la fermeté du grand ministre fut la retraite soudaine de Malesherbes. Turgot sentit que c'était là « un « pas vers sa propre chute, la ruine « presqu'assurée de ses belles es-

« pérances. Il se refusait, malgré « tout, à quitter la partie, à renon- « cer de soi-même à la lutte. » Il voulut combattre jusqu'à la fin. Louis XVI, qui si longtemps avait soutenu son contrôleur général malgré toutes les attaques, finit par céder aux plaintes incessantes dont on l'accablait, aux machinations qui s'ourdissent journellement à la cour et il révoqua Turgot. — Dans la *crise de l'Etat moderne*, Charles BENOIST étudie l'évolution des corporations ; il fait de l'ouvrier (*l'uomo lavorante*) un être appartenant à une espèce d'homme distincte des autres. L'origine du mouvement corporatif est basée sur un double groupement local et professionnel. Son histoire se divise en plusieurs phases : les corporations se développent, encouragées d'abord par la monarchie combattues ensuite. Puis des mesures légales répétées aboutissent à la réforme radicale de Turgot. La loi *Le Chapelier* vient ensuite et bientôt il ne reste de tout cela que le Tiers-Etat en face duquel la masse des artisans non organisée va se transformer en une classe hostile, début de notre moderne « classe ouvrière » dressée contre le patronat. — Emile FAGUET esquisse la figure un peu effacée de *Michel de Bourges*. Il avait le secret du pathétique et fut même à la tribune un avocat d'assises. « Il a paru moins qu'il n'était » au public de son temps ainsi qu'à la postérité. Pourtant « tout compte fait il est de second ordre » et ne fut jamais un grand orateur. — Pour M. J. Charles ROUX qui traite *des grèves et de l'inscription maritime* les causes du malaise régnant dans la marine marchande sont diverses — mauvais esprit des inscrits, lourdes charges imposées aux armateurs par les lois sociales, rigueurs du tarif douanier, dépendance de quatre ministères et, par dessus tout, les dispositions de la loi sur l'inscription maritime. Les dispositions récentes relatives à la Caisse des Invalides de la Marine sont aussi une des causes du malaise. « Pour alimenter les pensions dites de *demi-solde* la loi impose aux inscrits un versement de 5 % de la totalité des salaires et aux armateurs un versement de 3 %. C'est donc pour les deux caisses une contribution totale de 4 ½ % que le législateur a mise à la charge de l'armement français en sus des sacrifices imposés par l'art. 262 du Code de commerce ». D'autre part le Gouvernement qui aggrave sans cesse les lourdes charges supportées par l'Inscription maritime a supprimé les diverses garanties dont jouissaient les armateurs. Le remède proposé c'est : l'abrogation pure et simple de la loi sur l'Inscription maritime et la liquidation de la Caisse des Invalides. « De cette réforme urgente dépendent l'avenir de notre industrie et de sérieuses économies pour le budget de l'Etat ». — Le Commandant Paul RENARD s'occupe des conditions qui font la *supériorité d'un navire aérien*. Les deux qualités principales sont la vitesse et la capacité de transport. Nos aéronefs français les possèdent au plus haut degré. D'où la conséquence pratique que si pour les dirigeables comme pour les aéroplanes la perfection générale de l'appareil (moteur, hélices, etc.) doit être obtenue, il est pourtant un élément plus important encore : c'est le volume du ballon, qui a une grande influence sur la vitesse ainsi que sur la capacité de transport. Mais il est peu intéressant de constater les résultats obtenus à l'aide de cet auxiliaire trop facile à employer. Le type du navire aérien qui doit le plus nous intéresser » est celui qui disposera de la plus grande vitesse propre.

— *Le rôle politique* et les *survivances de la Compagnie secrète du Saint-Sacrement* sont étudiés par Alfred REBELLIAU.

**Revue de Paris**

1er Novembre.

Félicien CHALLAYE expose la *question du Congo et de l'entente cordiale.* Un mouvement très violent s'est dessiné en Angleterre pour l'obtention de réformes économiques et politiques dans le Congo belge. Une ligue s'est fondée dans ce but: c'est la *Congo Réform Association.* Or la Grande-Bretagne semble avoir montré, ces temps derniers, un certain relâchement dans l'énergie qu'elle mettait à ses réclamations. Et une opinion assez répandue prétend que cette faiblesse est causée par le désir de ne pas désobliger la France. Il est vrai que jusqu'ici la France s'est plutôt solidarisée avec la Belgique. « Il y a lieu, dit l'auteur, d'examiner si notre politique, ainsi dirigée, ne pourrait pas aboutir quelque jour à affaiblir la valeur de l'entente cordiale. » — *Le jeune ménage royal,* dont L. BATIFFOL retrace l'histoire est celui de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. La jeune reine avait su se faire aimer et une tendresse délicate avait succédé dans l'esprit du roi à son humeur détestable. Mais, vers 1622, tout cela cessa, Louis XIII redevint âpre et emporté, et dès ce moment les relations des époux ne firent que s'aigrir. La présence de Marie de Médicis, revenue auprès du roi, acheva de brouiller le ménage.— Charles ANDLER termine son étude sur *Detlev von Liliencron,* le grand poète allemand, mort tout récemment.

## II. — REVUES DIVERSES

**Action nationale**

Octobre.

Léopold EMMEL envisage l'hypothèse de l'*Alsace-Lorraine République.* Il devient certain que le chauvinisme français diminue de jour en jour et qu'il est dès à présent peu probable que jamais les habitants des pays annexés tentent un nouvel effort pour se détacher de l'Empire allemand. Une seule chose soulève le mécontentement, c'est la privation des droits politiques dont souffre le peuple alsacien-lorrain. La création d'une République d'Alsace-Lorraine mettrait fin à cette situation et produirait une détente sur le terrain international, car « la France prendrait bien plus facilement son parti de la situation vis-à-vis d'une Alsace-Lorraine libre et autonome. » —*Les droits du fonctionnaire* sont envisagés par Maurice MANNCREL. Etendant exagérément l'idée de *discipline,* on en est arrivé à confisquer tout droit de libre critique aux fonctionnaires. Mais tout cela est en train de disparaître et au type ancien de fonctionnaire aveuglément obéissant, sans nul souci de l'intérêt public, succède le type nouveau du fonctionnaire préoccupé de l'intérêt public, de la loi et indifférent aux fantaisies arbitraires du pouvoir.

**Revue de Belgique**

Bruxelles (Octobre).

J. LECOCQ compare deux *essais de grève générale,* celui de l'Argentine et celui de Suède. Il oppose le mouvement calme, organisé, correct des Scandinaves aux manifestations dépourvues d'organisation et de méthode des Sud-Américains. En Argentine des grèves

partielles et des grèves générales de 48 heures s'étaient répétées très fréquemment depuis 1902 et pourtant chaque fois elles aboutirent à des échecs. Néanmoins, tout récemment, l'agitation a été renouvelée : elle n'a eu pour résultat que de désorganiser plusieurs métiers et de faire disparaître plusieurs sociétés dont quelques-unes comptaient jusqu'à 8.000 adhérents. En Suède, la dernière grève qui dura quatre mois fut très bien organisée et elle engloba la plupart des branches de l'industrie nationale. Elle s'est terminée par une intervention officielle du gouvernement. Mais à l'heure actuelle tout ce qu'on en peut dire c'est qu'elle n'a nullement amélioré la situation des ouvriers et qu'elle a exigé d'eux au moment de la lutte un sacrifice global d'environ 25 millions par mois de chômage. — Arthur HUBENS commence une étude sur *La Légende d'Orphée et le Drame Musical*. L'auteur traite d'abord des éléments mythologiques puis d'Orphée dans les Opéras de Péri et Monteverde.

### Bibliothèque Universelle et Revue Suisse

(Lausanne) Novembre.

Georges WAGNIÈRE examine la situation faite aux *Lords* par la formation des classes sociales nouvelles. Il considère le violent mouvement actuel de meetings organisés contre l'institution séculaire de cette catégorie de privilégiés. Cette tempête est justifiée, car il est inadmissible, que « dans un pays de suffrage presque universel et de libertés anciennes » la Chambre des lords conserve, au XX$^{e}$ siècle, un privilège politique, et forme une assemblée qui peut annuler les décisions de la Chambre élue par le peuple. D'ailleurs les Lords ont compris qu'un changement s'imposait dans leur assemblée. Et ils se résigneront à prendre l'initiative d'une réforme, plutôt que de s'exposer aux risques d'un assaut révolutionnaire. — Dans *Rousseau intime* Gaspard VALLETTE, montre une silhouette du philosophe aux environs de la soixantième année, après que de nombreuses déceptions l'eurent mené à une incurable mélancolie. Il vivait dans un logis modeste et propre, à un quatrième étage de la rue de la Platrière. Depuis cinq heures du matin, jusque fort avant dans la journée il copiait de la musique. Il s'acquittait de ce travail avec un soin extrême et voulant pour cela être payé un peu plus cher que les autres copistes. Désabusé, il avait reporté sur les animaux sa débordante affection. — Louis LÉGER s'occupe de la *Bulgarie contemporaine* à laquelle est, selon lui, réservé un grand rôle dans la confédération balkanique.

### Revue historique

Novembre.

Louis BATIFFOL dans *Louis XIII et le duc de Luynes* montre quelle vive amitié unissait le roi au duc. A cause de cet attachement, Luynes fut considéré comme le favori, comme l'homme le plus puissant du royaume après le roi. « Or, M. de Luynes, pendant quatre ans, — sur quatre ans et huit mois qu'a duré sa « prépondérance », — n'a été qu'un simple membre du Conseil, sans portefeuille, appelé seulement à donner son avis dans les délibérations ». La vérité c'est que de Luynes était le confident intime du roi, et c'est de là que lui venait son influence, moins grande d'ailleurs qu'on ne l'a cru. — Pierre LEHAUTCOURT termine le récit de la *capitulation de Laon*, en septembre 1870. La ville se rendit sans avoir résisté très énergiquement. Les habitants et le Conseil

municipal affolés ne prêtèrent pas un concours bien sérieux au général Théremin, lequel, d'ailleurs ne disposait pas de moyens de défense suffisants. — Dans *Napoléon et l'abbé Hanon*, G. CANTON retrace la lutte entre un prêtre protestataire en 1807 et le pouvoir impérial. L'abbé fut emprisonné pour avoir refusé de se soumettre aux décrets officiels. Il fut détenu trois ans, à Fenestrelle d'abord, à Bourges ensuite.

**Revue du Temps présent**
Novembre.

Ad. LANNES publie des documents sur *Madame Royale: La fin de sa captivité au Temple*. Après la mort du jeune prisonnier, qu'on suppose être le dauphin, Madame Royale fut traitée avec douceur et avec des égards assez grands. « Pour sa toilette on mit à la disposition de la jeune prisonnière les premières couturières de Paris. » — Dans *une enquête sur M. Claude Debussy et le snobisme contemporain* auprès des musiciens et musicographes les plus en vue, relevons cette appréciation de M. J. CHANTAVOINE : « l'influence de Debussy me paraît être surtout celle d'un coloriste extrêmement subtil, rare et précieux, celle, si vous voulez d'un Turner ou d'un Monet. »

# ANALYSE DES REVUES ETRANGÈRES

## I. — *A* — REVUES ALLEMANDES

**Deutsche Revue** (Stuttgart)
Novembre.

André TARDIEU trace un portrait du *Prince de Bulow*, comme *homme privé et homme d'Etat*. En somme c'est un diplomate, et il a conduit les affaires étrangères comme un diplomate. En cela il mettait de la coquetterie, à arriver à des solutions élégantes et si possible rapides. Sa politique reposait sur quelques axiomes inébranlables : dévouement à l'Allemagne, à sa grandeur et à sa force, mépris ironique de toutes les utopies socialistes, une absolue tolérance sur le terrain religieux. Il sut, enfin, garder durant dix ans la confiance impériale. — Dr GAUPP étudie *la nervosité croissante de notre époque*. Il faut qu'une hygiène sociale bien comprise la combatte. Il y va de l'avenir de la race. — H. DE POSCHINGER termine les extraits de la *correspondance privée de Bismarck*, à Francfort de 1851 à 1858. — Dr HENDERSON donne une très vivante *esquisse d'après la vie, Mark Twain tel qu'il est*. Il montre son inépuisable amour pour les enfants, et décrit sa vie de philosophe humoriste dans sa villa Stormfield, non loin de Redrig (Connectient) à deux heures de chemins de fer de New-York. L'humour de Mark Twain a toujours un fond de bonté. Mais il connaît pourtant la vie, celui qui écrivit un jour : « *La vérité est notre plus grand trésor. Soyons donc économe avec elle* », et aussi l'amère expérience des choses, celui qui disait une fois : « *Ne gaspille jamais un mensonge. Tu ne sais pas quand tu en auras besoin.* »

**Deutsche Rundschau** (Berlin)
Novembre.

ERICH SCHMIDT publie le discours qu'il a prononcé, en inaugurant son rectorat à l'Université de Berlin, le 15 octobre dernier, sur *la personnalité littéraire*. Il constate qu'aujourd'hui la curiosité des critiques s'attache aux moindres détails biographiques des écrivains, et poursuit des recherches jusqu'aux plus infimes documents. Mais le génie intime, l'âme elle-même d'un auteur reste toujours le grand secret de la personnalité. L'auteur reconnaît avec satisfaction, qu'après une période de critiques violentes et de polémiques pénibles, l'atmosphère intellectuelle en Allemagne s'est rassérénée, et se trouve plus propice à une vue nette et impartiale des choses. — Le professeur RICHARD WEISSENFELS prend texte de la magistrale publication du *Schiller*, de *Karl Beyer*, pour discuter les questions les plus importantes qui se posent à nouveau, à propos du 150e anniversaire du poète. De plus en plus, Schiller grandit dans l'affection du peuple allemand, non seulement comme grand poète, mais surtout peut-être, pour avoir été, dans des heures tragiques pour l'Allemagne, l'incarnation de l'âme même de la patrie. Le mérite du bel ouvrage de Karl Beyer, *Schiller, sa vie et ses œuvres*, est de montrer ainsi à la fois l'homme, le poète et le patriote. Et comme il le dit dans sa conclusion : « Sa vie et ses œuvres sont pour le peuple allemand un héritage sacré et indestructible. Mais nous devons toujours le méditer à nouveau, pour le posséder. » — OTTO BASCHIN, dans une étude sur *les buts et les résultats de l'exploration du Pôle nord*, donne une relation complète de toutes les expéditions et efforts tentés vers le pôle, depuis l'antiquité, jusqu'aux derniers *raids* de Peary et de Cook. L'auteur, qui appartient au bureau météorologique de Berlin, ne se prononce pas, d'ailleurs sur la priorité de Cook ou de Peary. Il déclare simplement qu'il convient d'accepter les dires du premier, jusqu'à la preuve contraire qui n'est pas encore faite. — RASCHDAN, d'après les papiers posthumes du Dr BUSCH, continue à examiner *les conférences des ambassadeurs à Constantinople, durant la guerre russo-turque* (1877-78). — FERDINAND LABAN donne un intéressant portrait du *Prince Eugène de Savoie*. Il met en pleine lumière cette belle figure, qui a souffert de l'éclat de celle de Frédéric le Grand. Il reste, avec celui-ci et avec Napoléon, « une des trois natures impériales du XVIIIe siècle ». Il ouvrit le cycle guerrier avec sa première victoire en 1697, et Napoléon le ferma avec sa dernière défaite, en 1815.

**Nord und Süd** (Berlin)
(15 Octobre, 1er Novembre).

Le deuxième fascicule d'octobre contient une curieuse méditation de BERNARD SHAW, sur la *Marche à l'Eglise*. Avec un air d'humour paradoxal, qui cache un grand fond de vérité, le dramaturge et libre-penseur anglais montre l'Eglise comme le dernier refuge actuel pour les esprits délicats d'aujourd'hui. L'édifice où l'on célèbre le culte est vraiment le seul lieu de réunion, de nature esthétique qui nous reste. — Dr de BLENTEN donne les premières réponses de savants et d'écrivains sur l'*usage du tabac et le travail intellectuel*. — Dr BASCHIN soumet à une critique sévère les rapports de *Cook et Peary*, sur leur « raid, au pôle Nord. — H. SPRIERO publie un beau portrait littéraire de *Ro-*

*dolphe Lindan*, à propos de son 80e anniversaire, et B. THRINGER, sous le titre de *Watteau*, quelques pages de fines considérations sur l'art du rococo. — Le fascicule de novembre contient une étude de A. de FLOCKHER, sur *les Japonais comme colonisateurs.* Ils ont accompli déjà de grandes choses en Corée. Le sud de l'île de Zacholin, qui leur a été cédé par la Russie, a passé depuis le mois d'avril 1907, sous une administration civile, qui s'efforce de développer toutes les ressources naturelles du pays. — Suite de l'enquête sur *les fumeurs et le travail intellectuel.* — Dr en philosophie, Marie SCHNETTE donne une iconographie très complète des *portraits de Schiller.* L'auteur cite ceux que possédait Goëthe, entre autres le médaillon génial du grand sculpteur français David d'Angers.

### Mærz (Munich)

1er et 15 Octobre.

Conrad HAUSSMANN adresse une *lettre ouverte à Auguste Bebel*, son collègue de Reichstag, le célèbre chef de la sociale démocratie allemande. L'auteur ne mâche guère ses vérités au socialisme. Il l'accuse, en outre, d'être un bouillon de culture de la haine, et de non voir cette contradiction intime: la richesse du bonheur de l'individu par la destruction du bonheur général. Depuis qu'ils sont acquis au socialisme les ouvriers et les prolétaires ne connaissent plus le rire et la joie de vivre. — Roald AMUNDSEN dans un article intitulé *le premier au pôle nord*, revendique nettement cette gloire pour le Dr Cook. — Karl SCHLOSS étudie quelques *jeunes peintres munichois*, nouvellement arrivés à la notoriété et A. STELZENMULLER rend compte de l'état actuel de la Sicile, qui se remet difficilement des dernières catastrophes. — Dans le second fascicule du mois, R. BREITSCHEID envisage *les luttes constitutionnelles imminentes en Angleterre.* Il constate que le seul obstacle à une répartition plus équitable de l'impôt est dans la résistance des grands propriétaires fonciers, lords et autres (*landlords*), qui détiennent, à eux seuls, plus de la moitié du sol de l'Angleterre (40 millions d'acres sur 77). — H. GAUSS revendique le *droit du fonctionnaire à la libre expression de son opinion*, car en Allemagne, comme chez nous, se pose avec acuité la question du statut des fonctionnaires. Ceux-ci ne veulent pas pouvoir être renvoyés, à cause de leurs opinions de citoyens libres, si on n'a aucun reproche de service à leur faire.

### Sûddeutsche Monatshefte

(Munich) Novembre.

Edouard BERNSTEIN, dans un article sur *la mort de Ferrer et la puissance de l'opinion publique*, montre avec éloquence comment celle-ci s'est affirmée en cette triste circonstance, comme une force avec laquelle il faut désormais compter. On ne peut plus facilement la mépriser. Le parti socialiste, dans tous les pays, s'est dressé contre les bourreaux de Ferrer. Cependant il n'appartenait pas au parti. C'était un farouche individualiste. Il n'attendait rien des organisations, mais tout du libre développement de la pensée individuelle. Mais, d'après l'auteur, le règne de la violence est en tout cas passé. Ni les bombes, ni la dynamite ne sont les vrais moyens d'insurrection. La force de l'opinion publique, toute morale, suffira pour faire réfléchir désormais les gouvernements de réaction. — Dr Max MAMENBRECHER étudie *l'éducation du fonctionnaire.* On com-

prend, du reste, qu'il s'agit pour l'auteur d'éveiller et d'éduquer chez les fonctionnaires les tendances socialistes. C'est, en effet, cette classe, qui par hérédité professionnelle et esprit de corps, reste assez réfractaire aux idées avancées. Pour la gagner à la propagande socialiste, il faudra que les intellectuels s'appliquent, par des ouvrages nécessaires sur l'éducation et la psychologie, à transformer la mentalité actuelle. — Edmond FISCHER dans une étude sur *le devenir socialiste*, enregistre les progrès du parti, et surtout les réalisations qui s'accomplissent chaque jour dans l'état social, préparant ainsi les bases de la société future. Le développement des associations et sociétés, des coopératives de production et de consommation, des assurances, des cantines à l'école, des secours médicaux, etc., autant de bornes franchies, autant d'étapes accomplies sur le chemin du socialisme.

### *B.* — Revues diverses

**Literarische Echo** (15 octobre, 1er novembre), contient des considérations sur *la Scène et le Théâtre*, à rapprocher des deux articles consacrés dernièrement par *La Revue* au triste antagonisme qui règne partout, aujourd'hui, entre l'art et les affaires. L'auteur va jusqu'à comparer la situation actuelle avec la décadence romaine, « Les historiens et les prostituées.» — Karl ZEISS rend compte des plus récentes recherches et études sur *Hebbel*. Sur l'œuvre et l'homme la critique allemande récente s'est beaucoup dépensée ces derniers temps. — Dr BAB donne les résultats d'une enquête auprès des principaux acteurs allemands, sur ce qu'est pour eux *Schiller*. — **Süddeutsche Monatshefte** (Munich) de novembre, contient des pages suggestives de G. KERSCHENSTEINER sur *l'Art, la Morale et les Connaisseurs*, où il blâme, comme immorale, l'impartialité « amorale » des sceptiques. — Paul BUSCHING étudie *le libéralisme en Bavière*. — Dr FAGER rend compte des nouveaux points de vue de la criminologie, et Josef HOFMILLER critique le *Printemps grec* de Gerhard Hauptmann.

## II. — *A.* — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

**Contemporary Review** (Londres)
Novembre.

C. W. EMMET analyse *les opinions de M. Loisy sur la résurrection*. Le professeur s'est efforcé de distinguer parmi des croyances admises ce qui était historiquement, positivement établi, de ce qui ne l'était pas. La prédiction de la mort du Christ est, d'après lui, fausse au point de vue historique; il en est de même de la prophétie de sa résurrection. Si la mort en croix est certainement un fait avéré, on ignora, d'autre part, toujours sa tombe; il s'ensuit que le fait, plusieurs fois rapporté, de visite à son tombeau est faux. M. Loisy, qui ne peut soupçonner les apôtres de mauvaise foi, cherche comment ceux-ci ont été amenés à croire à la Résurrection, devant l'évidence des faits. Est-ce par l'étude des prophètes du Christ ou par la lecture de l'Ancien Testament? Non. Mais la source de ces croyances fut probablement dans les visions de

Pierre, dont M. Loisy étudie le « mécanisme psychique. » — Dans son étude sur *la position sociale des Maoris*, Mabel HOLMES expose que c'est peut-être la seule race de couleur qui soit considérée à l'égal des blancs. D'ailleurs les unions entre Maoris et blancs sont extrêmement fréquentes. Mais de ces mariages naissent des sangs-mêlés, d'un niveau moral assez peu élevé. Les femmes ont une aversion spéciale pour l'état de domestique, et la population entière n'est pas très assidue au travail.

### **East and West** (Bombay)

Octobre.

K.-S. SRINIVASAN s'occupe du *mouvement agricole dans l'Inde.* Alors que par des procédés nouveaux on obtient en Angleterre des résultats excellents, l'Inde s'en tient aux errements d'il y a cent ans et la culture y est mauvaise. En Angleterre le rendement agricole est de 2.275 francs par tête aux Indes il est de 52 fr. 50 par tête seulement. D'autre part les mauvaises méthodes employées aux Indes appauvrissent la terre. Pourtant les fermiers du pays sont courageux mais ils manquent de ressources, ignorent les perfectionnements nouveaux et ne savent pas s'associer. C'est dans cette direction là qu'on devra chercher les remèdes. — H.-V. CHINMULGUND, parlant sur le même sujet, dans *Quelques réformes pratiques et urgentes dans l'Inde*, indique comme remède au malaise agricole un abaissement du prix de location des terres, le travail des femmes et une instruction primaire mieux adaptée aux travaux des champs. Un autre vice de l'organisation Indoue, déjà souvent signalé, est le fonctionnarisme intensif qui sévit sans obstacle.

### **Fortnightly Review** (Londres).

Novembre.

Le D[r] Phil. STEENSBY s'occupe du *rôle des Esquimaux dans les expéditions polaires.* Il estime que dans la récente « lutte du pôle » on a trop négligé le rôle des auxiliaires de Cook, qui appartiennent à une nation fort intéressante par ses qualités particulières. D'un grand esprit pratique, d'une habileté manuelle remarquable, ils savent utiliser à merveille les éléments les plus rudimentaires. Au cours des expéditions ils peuvent construire des huttes très rapidement et très bien. Ils sont aussi endurants qu'intelligents. — *Dans huit mois de la présidence Taft* Sidney BROOKS oppose à la gestion tourmentée et orageuse de Roosevelt la méthode et le calme du nouveau président dont il fait l'éloge complet. Taft va augmenter l'impôt sur les gros héritages et s'occuper de la situation des nègres. C'est un homme de loi qui ne se laisse pas aller comme son prédécesseur à négliger les prescriptions légales. Il a une grande capacité d'administration et son plan de réforme du budget sauvera plusieurs millions par an. D'ailleurs ces différentes qualités lui ont acquis une indiscutable popularité, laquelle lui évitera bien des complications de politique intérieure. — Dans *la Chambre des Communes* AUDITOR TANTUM passe en revue d'une manière un peu satirique les membres les plus influents du grand parlement anglais : la figure la mieux dessinée est celle de Lloyd George, qui malgré ses manières conciliantes, est un redoutable adversaire dans les débats importants. Sa vraie nature est celle d'un démagogue et il sait à merveille détruire l'argument raisonné d'un adversaire. Mais son plus grand talent est celui d'introduire

insensiblement dans ses discours des citations inexactes.

**National Review** (Londres)
Novembre.

Navalis dans la *Trahison en haut lieu* traite de la réduction des armements navals en Angleterre. On a profité de ce que l'attention publique était retenue par les réformes sociales pour laisser l'Allemagne donner à sa marine un essor considérable. Le plan d'outre-Rhin est le suivant: escomptant six années de gouvernement libéral, employer ce laps de temps à l'établissement d'une flotte gigantesque. Avec cette puissance nouvelle, les Allemands pourraient, à l'avènement des Unionistes, empêcher le vote de la Tarif Reform sous menace de guerre. Or les autorités anglaises ont su que ce plan était mis à exécution ; elles ont eu connaissance de l'effort énorme fait par la nation adverse et au lieu d'en avertir le pays, elles ont favorisé la campagne pour la réduction de la flotte. Suivant l'auteur, le plus grand de ces coupables est Sir John Fisher qui, pour conserver sa popularité auprès des libéraux, a préconisé une réforme qu'il savait nuisible à l'empire britannique. — J. Castell Hopkins fait l'éloge de *Sir Wilfrid Laurier*, l'ancien premier ministre du Canada qui fut « un grand canadien », une personnalité très vivante, grand orateur et idéaliste. Il fut un éminent politicien plein de tact et de fermeté connaissant à merveille la psychologie de son peuple.

**Quarterly Review** (Londres)
Octobre-décembre.

Dans les *Etats-Unis vus de l'étranger*, J. T. Morse passe en revue les ouvrages que les Européens ont publiés depuis une vingtaine d'années sur l'Amérique et répond aux critiques essentielles qu'ils renferment. La principale, c'est que le « matérialisme » domine aux Etats-Unis. Le mot est assez vague. Il faut entendre par là l'absence d'intellectualité et d'idéalisme, le manque d'idées générales, la faiblesse de la philosophie, des arts et de la littérature, la préoccupation presque exclusive des biens positifs, du confort et de la vie facile. L'auteur estime que cette opinion est un peu simpliste. Les Etats-Unis ne sont pas aussi médiocres qu'on le dit dans le domaine intellectuel. D'ailleurs, il faut un peu leur faire crédit. On n'improvise pas en de telles matières. — A. Chéradame définit le rôle de *la triple entente : Angleterre, France et Russie*. Elle possède deux moyens de se protéger contre les violences de la politique germanique : le premier est de maintenir ses forces à un niveau suffisant pour parer à toute attaque de l'Allemagne ; le second consiste à exercer une action diplomatique concertée et à développer la maturité politique des Slaves de l'Europe centrale et des Balkans. Elle opposerait ainsi un obstacle insurmontable à la réalisation de la formule pangermaniste : « De Hambourg au Golfe Persique. » L'auteur propose la formation d'une association anglo-franco-russe pour rendre plus efficace la politique de la triple entente.

*B.* — **Revues diverses**

Citons dans **Harper's**, de novembre, un article sur la découverte *d'une antitoxine contre la fatigue* par F.-W. Eastman ; une étude sur le *Siam d'autrefois*, relatant le résultat des récentes découvertes archéologiques, par Charles S. Braddock. — *Le trafic commercial*, par Edward Hungerford.

## III. — REVUES ESPAGNOLES

**Espana moderna** (Madrid).
Novembre.

P. DORADO relève quelques *antinomies de la vie*. L'auteur s'occupe de la faillite de la science proclamée par Brunetière. Il admet qu'elle existe sous certains rapports; mais il ajoute qu'il n'y a pas lieu de s'en alarmer et que tout au contraire, les vrais savants peuvent à plusieurs égards s'en féliciter. L'objet de la science n'est pas, en effet, comme le croit évidemment le vulgaire, de tout expliquer, d'apporter une solution à tous les problèmes, mais de reconstruire constamment ce qui tombe en ruines et par conséquent de se trouver elle-même perpétuellement en travail d'enfantement nouveau. Le monde est sans trève en marche. La science alimente la curiosité de l'homme et ce désir de savoir est la source même de la vie. L'humanité passe dans toutes ses manifestations d'évolution par les trois âges de formation, de coopération optimiste, de scepticisme, et ces trois stades sont aussi ceux de la vie individuelle. Il en résulte forcément que pour beaucoup d'hommes la seule science possible sera, quelque paradoxal que cela puisse paraître, la destruction des convictions successives. Ainsi l'on en vient souvent à se demande s'il ne vaut pas mieux ignorer que savoir, ne pas penser du tout que d'exercer la pensée. Cependant une impulsion inéluctable pousse à marcher de l'avant, à connaître et c'est ce qui constitue l'antinomie. — J. PEREZ DE GUZMAN raconte les premières tentatives d'insurrection qui préludèrent à la révolution Espagnole de 1808. L'âme de ce mouvement fut le comte de Teba, secondé par la comtesse de Montijo, dont la correspondance toute documentaire éclaire d'une manière décisive les événements. Cette correspondance, datée des dernières années du XVIIIe siècle, était restée jusqu'ici à peu près ignorée. — VALERIANO DE LOYA publie les conclusions de son travail sur *Goya*. L'article contient plusieurs lettres du célèbre peintre. Il donne également des détails sur la translation de ses restes en Espagne. — IGNACIO CALVO donne une étude curieuse sur *les femmes de l'empire romain d'après les médailles*. C'est une série de documents iconographiques que les historiens avaient laissés jusqu'ici dans l'oubli.

**Lectura** (Madrid).
Octobre.

GAMAZO poursuit ses fouilles dans les *Recoins de l'Histoire* et notamment dans ceux du XIIIe siècle, qu'il étudie au point de vue de la morale et de l'éducation, en interrogeant le sentiment religieux, tel qu'il se révèle dans la vie de la cour et du peuple. L'autorité royale exerce alors son influence absolue, l'Eglise impose la sainte foi catholique et celle-ci est le fondement de la morale même. Elle ne s'enseigne pas autrement dans les écoles, dans les universités où domine l'omnipotence du clergé. — A. POSADA discute les effets de la *suppression de l'octroi* à Lyon. L'auteur expose les ressources et les charges du budget municipal et montre comment le nouveau système s'efforce de répondre aux exigences, de manière à ne laisser en péril aucun des services de la grande administration urbaine en sauvegardant le mécanisme de chacun de ses rouages

# IV. — REVUES SCANDINAVES

### Gads Danske Magasin
(Copenhague) Septembre-Octobre

L. V. BINCK, à propos de la *Grève générale de Stockholm*, examine les conséquences des grèves et des lock-out. L'Etat à le droit, c'est même d'après lui une nécessité, d'empêcher la cessation du travail ; ce qui suppose qu'il a aussi le pouvoir d'en régler les conditions. Mais en ce cas il doit sévir, aussi bien contre les syndicats de patrons que contre les syndicats d'ouvriers. Les lock-out sont plus redoutables que les grèves. De 1895 à 1903, il y a eu 3.600.000 jours de chômage, 900.000 causés par les grèves, 2.700.000 par les lock-out. — La supériorité de Cook sur Peary et sur les autres *explorateurs du pôle* viendrait, affirme STEENSBY, de ce qu'il avait adopté la manière de vivre des Esquimaux comme de son adresse à se servir d'eux. Nature douce, il a su s'en faire aimer. Il a entraîné deux d'entr'eux jusqu'au pôle. Ce qui les attirait, c'était la perspective d'une chasse au bœuf musqué sur la côte Ouest de la terre d'Ellesmere. — R. BESTHORN fait le portrait du *Roi Georges de Grèce*. Il n'a pas, comme l'empereur d'Allemagne, le goût des attitudes héroïques. Dans les moments les plus critiques, il se montre habillé, non d'un uniforme, mais d'une redingote, comme un homme du monde élégant, le chapeau un peu de côté, tel qu'on le voit passer dans les rues de Copenhague ou à Paris sur le boulevard. Lorsqu'en 1892, deux partis en vinrent aux mains devant son palais, il les pria simplement d'aller se battre ailleurs, ce qu'ils firent. Le jour de l'attentat de la route de Phalère, il protégea sa fille de son corps, puis fit tranquillement cette réflexion sur le meurtrier : « Sa main tremblait ». Il est à la fois diplomate et homme d'Etat ; il a besoin de mettre en œuvre toutes ses qualités pour surmonter la crise que traverse la Grèce.

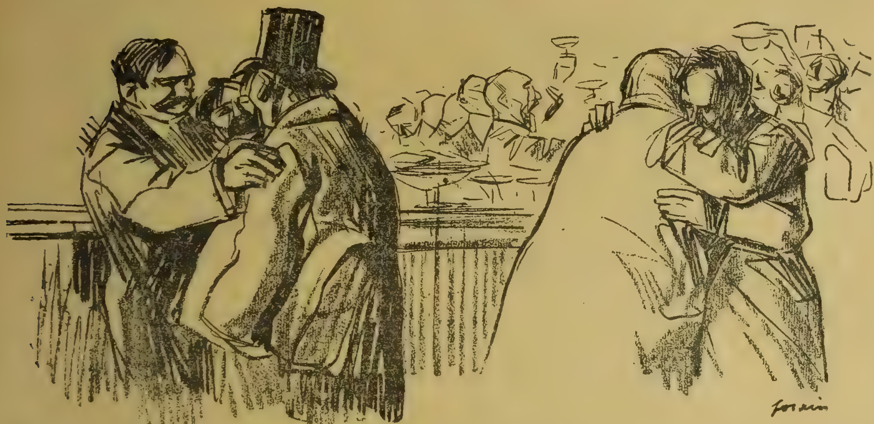
### Tilskueren (Copenhague)
Septembre-Octobre

Karl LARSEN rappelle la conduite honorable des *officiers danois en 1864*. Le rapport du grand Etat-Major prussien, après avoir, sans pitié, montré les fautes du commandement, ajoute : « Il faut reconnaître d'ailleurs que les officiers danois savaient, souvent par le sacrifice de leur personne, animer et maintenir la force de résistance de leurs troupes. » Il y a eu, dans la population, un peu de défaveur jetée sur les officiers. Un petit livre, *Mémorial des officiers tués en 1864*, qui vient de paraître, montre combien était peu fondée cette opinion. Les officiers danois ont été tués dans une proportion de 2,79, les sous-officiers de 1,78 et les soldats de 1,23, tandis que les officiers allemands périrent dans une proportion de 2,61, les soldats de 1,15, et dans la guerre de 1871, de 2,75 et de 1,25. — August WINMER fait, au point de vue de la *psychiatrie*, une étude du dégénéré appartenant au type menteur qu'Ibsen a peint dans Peer Gynt et Hjalmar Ekdal. Il l'a décrit avec exactitude, mais ne l'a pas compris, parce qu'il ne l'a pas regardé, comme un malade, mais comme un coupable. Alphonse Daudet a apprécié avec plus de justice son Tartarin de Tarascon, le menteur instinctif.

# CARICATURES DE LA QUINZAINE

**Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

## En France

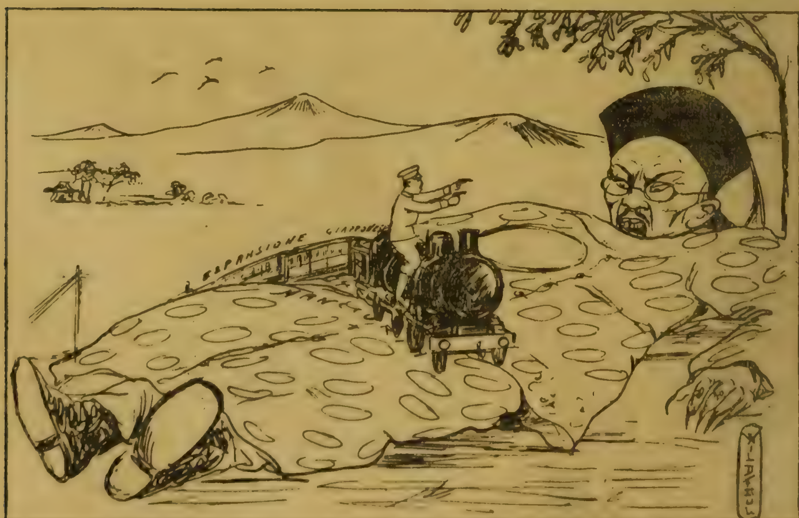


*Figaro* (Paris). Dessin de Forain — La réforme électorale à la Chambre : — Avouez que vous êtes heureux de conserver votre scrutin ? — Que voulez-vous ? Le scrutin de liste, c'est pour mon groupe ; l'arrondissement, c'est pour ma famille.

*Le Courrier Français* (Paris). Dessin de Willette. — L'ouvrier : Mais ben sûr que j'travaille... à ma ruine!




*Mucha* (Varsovie). — *Le Général Jeune-Turc* : Il faudra corriger les deux gosses. — *La Jeune Turquie* : Laissez-moi faire l'ordre à l'intérieur, nous irons ensuite balayer au dehors.




*Pasquino* (Turin). — Le colosse chinois commence à se sentir ennuyé par l'expansion japonaise.

*Simplicissimus* (Munich). — Tout Berlin a vu Zeppelin, sauf ceux qui avaient les meilleures places, (Allusion à la servilité des courtisans de Guillaume).




*Tokio-Puck.* — Le froid polaire entre les deux explorateurs continue.



*Kalem* (Constantinople). — La caravane des souverains déchus : *Le roi de Grèce :* Une minute je vous prie...

## Choses Anglaises



*Kalem* (Constantinople). — La protestation des jeunes Egyptiens contre l'occupation anglaise — ou les fourmis devant les Pyramides.



*Sunday Times* (Johannesburg). — Les peuples sud-africains reçoivent enfin leur grande charte.

*Le Gérant :* JOST FISCHER.



# Parmi les Saints et les Possédés à Paris

## INTRODUCTION

*Presque tous les humains ont un penchant invincible pour la « Religiosité ». Le sentiment de l'Au-delà nous trouble et nous attire. Lorsqu'il ne se trouve pas canalisé par des croyances dogmatiques, il s'efforce de se tracer lui-même ses propres sillons. Plus souvent il divague. D'où les petites religions d'à côté, les sectes et dissidents sans nombre qui se rattachent aux doctrines établies, ou s'en détachent, avec discrétion ou fracas.*

*Dans toutes ces créations religieuses, produit de la pensée réfléchie ou de la « cérébration » inconsciente, se révèle l'âme contemporaine avec ses souffrances, ses doutes et ses espérances. Elles ouvrent des grandes et des petites fenêtres sur l'état de notre conscience. Elles méritent, par conséquent, d'être étudiées avec soin, par les zélés des religions, les curieux de la psychogie collective, de même que par les médecins de l'âme.*

*Souvent erronées, ces doctrines religieuses émanent aussi, parfois, de l'esprit divin de l'homme.*

*Sublimes ou naïves, professées par des « saints » ou par des « possédés », dans le sens moderne de ce mot, elles forment un des chapitres les plus passionnants de l'évolution incessante des croyances.*

***

*Mais comme elles réflètent les mouvements les plus intimes de notre conscience, elles demandent à être considérées avec la délicatesse et cette divination subtile qui caractérisent la compréhension féminine. C'est la raison qui nous a fait confier cette tâche, difficile entre toutes, à Mme Philippe de Néry.*

*Nos lecteurs subiront, nous en sommes certains, le charme qui se dégage de ce « pèlerinage » à travers les chapelles et « croyances à côté », en compagnie de cet écrivain exquis qu'est Mme Philippe de Néry. Romancier des plus distingués, sous le nom de Marylie Markovitch, auteur de ce beau livre* Le Dernier voile, *poète des* Cloches du Passé, *recueil qui fut couronné par* Femina, *notre collaboratrice s'affirme, en même temps, un esprit grave, préoccupé des questions religieuses de notre temps. Elle a long-*

*temps voyagé en Asie. Possédant plusieurs langues orientales, elle y a étudié à fond la rénovation religieuse.*

*Quelle jolie école préparatoire que l'Orient, pour comprendre la complexité douloureuse de nos âmes modernes, remplies des sensations du boulevard, et nourries des déceptions de toutes les religions, de tous les peuples et de tous les siècles!*

***

*Ce titre : « Les Saints et les Possédés » évoquera dans l'esprit de nos fidèles lecteurs et amis, une autre série d'études, parues ici même* (1). *L'auteur de ces lignes s'y était efforcé de faire revivre les images touchantes et attrayantes des saints et des possédés modernes de l'Occident, et surtout de l'Orient, personnages adorables échappés du monde des saints, ou des maisons des pauvres d'esprit. Les uns et les autres réussissaient, pourtant, à enflammer les imaginations les plus rebelles et les plus prosaïques de notre temps. Tel ce doux Schlatter, simple illuminé, qui entraîna derrière lui des milliers de colons des Etats-Unis, fascinés autant par ses miracles que par sa folie. Dans cette riche galerie des esprits représentatifs de nos croyances suraiguës, on trouvera certainement des âmes d'élite. On y rencontrera aussi maints représentants de la psychologie morbide!*

*Il en est des grandes comme des petites religions. De même que dans les chefs-d'œuvre de l'art, on y découvre surtout ce que notre âme y apporte. Jérémie, en voyageant dans l'ancienne Egypte, se montra indigné devant les dieux à tête de chacal ou d'épervier. Les confessions si touchantes des morts consignées dans les plaintes des papyrus : « Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas été oisif ! Je n'ai pas fait pleurer ! » lui arrachaient des cris de colère et de mépris. Hérodote, qui y est allé un siècle plus tard, n'a également rien su comprendre à tout ce monde troublant de sépultures mystérieuses, à des théories de morale vieilles de quelques douzaines de siècles, et à la révélation, dont est imprégnée la terre des Pharaons. Jérémie, impassible avant la sécheresse et la dureté de son Jehovah; Hérodote, auquel échappaient la sensualité et le manque de sens moral de ses dieux immortels qui, d'après Xénophane, pratiquaient le mensonge et le*

(1) Voir *Parmi les Saints et les Possédés* par JEAN FINOT, *La Revue* (Ancienne *Revue des Revues*), nos des 15 septembre, 15 octobre et 1er novembre 1895 ; 1er mars, 15 octobre et 1er décembre 1896. Tous ces numéros sont épuisés et n'ont jamais été réimprimés.

*vol, secouaient leur tête avec effarement devant les symboles égyptiens.*

*Mais Platon, lui, a saisi l'harmonie d'une trinité divine, incarnation sublime de « Celui qui est seul, s'engendre lui-même, et qui était, alors que rien n'était ».*

*Pour maints Jérémie, Mme de Néry, j'en suis convaincu, rencontrera parmi les lecteurs de* La Revue, *encore bien plus d'âmes compréhensives qui suivront avec curiosité et sympathie les manifestations religieuses de nos jours, car ces révélations sur les « Saints » et les « Possédés » de Paris offriront une saveur toute particulière. Ils semblent porter en eux tous les problèmes douloureux de notre époque. Dans leurs doctrines, de même que dans les cultes auxquels il nous sera permis d'assister, on percevra souvent des lueurs révélatrices qui découvrent des coins obscurs de l'âme où sommeillent notre foi blessée ou nos espérances déçues...*

NOTE DE LA RÉDACTION.

## A. — L'EGLISE DU PARACLET.

*Lady Caithness et les Evêques du Paraclet. — Une initiation au* XX^e^ *siècle. — Notre Dame le Saint-Esprit. — Grandes ambitions d'une Petite Eglise.*

### I

Une scène étrange avait lieu en l'automne de 1889, chez Lady Caithness, duchesse de Pomar.

Reconstituez le décor : La pièce est sombre, intime et secrète. Une veilleuse, dont la lueur intermittente traverse par moments l'obscurité de rayons furtifs, exhale, devant le portrait à peine entrevu de la reine Marie Stuart, son âme parfumée. Les meubles rares, ornés d'attributs occultistes, dessinent de fantastiques silhouettes d'oiseaux, d'anges ou de démons. La ligne sévère des murs monte, puis s'incurve pour décrire au plafond d'archaïques voussures. Une tenture lourde, aux plis rigides, sépare de la bibliothèque le mystérieux oratoire.

Au centre, une table de vieux bois massif, aux pieds tordus en spirale figure assez bien un sphinx au large dos, accroupi sur le seuil d'un temple. Elle garde, en effet, cette table, l'énigme que, tout à l'heure, le geste évocatoire dévoilera.

Personne dans la pièce ; pourtant l'ombre et le silence semblent vivants. On y croit deviner la secrète palpitation de l'invisible ! La lueur sans cesse brisée de la veilleuse y rôde comme une âme

en peine, s'accroche aux angles, fait luire les cuivres, allume sur les lèvres de la royale effigie un sourire vite éteint... Dans la bibliothèque, derrière la tenture, la pensée des siècles qui dort entre les feuillets des vieux livres se réveille... D'invisibles ailes traversent la nuit...

Qu'est ce lieu? Le fatidique retrait d'une nécromancienne? La chapelle d'un couvent, dont toutes les nonnes furent damnées? Qui, de Jésus ou de Satan, va-t-on invoquer ici ?

La tenture se soulève... un froufrou de soie frôle les dalles... Lady Caithness entre. Un grand d'Espagne, un gentilhomme français, six mystiques étrangères et, avec elles, M. Jules Doinel, archiviste d'Orléans, se pressent autour de la célèbre théosophe-occultiste.

En cette soirée, mémorable dans les annales du Gnosticisme, il ne s'agissait de rien moins que de faire revivre avec ses enseignements, son culte, sa hiérarchie, la vieille « hérésie » condamnée par les Conciles, livrée au bûcher par Philippe le Bel, traquée en la collectivité albigeoise; mais qui, sourdement, chemina, poussant ses ramifications chez les Mormons et chez les Quakers, et jusque parmi les Jansénistes de Saint-Cyran et le Quiétisme de Mme Guyon.

Un puissant médium allait servir d'intermédiaire entre les assistants et les Evêques du Paraclet, vaincus autrefois par Simon de Montfort.

Soudain, après une invocation mentale, la table frémit !... Le médium fait signe à Lady Caithness. La noble dame saisit la baguette évocatoire, la promène sur le cadran alphabétique et épèle cette phrase : « *Préparez-vous ! Bientôt les Evêques du Saint-Synode albigeois de Montségur vont venir!* »

Des étincelles jaillissent en gerbes des murs de l'oratoire... le portrait de la reine Marie s'anime... les mystiques étrangères pâlissent... Un nouveau silence plane sur la pièce enchantée...

Bientôt, un rythme lent et doux monte de la table sybilline ; la baguette magique court sur le cadran et la duchesse de Pomar recueille cette affirmation sensationnelle : « *Guilhabert de Castres, évêque de Montségur, et les quarante évêques du Haut Synode du Paraclet sont ici !* »

Un frisson secoue l'assistance... L'invisible s'est manifesté !... D'ailleurs, nul besoin de rapprochement, malgré l'exiguité de l'oratoire. Du Plérôme où ils résident, Messieurs du Saint-Synode descendaient avec leur corps astral, lequel, comme chacun sait, échappe aux vulgaires lois de la pesanteur qui régissent nos misérables corps terrestres. Aucun des assistants ne les voyait de ses

yeux de chair ; mais tous étaient prêts à se porter garants de leur présence.

L'évocation commença. C'est Gilhabert de Castres qui parlait.

« *Nous sommes venus à vous des Cieux empyrées, ô nos biens-aimés! Toi, Valentin* (J. Doinel), *tu fonderas l'Eglise du Paraclet, et vous l'appellerez Eglise gnostique. Tu auras HELENE comme esprit assistant. Elle sera ton épouse mystique.*

« *Vous prendrez pour évangile le quatrième, celui de Jean ; c'est l'évangile de l'amour.*

« *L'assemblée se composera de Parfaits et de Parfaites. L'Esprit-Saint vous enverra ceux et celles qu'il doit vous envoyer.*

« *Vous ferez revivre les trois sacrements gnostiques :* le CONSOLAMENTUM *ou imposition des mains;* la FRACTION DU PAIN, *par laquelle vous communierez avec le corps astral de Jésus;* l'APPAREILLAMENTUM *qui vous réunira à la grâce divine.*

« *Vous rétablirez la hiérarchie et les six degrés de l'initiation fixés par le premier Valentin.*

« *Que le Saint Plérôme vous bénisse ! Que les Eons vous bénissent ! Nous vous bénissons comme nous bénissions les martyrs du Thabor pyrénéen* ! »

## II

Le récit de cette fantastique soirée me revint à l'esprit lorsqu'un matin je reçus l'invitation inattendue d'assister à l'inauguration d'un temple gnostique.

L'Eglise du Paraclet avait donc prospéré depuis les réunions chez la duchesse de Pomar, époque déjà lointaine ?

Le mince carton portait : «... traverser une petite cour... descendre douze marches... Un frère se trouvera à la porte pour recevoir les assistants... »

Ces douze marches me hantaient. Elles conféraient à l'invitation une allure quasi suspecte qui renouvelait pour moi le frisson secret des mystiques étrangères de Lady Caithness ! Comme dans l'oratoire désormais fameux, les quarante évêques du Paraclet allaient-ils se dresser parmi les Parfaits et les Purs ?

On n'est pas en vain fille d'Eve : je marchai sur mes appréhensions et mes scrupules.

C'est là-haut, dans une des rues léthargiques qui s'accrochent aux flancs de la montagne Sainte-Geneviève. Les douzes marches s'étagent, en pente douce, dans la pénombre d'un long corridor. La cour présente les rassurants mais un peu prosaïques aspects de la vie familière : une femme étend du linge sur des cordes, un homme pique avec une grande aiguille des tampons de laine sur la

toile d'un matelas. A toutes les fenêtres pépient, dans des cages minuscules, des oiselets. Dans un angle de la cour deux tourterelles roucoulent, en alternant de courtoises révérences.

A ces humbles entours, on se croirait plutôt à une réunion secrète de premiers chrétiens dans une pauvre rue de Suburre, que chez les héritiers des prêtres d'Isis, des hiérophantes éleusiniens, des Chevaliers Templiers et chez les élus de la duchesse de Pomar !

Le « frère », imberbe, et si long, si long qu'il semble justement fait pour aller décrocher au ciel des vérités... ou des étoiles, vient à moi, serrant, comme St-Pierre, une clé sur sa poitrine. Il entr'ouvre une porte, m'y pousse doucement... L'obscurité presque complète qui règne à l'intérieur du temple, me cloue, hésitante, sur le seuil.

Sur une table, tendue de noir et recouverte d'un lin pur, une lanterne sourde est posée. Par opposition avec les ténèbres ambiantes, elle éclaire intensément le visage du patriarche, Synésius, alias Fabre des Essarts, successeur de Valentin (Jules Doinel) au siège primatial. A cette lueur, le patriarche gnostique, assis devant la petite table, apparaît vêtu de blanc, coiffé du claft égyptien, aux pans retombants, vénérable avec sa barbe de neige et sa pâle figure d'ascète. L'anneau d'améthyste allume à son doigt le mauve éclair de la dignité épiscopale.

C'est jour d'initiation aussi. Six néophytes entrent, les yeux bandés, les mains liées d'une corde. Pourquoi ce bandeau, ces liens?... O profanes! n'est-ce pas ainsi que se présentaient devant l'hiérophante les futurs initiés aux mystères d'Eleusis?

Pauvres mystères que ceux-ci où tout manque : la calme plaine éleusienne ceinturée par la mer bleue, le temple de marbre aux lignes impeccables, l'hiérophantide couronnée de narcisses et le chant psalmodié des femmes qui, les cheveux dénoués, un thyrse à la main, parcouraient le Bois sacré !

A cause de la vision grandiose tout à coup surgie, cette restauration falote des mystères de la Grèce sacrée m'apparaît comme une pauvre petite chose, caduque aussitôt que née !

Le « frère », qui répond au nom mystique de Palingénius et joue le rôle du héraut sacré, conduit l'un après l'autre les *initiés* en les guidant par la main. Le patriarche se lève. D'un geste il fait dénouer le bandeau et les liens, emblèmes de l'aveuglement et de l'ignorance que l'initiation va dissiper.

Une femme est parmi les Initiés; une femme, future prêtresse du Paraclet, peut-être, en cette Gnose que le symbole de Sophia domine tout entière.

Le patriarche, dont le chevrotement un peu sénile s'harmonise avec cette contrefaçon mort-née des antiques mystères, déroule le mythe bizarre et charmant !

Notre monde imparfait, périssable, n'est pas l'œuvre de Dieu, mais du Démiurge, et les Ames y sont emprisonnées en expiation d'un crime primitif. Sophia, la pensée silencieuse, tourmentée du mal de connaître, s'est élancée vers l'infini. Une chute profonde a été la conséquence de son audace. Désormais liée à la matière, elle erre à travers la multitude des formes en exhalant sa plainte. Mêlée à notre argile, elle y entretient, telle une flamme sainte, la nostalgie de la Patrie perdue :

*L'homme est un dieu tombé qui se souvient des Cieux !*

Après la faute, Dieu a eu pitié. L'Eon-Christos, le verbe divin, se fait homme et rend Sophia repentie à sa céleste origine. Remontée au Plérôme, « indivise en son essence, quoique fragmentée en son action », Sophia ne cesse de se manifester dans notre monde maudit.

Elle est la nymphe mystérieuse qui, dans le bois d'Aricie, dicta ses lois au sage Numa ; la Diotime qui conférait à Socrate l'initiation aux divins préceptes de l'amour et de la beauté. Simon le Mage la découvrit, cachée il est vrai sous le nom d'Hélène parmi les prostituées de Tyr, mais c'était pour y symboliser la Brebis perdue ! En la personne de Pudentille, elle inspire Apulée et, plus tard, se révèle aux Cathares sous les traits héroïques d'Esclarmonde... Aux âges gothiques, alors que l'influx démoniaque envahissait les monastères, affirment les Gnostiques, elle fut cette céleste Jeanne d'Arc, docile aux ordres divins, dont Rome elle-même a reconnu la sainteté ! Dans des temps plus proches, elle s'incarna en cette exquise Mme Guyon qui rayonna sur la pensée de Fénelon et elle habita l'âme de la toute pieuse Jeanne de Chantal dont François de Sales fit son épouse mystique.

Elle est la Vierge de Lumière, le Paraclet, troisième hypostase divine de la Trinité, la douce Notre-Dame-le-Saint-Esprit. Elle reviendra sur la terre en toute sa plénitude, Messié d'amour, chargée de parachever l'œuvre du Père et du Fils, et la Gnose vit dans l'attente de son glorieux avènement

Théophanie de la femme, où le théologien s'élance bien au delà de ce que les féministes les plus hardis ont osé rêver !

D'ailleurs, dans la théogonie gnostique, les Eons, qui ne sont que les idées-principes au sens platonicien, ne vont jamais seuls. Chaque dieu est accompagné de son parhèdre féminin. Ils sont

« ces deux qui vont ensemble », à jamais inséparables, que Dante nous a montrés dans son Enfer.

La lumière s'est faite ; le sanctuaire se révèle tendu de rouge et de noir, la hiérurgie commence. Le patriarche, revêtu de la chape violette, ornée du tau égyptien (T) prend le pain et la coupe, les bénit... Dans le silence de la chapelle, arrive de la cour jusqu'à nous le roucoulement des tourterelles prisonnières. A travers les modulations de leur plainte, je devine le doux renflement de leur cou passionné. Cette voix gémissante, qui alterne avec les couplets grecs et français de la liturgie, emprunte au lieu et à l'heure un pénétrant symbolisme. Même retombée aux médiocres réalisations de notre époque, cette religion de la femme reste émouvante, tel un bijou délicat et démodé, ciselé par un artiste ancien pour une jeune fille d'autrefois. A cause de ces colombes qui roucoulent dans la cour de ce petit temple sans style et sans art, mon esprit évoque les vierges qui s'en allaient par couples, sous leur péplos blanc ou leur tunique safranée, offrir, avec la primeur de leur adolescence, des colombes à l'autel de Kypris. Les souvenirs païens se mêlent étrangement au mythe gnostique. Pourquoi non ? Les oiseaux chers à Kypris ne sont-ils pas l'emblême du Paraclet ? Toute l'épopée mystique de la femme, d'Aphrodite à Sophia, évolue autour de l'oiseau divin.

## III

L'Eglise gnostique, qui affirme sa foi en l'Eon-Christos, n'a cependant pu réaliser la parole évangélique : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. » Une lettre m'est venue de Jean II, M. Bricaut, patriarche du « gnosticisme universel de Lyon ».

Comme l'autre Eglise, d'ailleurs, celle-ci n'a d'universel que le nom !

« Le Gnosticisme, m'écrit Jean II, était organisé sous forme d'Eglise bien avant le rite Valentinien, restauré chez Lady Caithness, duchesse de Pomar. L'ordre des Templiers consacra primat de l'Eglise gnostique johannique ou *maçonnique*, le 4 mai 1831, l'abbé Châtel, dans la loge de Saint-Jean à l'Orient de Paris. Fabré-Pallaprat, grand-maître de l'Ordre, lui imposa les mains.

En 1900, le gnosticisme maçonnique s'alliait aux Valentiniens, mais pour peu de temps, le concile de Toulouse, de 1903, consacra cette fugitive union. Bientôt après, le docteur Fugairon, de Lyon, coadjuteur sous le nom mystique de Sophronius, formait avec tous les rites gnostiques — le Valentinien excepté — l'Eglise gnostique de Lyon, qui n'a pas encore de succursale à Paris. »

Tristesse de constater partout la fragilité de nos pauvres réalisations humaines !

Malgré les persécutions du passé, les incertitudes du présent les défections et le schismes, la Petite Eglise gnostique valentinienne rêve un glorieux avenir. En faisant sa déclaration au gouvernement de la République en qualité d'association cultuelle, au mois de décembre 1906, elle s'est hypothétiquement réservée pour la célébration de ses rites, l'église de St-Etienne du Mont au cas où l'Eglise catholique viendrait à l'abandonner ou à en être dépossédée.

L'office s'achève. La femme que le patriarche vient d'initier est debout parmi les hommes. Un grand respect l'entoure. Un rayon de lumière flotte autour de ses cheveux bruns, ajoute un peu d'idéal à son costume, trop moderne dans cette ambiance et ce décor. Et je songe, si les rêves ambitieux de la Petite Eglise se réalisaient, à ce qu'il y aurait de *bien parisien* dans ce spectacle: une femme, héritière des Hélène et des Esclarmonde, la Sophia terrestre, rendue au sacerdoce, coiffée du claft, vêtue de la chape liturgique, consacrant l'hostie de la Gnose dans l'église au beau jubé, tout imprégnée déjà d'une présence féminine, celle de Geneviève, patronne de Paris.

Je quitte le sanctuaire où, sur les tentures rouges, vacille la flamme des cierges qu'on éteint... Dehors, un gai soleil rôde à tous les coins de la petite cour... Et, couvrant presque le mélancolique roucoulement des colombes, de toutes les cages s'élève le gazouillis des oiseaux chanteurs, ces divins initiés de la joie et de l'amour !

## B. — Les Irvingiens.

*La froideur rituelle d'une Petite Eglise. — Berlin, l'inattendue « cité de Dieu ». — Irving et les prophétesses: Marie Campbell et Miss Hall. — Un culte qui se défie de la Femme.*

### I

Passer de l'Eglise gnostique aux Irvingiens, c'est se transporter brusquement de l'équateur aux glaces du pôle, d'un jardin de féerie et d'amour à quelque morne solitude de sable, des rêves de la mysticité aux manifestations d'un ritualisme correct.

Rue François-Bonvin, une grille, devant laquelle s'entr'ouvre à peine une petite porte, protège une église, d'allure protestante.

L'intérieur du temple est froid et comme engaîné de silence.

Non de ce silence ouaté qui est un des aspects les plus passionnant du mystère, mais du silence des lèvres trop fines qui se pincent sur un secret : une église pour vieilles filles longtemps macérées dans les rigueurs du célibat. Ce n'est pas ici, bien sûr, que Madame Bovary donnerait ses rendez-vous !

Les murs sont nets, sans statues, sans gravures, sans symboles. Seul, le dessin symétrique des pierres, dont un trait noir simule les rectangles sur la blancheur de la chaux, monte, monte, monotonement pareil, jusqu'aux voûtes, en arc brisé, qu'on a de la peine à s'imaginer gothiques tant elles enferment de sécheresse et de froideur. Et l'on s'étonne presque de n'y pas voir retomber en stalactites les pensées congelées des fidèles !

Clarté, blancheur, uniformité, rectitude !

Ni vitraux, ni colonnes, ni bas-côtés. Le long de la nef, des bancs de chêne. A leur dossier, accrochés à un clou par un petit anneau de cuivre, des coussins rouges, pour les genoux. Au fond, un étroit autel, sans chandeliers ni candélabres, égayé à peine par deux vases de fleurs blanches et de marguerites jaunes. Mais, ici, les fleurs mêmes sont sans parfum ! Devant le tabernacle, une veilleuse grelotte dans son enveloppe de verre rouge.

Nul grain de poussière ne rôde, nul effluve d'âme non plus. Des âmes de femmes, de Françaises peuvent-elles vraiment s'épancher sur ces dalles, entre ces bancs de chêne, sous cette clarté trop crue, dans ce décor trop froid, parmi ces choses trop nettes et trop neuves ?

J'ai eu tant de peine à le croire que j'ai voulu revoir le temple, non plus vidé de son âme, mais avec la foule des fidèles groupés au pied de l'autel.

Pour y revenir, j'ai choisi la fête religieuse la plus gaie, la plus claire, la plus populaire aussi de l'année : celle de Pâques. Dans les rues, le matin pimpant riait aux lèvres des femmes, embaumait avec les gerbes de jacinthes nouvellement écloses, que les bouquetières ambulantes promènent à travers la cohue. Des carillons joyeux s'échappaient à toute volée des églises ; l'ivresse de deux jours de repos pétillait dans tous les yeux, gonflait toutes les poitrines. Rue Lecourbe, une petite marchande de violettes s'approcha de moi : « Pour m'étrenner, petite Madame ! » me dit-elle, avec un séduisant sourire.

J'achetai le bouquet et entrai dans l'église irvingienne avec, au corsage, cet épanouissement printanier.

Tout de suite, à cause de l'exquis arôme sans doute, des yeux

se tournent vers moi, désapprobateurs. — O Dieu, si vous avez créé les fleurs, leur parfum vous peut-il être une offense? — Pour ne pas choquer des convictions sévères mais, après tout, respectables, j'arrachai de mon corsage et froissai dans mes mains les douces exilées du printemps.

L'église est pleine, hommes, femmes, enfants mêlés et confondus; mais, en dépit de la solennité merveilleuse, elle a gardé son aspect austère et compassé.

On célèbre l'office de Tierce qui précède la Cérémonie Eucharistique. Sur la limite du chœur, deux pupitres, revêtus de velours rouge frangé de rouge et d'or, supportent le livre des Epitres et celui des Evangiles. Un peu en arrière, une table, destinée aux vases sacrés, rappelle, plus humblement, la table des pains de proposition du rite hébraïque.

L'assistance est grave, mais sans émotion. Cette « âme des foules » dont notre littérature contemporaine a fait un si copieux usage y est réduite au minimum. Chacun, ici, s'applique à suivre sur son livre les versets écrits en français et psalmodiés, mais nul ne semble aller au delà de la lettre, pénétrer jusqu'à l'esprit. Ces femmes, modestes d'attitudes et de vêtements, petites bourgeoises venues de tous les coins de Paris; ces hommes qui s'assemblent là pour prier, ont certainement de la Vie et de l'Au-delà une autre conception que nous. Ce sont des âmes méticuleuses et droites. Elles ont discipliné leur idéal. Pour leur ciel, comme dans leurs églises, elles doivent rêver d'une place assurée sur un banc de chêne luisant ! Leur extase même y sera précise et circonscrite comme leurs aspirations d'ici-bas.

## II

A mon côté, une bonne vieille, en cheveux gris et bonnet noir, chantonne les versets du livre. Je la regarde et je l'écoute avec sympathie. Son vieux visage évoque pour moi la lointaine vision des femmes de ma province, aux vêtements quasi monastiques et qui, le dimanche, à l'église, s'appliquaient à psalmodier avec le prêtre, et sans les comprendre, les versets latins du *Te Deum* ou du *Magnificat !*

Je saisis, pour l'interroger, un arrêt propice entre deux psaumes.

— Votre Eglise n'est pas une secte protestante ? demandai-je.

Elle me regarde, étonnée que j'ose mêler une question presque profane à la divine liturgie.

— Nous sommes catholiques, dit-elle, cependant.

— Catholiques-romains ?

Une expression de sévérité sur laquelle passe un rapide éclair d'indignation transfigure le placide visage de la vieille femme.

— Romains ? Jamais !... nous descendons directement de Jésus et de ses apôtres.

— Alors ?... le pape ?...

— Il n'y a pas de pape ; saint Pierre était évêque de Rome.

— Votre religion compte beaucoup d'églises?

— Oui, en Angleterre, et dix, rien qu'à Berlin.

— Et à Paris ?

— Une seule; celle-ci.

La vieille me regarde bien en face, et, comme si elle me rendait personnellement responsable de tous les péchés de la moderne Babylone, elle conclut :

— Où le Diable réside, Dieu ne peut pas habiter !

L'oracle prononcé, elle s'enferma strictement dans la double prison de son châle et de son mutisme, d'où je vis bien qu'il ne fallait pas songer à la tirer une seconde fois !

Je me plongeai dans des réflexions douloureuses pour mon patriotisme. « L'esprit de Dieu souffle où il veut », c'est entendu. Je me doutais bien un peu aussi que Paris était la cité du Diable, mais je n'aurais jamais cru que Berlin fût particulièrement celle de Dieu !

Court intervalle après l'office de Tierce. Les serviteurs, en longue lévite noire, se lèvent, allument les lampes, distribuent les livres qui serviront au nouvel office. Je me hâte de feuilleter celui qu'on me tend. Une partie en est occupée par une sorte de formulaire à questions et à réponses, assez semblable au catéchisme catholique. J'y apprends que l'Eglise irvingienne a deux sacrements : le Baptême et l'Eucharistie. Son organisation sacerdotale comprend trois ordres : celui d'Ange ou évêque de l'Eglise ; celui d'Ancien ou prêtre, enfin les Diacres, qui doivent être dans chaque église au nombre de sept. Au sommet de cette hiérarchie un Prophète, que Dieu manifeste quand et comme il veut, et qui reçoit son initiation de Lui seul. Ces quatre ministères, dit le livre, ont été institués par Jésus-Christ et sont éternels comme son Eglise.

Alors, l'histoire, d'ailleurs peu connue chez nous, me revient de cet étonnant Edouard Irving qui donna son nom à la secte.

Né en Ecosse (1792), dans une ville du petit golfe de Solway,

il entra dans les ordres et fut d'abord adjoint au pasteur de Saint-John, à Glascow. D'une érudition solide, en même temps que d'une éloquence persuasive, il charmait par sa prédication les esprits cultivés. Nommé à Londres, il ne tarde pas à y manifester des idées subversives, refuse de se rallier à aucune doctrine, enfin rompt en visière avec l'orthodoxie. C'était l'époque où les études prophétiques florissaient dans la libre Angleterre. Irving s'affilie à un de ces groupes extraordinaires, où l'exaltation ne connaissait guère de mesure, et en devient bientôt le chef. Il annonce la seconde incarnation de Jésus-Christ; enseigne que le Messie est venu au monde dans une chair déchue et pécheresse comme la nôtre et que son impeccabilité était un effet de la présence en lui du Saint-Esprit. Il attend la restitution des dons miraculeux qui accompagnèrent la fondation de la primitive Eglise et qui seront le signe de l'avènement prochain du Christ.

En Ecosse, deux familles : les Campbell et les Mac-Donald adoptèrent cet espoir et vécurent dans l'attente des événements extraordinaires qu'il présageait. Or, Marie Campbell, jeune fille qui semblait se mourir de consomption, se mit, un jour qu'elle était en prières, à s'exprimer en un langage inconnu. Autour d'elle on crie au miracle : Dieu a envoyé à son peuple une nouvelle Déborah !

Peu après, le don de guérir se révèle en l'un des frères Mac-Donald. Sa cure la plus merveilleuse fut justement la guérison de Marie Campbell.

Ces faits confirmèrent Irving dans ses convictions. Il convoqua une réunion de prières quotidiennes, à six heures du matin, pour supplier Dieu d'étendre à Londres les dons qu'Il faisait à l'Ecosse.

L'effervescence est à son comble : les supplications se mêlent aux cantiques, les imaginations s'exaltent, les nerfs surexcités se tendent; on force la porte du miracle... Dans ce milieu, préparé dès longtemps, hypnotisé par l'enthouiasme, la ferveur et l'attente, les phénomènes d'Ecosse se renouvellent. En juillet 1831, Irving écrivait : « Deux membres de mon troupeau ont reçu le don des langues et de prophétie. »

La contagion gagna de proche en proche. Le dimanche 16 octobre 1831, au culte officiel du matin, Miss Hall, pressée par l'impulsion intérieure, se met à prophétiser. « A partir de ce jour, l'église de Regent-Square, où Irving exerçait ses fonctions de

pasteur, fut ouverte à toutes les élucubrations des prophètes et des prophétesses. Mais les prophéties n'avaient de remarquable que les gestes étranges qui les accompagnaient et le ton qui s'élevait au diapason de l'exaltation. » — « Savez-vous ce que c'est que d'avoir la parole de Dieu comme un feu dans les os ? » répondait Miss Hall à quelqu'un qui lui conseillait de modérer le timbre de sa voix.

Cité devant le presbytère de Londres, Irving refusa de faire aucune concession et fut condamné. Il ouvrit à Newman-Street une nouvelle Eglise où une partie de l'ancienne le suivit. Dès lors il organisa l'Eglise catholique-apostolique avec un cérémonial emprunté en partie aux traditions bibliques. Lui-même reçut une nouvelle consécration et fut proclamé Ange de l'Eglise.

L'Irvingisme passa en Allemagne, en Suisse, en Amérique, puis en France. De l'avenue de Ségur, où il s'installa d'abord à Paris, il a émigré vers cette tranquille rue François-Bonvin où je le retrouve.

Mais les jours de Marie Campbell et de miss Hall sont passés! Parmi ces femmes qui, sur deux rangs, s'en vont, les yeux baissés, vers la table eucharistique, pas une ne songe à se réclamer du don de miracle ou de prophétie. Ces prêtres, ces diacres, mariés pour la plupart et logés dans le rayon de leur église, forment, un peu à l'écart du quartier populeux, une calme et bourgeoise cité. D'ardente et tumultueuse qu'elle fut, la petite Eglise a glissé sur la pente du sacerdotalisme le plus correct. Expie-t-elle par ces froideurs outrées les impulsions trop fougueuses d'autrefois ? Est-ce aussi par méfiance des miss Hall toujours possibles, qu'elle écarte rigoureusement de son culte tout symbole féminin?

## III

La cérémonie achevée, je demande à voir l'un des apôtres de l'Eglise, M. Depierre son chef, ou quelque autre.

C'est l'Ange, lui-même, qui vient à moi.

Je lui dis mon étonnement, mon malaise presque de ne rencontrer nulle part, en cette religion qui me semble un compromis entre le Judaïsme et le Christianisme, le doux nom de la Vierge qu'invoquent les adorateurs du Christ.

Une inquiétude se peint sur le visage de l'évêque : mettre la femme sur l'autel!... la femme par qui le péché entra dans le monde; la femme « dont l'œil brûle comme le feu » et qui, étant

la source de volupté est, en même temps, la propagatrice d'erreur?...

— Cependant, l'Eglise ne nous dit-elle pas que, Marie, la toute pure, conçut sans péché, et monta au ciel pour s'y asseoir à la droite du Fils?

— L'Assomption de la Vierge est une invention. Marie eut un corps mortel que ne remplaça pas, comme pour Jésus, un corps glorieux; Marie fut soumise à la corruption, suite inévitable de la mort!...

C'est cela : cette Eglise a bien l'impersonnalité froide des religions que ne traverse pas le divin sourire de la femme!

Je n'ai jamais autant admiré la sage intelligence de l'Eglise qui, en arrachant au monde latin ses belles divinités : Aphrodite, fleur de l'écume de la mer, Déméter aux lourds épis, Diane, solitaire amante des forêts nocturnes, Perséphone, image de la Psyché éternelle, comprit la nécessité de laisser pourtant sur l'autel la grâce de la femme. En Marie elle réunit tous les dons que le paganisme avait dispersés sur le front des déesses. Elle est la très belle, comme Kypris, la féconde, comme Déméter, la très chaste et l'impolluée comme Artémis, et, pareille à Perséphone, enlevée à la terre par son auguste assomption, elle est devenue la Reine du mystérieux Royaume où nous descendons tous!

Soudain — est-ce par une inconsciente association d'idées avec cette intransigeance manifestée à l'égard de la femme? — une question, qu'en apparence rien ne motiva monte à mes lèvres :

— Votre morale, dis-je, me paraît plus dure encore aux faiblesses de la femme que l'éthique chrétienne. Si, par exemple, une femme divorcée se présentait à vous pour un second mariage, vous ne lui accorderiez pas la bénédiction nuptiale?

L'Ange se dresse, indigné. A cet instant, je lui produis l'effet de cette Bête de l'Apocalypse que Jean vit s'élever des abîmes de la mer : Je suis une femme divorcée, en quête d'un prêtre complaisant!

— Non, madame, non, dit-il, l'union du couple est le symbole individuel du mariage mystique de l'Eglise et de Jésus-Christ; ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera point!

Brusquement il me quitte, avec un salut à peine esquissé, et je sors, moitié confuse, moitié souriante de la méprise.

M^me^ PHILIPPE DE NÉRY.

(*A suivre.*)



# BARBEY D'AUREVILLY ET HECTOR DE SAINT-MAUR

(*Documents inédits.*) (1)

## I

En 1861, Barbey d'Aurevilly avait dépassé la cinquantaine. A cet âge-là, si peu enclin que l'on soit à vieillir, on n'est plus tout à fait semblable au jeune homme que l'on fut, et Barbey d'Aurevilly différait sensiblement du « gandin » meurtri qu'il avait décrit ou imaginé dans les *Memoranda* de 1836 et de 1838.

Il a toujours été un isolé, mais il l'était alors plus que jamais. Des deux amis dont l'intimité avait suffi à remplir et à consoler sa vie passée, l'un, Maurice de Guérin, le camarade de jeunesse, était mort dès 1839, lui commettant le soin de sa gloire, l'autre, Guillaume-Stanislas Trebutien, son éditeur, son conseiller, le premier « barbeyiste » enthousiaste, avait, en 1858, — après une amitié de vingt-cinq ans, entretenue par une correspondance débordante (2), — cessé tous rapports avec lui. Cette rupture, chef-d'œuvre d'une diplomatie diabolique et probablement féminine, faisait dans sa vie un cruel changement.

De plus, son dandysme, ou plutôt ses semblants de dandysme, tendaient à disparaître. Jadis, il s'était montré ou il s'était cru — sur certains points, du moins — disciple du « beau » Brummell. Sans avoir jamais connu la sécheresse de cœur, l'ironie crue et niaise, l'outrecuidance facétieuse et brutale de l'illustre ami de Georges IV, il avait *affecté* les tons tranchants, les propos audacieux, l'indifférence d'un don Juan sublime, à qui la vantardise même messied: plaîre aux dames lui semblait simple. Il avait *joué*

(1) J'ai utilisé, pour écrire cette étude, tous les documents qu'avaient conservés Hector de Saint-Maur et Barbey d'Aurevilly. Presque toutes les lettres et presque tous les fragments de lettres cités au cours de ce travail sont inédits. Aussi dois-je tout d'abord exprimer mes remerciements à Mme S. de Saint-Maur, à Mlle Louise Read et M. H. Roger de Beauvoir, qui ont bien voulu en autoriser la publication.

(2) Elle a paru chez Blaizot (2 vol. in-8°).

le *fat*, le persifleur glacial. Il s'était gaillardement noirci : « Je me suis montré, dans cet entretien, hypocrite et suavement cruel », écrit-il. Comme un *macaroni* de Londres, il prétendait attacher à sa toilette une importance capitale, relevant, bien entendu, d'un piment d'insolence voulue ses élégances, naturellement peu discrètes: aussi portait-il sans sourciller des limousines normandes. La légende, qui va vite, le dotait même de formidables jabots en dentelles ; on lui faisait, sur le boulevard, endosser les corsets des hussards d'opérette: et il laissait dire, dédaigneux. Mais, dans son journal, il consignait gravement les séances d'essayage et s'efforçait de donner à ses redingotes la valeur d'un poème. Quant à sa coiffure, elle était un poème épique. Ouvrons, au hasard, les *Memoranda :* « Choisi des gilets, importante chose... Fait tordre mes cheveux par le fer... Fait attacher à ma boutonnière la plus jolie rose-thé possible... Le coiffeur est venu me fourrer des papillottes... Essayé un pantalon et commandé une redingote, affaires graves, choses presque religieuses... Passé deux heures à ma toilette... » Un jour, un de ses amis est « renversé » de la solennité qu'il y met : ne la proclame-t-il pas la « suprême chose » de l'existence ? Il s'appelle bravement un « pâle phalène à la taille svelte », un « séraphin, à la taille féminine ».

Ajoutez des poses byroniennes, fixées dans le vocabulaire romantique. Monsieur affirme qu'il s'ennuie de vivre, se déclare las, las, et « vieux, vieux, vieux ». Etant au bal, il s'est, dit-il, étendu (*sic*) sur le canapé; là, il a critiqué des valses, mais il a trouvé « *une robe jolie* ». O indulgence ! — Aujourd'hui, on dirait qu'il fut neurasthénique. Ses menus bizarres, ses jeûnes clairsemés d'alcool, ses veilles laborieuses ou mondaines, ses difficultés financières, tout contribuait à le mettre dans cet état. Et peut-être son imagination en exagère-t-elle la peinture (avec Barbey d'Aurevilly, on doit toujours se défier, et il faut le lire en exégète) ; mais il a, pour le moins, confiné à la névrose.

Or, à l'heure qui nous occupe, il était un mondain et un romantique bien calmé. De tout ce dandysme ou pseudo-dandysme, à peine lui restait-il un goût des toilettes à la d'Orsay, — goût déjà vénérable par sa parenté avec l'amour du bon vieux temps, et dont il était bien le dernier à soupçonner la bizarrerie présente. On eût dû lui passer ses chapeaux à bords de velours noir (1) et son élégance, désormais criarde, comme on pardonne à une habitude invétérée.

(1) Et non pas « cramoisi », comme le dit encore, dans son ouvrage sur *les Dandys*, M. Jacques Boulenger.

C'est que le culte du temps jadis, — voire même d'un *temps jadis* relativement récent, — le culte des vieilles mœurs, le culte des anciens régimes et de l'antique province s'était, lui aussi, singulièrement accusé chez Barbey d'Aurevilly. Il avait toujours été aristocrate de tendances et dédaigneux du bourgeoisisme *philippotard* : on n'est pas impunément fils d'*ultra*, et de famille chouanne. Dès le temps de Guérin, il lisait avec passion Joseph de Maistre, « le grand de Maistre », comme il l'appelle, « un admirable cerveau ». Mais il avait longtemps vécu loin des siens et s'était attiré les rigueurs d'un père, étroitement et noblement archaïque, par son attitude d'artiste libéré : aussi bien n'affichait-il pas un mépris intégral pour toutes les nouveautés parisiennes. Ainsi 1830 le surprit, âgé de vingt-deux ans, sans que ni M. de Villèle, ni même M. de Martignac, lui eussent paru damnables, et, sous Louis-Philippe débutant, on put le voir, à Caen, frayer avec des modérés, qui ne croyaient pas venue la dernière heure du monde. La Normandie même, qui allait redevenir sa grande et chère inspiratrice, il l'avait quelque temps oubliée, sinon reniée : on oubliait tant de choses, et surtout la province, au *Café de Paris !*

Mais le hobereau de Saint-Sauveur-le-Vicomte, né au bruit des vagues, au sifflement des dernières balles de la chouannerie, et qui portait, « comme un descendant des pêcheurs-pirates, d'azur à deux barbets adossés et écaillés d'argent », s'était définitivement ressaisi. Aristocrate et Normand : tel il se sentait. Et les convulsions de 1848 étaient faites pour consolider en lui une théorie, pour ainsi dire innée, de l'autorité et de la force. Depuis plus de dix ans, donc, le gentilhomme provincial primait en lui l'habitué du boulevard de Gand ou du passage Choiseul, le fidèle de Corazza. Une réconciliation touchante avec son père avait eu lieu, et si tous les instincts anti-démagogiques de cette nature héréditairement énergique et hautaine avaient, depuis le coup d'Etat, définitivement dévié vers un bonapartisme intempérant, c'était sa race encore qui se manifestait dans cette reconnaissance d'une légitimité nouvelle et d'un pouvoir fort. Il ne changera plus maintenant. Il se campe en Normand (1), en anti-démocrate, en « prophète du passé ».

Ses idées religieuses ont subi une évolution analogue. De mondain sceptique, il est devenu, vers 1847, sous l'influence de Ray-

(1) « Quand ils disent de partout que les nationalités décampent, plantons-nous hardiment, comme des Termes, sur la porte du pays d'où nous sommes et n'en bougeons pas » (*Memorandum de Caen*, 1856).

mond Brucker, catholique ardent, catholique ligueur, — rarement mystique et intermittent dans la pratique, mais livré quelquefois, comme par crises, aux plus purs abandons religieux. « La douleur, écrit-il à Trebutien, en juillet 1856, la douleur, c'est la visite de Dieu... Dans tout état de cause, cela est bête de ne pas penser à Dieu ; mais quand on sait Dieu, quand on y a pensé, qu'on n'a pas d'insolente objection à lui faire, qu'il n'est pas seulement une cause première, mais une personnalité sans laquelle nous ne comprendrions même pas la nôtre, on est moins que *bête*, on est *coupable* de ne pas se jeter à lui ». Déjà, le 2 février 1855, il disait à cet ami : « Je n'oublierai plus qu'après toute ma vie de désordres et de *sardanapaleries* (1), Brucker m'a conduit à l'autel où j'ai communié la *première* fois depuis mon enfance, et qu'il a communié avec moi. Il a été pour moi *catholiquement* ce qu'étaient les parrains à la réception des chevaliers de Saint-Louis. Il m'a donné du plat de l'épée sur l'épaule, baisé aux joues et armé catholique ». Comme l'a bien montré M. Emile Baumann, ce catholicisme a renouvelé et fécondé l'art de Barbey. Ses premiers *Memoranda*, ses premiers contes, romans ou poèmes, comme *Amaïdée* ou *Ce qui ne meurt pas*, « accusent les égarements de sensibilité ,la détresse d'orgueil où ses forces eussent déperi ». Son catholicisme a donné, au contraire, à son œuvre, unité, vigueur et vie. Il le sentait assez pour ne plus songer, une fois conquis, à secouer ce jour inspirant...

Mais, comme nous l'avons dit, il était seul, désespérément seul. Il n'avait plus Guérin, qui lisait son journal, ni Trebutien, qui lisait ses lettres. Après avoir erré de journaux en journaux, après avoir même publié, sous le pseudonyme lamentable (2) de Maximilienne de Syrène, des chroniques de la mode, il faisait depuis

(1) Double exagération de poète : il n'a jamais été un Sardanapale ; en revanche, il a parfois oublié qu'il était converti « à la pratique ».

(2) Lamentable ? — On le trouve. Mais je lis dans le *Memorandum* de 1838 (29 juillet) ce passage qui ferait atténuer l'épithète : « Ai reçu une lettre de Gaud. [Gaudin de Villaine], qui m'apprend la mort de Mlle Clémence de Syrène, baronne de Vicq par mariage, morte tout-à-coup et bien jeune encore. — L'avais silencieusement adorée à Caen (1830) et ne l'avais pas revue depuis ce temps... Jolie non de traits, mais d'air, — grande svelte, distinguée, et forte nonobstant ; d'une pâleur de soufre avec des cheveux noirs et de grands yeux sans rayons. Bien patricienne au milieu de tout cela ! — J'ai trop vécu depuis le temps où je l'ai connue pour être attristé de cette mort, *et pourtant j'y ai pensé tout aujourd'hui.* » — Bref, Barbey d'Aurevilly avait dans la mémoire le nom de Mlle de Syrène... Ce n'est pas, d'ailleurs, dans le

dix ans la critique littéraire au journal *le Pays*. Mais, dans cette feuille même — d'un bonapartisme avéré pourtant — on le craignait, on l'épluchait, on jugeait inquiétantes ses idées, ou scabreuses ses violences. Et les mieux disposés de ses confrères, redoutant un rival trop brillant, le défendaient avec mollesse.

Enfin, son cœur ardent ne s'était guère fixé. Il avait bien éprouvé une grande passion, et de tout le passé il pouvait dire, comme Lamartine :

*L'amour seul est resté, comme une grande image*
*Survit seule au réveil dans un songe effacé.*

Mais c'était un amour sans espoir, dont il ne connaissait que le poids et la douleur, — et je ne parle pas ici de Mme du Vallon (la Bérengère de Gesvres de l'*Amour Impossible* et la *marchesa* des *Memoranda*), avec qui Barbey d'Aurevilly s'était exercé à un sentimentalisme coquet. Je ne parle pas non plus d'Eugénie de Guérin, sur qui, de toute évidence, il a fait impression, mais dont il analyse en *ami* seulement et décrit dans son journal les grâces aristocratiques... Quant au sentiment qui le liait à l'*Ange blanc* (1), il était — je crois bien — d'une tout autre nature : c'était une amitié enflée par l'imagination et romantiquement idéalisée. Mais le *Memorandum* de Port-Vendres, écrit en septembre 1858, reflète plus la douleur de Trebutien perdu que la joie de l'Ange blanc présent. Ce n'était donc pas une de ces passions qui « peuplent les jours ».

Ainsi, vers 1860, une place était à prendre dans son cœur et dans sa vie. Ce fut Hector de Saint-Maur qui la prit. Une commune amie et parente, alors fort âgée, Mlle Flavie de Glatigny, les mit en rapport en 1861. Elle eut la main heureuse, ce jour-là. Pendant près de vingt ans, ils devaient s'aimer comme des frères.

## II

Hector de Saint-Maur était un poète aimable, que son temps a trop négligé peut-être, et qui, d'ailleurs, semble bien avoir dédai-

seul choix de ses pseudonymes qu'on relèverait des réminiscences. Les noms de ses héros, il les a aussi trouvés quelque part, dans sa vie ou dans ses lectures, — ils ne sont pas de lui. Le singulier prénom de Ryno qu'il donne à M. de Marigny, le triste héros d'*Une vieille maîtresse*, il l'avait découvert dans Ossian et jugé bon à prendre. Ainsi fut fait. Etc.

(1) Mme de B...

gné la gloire (1). Né comme Barbey d'Aurevilly, en 1808, il était, comme Hégésippe Moreau, originaire de Provins, où Thibaut de Champagne, autre poète, avait jadis transporté les roses de Terre Sainte. Il devait, lui aussi, aimer les vers et les fleurs. Aussi, devenu clerc de notaire, comme tout le monde, versifia-t-il dans son étude, comme beaucoup d'autres... Tant y a qu'en 1834, le jeune Hector reposait sur la paille humide de Sainte-Pélagie, où l'on rencontrait à cette époque, disent oratoirement les biographes de jadis, « soit les fils de famille qui, entraînés par la fougue de la jeunesse vers le plaisir, avaient souscrit un peu à la légère quelques lettres de change ou des billets à ordre, que des pères ou des oncles un peu rigoureux n'avaient pas voulu solder pour leur faire expier leurs folies, soit des jeunes gens au cœur ardent qui, impatients et passionnés pour la liberté, ne trouvaient pas leur idéal parfaitement réalisé par celui du général Lafayette, qui avait présenté au peuple Louis-Philippe comme la meilleure des Républiques. » (Ouf !) On ignore, au demeurant, à quelle catégorie des pensionnaires Hector de Saint-Maur doit être rattaché. Toujours est-il qu'il collabora sous un anonymat décent à la *Gazette de Sainte-Pélagie*, que rédigeaient les captifs, — dont plusieurs sont illustres. Sa pièce avait pour titre l'*Hirondelle du prisonnier*. Toutes nos grand'mères ont fredonné cette romance.

*Hirondelle gentille,*
*Voltigeant à la grille*
*Du cachot noir,*
*Vole, vole sans crainte :*
*Autour de cette enceinte,*
*J'aime à te voir...*

*Tu t'envoles !... J'y songe :*
*C'est que tout est mensonge*
*Et vanité ;*
*Il n'est dans cette vie*
*Qu'un bien digne d'envie :*
*La liberté !*

Le sentiment, le rythme, et jusqu'à cette affectation d'aisance

(1) Alexandre Dumas fils écrivait, en 1879, à Mme de Saint-Maur : « C'était un vrai poète, pour lequel la postérité fera certainement ce que la turbulence des temps présents, *jointe à la grande modestie, peut-être même à la grande indifférence* de l'écrivain, n'a pas eu la justice de faire ». (*Lettre inédite.*)

et de simplicité, qui nous la démode, tout séduisit dans cette piécette : elle eut un succès fou, et fut « mise en musique » avec un essaim d'autres *Hirondelles*, ses sœurs ou ses filles, pour la fortune de tous les orgues de Barbarie européens et l'agacement des nerfs de toute une génération. C'était la gloire, si Saint-Maur eût voulu ! Mais l'obscurité lui plaisait, et tandis que Raspail, Esquiros et M. de Peyronnet, à qui la chanson était tour à tour attribuée, protestaient mollement, l'auteur véritable restait inconnu. C'est en 1854 seulement qu'Alexandre Dumas ayant, dans son journal *Le Mousquetaire*, reproduit cette poésie, provoqua sur son origine une discussion entre érudits : tous se trompèrent, ce qui décida Hector de Saint-Maur à revendiquer sa fille : *Me, me, adsum qui feci!* Comme preuve de sa paternité, il envoyait au journal une autre romance, de même coupe, l'*Hirondelle retrouvée :*

*Après vingt ans, petite,*
*Quoi ! l'on te ressuscite,*
*Tu me reviens:*
*De ton battement d'aile,*
*O ma pauvre hirondelle,*
*Je me souviens...*

*— L'hirondelle captive*
*M'écoutait attentive:*
*Quand je voulus*
*Toucher sa robe ailée,*
*La pauvrette empaillée*
*Ne bougeait plus.*

A dater de ce jour, Hector de Saint-Maur était classé poète. Il collabora au *Mousquetaire*, à la *Revue de Paris*, et enfin à l'*Artiste*, qu'Arsène Houssaye dirigeait avec grâce.

Son œuvre est assez considérable. Il a traduit élégamment le *Livre de Job*, les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques* et les *Bucoliques* de Virgile (1). Enfin, les poésies plus personnelles qu'il avait publiées ou écrites depuis vingt ans ont été réunies par lui, en 1876, sous ce titre : le *Dernier Chant*.

Il n'y faut pas chercher des raffinements d'école, des jongleries ambitieuses. Le premier mérite d'Hector de Saint-Maur est de

(1) « J'ai entre les mains une autre traduction manuscrite des *Bucoliques*, de la façon de Jules Janin, et je renonce à l'imprimer après vous avoir lu », lui écrivait Louis Ratisbonne, le 28 mars 1876. (*Lettre inédite.*)

ne pas forcer son talent et de rester simple. Il est sans prétention aucune. Dans la préface de son recueil, il dit, parlant de lui-même: « Aux nuages de la métaphysique et de la psychologie, le poète préférera les nuages de pourpre et d'or qui passent le soir sur le front pâli de la lune ; il pleurera, s'il le faut, des larmes vraies quand le moment sera venu, mais sa muse n'ira pas s'énerver dans de vagues rêveries et dans des tristesses morbides et factices à la poursuite d'un idéal de convention ». Aussi, — comme il l'ajoute d'ailleurs, — est-il inutile de l'interroger sur la pensée-mère de son œuvre : il est le premier à l'ignorer. « Sa poésie n'est pas révolutionnaire; ni thèse, ni synthèse, il a chanté pour chanter. » Il ne lui en coûte même rien de convenir que, « s'il n'existait dans la nature ni fleurs, ni ciel bleu, ni soleils couchants, ni oiseaux, toute poésie pour lui serait comme un vase fermé ». Il ne sait pas, enfin, dans quel genre se classer, et dirait volontiers avec la sagesse classique :

*Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.*

Mais la facture est habile, le sentiment pénètre, à force d'être sincère et doux (1), et, hors de toute mièvrerie, de toute convention, l'amour de la nature, de la famille, de la petite patrie provinoise, où coule l'Auxence, sœur de la Voulzie, s'exprime avec une intensité harmonieuse. Enfin, je ne sais quelle ironie, mêlée de tendresse, rapproche souvent de Musset M. de Saint-Maur (2).

*Viens, j'entends chanter l'alouette,*
*Gravissons ce sentier boisé*
*Que domine la silhouette*
*D'un clocher jadis ardoisé.*

*C'est l'église de mon village,*
*C'est là que je fus baptisé...*

*Là qu'au départ des hirondelles,*
*J'ai vu la grand'mère et l'aïeul,*
*Un soir, dans un vague bruit d'ailes,*
*Disparaître et me laisser seul!...*

(1) « La sincérité était avec la bonté un de ses plus grands mérites ». (*Lettre inédite* d'Alexandre Dumas fils.)

(2) Qui, d'ailleurs, l'a pastiché parfois: ainsi, dans *Une suite à Mardoche.*

*Un écho sort de son enceinte*
*Que le vulgaire n'entend pas,*
*Et quand sa cloche tinte, tinte...*
*Mon âme aussi tinte tout bas.*

*Ma foi qui par instant chancelle*
*Se redresse en ce lieu bénit...*

*L'ironie à ma lèvre expire,*
*Je vois là Jésus sur la croix:*
*Une larme éteint mon sourire,*
*Ici je prie, ici je crois.*

Peut-être ne trouverait-on pas à chaque page du recueil cette élégance et ce sentiment. Mais l'œuvre d'Hector de Saint-Maur respire le plus souvent, avec la bonne humeur et la grâce, la poésie véritable. « Rien, écrivait à sa veuve Théodore de Banville, rien n'altère l'élévation et la pureté de ses chants » (1). Il aurait pu ajouter que presque rien n'en altère le sourire. Car Saint-Maur a toute la gamme des sentiments, et il la parcourt toute en un clin d'œil. Barbey d'Aurevilly l'a dit avec justesse dans une étude fort belle sur le poète, son ami : « Elégiaque, lyrique et comique ! Voilà les trois faces qui sont les trois profondeurs du talent de Saint-Maur. Ce n'est point du tout un monocorde. C'est, au contraire, le nombre des cordes qui fait la force de sa lyre. On parle toujours des sept cordes de la lyre... mais je crois que la sienne en a plus de sept... D'aucuns vous diront qu'il est éclectique en poésie, mais ne les croyez pas ! Il est vrai. » Aussi comprend-on que Victor Hugo lui ait, à plusieurs reprises, envoyé des félicitations moins banales, peut-être, que celles dont les poètes les plus inconnus et les plus médiocres ont été quotidiennement gratifiés par le seigneur de Hauteville-House :

« Vous avez fait une ode splendide et touchante, et si j'étais l'Océan, je serais bien fier d'avoir de telles algues dans mes flots. Mais l'algue, c'est moi, et le flot qui berce, qui caresse et qui emporte où il veut, c'est votre poésie, à la fois charmante et grande.

« Qui chantera après moi ? — Vous, Monsieur. — Qui est poète en ce temps-ci ? — Vous, jeune homme... Vous avez un

(1) *Lettre inédite.*

beau et puissant talent, plein d'âme, ce qui charmera les poètes, plein d'esprit, ce qui charmera la foule... Si j'étais Auguste, je vous ferais César ».

VICTOR HUGO. (1)

C'est dans la dernière partie surtout du *Dernier chant* (2) que Victor Hugo pouvait saluer et exalter le lyrisme véritable, la poésie personnelle et intense. Cette dernière partie débute par la pièce intitulée *Marie-Anna*, que Saint-Maur consacre à sa fille, morte jeune femme et jeune mère, le 8 décembre 1866. C'est de beaucoup, dans l'œuvre entière, le poème le plus touchant et le plus humain. Pleurant sa fille, le père n'a eu qu'à regarder saigner son cœur. Oui, dit-il,

*Oui, la douleur est bonne et nous apprend à vivre.*
*Je le veux bien, — j'aurai la résignation.*

Mais un duel terrible se livre dans son âme :

*Le Doute et l'Espérance à mes côtés se tiennent ;*
*De ces deux combattants quel sera le vainqueur?*
*— Deux grands rivaux de haute origine, qui viennent,*
*Le Doute de l'esprit, l'Espérance du cœur.*

*Oui, c'est un Dieu caché que celui qui nous frappe...*

*Les secrets de la mort sont terribles et sombres,*
*Et Jésus devant elle a lui-même pâli:*
*Sépulcre! qui dira dans tes abîmes d'ombres*
*Ce qui s'est accompli?*

*Livre-moi tes secrets et déchire tes voiles,*
*Guide mes pas tremblants dans l'obscur carrefour!*
*Nuit sombre, nuit terrible allume tes étoiles*
*Et montre-moi le jour!...*

*L'enfant qu'hier la mort a marqué de son signe,*
*L'enfant de tout mon cœur et qu'elle m'a volé,*
*L'étouffant sous ses doigts comme on étouffe un cygne,*
*Où s'est-il envolé?...*

(1) *Lettres inédites.*

(2) Elle a pour titre : *Date Lilia.*

Et c'est par une strophe désespérée que la pièce se termine :

*Que voulez-vous de plus? quand j'espère et je prie,*
*De celle qui n'est plus lorsque mon cœur est plein,*
*N'exigez pas de moi que je le remercie,*
*Ce Dieu — qui m'a fait orphelin!*

De pareils vers ne font-ils pas songer au quatrième livre (*Pauca meae*) des *Contemplations* ? Mais l'amertume ne pouvait ni dominer ni durer dans l'œuvre de Saint-Maur. La douleur devait rester, mais il fallait que l'expression s'apaisât. Aussi les douze ou quinze pièces consacrées par le poète à sa petite-fille Susanne (un *Art d'être grand-père*, avant la lettre) débutent-elles, sans doute, par la plainte mal contenue d'une tristesse attendrie. Mais, peu à peu, et comme pour laisser le lecteur sur une dernière impression de grâce, le poète, qui voit déjà la mère revivre dans la fille, s'attache avec complaisance aux peintures délicates et mignardes, tantôt ironiquement réalistes, tantôt de l'idéalisme le plus suave, et chaque fois d'une gaîté moins mélancolique : le spectacle de Susanne, si triste que l'on soit, est une joie positive. Et voici les grandes lignes de son histoire, à cette enfant :

*L'ouragan qui se tord sous la nue et qui râle*
*A fait craquer les os du grand peuplier pâle:*
*Un oiseau dans son nid sur la branche est resté,*
*Il est sans plume encore et regarde la nue,*
*La mère est envolée et n'est pas revenue...*

*Dans son petit lit pompadour*
*Susanne chante avec le jour*
*Sa chansonnette,*
*Et l'on croirait dans la maison*
*Entendre monter la chanson*
*De l'alouette.*

*Elle est la plus petite et la plus tapageuse,*
*Comme une fleur de pourpre elle éclate au soleil;*
*Chacun en la voyant, de s'écrier: « Heureuse*
*La mère d'une enfant, d'un chérubin pareil! »*

*Seigneur, vous qui savez, vous qui savez les choses,*
*Ce bonheur est amer et vous le connaissez...*
*Laissez-nous nos enfants échappés de leurs langes;*
*Donnez-nous, sous le ciel qui les fait resplendir,*

*Le temps de les aimer et de les voir grandir;*
*Ne nous les prenez plus pour en faire des anges...*

*Susanne est méchante, dit-on*
*Et ne veut jamais qu'on l'habille:*
*— Pauvre mignonne! laissez donc!*
*Toute nue, elle est si gentille!*

*Dans son lit, comme un écureuil,*
*Elle tourne et rit, elle joue,*
*Et vous met son talon dans l'œil...*

*Hier, dans le grand missel bleu,*
*Elle a d'une façon très brave*
*Coupé la tête du bon Dieu!...*

Tout cela est charmant. Et le poète aussi l'était. Fin, délicat, plein de sentiment et point dupe, très parisien, très athénien et très gaulois, il ne lui a peut-être manqué que le sens ou le goût de la réclame *Felix culpa!*

## III

Donc, en 1861, Barbey d'Aurevilly avait fait la connaissance d'Hector de Saint-Maur. Ils devaient se plaire, et ils se plurent immédiatement. Dès leurs premières lettres, le ton est familier et plus que cordial, — presque intime. C'est que la poésie, sans doute, était un lien : mais il y en avait d'autres. Mêmes origines familiales, même aristocratie modeste et loyaliste. Le grand-père de Saint-Maur avait été quelque temps garde-du-corps de Louis XV, et les *ultra* ne manquaient pas non plus dans sa famille. Ainsi, sa grand'mère, qui l'avait élevé, était la sœur de Jacques-Barthélemy de Salgues, dont les sentiments légitimistes présentaient une analogie frappante avec ceux de Théophile Barbey, le père de Jules. Ce M. de Salgues avait collaboré au *Drapeau blanc* et fondé l'*Oriflamme.*

*Drapé dans les longs plis de sa chère* oriflamme,
*Sur l'école nouvelle il jetait feu et flamme,*

a dit de lui Hector de Saint-Maur, qui pourtant représente

*Ce vieux Titan poudré,*
*Aimable et doux, de fleurs et d'oiseaux entouré,...*
*Dans sa douillette puce ou son spencer de laine,*

faisant envier

*aux sages du Portique*
*Ses conversations de fine fleur attique.*

On dirait presque, — avec une nuance d'intellectualisme en plus, — cette aristocratie de Valognes dont Barbey a crayonné le délicat pastel (1). Bref, en évoquant ses souvenirs d'enfance, Hector de Saint-Maur rappelait à d'Aurevilly les siens propres. Et Mlle Flavie de Glatigny, que Barbey d'Aurevilly appelait sa « presque-mère » et que Saint-Maur a chantée, donnait comme une antiquité solennelle et douce à cette amitié neuve.

*Voilà quatre-vingts ans bientôt qu'elle est sur terre,*
*Elle aime le vieux toit qui l'abrita toujours,*
*Et l'éternel figuier qui depuis tant de jours*
*Jette aux pans du vieux mur son ombre héréditaire.*

*En ce corps maigre et vierge est une âme de feu...*

*Droite sous la douleur comme une javeline,*
*Elle offre à Dieu son âme et son corps flagellé,*
*Et dans l'ombre on croit voir la grande Jacqueline*
*Debout sur le seuil noir de Port-Royal croulé.*

La similitude de leurs vues politiques contribuait également à unir les deux amis, et si les sentiments religieux de Barbey d'Aurevilly étaient plus profonds (2) et plus intransigeants, sur ce point encore il trouvait chez Saint-Maur plus que de la sympathie.

Et puis, les « habitués » du poète étaient assez attirants. Hector de Saint-Maur, qui fuyait le bruit, ne s'entourait pas d'un grand nombre d'amis, mais il avait su les choisir. On rencontrait dans sa maison des Batignolles Arsène Houssaye, Labiche, les

(1) A rapprocher encore des esquisses d'aristocratie normande, tracées dans le *Chevalier des Touches*, et ailleurs, la pièce *Ma Grand' Tante.*

(2) Les critiques qui n'ont vu dans la religion de Barbey qu'un panache ou un plumet se sont lourdement trompés.

deux Dumas (1), Edouard Fournier, Cham (le comte de Noë), la comtesse Dash (2), l'acteur Lhéritier, et quelques autres poètes ou écrivains moins connus, tels que Prosper Delamare (3). Le joyeux *Roger de Beauvoir*, alors oublié de l'ingrat boulevard, mais toujours bien cher à Barbey, compta, lui aussi, jusqu'à sa mort (1866) au nombre des visiteurs assidus. Il apportait *rue des Dames* sa verve épigrammatique, sa gaîté pétillante et les grâces ou les ironies de son dandysme impénitent. Ruiné ou à peu près, en proie à mille difficultés, il vivait, comme Saint-Maur, aux Batignolles, torturé par la goutte et souvent cloué à son fauteuil, « véritable lit de Procuste » (4). Mais, dit M. Jacques Boulenger, « il n'en buvait pas sensiblement moins de champagne et rimait toujours, tel Scarron » (5).

Or, on buvait sec, chez Saint-Maur. Le délicat poète donnait des dîners délicats, qui prenaient par son point faible ce vieux « lion » de Barbey. On sait que le chantre épique de la Chouannerie normande, le farouche conteur des *Diaboliques*, le romancier psychologue de la *Bague d'Annibal* et d'*Une vieille maîtresse*, tenait ou croyait tenir des Normands ses aïeux un assez fort pen-

(1) Malgré cette amitié commune, Barbey d'Aurevilly ne ménageait pas toujours Alexandre Dumas fils dans ses feuilletons dramatiques du *Nain Jaune*.

(2) Gabrielle-Anne de Cisternes de Courtiras, marquise de Saint-Mars, dite comtesse Dash, femme de lettres, auteur de nombreux ouvrages. Dans l'entourage de Saint-Maur, on la surnommait *le Chanoine*, je ne sais pourquoi, et ses lettres portent presque toujours cette signature. Barbey d'Aurevilly, dès 1838, avait publié, dans le *Nouvelliste*, un article bibliographique sur elle.

(3) Poète, auteur de *Petites Comédies par la poste*, *Enfants et femmes*, *Paquet d'aiguilles*, *Paradis et Parterre*. Ses vers sont originaux et humoristiques. Il avait été, au collège *Bourbon*, camarade de Saint-Maur, qui était le poète attitré des réunions d'anciens élèves. Une autre gloire de cette « classe »-là était Ernest Legouvé.

(4) « Je lui préférerais les dangers du ballon Nadar, il y a au moins de l'émotion », écrivait-il à Saint-Maur (dans une lettre non datée, mais qui doit être de la fin de 1863, car c'est cette année-là que Félix Tournachon, dit Nadar, avait construit son fameux aérostat à hélices, et c'est le 4 octobre 1863 qu'il était allé tomber à Meaux avec son immense ballon).

(5) Il envoyait sans cesse à ses amis des quatrains, des chansonnettes, des épigrammes, de petites poésies, ornées souvent de dessins à la plume (paysages, natures mortes, bonshommes).

chant pour les vieilles caves et lès alcools parfumés (1). Dans les cent-vingt-sept lettres qu'a conservées de lui la famille de Saint-Maur, il est souvent question de la table bien garnie qu'on trouvait chez le cher hôte, et les membres habituels de cette nouvelle et originale « Congrégation de Saint-Maur », comme ils disaient, ont toujours célébré l'hospitalité opulente du *prieur*. On compterait les lettres de Barbey où il n'est pas question de ces dîners mirifiques et gais (2) :

« Ave, Sancte Maure, cœnaturus te salutat ! »

« A demain lundi ! Gigotons ! »

« Je suis rentré hier chez moi à l'heure où l'on ne dîne plus. J'ai trouvé votre lettre qui m'a donné le double regret du cœur et de son voisin, l'estomac ».

« Mon cher Saint-Maur, ne me traitez pas comme un convalescent ! pas de viande blanche, horreur des vies puissantes ! Mais de la noire et de la rouge, couleur *Robin des bois !* et digne d'un *Robin Hood* d'académiciens, (3) comme moi ».

(1) Peut-être y a-t-il encore, sur ce point, à ruiner des légendes. Selon ces légendes, le « Connétable des Lettres » aurait été à la fois fin gosier et gosier pavé, fort buveur et connaisseur. Or on l'a entendu (était-ce pure politesse ?) déclarer bon un vin qui ne l'était pas, et on l'a vu siroter toute une soirée *le même* verre de cognac (une fois, il est vrai, est-elle coutume ? je ne sais). Ce qui est certain, c'est qu'il aimait les tempéraments énergiques et que les « beuveries » épiques du bon Rabelais lui rappelaient des époques moins veules. Il méprisait évidemment les buveurs d'eau et appréciait, non moins certainement, les celliers de Saint-Maur, lequel respectait la tradition des plus fervents poètes bacchiques, se laissait appeler « Saint-Amant » par Roger de Beauvoir et restait souvent avec ses amis *douze heures de suite* à table, de sept heures du soir à sept heures du matin (à fumer, il est vrai, et à causer autant qu'à boire). Mais tout cela ne rend pas plus dignes de foi les historiettes malveillantes, et Barbey d'Aurevilly a raison *en fait* lorsqu'il proteste contre les rancunières victimes de sa critique, qui se vengeaient de lui en le faisant passer pour un ivrogne : c'est faux.

(2) *Lettres inédites.*

(3) Cette lettre est du 14 octobre 1863. Or, ce jour-là même, Barbey d'Aurevilly achevait dans le *Nain Jaune* ses *Quarante Médaillons de l'Académie*, qui ne sont pas des portraits flattés. Pour de la satire, c'est de la satire.

« Hector de mon âme, quel jour voulez-vous de moi pour dîner ? »

« Cher poète,

*Je reviens des pays les plus extravagants.*

Et ma première idée est de vous écrire pour vous demander *d'abord* si vous avez reçu le deuxième volume des *Œuvres et des hommes* que j'ai fait mettre à la poste, avec votre adresse ?

Et *ensuite* pour savoir quel jour vous voudrez m'offrir la monumentale tranche de gigot, digne de mon appétit d'abbé, et d'abbé qui ne fait pas de cérémonies, comme vous voyez ».

« Votre fidèle congréganiste, *demain à six heures et demie*, sera chez vous, le cœur plein, la coupe pleine, et y célèbrera l'office accoutumé, à cette table, dont votre poésie fait un Autel ! »

« Prieur de Saint-Maur,

Vous êtes, je présume, de retour dans votre Mauritanie. Je viens de terminer mes caravanes. Avez-vous terminé les vôtres ?... Peut-on se revoir ? Peut-on aller boire, je ne dis pas aux retours heureux (heureux est un mot que je n'écris plus), mais aux retours aimables *ce vin des Roses* que j'ai baptisé, et qui fait vraiment, quand on l'a bu, le *miracle des Roses* dans le cœur ?

Donnez-moi de vos nouvelles, à tous. Comment va Mademoiselle Suzannette ?... Moi, je me porte bien et suis arrivé d'hier soir. Je reviens avec, je crois, au cœur, toutes sortes de nostalgies. J'ai des pommes de *Pigeonnet* pour vous. Vous me trouverez *normandisé*, sentant le cidre, la fumée de sarrasin brûlé, et l'air nitrique de la mer. Un joli gaillard à reparisienner, si on peut !

J. Barbey d'Aurevilly.

Tout le monde les aimait, ces dîners de Saint-Maur. Dans les nombreuses lettres ou pièces de vers, toutes inédites, que Roger de

Beauvoir adressait à son « cher voisin et amphitryon » (1), c'est une ritournelle que cette reconnaissance de l'estomac. Ah! il les célèbre, ces « agapes », ces « fêtes olympiques »! « Je me suis assis comme Tyrtée à la table des dieux, écrit-il, le 29 septembre 1862, j'ai dissimulé de mon mieux ma boiterie au sein de l'Olympe, mais aujourd'hui je m'apparais à mes propres yeux sous le jour le plus cruel ! Je vois tout ce qui me manque pour être digne de vos banquets si bien couronnés par les fleurs animées de votre style ». Et, dans une jolie chanson, dédiée à son hôte, il ajoute :

Quand minuit, cette heure brutale,
Fatale
Nous dit : il faut quitter Saint-Maur,
Quand la citadine banale
Nous enlève aux agapes d'or,
Roger se dit : « Laissons la table
Aimable
Où dort le nectar épuisé,
Laissons Horace et sa folie,
J'oublie
La coupe où ma lèvre a puisé ! »

Ce n'est pas vrai ! De vos paroles
Si folles,
O ma coupe ! — tu te souviens !...

Comment les oublier, en effet, ces soirées homériques, où le chansonnier a cru voir « d'Aurevilly couvert d'acanthe ».

Que Vellini (2), pâle bacchante,
Entraîne loin de Loyola !

On parle de tout, et l'on cause
En prose,
En vers, de Fould et du clergé.
Pour traiter la question du pape,

(1) Barbey d'Aurevilly, renchérissant, disait : « Cher Amphitryon de mon âme ».

(2) *Vellini* est l'héroïne d'*Une vieille maîtresse*.

On frappe
De l'Aï ! — Le Pape est jugé !...
La dame de ce gai Ténare
S'y pare
De son indulgente bonté,
Elle souffre jusqu'au cigarre (*sic*)
Barbare,
Les fumeurs font autorité !

Une autre chanson de Roger de Beauvoir est tout entière consacrée à *la Congrégation de Saint-Maur* (1), et l'on n'en finirait pas s'il fallait relever toutes les explosions de gratitude verveuse que soulevait chez lui, comme chez les autres convives, l'hospitalité du « prieur ».

Mais ce qui, dès maintenant, ne peut faire de doute, c'est la gaîté de ce milieu. Tous ces hommes, qui n'étaient plus jeunes, avaient quinze ans chez leur poète. Hector de Saint-Maur était leur récréation. De là le rabelaisianisme et les exubérances que l'on relève à chaque page des lettres de Barbey :

« Grand merci de votre cordiale invitation, et d'avoir associé mon idée à l'idée du sacro-saint saucisson, mes amours. Je crie : *Carpentras ! Carpentras !* comme les Croisés criaient : *Jérusalem ! Jérusalem !* et je suis sur la *croix* de ne pouvoir assister à votre triomphant déballage.

(1) Voici seulement deux courts échantillons de cette inspiration bachique :

*D'abord, je croyais du Prieur*
*La règle dure à suivre,*
*Mais pour vin il boit du meilleur*
*Sans être jamais ivre.*
*Il plaisante, il rit,*
*Pardonne à l'esprit,*
*Et remplit tant mon verre*
*Que je dis : mon Dieu !*
*A-t-il fait le vœu*
*De me porter en terre?...*

*Frère d'Aurevilly tout bas*
*Me dit : Au réfectoire*
*Est-ce que nous ne boirons pas*
*Tous encore à sa gloire ?...*

Mais demain, je dîne chez des ennuyeux sans saucisson, — qui m'ont prié depuis huit jours. J'y serai bête comme une andouille ». (1)

Quand il écrivait à Trebutien, son monacal ami de Caen, il se laissait sans doute aller parfois aux intempérances de sa nature et glissait sans broncher des calembours furtifs, — mais le fond était grave. Dans les lettres à Saint-Maur, au contraire, la gravité est l'exception. Jusque dans les lettres de deuil, dont l'émotion monte au sublime, une familiarité se glisse, charmante et douce. Et ce qui *domine*, dans le recueil, c'est la gaîté, le pantagruélisme, la verve colossale et bouffonne. (Un envoi en vers du volume des *Bas-Bleus* ne peut être reproduit ni ici, ni ailleurs.) En sorte que cette correspondance, dont le ton est *unique*, témoigne à quel point l'hôte des Batignolles fut réconfortant pour son ami, devenu si solitaire et qui eût pu devenir si triste (2).

Il avait besoin de détente. Au moment où il connut Saint-Maur, il traversait, comme dit son biographe, M. Grelé, des « crises d'individualisme aigu », qui devaient se prolonger, et qui l'irritaient sans l'assouvir. Il n'avait jamais été souple. Tous les groupes littéraires, toutes les coteries, tous les cénacles d'admirateurs mutuels lui répugnaient instinctivement. Mais alors, et plus que jamais, les « vieilles baraques » le heurtent. Il déchire de sarcasmes cinglants la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, les Quarante de l'Académie. Il est brouillé avec cette « vipère » de Sainte-Beuve, qui a publié sans le nommer l'édition de Maurice de Guérin, à laquelle il a travaillé depuis vingt ans. Il perd un procès que lui fait Buloz pour le punir d'un terrible article publié dans le *Figaro*. Il critique si vivement les *Misérables* que les murs du Quartier Latin, par républicanisme sans doute

(1) *Lettre inédite.*

(2) D'Aurevilly, que le seul nom de Saint-Maur mettait en gaîté, avait recours pour lui écrire à tout l'arsenal de ses encres fameuses. Comme le poète ne dissimulait pas son culte pour l'éloquent, sauvage et génial ami, sans doute celui-ci savait-il le soin pieux avec lequel seraient conservés ses moindres billets et jusqu'à ses enveloppes. Aussi ses lettres à Saint-Maur donnent-elles la plus curieuse impression d'éclat et de miroitement. Sur des papiers dignes de Lucullus, coulent des flots verts, rouges, bleus, violets, tout pailletés d'or. Des paraphes rayent et déchirent la page de leurs zig-zag sanglants.

et pour venger le grand proscrit, se couvrent de cette intelligente injure : BARBEY D'AUREVILLY IDIOT (« Voilà ma couronne murale », disait-il). Il attaque les Parnassiens, la plupart des auteurs dramatiques ; et parfois la passion politique se mêlant à ses critiques, les ennemis du régime impérial passent sous sa griffe des quarts d'heure pénibles. Quant à ses romans, quelques-uns font scandale ou déconcertent : le *Prêtre Marié*, publié dans le *Pays*, provoque une pluie de désabonnements. En un mot, il est, presque continuellement, stupéfiant et stupéfait. Et la succession de Sainte-Beuve, qu'il accepte au *Constitutionnel* un peu avant la guerre, ne calme pas sa fougue batailleuse.

Quel soulagement, quel bienfait pour ce jouteur, éternellement hostile à tout son siècle et incompris, que de trouver, au moins une fois la semaine, une maisonnée d'amis véritables, — avec qui l'on rit, avec qui l'on cause (1)!... Car les conversations les plus endiablées roulaient chez Saint-Maur, et l'on sait quel plaisir Barbey prenait à ce jeu. Il causait exquisement, avec flamme, esprit et poésie. L'imagination qui illumine toutes ses œuvres jusqu'à l'éblouissement, il l'avait si naturelle et si rapide qu'elle brillait plus encore peut-être dans ses propos de table ou de salon que dans ses livres. Dès qu'il ouvrait la bouche, il conquérait et ravissait. C'était vraiment l'*improvisateur*, en état d'inspiration perpétuelle. Chez Saint-Maur, où l'on était libre, j'imagine qu'il donnait sa mesure !

En résumé, ce prieuré de Thélème lui fut providentiel. Il avait eu Guérin au temps du « vague-à-l'âme », Trebutien à l'époque des grandes conceptions et de la mise en chantier. La première amitié symbolisait pour lui le romantisme byronien ; la seconde, le labeur enfiévré. Saint-Maur, c'était, sans doute, l'été de la Saint-Martin. Mais Barbey d'Aurevilly a souvent dit et écrit de lui : c'est l'homme *que j'ai le mieux aimé*. Il était la gaîté suprême.

Les deux lettres suivantes, dont l'une fut écrite à la fin du siège et l'autre après la mort de l'abbé Léon d'Aurevilly, frère du romancier, suffiront, d'ailleurs, à montrer combien ces deux amis, à la gaîté si franche et si profondément unis, savaient au besoin prendre entre eux tous les tons et parler le langage de tous les sentiments :

(1) « Dites bien à d'Aurevilly, écrivait Arsène Houssaye, que depuis que j'ai dîné avec lui, j'ai aimé l'homme, le galant homme, le gentilhomme, comme j'aimais son talent. » (*Lettre inédite.*)

*Paris*, *le* 8 [*février* 1871,

Mon cher Saint-Maur, — je suis toujours de ce misérable monde. J'ai échappé aux obus et à la faim. Je ne sais pas si j'ai échappé aux conséquences de la nourriture du siège, car j'ai l'estomac en quatre morceaux. Nous avons mangé du chien et du rat et de l'avoine ! Comme je pensais à vos dîners, ô prieur de la congrégation de Saint-Maur !

Mon quartier a été haché par les obus. Je suis resté stoïquement sous ce dais d'acier. *L'honneur* m'a empêché de quitter Paris et je ne me repens pas de ma résolution, quoique je l'aie payée bien cher. J'ai vu des choses à navrer un cœur de français un peu fier. Nous relèverons-nous de ces hontes ?... Je n'ai jamais eu d'espérance. Je savais ce que nous méritions ; mais je n'aurais jamais cru que le Dieu irrité se montrerait aussi terriblement implacable.

J'attendrai que les lettres soient cachetées pour vous écrire. Seulement, *prévenez-moi de la réception de celle-ci.*

Que je *sache* que vous me savez vivant !

Dès que je le pourrai, je partirai pour Saint-Sauveur. J'ai besoin de *refaire* ma santé et de *faire* mes affaires de famille.

Votre ami dévoué,

J. B. D'A. (1)

Il y a des temps que je n'ai vu Delamare. Mais, s'il était mort, je le saurais. Il a été aussi, lui, joliment bombardé !

Valognes, 2 décembre 76
*Hôtel Grandval-Caligny*

Mon cher Saint-Maur, j'ai reçu votre lettre, dans laquelle votre amitié cherche à me consoler de la perte que j'ai faite. Vous me donnez les plus mâles, les plus religieuses et les SEULES raisons de consolation qu'il y ait. Mais *l'arrachement par la mort*, vous l'avez connu, vous en avez saigné et vous savez l'impossibilité de la consolation humaine. Je ne crois point que l'homme qui n'oublie pas... (2) puisse se consoler

(1) *Lettre inédite.*

(2) *L'homme qui n'oublie pas*, c'est Barbey d'Aurevilly lui-même, qui se connaissait une mémoire prodigieuse et infaillible.

d'un malheur irréparable, comme la mort. Par Dieu! on vit; on met par-dessus ce qu'on souffre du rire et quelquefois des folies, mais c'est tout ! Mais le quatrième dessous !...

Mon cher Saint-Maur, il faut reprendre la vie de travail ; rentrer dans le flot, se remettre à nager contre les courants, voilà le destin ! Je quitte ma solitude et ce pays dans deux jours, et je vais vous revoir à Paris. Vous serez ma première visite comme vous êtes *maintenant* le premier de mes amis. (hein ? Saint-Maur, combien avons-nous déjà d'années d'intimité sur la tête ?...) Ah ! si le temps nous ôte, il nous apporte aussi. Vous êtes venu tard dans ma vie et vous y voilà enraciné !

La mort de Léon m'a coupé comme avec un couteau au moins la moitié du cœur ; je vous aimerai avec le reste.

Hector de Saint-Maur ne devait pas longtemps tarder à suivre dans la tombe l'abbé d'Aurevilly. Il mourut en 1879, au retour des hirondelles. Ce fut pour son vieux commensal et son contemporain un terrible coup. Des témoins assurent qu'à la nouvelle de cette mort et devant le cadavre du poète, Barbey d'Aurevilly perdit longtemps la parole et demeura comme hébété. Il sentait sans doute que c'était pour lui la dernière grande amitié masculine. Coppée, il est vrai, et quelques écrivains de son entourage, devaient lui apporter encore, dans les dix années qui lui restaient à vivre, un arrière-parfum des amitiés parties. Il devait goûter de même, comme une très douce joie à la fin du voyage, l'attachement si délicat, si noblement dévoué de Mlle Read. Mais l'irrésistible gaîté de Saint-Maur ne ferait plus diversion désormais aux tournois et aux joutes du noble bretteur, éternellement *parti* contre son siècle... Et tout en bataillant ses ultimes batailles, en faisant rendre gorge au naturalisme du dieu Zola, en poursuivant l'édition de son œuvre critique, commencée sous Saint-Maur, le vieux « laird » reportait souvent vers la maison aimée des Batignolles sa pensée et ses regrets. « Oublier, moi ! écrivait-il à Mme de Saint-Maur. Je n'ai jamais rien oublié de ma vie, mais j'aurais oublié *tout* que je n'aurais oublié ni Saint-Maur ni vous » (1).

François Laurentie.

(1) *Lettre inédite.*

# Une Actrice durant la Retraite de Russie

(*Suite et fin*) (1).

## VII

L'actrice se reposa, le 9, à Smolensk, ce Smolensk dont l'armée avait, comme s'exprime un témoin, le désir ardent, effréné, et où elle trouva si peu de ressources. Le 10, elle repartait dans la même calèche. Elle avait avec elle un officier, un camarade de M. de Tintigny, blessé, incapable de marcher, mal élevé d'ailleurs, ne pensant qu'à lui, ne cessant de dire qu'il enrageait d'être en voiture et que, si son domestique lui amenait son cheval, il se moquerait des Cosaques. Pour ne plus lui parler, Mme Fusil finit par simuler le sommeil.

Le 11, les chevaux refusèrent d'avancer et il fallut envoyer un domestique au quartier-général pour demander d'autres bêtes à M. de Tintigny, tandis que le second domestique allait au fourrage avec le cocher. Voilà de nouveau Mme Fusil au milieu du grand chemin ; mais elle n'était pas seule et quelques soldats bivaquaient à côté d'elle. Un colonel passa. C'était le colonel de l'officier blessé, et elle entendit son compagnon prononcer ces paroles extraordinaires : « Mon Dieu, mon colonel, je suis blessé ; on m'a procuré cette voiture, mais les chevaux ne peuvent pas marcher ; les gens ne reviennent pas, et je pense qu'ils ont abandonné ; je voudrais pouvoir en faire autant. — Ma foi, répondit le colonel, je vous conseille de monter à cheval et de brûler la voiture. — Ce conseil est très obligeant, interrompit Mme Fusil, Monsieur n'a aucun droit sur cette voiture ; c'est à moi qu'on l'a prêtée ; on y a placé Monsieur pour qu'il voyage plus commodément ; il peut s'en aller, s'il veut ; mais il ne devrait pas crier qu'elle est abandonnée devant des soldats qui saisiraient volontiers ce prétexte pour la piller. Moi qui ne suis pas blessée, je n'ai pas peur ; ce n'est pas la première fois que je me vois seule sur le grand chemin, mais je ne doute pas que les gens ne reviennent avant le jour ; M. de Tintigny n'est pas homme à me laisser dans l'embarras. — Vous êtes très courageuse, madame, répartit le colonel, et je vous en fais mon compliment. — Non, monsieur, pas courageuse, mais résignée. » Le jour s'écoula, la nuit vint, les gens ne parurent pas, et à minuit, l'officier blessé, voyant arriver son domestique et son cheval, descendit précipitamment de la calèche sans dire un mot d'excuse ; il emporta même l'unique pain qui restait !

Mme Fusil but un peu de vin qu'elle avait encore dans la cave

(1) Voir *La Revue* du 15 Novembre 1909.

de sa voiture et attendit avec patience le lever du jour. Enfin, ses gens revinrent du fourrage ; elle ne les gronda pas de leur retard ; elle était heureuse de revoir des figures de connaissance ; mais elle leur dit comment l'aimable camarade de leur maître l'avait plantée là et ils s'indignèrent, non pas qu'il fût parti, mais qu'il eût emporté le pain dont ils croyaient avoir leur part. Un instant après, arrivait du quartier-général l'autre domestique avec des chevaux frais. On se remit en route. On voyagea tout le lendemain — 13 novembre — avec une extrême lenteur et sans avancer plus d'un quart de lieue parce qu'on ne faisait qu'aller de droite à gauche pour éviter les Cosaques qui couraient de tous côtés. Mme Fusil était dans la colonne des traînards qui marchaient sans ordre et sans chefs, mais qui marchaient toujours, ne pensant qu'à voler et à piller. On chemina de la sorte jusqu'à minuit et on finit par atteindre une grande berline qui depuis quelques heures précédait la calèche et qui s'était justement arrêtée. Mme Fusil apprit qu'elle appartenait au comte de Narbonne et qu'une dame s'y trouvait, Mme Solon Grandier, une jeune et coquette créole, bien née, parente de Mme de Genlis et, comme elle, très habile à jouer de la harpe ; M. de Narbonne l'avait recueillie à Moscou dans son logement et elle était devenue sa maîtresse.

En semblables circonstances on noue bientôt conversation et, comme écrit Mme Fusil, rien ne réunit plus vite que le malheur. Les deux femmes causèrent, et Mme Fusil qui mourait de soif, but toute une bouteille d'eau que Mme Solon Grandier avait dans sa berline. Une demi-heure auparavant, un colonel, qui venait d'avoir le bras emporté, était monté dans la calèche de l'actrice ; mais un officier accourut lui parler à voix basse et le colonel, balbutiant quelques excuses et bien qu'il eût à peine la force de se tenir en selle, avait aussitôt enfourché son cheval. « Sans nul doute, dit Mme Fusil à Mme Solon Grandier, nous sommes cernés et les Cosaques sont très près », car, remarquait-elle plus tard, « il semblait que l'armée russe ne fût composée que de Cosaques, on ne parlait que d'eux et l'on ne craignait qu'eux. » Au même moment, ses gens lui annonçaient qu'il y avait devant eux un ravin qu'on ne pouvait passer en voiture, que les Cosaques se montraient, qu'elle devait se mettre sur un cheval et s'enfuir incontinent. Elle refusa. Mieux valait, suivant elle, prendre la grande route. Mais à tout instant les boulets sillonnaient le chemin, et ses gens regimbèrent. « Eh bien, s'écria Mme Fusil, essayons de franchir le ravin ; il sera toujours temps, si la calèche se brise, de l'abandonner ; postillon, vous aurez vingt-cinq louis si nous arrivons ce soir au quartier-général. » Le postillon

ne bougea pas. Mme Fusil dut monter à cheval ; elle n'avait plus avec elle qu'un seul paquet ; elle le perdit en traversant le ravin. En tout autre temps, elle aurait ri de son domestique. Le malheureux voulait sauver les effets les plus précieux de son maître et il ne savait lesquels choisir, il se lamentait sur chaque habit qu'il laissait. « Dépêchons-nous, mon ami, lui disait Mme Fusil, prends ce qui te paraît le plus nécessaire, les portefeuilles, les cartes ; ton maître se moque de ses habits. — Eh bien, ce sera pour moi, répondait-il en pleurant. Mon Dieu, abandonner de si belles nippes ! Je vais encore mettre ça sur Margot (c'était son cheval). — Mets du linge, mon ami, c'est l'essentiel, ton maître n'a pas besoin de tout cela. — Eh bien, ce sera pour moi ; attendez, ma petite dame, je vais arranger Fanchon, vous monterez dessus, c'est une bonne bête, pas vrai, Fanchon ? » Pendant ce dialogue, Mme Solon Grandier était partie.

Après avoir chevauché sur Fanchon dans la neige à travers champs, Mme Fusil atteignit, le 14, à 2 heures du matin, une colonne d'artillerie. Elle interrogea l'officier qui commandait : « Le quartier-général est-il loin encore ? — Nous ne le rejoindrons pas, répondit-il avec humeur, les ennemis nous entourent de toutes parts ; si nous ne sommes pas pris cette nuit, nous le serons demain matin ; nous ne pouvons échapper. » Il fit halte parce qu'il ignorait son chemin et lorsque ses hommes allumèrent du feu pour se chauffer, « voulez-vous donc, leur dit-il, montrer aux Russes où vous êtes pour qu'ils tirent sur vous ? » On éteignit le feu. Mme Fusil descendit de cheval et vint s'asseoir sur un tas de paille. Elle eut alors un accès de découragement. Le froid l'engourdissait. Des soldats la priaient de se lever, de se mouvoir ; elle n'entendait plus rien, et elle défaillait.

## VIII

Lorsqu'elle revint à elle, elle était dans la calèche du général Charrière. L'aide-de-camp de ce général, Jean Dega, capitaine au 57e régiment, l'avait recueillie. Une tasse de café la réchauffa et la ranima. « Le café seul, écrit-elle, m'a toujours rendu des forces et je suis convaincue qu'on pourrait vivre pendant longtemps en ne prenant que du café. » Ce Dega était le garçon le plus obligeant du monde. Il donna du biscuit à sa compagne — c'était tout ce qu'il avait —. Il lui raconta sa vie, qu'il s'était engagé en 1792 pour répondre à l'appel de la patrie en danger, qu'il était devenu capitaine après nombre de pénibles campagnes, qu'il avait été blessé plusieurs fois, à Saint-Georges devant Mantoue, au Luziensteig, à Zurich, à Feldkirch, à Tann, à Wagram, qu'il était de Fos, près de Saint-Gaudens, dans la Hau-

te-Garonne, qu'il aimait le beau climat de son pays, qu'il comptait revoir sa mère à la fin de cette funeste expédition, qu'il se marierait, qu'il ne voulait plus faire la guerre. Mais une vivandière parut. « Mon officier, dit-elle, les Cosaques sont là. » — « Bon, répliqua Dega, voilà comme sont les femmes, il faut toujours qu'elles bavardent. » Il fit cependant trotter les chevaux et, lorsqu'il eut rejoint l'arrière-garde, il se mit en selle et se jeta sur le chemin au devant de l'ennemi. Les boulets sifflaient déjà. Mme Fusil les voyait rouler par bonds et soubresauts sur la neige, et au premier qui passa par dessus la calèche, elle se couvrit involontairement la tête de son châle, comme s'il eût pu la garantir. Elle tombait en pleine bataille de Krasnoé : tandis qu'elle filait sur la route, les troupes tiraillaient et canonnaient sur la droite et la gauche.

Soudain arrive un major. Il annonce que Dega est mort, enlevé par un boulet ; il monte dans la calèche ; il s'empare de la peau d'ours et des bottes fourrées du capitaine ; puis il s'éloigne. Mme Fusil pleura Dega qu'il lui semblait connaître de longue date. Elle n'allait plus que très lentement à la lueur des villages incendiés et au bruit de l'artillerie. Que d'affreuses scènes elle voyait ! Des blessés implorant du secours, d'autres demandant du pain, d'autres suppliant qu'on les reçût dans les voitures ou qu'on leur prît un enfant qu'ils n'avaient plus la force de porter, et on restait sourd à leurs instances.

Près de Krasnoé, au petit jour, le cocher s'arrêta. Les chevaux ne pouvaient plus marcher. Quoi d'étonnant, puisqu'ils n'étaient pas ferrés à glace et n'avaient ni nourriture ni abri ?

Mme Fusil mit pied à terre et gagna Krasnoé pour rejoindre les officiers de la maison de l'Empereur. Elle traversa la ville en courant au milieu des poutres embrasées qui menaçaient de lui tomber sur la tête. Un gendarme la soutint jusqu'à la dernière maison et lui dit que le quartier-général était parti depuis longtemps. De nouveau, elle perdit courage. Elle s'assit sur le bord du chemin pour y mourir et elle attendit qu'un boulet vînt la tuer comme le pauvre Dega. Tout à coup elle entend crier *Vive l'Empereur !* Elle se relève. Des voitures passent, et M. de Narbonne la reconnaît. Il s'approche, coiffé à l'oiseau royal, poudré de frais, toujours alerte, dispos, malgré son âge, et l'un de ceux qui se montrèrent hommes de cœur au milieu de ce désastre. « Mon Dieu, madame, dans quel état vous êtes ! » — « Vous le voyez, monsieur, j'ai tout perdu, je n'ai plus ni voiture ni chevaux, plus rien, je n'ai pas mangé depuis deux jours. » Il lui donna un mince morceau de pain et la fit placer dans un de ces petits traîneaux russes qui servent à la prome-

nade et non au voyage. Mais l'actrice, mouillée par la neige, était trop heureuse d'être dans un véhicule, quel qu'il fût, et, le soir, ce véhicule la déposait au quartier-général de Liady.

Liady était la première ville de Pologne, et la première qu'on voyait entière, la première où il y avait des habitants, des juifs bien sales, à la vérité, mais, dit Mme Fusil, « c'étaient au moins des êtres vivants et je les aurais volontiers embrassés. » Elle se crut sauvée lorsqu'elle revit les officiers d'ordonnance de l'Empereur, ceux qu'elle appelait ces Messieurs. Ils lui donnèrent à manger, ils lui fournirent un lit de paille, et elle dormait mieux que dans des draps, lorsque dans la nuit retentit le cri *aux armes!* Les traînards annonçaient que les Russes éatient là. La garde se mit en bataille. Elle n'eut à repousser qu'une douzaine de Cosaques. Mais les officiers d'ordonnance s'étaient levés en tumulte et le jeune prince d'Arenberg avait dit à Mme Fusil : « Sortez comme vous pourrez, car l'ennemi va entrer. » Elle s'enfuit et après avoir traversé une cour où elle eut de l'eau jusqu'à mi-jambes, elle se trouva sur les marches d'une maison habitée par une princesse polonaise. C'était là que logeait Napoléon et ce fut là que de nouveau elle tomba évanouie. Elle sentait venir la mort, et cette mort n'avait rien de déplaisant. Vainement elle entendait bourdonner à son oreille les mots : « Ne restez pas là, levez-vous. » Vainement on lui secouait les bras. Elle ne bougeait pas ; elle était dans le doux abandon de celui qui se laisse aller au sommeil et qui s'endort paisiblement. Lorsqu'elle eut recouvré ses sens, elle se vit dans une maison de paysan. On l'avait enveloppée de fourrures. Le médecin en chef Desgenettes lui tâtait le pouls, des officiers l'entouraient, elle reconnut le général Beurmann, le maréchal Lefebvre, et elle apprit qu'on l'avait ramassée, qu'on avait voulu la mettre auprès d'un grand feu, que Desgenettes avait prescrit de la mettre au contraire dans une chambre sans feu pour lui rendre un peu de chaleur. Lefebvre lui apporta une timbale de café très fort et ce breuvage la réconforta : « Eh bien, répétait le duc de Dantzig, ça va-til ? Vous revenez de loin ! », et il ajouta : « gardez cette timbale, elle sera historique dans votre famille... si vous la revoyez. »

Quelques heures plus tard, Mme Fusil partait dans la voiture du maréchal. « Vous n'avez, lui avait dit le vieux soldat, ni équipage ni femme de chambre, vous n'êtes pas bien lourde, et vous n'empêcherez pas les chevaux d'avancer. » Elle fut dès lors à l'abri de tout péril.

Elle traversa la Bérésina de grand matin ; le jour commençait à poindre dans un ciel brumeux ; la voiture n'avançait qu'avec lenteur, car le pont était si fragile qu'il tremblait sous

les roues, et près de l'entrée Mme Fusil put voir l'Empereur aussi calme qu'à la parade des Tuileries. « N'ayez pas peur, dit-il à l'actrice, allez, allez, n'ayez pas peur. » Murat était là, le col ouvert, un manteau de velours jeté négligemment sur l'épaule, une toque de velours noir ornée d'une plume blanche et l'air d'un héros de mélodrame ; il tenait son cheval par la bride ; il eut un mot obligeant pour Mme Fusil et lui fit de la main, lorsqu'elle s'éloigna, un gracieux salut. Elle passa donc la trop fameuse rivière facilement et sans aucun danger ; mais elle la passa, et l'an d'après, dans les salons de Paris, on la regardait avec de grands yeux ; chaque fois qu'on la présentait ou qu'on la recommandait à l'un des puissants du jour, on ne manquait pas de dire : *elle a passé la Bérésina ;* c'était la formule consacrée.

## IX

Le 9 décembre, à 11 heures du soir, elle arrivait à Vilna, « la terre promise ». Le maréchal Lefebvre descendit chez un comte polonais qui l'avait logé à son premier passage. Mais le comte servait Napoléon et il s'apprêtait à quitter Vilna : sa maison était dans un extrême désordre ; pas un domestique pour faire la cuisine et le feu. La nuit fut terrible. Mme Fusil s'était couchée sur un canapé entouré de paravents dans une grande salle qui n'avait pas de doubles fenêtres, et malgré ses conseils, lorsqu'ils allumèrent le poële, nos Français, au lieu de le laisser s'échauffer, puis de le fermer hermétiquement, ne cessaient pas d'y remettre du bois, la chaleur s'évaporait et le feu n'empêchait pas le froid, un froid de vingt-huit degrés.

Bientôt la nouvelle se répandit qu'il fallait évacuer la ville sans retard. Le comte Lefebvre, fils du maréchal duc de Dantzig — un jeune général que l'armée avait surnommé Coco, que nul ne regretta et que Castellane appelle un personnage mal élevé et aimant les grosses farces — était incapable d'aller plus loin ; il avait la fièvre nerveuse et les suites d'une blessure rendaient la maladie fort dangereuse. Son père dut l'abandonner. Il écrivit au général russe qui commandait les avant-postes : son fils, disait-il, restait à Vilna, mais l'ennemi serait aussi loyal que brave et traiterait généreusement ce prisonnier volontaire. Il pleurait et sa douleur faisait peine à voir. Mme Fusil fut attendrie. « Je resterai près de votre fils, dit-elle au maréchal, et j'aurai pour lui les soins d'une mère. » Il accepta cette offre avec reconnaissance ; il laissa son aide de camp Viriot et son intendant à Vilna, leur donna de l'argent et des lettres de crédit, et il partit, profondément triste, pressentant qu'il ne reverrait plus son enfant.

Le 11 décembre, à 11 heures du matin, les Russes entraient

dans Vilna et à une heure et demie une sauvegarde fut envoyée dans la maison où était le jeune Lefebvre. C'étaient des Cosaques. Ils virent des piles d'écus, ils menacèrent le malade de leurs lances, le sommèrent de leur donner de l'argent, et ils ne s'éloignèrent que lorsque Mme Fusil détacha de son cou une petite vierge de Kiev, cadeau de la maréchale Koutousov, et la posa sur le comte Lefebvre en disant que Dieu les punirait s'ils osaient attaquer un moribond. A 4 heures, l'amiral Tchitchagov arriva et il laissa une sauvegarde de dix-huit hommes. Mais Coco avait été bouleversé et son mal empira irrémédiablement.

Notre actrice trace un navrant tableau de Vilna dans ces premiers jours de l'occupation russe. Elle rencontra quelques membres de la colonie française de Moscou : ils étaient méconnaissables ; les gens de vingt-cinq ans semblaient en avoir cinquante ; ceux de quarante ans avaient l'air de sexagénaires ; d'autres étaient infirmes, décrépits, et la plupart succombèrent au bout de quelques jours. On ne voyait dans les rues que des cadavres de Français : les uns morts de froid parce que les habitants, craignant le pillage, n'osaient les recevoir dans leurs maisons ; les autres, attirés par les juifs qui les tuaient après les avoir dépouillés. Parfois, dans la nuit, les gémissements des malheureux que les soldats russes égorgeaient, frappaient les oreilles de Mme Fusil épouvantée.

Cependant le jeune comte Lefebvre dépérissait. Il avait entendu le médecin — c'était Desgenettes que les Russes avaient fait prisonnier — dire qu'on pouvait lui donner tout ce qu'il demanderait, et il demandait tout. Mais les domestiques français n'osaient se risquer au dehors et les juifs qu'on envoyait en commission, avaient coutume de revenir les mains vides en alléguant que les Russes les avaient volés. Mme Fusil sortit pour faire les achats ; elle passait au milieu des soldats et des chevaux attachés dans les rues ; « Je t'en prie, disait-elle aimablement aux Cosaques, range ton cheval », et les Cosaques lui obéissaient. Vilna gardait le même aspect de désolation. Des Français, semblables à des spectres, erraient par la ville et ceux qui trouvaient une place dans les hôpitaux, y mouraient de froid et de dénument ; ils manquaient de tout, et par les fenêtres brisées soufflait un vent glacial.

Coco mourut enfin, le 19 décembre à 3 heures du matin. Il eut sa connaissance jusqu'au bout et quelques instants avant d'expirer il appela Mme Fusil : « Je ne passerai pas la nuit, lui dit-il à voix basse, vous retournerez en France parce qu'on ne retient pas les femmes, vous verrez ma mère et lui raconterez tout ; coupez une boucle de mes cheveux avant que je ne meure,

car ensuite, vous auriez peur de moi ; portez-la à mes parents et dites-leur que je vous recommande à eux ; je n'ai pas la force de leur écrire. »

Mme Fusil pleurait. « Pauvre jeune homme ! s'écriait-elle, né dans une classe obscure, passé tout à coup au faîte des grandeurs, riche, au moment d'épouser un des plus brillants partis, mourant sur une terre étrangère et n'ayant que nous pour le pleurer ! Quel sujet profond de réflexions ! »

Il fut enterré décemment. Selon l'usage russe, il était couvert de ses habits et Mme Fusil le revoyait à cette heure suprême tel qu'elle l'avait vu pour la première fois : il dormait à Vilna comme à Liady ; il avait le même costume, la même attitude. « Cette conformité de situation, écrit-elle, ce passage de la vie à la mort en si peu de temps me fit fondre en larmes ; ah ! l'existence ne vaut pas la peine qu'on prend pour la conserver ! »

Ainsi mourut, dans les bras de Mme Fusil, le comte Lefebvre surnommé Coco. « J'ai peur, disait son père à M. de Rémusat, qu'il ne meure pas bien. » Coco avait eu du moins une mort honorable.

Ce fut dans cette détresse, lorsqu'elle ne possédait plus rien, que Mme Fusil recueillit une orpheline. Un officier lui apprit qu'une petit fille qui semblait vivre encore, gisait à la porte de Vilna parmi des cadavres. Elle y courut, elle emporta dans son manteau cette pauvre créature qui n'était qu'engourdie par le froid et qui se ranima promptement grâce aux soins de Desgenettes et à un remède fort simple, du jus de pommes de terre dont l'actrice lui frotta l'un de ses pieds presque gelé. Mme Fusil se chargea de l'enfant qu'elle nomma Nadège ou Espérance ; elle la fit élever et plus tard elle la mena partout avec elle, au Congrès d'Aix-la-Chapelle, à Berlin, à Charlottenbourg, à Potsdam où Nadège exécuta la danse nationale russe en costume de paysanne. A l'âge de quinze ans l' « orpheline de Vilna » débutait au Théâtre Français. Mais elle mourut dans sa vingtième année en 1832, et Mme Desbordes-Valmore composa sur elle des vers touchants qui furent gravés sur la tombe de la jeune et charmante actrice :

*Elle est aux cieux, la douce fleur des neiges ;*
*Elle se fond aux bords de son printemps...*

Il faut revenir aux aventures de Mme Fusil en 1812. Elles ne touchaient pas à leur terme. Munie d'un sauf-conduit de Koutousov, elle se rendit à Pétersbourg. De là, elle voulut gagner la France, comme Mlle George un an auparavant, par la Suède et l'Allemagne. Elle faillit périr en Suède sur la glace des lacs qui n'était plus assez solide pour porter le poids d'un

traîneau, et en Allemagne, aux environs de Ratzebourg, elle fut sur le point de tomber aux mains de ces Cosaques qu'elle n'avait que trop vus en Russie. Elle était à Lubeck lorsqu'un ami de son mari la rencontra. Elle le suivit à Dresde. Là, on la prit pour un revenant : on la croyait gelée ou tombée dans la Bérésina. Mais tout le monde était gai ; il y avait un armistice ; on dansait, on chantait, la Comédie-Française donnait des représentations, et Mlle Mars, aimable, spirituelle, gardant toujours le ton de la meilleure compagnie, faisait les délices du public et au théâtre et dans les petites fêtes où elle était invitée.

Le 12 août 1813, Mme Fusil quittait Dresde. Elle arriva sans encombre à Paris, et la joie d'embrasser ses parents et ses amis lui fit oublier ce qu'elle avait enduré. Mais l'année suivante les Cosaques reparaissaient à ses yeux et ce fut dans Paris qu'elle se réconcilia avec eux. « Je puis me vanter, s'écriait-elle, d'avoir vu deux choses fort extraordinaires : les Français à Moscou et les Russes à Paris. » Elle était à la fenêtre d'un entresol, le 1er avril 1814, lorsqu'entra le tsar Alexandre, accompagné de ses généraux et de son état-major ; le comte Orlov l'aperçut et la salua ; elle dut descendre et ces Messieurs — ce n'étaient plus les officiers d'ordonnance de l'Empereur des Français, c'étaient ceux de l'Empereur de Russie — ces Messieurs l'accueillirent de la façon la plus cordiale ; puis les soldats l'entourèrent, lui parlèrent russe, et, s'ils étaient contents de trouver à Paris quelqu'un qui sût leur langue, Mme Fusil, elle, était contente de ne plus avoir peur d'eux.

Au milieu de tant d'épreuves elle avait du moins, selon son expression, acquis un peu de philosophie. Elle envisagea dès lors les événements sans inquiétude et sans trouble. Avant la retraite de Russie, elle avait mille besoins d'aisance et d'agrément dont elle ne pouvait se passer. Désormais elle comprit qu'on peut tout supporter avec un peu de courage. « Quand on a, écrit-elle, souffert pendant deux mois la soif et la faim, la fatigue, le froid, et la privation de toutes les choses qui contribuent à rendre la vie paisible et douce, on peut défier le sort et voir l'avenir sans crainte. » Elle sut se contenter de peu. « Il faut, dit-elle encore, s'être trouvé dans une pareille situation pour sentir combien une ombre de mieux paraît un grand bien. Il faut avoir été sans boire ou sans trouver autre chose que l'eau remplie de cadavres pour connaître la jouissance qu'on éprouve à boire un verre d'eau. Il faut avoir été sans manger pour connaître celle d'un morceau de pain, et ainsi du reste. Il y a, dans la vie, des jouissances dont les gens heureux ne se doutent pas. »

ARTHUR CHUQUET,
*de l'Institut.*

# HÉLÈNE TCHIGUIRINE[1]

(*Suite*)

Mardi 2 juillet, 10 heures.

Dans une heure, nous serons à Constantinople. La campagne est aride et déserte. Au loin la mer de Marmara profile sur le rivage une ligne bleue et lumineuse. Des mosquées montrent, de loin en loin, les flèches blanches de leurs minarets. Le ciel est d'une pureté radieuse.

La compagne de l'archiduc est décidément un mannequin. Elle s'appelle Marie Soleil. Il l'a dénichée à Paris, lors de son dernier séjour, il y a six mois. Elle est follement amoureuse de lui. tout en étant persuadée qu'il n'est qu'un riche marchand de charbon. Il est, lui-même plus pincé que d'habitude, pour l'avoir emmenée au loin. Généralement et à raison même des nécessités de jouer son personnage, ses caprices n'ont pas de lendemain... Cette documentation est, bien entendu, de Mauroy. Je suis convaincu qu'elle est exacte.

Mercredi 3 juillet.

Constantinople s'est éveillé ce matin dans son impériale splendeur. L'impression n'est pas inférieure au rêve. C'est bien ainsi que j'avais toujours imaginé la Ville. Je la regarde avec des yeux dévots. Il me semble que je la connais depuis toujours et il n'y a pas vingt-quatre heures que j'y ai posé le pied pour la première fois. Sous la fenêtre de ma chambre se déroulent les quartiers turcs de Kassim-pacha, semés de cyprès et de jardinets verts, qui sont des cimetières, puis toute la Corne d'Or. Ce nom est d'une exactitude rigoureuse. Le soleil l'incendie ; c'est un bleu profond, broché d'or. Je la suis jusqu'à ses dernières limites, à l'endroit où le Barbyzès et le Cydaris, — qui ont des noms turcs que je ne connais pas encore — y apportent depuis des siècles leur filet d'eau tranquille. Et tout le long, jusqu'à perte de vue, c'est la cité prestigieuse, avec ses minarets, ses dômes, les coulées de verdure des cimetières et des jardins, où flotte une atmosphère rose...

J'ai hésité comment je ferais part à Hélène de ma venue près d'elle. Lettre ou visite ? J'ai fini par bannir la lettre, comme ridiculement mystérieuse et puérile. C'est trop abonder dans son sens que se cacher ainsi. Je prête immédiatement à l'intrigue. Le mot,

(1) Voir *La Revue* du 15 Novembre 1909.

que j'écrirai, attend un autre mot, par lequel elle me donnera un rendez-vous. Et par là je me mets à sa merci ; j'admets que durant mon séjour ici, nos relations se mèneront dans l'ombre, j'accepte ce rôle d'amant, qu'elle m'a dévolu... La visite est plus franche et par là même moins dangereuse. Quel péril peut-elle comporter ? La malignité d'amies que j'y pourrais rencontrer ? L'espionnage de la domesticité ? Un retour imprévu du mari ? Ai-je donc quoi que ce soit à me reprocher ? J'ai connu Mademoiselle Tchiguirine ; je la viens voir mariée ; quelle incorrection le plus formaliste y pourrait-il découvrir ? Et cette apparition inopinée a le gros avantage de me livrer Hélène telle qu'elle est réellement. Suis-je sûr de la connaître ? Est-ce que cette correspondance, si longue soit-elle, m'a donné d'elle un portrait fidèle ? Est-ce le fait d'une nature saine, que se donner ainsi d'avance à un monsieur dont les lèvres n'ont même pas effleuré le bout de vos doigts ? Ma complaisance pour elle est faite d'une multitude de contingences disparates : la flatterie de sa constance, sa singulière énergie, l'exotisme de ses manières, cette similitude de nom avec la morte lointaine qui repose en moi... Mais je ne l'aime pas. Que de fois l'ai-je traitée de déséquilibrée et d'hystérique ! Quelle vie mène-t-elle ici ? Elle peut avoir des amants à la douzaine. Qu'a-t-elle conservé de la jeune fille que j'ai jadis connue ? Je vais peut-être voir une femme fardée, plâtrée, finie prématurément, une de ces beautés sur le retour comme j'en ai rencontré déjà et qu'il ne faut connaître qu'à travers leur correspondance. Moi-même, quel effet lui ferai-je ? N'est-elle pas une de ces natures qui aiment avant tout cérébralement, une littéraire plus qu'une sensible ? S'aimer à trois cents klomètres de distance, c'est passionnant. L'un en face de l'autre, cela devient banal et grossier. Je ne suis plus jeune. Vingt années nous séparent. Celui qu'elle appelle « le chéri » pourrait bien dégringoler de son piédestal et se briser comme une statue en plâtre creux. Et ce serait la haine qui suit toute tombée d'illusion. Ou bien, si elle a suffisamment vieilli elle-même pour ne pas haïr, nous relirons ensemble, comme s'il était d'un autre, cette sorte de roman par lettres, demeuré au prologue.

Je me suis présenté, à quatre heures, rue Yazidji, au luxueux hôtel qu'habite madame Métarxès. C'est un Croate chamarré d'or qui est venu à moi. Il n'a rien compris à ce que je lui demandais et a appuyé sur un bouton électrique, en prononçant des mots inintelligibles, que j'ai cru devoir traduire par « Attendez un instant ». Arrivée d'un valet de chambre en habit noir et cravate blanche, tout comme si j'avais sonné à quelque porte du faubourg Saint-Honoré. Dialogue stéréotypé :

— Madame Métarxès est-elle chez elle ?

— Madame est absente aujourd'hui. Madame est à Halki.

Je sais pour avoir parlé, dans la *Basilissa Marie*, du monastère bâti par Marie Comnène et Jean Paléologue, qu'Halki est l'une des îles des Princes.

— Quand Madame Métarxès doit-elle être de retour ?

— Madame sera sans doute ici demain. Monsieur veut-il me laisser sa carte ?

— Inutile : je repasserai.

— Bien, monsieur.

Je me suis trouvé rue Yazidji, considérablement refroidi. Quelqu'éloigné que je sois d'être au diapason des lettres d'Hélène, j'imaginais je ne sais quoi de profondément exotique, d'oriental, de chaud comme les coulées d'or du soleil sur le Bosphore. Ce larbin trop correct à face rasée, non vraiment, ce n'est pas cela !...

Jeudi 4

J'ai vu Hélène.

Le Croate chamarré, qui m'a l'air d'être une sorte de portier, m'a remis aux mains du valet, qui a lui-même cédé la place, à mi-chemin d'un escalier très rembourré de tapis, à une délicieuse brunette vêtue à la turque (enfin !) avec ses cheveux dans le dos et des culottes bouffantes en soie rose. La brunette, qui ne parle pas français, s'est bornée à me précéder vers le salon. J'ai encore eu le plaisir d'apercevoir, accroupie dans un coin d'antichambre, une négresse vêtue de jaune éclatant.

Le salon. Pas assez d'exotisme. Je me retrouve faubourg Saint-Honoré. Trois dames sont là, des Parisiennes dernier cri. Celle qui n'a pas de chapeau sur la tête se lève, vient à moi. Je crois sentir sa main trembler un peu dans la mienne ; mais sa voix est si calme que je me suis certainement mépris. Elle me présente à ses amies. L'une des jeunes femmes est Grecque et se nomme Mme Paulidès. L'autre est Française, — comtesse de Saint-Vallier. Hélène l'appelle par son prénom, — un prénom anglais, Eddy, je ne sais pourquoi. Le snobisme se glisse partout. Ces dames s'empressent autour de moi et m'assaillent d'une infinité de questions. Hélène parle moins. Elle est en plein épanouissement de sa beauté, réellement très séduisante. Je ne démêle pas le secret de ses yeux noirs fixés sur moi. Nous prenons le thé avec accompagnement de petits gâteaux secs, comme en Angleterre. Je me lève le premier. Hélène m'annonce que je la trouverai demain encore, à cette même heure. Je m'incline. Je baise les jolies mains blanches qui se tendent vers moi. Hélène m'accompagne jusqu'à la petite pièce sombre, avant le salon, où j'ai

vu la négresse. Elle ne dit rien. Une seconde durant, mon regard se fixe sur ses yeux noirs d'un admirable éclat, que souligne le bistre du crayon. La négresse n'a pas bougé de son coin. On dirait une statue d'ébène.

Hélène appelle :

— Kadja !

La soubrette en culotte rose reparaît et descend l'escalier devant moi. Je vois son bras, à la peau très mate, nu jusqu'à l'épaule, cerclé de bracelets au-dessus et en dessous du coude, qui suit doucement la rampe. Au bas de la dernière marche, elle s'incline pour me laisser passer et, comme je la regarde, elle sourit...

10 heures du soir.

On me remet ce billet d'Hélène :

« Saouda, ma négresse, te portera ce mot. Ne viens pas demain me voir. Il ne faut pas qu'on te voie trop chez moi. Va aux Eaux-Douces ; j'y serai ; mais ne me parle pas. Viens samedi. Je tâcherai que le mari de ma petite amie Eddy soit là. Nous irons ensemble manger des « douceurs » dans les confiseries turques. Ce n'est pas toujours bon, mais c'est drôle. Je te proposerai de nous accompagner. Tu diras oui. Et je te verrai ainsi beaucoup plus longtemps. Dimanche, je t'enverrai Moham, le frère de Saouda, qui sera à ton service. Et j'irai te voir chez toi. Je t'ai déjà dit, en t'écrivant, jadis, où je rêvais que cela était, « chez toi ». Demain matin, fais-toi conduire en caïque au fond de la Corne d'Or. Tu demanderas à tes caïkdjis où se trouve Halidji-Oglou. Et tu chercheras parmi les maisonnettes qui s'avancent sur l'eau quelle peut bien être la nôtre.

Tienne

H.

Vendredi 5 juillet.

J'obéis déjà en amant. Et je ne suis cependant pas décidé. Un scrupule m'est venu de ce sourire dont m'a gratifié, hier, parce que je l'y provoquais, cette soubrette joliment habillée qui descendait devant moi. Si je puis désirer la première venue, n'est ce pas tromper d'avance Hélène ? En l'acceptant pour maîtresse, je m'engage moralement à respecter cette liaison durant mon séjour à Constantinople. Et c'est une chaîne qui me gêne, avant même de m'avoir attaché. Est-ce loyal ? Le bavardage de Mauroy, ce matin, m'a laissé dans un singulier état d'indécision.

Il était venu me chercher pour une promenade en caïque. J'ai proposé la Corne d'Or. Nous avons gagné Galata par le funiculaire de Péra, — le *tunnel*, comme on l'appelle ici, — et nous nous sommes embarqués à l'échelle du Grand Pont. Un ciel radieux. En haut, tout

l'or du soleil, qui illumine les collines de Stamboul, champ immense, à perte de vue, de toits, de minarets et d'arbres verts. D'en bas, une fraîcheur monte. Sauf, de temps en temps, la sirène de l'un des petits vapeurs, qui font le service de la côte, c'est l'animation silencieuse de l'eau. Une quantité de caïques vont et viennent autour de nous, dans un glissement très doux, avec leurs rameurs vêtus de blanc. Mauroy me fait une conférence sur l'amour. Il m'explique qu'il vient ici pour aimer. Il rit de ceux qui ne voyagent que pour le décor. Les pays nouveaux qu'on va voir ne sont qu'une toile de fond, qui nécessite impérieusement la présence d'une femme. A quoi sert le cadre, pour qui n'a rien à y situer ? Il conteste le système de l'archiduc Albert, qui amène une Parisienne à Stamboul. C'est une erreur. L'archiduc s'en lassera vite. La fleur ne donne tout son parfum que sur sa terre d'origine. Marie Soleil sera ici dépaysée, incomplète, mal à l'aise. Elle n'ira pas d'accord avec le cadre. Elle n'a point donné une marque d'intelligence en acceptant sur ce point le désir de son amant, — peut-être en l'y poussant. L'on ne peut se prendre à Stamboul qu'à une fille du sol en costume du crû.

— Vous le connaissez, Augereau, ne fût-ce que par les gravures ou pour avoir assisté, en quelque casino de bains de mer, à une représensation du Grand Mongol, le voluptueux costume des Orientales : l'ample pantalon bouffant, en soie blanche ou rose, le *chalvar*, qui n'est, ne vous y trompez pas, que la transformation de l'ancienne robe assyrienne, cousue du bas et serrée sur les chevilles. Pas de corset ! Jamais de corset dans ce pays d'abandons. Une cordelière d'or, très lâche et si facile à dénouer, au-dessus des hanches. La chemisette en tulle transparent, largement échancrée au cou, le gilet brodé de soie, la veste aux manches flottantes, qui laisse, presque jusqu'à l'aisselle, les bras nus. Et les pieds aussi sont nus dans les babouches. Un rien les découvre. Vous connaîtrez la mollesse de la démarche des Orientales. Il semble qu'au moindre mouvement trop vif tout cet échafaudage de choses légères va s'évanouir...

J'écoute à peine le bavard. Mes yeux errent le long de la rive qui fait face à Stamboul. Je cherche où peut bien être cet Halidji Oglou, dont m'a parlé Hélène. Elle m'a dit : — Demande à tes caïkdjis... Mais, si je demande à mes caïkdjis, Mauroy est trop fureteur pour ne pas m'interroger... Les constructions s'espacent, coupées de terrains vagues. Ce sont maintenant des petits villages gris groupés autour d'une mosquée. Ils sont mirés dans l'eau bleue, où je vois trembler leur image renversée, semblable à une broderie aux tons fanés sur quelque soie ancienne. Des maisons s'avancent sur un pilotis léger. Lorsqu'on les regarde fixement, il semble qu'on est immobile, et que ce soit elles qui voguent. Est-ce en l'une d'elles que

sera mon « chez moi »? Et je songe que Mauroy n'a peut-être pas tort. Hélène Métarxès est trop européenne pour toutes ces turqueries. Si j'entrevoyais dans l'une des maisonnettes qui flottent, le profil rose de la soubrette Kadja, j'aurais envie d'arrêter les caïkdjis, de suivre l'enfant qui m'a souri, qui ne sait même pas parler le français, que j'aimerais...

L'après-midi, obéissant encore, je suis allé aux Eaux-Douces d'Asie et j'ai vu Hélène. Mais j'étais morose. L'incertitude de ma propre volonté me tape sur les nerfs et m'agace. Où vais-je ? Quel rôle veut-on me faire jouer ? Quel est ce « chez moi », que je ne connais pas, et qui me paraît bien plutôt un « chez elle » ? Il y a, dans les rapports de l'homme et de la femme, des principes de correction intangibles. Ils ne seront pas violés, fût-ce sous prétexte de couleur locale. Peut-être louerai-je une maison turque. Mais ce sera moi qui conclurai l'affaire. Et je la meublerai à ma manière. J'y recevrai qui je voudrai. Je ne logerai pas dans la garçonnière d'Hélène, payée d'un argent qui n'est pas le mien. J'arriverai demain assez tôt chez elle pour régler, une fois pour toutes, ces détails d'une installation, pour laquelle je suis insuffisamment consulté.

Samedi 6

Je reste de méchante humeur. C'est, de plus en plus, le faubourg Saint-Honoré dans sa plate horreur. Je n'ai pas vu Kadja. Je n'ai pas pu dire un mot en particulier à Hélène. Lorsque je suis arrivé chez elle, j'y ai trouvé un long jeune homme imberbe, à lorgnon, trop blond, la peau trop blanche. C'est un Danois. Il parle correctement le Français, en quoi il m'est supérieur, puisque je serais incapable de prononcer un mot de Danois. Mais il a des manières de petit collégien vieillot et un nom que je n'ai pas retenu : si je dois le revoir souvent, je prierai Hélène de me l'écrire. Il est mièvre et timide, le dos voûté, comme si sa tête était trop lourde de pensées. Il aurait besoin d'être exposé, quelques journées durant, au soleil du Grand Pont, pour patiner et vivifier son tendre épiderme. Les Saint-Vallier sont venus peu après. Et nous sommes allés tous les cinq manger des sucreries dans une pâtisserie de Stamboul...

Dimanche 7.

« Mon chéri,

« J'ai bien vu que tu t'ennuyais hier... Pardonne-moi de t'avoir emmené là. Je ne voulais pas qu'une journée passât pour moi sans te voir. Tu ne viendras plus maintenant que quand tu voudras. Je ne puis pas aller à ton hôtel, tu comprends. C'est Moham qui te portera ce mot. Il est à partir d'aujourd'hui, à ton service. Il te sera

dévoué jusqu'à la mort. Tu n'as rien à redouter de lui. Où il te mènera, tu peux aller sans crainte. Saouda et lui sont deux êtres bons, simples et forts, qui m'aiment par-dessus tout. C'est eux qui veilleront sur nous. Moham te conduira dans ta maison d'Halidji-Oglou. Tout est prêt. Moi je viendrai ce soir, à la nuit tombante. »

« H. »

J'ai lu le billet et je regarde le messager. C'est un grand moricaud aux membres pesants, entièrement vêtu de blanc, avec des babouches jaunes et un fez rouge. Il attend que je lui parle. Je ne suis pas décidé du tout à le suivre. Je lui fais signe d'attendre et je m'assieds à ma table pour écrire à Hélène. Est-ce prudent ? J'hésite. Mes regards vont de mon papier au nègre toujours debout et silencieux, et, de l'autre côté de la fenêtre, à la somptuosité de Stamboul, illuminé de soleil. Alors Moham s'approche de moi et me dit d'une voix très douce :

— Tu vinir, maître ?

La familiarité du tutoiement, la puérilité de ce langage, jettent à bas un peu de ma mauvaise humeur. Pourquoi pas venir ? Je verrai. Et si cela ne me plaît pas, je m'en irai... Mais Moham ne l'entend pas ainsi. Il me désigne du doigt mon bagage, des vêtements épars :

— Tu emporter tout ça, maître.

— Non, Moham ! Nous reviendrons prendre tout cela plus tard, — demain...

Mais il secoue sa tête crépue. Il existe un conflit entre les ordres qu'il a reçus là-bas et ceux que lui donne son nouveau maître .Il est mal habile à le trancher. Il me considère avec une soumission gênée, qui cherche un biais pour venir à bout de ma résistance. Il finit par me dire péremptoirement, dans son articulation enfantine qui néglige les r :

— Tu emporter pour faire joie à la cadine.

Pauvre Moham ! Ne prolongeons pas son supplice. Ne refusons pas de « faire joie » à la cadine ? N'est-ce pas pour cela que je suis venu à Stamboul ? Et la cadine ne m'annonce-t-elle pas sa visite pour ce soir ?...

Moham m'a aidé à ranger mon bagage. Il ne paraît pas maladroit. C'est affaire d'habitude de voir ses mains d'ébène manier mon linge. Il a repoussé avec une sorte de majesté le garçon de peine, qui venait l'aider, a chargé d'un coup de reins ma malle sur son dos. J'ai réglé ma dépense à l'hôtel. A la porte, un *arabadji*, arrêté d'avance, a fait claquer son fouet. Moham est décidément un valet de chambre accompli. Et nous sommes partis au grand trot du côté de Khassim-Pacha, au travers de quartiers inconnus gris de poussière. Parfois,

entre les maisons, une échappée de Stamboul, du bleu et de l'or qui étincellent. Impossible de demander à Moham, juché sur le siège, aucun renseignement sur la route que nous suivons. Le service de voirie semble inexistant dans cette région. Le sol figure une mer houleuse subitement solidifiée. Les fondrières se renvoient l'araba gémissante de l'une à l'autre. Je m'en remets avec résignation à la destinée du soin de m'amener sans fractures à l'endroit ignoré où nous courons. Après une grande heure, nous nous arrêtons entre des maisons pauvres, à l'orée d'un sentier en coupe-gorge, où des immondices pourrissent à l'ombre des murs. Moham, très sobre de gestes, mais la voix montée à un diapason qu'il n'avait point avec moi, entame une discussion, — en turc, en arabe, en nègre, je ne sais pas, — avec l'arabadji. Quand Moham parle au nom du maître, il a beaucoup d'autorité. L'autre finit par accepter l'offre de Moham, et, comme j'ajoute une pièce de cinq piastres, il part ravi en me faisant force *téménas*. De nouveau je suis derrière Moham chargé de mon bagage dans la ruelle immonde. Et nous franchissons un seuil obscur et bas...

Puis c'est une féérie de lumière, que tamisent des jalousies fermées. La maison est toute petite, sans étage. Il y a deux pièces d'ombre en arrière et deux pièces de clarté en avant. Des meubles bas seulement et des tapis. Sur de petites tables en miniature, des fleurs coupées dans des vases. Deux grands divans disparaissent sous un amoncellement de coussins. Le long des murs, sur les arabesques rouges et bleues des étoffes, aux solives du plafond, partout, le miroitement translucide des vaguelettes de la Corne d'Or violemment éclairées. Je suis dans une de ces petites maisons, que je voyais hier voguer auprès de mon caïque immobile. Elle s'avance plus loin que les autres sur l'eau. Le pilotis se prolonge en une sorte de véranda, d'où l'on voit, d'un côté, jusqu'à l'embouchure du Cydaris, où des verdures se penchent, et de l'autre, au-delà du pont de Mahmoud, très loin, dans la forêt des minarets et des toits.

Moham étend la main :

— Eyoub !

C'est, en face, de l'autre côté de l'eau bleue, une mosquée blanche, avec ses coupoles et ses minarets, éclatants de soleil, des maisons grises, qui se pressent, une vaste campagne semée de cyprès, le cimetière aux innombrables stèles...

J'ai passé mon après-midi à des règlements matériels. Par bonheur, à cause de la rapidité de mon installation, rien n'avait encore été payé. Mais j'arrive à temps. C'est de l'inconscience à la turque. Moham était porteur d'une assez forte somme, que je lui ai fait en hâte reporter rue Yazidji, avec ordre de n'en pas conserver un sou

et de remettre le tout à la négresse Saouda, si sa maîtresse est sortie. Puis j'ai obtenu le nom de mon propriétaire, qui s'appelle Hammad-Baïbour et habite Eyoub. Je suis allé le voir. Hammad-Baïbour est un beau vieillard à longue barbe blanche. Il porte le costume des Vieux Turcs, pour qui le fez est une coiffure trop moderne, — turban vert, pantalon flottant, chaussures lâches en cuir jaune, ceinture rouge, veste en drap foncé, avec des soutaches et des broderies, doublée de soie rose. Il est affable et majestueux. Il parle le français avec difficulté, en l'entremêlant de mots turcs. Il m'a fait asseoir auprès de lui, et a fait apporter du café. Puis nous avons fumé côte à côte des narghilés pendant fort longtemps sans rien dire. Parfois je hasardais une réflexion, gêné de mon propre mutisme. Mais il ne me répondait que par un grave hochement de tête. Quand je voulus lui verser mon loyer, il posa doucement sa main sur mon bras :

— Yarn !

Moham, qui était auprès de nous, traduisit : — Demain. Je crus devoir insister. Allais-je avoir perdu près d'une heure pour ne pas acquitter ma dette ? Je mis l'argent sur la petite table, où étaient posées nos tasses. Il me laissait faire, tirait de son narghilé de lentes bouffées bleuâtres, qu'il ne regardait même pas monter au plafond, les yeux fixés indistinctement devant lui. Quand j'eus fini, il prit lentement les pièces d'or, me les remit dans la main :

— Demain ou l'autre jour, dit-il en profitant de la traduction que venait de faire Moham. Toujours bienvenu chez Hammad-Baïbour...

Le fournisseur du mobilier, Nicolas Ménassian, un Arménien, qui a boutique au Grand Bazar, y mit moins de façons. C'est sa spécialité de meubler au mois des maisons turques pour les Européens désireux de fuir la banalité de l'hôtel. Et le paiement d'avance n'a rien qui effarouche ses traditions commerciales.

Ces détails réglés, j'ai regagné ma maison, l'âme moins inquiète. Et j'attends... Le crépuscule touche à sa fin. Une faible teinte rose, qui s'engrisaille, marque encore, derrière Eyoub, la place où l'astre s'est couché. Les cimetières s'emplissent de nuit. Stamboul, au loin, prend des airs de découpures dans un théâtre d'ombres chinoises. Des barques passent sans bruit avec un petit fanal jaune, à l'avant, qui projette sur l'eau son zigzag éphémère. C'est partout un grand silence, et cependant j'ai la sensation d'être entouré de vies innombrables. Il y a là, autour de moi, jusqu'à perte de vue, des milliers d'hommes et de femmes, qui vont glisser au sommeil et qu'on n'entend plus parler ni chanter, depuis que la voix des muezzins s'est tue au sommet des mosquées. Et dans les immenses cimetières, c'est une autre foule humaine, plus innombrable encore, des siècles entassés,

l'antique Byrance, le Stamboul d'hier, qui dorment. Je ne sais pas bien ce que je pense et je me rends compte que je n'ai ni regrets ni désirs. Il y a une reposante sérénité à laisser sommeiller son vouloir et à contempler les minutes qui coulent. Je suis un autre Hammad-Baïbour. Je ne me soucie pas de faire un mouvement. Hélène va venir sans doute. Je l'accueillerai. Et cependant je l'aurais voulue moins Européenne. J'aimerais savoir des mots turcs pour les dire. J'ai peur des fausses notes, qui rompront l'harmonie de ce décor. Demeurera-t-elle longtemps ? Ccmme nous serons seuls, elle me donnera ses lèvres. Nous ne parlerons pas afin de ne pas blesser nos rêves..

Lundi, 8

Elle est partie au lever du jour. Si peu de bruit qu'elle ait fait en se levant, je me suis éveillé. Par les jalousies ouvertes, je voyais Eyoub blanchir. Tout dormait encore. Pas une voix, pas un appel ne montait de la Corne d'Or. Je l'ai regardée, comme en songe, dans la lumière pâle, vêtir les soies brodées du costume turc, dont elle m'a fait la surprise hier soir. Puis elle a disparu toute entière sous le tcharchaf noir et elle est devenue, dans le caïque, qui l'emportait, mené par Saouda, l'une de ces formes anonymes, inconnaissables, que l'on croise par les rues de Stamboul...

Soir

Elle est venue l'après-midi, en passant par la ruelle immonde, afin de n'être pas vue. Elle continue d'être enveloppée du tcharchaf turc. Nul ne peut la connaitre. Quand elle est entrée, la chrysalide s'est faite papillon. Elle apparait, rose et brillante, hors de sa gaine noire. Elle n'a donné qu'une heure à l'amant. Elle est partie, le laissant parmi les coussins, dans l'orgueil de son triomphe de femme. Puis le jour a coulé tout entier dans la béatitude somnolente du kief. J'ai considéré sans lassitude l'image des vaguelettes de la Corne d'Or, qui, par les lames des jalousies, dansaient le long des murailles. Hélène perpétuait sa présence. Son parfum flottait dans la lumière. Et je continuais de suivre, sur l'eau lumineuse, sa silhouette noire, qui s'éloignait, avec Saouda, revêtue d'étoffes éclatantes, dans le caïque banal qui les ramène vers l'échelle d'Eïvan-Seraï, à la maisonnette de Moham, où elle a laissé la livrée pérote.

Maintenant le soleil descend à l'horizon. Les cyprès d'Eyoub font sur le sol des ombres allongées. Les pigeons sacrés tournoient autour des coupoles blanches des mosquées. Un nouveau soir commence et une nuit où je serai seul. Et demain Hélène viendra pour trois jours entiers...

Vendredi 12

Elle m'a quitté ce matin. Nous avons follement vécu, des minutes ou un siècle, je ne sais pas. C'était, après l'ivresse des baisers, de longues siestes, où nous suivions, étendus côte à côte, les hiéroglyphes bleuâtres que faisaient dans la chambre la fumée de nos cigarettes. Nous nous étions interdit de sortir, par crainte d'être rencontrés. Et nous n'en avions pas envie. Nous ne quittions la maison qu'à la nuit tombante, dans le caïque d'Hélène, avec Moham et Saouda pour rameurs, et nous rentrions avant que le jour se lève. Nul ne pouvait savoir que la maison fût habitée par d'autres que ces deux nègres, qui, à tour de rôle, allaient aux provisions.

La lune était nouvelle ; nos promenades ne s'éclairaient que de la lueur blanchâtre des étoiles. D'abord de lointaines rumeurs venaient encore jusqu'à nous. Des caïques noyés d'ombre, avec d'autres couples d'amants, nous croisaient. Lorsque nous approchions de la rive, nous voyions des ombres passer, à l'intérieur des maisons, derrière le treillis des kafess baignés d'une lumière jaune. De loin en loin, des voix de femmes chantaient. Puis les caïques se faisaient plus rares et ceux qui passaient se hâtaient : on n'y entendait plus le murmure étouffé des paroles. Les bouches s'étaient tues ; l'amant avait quitté l'amante ou, s'ils rentraient ensemble, ils étaient silencieux, la main dans la main, pleins de cette mélancolie du plaisir qui finit. Nous restions les derniers. Et l'ultime voix que nous entendions, c'était plus loin qu'Eyoub, presqu'au fond de la Corne d'Or, en face de l'embouchure ombragée du Cydaris, celle d'une femme turque inconnue, qui chantait dans sa maison cloîtrée. Elle commençait très tard, quand nulle autre ne chantait plus. Est-ce quelque solitaire ? Ou une djarié qui charme son maître, ou quelque inconsolable qui, ayant perdu son amant, chante pour le mort seul, quand nul autre ne peut l'entendre ?... Puis cette voix aussi s'éteignait, noyée de sommeil. Et nous nous éloignions lentement sur l'eau noire, avec des méandres et des pauses, au ruissellement doux des rames qui s'égouttent, incertains de l'heure, éperdus de volupté...

Hélène ne viendra que demain. Pour remplir les heures vides, je suis allé visiter Mauroy, dans la crainte que, ne me voyant plus, il n'eût l'amitié de croire à quelqu'intrigue tragique, et de me faire rechercher par les cawass de l'ambassade. Il n'avait garde. Il est en pleine lune de miel avec une certaine Miléna Tchirski, Levantine de nationalité indécise, étoile en disponibilité, qui danse à ses moments perdus dans les théâtricules de Péra ou dans les salons des ambassades. Il m'a narré son bonheur et conté sur sa maîtresse une foule de particularités intéressantes. Mais comme il est aussi discret sur les

affaires des autres que prolixe sur les siennes propres, il m'a déclaré que devinant les causes de ma subite retraite, il ne voulait en rien la troubler, et se refusait péremptoirement à mettre les pieds dans ce « chez moi », à propos duquel j'avais négligé de lui envoyer une carte de changement d'adresse. Il me retenait seulement une de mes soirées prochaines, afin de souper avec Miléna.

J'ai fini ma journée chez Hammad-Baïbour. Sa cordialité silencieuse m'a reposé de la faconde de Mauroy, dont je me suis déshabitué. Je n'ai pas osé le payer encore. Et il m'a paru qu'il m'était reconnaissant de n'être point venu chez lui dans ce but utilitaire, mais uniquement pour jouir du plaisir de sa compagnie. Je me fais aux mœurs turques. La conversation n'est point ici l'accessoire obligé d'une visite, sauf peut-être avec les trop modernes jeunes gens formés à nos universités ou à celles d'Allemagne. Et, de fait, je découvrais auprès d'Hammad-Baïbour, que venir voir quelqu'un ne doit pas nécessairement être synonyme de causer avec lui. Réfléchissez au papotage des Parisiens en visites. Est-il une seule des paroles qu'ils prononcent, qui méritât d'être dite ? Ne pas laisser « tomber la conversation », émettre des sons, n'importe quoi, pourvu que cela fasse du bruit, comme le chien qui aboie, quelle aberration ! Divin mutisme des Turcs, combien je te regretterai, lorsque je serai de retour dans le pays sonore des « advocats » !... Les saluts échangés, Hammad-Baïbour fit apporter les tasses de café, des confitures et de petites pâtisseries sèches, fleuries de pistaches, sur des soucoupes. Puis il me présenta le bout d'ambre du narguilé. Quand nous eûmes silencieusement aspiré quelques lentes bouffées, il m'exprima la joie que lui causait ma visite en ces termes où il y avait à la fois de la simplicité et de l'emphase :

— Votre venue me fait un paradis.

Je crus devoir répondre par des aménités pareilles. Mais combien les longues phrases, où je diluais les mêmes congratulations, me parurent creuses et amphigouriques auprès de l'idée que venait d'exprimer si brièvement et si complètement mon hôte. Je mis cinq minutes à lui retourner son compliment. Il m'écouta avec une politesse exquise. Il inclinait doucement sa tête calme ; et un mince sourire détendait sa moustache, comme s'il goûtait délicieusement chacun de mes mots. Je m'aperçus qu'il s'abstenait de fumer pendant que je parlais afin de me prêter une attention plus complaisante. Alors je me tus : il me semblait que j'étais un autre Mauroy. Il reprit sans hâte son bout d'ambre et nous nous mîmes à fumer pendant longtemps, sans plus rien dire. En vérité ,nous nous trouvions bien ainsi, n'éprouvant pas le besoin de nous communiquer nos impressions

sur le temps, ou sur la politique, ou sur nos goûts en musique, ni de nous demander quoi que ce fût sur nos occupations ou notre manière de vivre. Comme les tasses de café étaient vides, il frappa doucement ses mains l'une contre l'autre. Un serviteur noir en apporta d'autres. Cet incident rompit ma songerie. Machinalement, je redevins l'Européen dont la langue se délie toute seule. Et je fis cette réfléxion stupide, digne des salons de mon pays :

— Le soleil est splendide aujourd'hui. C'est une magie sur la Corne d'Or.

Condescendant, il arrêta la tasse, qu'il portait à ses lèvres, s'inclina en signe de remerciement et me répondit gravement :

— Allah Kérim (Dieu est grand !)

Un peu plus tard, j'ai pris congé d'Hammad-Baïbour...

Samedi 13

Hélène a trouvé, rue Yazidji, une nouvelle des plus importunes. Sa mère, Mme Tchiguirine, qui était dans le Caucase chez sa sœur, abandonne le vieux colonel pour huit jours, qu'elle va consacrer, outre sa fille, aux diverses couturières et modistes de Péra. Georges Métarxès reviendra lui-même dans un mois, vers la fin d'août. J'avais oublié toutes ces existences-là. Je ne m'occupais pas des contingences de la vie. J'ignore même sous quel prétexte Hélène a pu passer trois fois vingt-quatre heures sous mon toit, sans éveiller les soupçons de sa domesticité. Où était-elle censée être avec Saouda pendant ce temps? Quelle explication tient-elle prête pour sa mère ou ses amies, s'il leur prenait fantaisie de l'interroger ? Que m'importe ? Je vais devant moi sans penser. Je suis tenté de dire, comme mon vieil ami Hammad : — Dieu est grand. Ce qui est écrit ne peut manquer d'arriver. Je n'y changerai rien...

Hélène a déjà combiné la mauvaise semaine pour que nous nous voyions tous les jours. Les Tchiguirine sont restés les despotes que j'ai connus ; Mme Tchguirine étant seule à Péra, sa fille doit être à toutes les minutes à sa disposition. Il y à là, bien que les Tchiguirine soient Géorgiens, une inflluence indéniable des mœurs turques. En Turquie, quand le maître de maison entre au harem, sa mère, seule de toutes les femmes, reste assise pour recevoir son baiser... Pour nous voir tous les jours, je ferai ce que j'ai évité depuis ma première visite rue Yazidji et la tournée des douceurs avec les Saint-Vallier et le Danois : je retournerai là-bas, sous couleur de voir Mme Tchiguirine, et, au jour le jour, Hélène trouvera le moyen de nous réunir pour le lendemain. Mais afin de nous préparer à ce carême, Hélène passe cette nuit dans la maison d'Halidji-Oglou.

Dimanche 14

Il était minuit presque quand elle est arrivée. Nous sommes encore dans la période des nuits noires et sans lune. Je commençais d'avoir peur qu'elle eût été retenue. Je regardais dans l'ombre, du côté de Stamboul. Un brouillard s'était levé sur la Corne d'Or et je n'apercevais pas même le halo blanchâtre qui ceint d'ordinaire la ville. Les minutes étaient lentes et lourdes. Puis j'ai entendu l'égouttement des rames de Saouda ; le caïque mangé d'ombre est sorti du brouillard et d'en bas la voix de ma maîtresse a murmuré :

— Djanim ! Djanim ! C'est moi !

*Djanim* est un mot très doux qui signifie « mon âme ». Elle aime vêtir son langage, comme son corps, comme notre chambre, de cette caresse orientale...

Moham avait préparé un souper à sa façon, — comme l'*iftar* qu'on fait les soirs de Ramazan, — composé de deux cailles au jasmin, une jatte de kaïmak avec des fraises du Bosphore et l'inévitable confiture d'oranges. Nous avons mangé à la turque, c'est-à-dire avec une unique cuillère ; nous avons bu le *cherbet* au même verre. Et cela n'est pas uniquement turc. Les gestes d'amour sont les mêmes sous toutes les latitudes. C'est le poème, toujours identique, de l'humanité, traduit dans toutes les langues, jamais changé...

Puis la chambre n'a plus été éclairée que par la veilleuse pâle, dont la lumière est habillée de soie rose. Les deux fenêtres étaient grandes ouvertes sur les ténèbres du dehors. Parfois des mouches de nuit entraient nous visiter et leur vol silencieux mettait dans la pénombre une vie mystérieuse. Un coq chanta au loin, de l'autre côté de l'eau, à Stamboul, dans les pauvres maisons d'Eïvan-Seraï. Et ces choses infimes marqueront le souvenir de cette nuit-là dans ma mémoire : cette vie furtive des petites bêtes ailées dans la lumière rose et ce chant perdu, unique, là-bas, dans Eïvan-Seraï...

J'ai vu, l'après-midi, rue Yazidji, Mme Tchiguirine, qui m'a fait l'accueil le meilleur. J'ai promis de renouveler ma visite durant son court séjour. Il y avait là le grand jeune homme pâle, qui s'appelle décidément M. Boriksen, Christian Boriksen. Il y avait la comtesse Eddy, vaporeuse et futile. Et j'ai fait connaissance d'une veuve arménienne, titulaire d'un double nom compliqué mais que ces dames désignent d'ordinaire sous son prénom turc de Maïleh. J'ai eu, en aparté, de Mme de Saint-Vallier, qui s'est gracieusement offerte à être mon cicérone dans la société pérote, la psychologie de la vieille Maïleh. Maïleh a été fort belle et elle appartient à cette race de femmes qui ne sauraient voir un homme souffrir auprès d'elles sans lui faire l'aumône de ce trésor, que les largesses n'épuisent pas. Ses

adorateurs ont été légion et elle ne fut cruelle à aucun. Maintenant il ne lui suffit plus de ne pas les décourager : elle doit les encourager. Elle fut charmante avec moi, mais je crois qu'elle me préfère M. Boriksen. Ne juge-t-elle pas que la timidité de l'homme du Septentrion pourrait n'être que le masque de quelque passion volcanique, qu'il n'ose lui témoigner ?... J'ai regardé Mme Maïleh avec une vénération pieuse. Elle est l'officiante d'un culte qui s'abolit sous la hâte enfiévrée de la vie. Dans la Grèce antique, pays d'amour, on eût honoré la vieille courtisane. La flamme éternelle continue à briller dans ses yeux, trop grandis par le khôl, aux paupières fatiguées ; ses lèvres ont l'incarnat des lèvres jeunes ; mais elles ont perdu la fermeté du contour ; mille rides ineffaçables y perpétuent ironiquement le plissement éphémère du sourire. Et c'est cependant touchant, ces rides, comme les cicatrices de vieux braves, qui marcheraient encore à l'ennemi...

Lundi 15

Dîner ce soir chez Hélène, entre intimes, les Paulidès et les Saint-Vallier seulement. Pour tuer le temps, durant la journée, j'ai pris le bateau du Bosphore, qui m'a mené à Kanlidja, sur la côte d'Asie. Puis j'ai suivi le rivage. Des hameaux turcs, des chaumières, des villas sont nichés dans la verdure. A Pacha-Bagdjé, une petite rivière, qui s'appelle Guonuch-Sou, — « le ruisseau argentin », — se jette dans la mer. Et j'ai remonté le ruisseau argentin vers l'intérieur des terres, non pour sa beauté, que j'ignorais, mais parce que ce nom me plaisait. Ses rives sont solitaires et son eau limpide. Quand j'eus dépassé les jardins impériaux de Sultanié, je ne vis plus de maisons : la vallée se resserrait ; il n'y avait que des arbres et des plantes, avec des oiseaux et des bourdonnements d'insectes. Je rencontrai plus loin une minuscule bâtisse en bois sous des citronniers, où un vieux cafédji guettait philosophiquement, le tchibouk aux lèvres, le rare client. Il ne bougeait pas plus qu'un Bouddha indien. Il attendit que je fusse assis depuis un instant, manifestant patiemment que je désirais ne pas m'en aller sans m'être rafraîchi, pour venir me servir. Je crus que comme Hammad-Baïbour, il allait me dire : — Yarn ! (demain !) Je suis resté là longtemps dans ce rêve imprécis qu'on mène parmi la paix silencieuse des végétaux. Il n'est venu aucun gêneur. Seul un mendiant aveugle passa devant moi ; conduit pas un enfant déguenillé, égrenant avec de lents marmottements son chapelet à cent grains...

HENRY BUTEAU.

(*A suivre.*)

# CLAUDE FAUCHET

## Evêque Constitutionnel du Calvados

M. l'abbé Charrier, prêtre du diocèse de Nevers, a consacré deux volumes, chacun d'un très respectable nombre de pages, à ce « jureur » de Claude Fauchet, qui n'est pas en très grande odeur de sainteté auprès des prêtres catholiques, mais à qui il n'est personne, même parmi les plus rigoristes, qui n'attache beaucoup d'intérêt et qui n'accorde un peu d'indulgence.

C'était un ambitieux et un sentimental, un intrigant et un naïf, de sorte que ce n'était pas un Barrère ni un Héraut de Séchelles. Et c'était plutôt un Camille Desmoulins ecclésiastique. Avec ceux de cette sorte on se trouve encore en commerce à demi sympathique. Et surtout ils sont intéressants. Intéressons-nous.

D'autant que chacun de ces personnages nous fournit l'occasion de traverser une fois de plus, avec un point de vue un peu nouveau, le monde révolutionnaire et l'histoire de la Révolution, de quoi l'intérêt n'est jamais épuisé. Intéressons-nous.

Claude Fauchet était né le 22 septembre 1744 à Dornes en Nivernais, de famille bourgeoise, de parents presque riches. Après des études très fortes et qui le mirent de bonne heure en relief au collège de Moulins, dirigé alors par les jésuites, il fut pendant quelques années précepteur des enfants du duc de Choiseul, puis attaché à la maison ecclésiastique du cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon. Il prêcha, à Besançon, dans le diocèse de Besançon, sous le titre qu'on lui avait accordé ou qu'on lui laissait prendre de « prédicateur ordinaire de l'archevêque ». Paris l'attirait. Il se fit nommer vicaire de la paroisse de Saint-Roch. Il continua de prêcher, souvent, un peu partout, même devant le Roi. Il avait, dès 1780 environ, une très grande réputation d'orateur. Ses discours avaient volontiers une couleur politique. Il est à noter — sans que cela le distinguât, comme on sait, des orateurs ecclésiastiques non seulement de son temps, mais même du XVII^e siècle — que ses harangues étaient à tendances démocratiques, tout autant que si elles eussent été de Saint-Jean-Chrysostome :

« Que doit être, se demandait-il, une société bien instituée ? une réunion d'hommes qui concourent de tout leur pouvoir à l'avantage général ; qui subordonnent leur intérêt propre à l'intérêt commun et qui sacrifient le bonheur apparent de leurs passions à la félicité publique ; par conséquent fraternité, abnégation, dévouement, voilà des frères, voilà des citoyens ; voilà une Patrie et voilà l'Evangile. » — « Voyez-vous ces maisons opulentes où la mollesse est assise sur le trône du luxe et où le faste insulte si hautement à la misère des peuples ? Qui pourrait calculer les larmes qui ont procuré ces richesses ? Les concussions ouvertes, les rapines cachées, les vastes usures, les frauduleux commerces, les exactions impitoyables, l'oppression du faible, les larmes de l'orphelin, le sang du pauvre, voilà les moyens qui commencent, élèvent et cimentent ces prodigieuses fortunes. »

Ainsi tonnait Fauchet dans les paroisses de Paris vers 1786, avec un rigorisme qu'il pouvait se permettre ; car il n'était aucunement concussionnaire et il n'avait aucunement cimenté sa fortune avec le sang du peuple ; mais du reste très indulgent envers lui-même, libre en ses mœurs et presque aussi étranger que possible aux sévérités du célibat ecclésiastique.

1788 arriva. C'est l'époque des *Cahiers*, c'est l'époque de l'exposition universelle des théories politiques. Fauchet écrivit ses *Cahiers*. Ce que j'appelle les *Cahiers* de l'abbé Fauchet, c'est son *Discours sur les mœurs rurales* et son livre sur *la Religion nationale*.

Le discours sur les mœurs rurales est un manifeste virulent contre les mœurs de la noblesse provinciale, contre son insolence et sa rapacité. Il est de haut goût : « Les oppresseurs de la nature humaine dans les campagnes ne sont pas sur des trônes ; ils sont plus voisins du peuple. Ils n'ont point de justice ; ils ont des gens ; ils n'ont point de soldats, ils ont des valets ; ils n'ont point de droits ; ils ont de l'or. Qui pourrait nombrer les moyens qu'ils emploient sans cesse pour vexer les *petits*, comme ils les appellent ; pour corrompre le *bas peuple*, comme ils osent appeler la totalité presque entière des nations ? Ils ont donc bien de la grandeur et de l'élévation, ces rois de village? Ce n'est pas dans la nature physique

qu'ils sont grands : la plupart sont, par les ravages d'une corruption héréditaire, les moindres êtres du genre humain ; ce n'est pas dans la nature morale qu'ils sont élevés : presque tous sont, par leur dépravation personnelle, les êtres les plus bas en leurs penchants et les plus rampants dans la fange du vice... » — « Il est presque impossible dans toutes les provinces, dans les villes mêmes, mais surtout dans les campagnes, que les faibles aient justice des plus grands excès quand ce sont des hommes puissants qui se les permettent... seulement lorsque ceux-ci appartiennent à un corps de judicature, même subalterne, ou à quelque corporation dominante... Et cela dure depuis des siècles, malgré le souverain qui est le protecteur naturel du peuple, mais dont cette espèce d'aristocratie des petites puissances intermédiaires enchaîne, puisqu'il faut le dire, le pouvoir et la justice. »

Le grand monde, comme il s'appelle, ne semble pas se connaître d'autre rôle que celui de corrupteur du petit : « Au-delà du fleuve, un bois profane touche à vos simples rivages et s'étend jusqu'aux barrières de la capitale [en langage clair : voyez le bois de Boulogne]. Dans ses vastes allées le luxe effronté promène son orgueil et, sous ses ombrages, redoutables à l'innocence, la volupté honteuse récèle ses crimes. Mais il est surtout une époque de sanctification pour toute la terre [lisez : *le Carême*] où l'impiété la plus scandaleuse s'unit, dans ces lieux, à la corruption la plus exécrable. Dans ces jours de repentir, d'impudentes prostituées s'élèvent dans l'éclat le plus éblouissant de la parure sur des chars pompeux... des femmes de haut rang, comme si elles avaient l'émulation d'imiter ces infâmes, de les surpasser même, accourent plus impies et plus licencieuses encore ; car elles ont des exemples à donner ; de jeunes insensés, l'espérance ou plutôt le désespoir de familles illustres, viennent étaler en triomphe les ruines de leur réputation et de leur fortune ; des vieillards sans pudeur, des matrones orgueilleuses du déshonneur de trente amies prennent rang dans ce concours de la folie... A l'aspect de ces impiétés, de ces joies, de ce faste de la débauche, les fils du laboureur honorable aspirent à la gloire d'être valets de courtisanes ; les jeunes filles de fermières modestes projettent leur faute et, pleines d'espoir

d'obtenir à leur tour, par le sacrifice de leur pudeur, des diamants et des équipages, se préparent à un sort affreux dans la fange des rues ou dans les hôpitaux du crime. »

Le livre de *la Religion nationale* contenait toute la constitution civile du clergé et quand cette constitution fut votée, trois ans plus tard, ce ne fut pas Fauchet qui alla à elle ; c'est elle qui venait à lui. Il réclamait en 1788 la nomination des desservants par les fidèles et des évêques par le clergé. Il dénonçait — avec pleine raison, selon moi — le Concordat de François Ier et Léon X comme la principale cause de la dégradation de l'Eglise ; il l'appelle une « conception infernale », il l'appelle « un code de brigandage ». Etant à très peu près de son avis, j'abrège.

Pour ce qui est des congrégations, il accepte celles qui ont une utilité publique, qui se vouent à l'instruction et à la science et proscrit les ordres contemplatifs en s'appuyant sur le mot de saint Paul : « Celui qui ne travaille pas, n a pas le droit de manger » ; et cela est peut-être vrai ; mais mon socialisme s'arrête en deçà de celui de saint Paul.

Par digression, Fauchet expose ses idées sur la liberté de la presse et la liberté des théâtres, accordant aux auteurs toute liberté d'exposition des idées, leur interdisant l'insulte à la religion, aux mœurs, à la nation, au roi et la calomnie envers les personnes de que quelque rang qu'elles soient ; proscrivant les théâtres forains, interdisant le métier d'actrice aux personnes non mariées et faisant, en passant, un terrible procès à Molière : « La plupart des comédies de Molière sont des pièces infâmes ; cet homme de génie a sacrifié à la dépravation de son siècle au point que le nôtre, même avant l'époque qui va nous régénérer, ne pouvait plus souffrir des basses plaisanteries. le scandale de ses personnages et les fausses moralités de presque toutes ses œuvres comiques. »

On ne saurait croire combien l'abbé Fauchet était puritain dans ses écritures.

1789 éclata. L'abbé Fauchet se démena très fort. Il fut au nombre des preneurs de la Bastille. Il assista Flesselles et fut prodigue envers lui de bons offices jusqu'au moment où le malheureux fut tué sur les marches de l'Hôtel de Ville, d'un coup de revolver, comme dit M. Jaurès dans son *Histoire de*

*la Révolution française*, ou plus vraisemblablement d'un coup de pistolet.

Il fut membre de la Commune de Paris. Il fonda, l'un portant l'autre ou destiné à la soutenir, la *Bouche de fer* et le *Cercle social*. C'est alors que la pleine originalité de Fauchet éclata, qu'il eut sa grande pensée. Sa grande pensée était une alliance, au moins, et une fusion, s'il était possible, de l'Eglise, de la Franc-Maçonnerie et de la Démocratie. Il s'épuisa en efforts en ce sens, se démocratisant de plus en plus et dérivant peu à peu vers le socialisme, du moins vers un socialisme que je connais bien et qui est pour moi le vrai socialisme de la Révolution. Le vrai socialisme de la Révolution, le plus répandu et qui, ce me semble, n'était pas loin d'être unanime chez les révolutionnaires, c'était *une loi de maximum à appliquer aux propriétés*. Point de collectivisme ; point de partage non plus ; mais : personne, désormais, ne possèdera plus de *tant*. C'était déjà l'idée de Rousseau dans sa *Constitution de Pologne ;* c'était l'idée plus ou moins formellement exprimée de presque tous les révolutionnaires. Là encore, Fauchet n'innovait point, même relativement à lui-même : car il avait déjà exposé le fond de cette idée en 1788 dans sa *Religion nationale*.

En 1791 il eut la plus mauvaise idée de sa vie, celle de se faire élire évêque constitutionnel. Quitter Paris était une faute, comme il s'en aperçut plus tard. C'est pour cette mauvaise idée surtout que je l'estime ambitieux un peu vulgaire.

Quoi qu'il en soit, l'évêché ne lui réussit pas. Il eut des démêlés inextricables avec la municipalité de Bayeux, où il était évêque. Comme dans tous les différends, il y eut des torts des deux côtés. Il en eut de très grands, par hauteur, par colère et par violence native de tempérament. Entre temps, il se fit élire membre de l'Assemblée législative et poursuivit sur Delessart, ministre de l'Intérieur, qui avait soutenu la municipalité de Bayeux, ses rancunes d'évêque du Calvados. Cela ne le grandit point. Réélu à la Convention il y traîna encore ce malheureux évêché, sinon comme un boulet du moins comme un fâcheux *impedimentum*. Il ne voulait point de prêtres mariés. Les prêtres mariés de son diocèse le poursuivirent de leurs accusations. Il se défendit éloquem-

ment. On coupa son éloquence par un mot assez mérité, mais grossier : « On ne voit pas pourquoi M. Fauchet défend à ses prêtres d'avoir des épouses et se permet d'avoir des maîtresses. » Il était déjà coté comme gérondin et réacteur. Il fut exclu du chef des Jacobins.

Au procès du Roi il ne vota pas la mort. La sienne désormais était décidée dans bien des esprits.

Il ne se terra pas. Il était plein de courage. Il vota *oui* contre Marat, je veux dire il répondit *oui* à la question : « Y a-t-il lieu à accusation contre Marat membre de la Convention nationale ? » Et il motiva son avis ainsi : « J'ai défendu Marat contre La Fayette ; mais je ne le défendrai pas contre la justice, la morale, la liberté et la République. Il a prêché le pillage, la désorganisation et le meurtre ; il a écrit textuellement qu'il fallait un maître à la France; je vote pour le décret d'accusation. »

Marat fut assassiné. Fauchet fut naturellement impliqué dans le procès de Charlotte Corday. Témoin, il fut accusé, par d'autres témoins, de connivence avec cette jeune fille. Elle nia, très dédaigneusement du reste pour Fauchet, avoir jamais eu avec lui le moindre rapport. Mais il resta quelque chose contre Fauchet.

Il fut décrété d'accusation avec les Girondins, emprisonné avec eux. Il se défendit éloquemment et — le fait, contesté ici et là, est maintenant hors de doute — se prépara chrétiennement à la mort. Il fut guillotiné, le 31 octobre 1793.

Il avait de grandes parties de citoyen et d'orateur. Il était assez étourdiment ambitieux. Comme penseur il est de troisième ordre et simplement représentatif du clergé libéral de ce temps-là. Beugnot le peint comme un illuminé, ce qui n'apparaît guère dans ses écrits — il ne l'a connu sans doute qu'aux approches de la mort — et comme un orateur extraordinaire, ce qui ne nous étonne point. Il reste en somme assez sympathique et c'était une curieuse figure à faire revivre. M. l'abbé Charrier s'est acquitté de cette tâche avec une patience laborieuse qui est vénérable et une scrupuleuse impartialité qui l'honore.

Emile Faguet.

# Sophie Arnould, mère de Famille

(*Documents inédits.*)

Tout l'esprit du XVIII^e siècle, cet esprit dont nous avons, par une pudibonderie que nos actes n'imitent pas, désappris le mordant, le sans-gêne et le sel, semble s'être incarné dans une « fille d'Opéra » : Sophie Arnould. De ses bons mots, comme de ceux de Santeuil, on a fait des recueils d'anas. De son vivant même, les *Arnoldiana* eurent un vif succès. Il n'est pas sûr qu'ils l'aient entièrement perdu. Ses amours furent aussi célèbres que ceux de la Clairon, aussi faciles que ceux de la Guimard ; ses aventures défrayèrent la chronique légère de l'ancien régime finissant. Elle fut, de son vivant, une héroïne : héroïne du chant, héroïne de l'Amour et le temps n'a point touché à sa renommée, tant il est vrai que nos défauts nous servent plus, au regard de la postérité, que les vertus les plus chèrement acquises.

Sophie Arnould, cependant, ne fut pas rien qu'une fille d'Opéra ; le plaisir ne fut pas sa recherche exclusive ; elle fut artiste et Glück la prisait très haut.

Parler de Sophie Arnould après les Goncourt, cela semble imprudent ; cela le serait, si des documents nouveaux et en partie inédits, ne lui créaient un titre de plus à notre considération. Elle fut une excellente mère de famille ; l'histoire de ses rapports avec ses enfants présente cette déesse du théâtre sous un aspect inattendu qui est tout à son avantage.

*
* *

De sa liaison avec Louis-Léon-Félicité de Brancas duc de Lauraguais, Sophie Arnould avait eu trois enfants : Auguste-Camille, né le 27 août 1761, Antoine-Constant, né le 16 octobre 1764 et Alexandrine-Sophie, née le 7 mars 1767.

Lors de leur naissance ni le père, ni la mère ne les reconnurent ; mais, en 1786, sur la demande de « ses enfants naturels, sollicitant la reconnaissance de leur état civil », (ainsi s'exprime l'acte). Sophie Arnould fit devant deux notaires du Châtelet une rectification authentique par laquelle Auguste-Camille, qui avait été inscrit sur les registres de Saint-Sulpice, comme fils de Jean de Lorval, bourgeois de Paris et de Marie, et Antoine-Constant, qui avait été inscrit à Saint-Sulpice comme fils de père inconnu et

(1) *Sources:* Documents particuliers ; collection d'autographes ; E. et J. de Goncourt, *Sophie Arnould.* — Metra, *Correspondance secrète.* — P. de Contenson, *Le colonel de Brancas.* ap, *Le Carnet.* — Taschereau, *Revue rétrospective.* — Paul Cottin, *Nouvelle Revue rétrospective,* etc.

d'une nommée Lorval (encore!) comme mère, soient reconnus comme issus de l'union illégitime de Louis de Brancas et de Sophie Arnould. Cet acte étant muet sur la fille, on peut en inférer qu'elle avait été reconnue dès le premier jour.

Ce tardif aveu fut enregistré en outre, certainement du consentement du père, qui, ne pouvant pas légalement faire plus pour eux puisqu'il était marié, avait dès 1765, constitué à Sophie Arnould 6.000 livres de rente viagère « à charge de faire les dépenses nécessaires pour l'entretien et l'éducation » de ces deux enfants. Mais, une fille, Alexandrine-Sophie, étant née, le 9 juillet 1768, Brancas modifia ses précédentes libéralités en octroyant, par devant notaire, 2.000 livres de rente à la mère et 1.500 francs à chacun de ses trois enfants, le tout garanti par hypothèque sur la terre, seigneurie et marquisat de Franconville.

Par acte de juin de la même année, Sophie Arnould avait été nommée tutrice des trois enfants. M. de Beauvau, le chevalier de Launay, le sieur Roger, ancien chirurgien des armées du roi, Jacques Laurent, maître paulmier, Ennemond Cayrel, commissionnaire en soie, Jean Garnier, bourgeois de Paris, et son oncle, Jules-Marie Arnould, procureur au Châtelet de Paris, avaient été les témoins de cet acte de tutelle.

Puis Lauraguais cessa de s'occuper de ses enfants.

Sophie Arnould, par contre, se montra bonne mère. Mais après avoir chanté tout l'été, suivant une de ses expressions favorites, quand la bise fut venue, elle se trouva fort embarrassée. Elle écrivit au financier Boutin, le 31 décembre 1788 :

> Me voici aujourd'hui, après vingt années de gloire, de flatteries, d'aisance, obligée de compter avec moi-même pour n'avoir pas à décompter avec les autres. Mes affaires pécuniaires sont engagées. La charge d'une famille nombreuse dont j'étais la plus riche, trois enfants grands seigneurs le matin et très petits bourgeois le soir, ou lorsqu'il s'agit de les placer à droite ou à gauche: bref, tout cela m'a sinon ruinée, au moins bien dérangée.

La Révolution la rendit un peu plus pauvre que l'ancien régime ne l'avait laissée. Elle possédait une maison de campagne à Clichy où pendant quelque temps elle tînt table ouverte pour tous ses amis et les amis de ses amis. En janvier 1789, elle écrit à l'un d'eux pour contracter une hypothèque sur sa fortune mobilière « elle donne pour garantie, dit-elle, sa maison de Clichy et tous ses autres biens »; l'emprunt échoua. Cette maison de Clichy, en 1790, elle chercha à la louer; elle finit par la vendre, le 24 mars 1791, à M. Germain. Elle s'installa alors dans l'ancienne maison des pénitents du tiers ordre de Saint-François à Rocquemont-les-

Luzarches, qu'elle appela le « Prieuré de Luzarches » et qu'elle baptisa « le Paraclet-Sophie ».

Elle ne garda à Paris qu'un pied à terre et c'est là qu'elle vécut pendant toute la Révolution.

Les idées nouvelles trouvèrent en elle une adepte fervente, à tel point qu'on la vit envoyer ses deux fils aux Jacobins pour y puiser les principes révolutionnaires.

L'aîné de ses enfants, Auguste-Camille, qui dans la vie porta successivement les noms de Veterville, de Merville ou de Berreville, qui fut marié, qui eut des enfants, ne paraît pas avoir tenu dans la vie de sa mère une bien grande place ; du moins, l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de porter un autre jugement, car nous ne savons presque rien sur lui.

Il n'en est pas de même pour les autres enfants.

***

Sa fille Alexandrine, une rousse d'infiniment d'esprit mais de peu de beauté, vécut avec sa mère qu'elle n'épargnait guère en ses propos.

Elle s'amouracha d'un poète : Il s'appelait M. André à ses débuts, passait pour « un des jeunes suppôts de l'encyclopédisme » et fut mis en lumière par un incident qui fit beaucoup de bruit. L'Académie avait proposé au concours un éloge de Voltaire: deux pièces furent retenues ; la première qui avait remporté tous les suffrages fut écartée, lorsqu'on sut qu'elle était d'un académicien, M. de La Harpe, et c'est la seconde pièce qui eut le prix. Elle était d'André, qui prit alors le nom de Murville, et sa pièce courut les gazettes littéraires.

Pour faire sa cour, à la mère aussi bien qu'à la fille, le jeune lauréat composa ces deux quatrains qui sont parvenus jusqu'à nous. Pour être mis au bas du buste de Sophie Arnould, il avait trouvé ces vers :

Ce buste nous enchante ; ah ! fuyez mes amis.
Fuyez ! que de périls on court près du modèle !
Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis
Qui n'entrât inconstant et ne sortît fidèle !

Pour Alexandrine, son inspiration était du dernier galant :

Celle dont le portrait ici n'est point flatté,
Digne des chants d'Ovide et du pinceau d'Apelle,
N'a rien vu sous les cieux d'égal à sa beauté,
Rien, si ce n'est l'amour que je ressens pour elle.

Sophie Arnould ne mit pas d'obstacle aux amours de sa fille.

Alexandrine épousa Murville en novembre 1780; elle n'avait que treize ans et demi et son mari vingt-sept.

Par son contrat de mariage, qui est du 14 novembre, André de Murville (c'est ainsi qu'il est nommé dans l'acte) qualifié de bachelier en droit, fils de André de Murville « intéressé dans les affaires du roi » et de Jeanne Fisallier, décédée, et sa femme, malgré la coutume, ne devaient point jouir de la communauté de biens.

La future épouse conservait la jouissance « des biens qui lui appartenaient, de l'apport de sa dot » et garda le privilège de « régler le douaire et le gain de survie ».

La fillette devait se repentir de son coup de tête; elle fut parfaitement malheureuse en ménage. Murville la battait et l'injuriait; ne l'épargnant pas même lorsqu'elle était en couches, et de ce fait, en 1785, elle faillit mourir. Les plaintes de la jeune femme affluent chez le commissaire ; plainte en 1785, plainte en 1786. Pour échapper à la brutalité maritale, Alexandrine, le 26 janvier 1786, sollicite son entrée dans les chœurs de l'Opéra, autant pour échapper à l'autorité légale du sieur Murville, l'Opéra étant un lieu privilégié, que pour subvenir par de modiques appointements à ses besoins. Sa demande fut rejetée et finalement, dès que la Révolution eut établi le divorce, elle profita de la nouvelle loi pour reprendre sa liberté.

Elle n'en jouit pas longtemps; en 1799, elle était morte, laissant à la vieille Sophie la charge et la garde de ses trois enfants.

Quant à son mari, la Révolution en fit un officier ; en qualité de quartier-maître-trésorier du bataillon du Panthéon, il signe, le quartidi de la 3e décade de l'an II, une réclamation pour toucher l'arriéré de sa solde, puis nous le retrouvons, aux dernières années de l'Empire, toujours homme de lettres et réclamant, auprès d'Amaury Duval la paternité d'une poésie, publiée dans le *Mercure* sous le nom de Legouvé. La paternité de ses enfants a paru moins le préoccuper.

Sophie Arnould se plaint de ce surcroît de charges dans une lettre du 21 septembre 1799, à qui ? Précisément à leur propre grand'père, à ce duc de Lauraguais, échappé aux poursuites de la Révolution, qui, sous le nom de Brancas s'est fait berger, non loin d'elle, à Manicamp.

Je suis retenue ici, lui mande-t-elle de Paris, par les secours que j'y reçois du gouvernement, qui, tels modiques qu'ils sont, fournissent à ma subsistance et m'aident à *nourrir*, à élever les trois enfants que la mort de notre Alexandrine à laissés à ma charge ; c'est un devoir sacré que je suis seule à remplir.

Il lui en coûtait de le remplir, car la pauvre femme était dans la misère. Ces secours auxquels elle fait allusion dans sa lettre à Lauraguais, secours officiels, comme ancienne pensionnaire de l'Opéra, ne furent pas de longue durée.

Le 20 Messidor an VII, elle écrit au citoyen Quétant, un des fondateurs de l'Opéra-Comique, le doyen des gens de lettres, ancien caissier du trésor royal, cette lettre, où, après ses doléances légitimes, le naturel léger et gai de celle qui cachetait ses billets d'un papillon reparaît :

Je commence à perdre courage sur la détresse, le dénuement où je me trouve et la vie contrariée et malheureuse que je suis obligée de mener. Cela fait pitié... bonjour mon ami. Ne t'afflige pas ; c'est à toi à avoir du courage, prends-en, puisque tu n'as pas voulu voler de l'argent comme un autre, et que tu as voulu rester honnête homme au milieu d'un tas de fripons... Adieu encore, mon ami, riche ou pauvre, de loin comme de près, je t'aimerai d'un cœur tout à toi.

En vendémiaire, an VIII, la gêne devient cruelle. De Luzarches, elle fait au « citoyen Lucien Buonaparte, ministre de l'intérieur » le tableau de ses misères en ces termes :

Je suis forcée de vous dire que je meurs de faim, que voilà le cinquième mois qui court, que par une fatalité attachée vraisemblablement à ma mauvaise étoile, *je ne suis point payée au théâtre des Arts*, ainsi que vous l'avez ordonné. Je suis ruinée... C'est bien le droit du jeu que la Veuve de Castor vive au moins de son douaire, sur un théâtre, ou pendant vingt années, elle fut l'idole, dont elle fit la gloire et la fortune...

On me dit : on ne vous refuse pas ! mais *prenez un rôle dans la pièce donnée* à cette intention ; eh ! dans quel rôle de mon genre pourrai-je être supportable à mon âge ; dans celui de Pornone, d'Eglé, de Psiché, d'Iphigénie, etc., etc., etc. ! Enfin tous ces rôles dans lesquels j'ai acquis la célébrité... ! Que j'aille, à mon âge, à près de soixante ans, jouer un rôle de nimphe, de divinité, de bergère ou bien celui de la fille d'Agamemnon ! Et fi donc... ! Quels pleurs feraient verser une telle victime ! En vérité c'est trop bête aussi ! Mais vous m'avouerez qu'il faut avoir bien faim pour vivre ainsi aux dépens de sa gloire. Oh bien ! moi, j'aime mieux, à ce prix, mourir de faim que de honte.

Ce refus d'une représentation à son bénéfice, où elle n'eût pu que paraître caduque et grotesque, ne toucha point Lucien.

La misère est de plus en plus grande ; elle écrit à Quétant, du Louvre le 14 ventose an VIII : « Mon Quétant, ami bien aimé, vite vite à l'aide. J'ai besoin de toi, de tes services ! Oui, accours chez ta Sophie, il y a urgence. »

Arnault devient chef de division au ministère de l'instruction

publique ; il est chargé de l'instruction publique ; elle lui écrit le 24 pluviôse an VIII pour l'apitoyer sur son sort. Elle sollicite son appui, demande un secours mensuel et finit par accepter une représentation à son profit, mais ne consent point à y jouer.

Notre auguste premier consul Bonaparte, dit-elle, nous promet un avenir si heureux ; est-ce que je n'en jouirai pas, moi ? Dites à son frère Lucien, que nous avons pour ministre, qu'il me donne donc de quoy manger pour vivre jusques à la paix, qu'il faut manger pour vivre ; jamais la vie ne m'a semblé plus désirable.

On distribue des secours à tous les artistes du théâtre des Arts et Sophie Arnould est comprise dans la distribution. Vite, le 19 Ventôse an VIII, elle remercie Lucien.

En l'an IX, le 23 germinal, comme elle n'a rien touché encore, elle écrit à Chaptal devenu ministre de l'intérieur :

Vous avez permis à nos amis de ne pas perdre de vue *la pauvre Sophie*, j'y compte... Vous m'apprenez trop bien à ne pas douter de vos promesses, je vous dirai seulement, sur mes besoins, citoyen ministre, qu'il y a urgence.

Il y avait en effet urgence. Le 28 Vendémiaire an IX, elle avait fait cette confession à Mme de la Grange :

Il n'y a courage qui tienne contre l'état de splendeur dans lequel j'étais et celui de gêne où je me vois réduite. Eh ! à quel âge encore ! ...Si mes cheveux étaient blancs, passe ! Mais ils ne sont encore que comme le cheval de bataille du grand Turenne, ce qui n'est du tout ni intéressant, ni beau. Joignez à cela l'honneur d'être pauvre comme un rat d'église. Ma foi ! c'est joliment finir une aussi belle vie.

Et le 1er Fructidor, elle lui avait mandé qu'elle était « harcelée par des alguazils qui lui réclament ses impôts. »

Il y avait aussi les créanciers qui réclamaient. Le 26 germinal an IX, elle écrivait à son ami Belanger.

Que le diable emporte les marchands qui viennent sans cesse troubler le repos des braves gens ! Tenez, je ne décolère pas contre ces gens dont on est assailli... Et moi aussi je suis tracassée, non pour le bien qu'on veut me reprendre, car je n'ai rien et je puis défier sur cela les plus fameux filous... La santé que je possède est le seul bien qui reste à la pauvre Sophie.

Enfin, en Brumaire an X, on lui accorde la représentation demandée, sur laquelle elle aura 2.000 écus. Le 9 frimaire, elle en remercie Chaptal. Mais le payement de cette misérable somme ne va pas sans quelques lenteurs et elle s'en plaint à Arnault :

Quant à moi, dit-elle, qui ne suis plus ce que j'ai été et qui ne saurais jamais l'être, j'espère aux bons souvenirs, à votre bienveillance pour la

veuve de *Castor*, *Iphigénie*, *Thélaïre*, qui pendant vingt ans, régna sur le Théâtre des Arts, par les suffrages qu'elle obtint du public ; qui peut-être encore y règne par ses regrets, mais qui, nonobstant, n'a pas, comme la cigale :

... Un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

En conséquence, je réclame votre bienveillance, votre justice, pour me faire liquider de la somme d'environ cent louis, qui me restent dus sur les deux mille écus qui doivent m'être comptés, pour la représentation qui m'a été mandée à mon profit au Théâtre des Arts ; et de convention faite avec mon ami Cellerier, l'un des administrateurs de ce théâtre qui pourra vous attester le fait, le comment, le pourquoi, etc...

Voyez donc, Monsieur, à faire terminer cette interminable affaire: je ne demande point une grâce nouvelle, je ne demande que l'exécution de celle qui m'a été accordée (et avec tant de grâce et de bienveillance) par le ministre Chaptal.

Ce qu'elle ne disait pas dans les lettres officielles, c'est qu'elle demandait autant pour elle que pour ses petits-enfants. Sa tâche de grand'mère ne paraît point avoir été facilitée. Elle s'ouvre, sur ce point, à son vieil ami l'architecte Belanger.

Dans une lettre du 19 mai 1801, visant particulièrement sa petite-fille Clémentine, elle dit :

Dites-lui, écrit-elle, dites à cet excellent M. Vigier de ne pas oublier ce dépôt précieux qu'il a commis à ma garde, en attendant mieux. C'est cette Clémentine, fille de Murville, dont je veux parler. Je voudrais bien qu'elle fût déjà rendue à l'auteur de ses jours... Amen.

Et quelques mois après, le 2 août 1801, elle écrit à ce même ami :

J'ai vu M. Vigier, qui m'a dit et assuré que bientôt il me débarrasserait de cet embarrassant personnage... il a reçu la procuration qu'il attendait, et il allait accélérer son départ, ce que je désire bien vivement et depuis longtemps ; je compte les moments où m'arrivera cette bonne aventure.

Le 19 août, elle n'est pas encore partie ; elle écrit à madame Belanger :

Je vais encore user de votre obligeance pour vous prier d'engager cet autre bon, ce M. Vigier, d'accélérer le départ de cette Clémentine, dont la charge devient de plus en plus pénible pour moi, qui, comme vous savez, n'ai pas besoin d'avoir des *subrecots* et ajouter à ma dépense ; engagez donc ce brave homme, non pas à me donner de l'argent, mais à la faire partir pour m'en épargner, ainsi que beaucoup d'embarras.

Elle avoue, d'ailleurs, dans la même lettre que cette fillette n'est pas avec elle, mais qu'elle l'a confiée à des amis de Luzarches à

qui « elle cause de l'embarras » et qui trouvent « le temps bien long ».

Ce n'est qu'en novembre que la petite-fille n'est plus, enfin, à la charge de sa nerveuse grand-mère.

***

Le cœur de Sophie Arnould se révèle, plus complètement maternel pour le second de ses fils, Antoine-Constant de Brancas, dit Dioville de Brancas.

Dans sa première enfance, ses parents le destinaient à l'Eglise. Bâtard de grand seigneur, il aurait pu, si l'ancien régime n'avait pas été détruit, prétendre à quelque abbaye en commande qui l'aurait largement fait vivre ; même il avait déjà revêtu le petit collet, mais la Révolution lui rendit une liberté dont Sophie Arnould fut quelque peu gênée pour lui.

Le 30 décembre 1790, Constant avait vingt-six ans, Sophie écrit à un ami, resté inconnu, pour lui faire part de ses intentions à l'égard de son fils.

La lettre est d'un sans façon tout à fait pittoresque :

Voici, mon ami, un grand garçon, d'un ci-devant grand seigneur, resté grand homme et par-dessus tout votre ami ; en un mot, mon ami, voilà le fils *très naturel* du ci-devant comte de Lauraguais (et de Sophie). Nous en avions fait un abbé, parce que nous avions de grands moyens de faire faire fortune à notre gas (dans cet état nous en aurions fait un pape ou au moins un gros bénéficier) ; le ciel en a ordonné autrement. Vous voyez l'état où sont les choses, et il est... soldat de la garde nationale non soldé ; il a quinze cents livres de rente pour tout potage.

Il en aurait mangé depuis quinze mois qu'il a jeté le froc aux orties, le fonds et le tréfonds, comme on dit. Bref ! il n'a pas assez de fortune pour vivre à Paris ; moi je n'ai assurément pas assez de fortune pour l'y entretenir ; et surtout à rien faire. Il veut aller à Londres en Angleterre ; il a le projet de se mettre dans une pension pour en apprendre la langue, et entrer ensuite dans une grande maison de commerce.

Ce projet qui semble émaner du père, Lauraguais ayant beaucoup vécu en Angleterre, ne paraît pas très raisonnable à Sophie qui consulte son ami en ces termes :

Moi, qui ne connais ni l'Angleterre, ni Londres, ni ses usages, ni son commerce — croyez-vous qu'un grand garçon, comme celui que je prends la liberté de présenter et de vous recommander, puisse avec quinze cents livres de rentes et ne connaissant de ce monde que les collèges, les séminaires et les b... (les mauvais lieux), croyez-vous, dis-je, qu'il puisse faire quelque chose ?

La réponse fut sans doute défavorable, Constant n'alla point à

Londres, mais demeura à Paris. De simple garde national non soldé, il s'éleva peu à peu jusqu'au grade d'officier et fit « dans le militaire » une assez jolie carrière. Sous-lieutenant au 104e d'infanterie, le 22 janvier 1792, il passe au 5e hussards, le 20 octobre 1792 ; le 31 octobre de la même année, il est adjoint aux adjudants généraux. Adjudant général chef de bataillon à l'armée de Sambre-et-Meuse, il est suspendu de ses fonctions et arrêté comme suspect.

Il ne lui avait servi de rien d'être présenté par sa mère aux Jacobins ; sa naissance illégitime n'avait pas été une garantie suffisante pour le défendre contre la redoutable accusation d'être un aristocrate.

Constant se réfugia auprès de sa mère et il ne cessa de faire d'actives démarches pour être réintégré dans ses grade et fonction.

Il écrit de Luzarches, le 18 nivôse, an II, au citoyen Xavier Audoin, adjoint au ministre de la guerre, qui lui avait demandé son extrait de naissance et ses états de service, en lui envoyant les pièces qu'il réclamait, s'excusant de son retard — utile précaution — « occupé qu'il est pour la société populaire de l'endroit qu'il habite » et signe bravement :

« Je suis avec fraternité et haine des tyrans.

Ton concitoyen, ANT. CONST-BRANCAS. »

De son côté sa mère écrit au ministre de la guerre le 2 germinal an II.

Pourquoi mon fils est-il suspendu de ses fonctions militaires ? Est-ce par fautes commises par lui, ou est-ce parce qu'il est fils naturel de Lauraguais ?...

Quant à moi, citoyen ministre, j'observe que depuis cinq cents ans, de père en fils, nous sommes tous de la caste des *vrais sans culottes;* que je suis française, bonne citoyenne, bonne républicaine, bonne fille, *bonne mère* et que je ne veux pas que le fils auquel j'ai donné *la première nourriture de la nature*, soit condamné à une honteuse oisiveté quand la patrie a besoin de ses défenseurs.

Sur le rapport de Pille, en date du 12 fructidor an II, la suspension fut levée, mais Constant ne fut pas réintégré dans son grade. Après le 9 thermidor, il renouvelle ses protestations et cela en termes qu'il supposait devoir plaire aux nouveaux maîtres de la République.

« Victime disait-il dans son placet, de la faction désorganisatrice des Hebert, des Vincent, etc., de ces hommes qui dépouillaient de leurs emplois ceux qu'ils savaient ne pas partager leurs opinions féroces...

« Je présentai divers mémoires au comité de salut public, sous le règne du tyran Robespierre, qui n'eurent sans doute aucun accès (*sic*), auxquels du moins, on ne fit nulle réponse. Depuis l'heureuse Révolution du 10 thermidor, rougissant de rester à la fleur de mon âge dans l'inertie, envieux de remplir, comme tous les autres citoyens mes devoirs de patriote, je réclame de nouveau la justice de la Convention, afin qu'elle brise les chaînes qui me retiennent dans cette oisiveté honteuse. »

Il fait suivre sa requête de ses états de service, libellés en termes qu'il faut vraiment citer :

« Dès le commencement de la Révolution, je servis la cause publique ; on vit mon nom inscrit parmi les citoyens qui prenaient les armes pour défendre la belle cause de la liberté ; j'entendis les premiers coups de canon qui grondèrent sur nos frontières ; j'ai toujours fait la guerre aux avant-postes avec le général Dampierre, auprès duquel j'ai été blessé et qui a fait mention de moi à la Convention ; pendant deux ans j'ai été à l'état-major de l'armée du Nord ; je me suis trouvé à toutes les affaires : Bousfat, Jemmapes, Warroux, Aldhenven, Herve, Nerwinde, sous les murs de Valenciennes, de Cambrai, etc., etc. »

A la suite, s'alignent les certificats ; celui des cavaliers et officiers du 7e régiment de cavalerie qui affirme: « nous l'avons vu dans plusieurs affaires où le régiment s'est trouvé, se battre avec le plus grand courage possible pour défendre la Patrie ». Celui du général de brigade Antoine déclarant « qu'il a donné des preuves continuelles de vrai civisme et d'un dévouement réel à la République une et indivisible, se montrant homme brave vis-à-vis de l'ennemi, et mettant tout le zèle possible dans l'emploi dont il était chargé » ; celui de Dampierre enfin, à peu près dans les mêmes termes, mais plus brefs.

Cela ne suffit pas encore à Brancas ; il énumère ses hauts faits: « Qu'on interroge, écrit-il non sans une pointe de fierté, le 19e, le 54e d'infanterie, le 2e dragons. Sous les murs de Cambrai, en présence des 6e, 7e, 18e, 20e, 22e de cavalerie qui en rendront témoignage, m'étant porté trop avant pour une reconnaissance, je suis entouré par les chasseurs ennemis ; on me crie de me rendre. Demandez-leur si pour toute réponse, je ne tue pas l'officier qui est à leur tête et, me frayant un chemin à coups de sabre, je ramène encore à leur barbe, le cheval de cet offiicer mort. Un soldat du régiment de Flandre, 19e, était emmené prisonnier par les ennemis ; je fonce sur eux, je rends à la liberté et à la vie ce généreux défenseur de la Patrie. »

Et le citoyen Courtois, représentant du peuple aux armées, atteste ces hauts faits.

Ce n'est pas encore suffisant, Brancas sent qu'il faut prouver autre chose que la bravoure en temps de guerre ; il écrit donc :

« Qu'on interroge la commune de Luzarches, qui m'a donné les certificats de civisme les plus flatteurs, qui m'a toujours couvert de son égide pendant toutes les persécutions de l'année révolutionnaire ; la société populaire de ladite commune, qui m'a admis dans son sein ; le comité révolutionnaire de Salpêtre, où je fus porté membre par la confiance de mes concitoyens et qui m'a donné un certificat du zèle que j'ai mis à remplir les fonctions dont j'étais chargé. »

Le comité de Salut public maintint la levée de la suspension, mais, malgré toutes ces preuves de civisme et d'actions d'éclat, ne décréta pas la réintégration.

Toutefois, le 23 pluviôse de la même année, le ministre Dubois-Crancé, sur la proposition de Pille, replace Brancas, mais avec le grade de capitaine seulement ; il est envoyé à l'armée du Nord.

Ce fut pour Brancas une nouvelle déception. Le 28 floréal an II, de Creutznach, après avoir attendu deux ans, il fit de nouvelles et pressantes démarches pour que son grade de chef de bataillon, lui fût rendu.

Cette demande fut appuyée par Lazare Hoche en ces termes :

Au quartier général à Friedberg le 7 prairial, an V.

*Le général commandant en chef l'armée de Sambre-et-Meuse au ministre de la Guerre.*

Le citoyen Brancas, capitaine à la suite du 5e régiment de hussards qui vous remettra la présente, citoyen ministre, est un officier distingué pour son zèle, ses talents et sa conduite. Après avoir exercé sous le général Dampierre et avec son approbation, les fonctions d'adjudant général, forcé par les circonstances de renoncer à ce grade, persécuté sous le régime de la Terreur, le premier usage qu'il a fait de sa liberté, dès qu'elle lui fut rendue, a été de revenir à l'armée où, quoiqu'il eût droit à l'emploi de chef d'escadron, il n'a pu cependant obtenir que celui de capitaine à la suite. Il se propose, citoyen ministre, de vous faire part de ses réclamations à ce sujet et je vous invite, autant qu'il est en moi, à y faire droit. L. HOCHE.

Hoche fit plus : il fit une démarche d'une hardiesse assez originale. Il adressa Brancas à son propre père, le duc de Lauraguais, en le munissant de la lettre suivante :

Au quartier général de Friedberg, le 7 prairial, an V.

*Le général commandant en chef l'armée de Sambre-et-Meuse au citoyen Delauraguais*

Le citoyen Brancas, capitaine à la suite du 5e régiment de hussards,

qui se charge, citoyen, de vous remettre la présente, est un officier distingué que je ne saurais trop vous recommander ; son zèle, ses talents et sa bravoure lui donnent le droit de prétendre à un emploi actif dans un grade supérieur à celui qu'il occupe actuellement, et c'est, je crois, le motif des réclamations qu'il se propose de présenter au ministre de la Guerre. Connaissant l'intérêt que vous prenez à celui qui le regarde, j'ose vous inviter citoyen, à lui être utile dans cette circonstance et à appuyer ses demandes près du ministre de tout votre crédit.

Croyez, je vous prie, à la haute considération avec laquelle, je suis votre concitoyen. L. Hoche.

Ici se posent une série d'interrogations ? Hoche connaissait donc Lauraguais et celui-ci avait donc sur le Directoire un certain « crédit » ou une certaine influence ? Les termes de sa lettre ne supposent pas qu'il y ait eu entre le duc et le général de relations antérieures. Brancas, qui ne faisait point mystère de ses origines et de sa naissance, a dû, tant son désir d'avancer était grand, pousser Hoche à le recommander à son propre père. La lettre du général en chef n'est, en effet, qu'une simple lettre de recommandation d'une tournure tout à fait cérémonieuse. La rencontre entre ce père qui est sollicitée en faveur de son fils par un étranger et ce fils venant trouver son père, une lettre d'introduction de son général à la main, ne dut certes pas manquer de piquant. Le récit de l'entrevue ne nous a pas été conservé.

Pourquoi réveiller à cette époque — an V, neuf mois après l'entrée en fonctions du Directoire — les sentiments paternels d'un grand seigneur qui avait échappé aux persécutions de la Terreur et qui, semble-t-il, ne devait pas avoir des relations étroites avec un gouvernement issu d'une constitution républicaine ? C'est qu'au nombre des directeurs se trouvait Barras et que le vicomte Paul de Barras, noble provençal, était le cousin de Brancas, duc de Lauraguais, issu lui aussi d'une famille de Provence.

Les deux cousins qui avaient eu, à Paris, sous l'ancien régime, des relations amicales et suivies, ne les perdirent pas sous la Révolution. Barras note, en effet, dans ses Mémoires, qu'après le coup d'Etat du 18 fructidor, lorsqu'il songeait à reviser la constitution de l'an III, incomplète à ses yeux, une foule de réformateurs, dont Lauraguais, vinrent lui apporter des idées et lui soumettre des plans. « Mon cousin, écrit le Directeur, M. de Lauraguais, personnage très original, mais qui a eu souvent des idées assez avancées en philosophie et en liberté, m'apporta son tribut. Je range ses idées parmi celles qui ont mérité de n'être pas reléguées dans l'oubli, du moins en raison de la générosité des intentions de l'auteur. »

Lauraguais, à en croire Thibaudeau dans ses Mémoires, joua un certain rôle au moment du 18 fructidor. On parlait, avant ce coup de force, de déporter tous les nobles. Lauraguais combattit la proposition en publiant une dissertation sur l'ostracisme. « La mesure, écrivait-il, est principalement dirigée contre le directeur et le vainqueur de l'Italie. Sans prétendre partager les destins de Bonaparte et de Barras, je suivrai leur sort. Mais on ne souffrira pas cette injustice et cette ingratitude, nous aiguisons nos sabres. »

A cette époque, c'était, dit Thibaudeau, un bon homme, il avait de l'esprit, quoique le genre du sien eût un peu vieilli. Il affectait de dissimuler son âge sous le costume bizarre des jeunes gens qu'on appelait *incroyables ;* il imitait leurs rires, leurs manières et leur gazouillement. » Lorsque Bonaparte commença à perçer et qu'on parlait déjà de la dissolution des conseils. Lauraguais fut encore mis en avant. Il colporta un mémoire qu'il avait composé pour prouver la nécessité d'une revision. « Il me le communiqua, ajoute Thibaudeau ; j'étais d'avance tout converti ; mais j'avais des idées plus favorables à la liberté que celles des faiseurs, quoiqu'ils eussent soin de les envelopper d'obscurité. Saint-Simon, plus franc, me dit que c'était pour *amuser le tapis...* Ils me dirent l'un et l'autre avoir communiqué leurs vues à Barras et à Bonaparte, qui les avaient adoptées. »

Si l'on songe à la part prise par Hoche dans les préliminaires du coup d'Etat de fructidor, si l'on remarque qu'il fut nommé ministre de la guerre dans la fameuse séance du 28 messidor et remplacé le lendemain par Scherer parce qu'il n'avait pas l'âge légal pour être ministre, on se demande dans quelle mesure la mission de Brancas, en prairial, c'est-à-dire deux mois avant la scission directoriale, n'aida pas aux projets secrets alors de Barras et de Hoche.

Quoi qu'il en soit, Barras, ainsi que le prouve une apostille de sa main, mise sur la demande de Brancas, s'occupa du fils de Lauraguais, qui fut nommé chef d'escadrons au 9e hussards, le 21 vendémiaire, an VI.

*
* *

Si la nature des démarches du père en faveur de son fils nous demeure inconnue ; ce que nous savons bien par sa correspondance, c'est la profonde et dithyrambique affection que Sophie Arnould avait donnée à son Constant.

Elle aussi, elle écrivît à Barras, à ce Barras qu'elle avait reçu chez elle, autrefois, au temps des succès de l'Opéra, cette lettre. Elle lui dit, le 27 ventôse an VI :

Citoyen Directeur,

Vous parlez des sentiments de vénération, d'estime, de considération dont je suis pénétrée, et que vous ont mérité vos vertus dans le cœur de tous les bons Français, ce n'est que joindre ma voix à celle de la multitude qui compose la grande et superbe nation qui vous a choisi pour être un de ses chefs et veiller à son bonheur, comme aux lois par lesquelles elle veut être gouvernée : vous en sçavez dignement remplir la tâche et *tout Rome icy vous parle par ma bouche.*

Mais ! Permettez, citoyen Directeur, à la plus tendre des mères de porter jusqu'à votre cœur les sentiments du sien et de vous témoigner, autant qu'elle peut l'exprimer, les sentiments inexprimables de sa reconnaissance pour la bienfaisante amitié et les bontés dont vous comblez son fils (il se nomme Antoine-Constant, fils de Brancas-Lauraguais) : Cecy comme vous voyez, citoyen directeur, est un secret de famille ; et je le confie à votre cœur, qui me semble bien parent du mien ; car j'en ai lu les titres aux articles *Bienfaisance* et *Bonté ;* ceux-là ne trompent pas.

Enfin, citoyen Directeur, et le fils et la mère, je range tout sous votre loy : je ne veux pas abuser de temps si précieux que le vôtre et que vous sçavez si dignement employer ; mais, promettez-moi de dire à votre cœur, que tous les sentiments d'estime, de respects, de reconnaissance pour vous sera la dette éternelle du cœur de Sophie Arnould.

De sa main, Barras a griffonné au coin de cette lettre : « à répondre une lettre amicale » ; un scribe a noté, « répondu le 3 germinal » et a mis le numéro d'ordre 13 421.

Sophie Arnould fut par tempérament et par nécessité une grande quémandeuse ; ses lettres aux puissants du jour ne sont pas rares ; on en a à François de Neufchâteau, à Chaptal, à Mme Leclerc (Pauline Bonaparte), « une des victoires Buonaparte » ; toutes sont du même style : elle crie misère, elle crie famine ; elle crie à l'injustice et à l'oubli. Celle qu'elle adressa à Barras, ampoulée, alambiquée, voulant être aimable et flatteuse, sonne différemment des autres. Décidément, lorsque Sophie ne peut plus parler librement, elle sait faire bien mal sa cour.

Poussé par ses mérites ou par des protections, Constant fit son chemin ; le 6 brumaire an VII, il est major au 7e hussards. La mère ne perd pas de vue son avancement et c'est peut-être pour cela qu'elle se rapproche du Lauraguais. Le 18 nivôse an VIII, de Paris, après l'avoir complimenté d'une lecture faite à l'Institut, (il appartenait à l'Académie des sciences) elle écrit:

Quand vous ne serez plus tant occupé, venez donc voir votre Sophie, votre vieille amie. Venez, votre présence chez moi me rappellera la souvenance du bon temps passé. Eh ! tenez, mon ami, l'on est quelquefois

bien heureux par les souvenirs. Quant à moi, j'ai usé ma vie de manière à ce que les miens soient doux. Eh ! ils le sont !... Ah ! mon cher François, vous pourriez peut-être avoir encore envie de faire quelques couplets sur les genoux de Sophie. Eh bien, mon pauvre ami, voyez comme cela nous a bien avancés. Vous n'étiez pas plus un sot que moi une bégueule. Allons, je vois bien qu'il faut, pour réparer tout cela, que nous nous donnions un nouveau rendez-vous.

Et à Mme Belanger, le 1er fructidor an IX, elle fait part des nouvelles de son hussard en une lettre, dont le début, quoiqu'écrit avec verdeur, est assez mélancolique :

Il me faut rester là sur mon c... comme un vieux singe, ou m'attendre, si je veux faire mieux, de cheminer avec l'élégance et la vitesse d'une tortue, c'est-à-dire de faire bravement quatorze lieues en quinze jours... C'est une vilaine vie, en la comparant, ou même sans la comparer à notre vie passée... Qu'y faire? Souffrir et puis mourir! La belle chûte...

J'ai reçu une lettre de l'ami de Bellanger, de votre Constant adorateur, de mon Constant, mon beau fils, mon hussard, en un mot qui m'annonce qu'il sera à mon cou, à vos pieds, du 10 au 15 de ce mois... Je n'ai pas où le coucher. et il n'est plus assez petit pour me permettre de le mettre dans mon lit. Non pas qu'il en adviendrait ni pire ni mieux ; mais ! *le monde, chère Agnès, est une étrange chose...*

Il est, en Allemagne de tous les combats et sa mère s'en fait gloire : elle écrit à Belanger, au lendemain de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, le 6 nivôse an IX.

« Mon hussard vient bien de nous venger à l'armée du Rhin contre les Autrichiens. Lui et ses compagnons d'armes s'entend ! viennent de leur faire mordre la poussière. Dans la dernière affaire qui s'est passée à Hébetenden et Malskerden (je ne sais pas si Sophie connaissait bien la topographie de l'Allemagne), passé le défilé de Saint-Cristophe, ils ont pris à ces cruels ennemis un parc d'artillerie de 87 pièces de canon de 200 caissons pleins de munitions ; leur perte en hommes est de 16 à 17.000 hommes tant tués que blessés et prisonniers, et sans exagération !

Elle entre dans tous les détails stratégiques et dit « nous étions sur la droite » ; et « nous avons été attaqués ». Malgré son enthousiasme, elle ne dédaigne pas le mot pour rire, en contant la capture d'un des convives de ses soupers d'autrefois, le prince de Ligne.

Charlot, notre prince de Ligne, est pour la troisième fois de sa façon du nombre des prisonniers, c'est un petit service d'ami, apparemment,

qu'il a dû rendre à notre ami... mais chut! point de plaisanterie ! Taisez-vous Sophie ! *d'autres temps ! d'autres soins !* »

A un grand personnage, semble-t-il, le 14 nivôse an IX, elle confie :

En me donnant de ses nouvelles, aussi de celles de nos victoires, il me marque qu'après la belle victoire du 14 frimaire, le 21 suivant, à la suite d'un combat sanglant, son régiment avait eu le malheur de perdre son chef de brigade.

On devine, qu'aux yeux de sa mère, Constant est seul digne de le remplacer.

Le 16 pluviôse an IX, c'est encore à Belanger qu'elle fait la confidence des prouesses de son hussard :

J'ai à vous dire encore que mon hussard, mon cher Constant, m'avait écrit derechef trois ou quatre lettres... il entre dans les détails les plus précis sur l'affaire du 24 frimaire qui nous vaut la paix aujourd'hui, ce que j'espère et dont Brancas s'est retiré chargé de gloire et sans blessures, quoiqu'il ait fait à lui seul plus de 400 prisonniers, dont notre prince de Ligne... qu'il ait eu tant de chevaux tués sous lui, en un mot qu'il ait fait le diable à quatre.

Comme Sophie le prévoyait, après la mort du chef de brigade, Brancas a pris le commandement provisoire de son régiment ; il s'agit de lui en obtenir le commandement définitif.

Sur-le-champ la mère se met en campagne; elle écrit à son « ami Decombes », du ministère de la guerre, qui lui conseille de s'adresser au ministre; celui-ci lui répond, le 14 nivôse an IX, de s'adresser au premier consul, « que cela regardait seul ». Elle écrit encore au « citoyen Petier, mon ami aussi, conseiller d'Etat à la guerre » ; « à un autre ami encore, le citoyen Daru, commissaire des guerres, secrétaire général du ministre de la guerre. » Ils sont l'un et l'autre à l'armée d'Italie. Pour arriver jusqu'au premier consul, elle s'adresse au père de Constant, à Lauraguais, avec qui, nous l'avons vu, elle n'a pas cessé toute relation.

M. de Lauraguais étant à Paris, je lui ai mandé tout cela, et il a fait avec grand intérêt, grande activité, tout ce qu'il était en son pouvoir de faire.

Mais le premier consul, vient de mander Lauraguais, a déclaré au général Lacuée qu'il ne ferait d'autres nominations que celles proposées par le général Moreau. Aussitôt de presser Belanger

afin que sa femme trouve des aboutissants près du général en chef.

Dis à ta femme, écrit-elle, que je lui rends tous mes droits maternels pour faire un colonel de ton jeune et pourtant bien ancien ami, puisque c'est le fils de ta Sophie.

Et pour se concilier les bonnes grâces de Mme Belanger, qui n'ignore pas que son mari a été son amant, elle a cette trouvaille que je n'ose citer qu'en en voilant les termes : c'est de recommander aux deux époux de s'aimer « en mémoire d'elle ! »

Constant ne fut pas nommé ; ni la mère, ni le fils n'en gardèrent rancune au ménage Belanger, témoin cette lettre du 11 prairial an XI.

Je viens de recevoir une lettre de mon hussard, de mon Constant, de ce fils tant chéri par moi, et qui mérite si bien toutes mes tendresses. Et comme s'il eût deviné toutes vos bontés pour moi, quels amis j'ai entre le mari et la femme, il me dit des choses si particulières pour vous, il me charge de le rappeler à votre souvenir d'une manière si distinguée, avec des expressions si amicales, si tendres que je ne peux les exprimer.

Même aux jours de découragement, et ils sont nombreux chez cette femme au seuil de la vieillesse, ce qui la console, ce qui la soutient, c'est le souvenir de son fils, de son Constant.

Sophie est malade, gravement malade d'une tumeur ; elle prend 72 grains de ciguë, des lotions, des fumigations, des injections ; elle est lasse de la vie ; cependant, elle écrit toujours à Belanger, le 14 thermidor, an IX.

Ah ! mon Dieu ! ce que c'est que de nous, mon ami ! Je t'assure que je me serais bientôt dispensée de ces soins pénibles, si je n'étais pas attachée à la vie par les sentiments de la tendresse maternelle pour mon Constant...

Deux ans après, le 30 vendémiaire an XI, Sophie Arnould mourait à Paris, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré.

Elle ne devait pas être le témoin heureux de la brillante carrière de Constant, membre de la Légion d'honneur, le 4 germinal an XII, colonel du 11e Cuirassiers, le 31 décembre 1806, officier de la Légion d'honneur le 11 juillet 1807. Mais aussi la douleur de la perte prématurée du jeune colonel, mort sur le champ de bataille d'Essling le 21 mai 1809, à la suite des blessures reçues dans ce sanglant combat, fut épargnée à la sensible mère.

MAURICE DUMOULIN.



# LES PORTEURS DE BACILLES

L'hygiène est censée être la maîtresse de la vie. Elle a pour rôle de veiller avec sollicitude sur le plus précieux de nos trésors, qui est souvent le plus mal gardé, cette douce santé, comme l'appelle le poète Marot, et que les Grecs représentaient sous les traits d'une nymphe jeune et riante. Les médecins, disciples d'Hygie, menacent de tous les maux les imprudents qui se dérobent à ses commandements; ils promettent, au contraire, les plus merveilleux bienfaits à quiconque observe ses prescriptions fidèlement. C'est, disent-ils un oreiller sur lequel on peut se reposer en toute sécurité. Pour persuader ceux qui manquent de confiance dans leurs préceptes, ils ont créé ce qu'ils nomment la prophylaxie, une branche de la science médicale dont les découvertes de Pasteur ont favorisé les progrès et qui consiste à s'entourer de toutes les précautions contre les maladies, surtout contre celles dues aux épidémies. Ils préconisent, entre autres mesures de sauvegarde, la désinfection des locaux qui ont été occupés par des diphtériques, des varioleux, des cholériques, des typhiques et en général par des individus atteints de fièvres infectieuses pouvant être transmises par le contage. Les municipalités, dociles à ces recommandations considérées comme efficaces, les rendent obligatoires partout où se sont manifestés des cas pouvant créer des dangers pour les indemnes. Malheureusement le zèle de la prohylaxie est souvent impuissant. L'ennemi, qui est le bacille, poursuit perfidement son œuvre. Vous le croyez détruit, disparu; vous êtes convaincu qu'il n'a pu résister aux opérations sanitaires, lorsqu'elles ont été conduites avec vigilance, et vous vous dites qu'il ne peut plus rester aucune trace du virus morbifique. Or rien n'est moins certain, car vous avez compté sans les porteurs de bacilles et sans les éliminateurs durables.

On donne le nom de porteurs de bacilles aux convalescents et à tous ceux qui, après avoir eu une maladie contagieuse, passent pour guéris et recèlent encore le germe bactériologique dans tel ou tel organe, le rein, la vésicule biliaire, l'intestin. Le porteur de bacilles est à vos côtés, parmi votre famille et ceux qui vous

approchent, dans vos salons, à votre table, à votre foyer. Vous ne le soupçonnez point; lui-même ignore le péril qu'il propage inconsciemment; il se croit, sur la foi du médecin, désormais absolument délivré de l'agent pathogène; il ne présente plus de symptômes épidémiologiques apparents; il ne ressent plus aucun des troubles qu'il éprouvait au cours de sa maladie; il a reçu de l'hôpital un exeat qui lui permet, s'imagine-t-il, de circuler inoffensivement dans la foule, de donner la main à tout le monde, de respirer dans les appartements ou dans les lieux publics, d'aller et de venir sans que personne se doute de l'état de nocuité dans lequel il continue de se trouver. Ce porteur de bacilles, c'est l'homme ou la femme, le vieillard ou l'enfant qui n'a pas dépouillé entièrement son passé pathologique, qui, donnant encore abri aux microrganismes, continue à en faire transmission durant plusieurs mois en les éliminant. Lorsque cette élimination persiste au-delà de trois mois, et pendant un temps indéterminé, l'individu contagieux prend la dénomination d'éliminateur durable et son contact expose à une contamination, qui peut être grave, tous ceux restés sains jusqu'alors autour de lui.

De nombreuses observations ont établi que les individus cliniquement ou bactériologiquement dangereux qui sortent des salles d'hôpital échappent presque toujours totalement à la surveillance hygiénique. Les journaux spéciaux et principalement la *Semaine Médicale* ont fréquemment appelé l'attention des autorités sanitaires sur ces faits qui ont, au point de vue social, une très sérieuse importance. On reconnaît que l'hygiène, en dépit de son activité, est sans armes contre l'ennemi latent et qu'on ne parviendrait peut-être pas à le vaincre, même en attentant à la liberté individuelle du porteur de bacilles ou de l'éliminateur.

Les rapports officiels publiés sur cette ténacité irréductible de la contagion sont concluants. Celui qui vient d'être adressé, au mois de mai dernier à la section médicale du ministère prussien, dit en termes précis que dans une recrudescence d'épidémie diphtérique la désinfection pratiquée avec les soins les plus minutieux n'a servi à rien.

On comprend que cette question des porteurs de bacilles, et surtout des éliminateurs durables, ait préoccupé non seulement le public mais aussi le gouvernement dans les divers pays, car la situation n'existe pas uniquement en Prusse, où des enquêtes multiples ont confirmé le mal. En Angleterre la Chambre des Communes s'en est émue à la suite des contages occasionnés par des soldats revenus des Indes et que l'on a dû mettre en expec-

tative dans l'hôpital militaire parce qu'ils éliminaient des agents du typhus.

Ce sont surtout les porteurs de bacilles d'Eberth, propageant la fièvre typhoïde, qui inquiètent les services hygièniques. Ces éliminateurs demeurent quelquefois contagieux toute leur vie.

On cite une femme prussienne de Mulsum qui fut atteinte de désordres typhiques lorsqu'elle avait onze ans. On la crut guérie et elle n'inspira aucune défiance dans son entourage. Elle entra comme servante dans plusieurs familles où il y eut des malades de fièvre typhoïde, sans qu'aucun soupçon s'élevât contre elle. Ce qui est encore plus significatif, c'est que cinquante-quatre ans après sa sortie de l'hôpital dans son enfance, elle était restée contagieuse.

Une Suissesse fut traitée, en 1877, pour une typhoïde très caractérisée. Elle guérit, mais sans être délivrée du bacille spécifique. Entrée en service, elle sema l'infection partout où elle passa. En 1886, son mari, en 1892, son fils sont contaminés. Dans l'intervalle quatre domestiques tombent victimes de la fièvre pernicieuse. En 1902, son fils se marie et presque aussitôt sa bru a le typhus. De 1903 à 1905, d'autres domestiques de la maison se trouvent atteints et en 1908, le cas se renouvelle pour une servante. En 1907, dans une famille, à Coblence, on voit se produire successivement chez plusieurs serviteurs une fièvre typhoïde intense. On en recherche en vain les causes. Les médecins n'y comprennent rien. Ils ouvrent une enquête et découvrent que la maîtresse de la maison avait eu, quatorze ans auparavant, le typhus. Quatorze personnes avaient subi les effets de cette infection bien des années après.

A New-York une cuisinière a servi au cours de huit années dans huit familles dont 23 membres ont souffert de la typhoïde. Chose curieuse, cette femme soutenait qu'elle n'avait jamais ressenti elle-même de symptômes typhiques, mais il ne fut pas difficile de lui prouver qu'elle éliminait de nombreux bacilles d'Eberth.

A Kempten, en Prusse, la fièvre typhoïde sévissait depuis des années dans plusieurs familles qui se voyaient fréquemment. On réussit à découvrir que l'éliminatrice du bacille typhique était une cuisinière qui avait eu la maladie douze ans auparavant et qui la communiquait partout où elle servait.

Ce sont là des cas isolés mais le danger est autrement grave, quand, au lieu de familles, il s'agit d'établissements où se trou-

vent réunis un nombre considérable de personnes. Dans un hôpital de Neuwied en Prusse rhénane, que l'on avait cru à toute époque en parfaite condition de salubrité, il y eut tout à coup une véritable invasion de typhoïdes. D'où provenait cette épidémie? Les investigations demeurèrent infructueuses jusqu'au jour où l'on soupçonna une garde-malade qui avait été typhique. C'était elle, en effet, qui éliminait des bacilles, les transmettant aux hospitalisés en provoquant une épidémie, et elle ignorait complètement sa nocivité. A Neuwied également un jeune enfant eut le typhus en 1905. Sa mère en fut atteinte presque simultanément. Leur guérison paraissait complète quand, en août 1907, dans la même maison il y eut plusieurs cas de la même maladie. Sur six malades trois moururent. On dut se convaincre que l'enfant était l'auteur bactériologique du mal. On l'envoya dans un hôpital où il porta de même le bacille. On ne se décida qu'à la longue à le faire entrer dans un Institut spécial pour les maladies infectieuses à Berlin, et il y reste encore.

La transmission du choléra a lieu dans les mêmes conditions que celle du typhus. A Calcutta, il y eut, cette année, une épidémie de choléra, au mois de septembre. On découvrit que la contamination devait être attribuée à deux domestiques, que l'on avait considérés comme en très bonne santé et qui étaient en réalité porteurs du vibrion, dont ils demeuraient infectés depuis un mois et demi.

A Saint-Pétersbourg, des cas analogues ont été constatés. Un cholérique est resté contagieux 56 jours après sa guérison, un autre a conservé des éléments de contage pendant 90 jours.

Nous pourrions multiplier les exemples. Ceux que nous avons cités suffisent pour démontrer péremptoirement que la prophylaxie ne doit pas se borner à la désinfection ou, dans les cas de choléra, à la quarantaine, qu'il y a des lacunes dans l'hygiène. Chaque fois qu'on se trouve en présence d'une épidémie, il ne suffit pas de tenir compte de ceux qui sont atteints, au moment où elle sévit, et de les isoler, mais il faut encore surveiller les individus qui ont un passé d'hôpital ou de maladie contagieuse.

Les mesures sanitaires ne sont efficaces qu'en partie, lorsqu'elles s'appliquent aux infectieux en traitement. On peut se demander s'il n'y aurait pas lieu de soumettre les porteurs de bacilles à un examen médical périodique. Un éminent bactériologiste de mes amis a suggéré, lorsqu'on admet dans une famille un domestique, une servante, sur lequels on n'a pas de

de renseignements hygiéniques, d'exiger d'eux une déclaration de maladies antérieures, une sorte de casier de santé qui motiverait, le cas échéant, une observation médicale.

Il est certain que les porteurs de bacilles et les éliminateurs durables que l'on peut reconnaître à l'examen des urines et des déchets, devraient pouvoir être mis hors d'état de nuire pathologiquement autour d'eux. Sans aucun doute, beaucoup se soumettraient à cette inspection répétée du médecin de la famille et l'on éviterait, de la sorte, la plupart du temps avec leur propre consentement, des accidents dont ils ne peuvent que déplorer d'être les auteurs malgré eux.

L'hygiène sociale y gagnerait considérablement. Il se peut que la mesure ne soit pas rigoureusement impeccable, mais elle offrirait une garantie plus forte à côté de celles qui sont déjà en vigueur.

La maxime souvent répétée s'impose ici: « Il est plus aisé de prévenir une maladie que de la guérir ».

L'idée du casier sanitaire est originale. Elle pourrait rendre assurément des services, théoriquement parlant. Ce casier est logiquement rationnel ; toutefois, pour qu'il fût sérieusement efficace, il faudrait y soumettre non seulement les domestiques, mais les maîtres eux-mêmes, mais tout le monde sans exception, car tout le monde peut, à certains moments, être porteur de bacilles directement ou par communication. Et alors, que deviendraient les relations? Que serait la vie elle-même? Dans une société ouverte comme celle où nous allons et venons, la précaution exigée de chacun serait sans nul doute impossible, du moment qu'elle devrait être généralisée : on ne peut jamais savoir si l'ami qui vous aborde avec sa plus vive sympathie, la jeune personne qui vous offre affectueusement la main, n'appartiennent pas à la catégorie des suspects qu'il faut écarter et fuir. Qui supporterait d'ailleurs une hygiène tracassière, inquisitoriale? Pas même en notre siècle, où l'on a accepté pourtant tant d'innovations, on ne se résignerait au casier de santé obligatoire. Il faut attendre, répondrons-nous à l'auteur de l'idée, un âge d'or où la docilité sera universelle, où il n'y aura plus aucun récalcitrant à la règle, où surtout, grâce à la science, il n'y aura plus de maladies et par conséquent plus de porteurs de bacilles, de même que plus aucun besoin de médecins et d'hygiène. Mais cet âge d'or est loin, hélas! bien loin encore, n'est-ce pas?

Dr A. DE NEUVILLE.

# Derniers Romans français [1]

*Souffrir...*, par Mme J. Marni. — *La Croisée des Chemins*, par M. Henry Bordeaux. — *La Victoire*, par M. Edouard Quet.

Il faut décidément en prendre son parti : Mme J. Marni a beaucoup de talent. Je dis qu'il faut en prendre son parti, non point qu'à ma connaissance l'auteur de *Manoune* ait de ces ennemis implacables qui ne vous pardonnent pas le succès, mais elle porte un poids bien plus lourd encore que celui de la haine ou de la jalousie d'autrui. Elle a été, avec cinq ou six autres, des premières parmi les femmes de notre temps à affirmer son talent, alors que la littérature féminine ne s'était point érigée en dogme et celles qui la cultivent en prêtresses, — et cela, n'est-ce pas ? est toujours insupportable aux yeux de tout le monde d'avoir été une devancière. Mme J. Marni, avec la fâcheuse Gyp, l'ardente Juliette Adam, l'enthousiaste Séverine, la délicieuse Judith Gautier, aura appartenu à cette élite d'écrivains femmes qui ont prouvé tout simplement leurs qualités en écrivant. Elle aura été de cette génération qui se souciait bien plus de produire de belles choses que d'entourer chacune de ses productions d'une ingénieuse publicité. Elle aura su travailler modestement — ô prodige ! — sans avoir recours à une puérile réclame. Elle aura abordé ainsi plusieurs genres littéraires, le dialogue, le roman, le théâtre, réussissant également dans tous, faisant surtout passer dans tous ce frisson de vie vraie, de vie vécue qu'il est si rare de voir ressentir par un écrivain. Enfin elle vient de faire paraître une œuvre remarquable, *Souffrir*, suite de ce beau roman, *Pierre Tisserand*, qui nous avait tous charmés. Et voilà plus qu'il n'en faut, n'est-il pas vrai ? et pour donner à sa figure

(1) *Les lecteurs de* La Revue *seront certainement heureux d'apprendre que nous allons étendre le champ de notre critique littéraire. Aux écrivains autorisés qui étudient déjà, ici-même, les manifestations littéraires de notre temps, vient se joindre aujourd'hui M. Jules Bertaut. Le jeune et brillant auteur* de Chroniqueurs et Polémistes (*qui obtint le prix de l'Association des critiques littéraires*)*; des études sur* Balzac *et sur* Stendhal ; *de la* Littérature féminine d'aujourd'hui, *et qui donna aussi, en collaboration:* L'Evolution du Théâtre contemporain *et* Autour du Romantisme, *tous ouvrages qui furent très remarqués, n'a pas besoin d'être présenté aux lecteurs de* La Revue. *Nous sommes certains que, par l'indépendance de ses jugements, son talent simple, si sincère et si brillant, notre nouveau collaborateur saura captiver et charmer l'attention de tous nos lecteurs et amis.*

Note de la Rédaction.

une physionomie à part dans la littérature d'aujourd'hui, et pour ameuter contre elle bon nombre de nos amazones !...

Est-ce à dire, cependant, qu'elle tranche tout à fait sur ces dernières ? Mme J. Marni ne serait point femme — et elle l'est délicieusement avec toutes ses qualités de grâce, de finesse et de charme, — si elle ne sentait, si elle n'écrivait comme une femme. Vous pensez bien qu'elle est incurablement subjective, que ses héros comme ses héroïnes accuseront toujours la même mentalité, qu'elle n'a qu'une idée à exprimer et qu'elle l'exprime sans cesse, qu'elle est avant tout curieuse des choses de l'amour, qu'elle a une imagination très restreinte et une sensibilité toujours frémissante. Mais ces traits, ce sont ceux-là mêmes de tous les écrivains de son sexe, et il reste qu'avec tout cela, au-dessus de tout cela, si vous voulez, Mme J. Marni possède un double don qui affirme sa supériorité : elle sait observer et elle sait faire vivre ses personnages.

*Savoir observer*, le talent ne paraîtra pas bien rare aux yeux d'un homme de lettres d'aujourd'hui, et je reconnais qu'en effet l'observation est devenue un peu le pont-aux-ânes de la littérature moderne. Mais pour une femme ! Vous imaginez-vous quel effort cela représente, pour une femme, de sortir, ne fût-ce qu'un instant, de sa chère personnalité pour étudier des âmes étrangères ? Vous figurez-vous ce qu'il faut de renoncement volontaire, d'abnégation totale, presque d'héroïsme pour se détacher de son *moi ?* Mais le don de vraie observation chez une femme de lettres est une rareté insigne !

A la vérité, je crois comprendre comment Mme J. Marni a pu l'acquérir ce talent si rare chez nos romancières. Elle a été amenée à observer par le sujet même de ses premières œuvres, par le monde qu'elle avait choisi pour le décrire. Savez-vous, c'étaient les *Dialogues des Courtisanes*, *Comment elles se donnent*, *Comment elles nous lâchent*, *Les Enfants qu'elles ont*. C'était bien encore *elles*, toujours *elles*, les femmes, mais aperçues dans un milieu cocasse et bohême, imprévu et pittoresque, où mille détails étaient à noter, mille traits étaient à graver, où mille fantoches étaient à désarticuler. Milieu vivant, moderne, outrancier, milieu large comme la vie, du reste, avec des échappées sur le monde d'en haut, et d'autres, plus nombreuses encore, sur le monde d'en bas. Milieu hétéroclite de petites et de grandes courtisanes, de demi et de quart de mondaines, où se rencontraient des types échappés à dix classes de la société.

Ce monde-là, pour le décrire convenablement, il fallait vraiment avoir le sens de l'observation, et Mme J. Marni prouva

qu'elle l'avait puisqu'elle en réussit admirablement la peinture. Elle n'eut pas seulement l'art, du reste, de démonter le mécanisme de ses personnages, elle sut fort bien, après les avoir désarticulés, les « remonter » et les faire mouvoir. C'est qu'elle avait au plus haut point cet autre don précieux de donner la vie, d'animer tout ce qu'elle touchait. Au fond, elle était, je crois, bien plus femme de théâtre que romancière, elle avait le sens de l'action, elle voyait nettement ses personnages, elle savait les faire agir et parler. Et c'est ce qui la décida probablement à écrire de si nombreux dialogues : c'était un avant-goût du théâtre qu'elle se donnait à elle-même, une façon comme une autre de faire montre de ses qualités d'auteur dramatique.

Comme elle avait su être incisive dans son observation et mordante à l'emporte-pièce, les actes, les scènes qu'elle imagina furent courts et brutaux comme la vie. Les âmes de ses personnages ne s'étiolèrent point en des sentimentalités sans fin, mais eurent, pour la plupart, la rude franchise de leurs idées. Les hommes furent franchement canailles, hypocrites, sournois, détrousseurs de cœurs ou de porte-monnaies ; les femmes constamment malheureuses par le fait de ceux qu'elles aimaient, victimes désignées d'avance. Conception de l'humanité qui paraîtra un peu bien simpliste, mais qui est assez exacte, en effet, quant au monde frelaté que peignait l'auteur de *Comment elles se donnent*. Le seul tort de Mme J. Marni est d'avoir prétendu étendre cette conception à toutes les classes de la société et de nous présenter ainsi les deux éternels protagonistes du roman, l'homme et la femme, avec le même caractère, dans la même situation.

Ouvrez son nouveau livre, *Souffrir*, vous allez, en effet, retrouver ces mêmes traits généraux, cette même allure qu'elle accorde à tous les héros et à toutes les héroïnes qu'elle crée.

La femme malheureuse du fait du mâle brutal, hypocrite et trompeur ? Ce n'est pas un seul que nous allons rencontrer ici, c'est deux types de cette espèce. Deux femmes, Mme Cécile La Plaine et sa belle-fille, Henriette, sont torturées également par un même homme, Pierre Tisserand. Celui-ci a été l'amant de la première, et il n'a pas hésité, cependant, lorsque sa passion se fut éteinte, à épouser Henriette qui, bien entendu, n'a rien su de ces premières amours, et étale ingénûment son adoration pour son mari sous les yeux mortellement tristes de son ancienne rivale. Quel bouleversement profond dans tout l'être de cette malheureuse Henriette lorsqu'elle apprendra à connaître le cœur de celui qu'elle a épousé ! Quelle crise de larmes et de désespoir

surgira quand elle saura que ce Pierre qu'elle vénère et qu'elle admire (n'est-il pas un artiste envié de tout Paris ?) n'est, dans le fond, qu'un infâme coquin jouissant bêtement de chacune des satisfactions que la vie lui apporte, âme vile de fille n'ayant ni volonté ni idées, âme inconsciente de femme oubliant, sitôt qu'il les a commises, les pires de ses vilenies et croyant que chacun les oublie comme lui-même !

Mais le martyre d'Henriette, si dur soit-il, ne sera point comparable à celui de Cécile qui sait, elle, de quelle nature exacte est ce cœur endurci, qui l'a aimé pourtant, qui s'aperçoit avec affolement qu'elle l'aime encore et qui peut contempler chaque jour cet homme se donnant à une autre presque sous ses yeux...

Vous voyez qu'il paraît difficile de pousser plus loin la lâcheté, la vilenie, l'hypocrisie attribuée par Mme J. Marni à tous ceux qui ne sont pas de son sexe, et que plus dur supplice ne fut jamais imposé à deux pauvres cœurs de femmes torturés et angoissants.

Ce qui sauve ce nouveau livre de Mme J. Marni de la banalité d'une situation romanesque qui n'a rien de particulièrement original, c'est la sincérité qui s'en dégage, c'est l'émotion poignante qu'il communique. Ni Henriette ni Cécile ne sont de ces sentimentales à l'âme un peu veule, aux nerfs détendus, à la chair amollie. L'une et l'autre sont de vraies femmes qui savent regarder la vie en face. Cécile est sans fortune et elle n'hésite point à aborder le redoutable problème de l'existence de la femme qui veut gagner son pain sans lâcheté ni souillure. Sans appui dans ses luttes, portant au cœur l'inguérissable douleur d'un amour désespéré pour celui qui l'a trahie, elle est, cependant, tout courage et toute abnégation. Et quant à la malheureuse Henriette, lorsqu'elle devine le secret des anciennes amours de sa belle-mère et de son mari, lorsqu'elle croit comprendre que cette passion n'est pas morte tout à fait chez ce dernier, qu'elle va peut-être se raviver, ce ne sont ni des pleurs ni des cris qu'elle fait entendre. Comme une bête frappée au point vital, elle se recueille, elle attend le moment de la révélation complète, et si alors elle s'évanouit, c'est le triomphe de sa nature de femme sur sa pauvre volonté brisée par tant d'émotions.

Souffrir !... Vraiment oui, elles souffrent atrocement toutes les héroïnes de Mme J. Marni et quel que soit le monde auquel elles appartiennent. Courtisane ou grande dame, petite bourgeoise ou fille d'artiste, chacune d'elles a toujours dans sa vie un Pierre

Tisserand dont elle s'éprendra un jour, qui la torturera et dont elle n'aura jamais le courage de se détacher.

Ces sentiments contradictoires de confiance et de haine, d'amour fidèle et de désespoir, c'est proprement ce qui constitue la souffrance de ces femmes, et c'est aussi ce qui donne à ces œuvres leur caractère profondément humain. Il y a là des cris qui n'ont point été inventés, des douleurs qui n'ont pas été imaginées, il y a une note originale, presque unique dans la littérature et d'autant plus piquante que c'est une femme elle-même qui nous la fournit.

Vous voyez donc qu'au fond, nous avions quelque raison de dire, en commençant, que si peu femme que fût Mme J. Marni, elle l'était encore, elle l'était toujours. Elle n'a pas cet invincible besoin qu'ont toutes nos amazones, de se raconter sans cesse, de s'observer soi-même à toute heure du jour — ou de la nuit, mais, en revanche, elle a une conception toute faite de la vie, et elle s'y tient. Arbitrairement, elle a classé, elle a jugé les deux sexes dans la lutte qu'ils mènent depuis toujours, et c'est une chose définitive à ses yeux. Ses personnages masculins seront toujours des Pierre Tisserand, ses personnages féminins seront toujours des succédanés de Henriette ou de Cécile. S'il y avait un reproche à lui faire, ce serait évidemment celui-là, et l'on avouera qu'il n'est pas mince du point de vue de la vérité objective.

Il est vrai qu'elle le répare largement par d'autres qualités qui sont des qualités bien personnelles. J'ai dit qu'elle avait l'observation vivante, mordante. Une fois de plus elle l'a prouvé en introduisant dans la marche de son roman quelques-uns de ces personnages épisodiques qui délassent l'attention. Elle a croqué sur le vif une amoureuse espagnole et un vieillard, son amant, qui sont d'une réalité très osée, très crue et très originale. C'est qu'au fond, le spectacle de la vie l'amuse plus qu'il ne l'émeut. Elle s'est habituée, dès ses premières œuvres, à contempler tant de fantoches dans le monde pittoresque de la bohème qu'elle a toujours une propension à ridiculiser un peu ceux qu'elle dépeint, à croquer des types ou à les créer. Observation légère et ironique qu'il est très rare de rencontrer sous une plume féminine. Observation jamais vulgaire, du reste, car elle a, malgré tout, un grand tact, un tact de femme, et elle sait s'arrêter juste au moment où le portrait tournerait à la caricature.

Vous voyez maintenant la note nouvelle qu'elle apporte dans la littérature féminine. Elle n'a pas l'originalité outrancière d'une Colette Willy, la flamme d'une comtesse de Noailles, la volupté folle d'une Burnat-Provins, elle a davantage de pondération que

tous ces écrivains, mais elle connaît mieux la vie, car elle l'a observée avec plus d'attention. Elle connaît mieux surtout le cœur de l'homme, comme on connaît dans ses moindres tics la physionomie de l'ennemi avec lequel il faut lutter. Elle s'est aussi plus répandue que les autres femmes de lettres, elle a su davantage échapper à l'incurable égoïsme, et elle en a été récompensée par le succès plus complet de son œuvre. Jeanne Marni séduit le public masculin par les cruautés impitoyables de son observation, et, quant au public féminin, on pense s'il se gausse d'avance de voir étalée l'infamie de tant de chevaliers et la misère de tant de maîtresses, on pense s'il est de cœur avec celle qui sait si bien démasquer l'hypocrisie lâche de l'homme, la faiblesse meurtrie de la femme. Et je ne dis pas que l'auteur de *Souffrir* n'ait point raison très souvent, mais je serais heureux — et tout le monde, au fond, pensera comme moi, — qu'elle nous prouvât elle-même de temps en temps qu'on doit aussi intervertir les rôles et que si l'homme sait menacer et faire souffrir, il sait aussi parfois pleurer...

*
* *

Un nouveau livre de M. Henry Bordeaux, *La Croisée des* Chemins.

Depuis quelque temps déjà, M Henry Bordeaux a su conquérir parmi les bons romanciers une place des plus honorables. Il a été assez habile pour s'orienter de très bonne heure. A une époque où la plupart des écrivains ne savent ce qu'ils veulent ni comment ils le veulent, l'auteur du *Pays Natal* a aperçu tout de suite la voie où il devait s'engager, la clientèle qu'il devait rechercher, la manière littéraire qu'il devait acquérir. Tant de belle ténacité a eu sa récompense; malheureusement, si une volonté aussi ferme procure presque toujours le succès, il arive aussi qu'elle a pour effet de tromper l'artiste sur sa véritable destinée, de l'égarer dans des chemins qui ne sont pas faits pour lui.

C'est ce qui arrive présentement à l'auteur des *Roquevillard.* Son talent discret et charmant avait réussi dans le roman sentimental et dans l'essai littéraire. Il n'était pas de taille à aborder le roman social. Or, poussé par un désir très légitime de se mettre à l'unisson d'autres écrivains ses aînés, de tenter le grand roman de mœurs, M. Henry Bordeaux a voulu se diriger de ce côté. Qu'est-il arrivé ? C'est que ses meilleures qualités se sont retournées contre lui, se sont muées en défauts. Ses romans sont devenus ordonnés, moraux, consciencieux, honnêtes, au point de nous faire haïr à jamais l'ordre, la moralité, la conscience et l'honnêteté ! Au lieu de créations jaillies spontanément, nous avons eu affaire à des œuvres péniblement échafaudées, au lieu

des charmantes nouvelles, des délicates analyses de cœurs féminins auxquels il nous avait habitués, nous nous sommes trouvés en présence de lourdes, d'indigestes thèses. Nous en avions déjà eu un exemple dans les *Roquevillard*, en voici un autre dans la *Croisée des Chemins*.

Si, encore, le cas que prétend analyser M. Henry Bordeaux était bien posé ! Mais on peut lui reprocher même la façon dont il a présenté sa thèse. Jugez-en plutôt :

Pascal Rouvray, jeune docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux, chef de clinique promu au plus grand avenir, assiste tout à coup, à vingt-sept ans, à la découverte d'un douloureux secret de famille. Son père qui, toute sa vie, a exercé à Lyon la profession de médecin, lui révèle en mourant que, depuis vingt-cinq ans, lui-même travaille à payer le passif laissé par leur aïeul qui s'est ruiné et a entraîné d'autres ruines avec la sienne. Il reste encore une centaine de mille francs à rembourser, et c'est tout l'héritage que le docteur laisse à son fils.

Mme Rouvray adjure Pascal d'abandonner ses études médicales à Paris et de revenir à Lyon s'installer immédiatement, prendre la clientèle de son père et achever l'œuvre de réparation entreprise par celui-ci. Mais, d'autre part, le jeune homme est fiancé à une jeune fille qu'il adore, Laurence Avenière, laquelle, Parisienne, ambitieuse et frivole, se soucie peu d'aller s'enterrer à Lyon et refuse d'épouser un médecin de province sans avenir.

Ainsi, nous dit M. Henry Bordeaux, voilà mon héros placé à la « croisée des chemins » : s'il demeure à Paris, c'est le succès, la gloire peut-être qui l'attend, c'est le bonheur sûrement mené côte à côte avec celle qu'il aime, mais c'est aussi le renoncement à la tradition de famille. S'il part, c'est l'œuvre paternelle continuée, mais c'est le stoïque abandon de son amour.

M. Henry Bordeaux en est-il bien sûr? Et quel piètre personnage est donc son Pascal s'il lui faut une vie toute faite, une clientèle assurée, un milieu sympathique pour réussir! Qui l'empêche de s'établir à Paris, et tout en se créant une place au soleil, d'acquitter, s'il lui plaît, la dette paternelle ? La province n'est une panacée que dans les romans régionalistes. Prenons garde de faire d'elle un asile pour les faibles, les convalescents, les inaptes à la lutte. Admirons ceux qui savent y mener une noble vie, mais ne dédaignons pas ceux qui accroissent la difficulté en se créant cette place à Paris au milieu de compétitions sans borne et de concurrents sans nombre.

Et cette jeune fille qui refuse de quitter Paris pour aller s'ensevelir à... Lyon (ville de 500.000 habitants !) est-elle bien inté-

ressante et surtout bien moderne ? Aime-t-elle vraiment Pascal ?... Avouons que tout cela est très puéril quand on l'analyse de près.

Cependant Pascal s'est décidé — naturellement — à abandonner Paris. Voilà un héros régionaliste ! Attendez : le héros est assez piètre qui revient dans la capitale treize ans après, retombe amoureux de Laurence mariée à un autre et se fait encor une fois repousser par elle.

Je crois qu'il est inutile d'insister sur les maladresses de cette œuvre. Nous savons tous que M. Bordeaux a assez de talent pour prendre sa revanche, et j'aime mieux dire tout de suite la façon délicieuse dont est peint l'amour de Pascal pour Laurence, les nuances subtiles de sentiment qui sont exprimées, le charme vrai et profond de quelques-unes de ces pages. Tout ce qui se rapporte à la sensibilité de l'auteur a de la grâce, de l'émotion délicate et contenue. Cela est vraiment d'un esprit très fin et très distingué. Que M. Henry Bordeaux ne se tient-il à cette première manière ! Et qu'il faut déplorer, au nom des lettres, cette funeste école des écrivains *moralisateurs* qui veulent à toute force qu'une œuvre ait une utilité, qu'elle *prouve* quelque chose. Ah ! laissez donc là toutes les thèses et toutes les idées, et prouvez-nous seulement que vous savez créer des créatures de chair et d'os, des créatures vivantes et agissantes. Nous vous pardonnerons tout le reste...

*
* *

M. Edouard Quet n'est pas mû par les mêmes préoccupations que M. Henry Bordeaux. C'est un jeune et vigoureux talent réaliste au regard peut-être pas très élevé mais bien solide, bien carré à sa base, sain et primitif. Il y a encore en lui, car il est très jeune, des influences qui luttent : Zola, Mirbeau ont eu une action directe sur sa manière, mais il s'en dégage peu à peu, il aperçoit mieux chaque jour le monde qu'il veut décrire et la façon dont il veut le vrai.

Dans *En Correction*, sa première œuvre, il nous donnait un tableau pathétique, cruel et réaliste, d'un de ces bagnes-maisons de correction où, sous prétexte de charité, on apprend à de malheureux enfants la douleur et la misère. Dans *Les Charitables*, reprenant son étude, avec moins de bonheur peut-être, il nous faisait entrevoir l'autre face de la charité officieuse, l'autre monde qui s'en occupe pour s'en faire une situation, des revenus ou des relations. Cette fois, dans la *Victoire*, c'est un tout autre problème qu'il examine, c'est un tout autre type auquel il s'attaque. Nous sommes transportés dans le monde ouvrier, ou,

plutôt, dans le monde mi-bourgeois, mi-ouvrier et c'est une figure de cette classe sociale que M. Quet analyse minutieusement.

Vous savez qu'au fond, nous avons très peu d'œuvres où soient mis en relief les traits saillants de la classe ouvrière. Nous n'avions pas, surtout avant *la Victoire*, d'étude consciencieuse du type très moderne de l'ouvrier qui vient de s'affiner et tente de s'élever dans la classe supérieure à la sienne. C'est là que réside l'originalité principale de l'œuvre de M. Edouard Quet. A ce point de vue, son Fernand Prieur mérite de rester.

C'est un brave ouvrier électricien aimant d'instinct son métier, ayant le sens de la mécanique et l'intuition de l'inventeur, qui, pour parfaire son instruction, ne craint pas d'étudier en dehors de l'atelier auquel il est attaché, qui quitte son métier de manœuvre pour aller suivre des cours le soir ou pour continuer son apprentissage chez les camarades d'à côté. Ne redoutant ni la besogne, ni les railleries des compagnons qui s'étonnent de tant d'ardeur, il a tôt fait de se faire remarquer par le chef même de l'usine qui le surveille et le dirige.

C'est alors que peuvent s'observer les premières conséquences morales de cette évolution de Prieur. Sa femme, ses amis, personne ne le comprend ou, plutôt, chacun devine le travail qui s'accomplit dans cette intelligence, l'affinement qui se fait dans ce cerveau, les idées, les besoins nouveaux qui y germent. Et, d'instinct, chaque ouvrier s'éloigne de lui. Comment sa femme participerait-elle maintenant à ses douleurs, à ses joies ? Comment serait-elle la vraie compagne : l'un et l'autre ne parlent plus la même langue.

C'était là le côté douloureux de cette évolution qu'il fallait marquer, et M. Edouard Quet n'y a point failli. Au fur et à mesure que grandit son héros, il s'isole davantage. Lorsque, passé associé du patron de l'usine, devenu inventeur, ayant conquis la victoire, il rentrera à son foyer, il le trouvera déserté par sa femme, son enfant et ses amis. J'aurais aimé que M. Quet terminât son œuvre sur cette page tragique en nous montrant ainsi la partie dramatique de ces évolutions de la démocratie moderne. Il a préféré introduire un nouveau personnage féminin appartenant à cette classe bourgeoise dans laquelle entre son héros en vainqueur, et nous faire deviner dans une page finale qu'elle prendra auprès de lui la place laissée par l'épouse.

Quoi qu'il en soit, voici la création d'un type nouveau, bien observé et bien campé, en un livre d'un réalisme un peu fruste mais qui a parfois toute la saine vigueur d'une œuvre sortie du peuple.

JULES BERTAUT.

# Les Allemands peints par eux-mêmes

## I

Il a paru, naguère, en Allemagne, un petit livre, qui a été fort remarqué dans les milieux intellectuels ; mais sur lequel on s'est empressé de faire le silence dans la grande presse — et pour cause. « *Non-culture* », *quatre chapitres de choses allemandes* (1), par Curt Wigand, n'était ,en effet, rien moins qu'un acte d'accusation assez sévère, et un acte de contrition très franche, par un Allemand, qui avait le courage de dire la vérité, et leurs vérités à ses compatriotes. L'auteur était un intellectuel très averti, un éditeur connu à Berlin et à Leipzig, parfaitement au courant par métier et par goût, des productions littéraires allemandes et du mouvement intellectuel dans son pays, comme à l'étranger. Quelques-unes de ses plus vivaces impressions de la culture — ou non-culture — allemande contemporaine, il les avait eues, comme il l'avouait, en revenant de Londres ou de Paris, dans sa patrie. Et donc il lui a semblé que bien des choses, en Allemagne, en ce qui touche l'*antipathie contre les Anglais*, le *caractère national*, les *demi-hommes*, et la *non-culture* (ce sont les titres de ses quatre chapitres) laissaient singulièrement à désirer prêtaient fort à la critique. Et il lui a paru nécessaire de le dire en toute franchise, et de s'en expliquer en toute sincérité.

L'antipathie contre l'Angleterre et les Anglais s'est ouvertement manifestée en Allemagne, lors de la guerre sud-africaine. Et l'auteur, à ce propos, se demande assez malicieusement pourquoi ses compatriotes n'avaient pas montré le même enthousiasme envers les Cubains, luttant pour leur indépendance, contre l'Espagne, qu'envers les Boers en guerre contre les Anglais? Et cependant « le penseur allemand » infatué du fameux « droit historique », et des hautes prérogatives de la « culture moderne » — sans compter sa vénération pour l'axiome « la force, c'est le

(1) *Unkultur, Vier Kapitel Deutschtum*, par Curt Wigand (Berlin-Leipzig).

droit » — aurait eu beau jeu pour reconnaître que l'Angleterre représentait, tout au moins, la suprématie du grand Etat capitaliste moderne sur un Etat de civilisation patriarcale.

Mais ce sont surtout certains traits de la « manière d'être nationale » (*nationale Eigenart*), qui semblent manquer quelque peu de bon goût, et à tout le moins d'esthétique, au jugement de l'auteur. Pourquoi un trop grand nombre d'Allemands répugnent-ils, trop visiblement à en consulter leurs faux-cols et leurs cols d'habits, à se laisser couper fréquemment les cheveux ? Et pourquoi donc les coiffeurs allemands ignorent-ils souvent les bienfaits du « shampoing » pour leurs clients ? Quant aux chapeaux, ils sont à ce point systématiquement trop larges pour les têtes qu'ils coiffent mal, et trop profondément, que l'auteur rapporte la question que lui fit un jour un Parisien, de savoir pourquoi les 3.000 étudiants de Leipsig portaient chacun sûrement le chapeau d'un collègue ? Joignez à cela la fâcheuse manie nationale d'économie, dont les effets funestes se font sentir jusque dans l'accoutrement. Et l'affectation « servile », au dire de l'auteur, dans les présentations, si bien qu'un monsieur portant lorgnon, ou lunettes, ce qui est fréquent là-bas, enlève rapidement ses verres avant de s'incliner devant vous, au risque de ne pas ensuite vous reconnaître.

Deux défauts nationaux en Allemagne marchent de pair, au dire de l'auteur : l'obséquiosité envers les supérieurs, et la brutalité arrogante envers les inférieurs. (*Das Kriechen nach oben und das Brutalisieren nach unten*). Les duels des étudiants, la grossièreté des foules allemandes sont de fâcheux symptômes. L'auteur, en voyant, sur les ponts de Paris, les petits Italiens exposer leurs statuettes sur les parapets, et les abandonner souvent pour aller jouer près de là, sans qu'aucun passant n'en carambole une à terre, déclare que ce fait serait simplement impossible en Allemagne. Et il remarque qu'il y a, entre autres, une expression allemande intraduisible, parce qu'elle ne répond à aucun sentiment qui existe à ce degré, chez aucun autre peuple, la *Schadenfreude* — proprement : se réjouir du dommage causé à autrui.

Cette disposition d'âme peu charitable est fâcheusement répandue chez nos voisins. On peut surtout la remarquer, à chaque occasion propice, lors d'incidents notoires, qui intéressent à la fois l'Allemagne et les autres nations. S'agit-il d'un échec quelconque de la diplomatie étrangère, française ou russe, italienne

ou anglaise, les bons Allemands en font volontiers des gorges chaudes. Et même quand une catastrophe se produit, dans le monde civilisé, l'explosion du dirigeable *République*, par exemple, les regrets que la courtoisie internationale — sans parler de la simple humanité — inspirent aux Allemands, n'ont pas le même élan sincère que chez les autres peuples. C'est un malheur, mais on n'oublie pas qu'il arrive chez l'ennemi. Et qui n'est pas l'ennemi, aujourd'hui, pour l'ombrageuse fierté allemande ? En France, au contraire, lors de l'accident du *Zeppelin*, on sut prendre, très franchement, une part très sincère à la déception de l'Allemagne. On regrettait, de tout cœur, un malheur pour la science, pour la civilisation de l'avenir — sans regarder à ce qu'il arrivait en Allemagne, ou ailleurs.

Quant à la ville des « demi-hommes », ce n'est pas en Allemagnes que l'auteur l'a trouvée, c'est à Vienne. Le « bon garçonisme » viennois, l'aimable accueil fait aux étrangers, l'aménité des caractères, la jovialité insouciante des bons Viennois, lui semble cacher tout simplement une forte dose d'indifférence, de laisser-aller moral et intellectuel, de manque d'enthousiasme, de total défaut d'esprit d'initiative, de courage et de combativité virile. Des demi-hommes, avec leur éternel « on n'y peut rien », en dialecte viennois *Da kamma nix mach'n !* Si Max Nordau s'est montré sévère, comme on le sait, pour nos modernes dégénérés de tous pays, pour l'auteur de la *Non-Culture*, c'est l'Autrichien, qui lui semble porter la marque de la décadence. Sa riche culture esthétique n'est pas faite, d'ailleurs, pour l'aguerrir et l'endurcir. Et puis, qu'attendre de gens qui, paraît-il, sont peu estimés comme orateurs, et pour tout dire nullement prisés comme crieurs publics ? Les littérateurs noctambules de Vienne, semblent surtout, à l'auteur, d'incorrigibles bavards fainéants. Les « parlottes » du Café central, et autres lieux de rendez-vous journalistiques, lui paraissent fort insipides. On y discute trois semaines à vide sur un feuilleton. C'est évidemment beaucoup. A Paris, on consomme la littérature plus rapidement.

Deux faits semblent particulièrement caractéristiques, à M. Curt-Wigand, de la non-culture ou mieux du défaut de culture chez les Allemands. C'est d'abord le triste emploi qu'on fait, en Allemagne, des lettres anonymes. En l'on sait, de reste, que ce fastueux procédé de discussion et de calomnie, a sévi, il y a peu d'années, dans une affaire célèbre, dont les peu édifiantes péripéties ont lancé des éclaboussures de boue jusqu'aux marches du trône. Puis, surtout, la grossièreté avec les femmes, envers les

femmes seules, qui offre un si grand contraste avec la galanterie française ou la correction anglaise. Ne parlons pas du manque de politesse: ne pas offrir sa place assis, ne pas s'effacer poliment, etc. Mais le peuple s'amuse couramment, en Allemagne, à montrer du doigt, en ricanant, une femme enceinte. Et ce sont des quolibets méprisants à l'adresse des pauvres mères, qui oseraient donner le sein à leur nourrisson, en public. Et puis le « cramponnage » des amis ou simples connaissances, au hasard de la rencontre : « Où allez-vous donc? Que faites-vous ce soir? » qui dénote une fâcheuse ignorance de la discrétion et des bonnes manières. Au dire de l'auteur on serait vraiment indiscret en Allemagne; et cela provient de ce trait fondamental du caractère allemand : *profitiren*, vouloir « profiter », en même temps que de la manie, de la rage de se « faire valoir », *sich aufspielen*, par où se trahit l'éternelle prétention individuelle de l'Allemand.

Evidemment ils sont fiers. Ils sont fiers un peu comme des parvenus, fiers du nouvel empire, de la « grande vie » de leurs cités, et jusque de la vie nocturne et noctambule de leur Berlin. Le *Café national* entend rivaliser avec notre *Maxim*. Malheureusement tous ces nobles efforts se traduisent un peu, et dans tous les domaines, par le seul culte de l'apparence extérieure. Il s'agit, avant tout, d'en imposer (*imponieren*), au bon provincial et à l'étranger. Jusque dans l'architecture des maisons allemandes on oublie volontiers le sage précepte anglais : *la maison est faite pour y demeurer, et non pour être admirée du dehors* (*houses are built to live in, not to look at*). Et l'éducation, qui farcit les cerveaux de connaissances, sans songer à dégourdir l'intelligence et les jambes, a sa large part de responsabilité dans la formation d'une nation de philologues, d'esthètes, de juristes et d'officiers, qui se trouve fort embarrassée ensuite, par exemple, de coloniser.

En somme, M. Curt Wigand a tâché de rester fidèle à l'épigraphe de son livre, qu'il donne dans ces deux vers du poète écossais Robert Burns :

*Oh! would some power the giftie give us*
*To see ourselves as other see us!*

(Oh ! veuille quelque pouvoir nous donner le don, de nous voir tels que les autres nous voient !) Et il termine son étude sévère, mais qu'il croit juste, par ces sages paroles :

« L'idéologie constructive a toujours été le côté fort des Allemands. Il serait temps qu'ils s'aperçussent que l'éthique en action

est aussi une belle chose. Ce n'est pas tout que de vivre, il faut également savoir vivre. » Et c'est, en résumé, ce manque de savoir-vivre que l'auteur appelle la *non-culture allemande.*

## II

N'allez pas croire que ce soit une voix isolée que celle de Curt Wigand. Ce qui est vrai c'est que ce sont surtout les Allemands qui ont su sortir de chez eux, et voir l'Allemagne du dehors, qui ont été le plus frappés des défauts nationaux. Ils ont comparé, et la comparaison incline à la critique. On a dit : « la postérité commence à la frontière », et il est sûr qu'une fois la frontière de son pays franchie, le regard de l'observateur voit les grandes masses se détacher, et bien des défauts nationaux se profiler à l'horizon, qu'un entourage immédiat peut cacher.

Voici un romancier, un voyageur et un écrivain, comme Karl Bœttcher, qui a su courageusement écrire quelques « vérités désagréables » sur l'Allemagne à l'étranger (1). Il s'affirme — et de quel droit, en somme, le lui contester — un « bon Allemand ». Mais il a voulu tracer un tableau sincère de l'idée que l'étranger est mis à même, par des Allemands eux-mêmes de se faire de l'Allemagne. Et il doit avouer que dame Germanie est loin de se refléter comme une beauté dans le miroir de l'esprit des autres peuples.

« L'Allemagne en avant dans le monde! » (*Deutschland in der Welt voran!*) lui semble une de ces belles vantardises qu'il serait temps de rentrer dans le magasin des décors. Il s'empresse, d'ailleurs, de dire qu'elle lui rappelle certaines vaticinations d'Hugo sur « Paris, le nombril du monde. » Et tout d'abord, en voyage, ses compatriotes paraissent décidément à l'auteur des plus mal habillés. Aussi partout on rencontre, dans les hôtels de premier ordre, des Anglais, des Américains, des Espagnols, des Russes, etc., et *toujours* l'hôtel du second rang est réservé aux touristes allemands, qui, au mileu des malles élégantes des autres peuples, traînent avec eux leur inévitable corbeille de voyage. Et partout les Allemands boivent, et boivent trop. Quand ils sont installés aux colonies ils ne boivent d'ailleurs pas ensemble, car ils ne s'entendent guère. Au Mozambique l'auteur n'a trouvé que trois Allemands. Ils auraient encore pu faire « un mort » au Skat

(1) *Germania im Aurland, Ungemüthliche Wahrheiten,* par KARL BŒTTCHER (Gera, 1906).

(le jeu de cartes national), mais ils se traitaient en trois ennemis mortels !

Ces embryons de colonies allemandes, quelles mines de ridicules, à défaut d'autres. A Tanga, à la poste, on n'accepte pas d'argent allemand ! La colonie allemande de Dar-es-Salaam est scrupuleusement divisée en trois classes de la société — qui ne sauraient se fréquenter entre elles : militaires, employés, commerçants. Et les grades, titres, sous-grades et sous-titres échelonnent leurs épithètes ronflantes devant l'indigène ahuri, qui doit penser qu'il se trouve en face d'une nation de castes à la chinoise. Quant à la langue allemande ce qu'en apprennent les noirs, ce sont les jurons. L'auteur, à ce sujet, a fait passer à quelques négrillons le plus désopilant des examens.

On parle beaucoup de l'Allemagne, certes, à l'étranger. Malheureusement ce sont des femmes sans défauts dont on parle le moins. Et un des ridicules allemands, dont a eu le plus à rougir l'auteur chez les autres nations, ce sont les éternelles « offenses à Sa Majesté » (*Majestaets Beleidigung*), qui paraissent fort risibles, pour ne pas dire grotesques, aux étrangers. Est-ce que, vraiment, se demande-t-il, nous avons en Allemagne un climat unique pour cette belle fleur de chauvinisme ? un talent tout particulier pour l'offense à S. M. ? En tous cas l'Allemagne apparaît aux autres peuples comme une nation courbée sous le joug de la police, à la russe. Et aussi comme un pays où les ordres multicolores et les médailles de tout calibre fleurissent au revers de l'habit. « Vous êtes Allemand ? où sont donc vos décorations? » Voilà l'éternelle question dont on le poursuivait.

Mais ce qui de loin, comme de près, reste le trait caractéristique et la marque de fabrique de l'Allemagne impériale actuelle, c'est le byzantinisme germanique. Toujours le sourire vers en haut, et l'échine basse. Et toujours cette infatuation de chauvinisme, cachée sous le nom de loyauté et de fidélité allemandes, deux belles choses, qui furent peut-être, mais qui rappellent trop, aujourd'hui, aux Allemands affranchis des préjugés nationaux, aux Allemands qui voyagent et qui jugent leurs compatriotes en les comparant, à ce « sépulcre blanchi » dont parle l'Ecriture. Quoi qu'on puisse penser de ces critiques sur l'Allemagne par des Allemands, on ne peut, avec tous les esprits libres, que souhaiter qu'un souffle d'air pur et de liberté, intellectuelle et politique, vienne balayer les nuages du passé qui pèsent comme un casque noir et lourd sur le front de la Germanie.

EDOUARD DE MORSIER.

# LA VIE MUSICALE EN FRANCE

La première grande manifestation de la saison musicale aura été la représentation de l'*Or du Rhin* à l'Opéra. Tout arrive, mais pas toujours à temps. Et franchement, dans le cas présent, il était un peu tard. Assurément, cette œuvre contient quelques-unes des pages les plus merveilleuses que Wagner ait écrites, des pages sublimes, brûlantes de génie. Mais plus on jouera Wagner dans les théâtres, et plus le wagnérisme perdra de son prestige. L'Opéra s'apprête à renouveler un sacrilège monte-carlien en portant à la scène *La Damnation de Faust*, contre toutes les volontés de Berlioz. Nous pourrions être tentés de commettre un sacrilège inverse en restreignant *L'Or du Rhin* au cadre des concerts: et ce ne sont pas les décors de l'Opéra qui nous causeraient des regrets. Aucun décor ne saurait équivaloir à ceux qu'une musique aussi belle peut nous suggérer. Nous ne possédons ni un Véronèse, ni un Tintoret, ni un Delacroix, et les aurions-nous que nul d'entre eux ne pourrait nous peindre un cortège de dieux entrant au Walhalla sur un arc-en-ciel dominant le Rhin. Ces visions là ne se matérialisent pas!

Une symphonie exceptionnelle évoquant de tels rêves, voilà *L'Or du Rhin* au concert. Au théâtre apparaît le symbolisme lourd et ennuyeux d'une action incapable d'émouvoir. Décidément non, la philosophie de la *Tétralogie* n'est point admirable, et elle ne rachète point par sa profondeur le manque total d'humanité et de passion qu'il y faut déplorer. L'orgueilleuse construction! A-t-elle assez affolé et paralysé deux générations de musiciens et de poètes! Nous ne pouvons y voir aujourd'hui qu'un système cyclique très artificiel et dont, somme toute, les morceaux surtout sont bons. Quant à « l'initiation du public », dont les journaux et les directeurs nous ont pompeusement parlé, il faut sourire. Les concerts ont fait le nécessaire depuis vingt ans, et je sais bien que les nécessités matérielles ont exigé que le prologue de la *Tétralogie* fût « révélé » officiellement bien après les trois autres parties, interverties d'ailleurs. Mais je sais bien aussi que, par là même, l'œuvre wagnérienne, plus tronçonnée que Fafner, cherche en vain à se réunir.

Cette apparition de *L'Or du Rhin* sur l'affiche n'est donc une manifestation qu'à cause du respect dû au musicien immortel qui se mit au service d'un esthéticien très discutable. Elle ne changera ni n'apportera rien, en fait, tous ceux qui doivent et peuvent savoir et comprendre étant déjà fixés, et il sera simplement agréable de connaître un lieu de plus où pouvoir entendre quelques fragments de musique somptueuse et magique. Musicalement, l'Opéra a fait trop d'efforts pour qu'on cherche noise à son orchestre ou à des interprètes qui se sont don-

né de la peine pour « profiter de la leçon de Bayreuth ». Cela est fort honorable, et il est entendu que Paris, lui aussi et bon dernier, joue tout Wagner sur une scène subventionnée. Une pareille cérémonie n'en gardera pas moins un caractère rétrospectif. Le wagnérisme, en tant que système, n'en restera pas moins incompatible avec les aspirations de notre sensibilité, de notre raison, de notre goût. Mais quelle orchestration héroïque! Quel poème inouï que cette colossale rumeur du vieux Rhin! Et quelle irrésistible occasion de pardonner aux géants, à Freïa, à Alberich, leurs discours obscurs et leur perpétuelle lecture de la « Clef des songes »! Ce serait à pardonner même à tous les commentateurs de la redoutable bibliothèque wagnérienne.

Que dire du *Chiquito*, de M. Jean Nouguès, dont on va également représenter, au moment où cette chronique s'imprime, un *Quo Vadis* déjà entendu à Nice? L'erreur des pièces à costumes, des tableaux de mœurs locales ou historiques, apporte au théâtre littéraire la facticité. Au théâtre lyrique, elle apporte une hérésie plus grande encore, celle de l'illustration musicale, de la vignette sonore grandie aux proportions d'une fresque. Cela reste tout petit sur une scène. Là où l'idée musicale ne détermine pas une psychologie, il ne peut y avoir émotion réelle ni nécessité absolue de l'intervention d'un musicien. Cependant, ce genre mixte amuse les yeux, et accessoirement les oreilles, du public, et il existe une phalange de compositeurs habiles à procurer cet amusement, à le présenter avec ingéniosité et agrément. Je ne vois aucune raison pour qu'on n'admette point M. Nouguès dans cette phalange, car il sait son métier aussi bien que quiconque et a droit exactement aux mêmes bénéfices et à la même considération. C'est le genre en lui-même qui reste exposé à toutes les critiques les plus légitimes — et en tous cas ne saurait ajouter quoi que ce soit à l'évolution de l'art musical.

Il m'est impossible d'achever sans dire quelques mots d'un événement douloureux, sans saluer une grande et noble figure: Charles Bordes est mort. Son existence n'était plus qu'un martyre, son œuvre était accomplie. Charles Bordes était une sorte de saint: il avait écrit de très-belle musique: il avait renoncé à son inspiration pour se faire l'apôtre de toute une religion. Il avait créé les *Chanteurs de Saint-Gervais* et la *Schola Cantorum*, ressuscité Rameau, remis au jour une immense quantité d'œuvres anciennes, reconstitué notre tradition musicale. Tous en profitèrent, sauf lui, missionnaire infatigable. Il faut s'incliner très bas devant la tombe de cet artiste pur et haut, véritable fils spirituel de l'évangélique César Franck. On ne comprendra que plus tard la fécondité de cette abnégation, de cette foi, de cette ardeur, qui firent de Charles Bordes un héros modeste et nécessaire, un des fondateurs de l'état d'âme musical moderne.

CAMILLE MAUCLAIR.

# LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Maison de danses,* pièce en cinq actes, de Nozière et Ch. Muller, d'après le roman de Paul Reboux. — ODÉON : *Jarnac,* drame historique en cinq actes, de Léon Hennique et Johannès Gravier. — THÉATRE FRANÇAIS : *Sire,* pièce en cinq actes, de Henri Lavedan. — GRAND GUIGNOL : *Horrible Expérience, Le Hangar de la rue Vicq-d'Azir, Mme Aurélie,* etc...

*En partant du golfe d'Otrante,*
*Nous étions trente;*
*Mais en arrivant à Cadix,*
*Nous étions dix.*

Les amants de la belle Estrella, danseuse de Cadix, s'ils ne sont pas au nombre de dix, sont au moins quatre, d'après ce que nous rapportent MM. Nozière et Ch. Muller. Ce sont: Ramon, son fiancé, propriétaire de la Maison de danses où Estrella pratique son art; Pepillo, danseur, qui lui fait vis-à-vis dans la *Seguidilla* et le *Fandango;* et les deux pêcheurs Benito et Luisito.

Estrella, qui est une fieffée coquette, se promet et se donne à chacun d'eux. Ramon et les deux pêcheurs se font mutuellement confidence de ses trahisons et décident de l'attirer à un rendez-vous où ils la tueront. Mais quand elle se voit seule en face de ces trois fauves, au lieu d'implorer sa grâce, elle les nargue et les met au défi de l'assassiner. Ils l'aiment tellement, qu'en effet aucun d'eux ne peut se résoudre à lui donner la mort. Elle s'échappe, et ses amants, tournant contre eux-mêmes leur fureur jalouse, se poignardent à qui mieux mieux...

Voilà, direz-vous, une histoire bien lugubre! A la vérité, nous l'eussions préférée moins poussée au mélodrame. Ces tueries d'amants rivaux sont d'un effet trop facile. Peut-être la pièce eut-elle été excellente si les auteurs se fussent contentés d'analyser avec profondeur les progrès de la jalousie dans l'âme de Ramon, cet ancien danseur qui, naguère, eut toutes les femmes, mais qui, maintenant, fait douloureusement la comparaison de son âge avec celui d'Estrella. Il suffisait de développer les trois premiers actes où grandit et s'exaspère l'amour de Ramon pour la petite danseuse, et de couper les deux derniers, qui ne contiennent qu'un dénouement banal.

C'est certainement le conseil que M. Nozière, qui est un de nos meilleurs critiques, eût donné lui-même, s'il n'avait été l'auteur de la pièce. Quel dommage qu'un écrivain ne puisse jamais être son propre critique!

M. Nozière a cru devoir mettre du symbolisme dans son affaire. Il a représenté Estrella comme l'incarnation du plaisir amoureux. Il lui a fait dire aux hommes qui veulent la tuer: — « De quoi vous plaignez-vous? A chacun de vous j'ai fait passer de bons moments. Que demandez-vous de plus? Quelle est cette rage qui vous pousse à

mêler le meurtre à l'amour? Nous aurions pu être tous très heureux. C'était mon désir et mon souci, et vous auriez dû m'en savoir gré! »

Il y a beaucoup à répondre à cela. Non certes que nous excusions les crimes passionnels! Aucune douleur morale ne légitime une vengeance sanguinaire. Mais d'abord, est-ce que les petites personnes du genre d'Estrella ont coutume de philosopher sur leur conduite? Elles se donnent parce qu'elles ont le diable au corps et non pour d'autres raisons. Et en quoi leur égoïsme sensuel mérite-t-il de la reconnaissance? M. Nozière nous affirme que les amants d'Estrella sont des sots de ne point admettre le partage... Oui, peut-être, à la rigueur, s'il ne s'agissait que d'amour corporel; mais, de cet amour, il serait séant de moins nous parler au théâtre. En réalité, les amants d'Estrella l'aiment avec leur cœur. Ses mines les y autorisent. Benito ne lui trouve-t-il pas l'air d'un ange? Eh bien! n'en déplaise aux moralistes ultra-modernes, un cœur qui se donne est en droit d'attendre, en échange, le don entier d'un autre cœur, et l'on n'est pas si sot de souffrir quand un être qu'on aime de toute son âme se prodigue à tout venant.

L'œuvre de MM. Nozière et Ch. Muller est tirée du beau roman de M. Reboux. Le caractère d'Estrella est d'ailleurs tout autre dans le livre que dans la pièce: car elle n'aurait point l'idée de tromper son mari si la brutalité soupçonneuse de Ramon ne la forçait à chercher un consolateur.

*
* *

MM. Léon Hennique et Johannès Gravier ont sensiblement *arrangé* la réalité historique dans leur pièce intitulée *Jarnac*.

« *Il est bien permis de violer l'Histoire, à condition de lui faire des enfants* », disait rondement ce bon mulâtre d'Alexandre Dumas père.

Voyons l'enfant de MM. Hennique et Gravier.

Jarnac et La Chataigneraie sont deux amis inséparables. Jarnac est l'amant de la duchesse d'Etampes, maîtresse du vieux roi François Ier. Or, le souverain conçoit des doutes sur la fidélité de sa favorite et lui ordonne de se justifier. La duchesse, pour expliquer les visites nocturnes de Jarnac à son hôtel, est obligée de mentir: c'est, dit-elle, sa sœur Louise qui est aimée de ce gentilhomme et que celui-ci vient voir.

Le roi, pour éprouver la vérité de ces paroles, se hâte d'annoncer publiquement le prochain mariage de Jarnac et de Louise. Cette jeune fille, qui éprouvait un secret penchant pour l'époux qu'on lui donne, ne songe pas à le refuser; mais Jarnac est frappé d'un profond désespoir, car il avait été chargé par La Chataigneraie de demander pour celui-ci la main de Louise à la duchesse d'Etampes. Cependant, lui aussi est forcé d'obéir au roi, sous peine de réveiller ses soupçons contre la duchesse.

La Chataigneraie apprend le mariage de Jarnac et de Louise. Il se croit trahi. Devant le Dauphin de France, il provoque Jarnac en duel, et cette affaire s'aggrave aussitôt de ce que le Dauphin et

sa maîtresse Diane de Poitiers prennent le parti de La Chataigneraie contre Jarnac, qu'ils détestent comme l'amant de leur ennemie la duchesse d'Etampes.

Jarnac parvient néanmoins à s'entretenir seul à seul avc La Chataigneraie et se disculpe d'avoir accompli une félonie. La Chataigneraie lui rend son amitié. Malheureusement, ils ne s'appartiennent plus. Le Dauphin, qui s'est mêlé à leur querelle publique, considère désormais La Chataigneraie comme son champion contre celui de la duchesse d'Etampes. Les deux amis, quoique secrètement réconciliés, vont être forcés de se battre à mort.

Mais François I$^{er}$, conseillé par la duchesse d'Etampes, interdit ce duel. Jarnac et La Chataigneraie respirent. Hélas! le vieux roi meurt. Le Dauphin, à peine couronné, exige que le combat singulier ait lieu. Les deux amis, dont nul ne soupçonne la mutuelle affection, doivent se mesurer en champ clos devant toute la cour, et La Chataigneraie est tué par Jarnac d'un coup d'épée qui lui tranche le jarret

L'on voit quelle modification les auteurs de cette pièce ont apportée à l'histoire. Ils ont imaginé la réconciliation secrète des deux adversaires.

Ils ont cru obtenir ainsi un puissant effet. L'opposition de l'amitié et de l'honneur chevaleresque qui exige qu'une insulte publique soit lavée dans le sang leur a paru un merveilleux élément dramatique, quelque chose comme un conflit cornélien.

Nous regrettons de n'être point de leur avis.

L'honneur chevaleresque auquel s'immolent La Chataigneraie et Jarnac n'a nullement, en effet, sur l'amitié cette supériorité morale qu'on trouve toujours dans le devoir cornélien. Il ne s'agit point ici d'un amour sacrifié à l'honneur d'un père, comme dans le Cid, ou encore d'une alliance de famille sacrifiée au patriotisme, comme dans Horace. Il s'agit d'une noble amitié sacrifiée au qu'en dira-t-on. C'est un conflit que nous ne pouvons admettre. Les deux amis devraient se dérober par tous les moyens à la nécessité de se tuer l'un l'autre. Mais, objecte-t-on, s'ils refusent de se battre, ils seront assassinés ou empoisonnés par les hauts personnages dont ils représentent les intérêts. S'ils fuient à l'étranger, ils seront partout considérés comme des lâches et vivront misérablement. Eh bien! soit! Tout vaut mieux pour eux que donner la mort à un ami!

Mais, insiste-t-on encore, l'échelle des devoirs était autre, en ce temps-là, qu'aujourd'hui, et le qu'en dira-t-on, pour des gentilshommes, avait plus de valeur que l'amitié. C'est possible: ce n'est pas certain. En tous cas, pourquoi chercher à nous émouvoir par des sentiments qui ne sont plus les nôtres? C'est la grosse erreur des pièces historiques.

Ceci dit, reconnaissons, en toute bonne foi, que cette œuvre fourmille de détails pittoresques et très artistiquement traités: constatons que la langue en est belle, dans sa nerveuse sobriété, et louons M. Antoine d'avoir apporté tout son génie de metteur en scène à l'encadrement de ce morceau d'histoire.

*
* *

La nouvelle pièce de Henri Lavedan, intitulée *Sire*, est une sorte de vaudeville historique, qui se termine en drame. L'action se passe à Paris, au commencement de 1848. Une vieille demoiselle, la comtesse de Saint-Salbi, légitimiste enragée, croit encore à la survivance de Louis XVII et espère toujours le voir apparaître. Cette idée fixe tourne à la folie. Deux amis de la comtesse, un brave prêtre et un médecin, que son exaltation inquiète, complotent de lui montrer un faux Louis XVII, pour la calmer en flattant sa manie. Dans ce dessein, ils s'adressent à un acteur de faubourg, qui a le profil bourbonien. Celui-ci joue si bien son rôle que la vieille demoiselle le supplie de demeurer chez elle, et il y reste en effet, jusqu'au jour où elle découvre la vérité, par hasard, en lisant des papiers qui traînent.

Elle est guérie, mais quelle désillusion! C'est donc à un vil cabotin qu'elle a témoigné sa piété royaliste!

Eh bien! ce *m'as-tu vu* n'est pas si vulgaire qu'il le paraît. La Révolution de février éclate: gagné lui-même par la ferveur de la comtesse pour l'idée monarchique, il court aux Tuileries et il se fait tuer en défendant le palais des rois.

Mlle de Saint-Salbi apprend cette fin digne d'un martyr et elle pardonne à la mémoire du faux Louis XVII.

La cure mentale de cette bonne vieille maniaque mérite-t-elle de nous intéresser? C'est ce qu'il s'agit de savoir. On nous dira que Cervantès a réussi à attacher ses lecteurs en leur contant les aventures du chevalier de la Manche. Et la comtesse de Saint-Salbi n'est-elle pas une demoiselle Don Quichotte? Peut-être; mais Don Quichotte ne cesse d'agir, Don Quichotte accomplit mille prouesses, tandis que la vieille fille de M. Lavedan ne fait que contempler son cabotin: c'est trop peu pour remplir cinq actes.

La pieuse supercherie imaginée par les deux amis de la comtesse est d'ailleurs étrangement romanesque et peut paraître invraisemblable. Mais le public a pris grand plaisir à l'esprit dont le dialogue est émaillé, à la discrète émotion de certaines scènes, et surtout au jeu admirable de Mme Pierson, de Mlle Leconte et de M. Huguenet. C'est un succès.

*
* *

Le Grand Guignol a renouvelé son spectacle d'épouvante et de rire. Terrifiantes expériences physiologiques, drames sanglants, grosses farces se succèdent dans un horrifique tohu-bohu! Et l'impression dominante qu'on rapporte de ce singulier petit théâtre, c'est qu'il est dirigé par un homme qui sait jouer de son public avec une incomparable virtuosité.

PAUL GSELL.

# Le Mouvement Intellectuel en France

## I. — HISTOIRE ET DEMOGRAPHIE

### Ouvrages historiques.

Le premier Empire continue à passionner le public. Les documents inédits abondent et, mis à jour par des historiens très adroits et surtout très heureux dans leurs recherches, ils nous permettent d'étudier Napoléon Ier et ses contemporains d'une façon tout à fait sûre et précise.

A relever dans cet ordre d'idées l'ouvrage de GUSTAVE HUE : *Un Complot de police sous le Consulat.* L'auteur y étudie la conspiration de Ceracchi et Arèna qui aboutit au fameux procès de janvier 1801.

Le commandant M.-H. WEIL nous offre, dans son troisième volume consacré à *Joachim Murat, roi de Naples* (A. Fontemoing), une analyse détaillée de la dernière année de son règne (mai 1814-mai 1815).

La maison Plon-Nourrit vient de rééditer les *Pages d'histoire et de guerre* du Marquis COSTA DE BEAUREGARD. Il s'agit là de morceaux détachés. Les plus curieuses parmi ces pages se rapportent au mariage secret de la duchesse de Berri qui sort de l'étude de l'académicien défunt lavée de tous les soupçons.

JEAN LORÉDAN a étudié *La Grande Misère et les Voleurs au* XVIIIe *Siècle.* (Perrni et Cie.) Il trace le portrai tde Marie Tromel, dite Marie du Faouët, femme étrange, chef d'une bande qui, de 1740 à 1770, exerça un terrible brigandage, détroussant les passants et pillant les églises. C'étaient des malheureux que la misère poussait au crime et que la justice, après avoir réussi à les capturer, supprima impitoyablement. Marion elle-même fut pendue en la place Saint-Corentin de Quimper.

La lecture du livre est très attachante et donne un aperçu pittoresque sur les mœurs de cette époque.

Dans *Le Crime du marquis d'Entrecasteaux,* JEAN AUDOUARD raconte un drame passionnel au cours duquel un président à mortier du Parlement de Provence, tua sa femme à coups de rasoir pour pouvoir ensuite épouser librement sa maîtresse. Condamné, il fut destitué, on lui coupa les poings et on lui fit subir le supplice de la roue. Ce crime, longtemps mystérieux, est maintenant tout à fait connu dans la plupart de ses détails.

Le Comte CHARLES DU MOUY, ambassadeur de France, a réuni ses études parues dans diverses revues sous le titre de *Souvenirs et Causeries d'un Diplomate* (Plon-Nourrit). Il y conte les épisodes dont il fut témoin au cours de sa longue et brillante carrière, durant ses ambassades en Orient, à Berlin, Athènes et Rome.

### L'Internationale, par JAMES GUILLAUME (T. III).

Voici le troisième volume d'une vaste publication de *Documents et Souvenirs* sur l'Internationale. Le premier relatait les événements relatifs aux années 1864-1870 ; le second comprenait ceux de 1870, de 1871 et de 1872. Celui-ci nous mène jusqu'en 1876. Un dernier volume complètera bientôt la série.

Le présent ouvrage nous fait assister à la réorganisation de l'Internationale, après le Congrès de La Haye, sur une base autonomiste, sans Conseil général. Pendant que les Espagnols (1873) et les Italiens (1874) ont recours à l'insurrection ; qu'en Russie commence la période héroïque de la propagande révolutionnaire, on voit se produire, dans la Suisse française, les premières manifestations de ce qui devait s'appeler plus tard le syndicalisme révolutionnaire et l'action directe. On trouvera dans ce volume une quantité considérable de lettres, d'extraits de journaux et de mémoires, de documents de toute sorte très précieux pour l'historien. Signalons notamment de curieux renseignements sur les dernières années de Bakounine et sur la révolution espagnole.

**Les Roumains**, par A. D. Xénopol (Delagrave).

L'éminent professeur à l'Université d'Iassy a réuni dans ce volume les huit leçons qu'il a faites en 1908 et 1909 au Collège de France, et qui ont été unanimement appréciées. Malgré leur concision, ces conférences donnent une idée très exacte et suffisamment complète de l'histoire des Roumains, de leurs aspirations et des difficultés qu'ils rencontrent pour les réaliser. Ce petit livre contribuera à vulgariser parmi nous la connaissance d'un peuple qui aime la civilisation française, et dont nous avons tout intérêt à conserver la sympathie. Sa culture a été tout entière puisée à la source française. Sa constitution est également l'œuvre de la France. Comme le dit très bien l'auteur, « un peuple est d'autant plus grand qu'il enfonce plus profondément ses racines dans l'âme de l'humanité, et la France commettrait une lourde faute en s'aliénant l'esprit d'un peuple que l'œuvre des siècles a soudé à son être. »

**La France moderne**, *par* Leopold Lacour.

Ce livre a la même origine que celui la *Révolution française*, publié l'année dernière par l'auteur. Ce sont des conférences faites à l'Ecole des Hautes-Etudes sociales. Après une introduction générale sur la *formation de la France moderne*, les grandes questions politiques et sociales de l'heure présente y sont passées en revue : *Aristocratie et Démocratie ; Problème économique : les Classes ; l'Individu et l'Etat ; L'Eglise ; Patriotisme et Internationalisme ; l'Avenir de la Société moderne*. La conclusion de cette dernière conférence exprime bien l'idée maîtresse qui les résume toutes : « La société présente se survivra dans la mesure où elle aura travaillé pour l'idéal. Et l'idéal, c'est ce que j'ai appelé un jour *l'humanisme intégral.* »

**La vie parisienne sous la Révolution et le Directoire**, par Henri d'Alméras. (A. Michel).

L'auteur, qui est un fervent de l'histoire anecdotique, si à la mode aujourd'hui, ne vise pas à faire œuvre originale. Il veut simplement faire défiler devant le lecteur des silhouettes expressives, des scènes pittoresques, des tableaux amusants ou tragiques de la vie révolutionnaire. Les détails curieux, les citations suggestives abondent dans ce volume.

Aucun des aspects essentiels de l'hitoire des mœurs n'est négligé. Voici la rue et son fourmillement, les plaisirs populaires et les fêtes publiques ; les cafés, les restaurants et les maisons de jeu où s'en donne à cœur joie une population chez qui le tragique des événements quotidiens semble avoir décuplé la soif du plaisir ; les bals et les jardins d'été dont le succès démontre la vérité du mot de Mercier : « Après l'argent, la danse est aujourd'hui tout ce que le Parisien aime, chérit, ou plutôt ce qu'il idolâtre », les théâtres qui, en pleine terreur, au mois de mai 1791, ne désemplissaient pas ; le Palais Royal, au cœur de Paris, du Paris de la Révolution comme de celui de Louis XVI, la capitale du vice, le rendez-vous du jeu, de l'agiotage et de l'amour. » Voici quelques portraits de femmes révolutionnaires : Mme Bailly, à laquelle on pouvait reprocher bien autre chose que « sa connaissance insuffisante du français », Mme Lejay, qui partageait avec Mlle Coulon, et beaucoup d'autres maîtresses intermittentes, le cœur de Mirabeau, Julie Careau, qui finit par épouser Talma, etc. Signalons enfin des pages fort piquantes consacrées par l'auteur à l'amour dans les prisons révolutionnaires. La vie n'y était pas toujours tragique, et l'on sait que le débordement des passions excitait l'indignation d'A. Chénier. — Ce n'est pas là ce qu'on appelle d'ordinaire « la Grande Histoire », mais certains détails en sont amusants et instructifs à la fois.

Signalons un volume très documenté consacré à l'**Argentine au vingtième siècle**, par A. Martinez et M. Lewandowski (A. Colin). Les auteurs y montrent les progrès prodigieux réalisés par la République Argentine, progrès qui n'ont rien d'analogue dans l'histoire des autres pays. Ouvrage indispensable pour tous ceux qui voudraient connaître de plus près le développement agricole et industriel de l'Argentine.

**Prusse et Pologne** (enquête internationale organisée par Henryk Sienkiewicz) (Agence polonaise de presse). C'est la reproduction des opinions émises par des écrivains et penseurs de tous les pays sur les méfaits de la Prusse dans les provinces polonaises. Véritable acte d'accusation, d'autant plus redoutable qu'il se trouve être dressé par les principaux représentants des pays civilisés.

## II. — LETTRES ET ARTS

**Ma Vie au Théâtre. — Choses vues, choses vécues,**
par Mme J. Thénard, de la Comédie-Française (Juven).

L'auteur a eu l'heureuse idée de réunir en un volume les délicieux souvenirs de la vie de théâtre, dont les lecteurs de *La Revue* ont eu la primeur. On se rappelle avec quelle verve et quelle bonne humeur, avec quelle mémoire riche en anecdotes et en impressions de tout genre la grande artiste, qui s'est retirée trop tôt de la scène pour se vouer à l'enseignement, a su raconter toutes les étapes de sa vie artistique. Par les amitiés littéraires et artistiques qu'elle a eues, tous les événements du monde du théâtre et des lettres, auxquels elle a été mêlée si intimement, ses grandes tournées à l'étranger, ses réceptions dans plusieurs cours européennes, Mme J. Thénard a été à même de recueil-

lir une riche moisson de « choses vues et choses vécues » dont elle fait profiter le lecteur pour son plus grand amusement.

Comme le dit si bien à l'auteur M. Jules Claretie, dans la charmante *Préface* qu'il a voulu écrire pour ce volume: « Vous écrivez comme vous jouez, en vraie soubrette de Regnard ou de Molière, et votre franchise et votre esprit sont de bonne vendange française, avec cette pointe de sentiment qui donne plus de prix encore au verbe alerte et au rire clair. » Il est impossible de mieux peindre d'un trait juste et élégant, à la française, le talent si sympathique, si varié et si éloquent de l'auteur de ces pages vues et vécues.

**Princesses de lettres**, par ERNEST TISSOT (Fontemoing).

Dans cet ouvrage, consacré à quelques personnalités féminines remarquables, l'auteur s'est efforcé, avec succès, de renouveler l'art du portrait biographique et littéraire. Il est fidèle à la méthode psychologique « qui reste, par sa loyauté, préférable entre toutes. Mais il la complète, très heureusement, par des investigations de tous genres: conversations, interviews, enquêtes, lecture de lettres et de journaux intimes, bref en butinant, avec autant de diligence que de tact, dans tous les alentours de son « sujet ». C'est ce qui lui permet de replacer dans leur cadre, d'entourer même de l'atmosphère morale où elles ont évolué les quelques femmes dévouées aux lettres, à la philosophie, voire aux œuvres sociales, et qui firent de la critique ou des romans, des vers ou de l'histoire, des discours ou des rapports, comme Mmes Arvède Barine, Jean Dornis, Neera, Emilie de Morsier, Mary Robinson, Lucie Félix-Faure-Goyau. De toutes, l'auteur a su devenir le visiteur et le familier. Avec une patience et une ingéniostié parfois un peu subtile, toujours attentive et parfaitement sincère ; avec une grâce amusante et imprévue, souvent spirituelle et en général fort impartiale, il a su donner à chacun de ces portraits psychologiques et critiques tout l'aspect d'un visage vivant, aux mille nuances, et tout le reflet intime d'un cœur féminin. Ce livre, qui sera très lu et très commenté, forme une belle galerie de documents humains les plus passionnants de tous: les images de quelques âmes de femmes, riches entre toutes de sentiments et d'idées.

Quelques chapitres de ce volume ont paru ici-même, et les lecteurs de *La Revue*, qui en ont gardé le charme, voudront sans doute lire le volume entier qui complète si heureusement les quelques portraits qu'ils connaissent déjà.

Dans une délicieuse préface, dédiée à M. Jean Finot, l'auteur, avec une grande finesse, fait l'esquisse de « l'Eve future, qui sera l'associée, l'égale, le compagnon sûr ». Il prévoit le temps où « quand le joug sentimental sera brisé pour les deux entités humaines, l'amour ne sera plus qu'un épisode », et où « nous assisterons à de véritables et sûres unions, qui persistent et se fortifient d'expérience en expérience ».

**Collaborateurs** *de LA REVUE.*

# FAITS & DOCUMENTS

## I. — SCIENCES ET INVENTIONS

### Le microbe de la fatigue

Au Congrès pan-américain d'hygiène, en 1902, le Dr Charles Wardell Stiles, chef de la section zoologique des services de la Marine américaine, annonça qu'il avait découvert un parasite de l'homme auquel il fallait attribuer l'excessive fatigue provoquant la paresse et qui est propre aux populations blanches qui occupent la région sablonneuse et aride du sud des Etats-Unis. Il dépeignait en termes navrants ces hommes émaciés qui se meurent de lassitude dans des champs rebelles à la culture, ces femmes qui disputent à la mort leurs enfants épuisés dès la naissance. Cette communication fut accueillie avec incrédulité et les chroniqueurs scientifiques commentèrent en raillant le tableau présenté par le savant hygiéniste. Le Dr Stiles, après de nouvelles recherches et études poursuivies pendant sept ans, revient aujourd'hui sur la question et prouve l'exactitude de son observation. En réalité sa découverte avait été précédée par d'autres constatations remontant même au XVIIIe siècle. En 1782, un prêtre allemand Gœze, qui s'intéressait aux travaux zoologiques, reconnut dans l'intestin d'un blaireau, qu'il disséquait, la présence d'un parasite mince comme un cheveu. Sept ans après, Frœhlich, un autre zoologiste allemand observa un parasite semblable dans l'intestin d'un renard. Ce parasite reçut le nom d'*unciné* parce qu'on lui supposait erronément la forme d'un crochet, tandis que c'était la tête seulement qui prenait cette position. En 1843, Dubini, un italien de Milan, parla d'un parasite de l'homme, qui, suivant lui, devait causer l'anémie des briquetiers et autres ouvriers pauvres de la région. En 1879, on signala une « maladie des tunnels » qui faisait des victimes parmi les travailleurs chargés du percement de Saint-Gothard. Le monde scientifique s'en émut. Les investigations attestaient que le fléau résultait à la fois de l'incurie des ouvriers eux-mêmes et des mauvaises conditions hygiéniques. On établit que le sol était imprégné d'œufs et de larves du parasite et qu'il infectait tous ceux qui maniaient de cette terre. En 1881 Bozzolo de Turin suggéra, pour la destruction de ce parasite, l'usage du thymol, qui est encore aujourd'hui le remède généralement recommandé. On ne tarda pas à constater qu'il s'agissait d'une maladie contagieuse transmise par des briquetiers émigrés porteurs de bacilles. A Calcutta, à Tunis, au Cap, en Egypte il y eut des cas manifestes. L'Amérique n'y échappa point. Un médecin du Texas, le Dr Allen J. Smith trouva, en 1911, que l'*unciné* américain n'était pas celui de Dubini mais pouvait être considéré comme une espèce particulière. La communication du Dr Stiles au Congrès américain vint corroborer cette affirmation. Aujourd'hui le doute n'est plus permis à cet égard. Le *necator americanus* (tueur américain), comme l'a nommé le Dr Stiles, fait des ravages parmi les misérables travailleurs du Sud des Etats-Unis qui vivent dans le plus profond dénuement, et sont géophages, mangeant non seulement de la terre, mais aussi de la suie de cheminée. Ces malheureux, hâves et maigres, inspirent la pitié. La trichine qui vit dans leur intestin et s'y enkyste, les rend peu à peu incapables de toute activité. La femelle, qui a comme le mâle, l'aspect d'un fil boueux, pond, là où elle s'est logée, des œufs par mil-

liers, et les embryons qui en sortent se répandent dans les tissus. Le ver minuscule, qui n'a guère plus de deux centimètres de long, se colle contre l'intestin intérieurement et arrache de menues parties de la membrane muqueuse en la perçant de trous par où il suce le sang. Le Dr Sandwith, médecin anglais, a trouvé, à l'autopsie, dans un seul individu, 250 vers et 575 morsures; dans un autre 863, dont 217 encore collés à l'intestin où ils entraient toute la tête et même la moitié du corps. Dans la plupart des cas, l'infection se produit tout d'abord à la plante du pied qui est en contact avec le sol habité par le microbe. On évalue à près de deux millions le nombre des victimes de ce parasite.

**Le quebracho.**

Le *quebracho* est, comme l'acajou, un bois dur de l'Amérique du Sud. Son nom même le caractérise : *quiebra-hacha* veut dire « brise cognée ». Il l'emporte en résistance sur le chêne du Nord et durcit en vieillissant. On trouve dans les forêts des troncs de quebracho abattus depuis vingt-cinq ans et n'ayant éprouvé aucune atteinte du temps et des intempéries. Les Argentins s'en servent dans la construction des chemins de fer pour les traverses sur lesquelles reposent les rails et en expédient d'importantes quantités en Europe pour les mêmes usages. On trouve le quebracho au Brésil, au Paraguay et dans la République Argentine. Il y en a trois espèces dont l'une est sans importance botanique ou commerciale. Les deux autres sont le *quebracho colorado* (rouge) et le *quebracho blanco* (blanc). Elles ne se rencontrent que dans les *chacos,* ces régions mystérieuses où pendant des années peu d'explorateurs avaient pénétré, beaucoup y ayant succombé, d'autres en ayant rapporté de merveilleux récits d'aventures. Il n'y a que deux chacos, l'un appartenant au Paraguay, l'autre à l'Argentine. Le chaco, dans le passé, ne produisait rien, sauf ses essences forestières. Les voies ferrées ont commencé à l'ouvrir aux entreprises de l'industrie; puis les steamers, les navires à voiles, suivant les cours des eaux, ont introduit les marchandises et les produits échangés par le commerce contre les chargements de quebracho. Aujourd'hui le chaco, envahi par la civilisation, offre aux regards le spectacle du travail incessant: les campements d'abatage et les scieries y sont sans relâche en activité autant qu'au Canada. Le quebracho, comme l'acajou, vient en groupes de quatre ou cinq par cinquantaine d'ares. Il a de soixante centimètres à un mètre de diamètre et porte une couronne ovale de branches et feuilles. A dix ans il est assez fort pour s'employer comme pilotis. On veille strictement à la réglementation des coupes pour empêcher la destruction de l'essence, car la fabrication des traverses est devenue une industrie qui fait une grande consommation de ces arbres. Il y a des scieries qui fournissent jusqu'à 30.000 traverses par semaine. Le quebracho, après l'enlèvement de l'écorce, prend le nom de *rolliso*, et se débite en poteaux, poutres, timons, etc. L'écorce épaisse du quebracho colorado donne un tannin qui s'emploie dans la corroirie. C'est ce qui constitue le meilleur bénéfice. Les Compagnies propriétaires des quebrachos utilisent en même temps le bois et l'écorce, la demande du tannin étant de plus en plus considérable. L'extrait de quebrachos se fabrique au reste sans grands frais, quand l'outillage est convenablement installé. Le travail consiste à réduire à l'aide de machines spéciales l'écorce et aussi le bois en copeaux minces ou en petits fragments. On les jette dans d'immenses chaudières où on les soumet à une opération chi-

mique qui extrait tout le tannin. Le liquide ainsi obtenu est ensuite condensé par l'évaporation en une masse gélatineuse épaissie que l'on enferme dans des sacs où on la laisse sécher, après quoi on la livre au commerce. Au Paraguay, les coupes se font au cœur de la forêt vierge et les arbres abattus se transportent par fardiers traînés par des bœufs, jusqu'à la plus proche clairière. Comme ces travaux s'exécutent généralement à une assez grande distance des centres d'habitations, on ne peut les confier qu'à des indigènes accoutumés au climat, bien au courant des inconvénients de la localité et capables de résister au fléau causé par les insectes qui pullulent. Chaque exploitation de quebracho a un petit chemin de fer à voie étroite pour les transports. L'exportation de l'extrait de quebracho atteint actuellement des proportions énormes. En 1895 on ne l'évaluait qu'à 400 tonnes. Elle a dépassé en 1908 un total de 30.000 tonnes. Les Etats-Unis consomment 65 pour cent de ce tannin et la plupart des corroyeurs le préfèrent à tout autre.

### L'air liquide

On connaît les travaux importants de M. Georges Claude sur la liquéfication de l'air. *La Revue* les a signalés. Le savant ingénieur vient de les résumer dans une conférence en indiquant les derniers résultats. On sait que le procédé fut longtemps exclusivement du domaine du laboratoire. Son application industrielle ne date que de l'invention de la machine du professeur Linde de Munich, en 1895, mais cette machine demeura insuffisante jusqu'en ces toutes dernières années. Aujourd'hui, le problème est définitivement résolu. M. Georges Claude a démontré qu'avec les perfectionnements de la mécanique on peut fournir maintenant en abondance l'azote pur servant à fabriquer avantageusement les matières colorantes et l'oxygène comprimé venant efficacement en aide à la fabrication des pierres précieuses artificielles et à un certain nombre d'opérations métallurgiques, au coupage des métaux, etc. Une salle d'usine mesurant 20 mètres sur 30 peut suffire pour loger tout le matériel nécessaire à la production annuelle de 50 millions de mètres cubes d'oxygène pur par liquéfaction de l'air. Les frais sont relativement restreints, le travail n'exigeant pas plus d'une quinzaine d'ouvriers.

### Le record des aérostats

La plus haute ascension d'aérostat effectuée jusqu'ici est celle de l'Institut météorologique belge d'Uccle. Ce ballon s'est élevé à 29.040 mètres d'altitude. Il n'était évidemment pas monté, car il eût été impossible à un être humain d'atteindre jusqu'à une région où la pression de l'air n'est plus que de 10 mm. Les aéronautes berlinois qui ont atteint 10.800 mètres ont failli y perdre la vie.

L'Institut belge n'a voulu faire qu'une simple expérience scientifique. Se rapportant aux données du savant météorologiste belge Hergerstell, on a construit deux ballons conjugués, un petit non complètement gonflé, mais pouvant maintenir en l'air en équilibre les instruments servant à prendre les mesures et observations barométriques et un plus grand simplement destiné à effectuer l'ascension, et qui, arrivé à des hauteurs extrêmes, éclate, tandis que le petit redescend en apportant à terre des notations enregistrées. On a pu calculer ainsi qu'à la hauteur de 29.040 mètres la température était de — 63,4° c. tandis qu'à 12,900 mètres elle marquait déjà — 67°. Ces constatations confirment l'hypothèse déjà émise par de nombreux aérologues, que tous les rayons calorifiques du soleil ne descendent pas jusqu'à la surface

de la terre, mais que plusieurs sont absorbés dans les couches élevées de l'atmosphère. Ce n'est là toutefois qu'une supposition toute théorique, et il faut attendre d'autres ascensions du même genre avant de pouvoir en tirer des conclusions définitives.

— **L'hérédité humaine** fait en ce moment l'objet d'études suivies, principalement en ce qui concerne la transmission du diabète, de la tuberculose et même de certaines viciations de conformation comme la polydactilie, la brachydactylie, ou de certaines affections des organes des sens comme la surdi-mutité. Pour faciliter ces études le laboratoire Francis Galton de l'University College de Londres vient de dresser une série d'arbres généalogiques. Ce travail publié sous la direction du professeur K. Pearson donne en de grandes planches les généalogies des divers caractères en indiquant par des signes conventionnels les individus qui les possèdent complètement ou partiellement ou qui en sont exempts. Ces tableaux rendront de précieux services aux études biologiques.

— **La calorification des plantes** se trouve démontrée par les récentes expériences du professeur de physiologie botanique à l'Université de Prague, Hans Molisch. Des feuilles, les unes fraîches, les autres sèches ont été placées en couches superposées, dans un panier où l'on a fait plonger un thermomètre. On a constaté qu'en quelques heures la température s'est élevée de 22 degrés centigrades à 41 en montant jusqu'à 51 et demi, dans un laps de quinze heures. Ensuite le thermomètre a baissé jusqu'à 34 pour remonter encore une fois jusqu'à 47, après quoi il est redescendu lentement au-dessous de 22. Le panier avait été préalablement entouré de linge ou de lut, de manière à empêcher toute chaleur extérieure d'y pénétrer. Suivant le savant professeur le phénomène de calorification serait dû à la respiration. La première augmentation de température résulterait de ce que les feuilles, encore fraîches, continuent pendant quelque temps à respirer. Puis elles se dessèchent peu à peu sous l'influence de la chaleur et meurent; mais les microbés qu'elles contiennent survivent et occasionnent, par leur activité vitale, la seconde hausse du thermomètre, jusqu'à ce qu'ils meurent à leur tour en laissant agir le refroidissement final.

— **L'âge des poissons.** — Comment peut-on le reconnaître ? De curieuses expériences viennent d'être faites à cet égard par l'ichtyologiste Rheibisch. Il a étudié attentivement les otolithes, concrétions existant dans l'otocyste ou appareil auditif de certains animaux et entre autres des espèces aquatiques. Ces otholites du poisson croissent chaque année en formant deux anneaux, l'un très clair pendant l'été, l'autre sombre pendant la période de l'automne et l'hiver. Il suffit de compter ces anneaux pour avoir le nombre d'années du poisson.

— **La solanine** est cette toxine de la pomme de terre dont nous avons parlé dans un précédent article sur les ptomaïnes. Elle se trouve dans certaines parties des tubercules, et elle peut occasionner des intoxications plus ou moins grandes. Meyer, dans ses dernières recherches à ce sujet, a reconnu que la solanine des pommes de terre crues et non pelées varie en quantité de 42 à 200 milligrammes par kilogrammes de tubercules. Les pommes de terre dont la maturité n'est pas complète, en contiennent en moyenne 236 milligrammes. Pendant qu'elles germent la quantité de solanine augmente de 90 à 112 milligrammes. Meyer attribue cette production de solanine à la présence de deux espèces de bactéries.

Dr L. CAZE.

## II. — LETTRES ET ARTS

*France :*

Une lettre inédite de Lamartine adressée à l'architecte Lefuel, et datée de 1862, qu'on a publiée récemment, apporte un nouveau témoignage des terribles embarras d'argent qui attristèrent les dernières années du poète. Le pauvre grand homme en était arrivé à solliciter des souscripteurs à ses œuvres, à récolter des acheteurs. « *J'ai tenté un emprunt littéraire; il n'a pas été rempli; je reviens à mon travail... Vous en trouverez ci-joint les conditions modifiées de manière à ce que le prix en soit insensible... Je n'ai pas d'autre moyen de payer ma dette à ceux qui souffrent de mon insolvabilité présente. Je dois les satisfaire avant de mourir, avec le prix de toutes les lignes que j'ai écrites dans ma laborieuse vie.* »

×

Nous aurons une saison italienne, ce printemps, au Châtelet. Avec le concours du *Metropolitan Opera* de New-York, la « Société Musicale » a organisé une série de représentations qui seront données du 15 mai au 20 juin. Dans *Aïda*, dans *Mefistofele*, *Cavalleria rusticana*, *Manon*, de Puccini, *Gioconda* et *Pagliacci*, on entendra des artistes comme Caruso, Chaliapine, Mmes Destiun, Cavalieri et Farrar. On exécuterait aussi la messe de *Requiem*, de Verdi.

×

Les ouvrages imprimés pénètrent de plus en plus dans la région du Sahara, soumise à l'influence française. Le fait est particulièrement mis en lumière, par le curieux catalogue de la bibliothèque réunie par Cheïkh Sidia — dont l'influence religieuse prédomine actuellement au Nord du Sahel — et que le commandant Garden a communiqué récemment. Cette bibliothèque comprend 683 ouvrages imprimés, et 512 manuscrits. Le plus grand nombre traite naturellement de la science coranique (tasfsir), puis de la tradition, de la mystique, de la philologie, de l'histoire, etc.

On voit qu'en plein Sahara, la bibliothèque d'un cheïkh traditionaliste contient plus d'imprimés que de manuscrits. La révolution, commencée il y a cent ans, par les imprimeurs de Stamboul, reprise par les typographies à bon marché du Caire, il y a quarante ans, a gagné à la cause du livre les confins les plus lointains de l'Islam.

×

Le groupe de « la Française », sous la direction de Mme Jane Misme, et l'inspiration de Mmes Dangennes et Delestang a eu l'heureuse idée de réunir les femmes auteurs dramatiques, en une société intitulée *La Halte*. Le groupement donnera quatre spectacles par an. Une part des bénéfices sera affectée à une caisse de secours, qui permettra aux femmes de talent de prendre le loisir nécessaire à l'éclosion d'une œuvre. Mmes Judith Gauthier et Sarah Bernhardt en sont les présidentes d'honneur. Parmi les adhérentes nous avons relevé les noms de Mmes Thénard, d'Orliac, V. de St-Point, Vera Starkoff, Emilie Arnal et de nombreuses femmes de lettres au nombre de quarante au moins — une petite Académie.

×

Un spécialiste des maladies mentales a étudié récemment en homme de science, en « psychiâtre » comme ils disent, le « délire d'interprétation » de J.-J. Rousseau. L'hostilité de ses ennemis : Voltaire, Holbach, Grimm, Hume, était réelle ; mais la systématisation qu'en faisait Rousseau était vraiment « délirante ». Il en arriva à écrire ses protestations sur les murs : « Les magistrats me

haïssent... Les philosophes veulent me perdre... Les prêtres vendus aux philosophes aboient après moi... etc. » Il alla jusqu'à faire rentrer dans le complot contre sa vie même les passeurs de la Seine et les décrotteurs du Temple et du Palais-Royal.

×

*Etranger :*

Un des meilleurs écrivains et critiques de la Suisse romande, Gaspard Valette, dont *La Revue* a parlé naguère (voir le numéro du 15 août 1907), s'est demandé récemment si nous connaissions véritablement Dickens ? Et il conclut négativement. Car il faut vraiment être Anglais, pour comprendre Dickens. Il a voyagé en France, en Italie, en Suisse, voire en Amérique, mais la civilisation latine, la Renaissance, Rome, rien de tout cela n'a pénétré dans son œuvre. Ses *Scènes italiennes* ne reflètent rien de l'Italie. Son humour est resté pleinement anglais, intimement lié à la poésie du *home* et à l'arôme du *plum-pudding* chaud.

Et précisément, un critique anglais est venu confirmer ce jugement. Il s'était mis en tête de retrouver le palazzo Peschiere, où Dickens avait habité à Gênes, où il avait passé un an, où il avait écrit, entre autres, *Magasin d'antiquités*. Il l'a, enfin, découvert, tel que l'a décrit Dickens, dans une lettre à un ami : « sur une hauteur, comprise dans l'enceinte de la ville, entouré de jardins magnifiques, avec un des plus admirables points de vue qui soient ». Dickens n'avait rien vu de Gênes. Il avait trouvé une retraite où travailler, voilà tout.

×

La Sicile est pauvre en bibliothèques. Il n'y en a qu'une par 70.000 habitants, ce qui correspond à un volume pour 127 Siciliens, tandis que dans le Nord de l'Italie et dans l'Italie centrale, elles sont très répandues. En réalité aucune des grandes villes de Sicile, pas même Palerme, ne possède de bibliothèques vraiment populaires. On constate en outre que le nombre de bibliothèques publiques dans cette province diminue au lieu d'augmenter. Ainsi à Catane, il est tombé de cinq à deux, à Girgenti, de six à trois, à Palerme de quinze à trois, et à Syracuse de quatre à une. Seule Trapani, grâce aux fondations du ministre tant décrié Nasi, a vu s'accroître ses bibliothèques de six à neuf ; mais dans l'ensemble, dans ces dix-sept dernières années, la situation a périclité ; au lieu de cinquante-trois bilbiothèques qu'il y avait en 1892, il n'y en a plus que vingt-et-une, qui n'ont au total que 28.682 volumes, dont le plus grand nombre appartient à Trapani.

×

Le très distingué directeur de l'Ecole française d'Al Arhar, au Caire, nous écrit pour nous donner d'intéressants détails sur le travail de propagande française, qui se poursuit avec un grand succès au sein de la grande université musulmane. L'université El Arhar, qui fut fondée vers l'an 300 de l'Hégire (au X^e^ siècle) est fréquentée par des musulmans de tous les coins du monde islamique. Grâce au dévouement de quelques zélés francophiles égyptiens, on y a pu ouvrir une école du soir. Elle a pleinement réussi, et le nombre total des étudiants a atteint déjà le chiffre de 450. Parmi ces étudiants on compte actuellement 25 Marocains, 18 Algériens, 16 Tunisiens, 30 Turcs, 24 Kurdes, 12 Syriens, 16 Persans, 2 Afghans et 1 Javanais. Une bibliothèque française a été ajoutée dernièrement à l'école, et contribue pour beaucoup à la diffusion de notre langue parmi les « intellectuels » de l'Islam.

×

On a découvert la petite maison de la Sabine, qu'Horace reçut en présent de Mécène. C'était plus que le petit coin champêtre que le poète avait rêvé.

*Hoc erat in votis...*

Il a décrit sa maison dans les *Epîtres.* Et le ministère de l'Instruction publique d'Italie vient d'ordonner des fouilles complètes, à l'endroit où l'on a retrouvé les ruines de la villa.

×

On a découvert à Tolède, dans une dépendance de l'église Santa Leocadia, un tableau du Greco, en assez bon état. C'est une *Immaculée Conception.* La figure de la Vierge est entourée de têtes de chérubins, avec deux anges jouant l'un de la lyre, l'autre de la cithare. Ce qui authentiquerait le tableau, outre la signature qui paraît bien du Greco, c'est au bas et au milieu de la toile la représentation de la chapelle objet de la donation.

×

L'écrivain, nouvelliste et romancier Rodolphe Lindau, le frère aîné de Paul Lindau, vient de fêter son 81e anniversaire de naissance. Il vit maintenant retiré dans l'île d'Helgoland, après une carrière littéraire des plus remplies. Venu jeune en France, il fut secrétaire de Barthélemy Saint-Hilaire, et collaborateur de la *Revue des deux-Mondes.* Il écrivait si parfaitement le français que Buloz aimait à dire qu'il n'avait que deux collaborateurs dont il n'avait pas besoin de revoir les épreuves, et c'étaient deux Allemands : Rodolphe Lindau et Karl Hillebrand. En 1859, il fut chargé par la Confédération helvétique, d'aller jeter les bases d'un traité de commerce entre la Suisse et le Japon. Il resta dix ans à Yokoharno, où il fonda un journal anglais et publia un livre en français sur le Japon. En 1869, il revenait en Europe. Il fut correspondant officiel durant la guerre franco-allemande, puis attaché à l'ambassade à Paris, et ensuite familier de Bismarck au ministère des Affaires étrangères, et de la presse. Il fut le grand chef du bureau de la presse, champion de la triple alliance dans ses articles *Pour la paix*, à *la Gazette de Cologne*, enfin délégué allemand à l'administration de la dette publique à Constantinople. — Comme romancier et nouvelliste, il fut un réaliste vigoureux et sain, sobre et concis à la façon de Maupassant.

×

Le mémoire publié par le fils de Tennyson, sur son père, a déçu quelque peu la curiosité de la critique anglaise. Il dévoile, en effet, peu de choses sur la vie intime et le caractère du grand poète. Le professeur Peck a essayé de dégager quelques traits fondamentaux du tempérament de Tennyson, et de rapprocher de nous l'homme qui se cachait derrière le poète. A la vérité, Tennyson fut, comme Alfred de Vigny, fort « distant » dans ses relations sociales. Il vivait retiré dans l'île de Wight, et ses invités, quand il en avait, étaient souvent décontenancés par sa réserve, son humeur sombre, et le peu de souci qu'il prenait de ses hôtes. Il y avait, en lui, du sang danois et scandinave ; du côté de sa mère, une hérédité française. C'est à cette dernière influence qu'il dut le don si constant de la forme et de la perfection. Des hommes du nord il tenait l'imagination vive et parfois rude. Et un trait curieux — et regrettable — chez ce poète, volontiers patricien et raffiné, était sa prédilection, à certains moments de détente intellectuelle, pour les histoires plus que lestes. Il scandalisa, un jour, le doux et pur Longfellow, qui en resta — disait-il — simplement suffoqué.

E. DE MORSIER.

## III

# CHRONIQUE SOCIALE

*France :*

Quand M. le Président du Conseil, dans son discours de Périgueux, a déclaré que « l'or de notre pays ruisselle sur le monde entier », il a proclamé, avec son éloquence habituelle, une grande vérité. Et quand M. Briand a ajouté : « Si l'on peut exprimer une inquiétude ou un regret, c'est qu'il ne reste pas assez de cet or dans le pays lui-même », il a été aussi heureusement inspiré. Le solde annuel des importations d'or en France atteignait à peine, en 1899, 157 millions de francs. En 1908, il est monté à 994 millions. Depuis dix ans, le stock d'or s'est accru de plus de *4 milliards* de francs. L'encaisse or de la Banque de France est monté de 1 milliard 823 millions, à 3 milliards 488 millions. Le montant des valeurs étrangères, qui était de 26 milliards de francs en 1898, est arrivé à 38 milliards en 1909. C'est donc 12 milliards de plus en 10 ans. Il y a, en plus, 4 milliards qui nous ont été payés en espèces ou lingots d'or.

Si la France avait exigé qu'on lui payât cette totalité de 16 milliards en or, elle aurait bouleversé l'état financier et économique du monde entier, puisque la production mondiale de l'or, pendant ces dix dernières années, a été de 17 milliards 716 millions.

La France est la plus grande mine d'or du monde. Mais la plus grosse partie de l'épargne française, au lieu de se diriger vers les affaires françaises, métropole ou colonies, est allée aux pays étrangers — surtout en Russie.

×

En succédant à M. G. de Molinari à la rédaction en chef du *Journal des Economistes*, M. Yves Guyot, une des autorités de l'économie politique, ancien ministre des travaux publics, reprend le programme de cet organe officiel de la Société d'économie politique. Il le complète par de fortes considérations sur le prix de revient et le prix de marché. Les économistes orthodoxes entendent défendre la liberté du travail et la sécurité de la propriété. Ils veulent étudier et rechercher les moyens économiques les plus efficaces pour seconder les progrès techniques vers l'économie de l'effort.

×

Il faut enregistrer avec plaisir quelques récentes innovations dans l'enseignement secondaire féminin. On y a organisé, avec succès, des conférences de puériculture. On veut que les directrices des lycées et collèges de jeunes filles, les maîtresses et les grandes élèves puissent devenir des conseillères bienfaisantes dans la lutte contre la mortalité infantile. Puis, sous l'inspiration du distingué directeur de l'enseignement secondaire des jeunes filles, M. Jules Gautier, et la direction de Mme Mariage, inspectrice générale, on a résolu d'instituer un enseignement ménager intégral. Aucune section n'a été omise : tenue de la maison, vêtements, linge, lessivage et repassage, choix des aliments, cuisine, budget familial, etc. On a commencé au Lycée Fénelon, de Lille, où 22 élèves sont inscrites, puis aux collèges d'Arras, de Boulogne, d'Amiens, Douai et Saint-Quentin. Les résultats obtenus sont des plus satisfaisants, et dès à présent ces innovations seront définitivement maintenues.

×

Il devient nécessaire d'engager la lutte contre la tuberculose dès

l'école. Celle-ci peut être un foyer de contagion. Il faut l'assainir, surveiller les maîtres et les élèves, les soigner s'il faut. La situation est grave. On meurt en France, toutes proportions gardées, deux fois plus de la tuberculose qu'en Allemagne, en Italie, en Angleterre. La statistique de 1905 indique la mortalité suivante, pour 10.000 :

France, 31,80.
Irlande, 26,99.
Ecosse, 20,33.
Allemagne, 17,93.
Italie, 16,94.
Angleterre, 16,30.

Il y a, en réalité, soixante mille enfants à arracher annuellement à la mort, et cent mille adultes à sauver. Or les progrès réalisés en Norwège, montrent que la lutte méthodique, engagée dès l'école, est sûre de triompher. La France, qui est un pays d'épargne, doit apprendre à économiser ses forces vives, la santé de ses enfants.

Avant tout s'impose la guerre à l'alcoolisme. Nous sommes à un *demi-million* de cabarets. On compte en moyenne, en France, un débit autorisé par 80 habitants, dans certaines villes du Nord la proportion monte à un cabaret pour 53 habitants, c'est-à-dire un pour 14 électeurs.

×

Pour ceux qui ne croiraient pas volontiers qu'il y a « quelque chose de pourri » dans notre royaume fiscal, nous relèverons deux exemples récents, qui sont d'une éloquence tristement suggestive. Un pauvre diable ne pouvait payer une somme de 115 francs. Un huissier d'Etampes, le plus honnête homme du monde certainement, en suivant une procédure très conforme à la loi, est arrivé à cette monstruosité de fournir un état de frais de recouvrement de 282 fr. 75. C'est une bagatelle de 245 pour cent de frais. Et cela comprend 16 stations du calvaire, depuis la sommation (12 fr.) jusqu'au récolement (54 fr.) en passant par l'assignation, le jugement, l'expédition, la signification, la requête, la saisie, etc., etc. — Dans une commune rurale, le conseil municipal, pour acheter une parcelle de terrain, pour la construction d'une maison d'école, d'une valeur de 600 francs, a dû payer avec la purge d'hypothèque légale, le droit de mutation, transcription, quittance notariée, etc., etc., 207 fr. 30, soit 34 et demi pour cent de frais.

×

Les colonies de vacances ont été importées de Suisse en France, par M. Cottinet, vers 1883, dans le IX^e arrondissement de Paris. Le Conseil Municipal les approuvait en 1887. De 900 écoliers envoyés en vacances, en 1889, le nombre est monté à 4.277 en 1898. Il y a maintenant, en France, 200 œuvres de colonies de vacances, qui envoient, chaque année, 25.000 enfants à la mer ou à la montagne. En Allemagne on en compte 35.000 annuellement, et en Angleterre 30.000. Trois systèmes sont également employés : envoi d'enfants, sous la garde de maîtres, dans une maison commune ; placement individuel ; achat ou construction d'une maison, propriété de l'Œuvre.

×

*Etranger :*

Une bataille va se livrer à propos du budget radical anglais : il sera porté devant les électeurs aux élections générales de cet hiver. Cette lutte sera une des plus graves que ce pays aura connues depuis l'époque du *Home rule*. La Chambre des Lords a résumé son opinion dans cette sentence de lord Lansdowne : « Nous ne pouvons voter ce budget sans qu'il ait été soumis au peuple anglais. » L'issue de la lutte entre les *tories* (conservateurs) et les *whigs* (libéraux et radicaux) est incertaine.

Mais une chose est sûre : si les conservateurs étaient battus, le privilège de la Chambre des Lords risquerait bien de périr dans cette défaite.

Ceux-ci accusent nettement le budget de M. Lloyd-George d'être un budget socialiste, à tendances plus avancées qu'on en vit jamais dans aucun pays. Mais le déficit est de près de 400 millions de francs, et le gouvernement radical actuel déclare être forcé de demander la très grosse partie des ressources fiscales nécessaires, aux privilégiés de la fortune, le peuple, où le chômage et la misère se font cruellement sentir, ne pouvant plus supporter de nouvelles charges.

×

Le rapport de l'Office de statistique, aux Etats-Unis, sur le nombre et la nature des cas de divorce durant la période 1887 à 1906 n'a pas manqué de servir d'argument et d'exemple aux partisans de l'indissolubilité du mariage. Il montrait, en effet, qu'un mariage sur douze se terminait par le divorce, et que l'accroissement du chiffre des divorces avait marché trois fois plus vite que ne pouvait l'expliquer l'accroissement proportionnel de la population durant cette période de vingt années. Par contre, l'axiome de l'abandon fréquent de la femme par son mari, a reçu une grave atteinte. Dans 33 pour cent des cas l'épouse fut abandonnée ; mais dans 50 pour cent ce sont les maris qui furent... lâchés.

×

Il faut dire que les désaccords de la loi sur le divorce selon les différents Etats de l'Union sont pour beaucoup dans ce développement inusité du divorce. Si un Etat le refuse, les Etats voisins se piquent de largesse d'esprit et l'accordent d'autant plus facilement. Et puis l'Américain aime les solutions promptes et radicales, et les scrupules religieux ne l'embarrassent guère. D'ailleurs le fait que 12 pour cent, seulement, des divorces sont prononcés pour infidélité prouve en faveur de la moralité américaine. Cependant il serait temps d'instituer aux Etats-Unis une législation uniforme sur le divorce, car depuis la Caroline qui l'interdit, en passant par le Tennessee qui l'admet dans douze cas seulement, il y a là toute une diversité de législation et de jurisprudence qui est un véritable dédale de la procédure.

×

Dans un récent congrès, tenu en Belgique, la Fédération internationale des associations de filateurs de lin et d'étoupe, s'est définitivement constituée. Tous les grands pays producteurs étaient représentés comptant plus de deux millions et demi de broches. On a élu un comité central, comprenant deux délégués et deux suppléants par pays. Sur la proposition de M. Garret Campbell, le délégué irlandais, il a été décidé que le prochain congrès se tiendra à Belfast. L'Irlande est, d'ailleurs, le pays qui représente le plus grand nombre de broches de filatures.

×

Il s'élabore lentement, mais sûrement, un droit international ouvrier. A mesure que les travailleurs se déplacent plus facilement, en dehors même de leur pays d'origine, les gouvernements éprouvent le besoin de s'entendre pour unifier les lois protectrices du travail. Deux faits récents en sont une preuve : la France et la Grande-Bretagne ont signé une convention concernant la réparation des accidents du travail, et la Convention de Berne, de 1906, interdisant le travail nocturne des femmes dans l'industrie, a été définitivement ratifiée par un grand nombre d'Etats.

L. CHEVALIER.

# ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

## I

### Correspondant
10 Novembre.

EMILE LESSARD fait le *bilan de l'Aviation.* Le public se laisse facilement prendre au bluff et ne sait pas se rendre compte que les récentes épreuves ont montré la grande adresse des aviateurs et non pas des progrès dans la construction des appareils. Tous les aéroplanes volant actuellement, sont à peu de chose près copiés les uns sur les autres. Il faudrait que l'on cherchât dans des voies diverses au lieu de se précipiter en masse dans la même direction. L'aéroplane actuel n'est pas le dernier mot du progrès. Malheureusement on piétine sur place, on utilise le peu de progrès déjà réalisé pour jeter la poudre aux yeux du public. Mais pour encourager de nouvelles recherches, il faudrait des concours orientés dans ce sens et il faudrait aussi que des fonds obtenus par souscription nationale, permissent d'encourager les inventeurs peu fortunés .— Dans *l'Art à l'Ecole,* FRANÇOIS LAURENTIE accuse la société nationale de l'Art à l'école « d'une douce propension au bluff ». Il se refuse à admettre que les résultats obtenus aient rien de remarquable. Les dessins exposés cette année sont semblables à ceux que les petits enfants ont faits de tout temps. Enfin, accusation des plus graves, il soupçonne les promoteurs de l'idée de n'avoir cherché que des récompenses d'orgueil et des titres honorifiques.

### Grande Revue
10 Novembre.

Dans l'*Instituteur et la République,* F. BUISSON expose la conception élargie du rôle de l'instituteur que l'on s'efforce de réaliser. On veut faire de lui un citoyen investi « d'une sorte de magistrature morale » à l'égard des enfants. Mais cette délicate fonction sociale existait déjà, elle était remplie par le prêtre et il faudra l'en déposséder. L'instituteur a d'ailleurs déjà montré qu'il était parfaitement apte à cette tâche et digne d'un grande confiance. Enfin, un bon résultat récemment obtenu, c'est la cohésion et la solidarité de l'immense majorité du personnel primaire. Dans ces conditions, le rôle des instituteurs grandira sans cesse dans la démocratie et dans la République. — *Esperanto, Ido, ou Français ?* Telle est la question posée par ALBERT DAUZAT. « L'idée d'une langue internationale auxiliaire est admise. Mais quelle sera cette langue ? L'esperanto, dont on croyait le succès assuré, voit sa popularité diminuer. L' « ido », langue créée par le monde savant ne paraît pas satisfaisante. A la vérité, la vraie langue internationale auxiliaire existe : c'est le français. »

### Mercure de France
16 Novembre.

Marius-Ary LEBLOND étudie la question *du bonheur individuel et de la repopulation.* Il se demande si le bonheur ne se trouve pas dans la famille et la paternité. Il cite les auteurs qui ont incliné vers cette solution et parmi eux Ruskin, Paul Adam, Zola ; il insiste ensuite plus particulièrement sur l'ouvrage de Jean Finot « la Science du

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, allemandes, anglaises et américaines, espagnoles et scandinaves,* dans notre numéro du 15 novembre 1909.

Bonheur » qui fonde le bonheur individuel sur la consolidation et le développement de la famille. L'auteur se rallie à cette opinion. Mais une considération domine tous les commentaires: l'abaissement actuel de la famille, la décroissance de la natalité ne sont point le fait de la démocratie, mais l'œuvre systématique de la bourgeoisie grande et petite. D'autre part, nous avons en France de moins en moins d'adolescents, plus d'adultes, beaucoup plus de vieillards; le nombre des naissances décroissant chaque année, la population restant la même, la majorité des Français est composée d'hommes et de femmes de 40 ans; nous sommes un peuple de quadragénaires : en conséquence nous manquons d'élan généreux vers la vie. Ce qu'il faudrait pour aider à remonter ce courant de dépeuplement c'est que les littérateurs, ceux surtout qui ont la confiance de leurs lecteurs donnent à la bourgeoisie un patriotique enseignement et lui montrent qu'il ne convient pas de limiter sa progéniture aussi strictement qu'elle l'a fait jusqu'à présent. Or, les auteurs aimés du public bourgeois ont fait tout le contraire et n'ont exalté que les jouissances procurées par l'or. Il faut maintenant qu'ils signalent avec éloquence les maux qui résultent de la dépopulation actuelle. — Martial PERRIER nous présente la silhouette de *Claude Tillier* « resté jusqu'ici l'auteur favori d'un petit nombre de lettrés ». Enfant du peuple, né à Clamecy en 1801, il fut un journaliste consciencieux, pessimiste, et loyal. Indépendant, il ne s'inféoda à aucun parti, à aucune école. Il mourut à Nevers en 1844.

**Nouvelle Revue**

15 Novembre.

Dans les *Parisiens et le Budget*, Louis MOCQUART justifie et approuve les nouvelles taxes proposées à la fois par le Parlement et l'Hôtel de Ville. En matière de contribution, aucun reproche, dit-il, ne peut être fait à la capitale, l'Etat seul pourrait mériter notre désapprobation. En effet, dès 1872, les conseillers se sont préoccupés de sauvegarder les intérêts du contribuable. Un rapide coup d'œil en arrière permet de constater que depuis 1875 jusqu'en 1894, il y a eu, pour chaque année, sauf deux, des excédents appréciables : ils varient entre 18 et 35.000.000 de francs, de 1875 à 1884, et ne sont plus que de 3 à 6 millions jusqu'en 1894. A cette date, malgré l'accroissement des charges de la Ville, celle-ci boucle son budget sans faire de nouvelles impositions. En conséquence l'auteur déclare que la feuille de contribution du Parisien n'a été augmentée que du fait de l'Etat. A l'heure actuelle, Paris a besoin de l'aide de ses habitants; l'amélioration de tous les services de la capitale est la cause de nouvelles dépenses qui ne peuvent être soldées par un budget ordinaire. L'auteur indique la composition des nouvelles taxes et fait remarquer leur juste répartition: une taxe minime sur les loyers de 300 à 500 francs; la réimposition des droits sur les boissons ; quant à l'impôt sur les étrangers, la ville préfère sacrifier son intérêt financier à son renom de courtoisie. — Jacques DAUVIGNY, appréciant la politique de M. d'Aerenthal, fait remarquer l'attitude des Croates, des Slovènes et des autres Slaves pendant la période difficile qui vient de s'écouler : au lieu de se soulever en faveur de leurs frères, ils apportèrent à la couronne l'assurance de leur fidélité. Dès lors, y a-t-il lieu d'espérer l'avènement d'un « Trialisme » Autriche, Hongrie, Croatie ? Ce pacte serait pour la vieille monarchie, un élément de stabilité, de progrès et lui donne-

rait des droits à la suprématie dans les Balkans.

### Revue des Deux-Mondes
15 Novembre.

Poursuivant son étude sur l'*Evolution des dépenses privées depuis sept siècles*, G. d'AVENEL examine les variations de prix de la nourriture. D'une manière générale le coût des aliments est allé sans cesse diminuant. Sous Louis XII on payait des brochets et des carpes jusqu'à 63 francs pièce ; les dindons (jusque sous François 1er) valaient entre 40 et 150 francs chacun ; à Charenton (au XIVe siècle) une princesse paie en hiver le beurre 15 francs le kilo. Une lettre du XVIIIe siècle nous apprend qu'à cette époque un litron de pois verts acheté au mois de mai revenait à 500 francs. De même le thé, le café, le chocolat ont valu très cher. Or le peuple ne se rend guère compte du bienfait énorme qu'est pour lui cet abaissement des prix des denrées. Cela vient de ce que l'humanité est au fond indifférente au progrès matériel et ne se passionne que pour des idées. — L'éminent philosophe Alfred FOUILLÉE signale quelles sont à son sens *les erreurs sociologiques et morales des démocraties*. L'individualisme a mené à un matérialisme exagéré et l'on cesse de penser et méditer. Or « si une société démocratique ne philosophe pas soit sous une forme religieuse soit sous une forme métaphysique et morale, elle ne pourra pas vivre. » Le socialisme, lui, mène à une intransigeance intellectuelle extrême et annihile la liberté de penser ; or « c'est surtout dans le domaine de la pensée qu'il faut bannir les monoplans. » Au point de vue politique, deux des plus graves conséquences des erreurs de la démocratie sont l'instabilité et l'irresponsabilité des gouvernements. « Quels sont les principaux moyens d'éviter, dans l'ordre pratique les écueils dont les démocraties sont menacées ? » Tout d'abord il faudra la représentation proportionnelle et le remaniement du Sénat. La démocratie à venir ne sera ni le salariat actuel ni le fonctionnarisme d'Etat, ni le collectivisme. La justice préventive, protectrice et réparative, voilà le but auquel il faut toujours revenir. En outre, c'est d'en haut et non d'en bas que doit venir le mouvement de régénération, l'effort premier contre les maux dont souffrent les démocraties. La tâche la plus importante incombe aux minorités les plus éclairées. — Notre collaborateur, ERNEST SEILLIÈRE, esquisse l'histoire sentimentale d'*Eugénie de Guérin et Jules Barbey d'Aurevilly*. Ce dernier avait été condisciple de Maurice de Guérin. Après la mort de cet écrivain, il était devenu pour quelques mois le confident de sa sœur. Il lui vouait une sorte d'admiration respectueuse. (Voir plus haut l'article de F. Laurentie sur Barbey d'Aurevilly). — Dans *Gothard et Simplon* Jean BRUNHES explique que le percement de ces deux voies n'a pas eu seulement une influence économique et des conséquences matérielles, mais encore une vraie signification politique : nous avons affaire à un épisode important de la politique contemporaine internationale. A l'occasion de ces travaux gigantesques eurent lieu deux grandes conférences internationales : celle du Gothard et celle du Simplon. L'une réglait définitivement les intérêts de l'Allemagne, l'autre sera féconde pour les intérêts franco-bernois. — Augustin FILON, dans *l'œuvre littéraire et sociale d'Israël Zangwill*, retrace la vie du célèbre écrivain. Né à Londres en 1864, Zangwill fut une véritable incarnation de sa race : doué de facultés prodigieuses, il avait de bonne heure emmagasiné

dans son cerveau toute la littérature anglaise. A dix-huit ans il fit imprimer sa première œuvre « The Children of the Ghetto » Bientôt il entra dans le journalisme, mais ne parvint pas à conquérir la faveur du public jusqu'au moment où il publia « Bachelors' Club ». Le succès fut rapide et prodigieux. Zangwill; arrivé à l'apogée de la popularité, épousa Miss Ayrton, fille du professeur bien connu. C'est peu de temps après qu'avec le docteur Hertzl il se mit à la tête du sionisme et devint une sorte d'homme d'Etat juif *in partibus*. Il poursuit aujourd'hui encore son œuvre et consacre sa vie à la régénération du peuple juif. — L'abbé A. SICARD fait un tableau de la *vieille France monastique*, il regrette que, chassés par la Révolution, tous les moines n'aient pas su trouver leur devoir et, se montrant supérieurs à leur infortune, faire une belle fin à une institution si grande.

**Revue de Paris**

15 Novembre.

Paul LÉON s'inquiète de la *Beauté de Paris*, qu'il ne juge pas suffisamment protégée. Paris contient beaucoup d'admirables monuments qui forment un trésor national. Il conviendrait donc que l'Etat vînt en aide à la municipalité. Des mesures législatives sont en effet à prendre. Par exemple si les monuments publics peuvent être sauvegardés, tout ce qui est dans la propriété privée ne saurait être atteint par les mesures de protection. Il faudrait imiter les pays étrangers tels que l'Italie qui, dans sa loi de 1902, soumet la propriété privée à un certain contrôle. Enfin, de même qu'on a imposé récemment aux propriétaires des servitudes en faveur de l'hygiène, de même il faudrait les obliger à respecter les mesures utiles à la protection des monuments. — Dans l'*Egyptologie en France*, Alexandre MORET montre comment, depuis Champollion et Rougé, cette science ne cessa d'être une de nos gloires. Mais le travail au Louvre, qui pourait être si fécond, est mal organisé et reste stérile ; il n'y a que deux préposés aux recherches et les crédits sont sans cesse diminués. — Georges DUMAS explique *comment on gouverne les rêves*. Il démontre que ceux qui l'ont fait ont toujours poursuivi un but religieux. « La direction des rêves ne peut être féconde que si le rêve apparaît comme plus vrai que la réalité : c'est un art qu'on ne laïcisera pas. »

## II. — REVUES POLITIQUES, ECONOMIQUES ET SCIENTIFIQUES

**Journal des Economistes**

15 Novembre.

S'occupant de la thèse des « Propos de Lysis » parus ici même dans *La Revue*, Yves GUYOT expose son opinion sur *la campagne contre les sociétés de crédit*. A son avis la rafle des capitaux n'est pas aussi considérable qu'on l'a dit et les banques locales qui pullulaient autrefois en France étaient bien plus néfastes que les grandes sociétés actuelles. Quant à l'exportation des capitaux, l'auteur la considère comme un facteur de l'exportation des marchandises ; d'ailleurs, selon lui, cette exportation est bien plus considérable à l'étranger et particulièrement en Angleterre, où, en 1908, les capitaux placés hors frontières atteignaient 67 milliards, ce qui prouverait qu'il y a bien d'autres « banquiers du monde » que la France. Enfin, s'élevant contre la thèse soutenue par J. Doumergue, il dénie à l'Etat le droit d'in-

tervenir pour demander aux pays empruntant de prendre des dispositions spéciales favorables à notre industrie ; en un mot il combat avec énergie l'exportation des capitaux par l'Etat. — Maurice BELLOM montre quel est *l'état actuel de la question des retraites ouvrières en France*. La Chambre a voté un texte de loi que le gouvernement a lui-même reconnu impossible d'adopter, en raison de ses conséquences financières. La commission sénatoriale a donc élaboré une proposition nouvelle basée sur des principes également nouveaux.

**Réforme sociale**
16 Novembre.

J. IMBART DE LA TOUR recherche *les causes morales et économiques de la désertion des campagnes*. C'est « l'absentéisme » des propriétaires qui entraîne celui des paysans. Les difficultés des communications ou leur trop grande facilité, la faible densité de la population, le manque de capitaux, l'attrait des villes, constituent les causes économiques de la désertion des campagnes ; mais les causes politiques sont peut-être les plus évidentes. — Dans *l'assistance dans les campagnes* Alfred DES CILLEULS considère comme une des causes de la désertion paysanne la grande misère qui règne aux champs et le sort misérable réservé aux vieillards. Pour remédier à cela il faut faire appel non seulement à l'assistance officielle mais aussi à l'initiative privée.

**Revue internationale de Sociologie**
Octobre.

Dans *Les faits pathologiques et l'erreur en sociologie*, J. NOVICOW combat la théorie darwinienne de la lutte pour la vie. Selon lui, l'alliance universelle des hommes est l'idéal vers lequel marcherait normalement l'humanité sans l'intervention de la spoliation et du banditisme qui sont des facteurs de désunion. A la tête du groupe des organisateurs, dirigeant les forces rationnelles et saines, sont les ingénieurs et les administrateurs. Mais les entrepreneurs de banditisme, ceux qui favorisent les forces malsaines et causent les faits pathologiques, sont les diplomates, les ministres. — FRANCESCO COSENTINI commence une étude sur le *féminisme et la science positive*. Tout d'abord il confronte les opinions actuelles avec l'anthopologie. La femme est-elle affligée d'une infériorité physiologique et psychologique réelle ? A la vérité, il y a surtout des différences et chacun des deux sexes a ses supériorités propres. Mais ces différences sont-elles absolument inhérentes aux sexes de par la nature ou bien sont-elles dépendantes des fonctions sociales auxquelles on a assujetti les individus ? Cela mène à confronter les théories féministes avec la sociologie.

**Revue de philosophie**
Novembre

*A quoi servent les laboratoires de Psychologie ?* demande L. M. BILLIA et il répond qu'ils ont surtout pour effet de fourvoyer l'esprit. « A force de voir qu'un phénomène se produit dans telles circonstances, on est entraîné à croire qu'il n'est pas distinct de ces circonstances : et nous voilà revenus à l'équivoque colossale : le fait de conscience étudié hors de la conscience, c'est-à-dire, malgré toutes les meilleures intentions, la psychologie détruite par le laboratoire de psychologie ». On y est amené ensuite à négliger « l'action de la liberté et son pouvoir de perversion aussi bien que d'édification ». Enfin, ce laboratoire nous entraîne à traiter les faits de l'esprit comme un objet de pure recherche expérimentale ». Mais les faits de l'esprit

ne sont pas du tout cela. Le laboratoire de psychologie détruit à la fois la psychologie et la morale. — G. JEANJEAN commence une étude sur la *Pédagogie nouvelle.* La vieille pédagogie classique, restée métaphysique, est, de tous côtés, battue en brêche. Elle fait place à la « Pédologie » (de païdos, enfant, et logos, science), toute physique et expérimentale, qui aura à sa base la psychologie infantile. Cette méthode nouvelle a eu un succès rapide et s'est peu à peu répandue dans toute l'Europe et une partie de l'Amérique.

**Revue Philosophique**
Novembre

Dans le *Dilettantisme sentimental,* le Dr DROMARD étudie ce dédoublement par lequel un homme qui pleure, regarde *un autre lui-même* pleurer et s'apitoie sur lui. Cela s'étend à tous les sentiments. De cette mise en présence de deux affectivités, l'une réelle, l'autre esthétique, résulte un accroissement du « tonus affectif ». Ce dilettantisme sentimental va se présenter sous deux formes : la sensiblerie et la sensibilité romanesque. La sensiblerie diffère d'un sentiment tel qu'une véritable pitié, en ce que cette pitié réelle causera une douleur féconde, orientée vers l'extérieur ; « la *sensiblerie,* au contraire, ne peut être une source d'activité car elle se dépense tout entière au-dedans ». La *sensibilité romanesque* se différenciera de la sensiblerie par la « très grande richesse des éléments imaginatifs ». Ces deux formes de dilettantisme sentimental sont mauvaises et stériles dans la vie de chaque jour, mais dans le domaine de l'art elles seront tout à fait excellentes et donneront aux poètes lyriques leurs qualités.

**Revue politique et parlementaire**
10 Novembre.

René MILLET étudie le *Maroc et les intérêts français.* Nous avons au Maroc une situation admirable, et bien, que, selon l'auteur, nous ayons commis de grosses fautes, « notre position reste considérable ». L'action française est partout amorcée par les douanes, par la police, par les nombreuses colonies de négociants et les postes militaires. Mais tous ces avantages, nous les perdrions bientôt si nous négligions d'en faire usage. Et pour conserver là-bas notre prestige, diverses mesures sont nécessaires ; les unes ne dépendent que de nous, telle l'augmentation des crédits mis à la disposition de notre ministre à Tanger, telle encore l'organisation d'un service de paquebots-postes français vers Tanger et Casablanca. D'autres mesures exigent le concours du sultan : par exemple le contrôle par la France du choix des caïds et le renforcement du service du contrôle des douanes. Tout cela nous l'obtiendrons certainement et nous pourrons continuer notre œuvre de pénétration dans cette région. Ce débouché sera le salut de l'Algérie. — Dans la *République et les politiciens,* Th. FERNEUIL considère qu'il nous faut en France un pouvoir exécutif véritablement autonome et plus conscient de ses responsabilités ; pour cela il est indispensable d'introduire dans le statut constitutionnel une disposition analogue à celle de la constitution américaine qui règle d'une façon explicite la procédure du droit de veto présidentiel et permette au chef de l'Etat de défendre les intérêts permanents et supérieurs du pays contre les empiètements du Parlement. Il faut aussi modifier le mode actuel de recrutement des membres du Sénat qui empêche cette assemblée de remplir son rôle de contrôle et de revision. Pour le moment ce n'est qu'une doublure de la Chambre des députés.

**Revue générale des Sciences**
15 Novembre.

Pierre DUHEM nous présente *un précurseur français de Copernic : Nicole Oresme* (1377). Dès le XIVe siècle, Oresme avait écrit que « *la Terre est meue de mouvement journal et le ciel non* ». Nicolas Copernic a-t-il eu connaissance de cette dissertation en faveur du mouvement diurne de la Terre ? On ne peut en décider d'une manière péremptoire. Le « Traité du Ciel et du Monde », par maître Nicole Oresme, écrit sur l'ordre du roi et à ses frais, dut certainement jouir d'une grande vogue. Mais d'autre part le fait même qu'il était rédigé en langue française dut empêcher qu'il ne fût aisément connu dans les Universités étrangères. Il est donc fort possible que Copernic l'ait ignoré. — Dans *Thermométrie et calorimétrie aux températures très basses*, LAMOTHE explique comment, en étudiant la calorimétrie à basse température au moyen de l'air liquide, on constate que les vibrations moléculaires s'affaiblissent de plus en plus quand on s'approche du zéro absolu. Quant à la thermométrie faite à l'aide de thermomètres à gaz sous volume constant, elle peut donner des résultats intéressants jusqu'à des températures extrêmement basses.

**Revue Socialiste**
Octobre, Novembre.

EMILE CHATELAIN examine la répartition de la *richesse en France*. Il se plaint que les travaux sur ce sujet n'ont pas toujours été faits avec impartialité. Mais la statistique des fortunes ou des revenus est une nécessité de la vie sociale et politique moderne ; nous en tenons seulement les premiers éléments. — TARBOURIECH expose les projets de *propagande agraire du parti socialiste*. Après avoir signalé les grosses difficultés que l'on rencontrera dans cette voie, il indique qu'il faudra obtenir des mesures législatives en faveur des ouvriers agricoles peut-être aussi en faveur des fermiers — mais surtout en faveur des métayers. Touchant à la question de la grande et de la petite propriété, il assimile les petits propriétaires aux salariés, considérant le petit champ comme un instrument de travail. — Dans le numéro de 1 ovembre Georges BOURGOIN attire l'attention sur les nombreuses institutions qui prétendent remplacer la famille. Presque toutes sont incohérentes et s'éloignent souvent de leur but. Aucune ne supprime les difficultés économiques ou sociales qui empêchent l'enfant de suivre l'école. Sur 800.000 enfants non inscrits dans les écoles publiques, quelques milliers fréquentent le lycée, mais quel est le sort du plus grand nombre ? — Jean NEYBOUR, dans *l'idée de justice* et *le Socialisme juridique*, fait du socialisme non seulement un élément de transformation économique, mais aussi un élément de transformation juridique. D'après l'auteur le socialisme juridique est une conséquence de l'aspiration humaine vers l'idéal de justice.

## II. — REVUES DIVERSES

**Documents du Progrès**
Novembre.

Dans *Ferrer et son œuvre*, Ch. MALATO retrace la figure du grand républicain espagnol qui fut son ami. C'était un homme modeste qui signait rarement ses articles. Entré il y a dix ans, en possession d'un legs d'une de ses élèves, décédée sans ayants droit, il s'efforça d'appliquer ses idées sur la création d'un enseignement rationnel

en fondant la célèbre Ecole moderne de Barcelone qu'il entoura d'un réseau de filiales. Il y annexa une maison d'éditions : « Bibliotheca de publicaciones de la Escuela moderna ». En 1906, à la suite de l'attentat de Mateo Morral contre Alphonse XIII, le gouvernement espagnol profita de ce que Morral avait été antérieurement employé de Ferrer pour comprendre ce dernier dans le procès, réclamer sa mort, saisir sa fortune et fermer l'Ecole moderne. Après une prévention de treize mois, Ferrer fut acquitté, grâce au mouvement indigné de l'opinion mondiale, et non sans une opiniâtre résistance, le gouvernement dut rendre l'argent, mais l'école moderne resta fermée. Ferrer était dès ce moment virtuellement condamné.

**L'Art et les Artistes**
Novembre.

Notre colaborateur, L. GIELLY décrit l'*hôpital de Sienne et les fresques de Domenico di Bartolo.* Il reconnaît à ces chefs-d'œuvre une prestigieuse beauté des formes. Mais il n'y a pas que cela : la vie, la sincérité, l'émotion, la puissance dont les fresques sont empreintes suffisent à les placer parmi les meilleurs ouvrages de la Renaissance. — *Dans un peu d'art moderne allemand,* William RITTER montre les jeunes artistes allemands groupés autour de Fritz Erler à Munich et exposant leurs œuvres dans la « Galerie moderne » mise à leur disposition par un mécène clairvoyant, M. François-Joseph Brakl. — Paul VITRY, conservateur au musée du Louvre, retrace la carrière de *Jean-Antoine Houdon* et classe ses plus purs chefs-d'œuvre.

**Revue du Mois**
10 Novembre.

CHARLES MAURAIN signale la découverte récente de *Cristaux liquides* découverte qui a augmenté d'une manière importante nos connaissances sur les états physiques des corps. — Dans *La Paix de 1871 avec l'Allemagne*, GASTON MAY fait une étude critique du traité de Francfort qu'il montre plein d'incorrections diplomatiques et de vices de rédaction. Il pense en outre que ce traité, défectueux quant à la forme, n'a fait que sanctionner une paix chancelante et peu durable parce qu'elle avait été malhabilement établie.

# ANALYSE DES REVUES ETRANGÈRES

## I. — *A.* — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

**Forum** (New-York)
Novembre.

Dans *Une apologie française de la violence*, ERNEST DIMNET fait la critique de l'œuvre de Georges Sorel, et explique que sans aucune doute il a été influencé par la philosophie de Bergson. Après avoir fait un exposé des idées de Sorel, relatives à la politique socialiste et syndicaliste, il arrive à considérer l'écrivain français non comme un idéologue, mais comme un idéaliste, dans le sens le plus platonique du mot. « C'est, dit-il, un homme qui croit à la supériorité des idées, bien qu'il vive en termes amicaux avec les militants de la Confédération générale du travail, et son influence est parallèle à la leur. Il souhaite dans le monde un renouveau de courage, une ère de chevalerie, du mépris pour la souffrance et la mort, de l'indifférence pour le confortable absurdement appelé civilisation ». — EDWIN

MAXEY, dans *L'isolement de l'Allemagne*, reprend l'argumentation déjà connue par les discussions de la presse quotidienne et périodique. Pour lui, c'est surtout l'Allemagne qui est responsable des charges budgétaires qui pèsent sur les nations. C'est l'Allemagne qui est le principal promoteur des menaces contre la paix mondiale et c'est cette attitude qui a déterminé les grandes puissances à la tenir à l'écart.

**Nineteenth Century** (Londres) Novembre.

Auguste SCHVAN signale l'augmentation extraordinaire du budget de *l'armée en Suède*. Il en est de même de celui de la marine. Ces dépenses atteignent jusqu'à 50 % des revenus du pays. Le montant par tête est presque égal à celui de l'Allemagne. Ces charges seraient causées par la crainte d'une agression de la part de la Norvège. L'auteur fait remarquer que les budgets du Danemark et de la Norvège sont tout aussi élevés. Il en conclut que les pays scandinaves vont à un suicide politique s'ils persistent dans cette voie. — Lady COX proteste contre *le système d'instruction dans l'Inde*. Les programmes ne tendent qu'à former des employés de bureaux et des comptables. On détourne les indigènes de l'industrie des arts et des métiers. Il faudrait au contraire pousser la population à s'y consacrer; d'où la nécessité d'une réforme énergique. — Mentionnons encore une étude d'Andrée BEAUNIER sur la *situation politique en France* et des réflexions d'Alfred NAQUET, sur le *procès Ferrer*. Naquet, parle en ami du condamné : « Je ne le pleure pas, dit-il, nous sommes tous condamnés à mort dès notre naissance, et mourir comme Ferrer, martyr des sentiments de l'humanité les plus exaltés, c'est s'évader de la mort pour entrer dans l'immortalité. »

**North American Review** (New-York). Novembre.

W.-L. PHELPS fait une critique des *romans de Thomas Hardy*. Les passages concernant la religion ou l'irréligion du romancier sont parfois violents. Aucun homme, au dire de son critique, n'a moins de respect que Hardy pour Dieu. Pour l'auteur de *Jude l'obscur*, la religion chrétienne et ce que nous appelons la grâce de Dieu, sont des aberrations de l'esprit. Son Dieu est une sorte d'enfant insensé ; non seulement « il jacasse sottement », mais détruit ce qu'il y a de plus précieux dans la création. — Les controverses religieuses prennent une grande place dans ce numéro. De son côté MOXOM, proteste contre *le dogme de l'Immaculée Conception*. Pour lui c'est sur le Christ que se concentre toute la pensée de l'humanité et c'est son incarnation qui fait avant tout l'objet de la foi. L'auteur croit à la divinité du Christ rédempteur et éducateur tout en n'attachant pas d'importance à ce qui concerne la Vierge même. Ces discussions ont le caractère d'une enquête.

**Review of Reviews** (Londres) Novembre.

W.-T. STEAD, à l'occasion des fêtes historiques destinées à célébrer la Renaissance du Pays de Galles, a demandé une interview au Capitaine Vaughan. L'auteur de *The Flame Bearers of Welsh History* estime qu'il est temps de démentir les légendes erronées qui font des Gallois une race conquise ; il importe de faire revivre en eux l'orgueil étouffé dès l'école, car, à l'égal de leurs compatriotes britanniques, ils ont contribué à faire la gloire et la puissance de la Grande-Bretagne.

**Review of Reviews** (New-York). Novembre.

J. Bernard WALKER résume tout

ce qui est connu de *l'aviation*, ce rêve des siècles, aujourd'hui réalisé. L'auteur résume le passé de l'aéroplane dans un tableau rétrospectif très précis. Il passe en revue tous les essais depuis ceux de Lilienthal et Langley, jusqu'aux résultats obtenus par Wright, Blériot, etc., et il indique ce que l'on peut attendre de l'avenir. Suivant lui les aéroplanes se diviseront définitivement en deux catégories : d'une part des «coureurs de l'air» à marche modérée et d'autre part des coureurs de grande vitesse. Dans la nature les oiseaux à vol lent, ont des ailes de grande envergure comparativement à leur longueur et ceux dont le vol est rapide, comme l'albatros, ont les ailes étroites semblables à des lames. Il en sera de même des aéroplanes futurs. Le poids des moteurs sera considérablement diminué. — Dans un autre article, qui complète celui-ci, Stanley Yale BEACH explique la construction de l'aéroplane. — T. R. Mac MECHER et Carl DIENSTBACH ajoutent à ces renseignements un travail étendu sur le *dirigeable*, sa construction et ses performances. — Enfin COLLINS décrit les sensations éprouvées dans ces ascensions et les constatations faites par les aviateurs au point de vue météorologique. C'est ainsi qu'un de ces conquérants de l'air signale que dans ces hautes régions il n'y a point de microbes. — Ernest KNAUFFT rend compte de l'exposition des *beaux-arts à New-York* ouverte à l'occasion des fêtes de Hudson-Fulton. Le meuble moderne y a occupé une place importante.

*B.* — **Revues diverses.**

Dans **World's Work** (novembre) PUTNAM WEALE (parlant du *Conflit des couleurs*) cherche à prouver que les races colorées (jaune, brune, noire) sont prépondérantes dans le monde. Il remarque qu'elles sont aussi plus prolifiques. D'après P. Weale il existe seulement 546 millions de blancs contre 1.079 millions d'hommes de couleur. Entre les deux l'auteur compte environ 60 millions de métis tels que les hispano-hindous. — Marie CORELLI, dans **London Magazine** (novembre) discute le *Problème de la suffragette* pour laquelle elle n'a aucune sympathie. Elle la considère comme une femme déçue qui n'a réussi qu'à se rendre ridicule. « Il n'est pas, dit-elle, de spectacle plus comique que celui d'une suffragette exaltée. » Elle suggère à ces ardentes revendicatrices de composer un parlement féminin à l'imitation de Westminster. Chaque nuit, pendant trois ans, on y discutera les mêmes projets qu'à Westminster. « A l'expiration de ce temps, si les femmes ont montré plus de logique et plus d'intelligence, une perception plus nette et une raison plus grande dans la solution des problèmes posés également aux hommes, pourquoi ne pas leur donner ce vote, si cela doit les rendre heureuses ? »

## II. — REVUES JAPONAISES

### Kyôiku Gakujutsekai

La morale doit-elle avoir pour base la religion, ou peut-elle s'en passer ? Question intéressante agitée récemment en France par M. F. Buisson et qui préoccupe aussi le Japon. INOUE TETSUJIRO donne son opinion à cet égard. Il démontre qu'en Occident où l'on croit de plus en plus au progrès sans le concours des Eglises, la tendance est à exclure le prêtre de l'école. Au Japon pendant des siècles la morale s'est enseignée sans faire appel aux dogmes religieux. Les

tentatives faites par les missionnaires chrétiens y ont eu peu de réussite et l'on peut affirmer que la morale purement religieuse y a fait faillite. En même temps on doit reconnaître que le confucianisme, tel qu'il prévalait aux époques féodales, a perdu beaucoup de terrain et qu'il serait illusoire de prétendre y ramener les masses intelligentes. Une seule chose s'emprunte encore à sa doctrine: c'est avec l'abandon des croyances au surnaturel et aux superstitions, la conviction que le Japon n'a rien à apprendre des catéchismes européens pour faire prédominer une morale débarrassée de tout esprit de secte. On remarquera l'indépendance de cette manière de voir.

**Shiu Kôron**

Le comte OKUMA *entreprend une campagne contre l'émigration japonaise aux Etats-Unis*. C'est un retour offensif à la question de San-Francisco. L'auteur est d'avis que puisque les Yankees reçoivent mal les Nippons, ceux-ci ne doivent pas persister à prendre contact avec ceux dont ils ne peuvent point espérer de sympathies. Mieux vaut chercher des relations plus empreintes de vraie cordialité. Le Japonais ne doit se fixer à l'étranger qu'à la condition d'y rencontrer un accueil hospitalier, d'y vivre sans vexation et d'y profiter des divers avantages économiques. Il apporte en définitive, au pays où il se fixe, ses capitaux, son activité, il devient pour eux un élément de prospérité, et il a le droit de demander en échange d'être traité autrement que comme un suspect. Le courant Japonais qui se dirigeait vers l'Amérique a été empêché par des hostilités de races et des rancunes mercantiles. Il ne reste qu'à le faire dériver. Le comte Okuma conseille, dans ces conditions, à ses compatriotes, de diriger leur exode vers la Sibérie, où ils peuvent tirer parti des ressources naturelles encore inexploitées et travailler avec sécurité. L'avenir de la Sibérie s'annonce en effet sous d'heureux présages et les Nippons ne peuvent que gagner à y prendre rang parmi les premiers pionniers.

**Taiyô**

M. SAWAYANAGI MASATARO était, il y a peu de temps, un des fonctionnaires à la tête du ministère de l'instruction publique. Il a publié, depuis sa démission, un travail dans lequel il a exposé ses vues sur les réformes de l'enseignement. Le Dr UKJTA, en commentant cet ouvrage, y découvre certaines restrictions qui lui font croire que dans les sphères officielles du Japon, tout comme en d'autres pays, l'atmosphère interdit la liberté de penser et de parler, y compris celle d'écrire. M. Sawayanagi proteste contre ces allégations, mais sa défense est présentée de telle façon qu'il semble donner raison à son critique. Au vrai, le fonctionnarisme est un obstacle à l'indépendance des convictions. Cela se rencontre du reste ailleurs qu'au Japon.

## III. — REVUES NÉERLANDAISES

**Gids** (Amsterdam)
Novembre.

J. WURTHEIM donne la fin de ses *réminiscences d'Hellas*. L'auteur a visité les principaux sites de la Grèce en évoquant le tableau qu'ils offraient dans le passé. Parmi ces excursions, une des plus intéressantes, est celle qu'il fit à Priène, le Pompéï grec où se retrouvent les souvenirs pour ainsi dire encore vivants et singulièrement fidèles de ce que fut la Grèce après l'époque d'Alexandre. On y décou-

vre de pas en pas les vestiges de la vie d'alors, telle qu'elle s'atteste par les ruines des temples, des théâtres, des gymnases, des stades, des bains, des marchés, et cependant l'aspect des deux Pompéï est différent, Priène n'a pas un caractère de nécropole, mais plutôt d'une ville qui sort du tombeau et qui attend pour obtenir sa résurrection que ses fouilles soient achevées. — D. VAN BLOM analyse l'œuvre de l'économiste *Christian Cernvelissen*, néerlandais de naissance, et français d'adoption. Son livre sur la lutte des classes, paru en 1902, et édité simultanément en France et en Hollande, a eu du retentissement dans les milieux socialistes. Il se distingue par un dessein systématique de renverser les théories marxistes, de les combattre, même de les réduire à néant dans leurs points les plus essentiels, et d'y substituer une institution toute nouvelle dont les assises sont annoncées comme plus solides que celles du fameux « Capital ». Cornelissen ne s'est pas attaqué seulement à Marx, mais aussi à Stanley Jevons ; Sa « synthèse générale » prête cependant a des objections graves. Van Blom en indique les défauts et montre en même temps le profit que l'on peut en tirer sous toutes réserves. — Dans la *femme mariée*, *mère et employée*, on discute les lois néerlandaises et les règlements municipaux relatifs au personnel féminin des écoles et à la situation particulière des institutrices en ce qui concerne la maternité. Cette législation tend à empêcher les institutrices de se marier ou lorsqu'elles s'y décident, à les obliger à démissionner. C'est là, suivant l'auteur de l'article, un régime contre lequel on ne saurait trop s'élever.

**Vragen des Tijds** (Haarlem).
Novembre.

C. VAN-DER POL fait le tableau de l'évolution des *Indes néerlandaises* en résumant les discussions qui ont eu lieu dans les Etats Généraux sur l'extension administrative de la colonie. L'auteur croit que le gouverneur général, tout en ayant manifesté le dessein très sincère d'introduire des réformes radicales dans le régime colonial, se heurtera à de nombreuses difficultés. Il pourra faire du bien, mais il rencontrera aussi des obstacles qui naîtront sans doute de l'attitude des partis et de leur fanatisme dans la métropole. On a dit qu'en 1907, tandis que la plupart des pays subissaient les contre-coups de la crise économique, les Indes hollandaises offraient au contraire le spectacle d'un développement calme et prospère. Le grand commerce trouvait des sources considérables de richesse dans les cours des fonds, les prix des sucres, les rendements du tabac, du thé, du copal, du tapioca, du caoutchouc, du poivre, du café, même du pétrole. Cependant le trésor néerlandais ne bénéficie que d'une manière douteuse de cette prospérité, et l'administration coloniale n'en est pas avantagée. La corne d'abondance ne favorise par le fisc et il en résulte que les charges nationales restent lourdes pour le contribuable. — Margaretha KALFF étudie la question des *femmes étudiantes*. L'auteur cite des exemples des déceptions causées par le désir de certaines femmes, surtout de jeunes filles, de suivre la carrière universitaire. Elle donne des chiffres ; mais ne croit pas que ces avertissements suffisent pour empêcher le courant qui devient de plus en plus marquant en Hollande aussi bien qu'ailleurs. — G.W. Van ZADELHOFF présente quelques considérations sur la *défense militaire des Pays-Bas*, les conditions d'âge et de taille des miliciens, etc. L'auteur demande, au nom de l'équité, la suppression du tirage au sort.

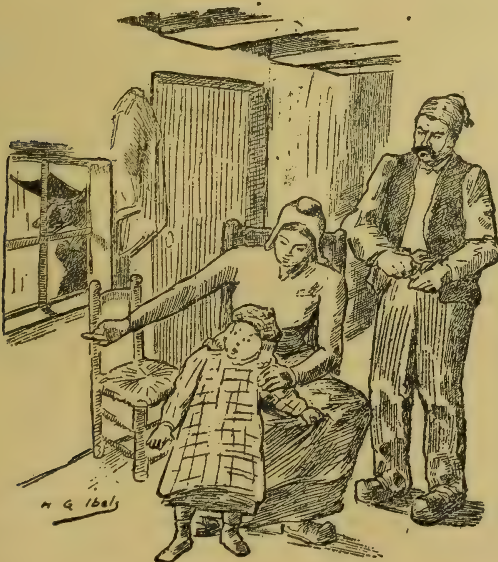
# CARICATURES DE LA QUINZAINE

**Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

## En France



*Figaro* (Paris). Dessin de Forain. — Quelle veine qu'ils ne l'aient pas jeté à l'eau! — Ils ne se sentaient plus en nombre.



*L'Action* (Paris). — Marianne à la petite Proportionnelle : « Tu sortiras quand tu seras plus grande, et que le loup clérical n'y sera plus ».

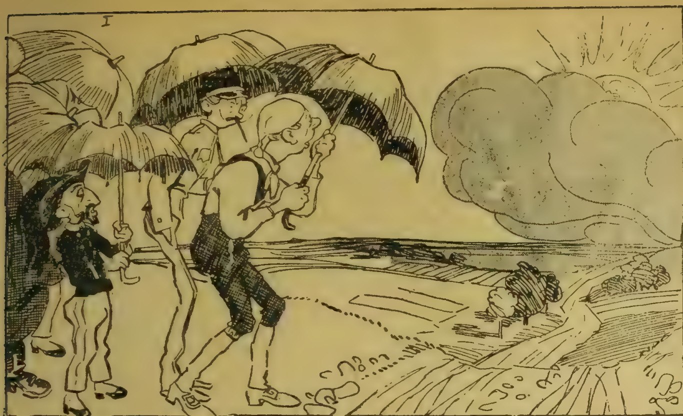


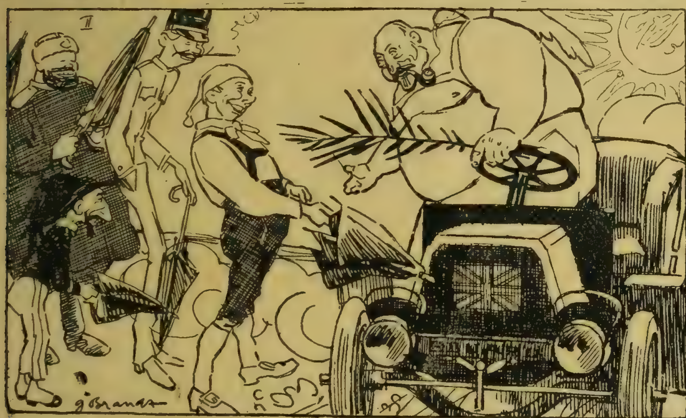
*Simplicissimus* (Munich). — Les écoliers allemands. — Un professeur à l'autre : Comment expliquez vous qu'il y ait encore des élèves en Allemagne qui ne pensent pas à se suicider?



*Pasquino* (Turin). — Guillaume à l'Angleterre : Tu as des navires, moi j'aurai des ballons !

# Choses Anglaises





*Kladderadatsch* (Berlin). — I. Attention, voila un nuage ! — II. Edouard VII aux peuples : Mes enfants, je vous apporte la paix.



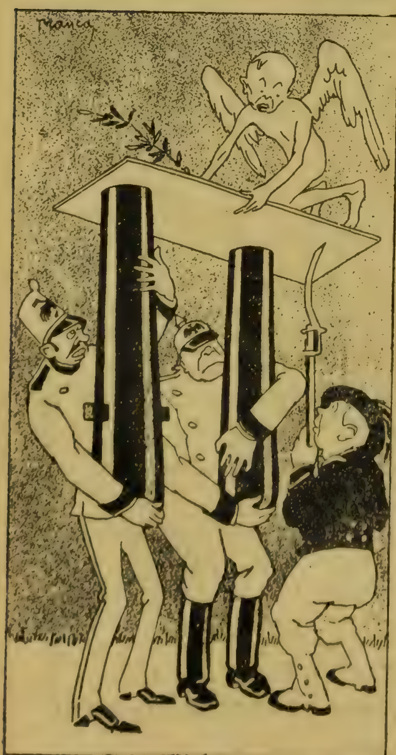

*Westminster Gazette* (Londres). — Les Lords devant le budjet proposé aux électeurs: Sera-t-il ou ne sera-t-il pas? C'est le *To be or not to be* d'Hamlet.




*Punch* (Londres). — Le taureau populaire fond sur les petits ducs et marquis de la Chambre des Lords.




*Kalem* (Constantinople). — Les Puissances n'ont rien décidé encore au sujet de la Crête. Et le volcan gronde toujours.



*Pasquino* (Turin). — L'ange de la paix soutenu par la Triplice : — Je commence à ne pas me sentir en sûreté.




*Mucha* (Varsovie). — Lors du récent voyage de Kokovtsef, en Orient. — La Chine au Japon : Garde-moi ce petit canon. Quand le Russe repartira, nous «retravaillerons» ensemble.

*Le Gérant* : JOST FISCHER.



# La France Universitaire et la Jeunesse Internationale

« Concilier le patriotisme avec l'humanité, c'est la noblesse de la France. »
« Ernest Lavisse. »

« Nous croyons à l'unité profonde du labeur humain. »
« Paul Deschanel. »

## I

De toutes les Universités du monde, l'Université de Paris fut l'une des premières en date, sinon la première. Au moyen âge, elle est la plus renommée, sans contredit, et la plus hospitalière. Les érudits du temps, la considéraient comme « la souveraine dépositaire des trésors de la science par droit régulier d'hoirie » (1). « L'Université dont toutes les autres procèdent, écrivait l'évêque Tilon de Mersebourg, est celle de Babylone, fondée par Ninus ; à Babylone succéda la Cité des Pharaons, Memphis ; à Memphis, Athènes, œuvre de Cécrops ; à Athènes, Rome ; à Rome, Paris ». Bologne était à juste titre en crédit pour l'enseignement du droit ; nul ne contestait à l'Université de Paris la suprématie dans les lettres sacrées et profanes. Dix collèges étaient groupés autour d'elle comme autour de la mère commune : collège de Danemark, collège des Anglais, collège des Ecossais, des Allemands, des Lombards, des Grecs. Les rois y envoyaient leurs fils pour se former à la dialectique et aux belles façons. Du XIIIe au XVIe siècle, l'Université de Paris a continué à élever la plupart des hommes, poètes, savants, philosophes, venus des diverses

(1) Octave Gréard.

régions du monde connu, dont la postérité a conservé le souvenir ou consacré le nom : Guillaume Occam, « le docteur invincible », Raymond Lulle, Thomas d'Aquin, Benoît d'Anagni, le futur Boniface VIII, Brunetto Latini, l'un des maîtres du Dante, Dante lui-même, Thomas Morus, Erasme et bien d'autres. « O ville unique, ô Paris sans égal, *Parisius sine pari !* » s'écriait Lanfranc de Milan en se séparant de ses compagnons d'études. On aimait « la parleur délitable » qui résonnait dans « ce gentil pays d'Université béni de Dieu ». On s'y sentait à l'aise surtout, parce qu'au témoignage unanime de ceux qui s'y rencontraient, l'amour de la vérité y était la seule règle et que chacun y jouissait de son droit. En un temps où la vie intellectuelle était enfermée dans les murs des écoles, l'Université de Paris a été le foyer de propagande le plus actif de l'esprit français. L'Université de Paris, *alma mater* de toutes les nations, suffisait presque à éclairer le monde. Les hommes d'alors aimaient à donner aux idées des formes concrètes ; ils leur attribuaient des domiciles. Ils disaient que la papauté résidait à Rome, l'empire en Allemagne, la science à Paris.

Au moyen âge, c'est l'esprit français qui « le premier inspire et qui presque seul soutient jusqu'au bout l'élan des Croisades, donne à l'enthousiasme religieux son plein essor, et, du même coup, ouvre à l'activité des peuples de l'Occident des voies nouvelles. » C'est l'esprit français qui « au terme d'une lutte séculaire, retrouve l'idée de la patrie, la réalise dans une vaillante et touchante image et, par un effort que la politique n'a plus qu'à consacrer, jette les bases de l'unité nationale ». C'est l'esprit français qui, épurant le souffle de la Réforme et de la Renaissance, conduit l'antiquité rajeunie vers l'épanouissement du grand siècle, et rayonne sur le monde. C'est l'esprit français qui, au siècle de Voltaire et de Montesquieu, ramène à la lumière les idées désormais impérissables de tolérance religieuse et d'équité sociale, de droit et d'humanité ! C'est l'esprit français qui a formulé dans des principes immortels la charte de toutes les nations civilisées !

Plus près de nous, c'est l'esprit français qui, proclamant la liberté inaliénable de l'homme, a soudé les volontés et les énergies et fait jaillir de son *Credo* comme une gerbe de nations conscientes et souveraines. Qui donc était au berceau de la Belgique, si ce n'est la France ? Qui donc était au berceau de la Grèce, si ce n'est la France ? Qui donc apporta à l'Italie la

liberté dans les plis de son drapeau, si ce n'est la France ? « Que serions-nous devenus si un souffle puissant de vie n'était venu de la France ? écrivait tout récemment le grand historien Guglielmo Ferrero. Ce sont les idées de liberté et de patrie répandues par la France dans toute l'Europe qui ont créé l'Italie contemporaine. » Et, plus près de nous encore, quel fut donc le facteur le plus actif de la révolution turque, si ce ne fut pas l'esprit français ?

« Avant tout nous devons reconnaître que c'est la France qui a le plus fait pour la propagation de l'instruction en Orient, et que les jeunes étudiants ottomans qui ont été envoyés en France en sont revenus non seulement en retirant de leurs études un profit matériel, mais aussi et surtout un profit moral. Il n'est personne qui ne doive convenir que la révolution ottomane est le fruit des idées de progrès et de perfectionnement qui ont été importées de France. Ce n'est donc pas seulement une simple inclination que nous éprouvons pour la France mais un profond sentiment de reconnaissance (1). »

Tant il est vrai que l'esprit français, continuant sa mission supérieure, anime et conduit le monde, et que partout où vous voyez naître un mouvement vers le progrès, partout où une émancipation s'affirme et proclame ses droits, c'est que là une idée française s'y est heureusement égarée et y a étiré ses ailes ! C'est que le peuple français, à travers les vicissitudes les plus contraires, dans le triomphe ou dans la défaite, a toujours tracé son sillon pour y jeter toujours aussi la même semence généreuse et humaine ; toujours fidèle à sa destinée qui est de servir l'humanité tout en se servant à lui-même, il va prodiguant toutes ses forces, tout son génie à propager dans le monde les idées dont il est pénétré.

Et quel peuple a jamais possédé une aussi formidable armée de propagateurs, de colonisateurs pour son glorieux office ? Les chefs-d'œuvre de sa littérature dont le meilleur éloge qu'on en puisse faire est qu'ils s'imposent d'eux-mêmes à l'admiration des peuples étrangers qui s'y reconnaissent dans la vérité générale des caractères ou y saisissent leurs propres aspirations dans l'idéal qu'ils prétendent ; la renommée de ses savants, la célébrité de ses artistes, ce sont là des collaborateurs actifs à son expansion dans le monde. Mais

(1) Extrait du *Yeni Gazetta*, donné par *Le Temps*, du 7 août 1906.

des forces plus agissantes parce que volontaires, d'une efficacité double pour se réclamer des premières, et d'une efficacité immédiate pour obéir à un but, se sont groupées dans un intérêt de plus grande civilisation.

## II

A sept cents ans de distance, l'Université de Paris, qui, depuis le 10 juillet 1896, est maintenant une personne, libre, indépendante, autonomé, a reconquis le rang, qui est le premier, dont s'honorait la vieille Université du moyen âge. A cette « autre Athènes », à cette « reine de la science », à ce « séjour des sept sœurs divines », nous avons donné une héritière, et la gloire du passé ne paraît pas devoir souffrir de l'éclat du présent.

L'Université de Paris a fait ses preuves, et le plus brillant succès couronne ses efforts.

Honorée de la récompense suprême dans la dignité de son chef qui est l'âme de ses délibérations et de ses travaux, elle va, riche d'espoirs qui la vivifient et d'une réputation illustre qui retombe sur la France. M. Liard vient en effet d'être promu grand-croix de la légion d'honneur. Le geste du gouvernement est significatif. Il a voulu « consacrer officiellement ce fait reconnu de tous que M. Liard occupe depuis longtemps un des premiers rangs parmi les meilleurs français qui, après 1871, ont travaillé au relèvement de la France et au bien de la République ». Et M. Appell, doyen de la Faculté des sciences, vice-président du Conseil de l'Université, était singulièrement inspiré et mieux que tout autre autorisé, quand, après avoir exprimé à M. Liard « les cordiales et affectueuses félicitations du Conseil », il ajoutait : « Nous en sommes heureux pour vous, nous en sommes heureux surtout pour l'Université de Paris. Tous nos collègues savent avec quel éclat et quelle fermeté vous représentez notre Université, avec quelle habileté vous provoquez les dons et les créations, en trouvant à la fois les idées et l'argent, comment, enfin, vous avez suscité vers l'Université de Paris un mouvement qui est en train d'en faire la première Université du monde ».

Et nous trouvons une confirmation éclatante de cette suprématie mondiale de l'Université de Paris dans cette mémorable séance où fut reçu officiellement par le Conseil de l'Université un des bienfaiteurs de l'Université, M. A. Carnegie.

Après avoir rendu un reconnaissant et solennel hommage au grand vainqueur des mêlées économiques qui applique, de son vivant, la plus grande part de sa conquête au bien général de la communauté, et consacre des millions à des œuvres de science et d'instruction populaire ; après avoir célébré chez le grand philanthrope « une royauté d'un genre tout nouveau, royauté sans frontières, sans Charte, sans Conseil de gouvernement, sans Parlement, sans dynastie, royauté bienfaisante qui est vue sans ombrage et par les antiques monarchies et par les jeunes républiques », M. Liard ajoutait, sur le ton d'une légitime fierté :

« Vous êtes ici, Monsieur, à une des sources inépuisables des énergies de l'ancien monde. C'est dans la maison voisine de la Sorbonne, de l'autre côté de cette rue, qu'Ampère a fait les découvertes sans lesquelles ni la télégraphie avec ou sans fils, ni le téléphone, ni les merveilles de l'électricité industrielle n'existeraient pas. C'est dans une des maisons actuelles de l'Université de Paris que Pasteur a inauguré cette révolution profonde et décisive des sciences biologiques qui l'a fait sacrer, dans l'univers entier, bienfaiteur de l'humanité. C'est dans l'Ecole de Pharmacie de l'Université de Paris que Berthelot a réalisé, chose qui semblait impossible, la synthèse artificielle des éléments organiques, et créé toute la chimie moderne. C'est ici même, à la Sorbonne, qu'un de ceux que voici devant vous a inventé la photographie des couleurs. C'est dans un de ses laboratoires que s'est embrasé pour la première fois le four électrique de Moissan. C'est encore dans un de ses laboratoires qu'aux mains de Curie et de Mme Curie a scintillé pour la première fois le molécule du radium, ce réservoir infiniment petit d'une infiniment grande énergie. »

## III

Des efforts heureux ont été tentés pour rapprocher les Universités françaises des Universités étrangères.

Et de ce rapprochement la manifestation la plus haute n'est-elle pas celle qu'a conçue M. Liard lui-même, et dont il nous est bien permis de parler, quoiqu'elle n'ait pas encore été réalisée, et dont nous parlerons, parce qu'elle est représentative, en tant que conception seule, et de ce que nous affirmons du présent et de ce que nous promettons pour l'avenir.

En « homme d'action énergique et rapide », soucieux de « développer les germes de vie qu'il avait déposés dans sa création des universités », M. Liard confiait en 1907 au zèle

des amis français et étrangers de l'Université de Paris, cette jolie construction de propagande scientifique et humaine où les esprits et les cœurs communieraient dans la joie supérieure qui naît des efforts harmonieux et de la lutte partagée vers l'Idéal.

L'Université de Paris, écrivait-il, reconstituée à la fin du dix-neuvième siècle, a repris dans le monde savant une place analogue à celle qu'elle occupait au moyen âge. Elle comprend plus de trois cents professeurs et compte seize mille étudiants dont plus de deux mille étrangers.

Paris est resté, dans le domaine des arts et des lettres, un centre auquel artistes et littérateurs de tous les pays viennent demander la consécration de leurs œuvres. Par son Université, Paris, où affluent tant d'étrangers, est destiné à devenir un centre semblable pour les œuvres de la science.

Il y aurait un intérêt majeur à ce que l'Université de Paris fût dotée d'un fonds spécial qui lui permettrait d'appeler à elle, avec une rétribution convenable, les travailleurs scientifiques des diverses parties du monde pour exposer, soit en une série de conférences, soit dans des cours trimestriels, semestriels ou même annuels, les résultats de leurs travaux, leurs découvertes.

Sur ce même fonds, des professeurs et des savants français pourraient être envoyés par l'Université de Paris pour exposer le résultat de leurs travaux dans les Universités de l'étranger.

Les subsides seraient attribués sans distinction de nationalité. Les conférences et cours porteraient la mention : « Fondation X...».

Pour cette fondation qui n'a d'analogue en aucun pays, un capital de 2.000.000 de francs produisant un intérêt annuel de 60.000 fr. serait suffisant. Les subsides attribués varieraient suivant l'importance des savants, les frais de leurs voyages, la durée de leur séjour.

Pour les obtenir, une seule condition serait requise : avoir réalisé des recherches intéressant le progrès d'une branche de la science humaine. Cours et conférences auraient lieu dans les amphithéâtres et les laboratoires de l'Université. La fondation serait portée par elle à la connaissance des Universités du monde entier.

Et elle le sera sans doute bientôt. L'idée de M. Liard est déjà assurée de vivre. Désireux de « s'associer à ce noble projet » et de contribuer « à cette œuvre de haute civilisation », M. Albert Kahn, bienfaiteur depuis longtemps de l'Université de Paris, près laquelle il a fondé les premières bourses de voyage autour du monde, vient de mettre à la disposition de ce collège international, pour une période de cinq années une subvention annuelle de 30.000 francs.

D'une exécution plus aisée, sans être pour cela moins utile, des groupements se sont formés, quelques-uns de date ancienne déjà, sous l'impulsion des événements et par la force des choses. C'est le *Comité de patronage des étudiants étrangers*, fondé en 1891, dans le but de donner à ces étudiants un appui moral, en leur fournissant tous les renseignements nécessaires, tant au point de vue des études qu'au point de vue de la vie matérielle. C'est le *Comité Franco-Américain*, fondé en 1893, pour favoriser le rapprochement des Universités de France et d'Amérique. C'est l'*Association Franco-Ecossaise*, fondée en 1896 dans le but d'établir des rapports entre les professeurs et les étudiants des Universités françaises et écossaises, de favoriser les études historiques concernant les anciennes relations entre la France et l'Ecosse, et de resserrer les liens de sympathie entre les deux pays. C'est le *Bureau des renseignements*, créé en 1903, à la Sorbonne, en vue des étrangers comme des nationaux, par la ville de Paris et par l'Université, pour centraliser et mettre à la disposition du public tous les renseignements relatifs aux moyens d'études. C'est l'*Office d'informations* institué au ministère de l'Instruction publique en 1904. C'est *l'Association Franco-Scandinave*, fondée en 1904, dont les présidents sont, pour la France, M. Liard et M. Monod, et qui a déjà organisé un voyage de professeurs et d'étudiants scandinaves en France, un voyage de professeurs et d'étudiants français en Danemark et en Suède. C'est hier encore le *Comité de patronage des étudiants ottomans* fondé dans une réunion tenue à la Sorbonne, sous la présidence de M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, et à laquelle assistait l'ambassadeur de Turquie.

## IV

Ce sont, depuis des années, des maîtres français appelés aux Etats-Unis pour faire, dans leur langue maternelle, des conférences à l'Université Harvard et dans d'autres centres universitaires, tandis que, depuis trois ou quatre ans, des maîtres américains viennent à leur tour professer en Sorbonne. Cette année même, une importante innovation a été faite dans l'organisation de ces conférences. A la suite d'une entente entre le président de l'Université Harvard, M. C. W. Eliot, et les professeurs de littérature française d'une part, et M. James H. Hyde, d'autre part, les huit conférences jusqu'alors desti-

nées au grand public ont été transformées en un véritable cours, d'un caractère strictement universitaire, et réservé exclusivement aux étudiants de Harvard. Ce cours comptera pour les obligations scolaires des étudiants. A la fin de l'année, les examens porteront sur les matières traitées par le professeur français. M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, a inauguré ce cours par des leçons sur la Littérature française de la Renaissance. M. Emile Boutroux, le savant philosophe professeur à la Sorbonne, sera le conférencier de 1910.

Ce mouvement, dont l'utilité est évidente et dont les effets se font déjà sentir, s'est étendu à l'Amérique latine, sous la forme d'un accord universitaire. Un groupement s'est formé dans nos universités et nos grandes écoles pour rendre plus fréquents et plus intimes les rapports avec cette Amérique, à laquelle nous unissent « les liens d'une sympathie réciproque et profonde, qui vient non seulement de la parenté de nos races, de la similitude de nos langues, mais aussi d'une orientation parallèle de la culture générale ». Ce groupement a pour président M. Liard, vice-recteur de l'université de Paris, pour vice-présidents M. Levasseur, administrateur du Collège de France, et M. Appell, doyen de la faculté des sciences.

M. Lisboa a résumé dans la *Revue internationale de l'enseignement* les premiers résultats acquis : ils sont des plus satisfaisants.

La première œuvre du groupement fut de choisir des correspondants dans les principaux pays de l'Amérique latine, République Argentine, Brésil, Pérou, Bolivie ; il se fit représenter par un délégué au congrès panaméricain.

M. G. Dumas, professeur à la Sorbonne, se rendit au Brésil et en République Argentine, pour y faire une série de conférences et représenter le groupement comme délégué général. Enfin, M. C. Richet, professeur à la faculté de médecine de Paris, membre du conseil du groupement, vient de passer plusieurs semaines à Rio de Janeiro, où il a fait des conférences et pris des mesures utiles au développement des relations universitaires franco-américaines. Un jeune agrégé, M. Egli, titulaire d'une bourse de voyage autour du monde, a accepté une mission analogue dans les pays de l'Amérique latine qu'il visitera.

Les moyens d'action sont les suivants :

Nouer des relations directes entre les membres du groupe-

ment et les recteurs, directeurs, doyens, professeurs des universités, facultés, écoles techniques de l'Amérique latine, d'abord en utilisant les relations personnelles, puis en faisant savoir partout, par les délégués permanents prévus aux statuts, par les délégués temporaires envoyés en Amérique, et par les publications du groupement, que les Américains de passage en France trouveront un accueil empressé et toutes facilités pour leurs études.

Envoyer en Amérique des délégués temporaires, qui se mettront en rapport direct avec les professeurs et administrateurs américains, pour leur faire connaître (soit par des conversations particulières, soit par la distribution des livrets des diverses universités et des programmes des écoles et instituts techniques) l'organisation de « notre enseignement théorique et pratique, qui est devenu si souple et si varié depuis l'établissement des universités. »

Le groupement, de plus, se propose de demander aux recteurs et directeurs des pays américains quels sont leur desiderata pour l'organisation en France d'études universitaires ou techniques cadrant avec leurs besoins, ainsi que les équivalences de diplômes dont il conviendrait d'étudier l'établissement : — d'obtenir des compagnies de navigation des réductions de prix pour les maîtres et les étudiants venant travailler dans les universités et écoles françaises (une compagnie a déjà accordé 50 %); — d'organiser des envois réguliers de livres, revues, thèses en français, dans les universités, écoles, bibliothèques américaines ; de provoquer l'envoi d'ouvrages américains en France ; de favoriser le placement des professeurs français dans l'Amérique latine ; de publier une sorte de livret de l'étudiant en France, qui serait répandu chaque année en Amérique.

« Malgré tous les efforts dirigés contre l'influence française, écrit M. Lisboa, ces pays de l'Amérique latine ne demandent qu'à continuer à suivre leur sympathie naturelle pour nous, à la condition que la France s'occupe d'eux et manifeste sa sympathie par un actif concours et un continuel échange d'idées ». Ce sera l'œuvre du nouveau groupement.

V

Mais il n'est pas d'une nécessité absolue que l'Université de Paris exporte ses professeurs pour remplir son office d'*alma mater* : les étrangers accourent en foule se nourrir de son en-

seignement et remportent chez eux quelques rayons de la France.

Un des plus beaux privilèges de notre race est de pouvoir légitimement se réjouir de toute conquête faite par les peuples sur l'ignorance, non pas seulement au bénéfice d'une vague solidarité humaine, mais au titre d'une influence directe et d'une collaboration effective.

On peut dire que la France est à l'origine du mouvement moral et intellectuel qui aujourd'hui regénère et fait l'Egypte si méritante, comme elle n'a jamais cessé de le soutenir d'une impulsion féconde et désintéressée. Les Egyptiens qui depuis près d'un siècle sont venus s'instruire en France ont été la légion de fer contre laquelle se sont toujours brisées les tentatives conscientes ou inconscientes de recul.

La Jeunesse Egyptienne d'à présent, laborieuse et réfléchie, sur qui se concentrent tous les espoirs de la nation, ne se fait pas faute de proclamer que la France est pour elle une seconde patrie. L'Université de Paris a sa grande part dans cette œuvre de naturalisation spirituelle. Quelques universités de province y ont contribué aussi.

On peut dire que la France apporte une aide efficace à l'admirable évolution de ce non moins admirable peuple tchèque qui proclame, avec une si fervente amitié, ce que sa pensée nationale, maintenant forte et radieuse, doit au souffle de libéralisme qui lui vint de notre pays, aux heures critiques de la Bohême. L'Université de Prague, « fille aînée de l'Université de Paris », dans la solennité des fêtes grandioses de Kutna-Hora, le 19 janvier 1909, n'a pas manqué de célébrer l'union étroite des maîtres et étudiants de France et de Bohême. L'enseignement français là encore a exercé son influence heureuse vers une conscience plus claire et vers une dignité plus grande.

« Chez les Parisiens, nous avons l'illusion d'avoir trouvé mieux que des amis. Nous sentons qu'ils sont nos frères. Nous surtout, Jeunes Turcs, que soulève l'amour de la liberté, nous retrouvons ici la flamme où se sont allumés nos enthousiasmes. Je l'ai dit, je le répète, notre voyage à Paris n'est pas une visite, c'est un pèlerinage ». Ainsi s'exprimait en juillet dernier, le Dr Riza Tewfik, un des membres de la députation ottomane, de séjour en notre capitale.

Interprète de toute la Turquie pensante, il rappelait par ces

paroles les années d'études vécues par elle à Paris, dans nos diverses Facultés, à l'ombre de la vieille ou de la nouvelle Sorbonne, et c'est à continuer cette pénétration civilisatrice de l'idée française que sont conviés les jeunes ottomans qui, au nombre de plus d'une centaine, sont arrivés ces jours-ci, en mission officielle, pour demander à l'Université de Paris la direction de leurs esprits et le prestige de ses diplômes.

Victoire de la pensée française, a-t-on dit. Nous préférerions : victoire de la pensée européenne dans son expression la plus haute qui est l'expression française, victoire de la pensée européenne dans le pays qui en est tout à la fois la source inépuisable et le gardien vigilant.

Ce triple hommage rendu à l'éminente valeur de notre enseignement justifiait, par l'étendue du cadre où elle s'est affirmée et par la singularité de ses effets, une mention spéciale. D'autres considérations particulières auraient sans doute aussi leur vif intérêt, mais déborderaient démesurément les limites de cet article. Nous y reviendrons ultérieurement. Qu'il nous suffise maintenant de nous en tenir à des observations générales.

Sur 17.303 étudiants inscrits sur les registres de l'Université de Paris en 1907-1908, il y eut 3.361 étrangers ou étrangères. Ces chiffres sont éloquents. Décomposés, ils se présentent ainsi : 926, pour le droit ; 520, pour la médecine ; 773, pour les sciences ; 1.062 pour les lettres. Pour couronner les travaux de tous ces disciples, l'Université de Paris a créé des diplômes, d'ordre purement scientifique, qui ne confèrent ni aux étudiants français ni aux étudiants étrangers, un droit aux fonctions et à l'exercice des professions pour lesquelles sont requis les grades d'Etat. Quelques-uns de ces diplômes sont exclusivement réservés aux candidats de nationalité étrangère, comme le doctorat d'Université, à la Faculté de médecine, le Certificat d'études françaises, à la Faculté des lettres, le diplôme de pharmacien, à l'Ecole de pharmacie.

« Nous n'oublions pas que l'Université de Paris est la mère des Universités anglaises », écrivait dernièrement M. Sadler, professeur à l'Université de Manchester. « La vie intellectuelle de la France a, durant des siècles exercé une influence profonde sur celle de l'Angleterre et de l'Ecosse. Nous saisissons avec joie toutes les occasions qui se présentent de reconnaître notre dette et de l'acquitter. »

Il serait aisé de trouver sous d'autres plumes étrangères

des confessions semblables. L'ébauche que nous donnons ici de la vie intense, de la puissance de rayonnement de notre grande Université montre qu'elle continue avec éclat son rôle supérieur dans le monde.

## VI

Les Universités de province ne sont pas demeurées indifférentes à ce besoin de solidarité morale et intellectuelle ; elles ont pris, elles aussi, d'heureuses initiatives. Elles ont commencé à vivre « de leur vie propre dans la nature et dans l'histoire ».

Toulouse fonde, en Espagne, dès 1908, l'œuvre très originale et très utile qui s'appelle l'*Union des Etudiants français en Espagne*. En 1909, poursuivant son programme, cette université inaugure un cours de langue et de littérature françaises à l'Université de Madrid.

Bordeaux projette la fondation d'une *Ecole des Hautes Etudes Hispaniques à Madrid*. « Les Universités du Sud-Ouest comptent symboliser leur collaboration par la création d'un *Institut français d'Espagne* où toutes leurs initiatives viendraient s'encadrer ».

Grenoble crée l'*Institut français de Florence*. Un de ses professeurs à la Faculté de droit, M. Paul Reboud, a fait cette année une série de très brillantes conférences d'économie politique à la jeune Université Egyptienne.

Nancy, ne pouvant se rendre chez les autres, se fait attirante et hospitalière; l'éclat et la diversité de son enseignement constituent un foyer des plus actifs de propagande pour notre langue et notre civilisation à l'étranger : elle crée dans la marche de l'Est et outre-Rhin un Institut moral dont le siège est dans ses murs ; on vient chez elle « on n'a que la frontière à franchir, on garde comme un pied chez soi, on est désireux cependant de s'instruire des choses de France, et on entre volontiers dans nos sentiments, on les respecte, et on s'incline devant eux ». Il fallait nommer ici cette sentinelle française toujours en éveil sur la tour.

Toutes nos universités, en un mot, déploient une activité toujours croissante.

« Elles sont bien devenues, comme l'ont voulu les Lavisse et les Liard, des instituts de science universelle, sans cesser pour cela d'être, par leur inspiration patriotique, des écoles nationales, et, par

la féconde influence des diversités économiques, des écoles régionales » (1).

Les unes et les autres, souples et séduisantes, adaptent leurs programmes aux opportunités de tous ordres.

« Leurs initiatives se modelant avec une libre hardiesse sur les caractères spécifiques des provinces, ont montré ce qu'on pouvait attendre d'une décentralisation intelligente qui, tout en laissant intacte l'unité morale de la nation, viendrait multiplier et alimenter, sur toute l'étendue du territoire, les foyers de lumière et de civilisation » (2).

Toutes elles ont porté aussi leurs regards par delà les frontières. Elles ont eu le noble souci du rayonnement de la France au dehors et compris la force bienfaisante de son personnage dans le monde. Les étrangers se pressent dans leurs salles et ambitionnent leur diplômes : ils étaient deux mille en 1908.

Paris et la province, à considérer toutes les formes de la collaboration de leurs membres, distribuent chaque année leur enseignement à près de sept mille étudiants de toutes les nationalités du monde.

Telle est, en toute vérité, la vitalité de la France universitaire (3). « Vous voudrez bien penser », écrivait en mai dernier, à M. le ministre de l'Instruction publique, M. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, « que l'action des Universités françaises à l'étranger, quoiqu'elle n'ait pas été parmi les effets annoncés de la loi qui leur conféra leur autonomie, n'en est pas un des moins heureux ». C'est qu'en toute évidence la loi du 10 juillet 1896 fut une loi féconde, une de ces lois qui transforment tout un monde, et source de quels bienfaits, lors-

(1) Discours de M. Raymond Poincaré, au troisième congrès national des étudiants, à Nancy.

(2) *Ibid.*

(3) On peut noter aussi comme très intéressantes les marques de sympathie et d'amitié échangées entre les Universités françaises et les Universités étrangères. Aux fêtes du centenaire de l'Université d'Oviédo, les Universités de Paris et de Bordeaux ont eu leurs délégués. L'Université de Londres a adressé à l'Université de Paris une « Coupe d'amour », superbe pièce d'orfèvrerie en vermeil, symbolisant l'union des deux Universités et répondant à l'envoi d'un vase de Sèvres par l'Université de Paris. Les Universités de Paris, de Lille, de Lyon, de Nancy ont été représentées aux fêtes jubilaires de l'Université libre de Bruxelles, le 20 novembre 1909.

qu'il s'agit comme ici de la culture morale et scientifique d'un peuple qui tient en mains le sceptre des Lettres dans l'univers!

Un effort nous reste à faire qui est d'étendre ces bienfaits à notre colonie algérienne : le jour où l'Université d'Alger pourra, elle aussi, dispenser dans son enseignement « le sens du général, la claire notion de la patrie, la vive compréhension des intérêts régionaux », et développer, en toute aisance, le germe de vie qu'elle porte en son sein, ce jour-là nous aurons donné un étai solide à la primatie intellectuelle de la France en Afrique.

## VII

Or, cette loi, dont on s'étonne aujourd'hui qu'elle ait mis un aussi long temps à naître, d'autres que ceux qui en arrêtèrent et en firent voter la formule l'avaient pressentie et lui avaient préparé les avenues du triomphe. Elle existait dans son esprit bien avant de vivre dans sa lettre. Pour qu'une loi qui devait rajeunir l'enseignement de la France, en multiplier les chaires, et aider à présenter au monde la face si humaine de son génie, pût sortir de ses langes, que des résistances et des appréhensions lui avaient faits lourds, avec la robustesse qui répond de l'avenir et l'élégance qui fait les corps souples, ne fallait-il pas que le germe de vie lui vînt de la jeunesse elle-même, de cette jeunesse des écoles dont chaque génération attend ses destinées et s'enorgueillit ?

C'est le grand honneur de l'Association Générale des Etudiants de Paris de pouvoir se réclamer de cette heureuse fécondité que portaient en elles ses origines.

En groupant dès 1884 (1) le Corps enseigné, en faisant appel, non seulement aux étudiants de toutes les facultés, mais aux élèves de toutes les grandes écoles, en établissant une communauté de pensée et de vie entre les professeurs et les étudiants, l'Association Générale des étudiants de Paris, la grande A, l'A tout court, avait forcé l'avenir et gagné la cause de la rénovation de notre enseignement supérieur. Avant les rayons X, sa jeune et pénétrante audace avait pu lire les aspirations que la science française cachait derrière les murs de ses vieux laboratoires et dans les cœurs de ses servants, et les avait projetées, comme sur un écran, pour qu'elles fussent

(1) Il est juste de rappeler que Lille et Nancy avaient depuis plusieurs années déjà — grâce à M. Leclaire, promoteur des A de France — leurs Sociétés d'étudiants.

visibles à tous, dans le titre prophétique de son bulletin *L'Université de Paris.*

« Vous êtes les auteurs d'un rapprochement précurseur de la grande union que nous préparons, que nous arriverons à créer dans ces grandes communautés prochaines qui s'appelleront les Universités Françaises ». C'est ainsi que dans l'Assemblée générale du 16 mars 1886, sous la présidence de M. Gréard et en préence du grand Pasteur, M. Ernest Lavisse saluait les premiers pas déjà solides de l'Association Générale des Etudiants de Paris.

Vingt-trois ans ont passé, et cet éloge nous le retrouvons dans la bouche éloquente de M. Raymond Poincaré, président de la *Société des Amis de l'Université de Paris.* Nous le retrouvons, non plus seulement jailli du cœur d'un grand ami de la jeunesse française et fait avant tout de désir et de confiance, mais agrandi, fortifié de l'apport glorieux de plusieurs lustres de succès et de travail ; non plus seulement avec la signification très honorable déjà d'un heureux présage, mais formulé comme l'expression d'un fait qui est là vivant et qui s'impose.

Au banquet du soir, après la pose de la première pierre de la Maison des Etudiants, qui bientôt s'élèvera majestueuse et hospitalière, symbole, dans sa jeunesse blanche et dans sa conception déjà lointaine, de la jeunesse chaque jour renaissante qui y abritera ses rêves et y continuera celui des anciens vers une solidarité universitaire plus étroite encore et vers une affection humaine plus large, M. Raymond Poincaré s'exprimait ainsi :

Avant que la République eût arraché les vieilles facultés à leur isolement léthargique et qu'elle eût concentré toutes les catégories de l'enseignement supérieur sous la lumière de la science universelle, la jeunesse des écoles s'était peu à peu dérobée à la servitude des spécialités, et, dans un joyeux effort de solidarité instinctive, elle avait réconcilié les lettres et les sciences, le droit et la médecine, le Code et le Codex.

Vingt-cinq ans bientôt se sont écoulés, Messieurs, depuis cette féconde révolution, qui a eu, comme il convenait, ses premières barricades dans la salle Bullier, et que trois ou quatre mois plus tard, le 2 avril 1884, la préfecture de police, confiante et désarmée, daignait consacrer par une autorisation régulière.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Depuis que votre association existe, elle a, en effet, développé chez vous ce sens de la collectivité, cet esprit corporatif dont la puissance éclate de toutes parts dans la société moderne et dont les excès accidentels ne nous doivent pas faire oublier les bienfaits permanents. La jeunesse des écoles a pris conscience d'elle-même ; elle a fièrement arboré son drapeau ; elle a formé le plus utile et le plus pacifique des syndicats : le syndicat de l'espérance et de la bonne humeur.

Voici votre association devenue une institution d'Etat. Sans qu'il ait été besoin de remanier sur ce point, comme sur d'autres, le décret de Messidor, elle a sa place marquée dans les cérémonies et les cortèges officiels ; elle est, depuis dix-sept ans, déclarée d'utilité publique ; elle est honorée de la sympathie des citoyens les plus illustres ; elle contribue à toutes les grandes manifestations scientifiques ; elle est associée à la célébration de toutes les gloires françaises ; elle participe aux deuils et aux joies de la patrie.

C'est pour vos anciens, mes amis, un réconfortant spectacle et une précieuse leçon que d'avoir ainsi sous les yeux, dans la plupart des solennités nationales, la personnification de l'avenir.

Ce jour-là, après avoir été pendant 25 ans à la peine, l'Association Générale des Etudiants de Paris était à l'honneur, et il est difficile d'imaginer une plus solennelle et plus émouvante affirmation de son rôle supérieur et salutaire Quand, prochainement, elle ouvrira grandes et joyeuses les portes de sa demeure pour y recevoir toutes les élites de la France, elle sera au plaisir et à l'allégresse ; et ce sera bien en même temps un peu la fête de toute la nation française, fête d'espoir et de reconnaissance, puisque cette Maison des Etudiants nous apparaîtra avec juste raison comme le berceau où s'éveillera chaque jour la France intellectuelle, la France laborieuse et savante, cette France résultante non trompeuse de toutes les forces anonymes qui travaillent et se prodiguent dans le champ immense de la nation, cette France nourrie du sang de tous les Français, et dont les fleurs qui l'embellissent ont poussé leurs racines dans tous les terrains sociaux et se voient liées en gerbe et mises en lumière par les mains fraternelles de la France plus grande, consciente du labeur commun et des supériorités légitimes, car « c'est la loi suprême en même temps que l'honneur d'une grande démocratie de faire sortir de son sein des élites qui la dirigent. »

## VIII

Dès son origine, l'Association Générale des Etudiants a montré qu'elle n'était pas inférieure à la tâche qu'elle tenait de son existence même. Elle porta ses regards au delà des frontières, elle comprit que les jeunesses studieuses, premiers frissons joyeux des idées qui veulent naître et dominer le monde, devaient être les anneaux d'or qui réuniraient les tronçons séparés de la grande chaîne humaine, et elle eut sa politique étrangère. Elle la mena habilement, avec un succès sans cesse grandissant, sans diplomates de carrière, mais tout simplement, en portant devant ses ambassades la gerbe des qualités françaises dans leur fleur. A peine fondée, en décembre 1884, elle va, dans un vol superbe, éployer sur toute la jeunesse étrangère réunie à Bruxelles l'image radieuse de la France, dont le nom sur la médaille commémorative sera gravé le premier, en dépit de l'ordre alphabétique, en reconnaissance des services qu'elle a rendus à l'humanité. C'était de bon augure pour une œuvre commençante et en butte, comme toutes les initiatives, aux étonnements et aux doutes réfrigérants. Quand on sent derrière soi le génie de la France et qu'on est porté par l'enthousiasme, on a l'instinct des choses nobles et le goût des affections élargies.

« L'enthousiasme est un dieu intérieur. Dans les grandes occasions de votre vie, appelez ce souffle divin qui commande les actions viriles. Ayez non seulement le culte de la patrie, mais le culte de ce dieu intérieur qui sera votre guide. » L'immortel Pasteur avait tracé, par ces paroles, le chemin lumineux que devaient suivre les étudiants de France. Ils ont appelé à eux le dieu générateur de la beauté hardie et de la ténacité féconde, et l'ont porté sur le pavois dans le monde. Pasteur avait ajouté : « Il me semble que vous êtes pour l'avenir une des forces de la patrie », et, comme pour illustrer ce présage, le drapeau de l'A, deux ans plus tard, faisait sa campagne d'Italie, selon l'heureuse expression de M. Melchior de Voguë. Ce furent les fêtes splendides de Bologne, en 1888, où l'Association, qui faisait ses véritables premières armes à l'étranger, eut une attitude si digne et d'où elle rapporta le brevet d'une diplomatie consciente et avisée.

A cette manifestation internationale, qui avait créé des liens déjà très solides entre les étudiants, il fallait une réplique, et ce furent les fêtes grandioses de 1889, organisées par l'Association de Paris pour recevoir les jeunesses universi-

taires accourues à son invitation de tous les points du globe. Les délégués de cinquante-cinq universités étrangères et de vingt-deux villes françaises s'y réunirent en un véritable congrès dont le résultat important fut d'établir définitivement, entre les centres universitaires, l'habitude de recevoir comme de vieux amis les étudiants étrangers en délégation officielle ou en voyage privé. Sur les bannières de toutes les nations, qui s'étaient inclinées comme pour se rejoindre et former le faisceau des sentiments cordiaux et des idées généreuses, le grand souffle vivifiant de la France avait passé, et mille mains frémissantes, tendues dans le geste auguste de l'amitié, avaient symbolisé cette étreinte et fait surgir devant les yeux émerveillés l'image séduisante, mais encore jusqu'ici trompeuse, d'une paix universelle et d'une commune patrie.

Dès lors, les réunions d'étudiants se multiplièrent à propos de solennités universitaires ou nationales : en 1890, à Montpellier, à Nancy et à Leyde ; en 1891, à Lille, à Toulouse, à Lausanne et à Prague ; en 1892, à Nancy, à Madrid et à Liège; en 1893, à Bordeaux ; en 1894, à Poitiers, à Anvers et à Caen ; en 1895, à Lille et à Bruxelles ; en 1896, à Alger et à Grenoble ; en 1897, à Anvers ; en 1898, à Turin, où fut décidée la fondation d'une Fédération internationale d'étudiants. Pendant cette période, l'Association de Paris, représentée à toutes ces fêtes, recevait fréquemment chez elle la visite fortuite de sociétés étrangères: les Sokols tchèques en 1892, l'Estudiantina universitaire de Barcelone et les Etudiants Ecossais en 1898 ; ou bien elle groupait en quelques graves circonstances les autres associations françaises : en 1894, à l'occasion des funérailles du Président Carnot ; en 1895, aux funérailles de Pasteur ; en 1898, aux funérailles du Président Félix Faure. En 1900, second grand exode des étudiants étrangers vers la capitale de la France : l'A, dans un cycle brillant et ininterrompu pendant dix jours de fêtes splendides, affirme sa puissante vitalité et trouve dans son succès reconnu de tous le digne couronnement de ses quinze premières années d'existence.

Dans cette même année 1900, le 7 avril, jour anniversaire de la proclamation de l'indépendance grecque, l'A, officiellement invitée au banquet organisé au Grand-Hôtel par les Philhellènes, affirme l'union d'esprit et de cœur de la France et de la Grèce. Le 27 mai, à Villeneuve-Saint-Georges, elle porte à la mémoire de Victor Duruy « le respect filial et la reconnaissance » des étudiants envers celui qui fit tant pour le relève-

ment universitaire. Le 1er août, elle offre à Lord Lister l'hommage admiratif de la Jeunesse des Ecoles.

En 1901, à Gand et à Glascow ; en 1902, au Jubilé de Berthelot, et au centenaire de Victor Hugo ; à l'occasion de l'effroyable désastre de la Martinique ; en 1903, à Venise, à Turin, à Milan, à Budapest, à Paris, lors du voyage de S. M. Edouard VII ; en 1904, pour la réception à Paris des étudiants espagnols, des étudiants d'Upsal, des étudiants italiens, à Turin et à Gènes ; en 1905, en souhaitant la bienvenue aux gracieuses « reines » de Turin et de Milan, à la Sorbonne, pour la glorification de Cervantès, au Panthéon, en l'honneur du roi Alphonse XIII, à Bruxelles, déléguée par M. le Recteur au Congrès international de l'Education physique ; en 1906, à la Salle de Géographie, en l'honneur de Théophile Braga, à l'érection de la statue de Pierre Corneille, pour la réception à Paris des étudiants belges, à Bruxelles pour les fêtes de la Saint-Verhaegen, à Liége au 3e Congrès international des étudiants, à Paris pour la réception des étudiants portugais, à Cambridge pour une lutte oratoire ; en 1907, à Bruxelles, à Lille ; en 1908 à Berlin, à Paris, pour la réception des étudiants égyptiens à l'A à l'occasion de la fête de S. A. le khédive, pour le Congrès des étudiants polonais dans les locaux de l'A, puis, le 3 novembre, grandes fêtes universitaires pour la pose de la première pierre de la Maison des étudiants, en présence de nombreuses délégations d'étudiants étrangers ; en 1909, les fêtes mémorables de Prague, les voyages à Vienne, à Buda-Pest, à Nancy, à Strasbourg, à Bruxelles, à Anvers, à La Haye, à Copenhague, à Stockholm ; à Paris, pour la réception de M. Milioukow, à l'inauguration du monument Gréard. L'A collabore à la fondation d'une Association d'étudiants en Turquie. L'A organise une Grande Semaine Sportive entre étudiants, qui est la première du genre. L'A s'associe par ses paroles et par ses actes au deuil de l'Italie épouvantée par les désastres de Messine et de Reggio. L'A devient le siège de l'Union des Associations d'anciens élèves des lycées et collèges de France et d'Algérie. L'A prend part aux magnifiques manifestations de sympathies franco-italiennes qui eurent leur solennel théâtre à la Sorbonne. L'A enfin, hier encore, souhaite la bienvenue aux étudiants ottomans dans une réception d'une cordialité ardente, et porte aux étudiants belges, à Bruxelles, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université libre de cette ville, le salut de leurs camarades de France.

## IX

Dans toutes ces circonstances, l'Association Générale des étudiants de Paris a porté haut son drapeau qui est aussi celui de la France, et la fierté de l'œuvre accomplie peut légitimement aujourd'hui soutenir et encourager ses patriotiques ambitions pour l'avenir. Il appert de ce simple bulletin de ses dernières campagnes que la confiance mise en elle par ceux qui eurent jusqu'ici le périlleux honneur de conduire la France était une confiance divinatrice et sage !

Désormais, noblesse oblige. Il faut que la sève qui a déjà poussé de si beaux fruits, abondante et sans cesse enrichie, fasse surgir des rameaux sains et innombrables sur le vieux tronc français rajeuni. Les universités ont pris leur essor, et leur vol habite les contrées lointaines. Modernes aèdes, des hommes, le bâton d'or de la Science à la main, vêtus du manteau superbe des Lettres, s'en vont sur les routes étrangères chantant les hauts faits de la race et faisant sonner aux oreilles d'autres hommes les mots harmonieux que butinent leurs lèvres. Pourquoi donc ces pèlerins de la France ne sont-ils pas déjà plus nombreux ? Que nos maîtres de l'enseignement supérieur, qui sont un des joyaux du pays, aillent plus souvent sur les versants opposés des montagnes et par delà les mers porter les bienfaits de leur enseignement et l'éclat de leurs chaires : de nobles aspirations les désirent et des amitiés inconnues les attendent.

Et, puisque l'élan est maintenant donné qui a fait déjà d'excellentes choses, il nous est bien permis d'espérer que cette entreprise humainement française accélèrera sa marche progressive, et que, sans nous laisser éblouir par quelques succès sans conteste, nous saurons demeurer convaincus que ce qui est présentement fait est une très faible partie de ce qu'il nous reste à faire si nous voulons que la France garde son rôle dans le monde. Et comment nous serait-il honnête de l'y soustraire, s'il est pour tous avéré « qu'elle a quelque chose à faire dans ce monde dont personne ne peut se mêler ? (1) ». Nation civilisatrice, telle est la qualité de la France aux yeux de l'univers. L'exercice d'un rôle aussi éminent et qui ne tolère aucune défaillance exige la collaboration de tous.

Les associations d'étudiants de toutes nos universités ont devant elles un champ d'action immense et d'une fécondité qui peut être glorieuse. La province et Paris devraient se sen-

(1) Joseph de Maistre.

tir plus souvent les coudes, et par une plus étroite union ramener les temps héroïques.

Le Congrès national qui a eu lieu, cette année, à Nancy (1), est de bon augure. Toutes les Universités françaises y étaient représentées, et nous avons eu sous les yeux « une image de la France entière, dans la fleur de sa jeunesse ». En rappelant aux congressistes la belle devise de Berthelot : *Tout pour la science et pour la patrie ;* en affirmant que « le jour où, dans le monde entier, la jeunesse studieuse abordera d'un même esprit et d'un même cœur les mêmes problèmes, politiques et sociaux, qui se posent partout, ceux-ci seront près d'être résolus ». M. le recteur Adam, parlant au nom du Ministre de l'Instruction publique, M. Doumergue, et de M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur, avait-il pressenti l'idéal à la poursuite duquel l'Association Générale des étudiants de Paris allait convier tous les membres de la Fédération Internationale dont elle a aujourd'hui la présidence?

X

Les étudiants français et étrangers, réunis au mois d'août en congrès international, ont fait la fête de leurs bannières. Ils avaient sans doute choisi la ville de La Haye comme un symbole. Dans ses murs où plusieurs fois déjà les voix de leurs patries respectives avaient fait entendre des paroles harmonieuses de concorde et de paix, ils ont mêlé dans une fraternelle étreinte leurs aspirations humanitaires et leurs jeunesses rayonnantes. Devant ce palais où tout récemment deux grands peuples étaient venus chercher le calme de leurs consciences inquiètes et leur sauvegarde contre un conflit redoutable, ils ont formé le riant cortège de leurs délégations bigarrées dans le cadre d'une joie commune. Nous souhaitons que l'âme de la France, amie des concours comme les leurs et bienveillants à leurs desseins, plane toujours sur leurs têtes dans leurs conseils.

C'est ainsi que maîtres et élèves se rejoignent dans l'accomplissement d'une œuvre d'enrichissement intellectuel et de paix, et que la science et l'amitié versent le contenu de leurs urnes dans la coupe immense où viennent boire les hommes:

(1) Les étudiants français réunis en congrès en Nancy ont constitué ainsi le bureau de l'Union Nationale : *Président :* Julien Ferry (Nancy); *Vice-Président :* Louis Tissier (Aix-en-Provence); *Trésorier :* Pasquet (Montpellier); *Secrétaire :* Eloy (Lille). Par décision du Comité National le Président de l'A de Paris est chargé des démarches urgentes auprès des pouvoirs publics.

leur mélange donnera-t-il un jour le dictame assez puissant pour guérir la souffrance humaine ?

Du moins, la France Universitaire continuera-t-elle avec bonheur à creuser son large sillon sur la terre et à y jeter sa semence à pleines mains : le profit s'en accroîtra chaque jour davantage pour tous. Qui donc s'étonnerait d'un pareil succès et du nombre de ceux qui viennent faire la gerbe d'or dans le champ de ses labeurs et de ses veilles ?

Tour à tour, Athènes et Rome ont jeté sur le monde le manteau pourpré de leur civilisation et tout animé de leur génie, Paris, dans sa gloire vivante, modèle aujourd'hui dans le marbre de France l'image d'une humanité qui, se rappelant être montée au Capitole, se souvient aussi d'avoir prié sur l'Acropole.

Fils de nobles nations qui ont toutes leur patrimoine de respect et de gloire, les jeunes étrangers qui se pressent au pied de nos chaires connaissent très certainement la France. Ils savent qu'elle fut de tout temps une nation chevaleresque et généreuse. Ils ont appris que les différentes phases de la civilisation dont nous sommes les bénéficiaires furent corrélatives à son action dans le monde. Ils connaissent le charme de sa langue, sinon tous pour être aptes à la lire et à la goûter, du moins par notoriété publique et confession générale qu'il n'en est pas de plus expressive ni de plus simple toute ensemble et où le mot s'adapte à la pensée avec une plus délicate harmonie, un plus parfait équilibre et une joie plus entière de l'esprit. Aussi ont-ils décidé qu'elle serait la langue officielle de leurs congrès.

Une telle prérogative entraîne des devoirs. Puisque l'esprit français possède un aussi merveilleux instrument d'expression et de rayonnement, et puisque cet esprit français est facteur de progrès et source de bonheur pour tous, nos meilleurs efforts seront toujours inférieurs à notre obligation. Les étudiants se remémoreront cette phrase de M. Lavisse, prononcée il y a de cela quelques années, mais qui peut-être d'une application constante : « La France, grâce à la jeunesse d'aujourd'hui, sera grande demain par la pensée et par l'action. » L'Association Générale des Étudiants de Paris jusqu'alors n'a pas démenti cette espérance qu'on fondait sur elle. Fidèle à son idéal, en travaillant pour la France, elle a su mettre derrière elle et tout près d'elle l'humanité. Ce patriotisme humain est conforme aux traditions de notre histoire.

P. N. Chilot.

# UN CENTENAIRE

## Autour de l'invention des Lunettes d'approche

### I

L'invention de la lunette d'approche a été le premier pas fait par l'humanité terrestre pour conquérir le ciel, la première communication de notre planète avec ses sœurs de l'infini. Sans cette invention, à la fois simple et prodigieuse, nous ne connaîtrions encore rien de l'univers. Et qui pourrait prévoir jusqu'où elle nous conduira ?

Les astronomes du monde entier qui s'intéressent à l'histoire de leur science favorite fêtent dans leur cœur l'année 1909 comme le troisième centenaire de la date inoubliable à laquelle l'habitant de la Terre dirigea une lunette d'approche vers le ciel. Cet habitant de la Terre s'appelait GALILÉE. Il avait 45 ans et était professeur de mathématiques à Padoue.

La première observation véritablement datée me paraît être, toutefois, celle du 7 janvier 1610, celle de la découverte des satellites de Jupiter.

Quoi qu'on en ait dit, Galilée n'a pas été l'inventeur de la lunette d'approche. Elle existait en Hollande, et elle se vendait à Paris sous le nom de lunette hollandaise. Il est toujours intéressant de remonter aux origines.

On lit dans le *Journal* de PIERRE DE L'ESTOILE (mort en 1611):

Le jeudi 30 avril 1609, ayant passé à Paris sur le pont Marchand (depuis Pont au Change), je me suis arrêté chez un lunetier, qui montrait à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied ; à chaque bout il y a un verre, mais différents l'un de l'autre ; elles servent à voir distinctement les objets éloignés qu'on ne voit que très confusément. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et regardant l'objet qu'on veut connaître, il paraît s'approcher et on le voit distinctement, en sorte qu'on reconnaît une personne de demi-lieue. On m'a dit qu'on en devait l'invention à un lunettier de Middelbourg.

Galilée nous a appris lui-même, qu'ayant entendu parler de ces instruments, mais n'en ayant pas vu, il chercha dans le

cours de l'année 1609, à en construire de pareils, et y réussit. Il raconte dans son Journal *Nuncius Sidereus*, « Messager du Ciel », publié à Venise en mars 1610, que se trouvant à Venise au mois de mai 1609, il avait entendu parler de cette invention faite par un Belge (1), et que quelques jours après, il avait reçu une lettre d'un de ses amis de Paris (2) lui confirmant le même fait. Il y réfléchit, conclut que le rapprochement des objets ne devait être qu'un agrandissement causé par la réfraction des images à travers la lentille, et se fabriqua un tube de plomb aux bouts duquel il adapta une lentille plano-convexe et une plano-concave. En plaçant l'œil près de celle-ci, on voyait les objets trois fois plus grands en diamètre ou neuf fois plus étendus en surface. Que l'on juge de sa joie, de son bonheur, de ses extases !... Ce premier instrument, il l'offrit au doge de Venise, Leonardi Deodati, qui le reçut solennellement, en présence du Sénat assemblé. Puis il s'en construisit un second grossissant un peu plus.

La chronique italienne d'Antonio Priuli, du 21 août 1609, rapporte que, ce mois-là, du haut du campanile de Venise, Galilée montrait à ses amis les palais de la belle cité et les clochers des environs, jusqu'à Santa Giustina de Padoue. « On distinguait avec admiration les gens qui entraient à l'église San Giacomo, de Murano, ou qui en sortaient et ceux qui montaient en gondole « alla Collonna nel principio del Rio de Verieri ». (1)

Cette lunette avait pour objectif un verre convexe de 40 millimètres environ, et pour oculaire un petit verre concave, et sa longueur était d'environ 50 centimètres...

Outre la chronique de Priuli et le Journal de l'Estoile, nous avons aussi, de la même époque, le *Mercure François* qui, en 1611 (p. 244), publie sur la lunette hollandaise la note suivante :

Ceste invention est venue de Middelbourg, en Zélande, où un lunetier pauvre homme fit présent d'une paire de lunettes qu'il avait faites au prince Maurice, environ le mois de septembre de

(1) Mensibus abhinc decem fere, rumor ad aures nostras increpuit, fuisse quodam Belga perspicillum elaboratum.

(2) Idem paucas post dies mihi per literas a nobili Gallo Jacobo Badovere ex Lutetia confirmatum est.

(3) *Le Opere di Galileo' Galilei*, Firenze, 1907, tome XIY p. 587, et Giuseppe Nacarri, Il *terlio centenario dell invenzione del Connochiale* Venezia, 1909.

l'an dernier passé (1608) avec lesquelles on voyait distinctement jusqu'à trois et quatre lieues loin, comme si on eust esté à cent pas près. Le Prince envoya ces lunettes au Conseil des Estats, durant que l'on traictait de la Tresve entre l'Espagnol et les Archiducs : la lettre qui les accompagnait portait : « Par ces lunettes vous verrez les tromperies de votre ennemi ». Le Prince Henry, frère du Prince Maurice, les monstra au Marquis Spinola, lequel les ayant approuvées, lui dit : « Je ne sçaurais plus être en seureté, car vous me verrez de loin. » et le Prince lui répondit : « Nous défendrons à nos gens de tirer sur vous. ». Le Conseil des Estats donna trois cents escus à l'inventeur de ces lunettes, à la charge de n'aprendre à personne du monde son invention.

## II

Quel en a été le véritable inventeur ? Les histoires ne manquent pas, et elles se ressemblent toutes. Lisons, par exemple, la relation qu'en donne Arago dans son *Astronomie Populaire* (tome I, p. 175).

On a trouvé, écrit-il, dans les archives de La Haye des documents à l'aide desquels Van Swinden et Moll sont parvenus à des conclusions décisives sur le premier, sur le véritable inventeur des lunettes d'approche.

On lit dans ces documents qu'un fabricant de besicles, nommé Lippershey, à Middelbourg, mais natif de Wesel, adressa le 2 octobre 1608, une supplique aux Etats-Généraux, dans laquelle il demandait un brevet de trente années qui lui assurât soit la construction privilégiée d'un instrument nouveau de son invention, soit une pension mensuelle, sous la condition de n'exécuter cet instrument que pour le service du pays. Cette supplique qualifiait ainsi le nouvel instrument :

« Il sert à faire voir au loin, *ainsi que cela a été prouvé par MM. les Membres des Etats-Généraux* ».

Le 4 octobre 1608, les Etats-Généraux nommèrent un député de chaque province pour essayer le nouvel instrument sur une tour du palais du Stathouder. (Huyghens dit que les premières lunettes avaient un pied et demi de long.)

Le 6 octobre, la Commission déclara que l'instrument de Lippershey serait utile au pays ; elle demanda, cependant, qu'il fût perfectionné en telle sorte qu'on *pût voir des deux yeux*.

Le 9 décembre, Lippershey ayant annoncé qu'il avait résolu le problème, Van Dorth, Magnus et Van der Aa furent chargés de vérifier le fait. Ces commissaires firent un rapport favorable le 15 décembre 1608. L'instrument *construit pour les deux yeux avait été trouvé bon.*

En lisant les extraits des archives de La Haye, données par Moll, on remarque avec bonheur combien les commissaires des Etats-Généraux mirent de promptitude à examiner les lunettes de Lippershey. Mais, ajoute Arago, le déplaisir succède à la satisfaction, car on voit un grand corps national marchander ces instruments incomparables, tout comme s'il se fût agi de quelques caisses d'épices venat des Indes Orientales. Enfin, l'indignation vous gagne lorsque les commissaires des Etats, vaniteux comme des échevins en costume, décident que la lunette restera imparfaite tant qu'on n'y regardera pas des deux yeux, tant que l'observateur sera réduit à la *nécessité* de cligner, et mettent l'opticien dans l'obligation de consacrer à l'exécution de *binocles*, un temps qu'il eût beaucoup mieux employé à perfectionner la lunette simple.

Lippershey reçut 900 florins pour trois de ses binocles ; mais les Etats décidèrent qu'on lui refuserait un brevet, parce qu'*il était notoire que déjà différentes personnes avaient eu connaissance de l'invention.*

Parmi ces différentes personnes, il faut compter, sans doute, Jacques Adrian'z (Métius), quatrième fils d'Adrien Métius, bourgmestre d'Alkmaar, celui-là même qui découvrit le fameux rapport du diamètre à la circonférence : 113/355.

Huyghens disait, dans sa Dioptrique : « Je mettrais sans hésiter au-dessus de tous les mortels celui qui, par ses seules réflexions, celui qui, sans le concours du hasard, serait arrivé à l'invention des lunettes. »

Lippershey et Jacques Métius ont-ils été ces hommes sans pareils ?

Hieronymus Sirturus rapporte qu'un inconnu, *homme* ou *génie*, s'étant présenté chez Lippershey, lui commanda plusieurs lentilles convexes et concaves. Le jour convenu, il alla les chercher, en choisit deux, l'une concave et la seconde convexe, les mit devant son œil, les écarta peu à peu l'une de l'autre, sans dire si cette manœuvre avait pour objet l'examen du travail de l'artiste ou toute autre cause, paya et disparut. Lippershey se mit immédiatement à imiter ce qu'il venait de voir faire, reconnut le grossissement engendré par la combinaison des deux lentilles, attacha les deux verres aux extrémités d'un tube, et se hâta d'offrir le nouvel instrument au prince Maurice de Nassau.

N'oublions pas que Lippershey était opticien, fabricant de lunettes pour presbytes et pour myopes, c'est-à-dire de lentilles convexes et concaves.

Suivant une autre version généralement accréditée, les

enfants de Lippershey, en jouant dans la boutique de leur père, s'avisèrent de regarder au travers de deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave ; ces deux verres s'étant trouvés à distance convenable, montrèrent le coq du clocher de Middelbourg grossi ou notablement rapproché. La surprise des enfants ayant éveillé l'attention de Lippershey, celui-ci, pour rendre l'épreuve plus commode, établit d'abord les verres sur une planchette ; ensuite il les fixa aux extrémités de deux tuyaux susceptibles de rentrer l'un dans l'autre. A partir de ce moment, la lunette était trouvée.

Ces relations sont-elles exactes, sont-elles complètes, sont-elles suffisantes ?

## III

Je possède dans ma bibliothèque un ouvrage fort rare, imprimé à La Haye en 1655, intitulé *De vero telescopii inventore*, écrit par Pierre Borel, conseiller du roi de France et son médecin ordinaire. Ce livre est dédié au Sénat et au peuple de Middelbourg, métropole de la Zélande belge, et commence ainsi (je traduis) :

« L'injustice des hommes a enlevé la gloire due à votre cité en attribuant à d'autres l'invention des lunettes d'approche. » (Cette préface, en latin retentissant, continue sur le même ton, en portant aux nues la gloire de Middelbourg. Les onze premiers chapitres sont consacrés à la critique historique de la question depuis l'antiquité. Le chapitre XII arrive au cœur du sujet : *De inventoris vero nomine*.

« Le véritable inventeur du télescope est Zacharie Joannides. C'était un opticien très habile. Zélandais de Middelbourg, lequel en 1590, ajustant pour l'œil deux lentilles, l'une concave et l'autre convexe, et les réunissant par un tube, inventa le télescope. Il le perfectionna et put offrir une lunette de 16 pouces aux princes Maurice et Albert l'archiduc, qui l'en remercièrent, en lui interdisant de faire connaître sa découverte, afin d'en réserver les avantages à la patrie et aux usages de la guerre. »

Comme témoignage de son affirmation, Pierre Borel publie la déclaration suivante :

Nous, consuls, échevins et conseillers municipaux de la ville de Middelbourg en Zélande, nous avons entendu et examiné Jean Zacharie fabricant de lunettes en notre cité, et Sarah Gadarda, qui habite à la Croix-d'Or, à propos de l'homme qui a construit les premiers télescopes, et nous en avons reçu les affirmations que voici :

Jean Zacharie déclare que les premiers télescopes ont été construits par son père Zacharie Ioannides, en l'an 1590. Leur longueur était de quinge ou seize pouces. Il en offrit deux à l'illustre prince Maurice et à l'archiduc Albert, et des instruments analogues sont restés en usage jusqu'en l'an 1618, après quoi le père et le fils en construisirent de plus longs, avec lesquels ils observèrent le ciel. En 1620, Metius. et ensuite Cornelius Drebellius vinrent à Middelbourg et cherchèrent à en construire de pareils.

Ensuite Sarah Gadarda déposa qu'il y a 42 ou 44 ans, elle connaissait des longues vues construites par son frère Zacharie Ioannides...

Cette pièce est signée du secrétaire, avec le sceau de la ville, le 3 mars 1655.

Trois autres témoins, Jacques Wihelm, âgé de 70 ans, Ad. Kien, âgé de 67 ans, Abraham Junius, âgé de 77 ans, déclarent qu'il y a cinquante ans environ, un nommé Jean Laprey, habitant près du temple, fabriquait des télescopes. Hans, ou Jean, dit l'opticien, en fournissait au prince Maurice.

Suit une lettre d'un nommé Guillaume Borelius, légat des Belges unis, à Pierre Borel, médecin royal, lui exposant qu'il est né à Middelbourg, en 1591, et qu'étant enfant, il allait souvent dans la boutique d'un nommé Hans, ayant pour femme une nommée Maria et un fils nommé Zacharie, outre deux filles, et que ce Hans ou Jean était connu pour avoir inventé le télescope et le microscope. Un nommé Jean Laprey, voisin du véritable inventeur, était en confidence avec lui, et on l'a pris souvent pour l'inventeur, car il fabriqua aussi des instruments et les répandit dans le public.

Pierre Borel, que j'ai déjà cité, il y a plus de quarante ans, dans mon ouvrage *Les Mondes imaginaires*, à propos de son traité sur la *Pluralité des Mondes*, complète son livre sur l'inventeur du télescope par deux portaits gravés, le premier représentant Zacharias Jansen, *sive Joannides*, *primus conspiciliorum inventor*, le second Haus Lipperhey (*sic*), *secundus conspiciliorum*. Pour lui, la question est définitivement trouvée.

Cet ouvrage de Pierre Borel a été publié en 1655. C'est un peu tard relativement aux dates à déterminer avec précision. On y parle de souvenirs, plus ou moins précis, datant de cinquante ans. Il ne semble pas, malgré tous ces arguments, que l'on puisse faire remonter l'invention jusqu'à l'année 1590. Guillaume Borelius, né en 1591, était enfant en 1601, et même

en 1605. Cinquante ans avant la date du procès-verbal de 1655 donnent également l'année 1605. Si l'invention avait été vraiment faite en 1590, elle n'aurait pu être tenue secrète jusqu'en 1608, puisque l'opticien en aurait fabriqué dans sa boutique. Dix-huit ans de secret ! C'est impossible à admettre. A force de vouloir plaider l'antériorité, les défenseurs sont remontés trop haut. Ce n'est qu'en 1608 que la découverte a éclaté. Elle a pu être faite en 1605, en 1606, en 1607, tenue secrète par ordre politique ; mais c'est tout ce que nous pouvons concéder.

En 1608, la lunette est connue en Hollande ; en 1609, elle est connue à Paris ; en cette même année, Galilée la reconstitue. Il est d'autant plus probable qu'elle est antérieure à 1608, que les Etats Généraux refusèrent cette année-là à Lippershey le brevet qu'il demandait, sous prétexte que l'invention était déjà connue.

La lunette de Galilée produisit à Venise une sensation immense. L'illustre savant raconte lui-même qu'il fut obligé pendant plus d'un mois, au prix d'énormes fatigues, de se tenir à côté de son instrument pour en montrer les effets à tous ceux qui étaient affamés d'en juger par eux-mêmes.

On pourrait s'étonner que les Hollandais, les premiers inventeurs, n'aient pas eu la pensée de diriger un de ces instruments vers le ciel. Il est vrai qu'en général, on pense plus à la terre qu'au ciel, et nous avons vu que l'on songeait surtout aux applications, aux besoins de la guerre perpétuelle entre les hommes. Depuis longtemps, depuis toujours, l'espèce humaine est malade de ce besoin de s'entretuer.

Le Sénat de Venise, émerveillé, confirma Galilée pour toute sa vie dans la place de professeur à l'Université de Padoue, avec un traitement de mille florins par an, ce qui était une somme considérable pour l'époque. Il y a une ombre à cette libéralité du Sénat de Venise ; ce n'est pas absolument pour récompenser une découverte scientifique qu'il s'était montré généreux envers le savant, c'est que les membres de cette chambre haute espéraient qu'à l'aide de la lunette de Galilée, les marins de la République pourraient toujours éviter ou surprendre leurs ennemis ! Alors comme aujourd'hui, lorsqu'une invention nouvelle se présente, l'animal humain pensait à la guerre. C'est ce qui arrive en ce moment pour les ballons dirigeables et les aéroplanes.

Le grand duc de Toscane, en apprenant la découverte de Galilée, le proclama premier mathématicien et philosophe de

son Duché. Séduit par ces prévenances, le savant eut la malheureuse idée d'abandonner Padoue, où il jouissait d'une grande liberté d'opinion, pour rentrer dans son pays natal, alors sous l'influence absolue des moines. Il est vrai que cet homme de génie ne se plaisait guère à Padoue et que ce n'est pas absolument pour des raisons de convenance qu'il abandonna sa chaire. Ses occupations officielles l'empêchaient de poursuivre ses recherches. Des leçons particulières, qu'il était obligé de donner pour vivre, étaient un grand obstacle à ses travaux et il souhaitait de gagner sa vie plus facilement. Il avait commencé plusieurs ouvrages, entre autres, deux livres *sur le système ou la construction de l'Univers*, trois *sur le mouvement local*, trois autres *sur la mécanique*. Lorsqu'il reçut du grand duc le titre de mathématicien : « Je souhaiterais, répliqua-t-il, qu'à la qualification de *mathématicien*, Son Altesse daignât ajouter celle de *philosophe*, attendu que je me flatte d'avoir consacré plus d'années à l'étude de la philosophie que de mois aux mathématiques pures ». Comme tous les grands astronomes, Galilée était surtout, en effet, un philosophe, un penseur.

Le 10 juillet 1610, le professeur quitta donc Padoue pour revenir à Florence, sa patrie, enseigner les mathématiques. Peu de temps après, il se rendit à Rome pour montrer à de hauts personnages les remarquables découvertes qu'il avait faites au ciel.

## IV

La lunette d'approche restait inféconde entre toutes les mains. Mais à peine Galilée la posséda-t-il qu'il transforma l'Astronomie. Il la dirige d'abord vers la Lune dont les montagnes se révélèrent à ses yeux émerveillés ; il découvrit que la Voie Lactée est formée d'étoiles très serrées ; la nébuleuse du Cancer se montra également composée d'étoiles, Jupiter apparut accompagné d'un cortège de satellites.

Sa première observation des satellites de Jupiter est du 7 janvier 1610. Il remarqua deux petites étoiles à gauche de la planète, et une à droite ; il supposa d'abord que c'était des étoiles fixes devant lesquelles Jupiter passait. Le lendemain, ayant de nouveau dirigé sa lunette vers le même point, et sans se douter davantage de quoi que ce soit, « *nescio quo fato ductus* », poussé par le hasard, il revit les trois étoiles, mais à droite. Forcé d'attribuer ce nouveau changement à un mouvement propre des astres, il y attacha dès lors le plus vif intérêt, et attendit avec impatience la nuit sui-

vante pour noter le changement qui se produirait. Naturellement, le ciel se couvrit !

Mais le surlendemain, le 10, il put continuer ses observations : il n'y avait que deux étoiles et elles étaient à gauche. Il en fut de même le 11, mais les deux astres étaient très différents d'éclat. Ainsi, de soir en soir, l'astronome poursuivit son étude ; le 13, les quatre satellites lui apparaissaient pour la première fois, et bientôt après il en calculait les mouvements et reconnaissait leurs orbites. Le ciel lui offrait dans le système de Jupiter une image venant confirmer le système de Copernic.

Les lunettes sorties des mains de Galilée grossirent successivement trois, quatre, sept, quinze et trente fois les dimensions linéaires des astres. Ce dernier nombre, l'illustre astronome ne le dépassa jamais.

Pendant que ces observations se faisaient à Padoue, un autre astronome, moins célèbre que Galilée, Simon Marius, faisait les mêmes à Anspach, en Allemagne. Cet astronome de l'électeur de Brandebourg a été pendant deux siècles et demi accusé d'avoir plagié Galilée, et n'a été justifié que tout récemment. Il n'y avait pourtant là qu'un exemple de la simultanéité remarquable de certaines découvertes. Il était, d'ailleurs, impossible, à un observateur attentif, de diriger cette première lunette d'approche sur Jupiter sans remarquer les brillants petits astres qui l'accompagnent toujours ; ils sont de 6e et 7e grandeur (Ier = 6 1/2, IIe = 6 1/2, IIIe = 6, IVe = 7). Cette découverte ne pouvait pas ne pas être faite par le premier astronome observant Jupiter, et l'on ne s'explique guère que Galilée lui-même ait nié la découverte de Simon Marius correspondant à la sienne. Cet astronome n'était pas le premier venu. Son nom est attaché à l'étude systématique des taches du Soleil, à la nébuleuse d'Andromède, décrite par lui dès 1612, et à la détermination même des orbites des satellites de Jupiter. Il paraît avoir suivi, du reste, en Franconie, la même voie que Galilée en Italie. Il raconte dans son *Mundus Jovialis*, publié en 1614, et même dans une brochure en 1612, qu'un personnage de sa patrie, le conseiller Fuchs, ayant rencontré en 1609 à la foire de Francfort un Néerlandais, qui se disait l'inventeur d'un instrument à voir de loin, avait eu l'occasion d'examiner la lunette et d'en essayer l'effet, mais avait refusé de l'acheter, non seulement à cause de son prix exorbitant que l'inventeur demandait pour un modèle gravement endommagé, mais aussi parce qu'il ne pouvait avoir le premier exemplaire,

c'est-à-dire entrer en possession du secret. De retour à Anspach, Fuchs et Marius s'ingénièrent à construire un instrument pareil et n'y parvinrent pas, mais en firent venir un des Pays-Bas, et c'est avec cet instrument que Marius se mit aussitôt à inspecter le ciel étoilé, entre autres la planète Jupiter qui, s'approchant de son opposition, était un astre particulièrement en vue. Il paraît n'avoir noté ses observations qu'à partir du mois de décembre, car la première enregistrée est celle du 29 décembre 1609 du calendrier allemand, qui correspond au 8 janvier 1610 du calendrier catholique. Il signale à cette date « trois étoiles à l'ouest de Jupiter ».

Marius continue son récit dans les termes suivants : « Pendant ce temps furent envoyés de Venise deux verres d'un poli excellent, l'un convexe et l'autre concave, par le seigneur Jean-Baptiste Lenccius qui, après la conclusion de la paix (9 avril 1609 à La Haye) retourné des Pays-Bas, s'était rendu à Venise et auquel cet instrument était déjà très connu. Ces verres se trouvaient adaptés à un tube de bois et me furent transmis par le très noble et très vaillant seigneur déjà nommé, afin que j'examinasse leur effet sur les astres et sur les étoiles de Jupiter » (1).

Nous devons penser que Simon Marius a dirigé en même temps que Galilée le nouvel instrument vers le ciel. L'étonnant même, c'est qu'il n'y ait eu sur la Terre que deux hommes qui l'aient fait. Quand les fruits sont mûrs, ils tombent d'eux-mêmes ou on les cueille. La simultanéité des découvertes n'est pas rare. C'est le même jour, à la même heure, à la même minute, pendant la même éclipse, que Janssen et Lockyer ont constaté que les protubérances du Soleil pouvaient être observées au spectroscope. C'est à peu près le même jour aussi que, tout dernièrement (septembre 1909) la comète de Halley a été retrouvée par la photographie aux observatoires d'Heidelberg et de Greenwich. La planète Neptune n'a-t-elle pas été découverte en même temps par Le Verrier et Adams? Cook et Peary n'ont-ils pas annoncé leur conquête du Pôle presque à la même date? Et l'été dernier, les aéroplanes n'étaient-ils pas prêts le même jour à traverser la Manche? Etc., etc.

La lunette avec laquelle Galilée a fait ses premières observations est précieusement conservée à l'Académie de Florence. C'est un modeste tube de carton, plus long que le premier instrument de Venise, et dont les verres existent encore.

(1) J. Bosscha, *Simon Marius* (Archives Néerlandaises).

Un jour, le 31 octobre 1872, étant de passage dans cette capitale des arts, où je venais d'assister à l'inauguration du nouvel observatoire, j'eus le bonheur de tenir entre mes mains cette vénérable relique des premières observations télescopiques. Il me semblait, en la touchant, que je prenais part aux joies qu'elle a procurées à l'heureux scrutateur des célestes merveilles, et aussi que je participais aux douleurs et aux amertumes du pauvre persécuté... Non loin de là, on conserve le doigt du grand astronome, l'index de la main droite qui montra le ciel aux théologiens.

## V

Comment se fait-il que l'humanité ait attendu si longtemps pour inventer la lunette d'approche? Elle avait trouvé le verre depuis une époque immémoriale. On avait entre les mains, depuis longtemps, des lentilles convexes servant aux presbytes et des lentilles concaves servant aux myopes. Nul n'avait eu la curiosité de les combiner. Cherchons les origines de l'invention.

On lit avec étonnement dans la *Magie naturelle* de Porta, dont la première édition est de 1558, au chapitre des miroirs d'optique et des lentilles :

On peut, avec une lentille de cristal, voir proches les choses éloignées. En plaçant l'œil derrière la lentille, à son centre, regarde une chose éloignée, tu la verras si proche qu'il te semblera toucher pour ainsi dire de la main vêtements, couleurs, visages humains, et que tu reconnaîtras des amis très éloignés.

On peut, de même, lire avec une lentille de cristal une lettre éloignée : Si tu mets l'œil au même endroit et que la lettre soit placée à la distance voulue, tu verras les caractères assez grands pour pouvoir les lire facilement. Mais si tu inclines la lentille de manière à voir les caractères inclinés, tu les verras assez gros pour pouvoir les lire même à vingt pas. Et si tu sais multiplier les lentilles, je ne crains pas de dire que tu apercevras les plus petits caractères à cent pas, vu qu'ils sont rendus plus gros d'une lentille à l'autre. *Celui qui saura combiner ces lentilles ne découvrira pas un secret de minime importance.*

On peut obtenir quelque chose de plus parfait encore avec la lentille de cristal : les lentilles concaves permettent de voir très clairement les objets éloignés, les lentilles convexes les objets rapprochés. Tu pourras donc employer ces lentilles, en les accommodant à ta vue.

Avec les lentilles concaves, on voit de loin les objets petits, mais nets, avec les lentilles convexes, on voit les objets rapprochés plus

grands, mais sans netteté. Si l'on sait combiner les unes et les autres, les objets lointains apparaîtront plus grands et nets.

Nous n'avons pas rendu un minime service à de nombreux amis qui voyaient les objets lointains et les objets très rapprochés sans netteté, en leur permettant de tout voir très parfaitement.

En lisant cette description, on se demande comment Jean-Baptiste Porta, lui, l'inventeur de la chambre noire, n'a pas fait lui-même la combinaison des lentilles convexes et des lentilles concaves dont il parle, et construit la première lunette d'approche.

Né en 1540, mort en 1615, le Napolitain Porta n'avait que dix-huit ans en 1558, lors de la première édition de son livre. C'est l'âge où l'activité juvénile aime à s'exercer. (On connaît d'autres exemples de précocité intellectuelle analogue.) Peut-être l'a-t-il fait sans y attacher l'importance que ses expériences méritaient.

Il peut en avoir été de même de Leonard Digges, au milieu du XVI^e siècle, et de Roger Bacon au XIII^e, car le premier, dans sa *Pantometria*, publiée par son fils en 1571, et le second dans son *Opus majus*, traitent des propriétés des lentilles, comme s'ils les avaient observées eux-mêmes par l'agencement de la lunette d'approche. Les phrases de Roger Bacon sont presque identiques à celles de Porta. On peut passer tout à côté de la Vérité sans la reconnaître, car il est rare qu'elle soit nue, et généralement elle est plus ou moins enveloppée de voiles qui la dissimulent et ne trahissent pas son incognito. C'est une personne très décente — ou qui aime à se cacher.

## VI

Nous pouvons faire remonter jusqu'aux Romains la connaissance des propriétés des lentilles et des miroirs, quoiqu'il soit certain que l'Astronomie ne les ait jamais appliquées à ses recherches, malgré tout ce que des historiens insuffisamment informés ont pu écrire sur ce sujet. Les premières lunettes ont été construites entre 1605 et 1608, et le premier télescope par miroir est dû à Grégory (1663) ; Newton construisit son système optique, indépendamment de celui de Grégory, en 1666. Mais les propriétés des miroirs grossissants étaient connues de l'antiquité. On lit dans les *Questions naturelles* de Sénèque qu'un certain personnage fameux par ses débauches, millionnaire contemporain d'Auguste, Hostius Quadra, se servait de ces miroirs dans son appartement pour satisfaire les bizarres convoitises d'une lubricité sans bornes.

Ces miroirs avaient la propriété de grossir démesurément certains objets, si bien qu'un doigt paraissait atteindre les dimensions d'un bras. Je ne puis traduire pour nos lecteurs cette description du sage Sénèque, car nous en serions tous effarouchés. (Les curieux pourront la chercher au livre I[er], ch. XVI.)

Les miroirs courbes étaient donc connus de l'antiquité. Platon en parle, d'ailleurs, dans le *Timée*. Euclide, Archimède, Héron d'Alexandrie, Artémidore de Paros et Ptolémée en ont donné la théorie (1). Il semble donc que l'on aurait pu inventer le télescope. On ne l'a pas fait, malgré quelques légendes dont certains écrivains, Dutens, Libri, Edouard Fournier, etc. se sont faits les échos.

Les lentilles convexes et concaves sont-elles connues depuis aussi longtemps ?

Quatre cent vingt-quatre ans avant notre ère, Aristophane propose, dans une de ses comédies, un procédé ingénieux, pour ne pas payer ses dettes : c'est de prendre dans la main la pierre transparente (*ualos*) qu'on trouve chez les droguistes et dont on se sert pour allumer le feu, puis de se tenir à distance, au soleil, et de faire fondre la tablette de cire au moment où le greffier y écrit la déclaration. Cette pierre transparente était-elle une lentille ? Probablement. Ce pouvait être aussi une boule pleine d'eau, car on se servait de ces boules pour allumer du feu. Les pharmaciens en vendaient, et je me suis toujours demandé si leur habitude de signaler leurs officines par des vases sphériques remplis d'eau colorée et éclairés le soir, ne date pas des Romains (2).

Les petits globes pleins d'eau qui servaient à concentrer les rayons solaires et à brûler pouvaient certainement aussi servir de loupes. De fins camées antiques paraissent avoir été gravés à l'aide de ces loupes grossissantes. C'eût été par hasard, car ces procédés ne sont décrits nulle part, — et l'on sait qu'il y a des vues vraiment extraordinaires.

On a trouvé dans les ruines de Ninive un cristal de quartz hexagone plano-convexe : la face plane est une des faces originelles de ce cristal, et elle est légèrement polie par le frottement ; la face convexe a reçu sa forme sur une roue de lapidaire ou par quelque autre procédé analogue. Sir David

(1) V. Th. Henri Martin, *Sur des instruments d'optique faussement attribués aux Anciens*, p. 25.

(2) Les vases sphériques peuvent servir de verres comburants. Le pharmacien de l'avenue de l'Observatoire me montrait récemment des brûlures faites l'été dernier par les vases de sa fenêtre sur la couverture d'un livre oublié là.

Brewster pensait que ce morceau de quartz, qui est, me semble-t-il, conservé au British Museum, avait été façonné pour être une véritable lentille optique. Cette hypothèse n'est pas démontrée, et je croirais plutôt, comme Th.-H. Martin, que ce bijou assyrien était un simple ornement, comme les bijoux assyriens avec lesquels il a été trouvé. Il n'est pas impossible, cependant, qu'on l'ait employé pour des usages optiques.

Je ferai la même remarque pour l'émeraude avec laquelle, au rapport de Pline, Néron regardait les combats des gladiateurs. Néron était myope. Th.-H. Martin déclare que cette émeraude était plane. Il n'en sait rien. Elle pouvait, elle devait être concave. Ce n'est probablement pas seulement pour tempérer l'éclat de la lumière que l'empereur l'employait, car il aurait encore moins bien vu qu'en clignant des yeux, comme il avait l'habitude de le faire. Il me semble, avec Schiaparelli (1), que c'est l'interprétation la plus naturelle que l'on puisse donner à ce passage de Pline (*Hist. nat.* XXXVII. 5). Cette émeraude n'avait pas été taillée comme verre optique, sûrement, autrement on en aurait fait d'autres ; mais étant concave comme la plupart de ces pierres précieuses « *Smaradgi*, écrit Pline, *plerumque concavi ut visum colligant* ». (On donne, la plupart du temps, aux émeraudes, une surface concave, pour concentrer la vue.) C'est par hasard que, grâce à sa transparence sans doute parfaite, Néron s'en est servi pour mieux voir au loin. Cette courbure interne des émeraudes concentrait la vue vers elles et les rendait plus vertes, plus colorées, plus belles. On a disserté depuis des siècles indéfiniment sur cette émeraude de Néron. mais c'est là, assurément, l'interprétation la plus exacte.

On a pu avoir, par hasard, des verres convexes et des verres concaves, mais on ne les a pas combinés, à aucune époque de la'ntiquité, ni chez aucun peuple pour construire des lunettes d'approche. C'est là un fait absolument certain. Il n'en est question nulle part dans les auteurs anciens, et jusqu'à l'époque de Galilée, toute l'astronomie a été pratiquée sans instruments d'optique. Il y a plus, les astronomes contemporains de Galilée ne furent pas tous unanimes à s'en servir, et plusieurs, tels qu'Hévélius, prétendirent même que les verres détournaient les rayons lumineux de leur marche directe et que les pointages étaient plus sûrs à l'aide des dioptres et des pinnules. Les mesures d'angles se prenaient, d'ailleurs, avec une précision vraiment admirable.

(1) *Publications of the Astronomical Society of the Pacific*, 1891, p. 210.

Ce qui a fait croire à d'anciennes lunettes, c'est que certains observateurs anciens se sont servis de tuyaux pour observer les astres, tuyaux vides qui permettent, d'ailleurs, de mieux voir, en effet, l'objet observé.

Les lentilles convexes et concaves, servant de lunettes aux presbytes et aux myopes, n'ont été inventées qu'au XIII^e siècle, encore ne s'occupa-t-on d'abord que des besicles destinées aux presbytes, aux yeux des personnes âgées ; les myopes vinrent après.

## VII

Il n'en est pas moins assez singulier que l'on ait attendu plus de trois cents ans pour combiner ces lentilles (dont plusieurs étaient rondes), ne fût-ce que par curiosité. La simple possibilité, ou même la facilité, apparente ou réelle d'une découverte, ne sont pas des raisons suffisantes de croire qu'elle ait été faite.

On remarque parfois des anachronismes assez curieux chez les peintres. Je me souviens d'avoir vu à Rome, au musée du Vatican, un tableau de Nicolo Alunno représentant les douze apôtres, dans lequel saint Philippe porte des besicles. C'est là un anachronisme comme on en rencontre souvent chez les meilleurs peintres, de cette époque surtout. Nicolo Alunno fut l'un des maîtres du Pérugin (1458-1492). Du temps de Jésus-Christ, on ne portait pas encore de lunettes.

Sur un autre tableau, on peut voir l'opération de la circoncision du petit Jésus faite par le grand-prêtre en tenant une loupe à la main.

Pour en revenir à la réalité, on voit par tout ce qui précède que l'invention des lunettes d'approche date de trois siècles, quoique le verre ait été fabriqué dès la plus haute antiquité. L'un des plus anciens spécimens que j'en connaisse se trouve au célèbre couvent de l'île Saint-Lazare des Arméniens, près de Venise. Une momie égyptienne qui date de trois mille ans, est enveloppée d'un tissu de petites perles de verre bleu. Nous avons au musée du Louvre de charmants verres antiques, irisés par le temps, qui datent de la même époque. Ainsi l'humanité avait fondu le sable et créé le verre, cette substance admirable, et a su s'en servir pendant plusieurs milliers d'années avant de l'appliquer à la plus féconde des inventions, au télescope et au microscope. Peut-être, en ce moment même, vivons-nous au milieu de choses et de forces inconnues destinées à transformer un jour les arts, l'industrie et la science, par quelque coup de baguette magique impossible à prévoir.

CAMILLE FLAMMARION.



# LES MENUS DU SIÈGE

## 1870-71

Il y a quelque temps, le maître d'hôtel d'un restaurant de Londres me donna un petit livre qui, dit-il, m'intéresserait beaucoup.

C'était un carnet manuscrit de quelques feuillets. Sur la première page écrite à l'encre d'or et presque effacée on lisait :

LES MENUS
d'un
Restaurant de Paris durant le siége.
Préface d'analogie Passionnelle
sur
Les Malheurs de la France.

---

Le lendemain d'un jour où la France aura congédié ses six cent mille soldats, le monde sera à elle.

A. TOUSSENEL.

J'avais sous les yeux un véritable document historique. Le cuisinier avait écrit sur chaque menu le prix qu'il avait payé pour les différents mets et la comparaison avec les prix de la carte est singulièrement instructive.

Le premier jour le menu ne donne comme variante à la carte habituelle que deux plats :

*Sauté de chat aux racines*.......... 5 francs.
*Cheval en daube*.................... 6 francs.

Le lendemain, il y a mieux :

*Rosbif de cheval au macaroni*........ 3 fr. 50
*Carré de mulet, sauce poivrade*....... 3 fr. »
*Sauté d'âne à la bourgeoise*.......... 3 fr. 50

A la même date, le plat d'asperges coûte 3 fr. 50 ; le plum-pudding 1 fr. 50 ; une poire 1 fr. 25.

En note on fait remarquer qu'un chat coûte 6 francs, un mouton vivant provenant du Jardin des Plantes 150 francs ; le mulet, 3 fr. 50 le kilo.

L'âne et le mulet semblent avoir été très appréciés, mais les goûts diffèrent.

Je connais à Paris un très ancien cercle de dîneurs, le « Moulin à Sel », où se réunissent un grand nombre d'artistes, sculpteurs, littérateurs, et hommes politiques. Un jour, à l'un de ces dîners, Fulbert Dumonteil, l'écrivain gastronomique bien connu, donna lecture d'une brochure où l'on faisait l'apologie de l'âne et citait pour exemple les repas du siège de Paris. Cet opuscule, aujourd'hui introuvable, fourmille d'anecdotes. Je relève celle-ci :

Pendant le siège, j'errai, par une matinée lugubre, autour du marché des Ternes où le bœuf et le mouton avaient été remplacés par le cheval, le chat et le rat vendus assez cher. Soudain, mes yeux s'arrêtèrent sur une pancarte où je lus cette annonce : « Ici on vend de l'âne. » J'entrai dans la boutique et questionnai une jeune fille qui se trouvait au comptoir, la tête emmitouflée d'un fichu rouge.

— Où vous êtes-vous procuré cette viande, mademoiselle ?

— Hélas, monsieur, nous avions deux beaux ânes qui faisaient l'admiration de tout Suresnes ; obligés de venir à Paris pour notre sécurité, il nous a fallu les tuer.

Ils s'appelaient Ernest et Joseph.

Joseph est vendu.

— Par ses frères ?

— Par mon père. Celui-ci c'est Ernest. N'est-il pas appétissant ? Le filet coûte 30 francs, la cervelle 60, le cœur 10 francs. C'est bon marché, n'est-ce pas ?

— Je prendrai le cœur, mademoiselle. Vous vous appelez ?

— Denise.

Et la jeune fille, en tâchant de sourire, mais toute pâle, enveloppa le cœur d'Ernest.

C'était, si je m'en souviens, dans une proclamation du général Trochu : « Paris ne capitulera pas ».

Ernest devait être bien vieux. Son cœur, certainement moins tendre que celui de Denise, me donna une telle indigestion que j'en garde encore une profonde rancune aux Allemands.

Ici je transcris textuellement les observations du cuisinier

à la date du 17 décembre. L'orthographe en est scrupuleusement respectée.

*Le poisson qui nous provenais était de la Seine. Nous achetions régulièrement 50 francs de poisson par jour. Le cheval n'a jamais beaucoup varié de prix, le plus cher fut 8 francs le kilo. Le paon coûtait 15 à 20 francs à l'époque, provenant du Jardin des Plantes. Je mis en conserve pour le patron deux mille cinq cents œufs, nous les vendîmes 1 fr. 50 la pièce deux mois plus tard.*

Les menus, durant cette période de décembre, sont étonnamment bons. Des hors-d'œuvre, deux sortes de poisson, du bœuf, de la volaille, du gigot, du canard (7 francs un quartier), du chat sauté et du lapin (4 francs). Les choux-fleurs et les petits pois étaient servis comme légumes, les compotes de prunes et de mirabelles comme entremets.

Le 20 décembre, les premiers rats sont vendus au prix de 75 centimes pièce.

La vente se faisait généralement d'une manière clandestine. Un soir à onze heures, on nous offrit un demi-fromage de gruyère à 32 francs le kilo. A minuit un homme nous apporta en grand secret un fromage de brie pour 30 francs.

Quelquefois le cuisinier a des déceptions : ainsi il avait gardé des dindons vivants, véritables trésors. Avant d'être plumés ils moururent. On les remplaça sur la carte par 10 kilos de chameau, et les clients n'y virent pas de différence (c'était peut-être de la bosse...).

On mangeait énormément de cheval et de chat.

Il était même recommandé à ceux qui avaient des petits chats de ne pas les noyer, mais de les manger. Cuits à l'étouffée avec des oignons ou en ragout, ils avaient, paraît-il, un goût excellent.

Les chiens n'étaient pas moins appréciés, à tel point que Francisque Sarcey, indigné, protesta contre ce qu'il appelait un crime qui eût révolté même Ugolin. Il déclare qu'il comprendrait mieux Oreste mangeant Pylade, Paul dévorant Virginie ou les frères siamois se servant de nourriture l'un à l'autre. Mais la faim ne connaît pas de loi.

En novembre, des boucheries félines et canines furent ouvertes sur différents points de Paris.

Habilement préparés, proprement écorchés et cuits avec une bonne sauce, les chiens faisaient un excellent plat ; leur

chair est rouge et délicate. Les côtelettes de chien se vendaient 2 francs pièce, un gigot de chien, pendant le mois de novembre, ne pouvait être acheté à moins de 4 francs la livre.

Deux bons bourgeois, le mari et la femme, avaient un petit chien dont ils étaient très aimés. Mais un jour vint où il n'y eut plus rien à manger dans la maison, et le pauvre Bijou fut tué et cuit. Son maître et sa maîtresse avaient les yeux pleins de larmes avant le dîner. Pendant le repas, après avoir placé machinalement le dernier os sur le bord de son assiette : — Pauvre Bijou, dit la femme avec un triste regard. Quel régal ceci aurait été pour lui !

On doit dire, à la vérité, qu'il fut mangé plus de chats que de chiens et qu'après le siège ils furent rares ceux qui restèrent dans la ville. Parés de papier et de rubans, les chats parisiens étaient vendus sous le nom de « lapins de gouttière ».

Rôti et assaisonné avec des pistaches, des noisettes, des olives, des cornichons et des piments, ils constituaient un plat d'une délicatesse extrême.

Voici une liste des mets de choix : terrine de poulet 16 fr., de lapin 13 fr.; un poulet 26 fr.; un lapin 26 fr.; un dindon 60 fr. ; une oie 45 fr. ; un chou-fleur 3 fr. ; un chou vert 4 fr. ; le chien 2 fr. la livre ; un chat écorché 5 fr. ; un rat 1 fr. ; un gros rat d'égout 1 fr. 50 ; on mangea presque tous les animaux du Jardin d'Acclimatation qui se vendaient en moyenne 7 francs la livre, mais la livre de kangourou valait 12 francs.

Un correspondant qui était à ce moment à Paris écrivait :

Hier, j'ai dîné avec un confrère d'un journal de Londres ; il avait réussi à se procurer un gros morceau de mouflon animal qu'on ne trouve, je crois, qu'en Corse. Il m'en offrit ; ce n'était pas absolument mauvais, mais je n'en ferai certainement pas mon menu ordinaire si j'allais là-bas. Ce matin, nous avons eu un salmis de rat. Excellent ; cela tenait de la grenouille et du lapin. Je me rappelle qu'en Egypte, j'éprouvais quelque répugnance à voir les indigènes manger du rat. Plus il vieillit, plus il devient passable. Si jamais je retourne en Afrique, je ne bouderais pas sur le plat national.

Pendant le siège de Londonderry, on a vendu des rats 7 schellings (8 fr. 75 pièce). Si le blocus se prolonge de quelques semaines, tout ce qu'on pourra se permettre avec des moyens modestes, ce sera par hasard quelque souris.

J'étais curieux de savoir si sur la carte du restaurant, le rat serait appelé rat. Je lus : salmis de gibier.

Il y avait un marché de rats place de l'Hôtel-de-Ville, juste sous le nez de l'autorité. Les approvisionnements se renouvelaient sans interruption.

Les preneurs de rats avaient accès dans les égouts et se servaient comme appât de glucose dont ces rongeurs sont très friands. D'ailleurs le rat n'était pas une nouveauté comme aliment en France. De même qu'on élève des escargots dans les vignes de Bourgogne pour l'alimentation, de même, dans les chais du Bordelais, infestés par les rats, on leur donne la chasse pour les vendre aux restaurants. On en fait grand cas, surtout quand ils sont ivres de vin.

Le 27 décembre, le prix des chats monta jusqu'à 8 francs, et un ours du Jardin des Plantes fut vendu 200 francs. Un paon rapporta 29 francs, et la portion de sauté aux racines était marquée 5 francs sur la carte du jour.

M. Bonvalet, maire du III^e arrondissement, a conservé le menu suivant d'un dîner servi chez Peters :

*MENU.*

*Beurre, Celeri, Sardines, Olives.*
*Potage de Sagou au vin de Bordeaux.*
*Saumon à la Berzelius.*
*Escalope d'Eléphant, sauce échalote.*
*Ours à la Sauce Toussenel,*
*Salade de Légumes à la Raspail.*
*Pommes. Poires. Biscuits.*

Un autre dîneur écrit :

Hier, j'ai eu une tranche de Pollux à dîner. Pollux et son frère Castor sont les deux éléphants du Jardin des Plantes que l'on a tués. Pollux était dur, coriacé et huileux ; je ne recommanderai à personne de manger de l'éléphant tant qu'on peut se procurer du bœuf et du mouton. Les bons morceaux de Castor et Pollux ont été vendus 45 francs le 1/2 kilo. Les autres morceaux de ces deux intéressants jumeaux se cotaient 10 francs la livre.

Le 2 janvier, les restaurants achetaient l'éléphant à 30 fr. le kilo et l'un des patrons dit à ce sujet : « Ce jour-là je vendis pour 600 francs d'éléphant ».

Le 7 janvier, les rats se payent jusqu'à 2 francs pièce, et le cuisinier ajoute cette remarque : « Mes amis qui reviennent des forts me disent : Nous ne sommes pas en nombre. Le commerce commence à dire : Nous serons forcés de capituler ! »

Les prix des restaurants sont presque les mêmes dans tout Paris, avec des différences pour ceux qui sont très fréquentés. A la fin de novembre, chez Véfour, au Palais-Royal, une tranche de pâté de gibier (on ne dit pas de quel gibier, mais on s'en doute) vaut 2 francs, et une petite saucisse truffée 1 franc pièce. Aux *Trois Frères Provençaux*, on sert des saucisses de bœuf (?) à 4 francs la livre.

Chez Catelain, un plat raisonnable de prétendu bœuf à la mode et de foie de poulet est marqué 2 francs.

Ailleurs, par exemple au restaurant bon marché de la rue Grange-Batelière, un poulet maigre, rôti, coûte 60 fr. ; un filet, dit de bœuf, 2 francs la portion.

Potel et Chabot vendent des conserves de prétendu bœuf à 14, 20 et 25 francs la boîte.

Au Palais-Royal on vend de l'âne rôti à 12 francs la livre, des puddings noirs à 2 francs pièce ; une petite tête de veau ne se donne pas au-dessous de 25 francs ; un demi-litre de lait ne s'obtient qu'à 1 franc ; le beurre frais est à 25 francs la livre, mais il est extrêmement rare, et le marchand n'en expose qu'une motte à la fois sur un plateau tournant qui excite l'admiration et la convoitise d'une foule ininterrompue de badauds.

Chez Duval, les habitués ont droit, par protection, à un tout petit plat de ce qu'on appelle de la viande.

Au faubourg Saint-Honoré, un boucher met à l'étalage les carcasses de deux loups dépouillés. Un troupeau d'antilopes du Jardin d'acclimatation atteint un prix inouï. Il en est de même de certains rats d'eau, de certains chats domestiques. On a offert 100 francs d'un petit chien bien gras.

Toussenel écrit : « J'ai connu des personnes qui, durant le siège, ont fait des fortunes énormes en usurpant (*sic*) le peuple ».

Le 13 janvier, il écrit :

*On nous vendit de la salade de laitue cinquante francs ; chaque salade avait huit feuilles. Elle provenait des jardins maraîchers en dedans des fortifications. Le jour suivant : les pommes de terre*

*cinquante francs le décalitre; les pigeons toujours le même prix, de dix à douze francs. Les fruits deviennent rares ; beaucoup de marchands de vin manquent de liquide ; les épiciers n'ont plus de sel.*

Le 18 janvier, Toussenel fait une trouvaille :

*Nous découvrîmes des bêtes à cornes dans un couvent. La Supérieure nous vendit un bœuf, d'une qualité extra ; les côtes avaient cinq centimètres de graisse.*

Et le lendemain :

*Un homme vint nous offrir deux lapins. Cet homme était un incurable de la rue de Serre. Je le fis entrer pour examiner la marchandise. C'est là qu'il me dit : Je ne vous apporte pas deux lapins, mais deux beaux chats ! — Combien en voulez-vous ? — Sept francs la pièce. La chose fut acceptée.*

Le chef est ingénieux :

*Nous achetâmes un bouc, trois francs le kilo. Jamais l'art culinaire ne réussira à faire de la viande de bouc un mets potable. J'ai employé les acides oxalique, tartorique, métrique* (sic), *sulfurique, étendu d'eau ; il m'a été impossible de faire disparaître l'odeur.*

Le 22 janvier, véritable cri du cœur :

*Le pain manque depuis longtemps ; le Sénat est à l'étranger, la noblesse de Napoléon III est à Londres ! L'ouvrier patiente jusqu'au bout !*

Six jours après, clôture du Journal des Menus :

*Le 28 janvier un armistice est conclu à Versailles entre M. Jules Favre et M. Bismarck. Le Siége de Paris avait duré 135 jours. Je termine ici les menus du siège. J'aurais pu multiplier et donner en parallèle les déjeuners. Les lignes établies, la marée se vendit au prix de l'or. Le siége était fini ; le peuple avait du pain !*

P.-S. — Tous les restaurateurs du siège sont loin d'avoir fait fortune. On m'assure que l'un d'eux, M. Peters, qui avait toute la clientèle riche, est mort à l'hôpital dans le plus grand dénûment à quatre-vingt-quatre ans.

Frank Schloesser.

# Le Cénacle de Sainte-Beuve

> « En avançant dans la vie, bien souvent, lorsqu'on paraît bonhomme, on est faux, et lorsqu'on paraît caustique, on est bon. »
> (*Les Cahiers de Sainte-Beuve.*)

## I

CHAMPFLEURY. — LE DOCTEUR VEYNE. — MON ENTRÉE CHEZ SAINTE-BEUVE.

*Cénacle !* pourquoi *Cénacle ?*

En 1868, paraissait un joli petit livre, qui plut à Sainte-Beuve, *la Salle à manger du docteur Véron* (1), dont le titre détermina le choix qu'on a fait de celui-ci, *Cénacle* ne voulant pas dire autre chose que salle à manger. Sainte-Beuve lui a conservé son sens mystique dans la pièce de vers de *Joseph Delorme* où il a chanté *le Cénacle* romantique. Je m'en appliquerai l'avant-dernière strophe à moi-même, ayant, pendant huit ans, eu la primeur du pain de l'esprit, qui tombait de la table de travail du maître, à chacune de ses dictées :

Le dernier, le plus humble en ces banquets sublimes,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

S'il survit, seul assis parmi ces places vides,
Lisant des jeunes gens les questions avides
Dans leurs yeux ingénus,
Et des siens essuyant une larme qui nage,
Il dira tout ému des pensers du jeune âge :
« Je les ai bien connus ;

Ils étaient grands et bons... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je le dirai surtout de Sainte-Beuve, et je le redirai de quelques autres, à mesure que leurs noms me reviendront. Il faut aller chercher mes souvenirs au fond de moi-même, et j'en ai déjà beaucoup éparpillé, sans compter la fraîcheur des impressions qui ne se retrouve plus, à trente-neuf ans de distance, après la septantaine. L'arbre a passé fleur, et les fruits sont secs.

(1) Par Joseph d'ORÇAY, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul.

Il est temps que j'entre en scène... ou en *cène*, puisque, aussi bien, *Cénacle* il y a.

Il n'est peut-être pas sans intérêt que je répète ici, aussi brièvement que possible (puisque il ne s'agit que de me présenter au lecteur et de me faire connaître), comment je devins le dernier secrétaire de Sainte-Beuve.

Le dernier secrétaire de Sainte-Beuve était un repris de justice, je le dis sans honte :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

J'étais un suspect de 1858. A la suite de l'attentat d'Orsini, j'avais été arrêté dans ma ville natale (Montpellier), et fait quatre mois de prison, dont trois de condamnation en police correctionnelle. Cest au sortir de cette aventure de jeunesse que je partis pour Paris, un soir, sans crier gare... ni prévenir le préfet de l'Hérault, M. Gavini, qui m'avait fait subir mon premier interrogatoire, au lendemain de mon arrestation.

J'avais vingt-deux ans; Champfleury, sur le chemin de qui je me trouvai, me recueillit, me mêla à sa vie, m'initia à l'art et à la littérature. Baudelaire et Wagner m'étaient devenus familiers en quelques mois ; je rencontrais le poète des *Fleurs du mal* chez Champfleury ; — je vis une fois en face le grand compositeur allemand chez lui, et je lui parlai, ce qui mérite bien aujourd'hui d'être noté, à la date ancienne dont il s'agit. Je fis campagne, en 1861, à côté de Champfleury, aux représentations tumultueuses de *Tannhauser*, à l'Opéra de la rue Le Peletier : nous acclamions la musique de l'avenir ; j'étale mes chevrons qui font de moi un wagnérien de la veille, et je n'en ai pas démordu.

Un après-midi de dimanche, fin août ou septembre 1861, nous allions, Champfleury et moi, faire notre tournée hebdomadaire à l'hôtel des commissaires-priseurs, — bien que ce ne fût pas encore la saison, mais nous y montions par habitude, et pour n'en rien perdre, — quand le docteur Veyne entra. La belle physionomie du docteur Veyne est restée dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu. Il faisait essentiellement partie du Cénacle de Sainte-Beuve, qui le consultait en tout, pour toutes les affaires de sa maison. C'était son ministre de l'intérieur. Il était à la fois le médecin, l'ami, le conseiller, le

pourvoyeur de femmes de charge et de secrétaires. Sainte-Beuve avait la plus grande confiance dans son coup d'œil hippocratique. Sa belle prestance, sa tenue répondaient bien à celles que Rabelais exige du médecin auprès du malade. Ni sombre, ni renfrogné, ni repoussant en quoi que ce soit. Le docteur Veyne était plutôt optimiste et souriait toujours. Son approche, sa présence ramenaient la joie et chassaient les préoccupations mélancoliques ou soucieuses. Il n'y avait pas de bonne petite fête sans lui chez Sainte-Beuve. Il rayonnait, parmi les autres convives. « M. Veyne éclaire la table », disait un soir une petite bonne qui servait. L'accent provençal s'alliait en lui à la finesse italienne. Il était de Gigondas, où Pontmartin a placé ses malencontreux *Jeudis de Madame Charbonneau*. Le critique grincheux a calomnié l'esprit provençal. Le docteur Veyne tenait peut-être aussi du Comtat-Venaissin sa belle tête à la Bonaparte, qui faisait illusion, au point qu'un vieux soldat de Corrèze s'y méprit. Ayant surpris dans la malle de sa fille, de retour au pays, le portrait du futur docteur, encore étudiant et interne des hôpitaux, le père courroucé demanda des explications. « Comment ! tu ne reconnais pas ton dieu ?... » répondit celle qui fut plus tard M^me^ Veyne. De longs cheveux plats, devenus blancs de bonne heure, qui retombaient sur le visage, et que la main du docteur repoussait sans cesse, encadraient cette belle tête et complétaient la ressemblance avec un premier Consul, qui aurait eu le temps de blanchir. Mais le docteur Veyne n'était bonapartiste à aucun degré, ni pour l'ancien ni pour l'autre. Républicain irréductible, il refusa constamment les emplois compatibles avec sa profession, que Sainte-Beuve cherchait à lui procurer, tel que celui de médecin de l'École normale supérieure. Très lié en même temps avec Raspail et M^me^ Desbordes-Valmore, il ne démentit aucune de ses amitiés, et se mettait en quatre pour toutes. Sainte-Beuve a fait une place en vedette à son nom, et rendu un témoignage public à son désintéressement et à son humanité, dans ses articles du *Temps* de 1869 sur *Madame Valmore* (1).

Champfleury lui a dédié *Les Amoureux de Sainte-Périne*. Ils avaient également beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, et

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XII.

c'est chez Champfleury que je m'étais trouvé quelquefois à dîner à côté du docteur Veyne. On y mangeait dans la faïence de la Révolution, dont les doux et gais reflets tapissaient toute la salle à manger jusqu'au plafond ; mais je ne me doutais pas que j'étais l'objet de la visite du docteur Veyne, au moment où nous allions sortir un après-midi de dimanche d'été ou déjà d'automne de 1861. Il avait des vues sur moi, et venait consulter Champfleury à mon sujet. Sainte-Beuve, en ce moment-là, était à la veille de rentrer au *Constitutionnel*, après quatre ans de jachère passés à l'Ecole normale, où il était maître de conférences. Il avait besoin d'un nouveau secrétaire, celui qu'il avait alors, Pons, mon prédécesseur immédiat, l'auteur d'un livre qui fit quelque bruit plus tard, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, allant le quitter pour retourner chez son père, à Digne, où l'attendait une chaire d'histoire au collège de sa ville natale. Le docteur Veyne avait songé à moi pour remplacer Pons auprès de Sainte-Beuve. La consultation dura un quart d'heure dans une chambre voisine; je n'étais nullement dans le secret, quand ils rentrèrent tous les deux. Champfleury me mit au courant de la question, puis il me dit : « J'aurais été heureux à votre âge d'une telle aubaine, acceptez... » Je remerciai le docteur Veyne, et il fut convenu qu'une lettre de Sainte-Beuve nous avertirait du jour où Champfleury pourrait venir me présenter à lui.

La lettre arriva, en effet, un peu après la publication dans *le Constitutionnel* du premier article, qui a ouvert depuis la série des *Nouveaux Lundis*, — *Questions d'art et de morale*, par M. Victor de Laprade (16 septembre 1861). — C'était un nerveux coup de fouet lancé au faux idéal. Il fit beaucoup crier dans le clan doctrinaire. Sainte-Beuve s'y défendait modérément, et en ces termes, d'être... *réaliste :*

« ... Mais c'est qu'il est pour l'idéal, M. de Laprade ! et vous (*c'est de lui-même qu'il s'agissait*), on vous le dit depuis longtemps déjà, vous êtes un... *quoi donc ?*... vous êtes un *réaliste*. (Les Français, ajoutait-il entre parenthèses, ont toujours eu de ces sobriquets commodes à chaque mode nouvelle, et que chacun répète comme une injure en se signant.) »

Tout l'article est imprégné de cet esprit et de ce bon sens. Il porta, car Sainte-Beuve en reçut force injures. C'était un

bon début pour la reprise des *Causeries du Lundi :* elles s'annonçaient plus dégagées et comme rajeunies. Sainte-Beuve aimait à rappeler quelquefois que la comtesse Mortier l'avait traité de *réaliste*.

Il se donnait volontiers campos le lundi, jour où l'article paraissait, et il nous fixa un rendez-vous ce jour-là à midi et demi, car il passait encore sa matinée à prendre des notes, à dicter des lettres, à répondre à celles de la semaine précédente, qui attendaient entre la pendule et la glace de la cheminée, et à se faire faire des lectures en vue de l'article en train. Il était toujours « *en article* », comme il l'écrivait un jour à la vicomtesse de Calonne (1). Nous le trouvâmes plein de vivacité, préparant son prochain *Lundi* sur la *Correspondance* de Lamennais (23 septembre 1861), — celui où il a raconté comment il fut chargé par Lamennais de publier en 1834 les *Paroles d'un croyant*. — Il nous jeta tout de suite au beau milieu, au cœur même de son travail. « J'ai vu se former une religion sous cloche, nous disait-il ; je sais comment on fonde une religion : j'étais à Ménilmontant, j'ai vu de près le saint-simonisme... » Ce disant, il pétrissait sa calotte, à laquelle il donnait toutes les inflexions de sa pensée, puis il la rejetait sur sa table parmi les volumes de l'*Abrégé historique de l'Histoire de France*, du président Hénault, qu'il avait toujours devant lui à la portée de sa main. Il y avait souvent recours pour vérifier des dates, certains faits historiques.

Son accueil fut aimable et souriant, — tout le contraire de ce qu'on m'avait dit, — et sa légendaire laideur ne m'apparut point sous l'aspect guilleret où il se présentait à nous. C'était la seconde fois que je le voyais, l'ayant aperçu, quelques mois avant, à l'enterrement de Murger, au cimetière Montmartre, écoutant les discours. Champfleury me le montra : « Sainte-Beuve, » me dit-il; et à vrai dire, en entrant dans cette maison, — sa maisonnée, comme il l'appelait, — il me semblait reconnaître les aîtres, après tout ce que j'en avais entendu dire chez Champfleury, un soir, par Baudelaire, qui aimait beaucoup Sainte-Beuve. — On lui attribue même cette expression : « Sainte-Beuve est mon vice », — son autre vice était Dela-

(1) Lettre du 22 juin 1856, publiée par M. Jules COUET dans la *Correspondance historique et archéologique*, de mai-juin 1908.

croix. — On pouvait communier avec Baudelaire sous ces deux espèces.

Quand je veux retrouver mon Sainte-Beuve de ce temps-là, je me reporte à la photographie que fit de lui le premier mari de Mme de Solms au chalet d'Aix-les-Bains, où la cousine de l'empereur s'était réfugiée pendant son bannissement, auquel l'annexion de la Savoie mit un terme. Sainte-Beuve est représenté là, assis, dans un jardin, la fameuse calotte de velours sur la tête, — cette calotte qu'il ne mettait que pour se préserver du rhume. On en a fait un symbole : elle ne servait qu'à protéger sa calvitie, et remplaçait pour lui l'antédiluvienne perruque, qui avait sa raison d'être sur la tête de Louis XIV. Seulement elle était de proportions réduites, et ne couvrait exactement que le sommet pyramidal d'un crâne entièrement dénudé. Il la plaçait un peu en avant, penchée sur le front, qu'il avait très beau, très découvert.

Je ne sais qui lui a trouvé la physionomie poupine, d'autres ont dit bonhomme, un autre écrit bonasse. Elle était surtout attractive ; j'en atteste toutes celles qui l'ont connu, jusques et y compris Mme Hortense Allart, dont mon ami Léon Séché a publié les lettres, rendant un témoignage de l'amour que pouvait inspirer Sainte-Beuve à une femme intelligente et passionnée. Elles sont toutes — même les plus vertueuses — plus juges en fait de beauté masculine que le sexe auquel appartenaient Victor Hugo et Francisque Sarcey, deux Antinoüs qui ont décerné à Sainte-Beuve un brevet de laideur. Dans quel miroir s'étaient-ils donc regardés eux-mêmes ?

L'irrégularité des traits prêtait au jeu de la physionomie, qui devenait très mobile, très expressive, quand il s'animait ; c'était alors comme un clavier, sur lequel résonnaient des notes intérieures, qui le mettaient en mouvement. La voix répondait bien à l'esprit de causerie, qui était en lui ; elle avait le ton doux et agréable : on faisait cercle autour de lui, quand il parlait. Le savant Charles Robin, l'illustre histologiste, me dit même un jour : « Depuis que Sainte-Beuve est malade et qu'il ne vient plus chez la princesse Mathilde, la conversation languit... » On peut les comparer, Renan et lui ; c'étaient deux charmeurs, bien qu'ils n'eussent pas tous deux la même musique dans l'esprit ni dans la voix. Sainte-Beuve y mettait parfois plus de vivacité, ce qui faisait dire, au dîner Magny, que

ses articles *parlés* marquaient davantage que sa causerie imprimée. — Il abaissait le ton, en écrivant, il polissait davantage. Il n'écrivait pas tout à fait comme il parlait, mais il ne voulait pas non plus parler comme un livre. Il me dicta un jour ce précepte que j'ai consigné dans ses *Cahiers* (1) : « Il faut écrire le plus possible comme on parle, et ne pas trop parler comme on écrit. » C'était sa loi, et il s'y conformait sans effort, par une tendance naturelle de son esprit.

La bouche de Sainte-Beuve pouvait paraître *bonasse* au repos. L'observation est de Monselet, qui la relève aussitôt et la complète dans un croquis, pris sur nature, pendant que Sainte-Beuve, dans son cabinet, l'interrogeait sur lui-même et prenait des notes pour l'article qu'il lui consacra dans les *Nouveaux Lundis*, t. X (24 avril 1865). — Echange de bons procédés ! Monselet le rendit à Sainte-Beuve, qu'il voyait pour la première fois chez lui, par cet instantané, qui rejoint pour moi la photographie la plus exacte et la plus fidèle :

« Sainte-Beuve..., sexagénaire, portant juste son âge... L'aspect conique de la tête me déroute entièrement, je ne peux pas m'y habituer... Le visage est d'une femme mûre, à la chair un peu molle ; le nez gros, comme celui de Renan (2) ; la main soignée... Tout le foyer d'intelligence est réfugié dans les yeux et dans la bouche : que d'esprit et même de rêverie dans ces yeux ! d'autres y voient le génie de l'observation et de l'assimilation, c'est possible ; moi j'y découvre l'auteur des *Pensées d'août*... On me dira que j'exagère là son système ; la faute en est à l'atmosphère que je respire en ce moment (3)... La bouche de Sainte-Beuve est aussi très significative; non surveillée et ne surveillant pas, elle pourrait passer pour une bouche ordinaire et bonasse (*nous y arrivons*), mais, dans l'état de causerie, elle contient un monde de fines réticences, qu'elle ne cherche pas à cacher... Alors, et pour peu qu'une certaine surexcitation s'en mêle, c'est Voltaire gras (4). »

La comparaison avec Voltaire s'imposait. Elle est venue plus d'une fois à d'autres, dans ce cabinet tout saturé des choses de l'esprit, et où la pensée littéraire dominait, à l'exclu-

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, Paris, Alphonse Lemerre, 1876.

(2) C'étaient des nez de *curieux*.

(3) Le cabinet même de Sainte-Beuve, je le répète, où Monselet ruminait ses notes.

(4) Charles MONSELET, *Mes Souvenirs littéraires*, Paris, sans date, Librairie illustrée, 7, rue du Croissant.

sion de tout ce qui pouvait la contrarier ou lui nuire. De même que Claude Bernard laissait le spiritualisme et le matérialisme à la porte, en entrant dans son laboratoire, Sainte-Beuve s'arrangeait pour n'apporter dans le sien que sa sérénité d'esprit. Elle lui permettait la liberté la plus large, la plus complète, la moins obstruée, de compréhension nécessaire pour posséder son sujet, s'en rendre maître sans prévention, sans parti pris. Sa méthode naturelle, celle qu'il a formulée dans son article sur *Chateaubriand jugé par un ami intime* (1), consistait surtout et tout d'abord à étudier son sujet en lui-même, et à ne pas lui appliquer un système préconçu, préparé d'avance, et dans lequel le personnage pouvait se trouver gêné, ne pas s'étendre à sa mesure complète. Dans ses Portraits littéraires, Sainte-Beuve s'efforçait d'être La Tour ou Chardin, dont le style est indépendant des sujets qu'ils traitent. Aucun ne se ressemble, et l'on sent dans chacun la manière du maître. Sainte-Beuve avait à pénétrer l'esprit du modèle, et il disait que le critique devait avoir des yeux tout autour de la tête pour tout voir, tout comprendre, tout embrasser. On lui doit d'avoir étendu le domaine littéraire à toutes les connaissances humaines, celles du moins qui ne sont pas de la mathématique pure, et où le chiffre est la langue écrite.

Il tenait beaucoup de l'ancien régime par la politesse. Le premier contact de nos mains fut plutôt un effleurement de trois doigts serrés, qu'il tendit, à la manière des prêtres, qui restent sur la réserve. J'en conclus, par la suite, qu'il ne devait pas être poli de toucher la main, comme cela, tout d'abord. Une fois, il retira la mienne de celle de M^me^ de Solms, que j'étreignais peut-être, à première présentation, avec une effusion toute méridionale. J'avais la poignée de main plébéienne. Je n'étais pas encore fait aux belles manières. J'avais besoin d'être raboté.

Il fit asseoir Champfleury (il est temps que j'y revienne) sur un fauteuil de reps vert, qui en a vu bien d'autres, et dont on aurait pu écrire les Mémoires — comme on a écrit les *Mémoires d'un piano* (celui de Félicien David, sur lequel fut rapportée la *Symphonie du désert*). — Le fauteuil, où Sainte-Beuve invitait tout d'abord ses visiteurs à prendre place, se trouvait entre la cheminée et la table de nuit, — car la même pièce, bien

(1) *Nouveaux lundis*, t. III.

aérée, ensoleillée même, donnant sur un jardin, servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher. Le bureau, couvert de livres et de papiers, — le tout bien ordonné, malgré leur désordre apparent, pour qui n'en connaissait pas l'arrangement, — était formé de deux tables, rapprochées l'une de l'autre, et n'en faisant qu'une, parallèle à la longueur de la pièce. L'une des deux, la plus petite, servait pour le déjeuner de Sainte-Beuve, qu'on lui montait à onze heures, et qui consistait en thé au lait, deux brioches, du pain et du beurre. — Le matin, au lever, il avalait une soucoupe de chocolat. — Pas de papier ni de tenture sur les murs, mais une peinture grisâtre, claire, uniforme, — de bon goût, comme on dit, ni sévère, ni criarde, — rehaussée de filets d'or au plafond et sur tous les pourtours. — C'était le goût du maître, qui n'avait pas besoin, pour écrire, que rien lui tirât l'œil aux murailles. Le penseur se révélait là, et il a fallu les Goncourt pour lui reprocher un jour son élégance et sa simplicité bourgeoises. Pas de bibelots sur les murs. On n'y voyait encore, en 1861, que la réduction en plâtre de son buste par Mathieu-Meusnier qui fait pendant à celui de Daunou, à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer. Plus tard vinrent s'y joindre une épreuve du buste de la princesse Mathilde, par Carpeaux, offerte par l'artiste, et enfin une magnifique aquarelle, don de la princesse Mathilde, et son œuvre, exposée cette année-là au Salon, et consistant en une copie à l'aquarelle du pastel de Chardin, qui fait partie de la Collection Lacaze, au Louvre, et qu'on dit être un portrait de M<sup>me</sup> Lenoir, femme du lieutenant de police.— La princesse Mathilde réclama son œuvre après la mort de Sainte-Beuve, et elle lui fut rendue.

Je fus prié de m'asseoir sur une chaise, entre Sainte-Beuve et Champfleury. C'était celle sur laquelle s'asseyait Sainte-Beuve pour déjeuner à la petite table, quand il quittait son fauteuil de travail, à onze heures.

Ce qui est intraduisible, c'est la bonne grâce et l'amabilité de Sainte-Beuve, disant :

— Alors c'est monsieur qui va me servir de secrétaire ?... Est-ce que vous avez publié quelque chose ?

Champfleury répondit pour moi, non sans une pointe d'ironie, qui perça dans son sourire :

— Monsieur sort de *l'Artiste*, où il faisait des comptes ren-

dus des ventes des tableaux et curiosités à l'hôtel des commissaires-priseurs...

— Je vois que vous aimez la peinture... nous irons en voir..

Et en effet nous visitions tous les ans le Salon ; j'ai amené même Sainte-Beuve chez Chintreuil et chez Courbet. Nous allâmes ensemble, en 1866, voir *la Femme au perroquet*, dont Bonvin disait que c'était du Dubuffe, une concession faite au mauvais goût, qui valut à l'auteur de *l'Enterrement d'Ornans* un retour de tous les amateurs du sujet en art. Nous rencontrâmes au Salon l'abbé Coquereau, l'aumônier de la princesse Mathilde, qui cherchait *la Femme au perroquet*. Nous l'y accompagnâmes. Je servais de guide. Je savais le sujet par cœur. Courbet en avait puisé l'inspiration à Montpellier chez un peintre nommé Magnol, descendant de l'introducteur du magnolia en France, qui avait rapporté d'Italie une toile représentant *l'Amour et Psyché*. Courbet la copia, roula sa copie dans un fourreau en fer battu qu'il fit faire exprès, et ce fut l'idée première de la disposition de la fameuse *Femme au perroquet*, qui fut un regain de gloire pour le maître d'Ornans.

J'anticipe en ce moment sur mes Souvenirs ; mais pendant que je les tiens, pourquoi ne pas les caser et leur faire un sort tout de suite ? Je suis plus maître du présent que de l'avenir, et le passé rétrospectif n'a pas absolument besoin d'être placé à son ordre chronologique, d'autant plus que la plupart de ces noms ont rempli ma vie pendant les huit ans que j'ai passés auprès de Sainte-Beuve, et reviendront nécessairement par la suite.

Je décidai une fois Sainte-Beuve à monter chez Chintreuil, dans son atelier, au sixième étage rue de Seine, à côté du passage du Pont-Neuf. On était bien récompensé de l'ascension, en entrant dans cette Normandie, où l'on ne voyait que pommiers en fleurs, prairies vertes, paysages délicats, saisis aux heures crépusculaires, — ce que Champfleury, dans ses *Souvenirs*, a appelé *Brumes et Rosées*, — et qui coûtèrent la vie au peintre lakiste, de complexion plus délicate encore que les œuvres qu'il dérobait à la nature.

Une autre fois j'accompagnai Sainte-Beuve chez Chenavard, qui l'avait invité à venir voir son tableau de la *Confusion des Religions*, exposé dans un atelier de la rue Vavin. Sainte-Beuve admira beaucoup la *Vénus* qui se détachait à part dans

un relief vigoureux et puissant, — ce qui fit dire à Chenavard : « Quel homme ! toujours le même ! »

Je n'ai pas épuisé nos incursions sur le terrain pictural ; il eût été dommage de perdre ces deux-là, faute de me rappeler à quelle circonstance ou à quelle heure précise les rattacher au cours de ces souvenirs, qui se présentent à bâtons rompus, et j'en reviens à ma première entrevue chez Sainte-Beuve, qui fut pour mon avenir tout à fait décisive : elle fit de moi son dernier secrétaire et celui qu'on n'a pas cessé d'appeler « le secrétaire de Sainte-Beuve. » J''ai eu pourtant des prédécesseurs que j'honore, que j'estime : Sainte-Beuve a rendu justice, dans son article des *Nouveaux Lundis*, t. IV, à chacun d'eux, dont je clos la liste. Auguste Lacaussade, Octave Lacroix, Jules Levallois, se sont tous fait une place à part dans les Lettres ; Levallois est peut-être celui qui fit le plus d'honneur à Sainte-Beuve par sa plume de critique, qu'il tint longtemps dans *l'Opinion nationale*. Il contrecarrait souvent Sainte-Beuve par ses idées spiritualistes, mais Sainte-Beuve provoquait la discussion. Cela l'avertissait, et ne lui déplaisait pas. En dernier lieu, je remplaçai Pons ; Sainte-Beuve ne pouvait prévoir qu'il avait auprès de lui un biographe dont il n'est pas juste de dire qu'il a trahi son maître, — car il n'a raconté que des choses sues et connues de tout le monde en leur temps, — mais dont les indiscrétions, à la barbe de quelques intéressés de haute marque, ont été brutales et prématurées. Ce qui m'a remis de sang-froid à l'égard de l'auteur de *Sainte-Beuve et ses inconnues*, — après avoir eu à me défendre de lui et à m'en garer, car on m'attribuait son livre, — c'est une conversation à son sujet que j'eus avec un vieil ami de Sainte-Beuve, l'historien Chantelauze, qui a collaboré à l'édition définitive de *Port-Royal*, par un mémoire sur le cardinal de Retz. Il m'exprimait toute son indignation et celle du faubourg Saint-Germain : « J'en pâtis plus que personne, lui dis-je, puisqu'on m'accuse d'avoir pris un pseudonyme pour écrire ce livre. Je ne suis que le successeur de Pons comme secrétaire de Sainte-Beuve ; mais on ne connaît, paraît-il, ou l'on ne veut connaître que moi dans le noble faubourg, malgré la différence de nom, d'esprit et de ton ; M. Marmier me l'a déclaré, tout en me demandant tout d'abord pourquoi j'avais écrit ce livre ; puis il a ajouté, après réponse et expli-

cation de ma part : « Cela ne nous a rien appris de nouveau, nous savions tout cela du temps de Louis-Philippe. »

Au *Rappel*, on n'est pas mieux informé qu'au faubourg ; Meurice et Vacquerie veulent absolument que le livre soit de moi, et ils ne me le pardonnent pas à cause de M^me^ H... » « Eh ! je ne me f... pas mal de M^me^ H... ! s'écria Chantelauze ; mais c'est de M^me^ d'Arb... qu'il s'agit... » — Oh ! oh ! pensai-je, puisque chaque coterie a son *Adèle*, je n'ai pas plus besoin de prendre parti pour l'une que pour l'autre, moi qui ne suis pour rien dans tout ce bruit, dont on me fait porter la peine.

Champfleury et moi, nous prîmes congé de Sainte-Beuve, en emportant la promesse qu'il m'écrirait bientôt. Il me fit assister, en effet, Pons ne devant le quitter qu'à la fin du mois, à une répétition de ce que je devais faire, lire à haute voix, écrire sous la dictée, le contrecarrer au besoin, comme faisait Levallois : « Lisez-moi en ennemi, disait-il ; c'est ce que je demande toujours à mes secrétaires... » Et Pons, à ce que je pus en juger, à une première et unique audition, ne s'en privait pas. Il le chicanait sur des questions secondaires de style ou de correction ; il était professeur, et allait devenir régent de collège.

Sainte-Beuve ne dédaignait pas certains tours de plume qui pouvaient paraître de la négligence ; le poète survivait en lui, et surtout le poète des Sonnets, qui empruntait ses liaisons à l'italien, si riche en petites locutions ne signifiant rien par elles-mêmes, mais formant autant de chevilles, utiles à donner de la force à la forme et à la pensée. Elles en sont comme les *ut* dièze. Mais il avait grand souci du style, et quand nous corrigions des épreuves, il me faisait noter à part tous les mots qui lui paraissaient impropres ou douteux. Nous montions ensuite, ma liste à la main, à l'étage supérieur, où il vérifiait à l'aise, sur appel que je lui en faisais, dans un *Bescherelle*, très riche en citations, qu'il tenait des éditeurs des *Causeries du Lundi*, MM. Garnier frères. Cet exemplaire, usé par les années et de longs états de service, existe encore et me sert toujours.

Il ne remettait jamais au lendemain le soin d'une vérification, quand il pouvait la faire immédiatement chez lui, sur place, sans avoir recours à la Bibliothèque. Quelquefois, le soir, après dîner, nous montions au deuxième étage, où la

plupart de ses livres étaient rangés sur des rayons, ou enfermés dans des armoires, dont lui seul avait les clés. Je lui tenais le bougeoir, pendant qu'il faisait sa recherche. Il rappelait que Halévy, l'auteur de la *Juive*, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, sur lequel il a écrit un si joli article, ne tenait pas plus en place que lui, quand il s'agissait d'éclairer un point douteux : « Il faisait remuer sa bibliothèque, il allait chercher lui-même ; il y mettait une impatience à impatienter les autres : il fallait que le problème fût résolu. Quelquefois on n'y pensait plus, et il reparaissait triomphant avec le mot de l'énigme... (1) » — « Allons, disait Saint-Beuve, ne soyons pas paresseux, faisons comme Halévy. » Nous quittions la table avant qu'elle ne fût entièrement desservie, et nous allions chercher nous-mêmes, moi l'éclairant.

Les amis attendaient en bas, dans la salle à manger.

Je ne pris possession de mon poste, après le départ de Pons, qu'au mois d'octobre 1861, lorsque Sainte-Beuve achevait ses articles sur Veuillot, dont le journal venait d'être supprimé : « ...Ce n'est point parce que M. Veuillot est hors de la lice, commençait par dire Sainte-Beuve, que je crois devoir en profiter. D'ailleurs, des écrivains comme lui ne sont jamais désarmés. Mais il y a un peu de silence autour de lui, et ce silence est favorable à l'étude que je désire faire de ses œuvres et de son talent. » Il le fit impartialement et, l'on peut dire, en toute équité. Ses deux articles sont là pour en témoigner. Nadar, qui fut très lié avec Veuillot, m'a souvent cité un de ses mots sur Sainte-Beuve, dans une lettre de la Correspondance de l'écrivain catholique, presque aussi nombreuse que celle de Proudhon. Les termes en sont curieux, et dignes... de Veuillot, moins poissard que d'habitude. Voici sa façon de faire l'éloge de Sainte-Beuve : « (Plombières, 8 octobre 1869)... Je lis Sainte-Beuve, ce coquin-là est bien mauvais, mais il a bien du talent. De tous les gens de lettres, qui ont paru depuis 1830, je ne sais pas si ce n'est pas le plus fort ; un de ces jours je le louerai terriblement, et il sera bien étonné .» Il est dommage qu'il ne l'ait pas fait : il aurait rendu à Sainte-Beuve la monnaie de ses articles.

(*A suivre.*) JULES TROUBAT.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. II (14 avril 1862).

# La Politique Secrète des Jésuites et les Monita Secreta

## I

Parmi les nombreuses accusations dont la Compagnie de Jésus a été l'objet, une des plus graves et des plus fréquemment répétées a été celle d'être un gouvernement occulte, d'avoir constamment enveloppé de mystère, non seulement pour le monde, mais pour l'ensemble des membres de l'Ordre lui-même, les actes de sa politique et les mobiles de ces actes, et d'avoir eu, à côté de ses règles et de ses lois connues et avouées, des règles secrètes, dont les chefs réservaient la connaissance à leurs affidés les plus sûrs et qui contiennent la pensée intime et l'esprit même de la Société. Parmi ces règles secrètes, les plus célèbres sont celles qui furent publiées en 1614 sous le titre de : *Monita privata Societatis Jesu*, et qui sont universellement connues sous celui de *Monita Secreta*.

M. Hermann Müller, dans son livre sur *les Origines de la Compagnie de Jésus* (Paris 1898), où il a soutenu avec ingéniosité la thèse paradoxale qu'Ignace de Loyola aurait calqué son Institut sur les confréries musulmanes, ne met pas un instant en doute que ce gouvernement occulte, ces règles secrètes ne soient un emprunt fait à ces confréries, qui exigent en effet le secret de leurs adeptes vis-à-vis des gens du dehors, et aussi entre eux, en ce sens qu'ils ne sont instruits des règles de leur ordre qu'au fur et à mesure de leur initiation.

Pour appuyer cette manière de voir, Hermann Müller prétend que les Jésuites ne livrèrent que malgré eux les deux volumes de l'*Institutum Societatis Jesu*, imprimés pour leur propre usage à Prague en 1757, et qu'ils avaient montré une extrême répugnance à livrer leurs Constitutions à l'impression. Il y a là une énorme exagération, pour ne pas dire une erreur manifeste. Les Constitutions furent imprimées à Rome dès 1558-59 ; réimprimées deux fois en 1570, de nouveau en 1577 ; deux éditions furent données en 1583, trois en 1606. Ce qui est vrai, c'est que ces éditions n'étaient pas mises en vente et étaient réservées aux membres de l'Ordre. Ce n'est qu'en 1635 que Meursius mit en vente à Anvers une édition du *Corpus Institutorum societatis Jesu*, et, dès ce

moment, on peut dire que les Constitutions avaient reçu une réelle publicité. Ce ne fut toutefois qu'au XVIIIe siècle qu'elles se trouvèrent largement répandues avec les rééditions du Corpus de Meursius à Anvers en 1702, à Prague en 1705, puis en 1757. Une dernière édition fut donnée en 1773-1774 au moment de la suppression officielle de l'Ordre.

Les Jésuites, cela est certain, ont, dès le début, affecté d'avoir dans l'Eglise et parmi les ordres religieux, une situation à part et privilégiée, qui leur permettait de dire qu'ils ne faisaient partie ni du clergé séculier, ni du clergé régulier, qu'ils n'étaient ni des prêtres ni des moines, mais des membres de la Société de Jésus, et ils ne dédaignaient pas, pour accroître leur prestige, de s'entourer d'un certain mystère. Ils ont vu dans ce mystère, qui n'existe pas seulement pour le dehors, mais aussi, dans une certaine mesure, vis-à-vis de leurs propres membres, un moyen d'accroître l'idée qu'on se faisait d'eux et par suite leur puissance, et dans le sein de l'Ordre, le désir pour les novices d'être initiés de plus en plus à tous les détails de son organisation. Il est dit, au chapitre premier des *Déclarations*, qu'il ne faut pas communiquer aux novices l'ensemble des Constitutions, mais un résumé de celles qui les intéressent. Au dernier paragraphe de la Xe partie des *Constitutions*, il est dit aussi que chaque membre doit connaître la partie des Constitutions qui le concerne. Au chapitre 38 des *Regulae Communes*, nous lisons que les Constitutions ne doivent être communiquées aux gens du dehors que sur l'ordre exprès des supérieurs. Quand on étudie aujourd'hui l'ensemble des documents qui forment ce qu'on appelle l'*Institutum Societatis Jesu*, c'est-à-dire, avec les *Exercices spirituels* et la *Ratio Studiorum*, les *Constitutions* de saint Ignace et les *Déclarations* de Lainez, l'*Examen général* et les *Règles communes* et *particulières*, puis les décrets des XVIII *Congrégations générales* et les *Ordonnances* des Préposés généraux (1), enfin les *Privilèges apostoliques*, on a peine à concevoir pourquoi on a tenu à ne pas répandre largement la connaissance de documents dont la Société ne pouvait que s'enorgueillir. Peut-être y était-elle poussée, non seulement par le sentiment que j'indiquais tout à l'heure, mais aussi par le désir de ne pas livrer à la discussion publique des

(1) Remarquons en passant que beaucoup de ceux qui ont écrit sur les Jésuites ont affecté de voir dans le titre de *Général* donné à leur chef une signification militaire. Le vrai titre est *Praepositus generalis*, comme celui d'autres chefs d'ordre. Général est une abréviation, qui ne comporte aucun sens guerrier.

actes qui attestaient leur situation exceptionnelle, et qui pouvaient accroître les jalousies et les malveillances dont ils étaient l'objet.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, on se plaint de ne pouvoir connaître les Constitutions. Paolo Sarpi, dans une lettre à Leschasserius, du 14 août 1612, raconte qu'il lui a été impossible de se procurer l'édition de 1606, imprimée par le Collège Romain. En 1621, quand le Parlement d'Aix demanda aux Jésuites leurs Constitutions, ils en refusèrent la communication. C'est que les Jésuites, forts de privilèges pontificaux qui les soustrayaient à toute juridiction autre que celle du Saint-Siège, mettaient leur point d'honneur à ne permettre à aucune autorité, soit laïque, soit ecclésiastique, de s'immiscer dans le gouvernement de leur Société et de se faire juge de leurs statuts. Les Papes, en effet, de Paul III à Grégoire XIV, c'est-à-dire de 1540 à 1591, avaient accordé aux Jésuites des droits illimités en matière de prédication, de confession, d'absolution, de dispense des obligations religieuses auxquelles étaient astreints les membres des autres ordres, d'exemptions de toute redevance pécuniaire ou de toute juridiction temporelle ou spirituelle, d'enseignement, d'indépendance à l'égard des puissances temporelles, et même à l'égard des puissances spirituelles, puisque les Jésuites pouvaient soustraire leurs ouailles à l'autorité épiscopale et au devoir paroissial et créer des confréries particulières de nobles, magistrats, étudiants, soldats, qui formaient comme des paroisses spéciales. Ces pouvoirs illimités étaient concentrés entre les mains du Général. Le Saint-Siège avait approuvé, en 1540, les constitutions d'Ignace et, en 1558, celles présentées par Lainez, accompagnées des Déclarations. Mais une bulle de Paul III, en 1543, et une autre de Grégoire XIII, en 1584, permettaient au Général et aux prêtres de la Société choisis par lui de faire tous les statuts et constitutions qu'ils jugeraient bon, et de les changer, corriger, modérer, réformer. Grégoire XIV mit le comble à cette situation privilégiée par la Bulle du 28 juin 1591, qui acheva de placer les Jésuites au-dessus de tous et de tout dans l'Église. Il affirmait la nature purement monarchique du gouvernement de la Société « *monarchicam et in definitionibus unius superioris arbitrio contentam* ». Il confirmait toutes les constitutions, statuts, décrets, privilèges, immunités antérieures, remettait au Général seul toutes les nominations, promotions et renvois, comme toute juridiction. En outre il menaçait d'excommunication tous ceux, séculiers ou réguliers, laïques ou ecclésiastiques, qui se permettraient d'attaquer la Société, de l'altérer et de chercher à en modifier les statuts. Gré-

goire XIV interdisait aux Jésuites eux-mêmes de demander des privilèges contraires aux statuts et annulait d'avance ceux qu'ils pourraient obtenir du Saint-Siège ou de ses légats. Il autorisait le Général à rétablir les privilèges de la Société, même s'ils avaient été limités par des décrets pontificaux et à rappeler de sa propre autorité les Jésuites envoyés en mission par le Pape.

Ce formidable pouvoir du Général qui paraissait faire de la Société de Jésus comme une Église dans l'Église, n'était pas, comme on le dit souvent, un pouvoir sans contrôle, puisque le général avait à côté de lui un *Admoniteur* et quatre *Assistants*, nommés par la Congrégation générale qui était chargée d'élire le Général, et que ces assistants peuvent, si le Général manque à ses devoirs, provoquer la réunion d'une assemblée chargée de le juger. Le gouvernement de la Société n'en était pas moins une monarchie, une monarchie absolue et très fortement centralisée, qui n'était pas tenue de faire connaître aux membres de la Société les raisons de ses décisions ni ses décisions elles-mêmes. Aussi ne peut-on pas s'étonner que des membres mêmes de la Société, animés d'un esprit d'indépendance, comme certains Jésuites espagnols, aient, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, cherché à tempérer le pouvoir absolu du Général. Le fameux Mariana, qui fut un des meneurs de cette cabale, a, au chapitre X de son écrit sur les *Infirmités de la Société de Jésus*, publié plusieurs années après sa mort, appelé cette monarchie « la fontaine de nos désordres et des mécontentements que nous expérimentons tous les jours. La Monarchie nous jette par terre, non pour être monarchie, mais pour n'être pas bien tempérée. C'est un furieux sanglier qui ravage tout, partout où il passe ».

Un gouvernement, fortement concentré en un aussi petit nombre de mains et qui avait à s'occuper d'affaires si nombreuses et si importantes, était obligé de s'entourer de secret et même de mystère. Le P. Miranda, provincial de Castille, devenu assistant d'Espagne à Rome, écrivait, en 1736 : « Avant d'avoir été à Rome, où j'ai été initié à tous les secrets, j'ignorais ce qu'est notre Société. Le gouvernement intérieur de notre Compagnie est une étude spéciale à laquelle les provinciaux eux-mêmes n'entendent rien. Il faut être revêtu des fonctions que j'exerce pour en avoir même la plus légère teinte. »

II

Ce que disait Miranda s'appliquait aux actes et à l'administration si compliquée de la Société, mais les esprits chagrins et disposés à critiquer ce gouvernement, aussi mystérieux que celui

de Venise, s'imaginaient ou prétendaient qu'il forgeait dans l'ombre des lois secrètes en nombre infini. « Les lois de la Compagnie, dit Mariana au chapitre XIX, sont venues à un nombre si effréné, que non seulement il n'est possible de les garder toutes, mais encore de les savoir... Il n'y a pas seulement des règles et constitutions, mais encore des décrets de congrégations, des Visites et surtout des Ordonnances de Rome sans nombre, où j'assure qu'elles passent les milliers, ce qui est un nombre excessif. » Ce passage de Mariana se réfute par lui-même. Les actes qu'il énumère d'abord sont des documents officiels, nullement mystérieux, que connaissaient tous les Jésuites qui avaient, par leurs fonctions, intérêt à les connaître ; quant aux Ordonnances de Rome, c'étaient des ordres administratifs destinés à répondre à des nécessités particulières ou locales, qui n'avaient aucunement le caractère de lois. Toutefois, les autorités séculières ou ecclésiastiques, irritées de se voir refuser toute juridiction sur la Compagnie, se plaisaient à lancer en toute occasion contre elle cette accusation d'avoir créé toute une législation occulte. L'excellent Jean de Palafox, évêque d'Angelopolis, puis d'Osma, écrivait en 1654, au Pape Innocent X : « Existe-t-il un autre ordre qui garde secrètes ses propres constitutions, dont les privilèges soient soustraits aux regards, les institutions occultes, et qui enveloppe, de je ne sais quel mystère, tout ce qui touche à son gouvernement. Il y a beaucoup de Jésuites, même de profès, qui ignorent les constitutions, les privilèges et les institutions auxquels ils ont adhéré. » Palafox était un saint, mais, comme beaucoup de saints, il n'était ni très judicieux, ni très pondéré, et il avait eu à lutter contre des Jésuites qui eux, n'étaient pas des saints, mais des hommes d'action et qui ne souffraient pas que l'on contrecarrât leurs desseins. Palafox exagérait énormément la portée du système par lequel les Jésuites n'étaient admis que graduellement à la connaissance des lois de la Société. Il n'y a aucune raison de penser, comme le veut M. Hermann Müller, que les Jésuites, en publiant leurs Constitutions, en aient dissimulé une partie, et aient possédé des règles occultes connues des seuls initiés. Un gouvernement monarchique absolu, aussi fortement constitué que celui des Jésuites, n'en avait nul besoin, puisqu'il était légalement investi du pouvoir de prendre toutes les mesures nécessaires au bien de l'Ordre, sans leur donner aucune publicité ni aucune justification. L'immuabilité des constitutions primitives était le fondement même de l'organisation de l'Ordre. Il préférait périr plutôt que d'y toucher. Là se trouve l'explication des mérites, des succès, des conquêtes de la Compagnie, comme

aussi de tous ses défauts et de toutes les attaques qu'elle a suscitées contre elle.

Il y aurait eu une extrême imprudence pour les Jésuites à faire perdre à ces Constitutions leur belle unité et leur parfaite cohésion. Il y aurait eu une imprudence plus grave encore à enseigner, fût-ce à un petit nombre d'initiés, des préceptes en contradiction avec les principes mêmes formulés par saint Ignace.

On trouve, dans la X^e^ partie des Constitutions, les principes généraux « d'après lesquels le bon état du corps de la Société peut être conservé et accru ». On pose tout d'abord le but de la Société, qui est le service du Christ, sa gloire et le salut des âmes ; on rappelle les exercices de dévotion ainsi que les vertus auxquels doivent s'attacher les membres de la Compagnie. Ce fondement posé, Ignace indique les devoirs particuliers de ses disciples, ce qui les distinguera des autres ordres. Il n'est question ni d'un costume spécial ni d'un mode de vie exceptionnel, ni d'exercices particuliers de piété et d'ascétisme. C'est en vivant dans le siècle, en étant des hommes instruits, intelligents, bien portants, que les Jésuites accompliront leur œuvre. La seule abnégation qu'on leur demande, c'est celle de tout avantage personnel. Tout doit être subordonné à la Société, à l'Église et à Dieu.

Tout d'abord ils doivent acquérir un savoir solide et le talent de le transmettre dans des sermons et des leçons. Ils doivent apprendre à manier les hommes. Les collèges et les universités doivent être dirigés par des hommes qui n'y cherchent aucun profit et qui distingueront les hommes de talent pour en faire des profès et des coadjuteurs. Les Jésuites ne doivent accepter aucun salaire pour les services qu'ils rendent comme professeurs ou prêtres ; ils doivent refuser tout revenu et toute propriété. Ils ne devront rechercher aucune prélature ni dignité ecclésiastique. Ils ne pourront les accepter que si l'obéissance les y oblige. On devra être d'une extrême sévérité dans l'acceptation des novices, des écolâtres et des coadjuteurs, surtout des profès. Il faut que l'harmonie la plus parfaite lie les supérieurs aux inférieurs et qu'à l'obéissance des inférieurs soit associée la surveillance sur les supérieurs. C'est par la charité et l'amour mutuel que la subordination entre tous se maintiendra. Il faut une parfaite modération dans les travaux du corps et de l'esprit, et éviter tous les excès de rigueur ou de relâchement. Il faut (et ceci est un point capital sur lequel insistent les Déclarations) veiller à acquérir le plus de bonnes volontés possible, même des étrangers, tout faire pour se concilier la faveur du Saint-Siège, des princes, des seigneurs, des hommes puissants, dont la bonne ou

la mauvaise volonté peuvent servir ou nuire. Il faut prier pour les gens puissants qui sont mal disposés pour la Société et tâcher de les ramener, sans que la Société prenne jamais parti dans les querelles qui divisent les princes et les seigneurs chrétiens. Il faut user avec modération des grâces du Saint-Siège et se proposer sincèrement le seul bien des âmes. Enfin, chose curieuse, la dernière prescription est de veiller à la santé, et de placer les maisons de la Société dans des endroits salubres. Chacun doit veiller à observer les Constitutions et en connaître la partie qui le concerne.

Ces prescriptions sages et modérées, qui contrastent avec les règles rigides des anciens ordres, sont admirablement appropriées à une Compagnie qui devra vivre dans le monde, se mêler au monde, pour le diriger et le maintenir dans la foi et la vertu religieuses, dans l'obéissance à l'Église surtout, et qui sera faite, non pour donner l'exemple de vertus surhumaines, mais pour prêcher, instruire, confesser, diriger, commander. Si les Jésuites ont souvent été accusés d'avoir pactisé avec les faiblesses humaines et d'avoir eu les défauts auxquels échappent difficilement ceux qui veulent commander, l'intolérance, la dissimulation, l'esprit d'intrigue et l'orgueil, il est remarquable que leurs adversaires ont toujours rendu hommage à la pureté habituelle de leurs mœurs et à la fermeté de leur foi. D'Alembert, dans son écrit sur la destruction de la Société de Jésus, et Voltaire, dans l'article *Jésuites* du *Dictionnaire philosophique*, considèrent l'orgueil comme le seul défaut grave qu'on puisse leur reprocher, celui qui vraiment a causé leur perte.

Pourquoi, organisés comme ils l'étaient en milice dévouée à un chef tout-puissant, auraient-ils eu besoin de règles occultes et perverses où l'on aurait édifié un système d'intrigues qu'il n'était nullement nécessaire de codifier pour ceux qui auraient voulu le pratiquer, et qui n'aurait pas manqué de scandaliser et d'éloigner de l'Ordre la masse d'honnêtes gens qui en faisaient partie ? Il faut toujours en ces matières avoir présente à la pensée la règle critique de Voltaire :

« Aucune secte, aucune société n'a jamais eu un dessein formé de corrompre les hommes. »

On a cependant attribué ce dessein aux Jésuites et on a prétendu en trouver la preuve dans les *Monita secreta*, qui auraient été les préceptes directeurs de leur conduite et de leur politique.

Il suffit cependant d'ouvrir les *Monita* et de les lire sans prévention pour s'apercevoir tout de suite qu'ils sont, non un recueil de préceptes à l'usage des Jésuites, mais une satire des défauts

et des vices qu'on pouvait leur reprocher. C'est la peinture des moyens qu'ils étaient censés employer pour ruiner les ennemis de la Société, en particulier les membres qui en avaient été exclus, des intrigues par lesquelles les Jésuites s'insinuent dans la faveur des princes, supplantent les autres ordres et les autorités ecclésiastiques, s'enrichissent aux dépens des États et des particuliers, spécialement aux dépens des veuves. Comment prendre au sérieux des phrases comme celle-ci : « L'augmentation des richesses de la Société est le commencement de l'âge d'or », ou encore : « Les nôtres fondent des collèges dans les villes riches seulement, car le but de notre Société est l'imitation de N.-S. Jésus-Christ, qui s'arrêtait le plus souvent à Jérusalem, et ne faisait que passer dans les localités moins considérables (I. 7) ». « Il faut toujours extorquer des veuves le plus d'argent qu'il se pourra ». Comment croire qu'on ait jamais donné aux Jésuites les instructions contenues dans les *Monita* sur la manière d'empêcher les veuves de se remarier et de les obliger à donner tous leurs biens à la Société. Ces chapitres VI, VII et VIII sont les plus spirituels des *Monita*. On y trouverait aisément le thème d'excellentes scènes de comédie. Ainsi au chap. VI, 8 et 9. « On remontrera à la veuve tous les avantages de son état et les inconvénients du mariage, surtout lorsqu'on le réitère. On peut aussi proposer de temps en temps et avec adresse, des partis pour lesquels on sait bien qu'elle a de la répugnance, et s'il y en a qu'on croit lui plaire, on lui en représentera les mauvaises mœurs, afin qu'en général elle n'ait que du dégoût pour les secondes noces ». — VII, 7 : « Si on est sûr d'elles et qu'elles sont toujours fidèles envers la Société, qu'on leur accorde, avec modération et sans scandale, ce qu'elles réclament pour la sensualité ».

Les *Monita* sont le compendium de tous les vices, de toutes les pratiques blâmables qu'on a reprochés à certains membres de la Société, dont ils ont été accusés par des Papes, par des évêques, voire même par des généraux de l'Ordre. Certains chapitres paraissent inspirés par le pamphlet de Mariana. Il n'est pas douteux que certains Jésuites se sont adonnés à des pratiques semblables. Elles pouvaient aisément résulter du rôle même joué par les Jésuites dans leur immense activité parmi les classes riches, de la nécessité où ils étaient de trouver des donateurs pour soutenir leurs écoles toutes gratuites et leurs œuvres de mission, et aussi des conseils de prudence et d'habileté, parfois un peu trop mondaines, donnés par Ignace et Lainez eux-mêmes. Il serait possible de rapprocher certains paragraphes des *Monita* d'une série d'articles des Constitutions et de montrer qu'ils en

sont l'exagération ou plutôt la caricature. Des Jésuites qui ont le plus énergiquement protesté contre les *Monita*, comme Gretser, ne font pas difficulté de reconnaître qu'ils ont été écrits par un homme très au courant des habitudes de l'Ordre, et de l'attribuer à quelque Jésuite rénégat. Aussi peut-on les considérer comme ayant une certaine valeur documentaire, en tant que peinture satirique des défauts de la Compagnie, et principalement des artifices dont elle usa souvent pour accroître ses richesses. Le chapitre IX sur *l'Augmentation des revenus des collèges* et le chapitre X sur la *Rigueur dans la discipline de la Société* et sur la manière de se débarrasser des membres gênants sont à cet égard les plus remarquables de tout le livre. Le paragraphe 16 de ce chapitre IX est un des plus jolis exemples de ce genre de satire. « Si des femmes se plaignent des vices ou des défauts de caractère de leurs maris, qu'on leur conseille de leur enlever en secret quelque somme d'argent pour l'offrir à Dieu en expiation des péchés de leurs maris, afin d'obtenir pour eux la grâce divine. » On trouvera dans les Casuistes des sentences qui peuvent être rapprochées de cette prescription. On y excuse la femme qui a soustrait de l'argent à son mari pour faire dire des messes pour son salut. Autre chose, il est vrai, est d'excuser un acte ou de le conseiller, mais la pente de l'une à l'autre est glissante.

Quoi qu'il en soit, tout en admettant que des Jésuites ont pu commettre les actes blâmables recommandés par les *Monita*, ces recommandations sont en contradiction absolue avec toutes les instructions données par les congrégations générales et par les généraux de l'Ordre. En particulier l'*Instructio pro confessariis principum*, donnée par Aquaviva en 1602, après la cinquième congrégation générale, prescrit très strictement aux confesseurs de se tenir à l'écart des affaires politiques et de ne recevoir aucune faveur et aucun don. Que ces prescriptions aient toujours été observées, c'est une autre affaire, et ce qu'il serait bien osé d'affirmer. Mais est-il admissible qu'Aquaviva (à qui on a attribué les *Monita*), ou tout autre Général, ait pu recommander en secret, par des instructions écrites, ce qu'ils réprouvaient ouvertement ? L'auteur des *Monita* a cherché à répondre d'avance à cette objection en disant dans son épilogue que les supérieurs doivent garder pour eux ces chapitres, et ne les communiquer qu'à quelques profès, non comme écrites par un autre, mais comme un fruit de leur expérience, et que si ces instructions tombent entre les mains d'étrangers, on devra nier que ce soient les sentiments de la Société, en le faisant nier par ceux qui les ignorent, et y opposer les instructions et les règles publiques de la Compagnie.

## III

Ce qui a fait croire à quelques historiens que les *Monita Secreta* sont bien des instructions authentiques des chefs de l'Ordre, c'est qu'on a prétendu que les manuscrits des *Monita* sont tous provenus des bibliothèques de la Compagnie. Quand même cela serait vrai, ce ne serait pas une preuve convaincante, car une satire de cette nature aurait pu être composée par manière de jeu par un Jésuite et avoir été conservée en manuscrit par d'autres (1). Mais rien n'est plus obscur que la question de savoir d'où est venu le premier manuscrit des *Monita*.

La première édition parut en 1614 sous le titre : *Monita privata Societatis Jesu*. Notobrigae 1612 (2). Ce nom de ville n'a jamais pu être identifié et est vraisemblablement inventé. La date est certainement fausse, comme le nom de lieu. L'ouvrage n'a paru qu'en 1614, et il a paru à Cracovie. Un journal de la maison professe des Jésuites de Sainte-Barbe à Cracovie dit « *Prodiit eodem mense* [*Augusto*] *famosus ille contra societatem libellus, cum illo titulo : M. S. S. J. Auctor eius suppresserat nomen, sed brevi certo constitit a D. Hieronymo Zahorowski fuisse scriptum* » (3). Le jésuite Zahorowski avait été expulsé de l'Ordre en 1613, et il fut, dès le mois de juillet 1615, dénoncé par l'évêque de Cracovie Tylicki. Le livre fut condamné, le 20 août 1616, par l'administrateur du diocèse Lipski, qui dit, dans sa condamnation, que livre avait paru deux ans auparavant et qu'il avait été répandu manuscrit avant d'être imprimé. Si la date 1612 avait été vraie, il n'y aurait eu aucune raison de la cacher, d'autant plus que la condamnation de Lipski, de même que celle de l'Inquisition Romaine, du 28 décembre 1616, ne nomment pas Zahorowski, contre lequel on n'avait pas de preuves positives. En tous cas, rien ne justifie la légende d'après laquelle les *Monita* auraient été trouvés en manuscrit dans le pillage du collège des

(1) On trouvera dans la *Revue Historique*, T. XVIII, p. 340, un poème en excellent latin, *Vindiciae Loyolidum*, dont le manuscrit provient du Collège des Jésuites de Saint-Omer et dans lequel on fait l'apologie du régicide en général, et en particulier du complot contre le roi Joseph de Portugal et de Jésuites, Malagrida, Alexandre et Mathos, qui avaient été accusés d'en être les instigateurs. Ce poème, où tous les ordres religieux sont traînés dans la boue, et où les Jésuites sont exaltés pour tous les crimes qui leur ont été imputés, ne peut être qu'un pamphlet dirigé contre eux ou un jeu d'esprit d'un jésuite. On ne le connait que par un manuscrit venu d'un de leurs collègues. Est-ce une raison pour y voir une œuvre sérieuse et une pièce à conviction ?

(2) Voyez à ce sujet l'ouvrage du P. Duhr, *Jesuiten Fabeln*,, chapitre V, où la question est élucidée à fond et aussi celui d'A. Brou, *Les Jésuites de la Légende*, chapitre IX.

(3) On a prétendu sans en donner aucune preuve (Cf. Duhr, *loc. cit.*) que les Jésuites avaient cherché à acheter le silence de Zahorowski.

Jésuites de Prague par les Saxons et ce manuscrit aurait servi à l'édition de 1612. M. Friedrich, le célèbre professeur vieux catholique de Munich qui, dans son *Journal du Concile du Vatican*, déclare « avoir consacré sa vie à combattre la Curie et les Jésuites, » a soutenu cette thèse dans ses *Contributions à l'histoire de l'Ordre des Jésuites*. Il a même prétendu en trouver la preuve dans une *Instruction* donnée au Jésuite Forer lorsqu'il fut chargé, en 1634, de répondre à l'*Anatomia Societatis Jesu seu Probatio spiritus Jesuitarum* de Gaspard Schopp ou Scioppius, qui y publia une nouvelle édition des *Monita* sour le titre qui leur est resté de *Monita Secreta S. J.* Ce spadassin de lettres, né le 27 mai 1576 à Neumarkt (Haut Palatinat), habile latiniste et philologue, après avoir abjuré le protestantisme à Rome en 1598, se mit à produire avec une verve intarissable, sous son nom et sous divers pseudonymes, des pamphlets venimeux, d'abord contre les protestants allemands et Jacques Ier d'Angleterre, puis contre les Jésuites, les cardinaux et le Pape, et surtout contre J.-J. Scaliger. Dans la préface de son édition des *Monita*, Schopp raconte que, lorsque Christian de Brunswick pilla le collège des Jésuites à Paderborn, il y trouva les *Monita* et les donna aux Capucins ; « la même chose, au témoignage de gens de bonne foi, arriva au collège des Jésuites de Prague. » Friedrich prétend que l'Instruction donnée à Forer lorsqu'il dut écrire, sur la prière de sa Compagnie, une réponse à Schopp sous le titre : *Anatomia Anatomiae Societatis Jesu seu Antanatomia. Innsbruck* 1634, confirme cette affirmation. Mais c'est le contraire qui est vrai. L'Instruction a pour objet de réfuter l'affirmation de Schopp qu'un manuscrit des *Monita* aurait été trouvé au collège des Jésuites de Prague, non pas du tout en 1611, date à laquelle M. Friedrich place un pillage du collège par les Saxons, mais en 1631, date véritable de ce pillage, par conséquent bien longtemps après la première édition des *Monita*. De sorte que, même si un manuscrit avait été vraiment trouvé en 1631, cela ne ferait en rien connaître la provenance du texte publié par Zahorowski. Ensuite l'Instruction nous fait connaître que deux mois avant l'arrivée des Saxons, deux exemplaires des *Monita* avaient été envoyés à ce collège, l'un par un prince protecteur de la Société, l'autre par un autre ami, textes différents l'un de l'autre, l'un plus court, l'autre plus long. En tous cas le collège n'était pour rien dans l'existence de ces manuscrits. Tous les raisonnements de M. Friedrich pour prouver que la première édition des *Monita* aurait été faite sur un manuscrit trouvé au collège des Jésuites de Prague pêchent par la base.

Si la première édition avait été faite par un ennemi des Jésuites, d'après un manuscrit trouvé dans ces conditions, l'éditeur l'aurait dit. Or il se tait sur la provenance de l'œuvre. Les deux éditions qui suivirent, l'une sans date avec le titre « *Aurea monita religiosissimae Societatis Jesu ed. a Théophilo Eulalio.* Plaisance, l'autre de 1618 : *Arcana monita religiosissimae Societatis Jesu*, se taisent aussi sur la provenance. Les trois premiers écrits dirigés contre les *Monita* et les dénonçant comme un abominable pamphlet, celui de Bembo de 1615 : *Monita salutaria data anonymo auctori scripti nuper editi, cui falso titulus inditus Monita privata S. J.*, celui d'Adam Tanner : *Apologia contra Monita privata* (1618), et celui de Jacques Gretser ou Gretscher : *Contra famosum libellum cujus in scripto est Monita privata S. J. libri III apologetici* (Ingolstadt 1618), ne font également nulle mention de l'origine du manuscrit publié en 1614.

La vérité qui semble ressortir de tous ces faits est que les *Monita* font partie de la littérature de pamphlets pour et contre les Jésuites, qui a été si abondante en Allemagne pendant les années qui ont précédé la guerre de Trente Ans, au moment où les Jésuites faisaient en Allemagne une propagande aussi efficace que violente et où ils travaillaient à obtenir de l'Empereur l'Édit de Restitution qui fut enfin publié en 1629 et déchaîna la guerre, littérature très bien étudiée par M. Richard Krebs dans son opuscule : *Die Politische Publizistik der Jesuiten.* Gieseler, dans son *Histoire de l'Eglise*, cite une série de pamphlets écrits contre les Jésuites, de 1696 à 1610, tout à fait dans l'esprit des *Monita*, et dont quelques-uns furent écrits par des ex-Jésuites.

De nombreuses rééditions et traductions des *Monita* furent faites depuis lors en Hollande, en Allemagne, en France, en Angleterre. On inventait toutes sortes de fables nouvelles sur leur origine. Tantôt on prétendait les avoir trouvés dans le collège des Jésuites d'Anvers; tantôt on disait les avoir reçus d'un voyageur revenu des Indes qui les tenait des Jésuites d'Extrême-Orient. Au XVIII[e] siècle on les a remaniés; on a fait de l'épilogue une préface, on a déplacé des chapitres, et ajouté un chapitre XVII sur la manière de promouvoir la Société. C'est sous cette forme que l'ouvrage est encore réimprimé aujourd'hui et qu'il se trouve dans le livre du Carme Henri de Saint-Ignace : *Liberii Candidi Tuba magna mirum clangens sonum ad Clementem XI, etc., de necessitate reformandi Societatem Jesu* (Strasbourg 1713). Il croyait alors les *Monita* authentiques, mais en 1715, dans une seconde édition de son livre, il eut le bon sens de reconnaître son erreur, et, dans un nouvel écrit, la *Tuba altera majorem sonum*

*clangens*, etc., il dit que « si le cœur peut être corrompu, l'esprit n'est pas assez aveuglé et obtus pour prescrire la manière de commettre des crimes. L'homme veut bien être mauvais, mais il aime à paraître bon. »

L'édition de Paris de 1761, qui se donna comme imprimée à Paderborn, reproduit l'édition de 1713, qui a été suivie depuis. Tous ceux qui ont soutenu l'authenticité des *Monita*, Graesse dans son *Trésor des livres rares*, T. V. 576, Gachard dans ses *Analecta Belgica*, Philippson son son *Histoire de l'Europe occidentale au temps de Philippe II*, et dans sa *Contre-Révolution religieuse au* XVI[e] *siècle*, Charles Sauvestre dans son édition des *Monita* de 1869, ont attaché une grande importance au fait que des manuscrits auraient été trouvés dans les maisons des Jésuites. Sauvestre prétend avoir collationné son texte sur un manuscrit qui aurait appartenu au P. Brothier, le dernier bibliothécaire de l'Ordre à Paris avant la Révolution, mais il ne dit pas où se trouve ce manuscrit. Gachard dit que le manuscrit conservé aux Archives de Bruxelles (n° 730) vient du Collège des Jésuites de Ruremonde, et y fut trouvé lors de la réforme des couvents en 1773. Philippson attache beaucoup d'importance au fait que des deux manuscrits des *Monita* qui se trouvent à la bibliothèque de Munich, l'un a été probablement écrit par un Jésuite, et vient d'un couvent cistercien d'Alderspach, et l'autre, qui n'a pas été écrit par un Jésuite, a été trouvé dans une armoire de l'Eglise Saint-Michel qui a appartenu aux Jésuites. Nous savons aussi (Cf. Duhr, op. cit. p. 77), que des exemplaires des *Monita* furent trouvés à Saint-Sébastien en Espagne et à Vittoria en Sicile, au moment de l'expulsion des Jésuites, dans leurs couvents. Il nous est impossible d'attacher aucune importance à ces constatations. Il n'est pas étonnant que les Jésuites aient possédé et gardé des manuscrits ou des exemplaires imprimés d'une satire qui avait eu un tel retentissement. Les critiques protestants qui ont étudié de près la question, Gieseler, Huber, Tschackert, Nippold, Harnack, tous adversaires de la Compagnie, sont d'accord pour reconnaître que l'attribution des *Monica Secreta* aux chefs de l'ordre des Jésuites est une fable insoutenable. Il est déjà assez fâcheux pour eux qu'ils aient été obligés de répudier avec indignation et à maintes reprises cette attribution, et que des historiens graves aient pu prendre ce pamphlet au sérieux.

GABRIEL MONOD,
*de l'Institut.*

# HÉLÈNE TCHIGUIRINE[1]

(*Suite*)

Mardi 16

Avant d'aller rue Yazidji, j'ai cherché la fraicheur de l'autre côté du Bosphore, au Buyuk-Mézaristan, le grand cimetière de Scutari. Est-ce un cimetière, ou la continuation de la ville ? La limite est indécise. Dans la ville, il y a moins de morts et plus de vivants. Ici les morts sont en majorité. Mais il y a tout de même, pendant la chaleur du jour, beaucoup de vivants, qui s'installent sous les cyprès, entre les stèles. Les morts ne sont point, dans l'Islam, un objet d'effroi, comme dans nos religions occidentales. Ils sont silencieux et immobiles, dans la contemplation du visage du Prophète. Mais ce sont des amis, qui ne diffèrent qu'à peine des vieux qu'on voit, méditatifs et somnolents, au coin de l'âtre.

Je me suis assis sur la marche moussue d'un turbé à demi-ruiné, élevé au sommet de l'un des monticules, qui jalonnent le cimetière, comme pour agrandir la surface d'habitation des morts. Le chemin creux, qui m'avait amené là, était animé par une lente promenade de femmes et d'enfants. Quelques vieillards égrenaient leur chapelet. D'autres étaient accroupis parmi les stèles, sur leurs jambes repliées, seuls ou en groupes silencieux, fumant gravement leur chibouk. Il y a dans les cyprès, une quantité prodigieuse de tourterelles et d'oiselets de toutes tailles et de tous chants. On ne leur fait jamais de mal. Les Turcs ont un grand respect des bêtes. Et elles sont ici, de plus, sous la protection des morts. Même les enfants, que je vois jouer en se cachant de tombe en tombe, ne songeraient pas, comme en France, à leur jeter des cailloux. Ils ont sucé avec le lait le pacifisme et la tolérance. Au-dessus de nos têtes, c'est un bruit paisible, continu, ouaté, d'ailes à l'essor, les âmes des morts peut-être selon les vieux mythes des peuples enfants. A quelque distance de l'endroit où je suis, une éclaircie de soleil troue la masse d'ombre des cyprès. Quelques maisons de vivants se sont nichées là. Des poules picorent le sol fécond. Du linge sèche sur une corde tendue. Une chèvre blanche broute, attachée à un piquet. Et l'on entend, très lointaine, dans l'intérieur d'une des maisons, accompagnée du tapement d'un berceau, la chanson dolente d'une mère qui endort son enfant...

Mercredi 17

Saouda m'apporte ce matin un court billet d'Hélène :

« Ne viens pas aujourd'hui, mon agneau. (*Couzoum*, « mon

(1) Voir *La Revue* des 15 novembre et 1er décembre 1909.

agneau », est encore une de ses appellations favorites) J'espère avoir une heure de liberté. C'est moi qui irai à Halidji-Oglou. Si je ne peux pas... Mais je pourrai. Attends-moi. »

« H. »

J'ai attendu. Elle n'est pas venue. Moham, à qui Saouda avait sans doute confié l'objet de son message, a cru devoir me consoler en ces termes sibyllins :

— Cadine peut pas vinir. Maman mauvaise. Demain vinir toujours.

Il m'en dit rarement si long ! Moham est le modèle des serviteurs silencieux. Certes, maman mauvaise ! Mais demain, — oui, Moham ! — demain « vinir toujours ! »...

Jeudi 18

Sur un nouveau message apporté par Saouda ce matin, nous nous sommes rencontrés au Bazar des parfums, comme on se trouve au Louvre ou au Printemps. Mme Tchiguirine m'a convié à venir la voir demain, à l'issue du sélamlick, avec Mauroy. J'ai regretté d'avoir nommé mon encombrant compagnon. Mais Hélène elle-même a insisté. Elle sera très heureuse de faire la connaissance de Mauroy. J'amènerai Mauroy...

Vendredi 19

La cérémonie de Yildiz-Kiosk est d'une imposante grandeur. Un ciel resplendissant. Autour de nous, les verdures et les portiques de marbre d'Yildiz, la grande avenue sablée par où descendra tout à l'heure celui qui est « l'ombre de Dieu » sur la terre. Devant, dans sa blancheur éclatante, la mosquée Hamidié. Et l'éternel fond de tableau, dont je ne me lasse pas : la coulée bleue du Bosphore, avec les minarets et les dômes qui s'y mirent, la côte d'Asie, molle et vaporeuse, qui disparait, du côté de la Marmara, dans une poussière d'or. Les troupes viennent se ranger sur le parcours du cortège. Presque toutes sont vêtues des uniformes blancs d'été. Deux régiments de cavalerie se massent au pied de la colline d'Ortakeui. Dans l'un, des chevaux blancs seulement ; dans l'autre des chevaux bais. C'est un théâtral effet de parade. Plus près de nous, toutes les armes sont représentées, avec leurs musiques, fantassins, artilleurs, marins. Les zouaves à turban vert ont formé leurs lignes au-dessous de la terrasse où nous sommes. Tout ce monde manœuvre avec un remarquable ensemble. Les jeteurs de sable préparent l'avenue où passera la voiture impériale. Des cantiniers, avec des outres d'eau, passent au travers des rangs. Puis des fonctionnaires chamarrés, de tout petits princes, — les fils du Sultan, — gentils comme des poupées vivantes, en uniforme, avec un sabre en miniature. Des calèches fermées descendent au pas. On voit à l'intérieur des femmes,

dont les yeux brillent sous les yachmaks de dentelle précieuse ; des fillettes ,sans voiles, regardent aux portières. Il s'écoule un instant. Et c'est le Sultan. Les trompettes sonnent, pendant que la voix du muezzin retentit en fausset au sommet du minaret. Les troupes s'inclinent en une immense acclamation. Au passage, Abdul-Hamid a fait lentement, de la main, avec grâce, aux étrangers, le salut à la turque...

Hélène a une amie d'enfance, Géorgienne d'origine, élevée à Constantinople, qui fait partie du harem impérial. Elle s'appelle Mirimah. Elle a donné au Sultan une fille, la petite Aïché, qui va avoir six ans. Mauroy, émerveillé que Mme Métarxès connût une sultane, s'est empressé de conter tout au long l'histoire de l'archiduc Albert. Marie Soleil est plus amoureuse que jamais. Wald a loué un yali sur la rive du Bosphore, à Kandili. Mauroy les rencontre en caïque, penchés l'un contre l'autre, pareils à deux jeunes mariés, qui ne voient rien qu'eux mêmes, ne savent rien, n'entendent rien. Comme il est très discret, il ne leur a jamais adressé la parole. Hélène, que les choses d'amour captivent, a été très intéressée. Mais Mauroy est trop bavard ; Mme Tchiguirine va colporter l'histoire dans tout le Caucase...

Le soir, dans un cabinet particulier du restaurant Tokatlian, j'ai dîné avec Mauroy et sa danseuse. Mlle Milena portait une délicieuse robe de foulard rose due à la munificence de son ami. Cet excellent Jacques, qui s'emballe aisément, et ne fait jamais les choses à demi, me lançait entre chaque plat des œillades enflammées, correspondant à un état sentimental évidemment des plus volcaniques à l'égard de la belle Levantine. Elle laissait couler sur lui, de ses prunelles noires où courent des phosphorescences jaunes, ce regard caractéristique des Orientales, qui a quelque chose de félin, à la fois soumis et volontaire, orgueilleux et caresseur, ce regard de velours, qui sait mentir et promettre

Samedi 20

A dix heures, ce matin, j'entends, à l'arrière de ma maison, un bruit de voix, des rires de femmes. A qui Moham peut-il bien en avoir ?... Et tout à coup, la porte s'ouvre devant Hélène et sa mère. L'étonnement dont je les accueille n'est pas feint ; mais Hélène ne me laisse pas le temps de parler.

— Maman a eu la curiosité de revoir Eyoub. Vous m'aviez parlé de votre maison turque. Nous avons décidé de la chercher et de vous faire une surprise, au risque de troubler mal à propos un intime entretien. Mais nous avons failli ne pas vous trouver. Les caïkdjis nous ont débarquées vers un petit café qui est à l'autre bout du village. Et, depuis là, à pied, par des chemins impossibles, il m'a fallu, a

plus de vingt reprises, dans mon mauvais turc, m'enquérir de votre logis.

Elle est rose de plaisir et de son mensonge .Ses yeux illuminent notre chambre d'amour. J'y lis, pendant qu'elle parle, comme dans un livre ouvert. Oh ! la puérile folie des amantes ! Ses lèvres se gonflent. Sa main gantée frémit. Je vois, à l'extrémité de sa courte jupe tailleur, sa fine botte jaune qui creuse le tapis. Alors elle demande, mutine :

— Peut-on voir ?

Et elle profite d'une seconde où nous sommes seuls pour me glisser à l'oreille :

— Djanim ! Djanim ! Je n'ai pas pu attendre. Il y avait trop longtemps que je n'étais venue.

— Imprudente !

Elle éclate d'un rire clair, limpide, gazouillant :

— Maman ! Maman ! Venez voir comment M. Augereau vit ses romans avant de les écrire !

Elle montre à Mme Tchiguirine, au pied du divan, les deux babouches emperlées qui chaussent d'ordinaire ses pieds nus. Et j'admire la discrétion très grande et très digne des deux babouches, dans leur immobilité hypocrite, si près des pieds dont elles conservent le contour, complices innocentes, — peut-être amusées dans leur âme rudimentaire de choses, — de la comédie impudente que nous jouons à la femme du colonel Tchiguirine...

— Dites, monsieur Augereau, c'est une dame turque ?

— Oui, madame, c'est une belle dame turque et je l'aime infiniment...

Dimanche 21

J'ai eu dans un petit concert à l'écart de Thérapia, où j'avais cherché la fraîcheur aux heures lourdes de l'après-midi avant d'aller aux jardins du Taxim, pour y rencontrer, — par hasard, — Mme Tchiguirine et sa fille, une étrange et prenante sensation du passé. Il n'est pas d'évocatrice comme la musique...

Dans un kiosque surplombant la rive, un orchestre, en vestes rouges, jouait des morceaux tziganes. Alentour, groupée aux tables du café, c'était, transportée là, la cohue cosmopolite de Péra. Entre les fez rouges de mes voisins, j'apercevais les flots d'or du Bosphore ensoleillé endormis en une nappe de velours jusqu'aux maisons de Buyuk-Déré, qui s'y miraient. Au loin, l'entrée de la mer Noire, coupant la ligne des hauteurs, entre deux falaises à pic. En face, la côte d'Asie, où les yalis d'été font comme des fleurs blanches dans la verdure, au-dessous des flancs bleuâtres du Joucha-Dagh. Pourquoi l'orchestre, au milieu des âpres airs montagnards et des valses

ardentes de la Hongrie, alla-t-il chercher ce pot-pourri de *Martha*, la vieil opéra de Flotow ? Quand d'aventure le grand-père Augereau se mettait au piano, c'était ce motif-là qu'il jouait... Et voilà que, brusquement, sur cette vie turco-bohème que je mène ici, toute ma vie ancienne remonte. La foule cosmopolite qui m'entoure, les fez, le Bosphore bleu, la côte d'Asie, avec ses silhouettes de villas et de mosquées, s'enfoncent derrière l'horizon, disparaissent, et c'est un petit salon de province que je revois, notre salon de Bourg-la-Reine, pâli davantage encore, et comme brouillé par les longues années qui m'en séparent, avec ses antiques meubles familiers, des housses au crochet au dossier des fauteuils, des rideaux très blancs aux fenêtres, sur une calme rue de petite ville. C'est un dimanche de vacances. Mes bons vieux, malgré les tristesses de leur vie, ont gardé des cœurs légers d'enfants. Le grand-père Augereau s'assied au piano. Je vois sa silhouette, de dos, un peu courbée sur les touches et balancée doucement pour marquer la mesure. Et la grand-mère rit sous ses cheveux blancs. Car cette ritournelle de *Martha*, qu'ils ont jouée dans leurs jeunes ans, est sans doute évocatrice pour eux de printemps ,et de jeunesse, et d'espoirs que la vie n'a pas tout à fait détruits, puisqu'ils ont un enfant auprès d'eux. Le petit Gérard Augereau a seize ans. Et le voilà qui, par jeu, enlace la grand-mère et la fait valser. Elle est si frêle, si menue, la grand'mère Augereau (j'en ai surtout l'impression à cette distance, que ce n'était qu'un souffle, déjà si près de s'éteindre), qu'elle est tout de suite étourdie, flageolante sur ses vieilles jambes. Elle tomberait si je ne la soutenais. Elle m'arrête, me supplie de ne plus la faire tourner : — Gérard ! Gérard !... Je la conduis à un fauteuil. Je lui fais une grande révérence. Et elle rit, toute essouflée et heureuse, pendant que le grand-père continue là-bas de se balancer au rythme de la musique... C'étaient deux optimistes, deux cervelles très bonnes, mes vieux grands-parents, un peu responsables de ma naissance de ce que le monde a dû appeler la faute de « tante Hélène ». Ils l'avaient beaucoup gâtée, leur unique fille. Et puis, s'étant aimés, ils n'avaient pas eu assez peur de l'amour... Trente ans presque depuis lors... Comme c'est long et comme cela coule hâtivement ! Quel grain de sable dans le temps qu'une vie humaine !...

Longtemps après que l'orchestre s'était tu, le petit salon de Bourg-la-Reine est demeuré devant mes yeux, obstinément dans sa séduisante pâleur de vieille et chère chose du passé. Et j'ai failli oublier les jardins du Taxim, le bateau de la Chirket-I-Haïrié qu'il me fallait prendre en hâte à l'escale de Thérapia...

Lundi 22

Dans le salon d'Hélène, M. Boriksen expose sa théorie de l'amour.

Un guide l'a mené, au faubourg de Psamatia, près des vieilles murailles, à une représentation de Karagueuz, « l'œil noir ». C'est le guignol turc, mais un guignol pour hommes, satirique, mordant, obscène, chez qui se donne libre ébat la sensualité exacerbée par le ciel brûlant de l'Orient, et l'esprit frondeur des Turcs. Karagueuz a une baraque mobile, comme Guignol. Il vagabonde de quartiers en quartiers, plante sa tente d'un bout à l'autre de Stamboul. La plupart de ses pièces ne sont qu'une sorte de canevas, qu'il modifie au gré des événements et de sa fantaisie. Karagueuz est, comme Guignol, l'ennemi-né du commissaire, du gendarme, de toute espèce d'autorité. Ses plaisanteries sont plus poivrées que les plaisanteries des corps de garde. Par bonheur pour M. Boriksen, le turc, comme le latin, brave l'honnêteté et il n'a pu savourer que trois ou quatre crudités, que son guide lui a traduites à peu près. D'où sa diatribe contre les basses réalités de la passion. Il est horrifié. Ses joues pâles se sont colorées d'un fard léger. Ses lunettes à monture d'or tremblent sur l'arête en couteau de son os nasal :

— L'amour ne devrait comporter aucun contact sensible. Le toucher, même en celles des parties du corps où il est le plus affiné, — les doigts et les lèvres, — est un sens grossier. C'est celui que nous trouvons aux bas degrés de l'échelle animale. Le dernier des coquillages, qui ne voit ni n'entend, se ferme aux heurts étrangers. Le ver aveugle, qui rampe, ne se guide que par le tact. L'amour, pour les êtres supérieurs, ne devrait pas descendre en deçà des voluptés d'une mutuelle vision. Par là, il se purifierait, monterait à une hauteur inaccessible aux accidents, qui le guettent sur la route fangeuse des autres sens. Et c'est d'abord le dégoût, que tous les physiologues de l'amour, depuis Lucrèce jusqu'aux modernes notateurs des débauches, ont placé immédiatement à côté de la satisfaction sensuelle. Il faudrait concéder le moins possible à ces nécessités ataviques de perpétuer les races par des naissances. Laissons cette fonction à son cadre restreint, et ne la confondons point avec l'amour, qui trouve, en soi-même et dans sa propre beauté, son but et sa satisfaction. Je rêverais d'une amante, dont ma main n'aurait jamais effleuré même le bout des doigts...

Et voilà tout à coup Hélène qui éclate d'un rire invincible, — un grand rire triomphal, sain, voluptueux, un rire tout gonflé de désir et de cette sève puissante, qui est la source éternelle des existences, un rire lumineux, splendide, presqu'impudique, comme la musique même de la vie sur un balbutiement d'insecte, la lumière du soleil buvant une volute de brouillard. Et le pauvre Septentrional s'arrête, déconfit, dégingole des hauteurs où il planait...

Mardi 23

Mauroy est l'homme le moins fait pour se plier aux habitudes turques. Je demeurerais sans peine, du matin au soir, comme un autre Hammad-Baïbour, à regarder de ma maison les cimetières d'Eyoub, la rue qui s'enfonce, de l'autre côté de l'eau, entre les maisons grises, l'estacade avec ses cafés, la tache rouge des fez, les formes noires des femmes en tcharchafs. Lui, quand Miléna ne l'accapare pas, doit visiter quelque chose et même, si c'est possible, beaucoup de choses. Il m'a emmené, ce matin, dans le quartier d'Avret-Bazar à la vieille mosquée de Daoud-Pacha, qui date du quatorzième siècle. Entre les arbres centenaires, qui lui font un royal manteau, elle semble rêver aux siècles disparus des grandeurs ottomanes. Dans une rue adjacente, où les étrangers ne doivent pas venir deux fois par année, voici un délicieux café, aussi turc que possible. A droite, à gauche, devant, les maisons de bois avec leurs treillages de cloîtres. Un silence si complet que, lorsque nous eûmes pris place à une table, Mauroy lui-même, d'instinct, ne me parla plus qu'à voix basse. Un grand platane au tronc tacheté empiète sur la rue et sa tête verte frissonne au-dessus des toits. Le long des tables en fer venues de quelque bazar de Péra, un petit cimetière de trois ou quatre mètres carrés derrière sa grille. J'y compte dix stèles. Une seule, une stèle d'homme couronnée du fez, est droite. Toutes les autres sont couchées ou obliques, dans un joli désordre de fleurs qui seraient poussées au hasard... En entrant, nous avons salué à la franque. Très correctement, les Turcs qui sont là, fumant silencieusement leurs chibouks, ont soulevé la main pour le téména, marmotté une bienvenue qui ressemble à un grognement. Le cafédji est en même temps barbier. Secondé par un aide, il promène savamment le rasoir sur les joues de ses clients. Oh! l'insupportable bavardage de nos garçons coiffeurs! Ici pas un mot... L'actif Mauroy ne rate pas une si belle occasion. Etant chez un barbier, il se fera raser, pour juger de la différence de main entre un Parisien et le Figaro oriental. A peine un fauteuil est-il libre, qu'il s'y précipite. Il a bien jeté un regard circulaire autour de lui, pour voir si quelqu'un de nos voisins n'avait pas la priorité, mais sans se rendre compte qu'il ne leur laissait pas le temps de libérer leurs lèvres du chibouk. Mauroy était déjà installé, quand ils ont, lentement, posément, retiré le bout d'ambre humide, pour lancer, avec un étonnant ensemble, un jet de salive sur la sol. Puis ils ont repris leur impassibilité. Il n'y a pas eu d'autre protestation. Mauroy était jugé. C'est un malappris. Quand nous sommes partis, ils nous ont salués avec la même correction tranquille...

Mercredi 24

Un grand jour aujourd'hui. Comme les Turcs, à l'issue de leur Ramazan, nous allons avoir un Baïram voluptueux...

A six heures à la turque, j'étais sur le quai de Galata. Autour de moi, c'est l'animation bigarrée, cosmopolite, bruyamment vivante, qui fait antithèse au calme indolent de Stamboul. Là encore, il y a, entre les bureaux des compagnies de navigation, des boutiques où l'on boit, où l'on coiffe, où l'on fume. Mais si le cafédji de Daoud-Pacha a jamais mis le pied sur cette rive du Bosphore, il s'est cru chez un peuple de fous. Cette cohue est en agitation perpétuelle, comme des fourmis au travail. Elle va, vient, parle, crie, chante. On s'interpelle dans toutes les langues du monde. L'eau, avec les barques qui accostent, les chargeurs et les déchargeurs, le grincement des grues, le halètement des vapeurs, le sifflet enroué des sirènes, n'est pas moins bruyante que la terre. Les cris des marchands ambulants se croisent, se répètent, se multiplient en une sorte de mélopée, qu'ils se renvoient de l'un à l'autre. C'est comme un leit-motiv perpétuel, sur lequel court la fantaisie de variations sans fin. On vend de tout, des bonbons, des volailles, du café, des fruits, des poissons, du papier à lettres, de la vaisselle, des gâteaux, de l'épicerie, de l'eau fraîche, et tous ces produits locaux, que je commence à connaître, loukoum, khalva, kaïmak, yaourt... Il y a des diseurs de bonne aventure, des joueurs de fifre, de tambourin, d'orgue de Barbarie, des mendiants, des chanteurs. Des voitures filent dans la sonnaille gaie de leurs grelots, des cochers vous interpellent, des attelages de buffles vont pesamment, les têtes accouplées et le mufle baveux ; des hamals, courbés en deux, sous d'extraordinaires charges, surgissent des passerelles. Une grosse fille, qui ressemble, sous son fard, à quelque enluminure d'Epinal, pose sur mon bras sa main grasse, baguée de verroteries multicolores et m'offre, en mauvais italien, sa sympathie excessivement bon marché. Mais je ne la vois pas plus que le petit cireur de bottes qui me tire par la manche, de l'autre côté, en me disant :

– Moussé ! Moussé !

Ce qui m'intéresse, c'est ce grand vapeur blanc, qui vient de démarrer lentement et qui s'en va là-bas, vers le Bosphore et la mer Noire, parmi la mêlée des embarcations, emportant au Caucase Mme Tchiguirine, la « maman mauvaise », comme dit Moham. A dix pas de moi, Hélène passe dans son landau à lanternes dorées, qui ressemble à une voiture de noce (mais Mme Tchiguirine aime ce faste) avec la petite Kadja, assise sur la banquette en face d'elle. Allons ! le petit cireur ! fais reluire mes souliers, pendant que je regarde encore, vers le large, diminuer la carène blanche du paquebot avec son panache de fumée qui salit le ciel. Je sais sur le bord de l'eau, à

l'échelle de Balouk-Bazar, une fleuriste grecque, dont la boutique embaume. Je remplirai mon caïque avec son jasmin et ses roses, pour retourner à ma maison d'Halidji-Oglou et lui faire une parure de fête. Et, en entrant, je prendrai aux épaules le fidèle Moham et je lui dirai :

— Mudjé! Mudjé (Bonne nouvelle !), Moham ! Réjouis-toi avec ton maître et ris de toutes tes dents blanches. Car ce soir la Cadine revient !...

Quand les caïkdjis ont rangé leur barque le long de ma maison et que Moham est venu chercher mes fleurs, je ne lui ai rien dit, parce qu'à Stamboul on ne fait pas de discours oiseux et que ces fleurs que j'apportais annonçaient assez le retour prochain. L'heure lente sur la Corne d'Or avait emporté mon âme européenne, cette âme exubérante et bavarde retrouvée aux quais de Galata. Je me suis étendu sur celui des divans d'où l'on voit les minarets d'Eyoub et les cyprès du jardin des morts. J'ai regardé. Parfois il me semblait que les blancheurs de la mosquée rosissaient comme une chair de femme et je fermais les yeux...

**Jeudi 1er août.**

Des jours se sont envolés... Des jours... Je n'en sais pas le nombre. J'ai regardé mon calendrier ce matin, après que le caïque d'Hélène eût disparu vers Stamboul, dans la buée rose de l'eau matinale. Je n'y savais plus lire. J'ai demandé à Moham. Moham a seulement pu m'apprendre que demain était *djemâ*, vendredi. Mais, quant à ses mois turcs et à leur correspondance franque, rien à en tirer. Djemâ, c'est une indication. Mais quel djemâ? Il y en a cinquante-deux dans l'année, et je ne sais pas si j'ai vécu un ou plusieurs djemâs depuis que j'ai vu décroître sur le Bosphore le paquebot blanc qui emportait Mme Tchiguirine. Ne pouvant demander le jour comme on demande l'heure, je suis entré chez un libraire de Péra; j'ai acheté le *Stamboul*. Je n'ai pas regardé les nouvelles, mais la date. Et j'ai vu que le djemâ, qui se lèvera avec l'aube prochaine, sera le deux août. J'ai pu dater mon journal...

Ce fut, depuis la dernière ligne écrite, une étrange vie avec du néant et de la volupté. Les jours ont été tous immensément beaux. Compter le temps, quelle dérision de cerveaux malades ! Le temps n'est rien. Une minute ou des années, dans l'éternité, cela s'équivaut. Si le *Stamboul* m'avait dit qu'une année s'était écoulée depuis le dernier djemâ, dont j'ai conservé le souvenir, je n'en aurais pas été étonné. Le temps est une notion artificielle, une abstraction de mathématicien, dont nous n'avons pas besoin pour vivre... Quand Hélène est partie ce matin, elle était une fois encore restée plusieurs jours (Combien ?... Je ne sais pas...), usant du même mensonge qu'elle

a fait déjà. Je crois qu'elle est censée aller, seule avec Saouda, dans la villa Métarxès, à l'île d'Halki... Je le crois ; mais je n'en sais rien et je ne l'ai pas plus interrogée là-dessus qu'Hammad-Baïbour n'a songé à me demander qui j'étais ou ce que je venais faire à Stamboul...

J'ai reçu une lettre de Jeanne, qui est allée se joindre aux autres qu'elle m'avait écrites et à laquelle j'ai répondu, ainsi que je le fais d'ordinaire. Elle est dans le recul de l'espace et du temps. Elle m'apparaît lointaine et presque irréelle. Je ne suis pas certain qu'elle soit autre chose qu'un personnage de mes romans. Je connais la maison de Gérard Augereau à Paris ; mais elle me semble à peine mienne, tant d'existence trop différente que je mène ici m'a fait une personnalité nouvelle.

Au contraire de Mauroy, qui excursionne toujours, je n'ai découvert aucun coin digne d'être décrit. Je me suis contenté de mon pan de ciel bleu, avec les collines tourmentées d'Eyoub, la sainte mosquée qui récèle l'épée du prophète, les maisons grises des vivants mêlées aux turbés blancs des morts, l'estacade où se rangent les caïques. Les babouches hypocrites qui se sont moqué de Mme Tchiguirine, ont de nouveau chaussé les pieds nus de ma maîtresse. Il reste dans les coussins du divan la forme de son corps et l'odeur de sa chair. L'Orient est bien la terre de l'amour. Toutes les exégèses religieuses y ont situé la première rencontre de l'homme et de la femme. Il y a, à Féner-Bagdjé, sur la côte d'Asie, les ruines d'un temple à Vénus marine. Partout, le long des rives de la mer Ionienne, s'élevaient des écoles de courtisanes, où tout ce qui orne l'esprit et le corps était enseigné, afin que l'amour cessât d'être la brutale satisfaction de l'instinct pour devenir l'art par excellence, et comme une quintessence de la vie. Les caresses ne sont point en horreur à la loi de Mahomet comme aux dogmes chrétiens. « Les femmes sont votre champ, » dit le Koran. « Cultivez-le de la manière que vous l'entendrez, ayant fait auparavant l'acte de piété. » Et l'acte de piété, c'est croire en Dieu simplement...

Vers minuit, quand la Corne d'Or devenait déserte, nous allions, en caïque, écouter chanter l'inconnue au fond du golfe. Parfois, le long des quais obscurs du Fanar et d'Ounkapan, nous nous sommes avancés jusqu'au Pont. Du fond de l'eau noire, nous avons regardé, comme des oiseaux de nuit qui se cachent, les scintillements de Galata, les feux rouges et verts des navires à l'ancre, la fumée lumineuse des steamers en partance. Alors, effarouchés, pour que la vie ne vînt pas nous enlever à notre rêve, nous reculions en hâte, nous retournions, dans la paix nocturne, vers notre maison secrète, écartée des hommes. Sous les bras forts de Moham et de Saouda, le caï-

que léger glissait sans bruit sur la surface unie de l'eau. La poussière d'argent des étoiles s'y mirait en innombrable scintillement; la terre, noyée d'ombre, disparaissait des deux côtés ; et il nous semblait voguer en plein ciel et que nos mains pûssent, en se penchant par-dessus le tapis du bordage, ramasser des astres...

Samedi 3

Dans le salon d'Hélène. Mauroy, en homme du monde qu'il est, a estimé que, lui comme moi, avions trop tardé à faire une nouvelle visite à Mme Métarxès. Je lui ai objecté que, lors du départ de sa mère, je n'avais pas manqué d'aller présenter mes devoirs à ces dames. Il n'a pas jugé que cela pût m'empêcher de l'accompagner...

Hélène s'intéresse énormément à l'archiduc Albert et, plus encore, au mannequin transplanté si loin de la rue de la Paix. Elle n'a pas confiance en Wald. C'est un débauché. Ne pouvait-il laisser cette petite à Paris ? Le climat d'Orient est meurtrier aux existences du Nord. Il enivre et tue. Mauroy n'a pas besoin d'un intérêt si sincère pour vider le fond de son sac. Il raconte comment l'archiduc s'est décidé à l'emmener. D'ordinaire les maîtresses d'Albert Wald ne le revoient jamais. Il garde quelque temps une correspondance avec celles qu'il préféra et que son abandon meurtrirait, deux ou trois lettres, une sorte de finale en décrescendo, pour éviter la cruauté des adieux... Il revint à Paris, officiellement, alors qu'il correspondait encore avec Marie Soleil. Il se trouva qu'elle passait devant la gare, regarda le cortège avec les badauds. Et, huit jours après, il recevait d'elle une lettre, qui l'avait cherché successivement à Vienne et à Londres. Elle lui disait à peu près : « J'ai vu un archiduc d'Autriche (je crois que c'est le roi de ton pays) que l'on conduisait avec des cuirassiers. J'étais tout près. Il te ressemblait, mais en triste et en méchant. Il jetait les yeux sur la foule. Ce n'était pas tes yeux. Je les connais bien, tes yeux! Si l'on me donnait à choisir entre le roi et toi, c'est toi que je voudrais toujours... »

— L'archiduc quitta Paris. Mais, le lendemain, Albert Wald y arrivait et renouait avec la petite Soleil. Cela lui sembla drôle, à la fois, et très vrai, qu'il n'eût pas les mêmes yeux, selon qu'il était archiduc ou non. Et la femme, qui avait eu cette trouvaille, lui parut une maîtresse délicieuse...

— Pauvre petite! Si elle se doutait!

— Chère madame, ou la petite Soleil est une rouée, et elle se résignera à la rupture (elle l'a fait plus d'une fois sans doute), lorsqu'elle verra qu'il n'y a plus moyen de l'éviter. Ou c'est une sentimentale : mais vous ne savez pas avec quel tact les trois lettres de l'archiduc, qui ne disent pas d'adieu, savent jalonner la route d'oubli...

Mais Hélène est attristée :

— Non! Non! monsieur Mauroy, ce n'est pas si facile que vous croyez. On en meurt, d'aimer trop. Combien voyez-vous de ces fins-là à Paris! Et c'est ici une terre d'amour, un ciel d'ivresse, où les cerveaux s'affolent, où l'haleine de la volupté est partout dans l'air...

J'ai su ce soir la cause de cette tristesse d'Hélène.

— Dans vingt jours, djanim, nous serons séparés...

Dans vingt jours, Georges Métarxès revient du Caucase.

Dimanche 4

J'ai présenté Jacques Mauroy à mon vieil ami Hammad-Baïbour. Je lui avais recommandé de peu parler. Ils ont été bien gênés tous deux, Mauroy de contenir les multiples remarques qui lui venaient aux lèvres sur la beauté du jour, les mérites du tabac d'Hammad, la poésie de l'Islam, les qualités comparées des tapis persans ou smyrniotes, les traditions d'amitié qui unissent la Turquie à la France, le degré de chaleur où doit être servi le café... Mais ce fut encore trop pour Hammad, qui prodiguait les lentes inclinations de tête, les sourires entendus et semblait, dans sa barbe blanche, se gargariser exquisement des histoires de son hôte. Je vis que son narguilé s'éteignait, qu'il était à bout, tout étourdi. Je me levai. Il posa sur la petite table son tuyau refroidi, nous prit affectueusement le bras, et murmura :

— Déjà?

Il est la politesse faite homme.

Je crus que Mauroy allait rester!

Mardi 6 août

Une stupide partie à cinq, qui nous a pris une journée entière. Les Saint-Vallier nous avaient invités, Jacques et moi, à déjeuner à leur villa de Thérapia. Nous avions mission d'aller quérir Mme Métarxès chez elle et de nous faire jusqu'à Thérapia ses chevaliers servants. Mauroy a pris tellement au sérieux son rôle, qu'il ne nous a pas lâchés le quart d'une minute. Après déjeuner, traversée du Bosphore pour remonter, à partir de Pacha-Bagdjé, ce limpide « ruisseau argentin », où j'ai mené jadis ma promenade solitaire. Hélène ne connaissait pas le petit café, où je me suis arrêté. Pendant que les autres buvaient, je l'ai emmenée vingt pas plus haut, comme un forçat qui tire sur sa chaîne.

— Comme ce serait beau, djanim, si nous étions seuls !...

Mercredi 7

Elle a été affreusement mariée par son père. Ce Métarxès, qui est un ingénieur remarquable et qui a décuplé en quelques années la valeur des mines Tchiguirine, est le plus abject des maris. S'il ne

passe guère qu'un mois chaque année avec sa femme, dans leur maison de Péra ou le yali qu'ils possèdent à Halki, c'est qu'il mène au Caucase une basse existence de débauche. Et parfois il a amené à Constantinople des maîtresses de là-bas, une Circassienne, entre autres, dont il a des enfants, une espèce de ribaude, qu'il a ramassée on ne sait où.

— C'était ma destinée, vois-tu, de t'aimer. Les femmes sont toutes, plus ou moins, devineresses d'avenir. Dès la première fois où je t'ai vu, j'ai su que tu serais mon véritable époux. Je suis une étrangère à mon propre foyer. La vie des femmes d'Orient est tout entière vouée à l'amour. Toute leur éducation tend à les faire créatrices de bonheur dans les étroites limites du harem. Elles apprennent la musique, la danse, l'art de se parer et d'être belles. Elles sont la source profonde de la vie : il faut qu'elles demeurent attirantes et fascinatrices, afin que l'homme s'y vienne désaltérer jusqu'à l'ivresse. Ce sont des mères admirables. Je t'ai parlé de la recluse d'Yildiz, cette Mirimah-cadine, esclave-épouse, que je vais voir parfois. Son bonheur est sans ombre, depuis qu'elle a enfanté. Bien que chrétienne, j'ai pris à l'islam un peu de ces conceptions-là. Je les sens en moi avec une invincible puissance. A Paris, dans vos fièvres et vos brouillards, qui ne laissent ni le temps ni l'espace de songer, tu ne pouvais pas me comprendre. Mais ici, sous la caresse qui tombe de nos cieux, vois-tu qu'il y a une loi que nous ne sommes pas maîtres d'éviter, et que nous devions nous aimer, et que j'étais le calice dont ta bouche, sans savoir, avait soif ?...

Le soir

Hélène a raison. C'est une terre d'amour. Il est partout, dans la beauté lumineuse des choses et dans les regards des vivants. Il brille comme ces lampes sacrées qu'on voit brûler symboliquement dans tous les temples de toutes les religions. Il est dans les prunelles de velours des tout petits comme sous les paupières fatiguées des vieillards. Chez les uns et chez les autres, la songerie a pareil objet. Les enfants, inconscients encore, la tournent vers l'avenir. Cette ardeur qu'ils témoignent, ces éclairs qui les illuminent, toute cette puissance de sentir qu'il sommeille et qui espère, c'st l'avenir mystérieux, qu'ils ne connaissent pas, mais vers lequel ils sont obscurément tirés et qui fera épanouir l'intime trésor de leurs facultés naissantes. Leurs yeux sont candides et ambitieux distraits du présent, levés vers demain... La songerie des vieillards est tournée vers le passé et ils savent. Ils ont achevé leur tâche. Ils sont apaisés et contemplent leur vie, qu'ils ont, selon la loi, laissée, renouvelée et jeune, aux yeux des enfants. Ils ne seront jamais tout à fait absents de la terre où ils ont aimé. Il n'y a pas un peuple qui n'ait le culte des ancêtres. L'homme ne quitte pas facilement la terre qu'il a foulée. Je n'ai jamais si bien eu que

dans les cimetières turcs, la sensation de la vie d'au-delà. Le soir, lorsque le soleil se couche derrière Eyoub, l'innombrable peuple des morts se lève devant moi, au travers des stèles. Il ne connaît plus la lumière trop éclatante du jour. Il songe silencieusement, comme le vieil Hammad-Baïbour, aux lointaines amours, dont l'humanité vivante, qui s'endort le soir, n'est que le reflet éphémère. Et les yeux des enfants s'ouvriront, à l'aube du lendemain, vivifiés à ce gouffre profond des existences passées, où ils sont allés, durant les ténèbres, puiser l'inconnaissable étincelle...

Vendredi 9 août

Le ménage Miléna-Mauroy se désagrège. Mon pauvre ami est soucieux. Il y a, au Summer-Palace de Thérapia, un certain tzigane en veste brodée, qui paraît exercer sur l'inconstante danseuse un charme funeste. J'ai prêché à Jacques la nécessité de prendre l'initiative d'une rupture. Mais il m'a répondu par d'obscures théories sur la psychologie féminine, qui cachaient mal un regrettable entêtement à lutter contre l'inévitable. Il a essayé sans succès d'une fugue à Brousse, loin des arpèges de l'enjôleur. Miléna est une despote : elle le ramène chaque jour à Thérapia sous le prétexte d'y chercher une fraîcheur, dont elle se soucie autant que de Mauroy. Gageons qu'elle finira par lui faire prendre un appartement au Palace...

Dimanche 11 août

Nous avons fait cette chose insolite et charmante, une longue promenade à deux, dans Stamboul, sans Mauroy, sans Eddy, sans personne. Moham et Saouda eux-mêmes étaient restés auprès des caïques, à l'échelle d'Aya-Capou, où nous nous étions donné un rendez-vous d'écoliers en appétit d'école buissonnière. Il n'y avait vraiment qu'un bien faible danger de rencontres, à cette époque où toute la vie est reportée sur les rives du Bosphore et aux iles. Nous sommes allés voir, — ce n'était guère qu'un prétexte, — deux mosquées, que les étrangers visitent rarement, la mosquée des Roses et la mosquée du Sultan Sélim. Les rues trop brûlantes étaient désertes. Des maisons closes, nul bruit ne venait. Il semblait que tout fût assoupi. Le soir, on entend des djariés chanter derrière les treillages et l'on voit, aux portes entrebaillées ou dans l'ombre des fenêtres, des figures de femmes qui passent ou des voiles qui flottent. A l'heure chaude, la ville dort. C'est comme une ville irréelle, une ville très lumineuse, uniquement faite pour être le décor de cette longue promenade de deux amants, une ville où il n'y aurait pas d'autres habitants qu'Hélène et moi. Les chiens, couchés en rond dans les coins d'ombre, n'interrompent pas leur repos. De loin en loin nous faisons fuir de gros lézards, qui dardent entre deux pierres leurs têtes agiles pour nous considérer. Parfois nous parlons, nous échangeons des réflexions

dénuées d'importance, nous nous montrons des choses puériles, les détails banals de la route, un arbuste, une fleur, un grain de chapelet roulé sur le sol, l'eau d'une fontaine, une stèle neuve avec des lettres dorées. Puis pendant un long moment, nos lèvres restent closes. Et cependant nos pensées se pénètrent. Nous pensons : — C'est vraiment *notre* ville. Nous y sommes seuls. Nul ne nous guette. Nous n'avons pas peur... Et, dans l'instant où j'éprouve cette sécurité, Hélène s'arrête, me tend la fleur pourpre de sa bouche... De la terrasse du Sultan Sélim, on a vue sur la Corne d'Or. C'est d'abord toute une mêlée de toits avec des coulées vertes d'arbres et des dômes ; puis, au-delà des pauvres maisons de Balata, l'eau d'or, la bien nommée, et là-bas, tout là-bas à l'extrémité, notre maison...

Lundi 12

Mauroy, qui visite méthodiquement le musée impérial ottoman, m'affirme y avoir rencontré à deux reprises Mme Maïleh et M. Boriksen... Brave Maileh! Serait-il possible? Hélène s'est beaucoup amusée...

Lundi 19 août.

— Te rappelles-tu, djanim, le ruisseau argentin où je rêvais d'être seule avec toi? Nous serons imprudents avant que tu partes. Nous y retournerons sans importuns...

Nous y sommes allés. Nous nous sommes moqués des espionnages et nous avons bien fait. Nul ne nous a vus. Le vieux cafedji n'a pas daigné prêter attention aux deux amoureux qui passaient. Nous sommes restés longtemps assis dans l'herbe odorante, au murmure jaseur de l'eau...

Jeudi 22.

Le jour est proche où le paquebot m'emportera. Cette échéance me pèse. J'avais une maîtresse captivante, pas de soucis, du rêve à brassées. J'étais dans mon rôle, ce que ma naissance m'a fait, un bohème qui vagabonde. Enfant du hasard qui ne connaît pas son père, j'aimais à l'aventure, ayant oublié le passé et dédaignant l'avenir. Je redeviens un régulier, un homme marié, un homme connu, un homme étiqueté comme toutes les marionnettes de la comédie humaine. En scène, monsieur Gérard Augereau ! Le régisseur a frappé les trois coups ! Qu'on se dépêche ! C'est bête, la vie !... Dans deux jours, dans trois au plus, je serai à cette même place. J'attendrai Nicolas Menassian pour faire avec lui l'inventaire des tapis qu'il m'a loués. Ma brève liaison sera comme ces morts, là-bas, dans les champs d'Eyoub, sous leurs stèles uniformes, que la mousse ronge. Quand reviendrai-je ? Peut-être jamais. Je regarderai ces deux babouches, là, auprès du divan, ces deux mignonnes choses brodées, que j'aime, et j'aurai envie de pleurer...

(*A suivre.*) HENRY BUTEAU.



# Les Ducs et les Pauvres en Angleterre

## I

Dans la lutte qui se poursuit actuellement en Angleterre, entre le parti libéral, appuyé sur la Chambre des communes, et le parti conservateur, soutenu par les Lords, ces derniers n'ont point paru jouir d'une grande popularité dans le pays. Cela s'explique facilement, quand on songe à la position exceptionnelle des ducs, dans le Royaume-Uni.

L'opinion publique commence à se montrer fort sévère envers eux. On les trouve encombrants et inutiles.

En laissant de côté les ducs de sang royal, comme les ducs de Cumberland, de Connaught, d'Albany, les ducs souverains de Lancaster, Cornwall et Rothesay, on compte actuellement 27 ducs qui possèdent — avec environ 2.500 *landlords* ou propriétaires fonciers — tout simplement la moitié du pays. En toute première ligne vient le duc de Sutherland, dont les propriétés rurales comportent *un million* 358.545 acres, environ un demi-million d'hectares, l'étendue d'un département français, dont le revenu, il y a une vingtaine d'années, se chiffrait par 141.667 livres sterling (plus de 3 *millions et demi* de francs). Le duc de Buccleuch vient en seconde ligne avec environ un demi-million d'acres (460.108), mais qui lui rapportent, d'ailleurs, encore plus, soit 5 millions et demi de francs. Les ducs de Richmond, de Devonshire, de Hamilton, d'Atholl, d'Argyll, de Portland (le héros du fameux procès Druce, en revendication du titre), les ducs de Northumberland et de Montrose possèdent également tous plus de 100.000 acres de sol anglais, avec des revenus annuels d'un demi à un million de francs.

Les autres, comme Somerset, Grafton, Beaufort Saint-Albans, Leeds, Bedford, Marlborough, Rutland, Roxburghe (qui épousa il y a quelques années une fille de milliardaire américain), et les ducs de Manchester, de Newcastle, de Leinster, Wellington,

Abercorn n'ont des propriétés que de 50 mille acres et au-dessous.

La question si grave qui se poursuit, d'ailleurs, au sujet de l'élévation des taxes foncières, comprise dans le projet du budget anglais, donne matière à une discussion d'ordre général, où les arguments pour et contre sont également nombreux et d'un grand poids. Il s'agit, en effet, de résoudre le problème de savoir si oui ou non la plus-value acquise par les terres leur est propre, ou si elle est un bien « non acquis » (*unearned*), c'est-à-dire provenant simplement de l'accroissement de valeur dû au développement de la civilisation : villes ou villages qui se sont agrandies, augmentation de la population, du commerce local, renchérissement des produits de toute sorte, produits du sol ou produits manufacturés — en un mot abondance des biens répartis dans la population.

Et si cette plus-value des propriétés est jugée *unearned*, c'est-à-dire ne dépendant pas d'elles-mêmes, les lords et les ducs et tous les *landlords* du pays ont beau jeu à prétendre qu'une nouvelle taxation est injuste. Ou bien, alors, disent-ils, il faut élever les impôts sur les fabriques, les usines, les négociants patentés, voire les professions libérales, toutes sources de biens et de revenus qui ont, elles aussi, profité largement et constamment des progrès de la civilisation et du bien-être général.

## II

Les ducs, avec leurs titres et leur richesse, forment une des bases les plus solides à la constitution actuelle de la société anglaise. Ils sont le centre autour duquel gravite la vie sociale et politique du pays. La vieille Angleterre avait toujours nourri une sorte de respect devant ces familles privilégiées, dont l'histoire incarne toutes les splendeurs du passé de la Grande Bretagne La réforme budgétaire anglaise a ainsi, non seulement une importance économique, mais aussi une importance politique et sociale. En portant une atteinte mortelle à la fortune des ducs, de même qu'à celle des grandes familles anglaises, qui forment comme une sorte de citadelle des traditions du passé, cette réforme budgétaire prépare à la fois une Angleterre nouvelle, et un nouveau classement des éléments de la société anglaise.

Il faut dire, d'ailleurs, que si paradoxal que cela puisse paraître, les véritables ennemis des lords sont les lords eux-mêmes. C'est qu'en effet ils ne connaissent même pas le sol qu'ils pos-

sèdent. Ils sont, en somme, perdus dans leurs immenses propriétés, comme dans un désert, qui devient leur prison. Sur eux et contre eux se réalise le mot de la Bible: « Ceux parmi vous qui ajoutent un champ à un champ, finissent par être des solitaires. »

Puis quel spectacle immoral que ces grands espaces et ces immenses forêts laissées à l'abandon uniquement pour servir de terrain de sport et de lieux de chasse à quelques privilégiés, alors que la terre manque à des milliers de bras qui voudraient s'employer. Et chaque jour la sévérité des propriétaires invente de nouvelles vexations. Le duc de Devonshire ne tolère pas d'annonces-réclames dans les champs de ses fermiers, grâce auxquelles ils se faisaient quelques sous. Le duc de Fife ne permet pas, quand il vient à sa résidence seigneuriale, que l'auberge du pays garde des pensionnaires.

Pour bien comprendre la sympathie avec laquelle les vastes couches du peuple anglais ont accueilli la réforme proposée par M. Lloyd George il ne faut pas perdre de vue la situation sans issue dans laquelle se trouve une très grande portion de la population britannique. La richesse si vantée de la Grande-Bretagne est concentrée surtout entre les mains de familles privilégiées, recrutées parmi la haute noblesse et la riche bourgeoisie. Le bien-être ne s'est pas démocratisé comme en France. Il est resté le privilège de quelques-uns seulement. C'est une véritable armée de pauvres, qui se désolent et crient misère, aujourd'hui, en Angleterre, D'après le dernier rapport officiel, elle atteint presque le million (959.848). C'est donc une personne sur trente-sept, qui a besoin d'être secourue par l'Etat ou par la charité privée. La proportion des sans-travail, qui cherchent vainement une occupation, s'est accrue de 133 pour cent, depuis un an.

On compte, à Londres seulement, 123.545 miséreux, et dans la province 706.011, soit un total de 830.156. Ajoutons à cela le nombre des pauvres fous et des déments occasionnels dont l'assistance publique doit bien s'occuper, c'est-à-dire 26.037 créatures humaines privées de raison à Londres, et 88.832 dans le reste du pays — au total 114.869 ; joignez à ce chiffre ceux qu'on appelle les pauvres intermittents, les nécessiteux occasionnels (*casual paupers*), soit 1.420 pour Londres, et 14.432 pour la province, en tout 15.869 et vous arriverez au total vraiment impressionnant de 959.848 personnes, qui en sont réduites à attendre leur subsistance de la charité légale ou de la charité privée.

Si l'on compare, maintenant, cette grande armée des misérables avec le chiffre total de la population, on arrive aux tristes constatations suivantes : une personne sur 37, dans l'Angleterre et le pays de Galles est un pauvre ; une personne sur 22 à Londres est un pauvre. Et cette proportion, déjà si élevée, est encore en augmentation. Au premier janvier 1908 la statistique officielle donnait 57,9 de pauvres pour mille dans toute la Grande-Bretagne, y compris la métropole ; cette année-ci elle est de 58, 6 pour mille habitants.

Et que prouvent maintenant ces chiffres ? Ils prouvent que la nation anglaise a vécu depuis des années sur son capital, et que si cela devait continuer, elle marcherait droit à la banqueroute, à la faillite économique et sociale. Au point de vue politique ils apportent la preuve que le gouvernement n'a pas su gouverner pour le bien de la nation. Il l'a laissée désarmée devant la lutte pour la vie sur le marché mondial.

Il va sans dire que les tenants de la politique douanière protectionniste de M. Chamberlain se servent de ces arguments pour proclamer la faillite du libre échange, cette charte économique de l'Angleterre. Ils attaquent avec violence la vieille doctrine libérale de Manchester, le « laisser-faire », et le « laisser passer ». Pour ces partisans de la réforme douanière et des droits protecteurs, la seule cause du paupérisme en Angleterre, c'est le chômage. Et la cause du chômage, c'est le libre échange (*free trade*).

Mais, vraiment, c'est là une vue qui ne va pas au fond des choses. C'est surtout un argument politique. Le mal est plus profond et tient à des causes plus générales. Et parmi celles-ci, il est hors de doute que c'est la question du sol qui est à la base du malaise actuel. Les terres en friche, l'agriculture délaissée, l'inutilisation des domaines seigneuriaux, l'entrave mise au développement agricole, à la prospérité foncière, voilà l'explication de tant de bras inemployés, que l'industrie ou le commerce ne suffisent plus à occuper. Et cette mauvaise utilisation du sol, ce dépeuplement et cette désertion des campagnes sont bien étroitement liés au régime actuel de la propriété foncière. Ce sont bien les grands propriétaires fonciers, les landlords et au premier rang les ducs, avec leurs positions privilégiées, qui sont un obstacle à toute réforme et à tout progrès. Ce sont eux et leurs possessions territoriales, qui contribuent à maintenir cette digue économique à l'accroissement du bien-être général. La cherté de la vie, l'impossibilité de trouver à s'employer, le malaise social qui va s'ag-

gravant chaque jour, de tout cela ils portent, aujourd'hui, une lourde part de responsabilité devant la nation.

Y songent-ils, ces membres de la Chambre des Lords, assis sur leurs fauteuils de cuir rouge, dans la salle du palais de Westminster, aux boiseries sombres, avec ses douze fenêtres en ogive, ornées de vitraux peints, ses niches occupées par des statues de chevaliers? Les bruits du dehors, la fièvre et le tourbillon de la grande ville parviennent à peine, en faibles rumeurs lointaines, dans cette enceinte d'un autre âge. Et pourtant le prestige des lords est encore grand. La noblesse anglaise qui s'acquiert par hérédité, mais aussi par choix, est demeurée une aristocratie intelligente, véritablement une élite. Elle se renouvelle sans cesse en recrutant de nouveaux membres parmi les talents nouveaux et les fortunes nouvelles. Habitant sur ses terres, le noble est resté en contact, plus que partout ailleurs en Europe, avec les paysans, avec le peuple des campagnes. N'étant pas une caste, la noblesse anglaise n'a pas été jusqu'ici un parti politique. On a vu la Chambre haute souvent plus libérale que la Chambre des communes. Malheureusement, depuis quelques années elle s'est inféodée de plus en plus au capitalisme. Les nouveaux lords, créés depuis vingt ans, sont surtout de grands industriels et des millionnaires. Les ducs représentent la noblesse historique. Onze sur vingt-sept ont eu un ancêtre décapité. Il y en a un dont l'aïeul fut même pendu. Deux ducs, Argyll et Hamilton, descendent tous deux de la plus belle femme de son temps : Elisabeth Gunning. Depuis, trois ducs actuels ont épousé de très riches héritières américaines. L'un d'eux, de plus, Sa Grâce le duc de Sutherland, est le mari de la plus belle femme peut-être de notre époque. Par hérédité, par alliance, par faveur royale aujourd'hui, les anciens lords et les nouveaux se sont trouvés du côté de la fortune. Et ainsi, dans le conflit actuel, les pairs représentent, aux yeux de l'opinion publique, le capital — contre le travail. Aussi ne faut-il pas s'étonner que leurs adversaires, libéraux, radicaux et socialistes, aient porté tous leurs efforts, et tout le poids de leurs attaques contre la féodalité foncière et capitaliste, et qu'ils aient beau jeu pour soulever la masse des électeurs contre les privilégiés de la fortune et contre les privilèges des nobles.

On a répandu dernièrement, à profusion, une carte postale illustrée fort suggestive. Elle représente un plan de Londres. Sur la ville géante une pieuvre monstrueuse étend ses tentacules. Chacun étreint un quartier de la métropole, sur lequel sont ins-

crits le nom et le titre et la fortune du plus gros propriétaire. Voici le Strand, qui rapporte annuellement au duc de Norfolk environ 37 *millions de francs*. Les 400 acres de Westminster lui valent aussi près de 25 millions. Le duc de Bedford, avec 250 acres, se fait un revenu de 50 *millions;* lord Northampton, 40 *millions* par an. Et d'autres encore, le comte de Cadogan, et ceux que nous avons nommés déjà.

C'est ainsi que les ducs sont représentés comme des accapareurs, dont la fortune privée, en s'accroissant par trop, devient une anomalie scandaleuse et un mal social hautement préjudiciable au bien-être général du pays. Dans la lutte actuelle que le ministre des finances M. Lloyd George a, selon sa propre expression, « déclarée à la pauvreté, » la noblesse anglaise sera certainement appelée à consentir, de gré ou de force, les sacrifices nécessaires. L'Etat anglais a un besoin pressant d'argent pour sa flotte, pour ses œuvres sociales, votées par les Communes. Les conservateurs veulent le demander aux droits de douane. Les radicaux du gouvernement actuel entendent se procurer ces ressources par des nouvelles taxes sur la propriété foncière. Le duel est engagé et il semble bien que si les lords avaient eu à la fois le souci du bien public et de leur situation menacée, ils se seraient résolus à s'incliner devant l'opinion publique.

Désormais c'est une grande bataille qui commence. Depuis plusieurs siècles l'Angleterre n'aura pas été en proie à une lutte pareille. Par l'importance des principes en cause : suprématie d'une oligarchie ou de la souveraineté nationale ; par la gravité des intérêts engagés : libre échange ou tarifs protecteurs, cette grande crise par où passe l'Angleterre peut avoir une importante répercussion sur la politique européenne (1).

L. DE NORVINS.

(1) Le 30 novembre dernier, par 350 voix contre 75, la Chambre des Lords a adopté la motion de lord Lansdowne, et a rejeté le budget. Elle considère donc, selon l'opinion du noble lord, qu'elle n'a pas le droit d'accepter un budget à tendance socialiste, sans que le pays ait été mis à même de faire connaître son opinion. Le 1er décembre, le gouvernement, par l'organe de M. Asquith, a déclaré à la Chambre des Communes que « l'action des Lords, en refusant de transformer en loi les dispositions financières prises par la Chambre des Communes pour le service de l'année accomplie, est une violation de la Constitution et une usurpation des droits des Communes. »

Le Parlement a été prorogé. La parole sera au pays, dans des élections générales très prochaines.



# Le Mouvement Intellectuel en France

## A. — PHILOSOPHIE ET PSYCHOLOGIE

### (L'HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME)

A propos de deux livres récents : *Le sens de l'histoire* par Max NORDAU : *Les problèmes de la vie affective* par Th. RIBOT.

Un livre nouveau de Max Nordau ne manque jamais d'attirer — d'une manière ou d'une autre — l'attention du grand public et il faut reconnaître qu'il y a toujours dans le succès quasi mondial du rude savant allemand un peu de scandale.

Max Nordau, en effet, est convaincu que cette époque-ci, par tous les pays à peu près, est une époque de décadence: opinion qui, par soi-même, ne semble d'abord ni bien audacieuse ni bien neuve. Mais l'important, dans la science ou la philosophie, n'est pas tellement de trouver une idée que de la démontrer. Max Nordau a établi notre décadence avec beaucoup d'ingéniosité, de force et de franchise. Il continue de s'appliquer à cette tâche et c'est pourquoi les leçons qu'il nous donne ressemblent quelquefois à des corrections.

D'abord il a considéré que la preuve la plus manifeste de notre abaissement intellectuel et moral, chez toutes les nations européennes, était le pauvre état de notre littérature : dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es !... Il s'est donc fait critique international afin d'établir que toute la production contemporaine, de Tolstoï à Maurice Maeterlinck, était une production de dégénérés, portant nettement comme caractères morbides le délire mystique et l'incohérence mentale. Avec une placide virulence et un dédain vraiment philosophique des amours-propres, il a dit leur fait à toutes les gloires et, si cette critique d'un ton très nouveau lui a valu la célébrité, je doute qu'elle lui ait concilié la sympathie des gens de lettres, susceptibles en tous pays.

Cette âpre revue littéraire n'était, pourtant, qu'un procédé accessoire, un détail de méthode. Max Nordau est, avant tout, un savant, un philosophe, et qui a tenté de porter un peu de la précision scientifique et de la raison philosophique dans un domaine, où, malgré la science et la raison, il lui a semblé que subsistaient encore trop de mensonges et de préjugés : la vie sociale.

Là, comme beaucoup d'autres, il a d'abord été frappé par un fait : la tristesse du temps présent, l'inquiétude et le malaise des peuples, l'universel pessimisme des individus. En Europe, il n'est guère d'Etat qui soit sûr du lendemain pour ses institutions et l'esprit de révolte manifeste partout le mécontentement des nations. Quant aux individus, ils ne révèlent que trop leur secret désespoir par leurs goûts esthétiques et si la littérature de l'époque est, comme le veut Max Nordau, une littérature de décadence, c'est précisément parce qu'elle n'a d'autre but que de nous consoler de notre chagrin par l'oubli ou de le flatter par la complaisance. Or, pour un psychologue, la tristesse n'est pas une chose naturelle et, pour un physiologiste, le pessimisme apparaît comme une maladie : quand on mange et digère bien, quand on aime sa femme et qu'on voit grandir ses enfants, quand on se promène par un beau temps sans souci du lendemain, on est gai, content. La vie, la vie simple et saine, porte en elle-même et à elle toute seule, avec sa noblesse et sa beauté, son plaisir et sa joie. La souffrance et le chagrin d'esprit, le découragement, la misère, toutes nos infirmités morales et nos tares sociales n'ont donc que des causes conventionnelles, factices, nullement naturelles ni nécessaires, et qui peuvent être supprimées, dès qu'elles seront bien connues.

C'est donc à dégager le principe occasionnel du mal contemporain que Max Nordau a consacré jusqu'ici tout l'effort d'un esprit aussi clairvoyant qu'averti. Son enquête a été à la fois littéraire, esthétique, psychologique, historique, sociologique et chacune de ses démarches si diverses semble l'avoir toujours ramené à la même conclusion.

La science a fait des progrès, l'instruction aussi : de là un changement profond de notre mentalité. Nous savons, — pour l'avoir appris à l'école, — qu'il n'existe dans la nature que des phénomènes et des lois, des phénomènes sans fantaisie et souvent prévisibles, de sèches lois impersonnelles et inéluctables. Ces lois ne sont pas seulement celles de la lumière, de la vapeur

et de l'électricité : elles ne sont pas seulement physiques ou chimiques et ne s'appliquent pas qu'aux choses inanimées. Elles sont aussi celles des plantes et des animaux, de tous les êtres qui naissent, se développent et meurent : elles sont biologiques et marquent les destinées de la vie. Plus ou moins clairement, — à cause de l'état moins avancé des sciences de l'homme telles que la sociologie et la psychologie, — nous nous représentons qu'il n'en peut être autrement de l'humanité que de la nature tout entière : nous aussi, au milieu de l'univers, nous naissons et périssons, luttons pour notre existence contre la mort ; nous aussi, nous obéissons à des lois qui relèvent de l'histoire comme les autres de la physique et de la biologie. De tout cela, par raison lucide ou par confus pressentiment, selon notre degré de culture, nous, les hommes d'aujourd'hui, nous sommes assurés. C'est ainsi que, peu à peu, nous nous sommes fait de l'univers et de notre destinée une représentation nouvelle que l'on peut appeler, dans le vieux langage d'Auguste Comte, une représentation *positive*. Or, si notre mentalité est changée, il n'en est pas de même, observe Max Nordau, de nos mœurs et de nos institutions. Socialement, nous continuons de vivre, non pas dans le présent, mais dans le passé, selon des traditions qui n'ont plus d'objet, parmi des cadres vieillis, en obéissance à des lois périmées. Il y a désaccord entre ce que nous pensons et ce que nous faisons, entre notre intelligence et notre volonté, notre savoir et notre devoir, notre sagesse et notre destinée, — prêtres d'une religion à laquelle nous ne croyons plus. Il y a dans notre vie sociale, dont chaque geste est en opposition avec nos secrètes convictions, comme une hypocrisie et nous ployons de lassitude et de découragement sous le poids des mensonges que nous portons.

Ces « mensonges sociologiques », Max Nordau a mis à les pourchasser et à les démasquer une précision et une cruauté vraiment surprenantes et quasi paradoxales : le parlementarisme où le peuple n'est rien, le député, tout ; le capitalisme perpétuant la misère et la faim sur une terre devenue trop riche avec la science pour n'être pas capable d'assurer à tous les hommes non seulement l'existence, mais le bien-être ; la tradition religieuse qui conserve tant de rites sans culte véritable ; le mensonge matrimonial qui, d'une union amoureuse et familiale, ne fait plus qu'une opération commerciale ou déshonnête ; — et j'en passe et des pires.

Enfin, dans le volume qui paraît ces jours-ci, Max Nordau

vient de s'en prendre au préjugé de l'histoire, — qui résume tous les autres.

Descartes avait jadis affirmé qu'avant de commencer l'histoire, il faudrait attendre que le monde fût fini, puisqu'il ne saurait y avoir de connaissance de ce qui change toujours. Cette lumineuse boutade du grand philosophe n'a pourtant pas empêché un grand nombre d'historiens, en Angleterre, en France, et en Allemagne, de prendre leur besogne au sérieux et Carlyle, historien lui-même, s'écriait avec un lyrique désespoir : « Ah ! quel monceau de cendres, de débris et d'ossements calcinés la pédanterie laborieuse ne déterre-t-elle pas dans ses fouilles du passé pour l'appeler Histoire et Philosophie de l'Histoire... Sur votre bibliothèque historique tous les Titans semblent avoir gravé cette inscription : ici vous trouverez un stérile dépôt de déblais. » — C'est ce que Max Nordau a voulu démontrer.

D'abord, l'histoire, — c'est-à-dire la prétendue étude des événements marquants du passé qu'il appelle dédaigneusement l'historiographie, — ne saurait être une science à aucun point de vue ni d'aucune manière. Elle n'a pas d'éléments, pas de matière vivante : rien ne s'efface plus vite que le passé et il n'est point de souvenir historique qui se propage au delà de la troisième génération. Un peuple ne vit que dans son présent et si le passé agit sur lui, c'est par d'autres voies que la mémoire des faits rapportés dans les livres. L'historiographe se trouve dans l'incapacité de seulement décrire des événements qu'il n'a jamais vus et tels que l'on n'en revoit point deux fois : il n'a d'autre source que son imagination et d'autre ressource que son talent personnel. Son récit, pour être agréable parfois, n'en sera que moins vrai : c'est là de l'esthétique, de l'art, mais de l'observation, de la science, nullement. Prétend-il, en revanche, expliquer ces événements qu'il ne parvient pas à décrire et, à défaut de leur réalité ou de leur figure, nous en donner la cause et la loi...? Ambition plus absurde encore que l'autre, car, dans la science, avant d'en trouver la cause, il faut d'abord constater un fait, et ce qui manque le plus à l'historiographe, ce sont les faits. D'où vient donc, chez les historiographes et leurs lecteurs, l'illusion de l'historiographie?... Les hommes aiment naturellement les fables, les récits émouvants, dramatiques, pittoresques aussi : c'est pourquoi l'historiographie les séduit d'autant plus qu'elle est moins sérieuse et qu'ils y goûtent mieux, par l'abondance du détail et de l'anecdote, la fantaisie du narrateur : roman que tout cela !... Mais c'est un roman qui, par contraste avec beau-

coup d'autres, joue en outre un rôle social. Les institutions et les mœurs, en effet, tirent toute leur force, leur dignité surtout et leur autorité, du passé, comme les grandes familles de leurs ancêtres. L'historiographie a ainsi pour objet d'entretenir le prestige de tout ce qui doit être conservé dans la société et les bénéficiaires des anciens régimes, — à commencer par les gouvernants, — se trouvent directement intéressés à l'historiographie et à son succès. Les historiographes sont des soutiens de la société et, ainsi que conclut énergiquement Max Nordau, « le sens historique poursuit le but pratique d'exercer, à l'aide du passé, du chantage ou de la fraude sur le présent ».

Que reste-t-il donc à l'histoire, selon Max Nordau ? Les batailles ou les révolutions, les généraux, les rois ou les empereurs, Napoléon, Bismarck ?... Non, tout cela n'importe guère, n'est que l'incident, l'anecdote sur quoi chacun peut disputer et broder. Mais l'homme est un animal qui, comme tous les animaux, lutte pour s'adapter de mieux en mieux aux conditions de son existence, et qui, parmi tous les autres animaux de l'univers, dispose pour s'adapter, d'une ressource unique : l'intelligence. L'humanité, ainsi que nous l'enseignent les sciences anthropologiques, est une espèce comme toutes les autres qui se transforme et qui, parmi toutes les autres, se transforme suivant des lois qui lui sont propres. Faire de l'histoire, de la vraie, c'est donc suivre dans le temps cette espèce humaine comme espèce et comme humanité ; c'est raconter, à travers les âges, la vie et l'effort de ceux qui le vivent pour améliorer leur condition dans le monde. Les chapitres de cette histoire marqueront les grandes étapes de cette adaptation humaine à la nature et Max Nordau, dans la seconde partie de son ouvrage, a déjà tenté d'esquisser ces chapitres et de relever quelques-unes de ces étapes.

D'abord, Max Nordau replace l'homme dans l'univers où il n'a pas toujours occupé la position dominante que nous lui voyons maintenant. Soumis au double instinct de la conservation de soi-même et de la reproduction de l'espèce, guidé par l'amour et la faim, il s'est bien vite aperçu des avantages de la société qui rendaient possible au fort l'exploitation des faibles, et le premier principe du développement social, affirme Max Nordau qui renouvelle ici au goût du jour, à l'inverse du paradoxe optimiste de Rousseau, la sombre conception du vieil Anglais Hobbes, a été le parasitisme : le chef de clan prenait

le butin de ses guerriers et le chef de famille faisait travailler pour lui ses femmes, ses enfants, ses esclaves. L'analyse ici est très précise, très nourrie, et ne dépasse point, dans ses conclusions, ce que nous permet raisonnablement de supposer sur ces temps reculés l'état actuel de nos connaissances, puisqu'aussi rien n'est plus obscur pour les sociologues eux-mêmes que les rapports de l'individu et de la société. Max Nordau consacre aussi un minutieux et vif chapitre à la Religion, dont il trouve « les racines psychologiques » dans le sentiment du mystère universel et l'angoisse de la mort. Enfin son chapitre de conclusion sur le progrès est tout à fait judicieux et mesuré.

Le progrès, en effet, ne doit pas être entendu dans un sens général : physiquement, comment pourrait-on affirmer qu'un monde où il y a des planètes est supérieur à un monde en l'état de nébuleuse ? Il n'est même pas bien sûr que les espèces les plus récemment formées, qui sont plus fragiles et plus précaires, doivent être considérées comme ayant réalisé un progrès sur les espèces élémentaires, plus stables et plus résistantes. Non, le progrès ne peut avoir qu'un sens humain et, de plus, ce sens ne doit pas être mystique. Si le progrès est un mouvement vers un but, ce but n'est pas transcendant, supraterrestre, surnaturel : il est immédiat, sensible, matériel, c'est pour l'humanité une existence meilleure, plus riche en plaisirs, moins féconde en souffrances. Dès lors, il n'est pas douteux que toute l'histoire humaine, entendue comme il faut l'entendre, ne soit précisément l'histoire d'un progrès. C'est la connaissance, la science qui a réalisé ce progrès, le réalise sans cesse. Il est devenu banal, en effet, d'insister sur les commodités créées par l'industrie, fille de la science. Il l'est moins, il serait même utile d'attirer l'attention sur la possibilité et la nécessité de multiplier et d'intensifier par les moyens dont nous disposons aujourd'hui la culture de toute la surface de la terre : dans cette voie, il semble que s'ouvre un avenir presque illimité de production et de richesse. La raison, surtout, avec la réflexion, éclaire de plus en plus la vie de chacun et les rapports de tous, préparant ainsi la justice et rendant de plus en plus impossible, dans l'humanité d'aujourd'hui, ce parasitisme, — sous une forme ou sous une autre, — qui fut la première loi de l'humanité primitive et dont les survivances sont précisément la cause du pessimisme et de l'inquiétude qui — on s'en souvient — caractérisent l'époque présente. Enfin les lecteurs de cette Revue n'ignorent pas que

les limites mêmes de la vie humaine semblent devoir être reculées peu à peu et que dans l'histoire de cette espèce animale sans cesse en progrès qu'on appelle humanité, l'une des conquêtes de demain, ce sera une « science du bonheur ».

*
**

Ainsi, quand on ferme ce volume tout à la fois négatif et fervent, on demeure troublé et irrésolu.

On a l'impression, — on pouvait, à vrai dire, l'avoir déjà un peu avant — qu'il ne reste pas grand'chose de la vieille histoire d'agrément. On comprend que les grands personnages, qui en faisaient le principal intérêt, sont des figures incertaines et changeantes, dont jamais plus on ne fixera les traits véritables et dont chaque historien refera indéfiniment le portrait selon ses préférences, ses goûts, la vivacité de sa fantaisie. Et l'on ne s'étonne plus de voir les historiens vivre aussi difficilement en paix que de simples auteurs dramatiques : leurs mœurs ressemblent à celles des gens de lettres, non à celles des savants. Mais, si l'on conçoit très bien ce que l'Histoire ne peut plus être, on hésite davantage, en vérité, sur ce qu'elle doit être. Ses limites, malgré tout, restent indécises entre celles de l'anthropologie, de la sociologie, de l'ancienne philosophie de l'histoire. Bien plus, dans l'esquisse que Max Nordau a tentée lui-même de la marche humaine, ne subsiste-t-il pas d'hypothèses?... Le parasitisme par exemple, — qui est un fait incontestable — a-t-il, dans l'évolution sociale, l'importance exclusive qu'il lui accorde et n'y a-t-il pas chez l'homme d'autres instincts primitifs que ceux de l'amour et de la faim?... Trancher la question supposerait une connaissance complète des lois de la nature humaine, — c'est-à-dire que l'histoire, entendue comme on voudra, ne pourra jamais s'achever sans le secours de la psychologie. Or, la psychologie n'en est pas là.

Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur le nouveau petit volume de notre maître Th. Ribot pour constater une fois de plus que le principal progrès accompli par cette science primordiale de l'homme, depuis vingt ans, a été de reconnaître son ignorance et ses limites. Ribot, avec toute la précise modestie qui l'a fait le chef de l'Ecole française, et après une carrière exceptionnellement active et féconde, intitule simplement son ouvrage : *Problèmes de la vie affective*. Ce sont donc beaucoup moins des solutions qu'il apporte que des questions qu'il pose : quelle est

en nous la forme la plus simple de la vie psychologique, quelles sont les sensations élémentaires que nous avons, avant toutes les autres, de notre propre existence ? Est-ce seulement le plaisir et la douleur ou bien, au-dessous même du plaisir et de la douleur, comme principe et fondement de la conscience que nous prenons de notre personnalité et de la réalité du monde extérieur, le psychologue ne peut-il pas reconnaître toute une vie *affective*, obscure, confuse, beaucoup moins manifeste par sa présence et son action normales chez tous que par ses troubles et sa disparition chez certains malades, et qui serait le seul retentissement dans la conscience de la circulation du sang, des fonctions de nos entrailles, ou, plus profondément encore, du chimisme de notre cerveau ?... En d'autres termes, quelle est, au juste, dans la conscience, la limite entre l'humanité et les forces de la nature ?...

Donc, résignons-nous, pour un temps au moins. Si, après Max Nordau, l'Histoire n'est pas achevée ; si, même avec Ribot, la Psychologie en demeure encore aux « problèmes », un résultat pourtant est acquis qui suffit à assurer l'avenir. Pour Max Nordau, en effet, l'Histoire humaine doit se confondre avec l'Histoire naturelle du monde ; de même la Psychologie de l'homme, pour Ribot, est une suite, non seulement de la psychologie animale, mais de la Physique et de la Chimie. Ainsi se rejoignent et convergent toutes les tentatives faites dans les sciences de l'homme qui se refusent désormais à le considérer, selon l'expression célèbre de Spinoza, comme un empire dans un empire. Tant pis pour notre vanité !... Le corps de chacun de nous n'est qu'un centre où se rencontrent et se transforment en se rencontrant les énergies de la nature. Manger, c'est absorber de l'énergie chimique sous forme d'aliments ; penser, c'est en dégager une énergie inconnue encore, mais que nous connaîtrons un jour, de même que marcher, c'est la dissiper en mouvement et en chaleur. La vie humaine apparaît de plus en plus un épisode de la vie universelle, et les sciences de l'humanité, comme les sciences de la nature, ne sont pour les savants qu'un cas particulier de ce que l'on appelle maintenant d'un assez vilain mot : l'énergétisme. (1)

Et cette leçon, si elle n'a rien de décourageant, reste tout de même pour nous, mortels pleins de nous-mêmes, un peu rude...

GASTON RAGEOT.

(1) Cf. à ce propos deux volumes nouveaux de W. Oswald : *L'évolution d'une science, la chimie. — L'Energie.*

## B. — DERNIERS ROMANS FRANÇAIS

*Derniers Contes*, par Villiers de l'Isle-Adam. — *La Passion de Claude Bernier*, par Jean Vignaud. — *L'Or*, par Victor Margueritte.

Qui donc prétendait que le conte était devenu dans l'art français un genre périmé ? Jamais depuis trois ou quatre ans nous n'avons lu tant de contes ni de nouvelles. Les quotidiens en sont bondés, les revues de reproduction en sont remplies, les magazines en débordent. Il n'y a que les éditeurs qui n'en veulent pas, arguant, avec autorité, que « le public n'aime pas les contes. » Il les aime dans le journal, il ne les aime pas dans le livre ! Vraiment la nature humaine est bien déroutante. Mais puisque les éditeurs le disent, n'est-ce pas ? ce doit être vrai : les éditeurs ont toujours raison.

Donc nous sommes submergés sous une quantité invraisemblable de contes, mais, comme par hasard, nous n'avons pas de conteurs. Sauf deux ou trois esprits alertes qui brochent convenablement la nouvelle, le reste se traîne à la suite de tous les sous-Maupassant qui ont érigé en dogme le conte réaliste. Qu'ils sont donc pénibles, toujours semblables à eux-mêmes, c'est-à-dire médiocres, qu'ils sont donc vides et inutiles !

Or, cette semaine, grand miracle. Sous le flot montant des romans, voici un volume de contes — il est vrai qu'il est signé du nom d'un mort, et d'un mort illustre, Villiers de l'Isle-Adam. Mais enfin ce sont bien là des contes et des contes délicieux écrits par le plus intelligent, le plus subtil, le plus imprévu des esprits artistes.

Vraiment je voudrais que les centaines de jeunes gens qui travaillent dans la hâte et s'épuisent à alimenter de nouvelles les quotidiens et les magazines aient en main ces *Derniers Contes* de Villiers de l'Isle-Adam et qu'ils les lussent. Je le voudrais pour une double raison : d'abord parce que je suis sûr qu'ils y goûteraient un plaisir supérieur, puis parce qu'ils apprendraient aussi qu'il n'y a pas qu'une seule formule de contes dans l'art français, mais qu'il y en a cinq ou six et qu'en voici une originale qui n'a aucun rapport avec la formule Maupassant.

Est-ce à dire que je mette cette littérature-là au-dessus de celle qui nous a donné *Les soirées de Médan* ou les *Contes de la Bécasse ?* Pas du tout. Seulement depuis quinze ans et plus qu'on imite laborieusement les réalistes, je pense qu'il serait temps de cesser. Et rien ne serait plus utile, pour cesser, que de rafraîchir son inspiration à une source très différente.

La nouveauté, l'originalité, voilà, en effet, ce qui vous séduira tout de suite lorsque vous ouvrirez ce livre d'histoires de Villiers de l'Isle-Adam. C'est un esprit *imprévu*, fuyant, déroutant. On commence avec lui sur un ton badin ou sévère et l'on ne sait jamais où l'on va, si c'est vers la comédie ou la tragédie. Non qu'il n'aime point les genres tranchés, mais c'est, je crois, parce qu'il se crée de l'univers une vision tout à fait personnelle qui ne correspond presque jamais aux cadres adoptés couramment par la moyenne des esprits. Il a toujours une manière de saisir la réalité sous un angle que personne n'avait imaginé avant lui.

De cette originalité outrancière dérive l'espèce de terreur qu'il inspire. Je ne connais point d'écrivain qui, en une demi-page, sache mieux que Villiers nous faire appréhender le frisson de l'inconnu. Vous trouverez dans ces *Derniers Contes* deux ou trois histoires fantastiques qui, pour créer le cauchemar, ne font usage d'aucun des procédés classiques. C'est dans la nature même que Villiers va chercher l'épouvante et avec une simplicité de moyens qui nous confond. Lisez dans les « Histoires insolites » les *Amants de Tolède*, description d'un genre de supplice nouveau imaginé par Torquemada et qui doit dégoûter à jamais de l'Amour deux passionnés, vous serez étonnés et troublés.

D'autre part, sous cette simplicité de manière, se dissimule un art consommé. Villiers de l'Isle-Adam n'est pas un primaire, certes non ! C'est le plus minutieux et le plus tourmenté des artistes. C'est le meilleur élève de l'école de Baudelaire. Avec un soin infini, il escompte, en vous narrant ses histoires, l'effet final, il le prépare, il l'attend, il le guette avec une rouerie étonnante. C'est le conversationniste qui met une anecdote sur le tapis pour lancer le mot de la fin, le mot énorme sous lequel tout le monde sera écrasé. L'art consiste, dès lors, à filer l'anecdote pour faire surgir en explosion ce trait final. C'était jadis un art de la conversation très français qui, malheureusement, s'est perdu. Par là Villiers de l'Isle-Adam s'apparente à Barbey d'Aurevilly, autre es-

prit étincelant, conversationniste à outrance. Lisez encore dans les Histoires insolites *Un singulier Schlém*, l'histoire ébouriffante d'une société de vieux aristocrates de province, qui, au fond d'un manoir breton, utilisent leurs soirées à jouer aux cartes, vénérable curé, marquise, hobereau d'un autre âge, tout confits en religion et en austérité, et qui s'aperçoivent un jour avec effarement que depuis des mois il jouent avec des cartes transparentes d'une obscénité révoltante !

Dans cette gaminerie du trait final, vous avez reconnu le gavroche romantique invétéré, antibourgeois au premier chef, qui fait la nique à la morale et aux convenances. C'est que Villiers l'était, au fond, romantique, et d'une façon très outrancière. Il l'était par le style magnifique et redondant comme il était réaliste par l'observation moderne.

Tout cela lui constitue, n'est-ce pas ? une physionomie bien étrange et pleine d'imprévu. Je le disais, en commençant, il déroute. Et c'est par là qu'il charme, qu'il amuse, qu'il séduit. Ses contes, ce sont les fantaisies d'un esprit supérieur toujours alerte, vivant, original, épris de nouveauté et d'inconnu. Jeunes conteurs lisez-les et tâchez d'y apprendre un peu cette fantaisie — même outrancière, qu'importe ! — qui vous manque si étrangement et qui fait tout le sel de la forme d'art que vous avez adoptée.

*
* *

Maintenant, passons aux romans.

Jean Vignaud est un des jeunes écrivains en qui nous espérons beaucoup. Dans deux œuvres précédentes, *Les Amis du Peuple* et la *Terre Ensorcelée*, il nous avait montré deux faces de son talent : romancier de mœurs, d'une part, romancier d'observation d'autre part. Avec sa nouvelle œuvre, La *Passion de Claude Bernier*, il semble être revenu à sa première manière. Cependant je me hâte de dire que Jean Vignaud ne cherche pas à généraliser et ne prétend point nous présenter dans la personnalité de Claude Bernier le type de tous les parlementaires et de tous les ministres. Non, c'est un cas particulier qu'il étudie, mais il le situe dans un milieu qui lui est familier et où il peut en passant dresser en pied quelques êtres très représentatifs — de toutes les façons.

Donc Claude Bernier est un député et un député ministrable. C'est aussi un député consciencieux, ce qui ne gâte rien, un homme courageux et un brave homme. Ai-je besoin d'ajouter que ce simple est, au fond, un primitif (je n'ai pas écrit un primaire) encore tout inféodé au terroir d'où il sort, qui l'a élu, qui l'a lancé dans Paris, lui, l'homme des champs, presque le rustre. Paris l'a pris, Paris le dévorera.

En vain se débat-il avec un beau courage et se taille-t-il précisément un grand succès et la popularité par l'enthousiasme avec lequel il fonce sur les abus, avec lequel il proclame sa foi dans un idéal et dans des jours meilleurs pour la République sociale. Le mieux qu'on puisse faire pour lui c'est de lui offrir un fauteuil ministériel. Hélas ! Plus on la voit de près, plus la cuisine politique dégoûte les estomacs délicats, et Claude Bernier est bien délicat pour le temps présent. Paris, d'autre part, agit encore sur lui en dressant sur sa route une de ces admiratrices enflammées que tout grand homme rencontre fatalement un jour ou l'autre. Une âme plus avertie que Claude Bernier flatterait doucement cette enthousiaste et la laisserait aller à son destin. Mais notre ministre ne serait pas le délicieux provincial qu'il est demeuré malgré dix ans de luttes politiques s'il ne se jetait aux pieds de Mme Brévannes en admirateur, en suppliant, en adorateur.

Tombant sur une coquette, il était perdu. Tombant sur un cœur sincère, le jeu est moins dangereux. Malheureusement si Geneviève lui rend son amour, c'est elle qui est frappée d'un mal incurable et qui meurt presque sous ses yeux.

Dégoûté du pouvoir, écœuré par les vilenies de toutes sortes qu'il entrevoit, infiniment attristé par la perte de son amie, incapable de trouver à son foyer les consolations nécessaires, Claude Bernier ministre, se lasse de sa puissance, la quitte, s'en arrache pour retourner là-bas, dans sa campagne, et, d'un grand sursaut de volonté, refaire sa vie, humblement et philosophiquement.

Il y a bien de la dignité et de la tristesse dans cette conclusion, comme il y a une haute valeur morale dans cet acte de Claude Bernier qui vaut d'être soulignée. Est-ce un signe des temps ? Voici que les bons esprits réfléchis comme M. Jean Vignaud, s'élèvent contre les affres de cette dévorante vie parisienne et protestent contre l'usure des cerveaux qu'elle accomplit.

En quelques années des hommes remarquables comme le héros

de ce livre perdent au contact de cette vie déprimante ce qu'ils ont de meilleur en eux. Heureux encore quand ils peuvent s'en arracher à temps !..

*
* *

Par une curieuse coïncidence, un autre roman paru ces jours-ci avec le livre de Jean Vignaud, l'*Or*, de Victor Margueritte, aboutit à des conclusions presque semblables présentées sous une autre forme littéraire. En lisant l'*Or*, j'ai cru apercevoir ce que Victor Margueritte avait voulu créer : une sorte de roman populaire qui fût aux mauvais romans-feuilletons, ce que les *Mystères de Paris* d'Eugène Süe ou le *Juif-Errant* étaient aux mauvaises productions de l'époque. Ce n'est pas à proprement parler une épopée, c'est une peinture à fresques populaires, si l'on ose écrire, que l'auteur du *Désastre* a composée. Epris de modernité et d'influence sociale, il aime ces vastes « machines » comme on dit dans les ateliers, peintes avec truculence en couleurs éclatantes, fantastiques, aveuglantes. C'est une littérature particulière qui procède par oppositions et dont l'arrangement a dû amuser le vrai artiste qu'est Victor Margueritte. Si nous avions le loisir, nous pourrions comparer l'*Or* aux meilleures productions du roman populaire du siècle dernier, et nous y apercevrions la même technique. Les personnages sont tous bien campés, solides, robustes. On a réduit leur psychologie à quelques traits essentiels qui frappent tout de suite et demeurent dans la mémoire. Somme toute, vous voyez que c'est le même procédé que les procédés dramatiques. Cet immense drame de l'*Or* est ainsi agencé comme une pièce du Châtelet ou de l'Ambigu. Seulement le nombre des personnages en est plus considérable, et le roman autorise certains développements dont le dramaturge ne peut se servir.

D'autre part, les passions qui y sont en jeu se relient toutes à une passion centrale qui donne au drame son impulsion. Cette passion centrale, ai-je besoin de le dire, c'est ici la passion de l'or. Bien souvent on l'a analysée et l'on l'a rendue de bien des manières. Je doute que la littérature populaire en ait dressé une fresque plus vivante et plus saisissante par la grossièreté même de l'enluminure que ces 400 pages du roman de Victor Margueritte. Cela est infiniment curieux à lire et cela a dû séduire à l'extrême son auteur par l'imprévu même des difficultés à vaincre.

Jules Bertaut

# Le Mouvement Intellectuel en Italie

## *A.* — LUIGI PIRANDELLO

### I

Le public français, qui connaît, entre autres, dans la littérature italienne contemporaine, les œuvres de Mathilde Serao et de Grazia Deledda, ne saurait manquer, croyons-nous, de s'intéresser à des productions d'un genre assez différent, qui nous révèlent le caractère et la vie des Italiens sous un nouvel aspect. Il s'agit des ouvrages d'un jeune écrivain sicilien, M. Luigi Pirandello, dont un grand journal parisien publiait récemment la traduction d'un roman *Il fu Mattia Pasqual.* Dans un de ses recueils de nouvelles, l'*Erma Bifronte* (*l'Hermès bifront*), l'auteur a expliqué lui-même son titre dans une courte préface : « Je vois, dit-il, un labyrinthe où notre âme s'agite entre tant de chemins divers, opposés, enchevêtrés, sans en trouver l'issue ; et dans ce labyrinthe un Hermès, dont l'une des faces rit, et l'autre pleure... » Héraclite qui s'afflige de la folie humaine et Démocrite qui s'en divertit.

Cet Hermès au double visage nous semble symboliser la conception que l'écrivain sicilien s'est faite de la vie humaine, dont les vicissitudes tragiques ou comiques excitent tour à tour, en lui, la pitié ou l'ironie. C'est le mélange de ces émotions contraires qui fait actuellement une place à part parmi les auteurs italiens de fiction à l'œuvre de cet humoriste mélancolique.

Grazia Deledda et Mathilde Serao, en effet, ont su éveiller notre intérêt par leurs récits colorés et par l'étude des mœurs et des croyances de ces êtres primitifs qui font parfois résonner à nos oreilles de civilisés une vérité plus puissante que celle de la raison ou d'une morale supérieure. Mais chez Grazia Deledda, la description des mœurs locales et du caractère si spécial et un peu énigmatique des insulaires de la Sardaigne, l'emporte le plus souvent sur l'étude psychologique ; et Mathilde Serao réussit, en général, mieux dans la peinture des passions violentes que dans l'analyse des sentiments plus nuancés du cœur humain ; Pirandello, au contraire, se trouve particulièrement à l'aise dans ce domaine. Il a cherché les héros de ses nouvelles parmi les déshérités de ce monde. Depuis quelques années, le champ du roman et de la nouvelle est devenu beaucoup plus vaste : d'humbles personnalités qui, autrefois, n'intervenaient que comme auxiliaires dans les œuvres d'imagination, en deviennent, à présent, les figures principales. Tel est le vieux professeur d'Université, Bernardin Lamis, l'auteur pauvre et méconnu d'un volume savant sur l'*Hérésie des cathares*, passé sous silence par la critique italienne, souvent injuste pour les savants du cru, tandis qu'elle prodigue ses éloges à l'ouvrage d'un professeur allemand, criblé d'er-

reurs plus ou moins grossières. Econduit par plusieurs directeurs de revues, Lamis se voit réduit à prendre lui-même la défense de son livre en public ; mais, ironie suprême, le pauvre homme a parlé, sans s'en douter, devant une salle vide, car ses yeux de myope ont pris les manteaux de pluie mis à sécher sur les bancs de la salle par les étudiants des autres cours pour des auditeurs exceptionnellement nombreux. — Tel, aussi, Cosmo-Antonio Corvara Amidei, le pion de province, au physique ridicule, à la santé débile, contre lequel le sort s'acharne depuis l'enfance; dans sa patience et sa bonté infinies, il n'oppose aux railleries et aux tours de toute sorte dont il est l'objet de la part de ses collègues, de ses élèves, de tous ceux auxquels il a à faire, que sa phrase favorite « *Va bene!* » Lorsqu'après un bonheur inespéré et de courte durée, il apprend un beau jour que sa jeune femme, oubliant tous les bienfaits dont il l'a comblée, l'a abandonné pour suivre le premier amant venu, il ne trouve d'autre réponse aux consolations bien intentionnées de sa servante, que son invariable : « *Eh! va bene!* » Ainsi le pauvre professeur Va Bene se résigne, à chaque nouvelle mésaventure, à chaque nouveau coup de la destinée qui semble s'acharner, avec un plaisir malin, après cet être inoffensif et résigné, jusqu'au moment où la coupe finit par déborder. Révolté de la conduite cynique de sa femme, qui ose pénétrer jusqu'au chevet de son enfant mourant, tandis que son amant l'attend dans la rue, Cosmo Antonio Corvara Amidei, saisi d'un accès de colère aveugle et folle, la précipite par la fenêtre à laquelle elle s'était accoudée. Mais sa révolte est de courte durée; il se rend au délégué de la police sans avoir le courage de prononcer cette fois-ci sa phrase accoutumée : « *Eh ! va bene !* »

Le récit de la vieille paysanne sicilienne Maragrazia évoque les époques tourmentées des guerres d'indépendance de l'Italie. Les violences et les atrocités commises par les brigands qui infestèrent les campagnes, après que Garibaldi eût fait ouvrir les portes des prisons de Sicile, ont laissé des traces ineffaçables chez ce peuple prompt à l'imagination. Le personnage de la vieille mendiante sicilienne, ses doléances, son attachement pour ses deux fils partis pour l'Amérique depuis vingt ans, et qui l'ont abandonnée dans la misère ; le secret de sa haine pour celui qui fut le fruit de la violence commise contre elle par l'un des assassins de son mari, et dont obstinément elle refuse les bienfaits ; sa désolation lorsqu'elle découvre que la personne chargée d'écrire à ses chers, ses « vrais » fils, l'a indignement trompée depuis des années; — tout cela forme un récit qui semble vraiment pris sur le vif, et qui l'est peut-être, en réalité.

Dans les *Medaglie*, un drame comique et pathétique, à la fois,

est provoqué par la découverte, dans une petite ville de Sicile, de l'imposture quasi involontaire et à moitié innocente du vieux Sciaramè, qui a usurpé la gloire et les médailles de son frère, le garibaldien tué à Dijon ; l'expulsion du pauvre vieux de la Société des « *Reduci Garibaldini* », les rivalités entre les garibaldiens authentiques — les anciens — et les nouveaux, les intrus; l'importance que prend cet incident local dans une petite ville de province, tout ceci est décrit avec un humour mordant, un sens du comique parfait qui contraste avec le pathétique de la mort de Sciaramé, frappé d'une attaque d'apoplexie à la suite de cette découverte.

## II

Une des figures les plus touchantes parmi les victimes de l'inégalité des conditions humaines, dont Pirandello nous conte les vicissitudes, est, sans contredit, Annicchia, la nourrice sicilienne. Le mari d'Annichia a été chassé de la boulangerie où il travaillait, puis envoyé au bagne à la suite des désordres populaires auxquels il a pris part; sa jeune femme, réduite à la misère et soumise à la tyrannie d'une vieille belle-mère, se voit forcée d'accepter, pour subvenir aux besoins de son enfant, une place de nourrice à Rome chez la fille de ses anciens maîtres — ceux-là même qui ont chassé son mari et qui croient offrir une compensation à Annicchia, et se concilier en outre l'opinion publique. La nourrice part donc pour Rome. Le voyage de la jeune femme inexpérimentée et ignorante, l'accueil qui lui est fait à la gare par son futur maître, l'avocat socialiste Mori, toujours affairé, toujours mécontent de tout et de tous — par-dessus tout du mauvais caractère de sa femme Ersilia, — l'indignation de Mori devant les manières cérémonieuses et le respect que lui témoigne la paysanne sicilienne, sont autant de petits tableaux pleins de verve et de traits caractéristiques, bien rendus et bien mis en scène. La visite médicale du lait d'Annichia est à citer tout entière :

Annicchia aurait voulu donner immédiatement le sein au petit ; son maître était du même avis qu'elle ; mais Ersilia, qui devait en tout et pour tout contrarier son mari, voulut absolument que le lait fût examiné tout d'abord par le médecin.

— Est-il besoin du médecin ? dit Annicchia en riant. Ne voyez-vous pas comme je me porte bien ?

Elle était rayonnante de santé, fraîche et rose. Ersilia, de son lit, lui lança un regard haineux, comme si la nourrice avait cherché à attirer l'attention de son mari par ces mots.

— Le médecin ! Je veux voir le médecin immédiatement ! insista-t-elle.

Et Mori, balbutiant sa phrase favorite, dut aller à la recherche du médecin.

Celui-ci vint vers le soir, quand Annicchia se sentait de nouveau violemment incommodée à cause de son lait, et que le bébé qui n'arrivait pas à s'attacher au sein, d'ailleurs aride, de sa mère hurlait de faim.

M. Mori aurait voulu assister à la visite ; mais sa femme lui intima l'ordre de sortir :

— Cela ne te regarde pas! Va plutôt dire à Margherita d'apporter une cuiller et un verre d'eau.

— Blonde, hein ... c'est une blonde... une blonde? — disait pendant ce temps le médecin, qui avait la manie de répéter trois ou quatre fois le même mot, d'un air absent, comme s'il s'efforçait de fixer sa pensée en répétant le même terme.

C'était un grand jeune homme blond et déjà chauve. Il avait très peur d'Ersilia dont il connaissait l'humeur capricieuse et il plaignait secrètement Mori.

Annicchia en se sentant observée de cette manière devint rouge comme une pivoine.

— Une blonde, hein? une blonde, dis-je, « gentilissime signora », — poursuivit le médecin — une blonde, n'est-ce pas?... belle jeune femme... belle, et saine, aussi, sleon les apparences, oui saine... Mais une brune, eh! une brune, une brune aurait mieux valu... il est certain que le lait des brunes... le lait des brunes... Suffit, voyons un peu!

Il fit lever la tête à Annicchia et lui examina les glandes du cou, après quelques autres observations, il commença à déboutonner distraitement son corsage. Celle-ci tremblante de honte, stupéfaite et embarrassée, cherchait à l'en empêcher, couvrant son sein de ses mains.

— Sortez-le, hein, sortez-le! lui dit le médecin.

Ersilia éclata de rire.

— Pourquoi ri... pourquoi riez-vous, gentilissime signora ?

— Mais ne voyez-vous pas l'embarras de cette sotte? lui fit observer Ersilia.

— C'est ma présence qui l'embarrasse? Je suis le médecin!

— Elle n'a pas l'habitude, reprit Ersilia, et puis les femmes de chez nous — nous, les Siciliennes, nous ne sommes pas comme les femmes d'ici.

— Ah! fit aussitôt le médecin, je comprends, je comprends... je sais, je sais... plus pudibondes, hein? plus pudibondes... Mais je suis le médecin; un médecin est comme un confesseur. Voyons un peu: exprime toi-même quelques gouttes de lait dans cette cuiller. Quel âge a ton petit?

— Je l'ai acheté il y a deux mois, dit Annicchia en faisant un effort pour le regarder.

— Tu l'as acheté? Que dis-tu?

— Comment dois-je dire?

— Que tu l'as mis au monde, ma fille, que tu l'as mis au monde. Quel mal y a-t-il à cela ?

Lorsqu'enfin le médecin eut terminé l'examen du lait et fut parti, Annicchia se laissa tomber sur une chaise, comme épuisée de fatigue.

— Ah! *signorina mia!* Quelle honte! je me sentais mourir.

Peu après, entendant vagir le bébé, elle courut au berceau, et lui donna de tout son cœur, comme une vraie mère, son sein florissant :

— Tiens ! rassasie-toi, mon fils chéri, ma petite âme !

Ersilia, de son lit, lui lança de nouveau un regard d'envie ; elle vit ses cheveux blonds dorés, divisés en bandeaux, qui se repliaient sur les oreilles et encadraient son ovale très pur, rose et délicat ; elle entrevit son sein merveilleusement blanc et bien formé ; et elle lui dit, piquée :

— Il eut mieux valu lui faire d'abord sa toilette du soir, et lui donner à têter ensuite pour l'endormir.

— Laissez-le têter, *poverino !* s'écria Annicchia. Il a si faim ! Il en avait tellement besoin... Si vous entendiez comme il tette, comme il tette !... »

Très dépaysée dans l'intérieur bourgeois des Mori, Annicchia se plie cependant à toutes les nouvelles habitudes, à tous les caprices, à toutes les boutades de sa maîtresse ; elle se laisse attifer dans le pompeux costume de « balia », qui, en dépit de la jalousie que lui inspire la beauté de la jeune Sicilienne, flatte l'amour-propre d'Ersilia. Mais toute la bonté, toute la patience de celle-ci ne réussissent pas à désarmer sa maîtresse. Jalouse de sa beauté, jalouse des caresses de l'enfant à sa nourrice, elle va jusqu'à tourmenter son mari par d'absurdes soupçons ; elle a bien l'humeur la plus chagrine qu'on puisse imaginer, et elle réussit à se rendre à elle-même et aux autres la vie aussi insupportable que possible. Annichia, cependant, parvient à surmonter son chagrin d'être séparée de son enfant, en dépit des inquiétudes qu'elle éprouve bien des fois à son sujet. Elle s'attache à l'être chétif qu'elle nourrit et qui ressemble si peu à son robuste petit gas. Qui sait combien celui-ci souffre d'être sevré du lait maternel ? Malgré son courage et sa résignation, elle a souvent de sombres pressentiments. Sa maîtresse ne lui en donne d'ailleurs que les nouvelles les plus succinctes ; et un beau jour, Annicchia apprend par son mari, nouvellement sorti du bagne, que l'enfant est mort, faute de soins nécessaires. La nouvelle de ce malheur, et la colère de son mari, bouleversent la pauvre nourrice à un tel point qu'elle en tombe malade et perd son lait. N'osant plus retourner auprès de son mari, qui lui reproche la mort du petit, Annicchia ne désire plus qu'une chose au monde : rester, à n'importe quelles conditions, auprès de son nourrisson, auquelle elle ne peut plus donner de lait, mais qui s'attache à elle instinctivement. Elle supplie Mme Mori de la garder par charité, même sans gages... Mais Ersilia, qu'une remarque maladroite de son mari en faveur de la nourrice, a rendue inexorable, chasse Annicchia, et la pauvre femme succombe aux offres d'un vieil huissier de son maître, qui la guettait depuis son arrivée. La nouvelle se termine sur la citation des doctrines socialistes, que l'avocat Mori a prise pour thème d'une conférence :

« Pourquoi l'enfant, né sain et robuste, mais pauvre, doit-il être vaincu dans la lutte pour l'existence par l'enfant né chétif, mais riche? »

On a pu juger, par l'analyse succincte de quelques-unes de ces nouvelles, qu'il n'y a dans l'œuvre de Luigi Pirandello ni excès d'analyse, ni dissertations inutiles : l'impression que nous laisse chacune d'elles se dégage directement du récit même, et d'une série de petits tableaux où brille un don d'observation rare et qu'encadrent des descriptions fines et sobres, n'empiétant jamais sur l'action. Si l'impression qui en ressort est mélancolique, le fatalisme de l'auteur ne manque pas d'une certaine philosophie ironique. On se figure volontiers Luigi Pirandello comme un silencieux, un méditatif qui se tient modestement à l'arrière-plan de son œuvre. Sa pensée ne transparaît pas dans ses nouvelles sous forme de dissertations philosophiques ou de thèses de morale hors de propos; et si nous nous apitoyons sur la destinée de ses personnages, ou que nous réfléchissions à l'injustice du sort dont ils sont les victimes, c'est parce que nous avons été touchés par la vérité du récit, et que l'auteur a su nous émouvoir par les moyens les plus simples, et par conséquent les plus vrais.

Il y a, en effet, un si grand abus de paroles, de mise en scène, de dissertations dans les œuvres de beaucoup de romanciers modernes, que cette sobriété et cette simplicité nous apparaissent, par contraste, reposantes. Elles surprennent particulièrement chez un Italien, et davantage encore chez un Sicilien : tout récemment les pièces du répertoire populaire de la Sicile, interprétées par la troupe des éminents acteurs Grasso et Mimi Aguglia, nous ont révélé des tempéraments singulièrement complexes dans leur violence même; le genre des pièces qu'ils jouent (et il serait plus exact de dire « qu'ils vivent ») ne permet d'apprécier que le côté dramatique et passionnel de la race : les qualités si variées de celle-ci se révèlent au contraire tout entières dans l'œuvre de Luigi Pirandello : la finesse psychologique du Grec, le sens aigu de la réalité de l'Espagnol, le fatalisme résigné de l'Oriental, voilà les dons si divers qui ont permis à Pirandello d'étendre le champ de ses observations au-delà de la Sicile. Il n'est pas rare d'entendre dire que l'Italie est un thème littéraire rebattu et trop usé et qu'on ne saurait tirer d'elle de nouvelles formes d'art ou de littérature. Il est donc bon d'apprendre, par la plume d'un Italien même, qu'il existe dans la vie de ce peuple des régions encore inexplorées par l'artiste, et des éléments d'émotion assez puissants pour constituer une œuvre moderne d'un réalisme discret et plein de saveur.

JEANNE et HÉLÈNE BARRÈRE.

## *B.* — SEM BENELLI

*La Cena delle beffe* (Le Souper des farces), poème dramatique en quatre actes de M. Sem Benelli Milan, 1909. Treves, éditeur.

Une petite note, récemment insérée dans les journaux, au *Courrier des théâtres*, annonçait que Mme Sarah Bernhardt allait représenter, en février prochain, le poème dramatique de M. Sem Benelli : *La Cena delle Beffe* (Le Souper des farces). Mme Sarah Bernhardt devait jouer dans ce drame le rôle de Giannetto Malespini et M. de Max celui de Neri Chiaramantesi. M. Jean Richepin, qui donna l'an dernier au *Vaudeville* une excellente adaptation de la *Route d'Emeraude* du Belge Demolder, s'occupait de traduire en vers français l'ouvrage italien de M. Sem Benelli.

C'est avec la satisfaction la plus vive que j'ai pris connaissance de la note reproduite ci-dessus. M. Sem Benelli est non seulement un écrivain de talent, très digne d'être applaudi à Paris, mais c'est encore un excellent confrère à qui j'ai beaucoup de gratitude. Voyageant en Italie, il y a quelques années, et conversant avec M. Sem Benelli, à Milan, à la terrasse de ce café des *Galeries* où se donnent rendez-vous tous les gens de lettres, je fis part à mon interlocuteur de mon intention de visiter Ravenne : « Vous allez à Ravenne! s'écria Sem Benelli. Connaissez-vous Antonio Beltramelli? » J'avais lu d'Antonio Beltramelli un original roman : *Les Hommes rouges*, mais je ne connaissais pas encore personnellement cet auteur. Sem Benelli télégraphia à Beltramelli et j'eus la bonne fortune de visiter, en compagnie du romancier des *Hommes rouges*, Ravenne, ses monuments et surtout son incomparable forêt de pins, cette *Pineta* illustrée par le souvenir de Dante et de Lord Byron, et dont Beltramelli me fit les honneurs avec une gravité... sacerdotale. Nourri dans le sérail, comme il en connaissait les détours! Mais il la savait par cœur, sa *Pineta* bien-aimée. Il en connaissait nommément jusqu'aux quelques aborigènes qu'elle recèle dans ses flancs ombreux. Nous nous entretînmes longtemps avec un garde-forestier, sylvain robuste et barbu. Nous goûtâmes même à son vin blanc, frais et parfumé comme les violettes qui pullulent à la lisière de son domaine. Antonio Beltramelli a d'ailleurs situé dans cette forêt sans pareille plusieurs de ses nouvelles. Si vous aimez les récits champêtres, ou plus exactement sylvestres, si les âmes sainement primaires des bûcherons, des chasseurs et des pêcheurs vous intéressent, lisez le recueil intitulé *I primogeniti*. Vous puiserez dans cette lecture le plaisir délicat que l'on éprouve à voir des êtres simples et des choses simples rendus

avec la simplicité qui convient par un auteur qu'on devine très cultivé (1).

Pour m'avoir fait connaître Antonio Beltramelli, « je veux beaucoup de bien », comme on dit de l'autre côté des Alpes, à l'auteur de la *Maschera di Bruto*, de *Tignola* et de cette *Cena delle Beffe* que va donner le Théâtre Sarah-Bernhardt. Représenté pour la première fois à l'*Argentina* de Rome, le 16 avril 1909, le *Souper des farces* obtint un immense succès. A huit heures du soir, ce jour-là, M. Sem Benelli n'était encore qu'un écrivain connu. Il était, le lendemain, un auteur célèbre. Le *Souper des farces* a fait depuis lors une tournée triomphale dans toutes les villes d'Italie. La *Cena delle Beffe* et la *Nave* du divin Gabriel, voilà les deux pièces qui, pendant la saison dernière, se disputèrent la faveur publique. Elles ne se ressemblent guère, dira-t-on, ni par le fond, ni par la forme. Cela est vrai. Elles ont pourtant, à un certain point de vue, un trait commun : celui d'être essentiellement italiennes l'une et l'autre. Le *Souper des farces* nous transporte à Florence sous Laurent le Magnifique ; le *Navire*, à Venise, ou plutôt aux lieux où s'élèvera un jour cette ville, dont la diaconesse Ema prédit, au cours de la pièce, la gloire et la splendeur. Et ainsi va se créant peu à peu, dans la *Troisième Italie* politiquement restaurée, un théâtre nationalement renouvelé. L'heure approche peut-être où les scènes d'outre-monts vivront sur leur propre fond, où le touriste, ami du théâtre et des lettres italiennes, et qui espérait en Italie des spectacles italiens, n'en sera pas réduit à passer sa soirée à *Nora*, à *Heimat*, à *His house in order*, ou à quelque farce palais-royalesque. La médiocre industrie de nos vaudevillistes. — ah ! qui dira le tort qu'ils causent au bon renom de la France ! — en souffrira sans doute ; mais la littérature y gagnera. Et c'est l'essentiel.

C'est aussi bien un ouvrage très littéraire, c'est une œuvre d'art raffinée, que le *Souper des farces*. L'affabulation n'est pas de M. Sem Benelli. Il a emprunté l'idée de son drame à un conteur florentin du XVI^e siècle, le pharmacien Anton Francesco Grazzini, qu'on surnommait dans l'académie des *Umidi* Lasca, c'est-à-dire l'Ivraie. Il se peut que Grazzini cultivât l'ivraie, mais en tout cas il la réservait pour ses drogues. Sa littérature est d'une qualité irréprochable. Toute ivraie est absente de la gerbe de choix que forment ses récits intitulés *Cene*. La *Cena delle Beffe* raconte l'horrifique vengeance que tira le Florentin Giannetto Malespini

(1) Un beau roman de M. Beltramelli, *Il Cantico*, a été traduit et publié en français sous ce titre : *Au seuil de la vie* (Collection Hachette).

du Pisan Neri Chiaramantesi. Giannetto est faible, mais rusé. Neri est vigoureux, mais lourd. Comme il arrive généralement, la force commence par l'emporter sur la finesse. Neri a gagné sur Giannetto ce que les gens de sport appellent « la première manche ». Il l'a même gagnée avec éclat. Indigné de ce que Giannetto ait osé lever les yeux sur la courtisane Ginevra, Neri, qui a pris Ginevra pour maîtresse, s'empare de Giannetto, par surprise, le fourre dans un sac et lui inflige dans l'eau glacée de l'Arno une douche des plus inconfortables, bien propre à faire de l'amoureux bouillant de la belle Ginevra un amoureux transi et muet. Mais Giannetto n'est pas homme à prendre son parti d'un tel affront. Il n'oublie pas plus le bain injurieux dans le fleuve que le coup de poignard dont Neri ponctua la fin du supplice et dont sa victime resta toute saignante.

Giannetto commence par répandre sournoisement dans Florence le bruit que Neri Chiaramantesi est devenu fou. L'orgueilleux matamore terrorisait la ville. Désormais il lui servira de risée. Ligoté, bafoué, gardé à vue, voici Neri Chiaramantesi rendu inoffensif. Giannotto en profite pour arracher à son adversaire la clé de sa demeure et, à la faveur des ténèbres, il passe une nuit d'ivresse avec la belle Ginevra qui croit serrer dans ses bras son amant légitime.

Giannetto, cependant, ne s'estime pas encore assez vengé. N'a-t-il pas reçu du cruel Neri un coup de poignard? Il faut qu'à son tour Neri souffre dans son corps comme il pâtit déjà dans son cœur. Un mari que trompa naguère ce Pisan cynique et brutal se chargera au troisième acte de laver l'affront subi dans le sang du traître. Il frappera d'un coup de poignard Neri Chiaramantesi, toujours étroitement enchaîné sur l'ordre d'un médecin stupide, personnage épisodique magistralement dessiné et qui excite un rire opportun dans ce drame si riche, si vivant, si varié, mais un peu sombre.

Il semble que, cette fois, Neri ait payé sa dette. Non pas. Giannetto, dont la victoire exaspère la cruauté, n'hésite pas à machiner une suprême vengeance. Gabriello, le frère de Neri Chiaramantesi, brûle secrètement, tout comme Giannetto lui-même, pour la belle Ginevra. Giannetto prête son manteau à Gabriello et l'introduit de nuit dans l'appartement de la courtisane. Il donne l'ordre, d'autre part, de relâcher Neri Chiaramantesi. Neri, rendu à la liberté, accourt, ivre de fureur, chez sa maîtresse. Malheur au premier de ses persécuteurs qui tombera sous sa main! Il aperçoit sur un siège le vêtement de Giannetto, pense tenir son adversaire, s'élance dans l'alcôve et poignarde

le galant qui s'y trouve avec Ginevra. Mais son cri de triomphe s'achève en un hurlement de désespoir : trop tard, il a reconnu Gabriello! Alors, en présence du cadavre de son frère, Neri Chiaramantesi gémit et pleure et finit par devenir fou, pour de bon...

Tel est ce drame violent, mais si habilement conduit, si heureusement mêlé de scènes burlesques, d'épisodes de tendresse et de finesse, que la brutalité n'en paraît pas choquante. Les mœurs des Florentins sous Laurent le Magnifique étaient encore grossières. Sous des dehors raffinés, les individus gardaient un fond de méchanceté, de cruauté. Aussi bien le drame de M. Sem Benelli n'est-il pas la glorification de cette société d'une demi-barbarie très policée. Je ne doute pas que l'auteur du *Souper des farces* ne porte sur ses personnages, comme citoyen italien, un jugement qui n'est pas absolument admiratif; mais il a été conquis, comme auteur dramatique, par le spectacle d'un tel déchaînement de passions fortes. Quelle incomparable matière à drames! Et avec quelle maîtrise M. Sem Benelli n'a-t-il pas rendu les sentiments tumultueux de ses personnages! Par un heureux contraste, ce tableau de mœurs si rudes, il l'a brossé avec une grâce très littéraire. La *Cena delle Beffe* est écrite dans un style d'une pureté toute toscane. Traduite par M. Jean Richepin et dite par Mme Sarah Bernhardt, la tirade du premier acte sur la vengeance, morceau capital, célèbre aujourd'hui en Italie, produira sans doute l'effet voulu. Et cet air de bravoure, éclatant dès le début du drame, décidera du succès de l'ouvrage entier.

*
* *

*Il Lucignolo dell' ideale* (Le Lumignon de l'idéal), roman de M. GUILIO DE FRENZI. Naples, R. Ricciardi, 1909.

Avec le nouveau roman de M. Guilio De Frenzi, nous rentrons en pleine vie moderne. Elle a ses drames aussi, l'existence au XX^e^ siècle. Pour être moins sanglants que ceux du *quattrocento*, ils n'en sont pas moins tragiques. Quelle lamentable aventure, la lente et fatale déchéance morale de l'honnête homme qui joue dans le récit de M. De Frenzi le principal rôle !

Alphonse Daudet eût reconnu un héros de roman selon son cœur dans ce Roberto Ceschi dont on nous montre les juvéniles et nobles illusions se dissipant peu à peu à l'âpre contact de la vie. Si, par le *pittoresque* des tableaux où il nous est présenté, Roberto Ceschi évoque les personnages d'Alphonse Daudet, le monde où il se meut rappelle l'ordinaire « milieu » des poèmes et récits de François Coppée. Au sein d'une humble famille, Ro-

berto Ceschi est un humble enfant qui, par un travail opiniâtre, se prépare à devenir professeur de latin dans quelque collège de province. Roberto Ceschi fait peu de bruit, mais beaucoup de besogne. Il est, toute son enfance, un gamin fluet, affairé, effacé. Mais une flamme intérieure dévore ce cœur d'adolescent. Roberto Ceschi a un très haut idéal. L'enseignement est, à ses yeux, un sacerdoce. Quand, autour de lui, on raille le « corps professoral », il souffre profondément. Il a beaucoup réfléchi sur l'école, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, en Italie et ailleurs. Il lui en veut de ses programmes indigestes, il lui reproche la froide et sèche science qu'elle prodigue sans discernement, sans chaleur, sans amour. Roberto Ceschi a passé sa jeunesse dans l'attente du jour où il lui deviendrait loisible d'instruire les jeunes gens confiés à ses soins d'après un autre système, qu'il estime plus rationnel et plus humain. Mais Roberto Ceschi n'a pas plutôt essayé d'appliquer ses principes pédagogiques qu'il déchaîne des protestations furieuses. Les parents l'accusent d'inculquer à ses élèves des idées subversives, son proviseur le gourmande pour ne pas s'en tenir au programme. Honni par ses supérieurs, vilipendé par ses élèves, abandonné par tous, Roberto Ceschi sent crouler les grandes espérances qu'il avait si longtemps caressées. Le flambeau d'idéal tombe de ses mains découragées et s'éteint dans la boue dont la route est couverte. Il s'avance désormais à travers des ténèbres. La médiocrité où se poursuit sa carrière d'ex-utopiste achève de tuer en lui « le poète mort jeune en qui l'homme survit ». Il se marie, et son mariage avec une femme commune et terre-à-terre le fait descendre encore d'un échelon. Transféré — on devrait dire déporté — dans une petite ville méridionale, il commence par se raidir, par se défendre. Il résiste à l'action délétère du milieu; mais peu à peu toute énergie l'abandonne. Las de lutter contre le courant, Roberto Ceschi se laisse entraîner par lui. Nous le trouvons, dans la dernière partie du récit, enseignant sans joie à des élèves indifférents tout ce que prescrit le programme — mais rien de plus, — buvant un peu, jouant un peu. Et quand il parle de ses illusions de jeunesse, il a maintenant un rictus amer...

L'aventure de Roberto Ceschi n'a, comme on voit, rien de très nouveau; mais il y a tant de chaleur, tant de pitié dans l'ironie en surface de M. Giulio De Frenzi, que son livre en acquiert une haute portée morale et même sociale. Ce réquisitoire contre l'idéalisme respire lui-même l'idéalisme le plus pur.

MAURICE MURET.

# LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

ODÉON : *Comme les feuilles*, comédie en quatre actes de Giacosa, traduite par Mlle Darsenne ; THÉATRE RÉJANE : *Le Risque*, pièce en trois actes de Romain Coolus ; THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Le Procès de Jeanne d'Arc*, drame historique en quatre actes d'Emile Moreau.

La comédie de Giacosa nous montre une famille ruinée au milieu de laquelle la Pauvreté opère la séparation des caractères courageux et des cœurs lâches. Les nobles énergies s'agrègent dans l'effort : les âmes sans force se dispersent comme les feuilles au vent et tombent dans la boue.

L'industriel Jean Roselle vient de perdre dans des spéculations une fortune de douze millions. Il est parvenu à désintéresser ses créanciers. Son neveu Maxime Roselle, industriel lui-même, lui offre un modeste emploi. Jean l'accepte bravement.

Mais dans cette débâcle, que va devenir sa famille? Elle se compose d'une jeune femme, Julie, qu'il a épousée en secondes noces, et de deux enfants du premier lit, Tomy et Nénelle, qui sont déjà grands. Jusqu'à présent absorbé par la direction de ses usines, Jean Roselle n'a pu s'occuper d'eux. Cette indépendance ne semble pas avoir nui à Nénelle que la nature a douée d'une conscience droite ; mais la frivole Julie et l'élégant Tommy sont deux têtes faibles.

Quand chacun de ces personnages se trouve placé dans la nécessité impérieuse de gagner sa vie, seule Nénelle, après une courte défaillance, se tire de cette épreuve à son honneur : elle accepte d'aller donner dans d'humbles logis des leçons peu payées. Mais Tommy au contraire déserte par apathie les emplois que lui confie son cousin Maxime ; il joue, il perd et pour sortir d'embarras, il se met en ménage avec une vieille courtisane riche. Quant à Julie, ses études artistiques ne lui servent que de prétexte à flirter avec un prétentieux paysagiste suédois. Bien plus, pour subvenir aux dépenses de sa coquetterie, elle commet des vols aux dépens de la caisse commune pourtant si pauvre.

Nénelle, malgré tout son courage, éprouve une si profonde tristesse à observer la déchéance de son frère et de sa belle-mère, qu'elle songe à se tuer.

Une nuit, elle se lève, résolue à aller se jeter dans un torrent voisin. Mais elle se trouve face à face avec son père qui veille pour achever une tâche. L'héroïsme secret de ce brave homme la gagne elle-même. Il lui arrache l'aveu de son affreuse résolution. Elle lui promet de vivre. A ce moment, elle reconnaît dehors, dans la nuit, son cousin Maxime qui, soupçonnant son dessein de mourir, s'est posté là pour la sauver : Nénelle, qui attribuait à la pitié le tendre intérêt que n'a cessé de lui témoigner le jeune homme, ne peut plus douter de cette marque d'amour. Et c'est un avenir de bonheur qui éclot pour elle du sein même de l'extrême détresse !

On sent que cette pièce a été conçue et composée par un écrivain de

cœur. Elle abonde en passages émus ; elle est à la fois fière et mélancolique.

Elle renferme une idée de la plus touchante philosophie : elle montre que les mêmes être humains, qui dans la fortune vécurent honorablement et furent dignes de l'estime publique, peuvent, quand l'adversité les atteint, s'abandonner facilement. Elle laisse entendre ainsi que les pauvres gens, qui se conduisent mal, ne deviendraient pas mauvais s'ils jouissaient d'un meilleur sort, et que par conséquent il méritent notre commisération.

Peut-être cette pensée eût-elle gagné à être exprimée plus vigoureusement, car dans la comédie de Giacosa, elle n'apparaît que dans un demi-jour.

Peut-être aussi l'auteur a-t-il été trop préoccupé de l'influence moralisatrice de son œuvre. La délimitation des *bons* et des *méchants* y est trop nette. Maxime Roselle a une âme trop uniformément belle, tandis que Tommy et Julie sont trop artificiellement faibles. Il y a trop de convention encore dans la récompense que reçoit au dénouement la vertu de Nénelle. Les intentions de l'écrivain étaient bonnes, certes ; mais en art on ne doit jamais *arranger* la vérité, même au profit de la morale. Cette pièce porte, en tout cas, la marque d'un réalisme sain et courageux.

*
* *

Vous connaissez la formule : *Pour faire un canon prenez un trou et mettez du bronze autour.*

L'auteur du *Risque* a trouvé mieux encore : *Pour écrire une pièce de théâtre prenez du vide et mettez des riens autour.*

Le sujet de sa comédie tient en une ligne : Une femme a une filleule et un amant. L'amant enlève la filleule. Et c'est tout. C'est peu !... Pourquoi : *le Risque ?* Parce que cette femme a risqué son bonheur en ne cherchant pas à prévenir la fuite des deux amoureux : grave matière à réflexion.

C'est un des trois ou quatre thèmes éternels de notre théâtre contemporain : le beau Marcel Beauquet rompra-t-il avec Edmée Bernières sa maîtresse ? Réponse : Il rompra parce qu'il aime une femme plus jeune... Cela manque vraiment d'intérêt.

Nous savons bien que le sujet n'est pas toujours l'essentiel dans une œuvre d'art et que l'exécution importe souvent davantage. Nous savons qu'on peut excuser chez un auteur dramatique la banalité de la donnée générale si elle lui sert de prétexte à mettre en scène des personnages vivants et hardiment dessinés.

Mais cette compensation nous est-elle offerte par M. Romain Coolus ?...

En quoi son Edmée Bernières pourrait-elle nous attacher ? C'est une femme très riche et qui, paraît-il, est extraordinairement intelligente. Or, elle fait usage de son argent pour acheter dans la Méditerranée des îles où elle ne mettra jamais les pieds et pour ramener de ses voyages de petites Arabes qu'elle se plaît à voir de temps en temps

folâtrer autour d'elle comme de jolies bêtes sauvages. Est-ce le signe d'un esprit bien sain ?

Pourquoi aime-t-elle Marcel Beauquet ? Sans doute parce qu'elle le trouve beau. Cette raison suffit à l'auteur ; mais nous avons le droit de demander qu'on nous intéresse à des amours moins exclusivement physiques. Dans l'ancien répertoire — qui est le bon — les héros aimés valent toujours la peine de l'être : ils ont des mérites qu'on nous fait connaître. Dans le théâtre moderne, les femmes donnent leur cœur à des personnages qui ont une certaine élégance dans la coupe de leurs vêtements et une certaine grâce dans leurs manières, mais dont on nous dit à peine ce qu'ils font dans la vie. Et loin de désapprouver ces passions fantasques, les auteurs d'aujourd'hui semblent croire que c'est là le véritable amour.

De même pourquoi la filleule d'Edmée, la petite Louisette, aime-t-elle Beauquet? Pour la même raison qui a séduit sa marraine. Parce que Beauquet est joli garçon. Cette jeune fille a d'ailleurs, vis-à-vis de Mme Bernières qui l'a élevée, une dette de gratitude. Elle devrait lutter pour éviter de la faire souffrir. Mais non, elle lutte à peine... L'amour est une force fatale, paraît-on nous dire, et cette jeune fille qui s'y abandonne malgré elle est plus à plaindre qu'à blâmer.

En vérité, voilà de pauvres personnages et de singuliers principes.

M. Romain Coolus est un de nos auteurs les plus fins et un de nos psychologues les plus perspicaces : nous attendons de lui qu'il efface bientôt par une victoire éclatante ce mauvais souvenir.

*
* *

Mme Sarah Bernhardt joue le *Procès de Jeanne d'Arc* de M. Emile Moreau. Elle a raison puisqu'elle y a trouvé un beau rôle pour elle-même.

Nous adresserons à la pièce de M. Emile Moreau la critique que nous suggèrent tous les drames historiques. La science du passé a fait de tels progrès à notre époque qu'il nous est devenu impossible d'admettre les libertés prises par les écrivains de théâtre avec les vérités établies. Ce qu'on passait à Alexandre Dumas père ne saurait être toléré chez un de nos contemporains. Ainsi il nous est très difficile d'accepter la fiction par laquelle M. Emile Moreau rend le duc de Bedford amoureux de Jeanne d'Arc, car nous savons trop que jamais le Régent d'Angleterre ne fut épris de sa captive. D'autre part, quand un auteur cherche à évoquer avec exactitude des sentiments anciens, comme ce ne sont plus les nôtres, il ne réussit pas à nous toucher. Ainsi, tout un acte de l'œuvre de M. Emile Moreau est consacré à la lutte soutenue par Jeanne contre ses juges qui veulent lui arracher l'aveu que ses voix venaient de l'Enfer et non du Ciel. Sans doute, la question se posait ainsi devant les consciences du XV$^{e}$ siècle. Mais un tel mysticisme apparaît bizarre aux spectateurs d'aujourd'hui et nécessairement les déroute.

PAUL GSELL.

# FAITS & DOCUMENTS

## I. — SCIENCES ET INVENTIONS

### La Pellagre

C'est une maladie connue mais elle fait depuis quelque temps de grands ravages en Italie. Les paysans qui la contractent sont eux-mêmes la cause des troubles nerveux et gastro-intestinaux qu'ils éprouvent. Accoutumés à se nourrir de la polenta, faite de maïs altéré sur lequel se développe un champignon, le verdet, qui produit une intoxication, ils ne prennent aucune précaution pour mettre leurs aliments ordinaires à l'abri des souillures principalement occasionnées par les mouches. Le mal est terrible. Ceux qui en sont victimes savent à quoi ils s'exposent, mais cela ne les rend ni plus soigneux, ni plus prudents. Ils disent qu'il n'y a pour eux qu'une alternative, ou manger de la polenta contaminée, ou mourir de faim. On a relevé cette année un chiffre de 3.796 pellagreux, dont 1022 accoutumés au mauvais maïs, 1387 n'en prenaient qu'éventuellement et 1387 étaient atteints, pour d'autres raisons. Beaucoup répondent aux enquêtes que ce n'est pas la saleté de leur logis qui infecte leur nourriture, qu'ils volent le maïs dans le champ du propriétaire et le mangent avant la maturité, ce qui leur donne des vomissements et des diarrhées. Des investigations plus précises ont révélé que la recrudescence de la pellagre a coïncidé avec la baisse de prix du maïs dont la consommation s'est trouvée plus grande. On remarque aussi que la pellagre est en accroissement avec les pluies ; ailleurs elle se manifeste avec les récoltes de raisin. En réalité on n'est pas encore entièrement renseigné sur les véritables agents de ce fléau. On sait que Lombroso s'occupa de cette question, et dut à la prophylaxie qu'il recommande, les débuts marquants de sa réputation médicale. Il parvint à isoler de la polenta et du maïs nocif une substance extrêmement toxique qu'il appelle *pellagrosine*. En poursuivant ses expériences, il reconnut que la maladie se manifeste surtout dans la peau et dans les organes digestifs; qu'elle attaque tout d'abord les faibles, les dégénérés, les alcooliques. La pellagre est héréditaire. Il paraît inexact de l'attribuer exclusivement au maïs. Elle n'affecte pas seulement certaines parties du corps, mais toute la constitution, et elle est particulièrement dangereuse pour les jeunes enfants. Le Dr Miss Marion Carter de New-York vient d'en faire une étude approfondie. Elle en signale l'existence aux Etats-Unis où il y a beaucoup de victimes. Le Dr Tayer, de l'Université John Hopkins l'a diagnostiquée chez des individus des conditions les plus aisées. Le Dr Power a constaté une analogie entre la pellagre et certaines maladies de chevaux. Ces observations ont été relevées également par d'autres spécialistes américains. Les chevaux auxquels on donne du maïs, ont souvent la pellagre. Lorsqu'on cesse ce mode de nourriture, les symptômes disparaissent. On traite aujourd'hui la pellagre avec des résultats généralement bons, mais, s'il faut en croire le Dr Mc Cafferty, de l'hôpital d'Alabama et son confrère le Dr Babcock, plus on étudie la pellagre, plus on est convaincu que l'on est très peu renseigné scientifiquement sur ce qui s'y rattache.

### La conservation des fruits

Nous avons déjà indiqué ici les applications du froid industriel

à la conservation des denrées. L'exemple donné à cet égard par les Etats-Unis est maintenant imité en France. On a pu s'en rendre compte au dernier congrès de Lyon où l'on a exposé de nombreuses quantités de fruits, poires, pêches, abricots, conservés dans les frigorifiques de Condrieu, voisin du chef-lieu du Rhône. Plusieurs expériences ont été faites dans ce sens par l'Association coopérative des producteurs de la région. On a emmagasiné dans les chambres froides des milliers de kilogrammes de pêches et d'abricots et les résultats ont été des plus satisfaisonts. Les fruits conservés ont paru sur les marchés de Paris. Les connaisseurs les ont trouvés parfaits. Le procédé peut être considéré comme entré désormais dans la pratique. Le producteur et le consommateur en bénéficieront de part et d'autre.

### Les Récoltes

La science agricole est directement intéressée aux mouvements des marchés et aux fluctuations des cotes. Elle peut, dans beaucoup de cas, favoriser les augmentations de la production et par là même aider au relèvement des cours. Aussi est-il important d'étudier ceux-ci dans les diverses régions. Cette année il y a hausse des vins. Elle résulte de ce que les approvisionnements faits pendant les années antérieures ont été épuisés et que l'on n'a pu livrer en septembre que des quantités insuffisantes aux besoins du commerce ; elle a également pour cause la faible récolte de 1909 comparée à celle de 1908. Le commerce du midi, au courant de la situation, s'est empressé de se réserver toutes les disponibilités. Cette opératon aura pour conséquence de doubler en 1909-1910 le prix de l'hectolitre de vin par rapport aux années précédentes. Le vendeur y trouvera son profit et l'acheteur de son côté réduira ses stocks. Mais si les viticulteurs peuvent se réjouir de la hausse momentanée, ils ne devront pas compter sur une durée sans fin de ces avantages. La récolte de 1910 pourra déterminer un abaissement des cours, pour peu qu'elle soit favorable. Le marché des créréales donne matière à d'autres commentaires. Un mouvement de hausse ininterrompue s'y est accusé depuis huit ans, d'une façon toute régulière. Il n'en faut pas conclure que la production mondiale ait diminué ; c'est le contraire qui est prouvé par les statistiques, comme nous l'avons du reste déjà établi en relevant les chiffres relatifs à l'Amérique du Nord, pays exportateur, et à l'Amérique du Sud et l'Argentine, pays exportateurs et producteurs à la fois. Or ce mouvement ascensionnel est également vrai pour les céréales autres que le blé : maïs, avoine, orge, etc. Et toutes ces hausses, y compris celle des pommes de terre et des foins ont une répercussion directe sur la situation économique. Le fait est exact non seulement pour les Etats-Unis, mais aussi pour la France, et cette augmentation des bénéfices du producteur exerce une action marquante sur le cours de la vente. Elle détermine d'autre part la hausse des prix des bestiaux et, comme corollaire, celle de la viande. Au résumé, il y a des indices de hausse sur tout ce qui se rattache à la production agricole. Il reste à voir quelles déductions on peut en tirer pour le bien-être social. Nous n'avons à envisager ici la question qu'au point de vue de cette branche scientifique qu'est l'agriculture avec les diverses extensions de son domaine.

### Les nouveaux eugéniques.

On connaît les théories de Galton et de Lapouge (voir à ce su-

jet *le Préjugé des races* de Jean Finot). Suivant ces promoteurs des doctrines de la sélection, le devoir de l'Etat est de favoriser, par la reproduction scientifique, la procréation des individus répondant à l'idéal anthropologique. Jusqu'ici cette idée était restée purement théorique. Haeckel avait bien, il est vrai, préconisé la création d'un comité central chargé de choisir arbitrairement les spécimens les plus parfaits de divers types humains et de les élever dans les conditions les plus logiques de l'hérédité des caractères acquis pour les rendre spécialement aptes aux résultats que l'on peut attendre des croisements. Un médecin américain, déjà connu par des travaux de biologie, vient d'entreprendre la réalisation pratique de ce problème, avec l'espoir de créer les nouveaux eugéniques. Le Dr M. A. Schutz de Long-Beach (Californie) est parti de la remarque que le développement de certaines régions inexplorées, riches en métaux, en minéraux, en terres fertiles ne pouvait être assuré qu'à la condition d'y établir une population rendue apte à supporter les rigueurs du climat, et en même temps plus capable que les indigènes d'un travail énergique. Il prend pour exemple les immenses gisements de charbon et de métaux signalés par les explorateurs arctiques, comme Shackleton, Cook et Peary, gisements aujourd'hui inutilisés parce que les Esquimaux, malgré leur endurance, ne peuvent les mettre à profit, faute d'entraînement au labeur. De même, sous les tropiques où sévissent les fièvres et les épidémies, des nations décimées par les maladies, physiquement impropres aux rudes tâches de la mine, manquent de la vigueur nécessaire. De même au Congo la culture de l'arbre à caoutchouc ne donne pas le rendement qu'on en pourrait obtenir si les Congolais avaient la force et le tempérament de la plupart des ouvriers européens. Or il est impossible de transplanter des blancs dans ces divers pays. Ils y succomberaient tous ou presque tous aux influences climatiques pernicieuses. Les exigences du problème réclament, suivant le Dr Schutz, une aide biologique. Il faut avoir recours aux croisements ou renoncer aux ressources abondantes dont la civilisation est maintenant privée. Il faut créer de nouvelles espèces qui combineront les qualités des indigènes avec celles des blancs C'est ainsi, que l'on pourrait expérimenter les métissages réguliers d'Esquimaux et de Suédois, de nègres tropicaux et de blancs, de Congolais et d'Anglais, etc. Pour faire l'expérience le Dr Schutz a formé un premier groupe d'enfants qu'il a adoptés et qui seront le noyau de la nouvelle colonie eugénique. Il a confié à sa femme le soin d'élever trois petits garçons, un Suédois, un Anglais, un Japonais et trois petites filles, une Indienne yaqui, une Innuit (du pays des Esquimaux), une négresse. Il y joindra bientôt un petit Allemand, un petit Chinois, un Hawaïen, un Espagnol, un Canadien et un Portoricain. Son intention est de grouper ainsi de nombreux et différents types humains, de les adopter successivement et de leur donner un développement physique, mental, moral, aussi complet que possible. Ils recevront l'instruction que l'on donne aux enfants de blancs suivant les meilleures méthodes, et on leur enseignera à chacun un métier approprié à leurs aptitudes. Cette expérience ne pourra, — le Dr Schutz ne l'ignore point — s'achever qu'en un certain nombre d'années. Pour obvier aux empêchements qui pourraient se produire, soit par sa mort, soit par celle de sa femme, il a dès maintenant assuré la continuation de

son œuvre en s'adjoignant d'autres savants biologistes qui le suppléeront, le cas échant. Le Dr Schutz a pour but de démontrer qu'il n'y a pas d'inégalité de races, que tous les hommes peuvent être amenés à former biologiquement et socialement une même famille. Il croit qu'avec le temps, les affections mutuelles des enfants élevés sous sa tutelle détermineront des unions matrimoniales et qu'ainsi se créeront ce qu'il appelle les nouveaux eugéniques. La nature a du reste déjà établi la preuve de la possibilité de ces résultats. Le Dr Edward P. Irwin en donne pour exemple la population actuelle des Hawaï. Il y avait dans ces régions insulaires d'immenses richesses naturelles, un sol exceptionnellement fécond, mais les habitants primitifs étaient sans énergie et ne pouvaient tirer parti de ces avantages. Les blancs arrivèrent et ne tardèrent pas, sous l'influence du climat, à perdre leurs qualités physiques. Il y eut des croisements qui formèrent des hommes actifs, énergiques, parfaitement aptes aux conditions du pays. Grands, robustes, ils durent à leurs mères hawaïennes la beauté des traits et des formes, à leurs pères européens la solide musculature. Ils constituent aujourd'hui cette humanité en formation rêvée par Wells. Le Dr Schutz et le Dr Irwin sont persuadés que ce qui a réussi pour les Hawaïens peut également se réaliser pour des populations arctiques, sud-américaines et africaines. La nature met ses trésors à la disposition de l'homme ; c'est à l'homme à se rendre tel sous tous les rapports qu'il puisse s'en saisir.

— **La banane** est entrée définitivement dans la consommation courante en France. Elle abonde sur les marchés de Paris où on l'expédie d'Amérique, des Antilles, de la Jamaïque, des Baléares et des Canaries. C'est maintenant un commerce florissant. Mais il était jusqu'ici exclusivement monopolisé par les Anglais qui importaient par bâtiments spécialement aménagés des quantités considérables de ce fruit. Un seul armateur de Manchester y employait toute la cargaison de dix navires jaugeant ensemble 41.000 tonnes. Une société française vient de se constituer pour concurrencer le commerce anglais en exploitant la production de la Guinée. On y a établi des plantations de bananiers sur mille hectares de terrain, mais il faudra attendre jusqu'en 1911 pour obtenir un rendement lucratif.

— **La farine de betteraves** est un nouveau produit que l'on extrait de cette plante, qui fournissait déjà à l'industrie du sucre et de l'alcool. On l'employait il est vrai, en Allemagne où elle ne servait qu'à l'alimentation du bétail. De nouveaux procédés dus à un agriculteur belge, M. Dautrebande, permettent maintenant de l'utiliser dans la pâtisserie. Cette farine de betteraves contient environ 65 % de sucre et peut par conséquent être substituée à ce produit dans la fabrication du pain-sucre qu'on donne aux chevaux.

— **Un nouveau type d'insectivore**, représentant de la famille des hérissons vient d'être découvert dans le Thibet oriental par la mission que dirige le vicaire apostolique de cette région. Ce hérisson habite Ta toutsien dans la province chinoise de Sse-Tchouen. Iol se rapproche par sa dentition des hérissons communs, mais son pelage est dépourvu de piquants.

Dr L. Caze.

## II. — LETTRES ET ARTS

*France :*

M. Arthur Meyer vient de publier une lettre inédite d'Alexandre Dumas fils. Le grand dramaturge s'y montre sévère pour les journalistes. Voici ce qu'il en pense : « Vous voulez peut-être vous faire journaliste ? Alors ne me demandez pas de conseils. C'est comme si vous vouliez vous faire mouchard. Je n'y entends rien. »

×

Les amis des lettres françaises devront être reconnaissants à M. Jules Troubat. L'ancien secrétaire de Sainte-Beuve a déposé, il y a trente ans, à la Bibliothèque nationale, un pli cacheté contenant un grand nombre de lettres inédites d'Alfred de Musset. Le délai stipulé expirant avec l'année courante, ce legs va pouvoir être communiqué et inventorié. Ce qu'on ne sait pas, et qu'il faut dire, c'est que c'est à l'énergique et salutaire intervention de Jules Troubat que les lettrés devront ce régal littéraire. En effet la personne qui possédait ces lettres de Musset voulait à toute force les détruire. Quand elle y renonça elle voulut alors que celles-ci furent mises dans son cercueil, et enterrées avec elle. Sur les vives instances de Jules Troubat, elle se décida à les lui confier, en le priant de les déposer à la Nationale, ce qui fut fait avec un soin pieux.

×

*Le Cœur du Moulin*, qui a été donné à l'Opéra-Comique avec des interprètes parfaits et une mise en scène supérieure, est un ouvrage d'une haute valeur. M. Déodat de Séverac a composé là une œuvre musicale d'une poésie et d'un pathétique remarquables.

×

Quelques compositeurs de musique et critiques musicaux ont été consultés sur l'avenir du drame lyrique. M. Camille Saint-Saëns l'ignore résolument. M. Reynaldo Hahn croit à un retour vers la simplicité, peut-être même vers la convention harmonieuse. M. Eugène d'Harcourt croit la forme opéra-comique désuète et faisant double emploi avec l'opérette. Notre collaborateur M. Camille Mauclair espère une expression mélodique et chorale de la psychologie des foules ; comme forme : le chœur avant tout et un beau vers libre. L'art est éternellement simple, et notre époque est excédée de complication.

×

L'Académie Goncourt a décerné son prix de cette année à nos collaborateurs, Marius-Ary Leblond. Nul meilleur choix ne pouvait être fait. Le talent si nourri et si varié des romanciers de *La Sarabande*, de *L'Oued*, et de tant d'autres tableaux des mœurs exotiques ; l'esprit sagace et avisé des critiques de l'*Idéal au* XIX^e^ *siècle* et de *la Société sous la Troisième République* a reçu la consécration qui lui était justement due. Les Goncourt eussent applaudi les premiers à ce succès de deux jeunes écrivains originaux et sincères.

×

L'œuvre du jeune et brillant compositeur J. Nouguès, *Quo Vadis*, qui triomphe à la *Gaîté*, est pour la musique un succès qui ne peut se comparer qu'à *Cyrano*, en littérature. Cette musique n'est pas de tout premier ordre, elle est même plus décorative que sentimentale. Mais elle illustre à merveille la grande fresque historique de Sienkiewicz.

×

M. Maurice Souriau, l'éminent professeur et critique, a très heu-

reusement tiré de l'ombre la figure trop effacée de la poétesse Mme Amable Tastu. Il a fort bien expliqué le cas curieux « d'occultation » littéraire, par quoi cette femme au grand cœur, qui fut traitée en égale par Chateaubriand, Hugo, Lamartine et Sainte-Beuve, est retombée dans les limbes de l'histoire littéraire. M. Souriau a retrouvé toute une correspondance inédite de Mme Tastu, avec la veuve de Népomucène Lemercier, qui fait grand honneur à la poétesse. Son âme était fort au-dessus de son talent. Guizot la tenait en haute estime. On peut dire qu'elle sacrifia tout : santé, poésie, souci de sa gloire, aux siens. A la fin de sa vie elle voulut suivre son fils, diplomate, dans ses postes lointains. En revenant de Bagdad elle lui dit un jour tristement: « Cher enfant, je ne te vois plus, je suis aveugle. »

×

*Etranger :*

L'Académie suédoise a voulu décerner le prix Nobel de littérature à Mme Selma Lagerlöf. C'est la première fois que ce prix est attribué à un auteur suédois, encore que la production littéraire atteigne en ce moment en Suède son apogée. Nul choix ne pouvait être mieux justifié que celui de Mme Selma Lagerlôf, qui, avec Strindberg et Heydenstam, forme la grande trinité littéraire de la Suède contemporaine. Mme Selma Lagerlôf est née en 1858 dans un domaine rural de Wermland, une des régions les plus pittoresques de la Suède, couverte de grands lacs et d'immenses forêts, aux durs hivers, au caractère âpre et solitaire. C'est cette contrée qu'elle a chantée dans son premier ouvrage, qui la rendit célèbre et qui reste son chef-d'œuvre : *La Saga de Gösta Berling*, sorte de roman-épopée en prose, débordant d'un lyrisme spontané et charmeur, d'une invention inépuisable et d'un sentiment d'une mysticité tendre. Elle y évoque les figures héroïco-burlesques des anciens « cavaliers » suédois, joyeux parasites des grands domaines, qui toujours abritaient un essaim tapageur de nobles ruinés et de parents pauvres. La seconde œuvre capitale de Selma Lagerlöf est le dyptique : *Jerusalem en Dalécarlie et Jerusalem en Terre Sainte*, histoire d'une communauté de paysans dalécarliens qu'une crise de messianisme pousse jusqu'en Palestine. Enfin, le *Voyage merveilleux de Nils Holgerson à travers la Suède*, que *La Revue* a signalé déjà, fantaisie d'une fraîcheur et d'une grâce extraordinaires, un livre unique dans son genre. Mme Selma Lagerlöf est sans conteste une des plus hautes et plus originales personnalités de ce que Gœthe appelait déjà : la littérature européenne.

×

Il semble bien définitivement certain que le buste de cire, acquis par M. Bode par le musée de Berlin, n'est pas authentique. On a d'abord essayé de soutenir qu'il n'avait été que retouché par un sculpteur anglais contemporain, Lucas. Mais celui-ci en est bien l'auteur, et non pas de Vinci. M. Salomon Reinach, lui-même, reconnaît que comme dans la fameuse affaire de la tiare de Saïtapharnès, on possède non seulement le nom de l'auteur véritable, mais encode la source graphique de son travail. Lucas avait écrit de sa main sur la photographie du buste. *La Flore de Léonard de Vinci*, parce qu'il avait exécuté son buste d'après ce tableau.

×

L'Italie s'engage résolument dans la lutte contre la pornogra-

phie. Au dernier Congrès des éditeurs et libraires, à Rome, sur la proposition du marquis Antanovi on a décidé d'exclure du syndicat, à l'avenir, les éditeurs et libraires qui vendraient des ouvrages répréhensibles. Il faut noter d'ailleurs à ce propos que la plupart de ces ouvrages libertins sont affublés gratuitement du nom d'écrivains français, qui seraient fort étonnés de cette paternité. Une *Histoire des grandes courtisanes* est attribuée à François Coppée, une certaine *Nuit d'amour* à Musset, qui en sont parfaitement innocents. Il y a surtout du Catulle Mendès. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches... Mais celui-ci fut si indigné d'un certain *Délire d'une nuit d'été* qu'il songea sérieusement à un procès, que l'insolvabilité des soi-disant gérants responsables rendit impossible.

×

La récente exposition aux galeries Grafton, à Londres, des chefs-d'œuvre de l'ancienne peinture anglaise a soulevé à nouveau la question de l'émigration de ces trésors artistiques à l'étranger, principalement aux Etats-Unis. Devant les prix qui peuvent être offerts aux possesseurs de ces toiles historiques par des millionnaire exotiques, il y a toujours fort à craindre l'effet des tentations. L'opinion publique s'est émue. M. Lewis Harcourt a suggéré l'idée que le gouvernement devait aider à ce que ces richesses artistiques anglaises restent en Angleterre. Pour cela il a proposé que dans le budget futur les objets d'un caractère non seulement historique et scientifique, comme actuellement, mais aussi « artistique », soient désormais exemptés des droits de succession. M. Balfour a vivement appuyé cette motion, qu'on espère voir adopter.

×

C'est un ouvrage qui vient à son heure que celui de A. von Gleichen-Russwurm, sur la *Sociabilité*, publié sous un format très élégant par l'éditeur bien connu Julius Hoffmann, de Stuttgart. L'auteur s'est proposé de donner un tableau d'ensemble des mœurs et coutumes du monde européen au XIXe siècle, depuis 1789 à 1900. Il y a pleinement réussi en étudiant successivement en France, à Rome, à Berlin, à Vienne, en Angleterre et en Russie, tout au long des cent dernières années, le développement et les progrès de l'esprit de sociabilité, dans les mœurs, la littérature est jusqu'en politique. Un tel livre manquait à notre culture européenne, comme le sentiment dont il retrace l'histoire lui a fait trop souvent défaut. Mais précisément un signe réjouissant est de voir la société européenne prendre de plus en plus aujourd'hui le ton de la sociabilité mondaine. Ajoutons que l'auteur, par sa naissance, par sa culture cosmopolite, était à même, mieux que quiconque, de nous faire connaître, dans une langue très pure, l'histoire en quelque sorte des grands « salons » européens au XIXe siècle.

×

La saison théâtrale à Francfort s'annonce comme très éclectique. On donnera une pièce de Bernard Shaw ; *Madeleine* de Mæterlinck ; *Le juge de Talamera*, de Caldeson ; du Molière, et enfin un cycle d'Ibsen, un de Schiller et un de Shakespeare. Cette activité dramatique, ce souci du répertoire international, confirment bien ce que disait notre collaborateur Séverin Gisors, dans son article si remarqué sur la *Crise du Théâtre en France* (voir *La Revue* du 15 août 1909).

E. DE MORSIER.

III

# Vers l'Entente Universelle

*Faits officiels :* Les Etats-Unis et le Chili soumettent à l'arbitrage du roi d'Angleterre un litige concernant un dommage occasionné à un particulier. — A Windsor, le roi Manuel a signé la prolongation, pour une nouvelle période de cinq années, du traité Anglo-portugais d'amitié et d'arbitrage.

Les gouvernements anglais et allemand ont fixé la délimitation de leurs territoires africains entre le Congo et le lac Victoria ; ils sont d'accord pour demander à l'Etat congolais l'accès sur les lacs Tanganika et Albert Edward.

A la Tribune de la Chambre des Députés, M. Pichon, ministre des relations extérieures de la République parle du « *Patriotisme européen !* »

Neuf états assemblés à Paris tiennent une conférence pour organiser la prescription totale de la saccharine. — A Londres les principales nations civilisées délibèrent sur les moyens de préparer *La carte du monde au millionième.* Les mesures seront de 1 millimètre au kilomètre, emploi du système métrique et des caractères latins, mais les longitudes comptées sur le méridien de Greenwich. L'Angleterre se charge de la totalité de l'Afrique ; l'Allemagne consent à cartographier l'Asie Orientale. Le cadastre du monde va être bientôt dressé.

×

*Congrès divers :* Congrès des associations internationales à Bruxelles en mai prochain. — Le comité des assurances sociales sous la présidence de M. Poincaré prépare la réunion de La Haye. — Congrès international pour la protection des paysages et le régionalisme à Paris. — Assemblée du bureau de la paix à Bruxelles. — Un Congrès des nations latines se prépare à l'occasion du centenaire de l'Indépendance des pays de Sud-Amérique. — L'Union Internationale des Sociétés de morale organise à Londres un Congrès universel des races ; plus de 200 professeurs d'Université ont 45 de droit international ont déjà donné leur adhésion. On y étudiera toutes les grandes questions d'ordre général qui peuvent encore diviser les peuples, en recherchant les modes de rapprochement et de coopération cordiale.

×

Le travail des pacifistes : la ligue hollandaise de la paix ouvre un concours entre auteurs dramatiques. Prix : 500 florins à la meilleure pièce sur l'arbitrage international. — A Toronto se forme la société de la Paix canadienne, elle demande au gouvernement de commémorer le centenaire de l'ère de la paix entre ce pays et les Etats-Unis. Des comités sont fondés en Angleterre et en Allemagne pour les relations cordiales entre étudiants des deux pays. — Le Ministre des Cultes de Wurtemberg a fait part au bureau de la Société allemande de la Paix que sa pétition relative à l'élimination des passages chauvins dans les manuels fût communiqué aux autorités scolaires.

×

De toutes parts la répulsion contre les armements s'accroît : En Allemagne, le *Berliner Tergeblatt* commence une campagne contre les folles dépenses ; à la Chambre des Lords où se discute le budget, l'évêque d'Heresford attaque le gaspillage du militarisme. En-

fin, le bureau socialiste décide de mettre à l'ordre du jour du prochain Congrès socialiste de Copenhague, les questions de l'arbitrage et du désarmement...

M. Edwin Ginn veut léguer un million de dollars à une fondation, à laquelle déjà il alloue un subside annuel de 50.000 dollars ; c'est l'*Ecole Internationale de la Paix*, qui en Amérique opère, comme le Bureau de Berne, par l'éducation et la propagande pour l'établissement d'une humanité plus juste.

×

En face de cette universelle tendance pacifiste des peuples, l'imbécilité et le gaspillage des gouvernements d'Europe ; en quarante ans, ils sont plus que doublé de chiffre de leurs budgets de guerre ; au lieu des 3 milliards de 1870, leurs peuples paient aujourd'hui 6.725 millions annuellement !

Pour le budget maritime seul depuis 10 ans les dépenses ont augmenté en France de 25 %, en Angleterre de 50 %, aux États-Unis de 320 %, en Allemagne de 360 % ! ! !

La pacifique Germanie dépensait, en 1889, 50 millions de marks pour sa flotte ; dix ans après, trois fois plus ; vingt ans après, plus de neuf fois plus, 460 millions de marks ! !

LÉON BOLLACK.

IV

# Autour de la Paix armée

*France :*

Notre budget de la guerre se présente cette année sous le chiffre respectable de 870.572.198 fr., en augmentation de près de 71 millions sur celui de l'année dernière. Le renforcement de l'artillerie de campagne entre dans cet accroissement de dépenses pour 35 millions environ : la construction de mitrailleuses, pour 6 millions et demi ; l'application de la loi sur le service de deux ans, pour 8 millions ; l'élévation de la solde des officiers subalternes, pour 3 millions ; la majoration du prix des denrées et fourrages, pour 15 millions et demi, etc. Certains chapitres sont trop maigrement dotés : 300.000 francs seulement pour l'allocation de primes aux constructeurs et aux possesseurs d'automobiles pour poids lourds, alors que l'Allemagne consacre plus de deux milions au même objet ; 5.240.000 francs seulement pour les camps d'instruction, auxquels les Allemands accordent plus de 11 millions ; 1.400.000 francs seulement pour l'aérostation et l'aviation en regard d'une dizaine de millions prévus par nos voisins. Ceux-ci disposeront à la fin de l'année de douze dirigeables : 6 rigides, système Zeppelin, 3 souples, système Parseval ; 3 semi-rigides, système Gross. Quant à notre flottille aérienne qui a été la première du monde, elle se trouve réduite aujourd'hui à un seul dirigeable, le *Ville-de-Paris*, déjà ancien et usagé. Les groupes parlementaires de l'aviation se sont émus avec raison de cette infériorité manifeste et comptent intervenir, au cours de la discussion, pour obtenir un relèvement de crédits.

Les effectifs prévus pour 1910, sont de 28.532 officiers, 552.959 hommes de troupe. L'armée alle-

mande compte 29.559 officiers, 600.000 hommes de troupe, avec un budget de la guerre supérieur de près de 300 millions à celui de la France.

Notre budget de la marine passe de 333.845.628 francs en 1909 à 371.475.862 francs en 1910. L'augmentation porte principalement sur les équipages de la flotte (1.600.000 fr. environ) par suite de la nouvelle composition des escadres ; sur les constructions neuves (11.543.021 fr.) et sur l'artillerie (17.799.925 fr.). On peut regretter que le ministre n'ait pas prononcé la condamnation de vieux bâtiments sans valeur militaire, et qui coûtent au budget 25 millions par an.

Au total, c'est à plus de 1.200 millions que s'élève cette année la prime d'assurance que nécessite le régime de la paix armée auquel l'Allemagne a astreint toutes les grandes puissances européennes.

×

*Etranger :*

En attendant que la question des effectifs de l'armée reçoive une solution qu'exige impérieusement la défense nationale, le gouvernement belge vient de mettre en adjudication, pour la place d'Anvers, les travaux de construction ou d'amélioration concernant onze forts et douze bateries ou redoutes, et qui devront être achevés dans un délai de trois ans. Ces ouvrages étendront considérablement le rayon d'action de la forteresse et en feront un immense camp retranché dont le périmètre sera de 132 kilomètres, 14 kilomètres seulement de moins que celui de Paris. Dans ces conditions, on estime qu'il faudra 400.000 hommes pour attaquer et 150.000 pour défendre la place. Grâce à ces améliorations, Anvers deviendra réellement le réduit de la défense du pays. Ajoutons que le budget de la guerre pour 1909 comprend notamment un crédit de 3.500.000 fr. pour la réfection du matériel d'artillerie de campagne. La Belgique s'achemine d'ailleurs, malgré une certaine opposition, au principe de service militaire obligatoire, qui semble la seule mesure susceptible de remédier aux déficits constants dans les effectifs de l'armée.

×

La Belgique elle-même se voit obligée de renoncer à ses vieilles institutions militaires, devenues insuffisantes en raison des dangers dont elle se sent menacée. La Chambre belge a offert depuis le 12 novembre le spectacle peu banal d'un ministère de droite faisant voter contre son propre parti la loi militaire réclamée par le général Hellebaut, et sans laquelle la Belgique ne pouvait posséder une armée solide et nombreuse. Les gauches, les libéraux et les membres de la jeune droite ont triomphé de la vieille droite, qui restait cantonnée avec une aveugle obstination dans les errements de 1902. Le principe du service militaire obligatoire pour un fils de famille a été voté. La France ne peut que se féliciter de l'augmentation de puissance qui en résultera pour l'armée belge. La ligne d'opérations par la Belgique est, pour une offensive allemande, particulièrement séduisante, parce qu'elle mène droit à Paris en tournant nos fortifications et nos groupements militaires de l'Est. Les Belges vraiment patriotes ont pu compter les huit voies ferrées qui aboutissent entre Trèves et Cologne, et entendre le canon du camp de Malmédy, au voisinage immédiat de la frontière allemande. Ils se sont dit avec raison que la meilleure des neutralités ne vaut rien sans une armée solide pour la sauvegarder.

Colonel DAMIENS.

# ANALYSE DES REVUES FRANÇAISES[1]

## I

### Correspondant

25 novembre.

Victor DU BLED, étudie les *dîners parisiens depuis trois siècles.* Il rappelle les plus célèbres réunions de dîneurs, telle que : les « déjeûners philosophiques » ; « le dîner des vérités » ; « les soupers de Monsus » en 1816. Parmi les dîners actuellement existants, l'auteur cite « la Betterave » « le Félibrige », « le Dîner des Bourguignons », « le dîner de l'Est », « la soupe au lard », « le Dîner de la poule au pot ». Parmi ces réunions il en est qui rassemblent des gens de grande valeur : tel par exemple le « dîner de la Vrille », auquel assistaient Sardou, Claretie, Richepin, Sorel, Frédéric Masson, Donnay, Jules Lemaître, etc. Le « cénacle de la petite vache » sortit de la Société de géographie. L'auteur termine en faisant l'éloge des dîners. « Il faut qu'il y ait des ascètes pour rattacher le fini à l infini ; les amis de l'art culinaire veulent augmenter la douceur de vivre, et nous distinguer des bêtes. » — Dans *Sardou et Labussière* VALÈRE FANET expose combien il est souvent difficile de camper la silhouette d'un personnage historique en restant près de la réalité. Dans « Thermidor » de Sardou, une grande place est faite au personnage de Labussière, inconnu avant l'apparition de cette pièce. Depuis ce temps, divers travaux ont paru qui exaltent la valeur de cet employé du Comité de salut public. Or ces éloges, cette opinion sont très contestés de nos jours. C'est pourquoi il a paru intéressant à l'auteur de l'article, de publier une lettre que Sardou lui adressa en 1898. C'est-à-dire sept ans après Thermidor et dans laquelle Sardou présente Labussière comme un mystificateur.

### Grande Revue

25 Novembre

Dans le *procès Lafarge* ROBINET DE CLÉRY montre comment, ces temps derniers, on a tenté de réhabiliter la mémoire de Mme Lafarge, jadis condamnée pour le meurtre de son mari. Pourquoi tenter de proclamer tardivement l'innocence de cette intrigante ? Selon l'auteur c'est en raison de l'origine de la criminelle. En effet elle était petite-fille de Philippe-Egalité. Celui-ci eut avec Mme de Genlis des relations amoureuses dont naquirent deux filles ; l'une était Paméla Fitzgerald, l'autre fut Hermine Collard dont l'une des filles épousa Lafarge. C'était une femme passionnée à qui son mari inspirait une vive répugnance. Et en vérité il n'y a pas eu d'erreur judiciaire : l'examen des documents authentiques laissés par l'histoire prouve d'une manière à peu près certaine que Mme Lafargé était coupable du crime pour lequel elle fut condamnée.

### Mercure de France

Décembre.

Marc LOGÉ esquisse une biogra-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises, anglaises et américaines, japonaises et néerlandaises* dans notre numéro du 1er décembre 1909.

phie de *Lafcadio Hearn*, dont *La Revue* s'est occupée à plusieurs reprise. Fils d'une Grecque et d'un Irlandais. Il passa ses premières années à Dublin. A l'âge de dix-huit ans, il vint à Londres ou la lutte pour la vie ne le favorisa pas. Il partit alors pour Cincinnati. Engagé comme collaborateur appointé à l'*Enquirer*, il fit, en 1874, sur l'assassinat de Tom Yard, à Chicago, un reportage sensationnel, qui le plaça tout à coup au premier rang des reporters américains. Mais ayant voulu épouser une négresse, ce qui alors était illégal, il fut renvoyé du journal. Il partit à la Nouvelle Orléans où il se fit une réputation considérable en traduisant les bons auteurs français dans le *Times Democrat*. Il a écrit des contes exotiques charmants dont le succès en France sera un jour très grand. — Dans le *drame verhaerenien*, STEFAN ZWEIG indique comment Verhaeren, purement lyrique n'a utilisé le drame ou l'épopée que comme des moyens, jamais comme des fins en soi. Le mouvement du style est d'une passion et d'une fièvre continues. La prose et le vers libre alternent dans ces drames. Les personnages expriment en prose leur quiétude et leurs passions par des poèmes. Le but du poète n'est ni de nous intéresser, ni d'engendrer en nous la terreur ou la pitié ; il ne veut qu'exciter l'enthousiasme. Et sans doute il faudrait rencontrer un comédien, frère par le génie, qui répandrait le torrent de ces vers en laissant éclater dans toute sa splendeur ce qui est en eux de démagogique en en faisant chanter toute la mesure du rythme.

### Nouvelle Revue

Décembre.

Dans *Machiavel et Cesar Borgia*. Edouard SAUGERON expose dans quelles conditions ces deux diplomates, terribles l'un et l'autre par leurs talent de dissimulateurs, se rencontrèrent à Imola en 1502. César Borgia avait au cours de ses conquêtes mécontenté bien des condottiéri dont il avait utiisé l'appui. Une conjuration puissante s'était formée à Magione, et les conjurés sollicitèrent l'appui de Florence. Mais cette dernière cité voulait savoir si Borgia ne s'était pas assuré le concours de la France, auquel cas c'est de son côté qu'elle se serait rangée. Elle envoya Machiavel auprès de César Borgia. Longtemps l'habile diplomate tenta en vain de connaître le secret de l'impénétrable duc. Enfin il parvint à découvrir la vérité et il put éviter à Florence de prêter appui aux conjurés qui furent peu après décimés. — Notre collaborateur Alfred DÉTREZ publie les *Souvenirs d'un prisonnier de guerre messin*. On y voit par le détail les souffrances des soldats prisonniers après la capitulation de 1871. Parqués sur des terrains détrempés il enfonçaient dans une boue épaisse de soixante-dix centimètres, privés de nourriture, exploités par les juifs allemands qui leur faisaient payer six livres de pain dix francs, ils souffraient horriblement et beaucoup mouraient. On les empila dans des wagons à bestiaux et on les emmena ainsi jusqu'à Rendsburg en un voyage qui dura sept nuits et sept jours.

### Revue des Deux Mondes

Décembre.

Paul LEROY-BEAULIEU étudie la *Révolution fiscale*. Les récentes réformes financières anglaises, le vote de l'impôt sur le revenu en France constituent des mesures révolutionnaires et injustes. Ce régime nouveau porte atteinte aux principes fiscaux qui ont dominé le XIX[e] siècle et que l'auteur considère

comme excellents. Ces principes devaient nécessairement être quelque peu modifiés, étant donné que les conditions de vie ont changé et que l'augmentation des armements impose aux nations des charges nouvelles. Les deux principales formes de ce mouvement révolutionnaires fiscal sont : l'impôt progessif sur les successions et l'impôt global sur le revenu. L'impôt sur les successions ne serait autre chose qu'une confiscation, l'impôt global personnel et progressif sur le revenu aboutit à la concentration de la taxe sur une petite minorité de contribuables. Enfin nous trouvons encore un aspect de la révolution fiscale dans le foisonnement croissant des monopoles d'Etat. Or, il convient de s'arrêter sur cette pente fâcheuse, et de renoncer nettement et définitivement à toute fiscalité de lutte de classes, à l'impôt complémentaire ici, à la supertax de l'autre côté de la Manche. Il faut écarter tout impôt progressif, le virus de la progressivité ne pouvant être contenu une fois introduit dans le corps social. — Dans *la police politique sous la Restauration,* Ernest DAUDET montre comment la police politique qui fut un instrument très actif de gouvernement pour l'Empire, eut un rôle différent sous la Restauration et ne fût alors qu'un instrument d'information. Louis XVIII l'aurait volontiers supprimée s'il n'en avait eu besoin pour lutter contre les difficultés qui se dressèrent devant lui dès son second retour en France. — GRASSET défend *la doctrine vitaliste de la vie,* c'est-à-dire la théorie qui sépare complètement les êtres vivants des corps bruts et distingue nettement les phénomènes biologiques des phénomènes physicochimiques. A cette conception est opposée celle des « monistes » d'après lesquels la biologie est un chapitre de la physicochimie, la transition étant insensible entre les corps bruts et les êtres vivants. A cette dernière théorie qu'il combat, l'auteur objecte que parmi les phénomènes vitaux, certains tels que la digestion s'effectuent suivant des règles qui leur sont propres et indépendemment des lois physiques ou chimiques. D'autre part, seul l'être vivant forme un individu qui naît, croît, décroît et meurt. Enfin la « reproduction » est propre aux êtres vivants. — MARIUS-ARY LEBLOND examine *la question polonaise dans l'Empire russe.* Les Russes estiment que la Pologne doit rester partie intégrante de l'Empire. Les Polonais au contraire se considèrent comme étant une nation au même titre que les Russes. Ils sont représentés à la Douma, et leurs mandataires en sont arrivés à ne plus revendiquer qu'un seul gouvernement, s'engageant à ne plus réclamer désormais la complète indépendance. Mais la Douma d'empire semble décidée à ne rien accorder aux Polonais, dont les députés dans ce cas démissionneraient. Cette question de l'autonomie polonaise fut le sujet fondamental des premières discussions des réunions du « Néo-Slavisme », lequel aurait pour base une entente de tous les Slaves contre les Germains. Il s'est donc formé en Russie un parti hostile à l'Allemagne qui préconise un accord avec les Polonais. Mais aussi puissant que lui, s'est constitué à Pétersbourg un parti germanophile qui obtient d'assez grands succès et c'est sans doute au désir de plaire à Berlin qu'on doit la récente politique russe si dure et si vexatoire pour les Polonais.

**Revue de Paris**

Décembre.

Louis HOULLEVIGUE explique la

nature et le mécanisme des *Comètes*. Ces astres ont une masse très faible comparée à leur étendue, leur queue est toujours dirigée à l'opposé du soleil et leur vie est très éphémère Parfois on rencontre des « familles de comètes » qui proviennent sans doute de la désagrégation d'un même astre. Enfin les comètes elles-mêmes se divisent souvent en plusieurs morceaux sous l'action perturbatrice d'un astre voisin et les débris de comète ainsi semés dans l'espace en une poussière d'astre sont les « étoiles filantes ». — Paul GAULOT raconte *le Vol du garde-meuble* qui eut lieu en 1792. C'est dans les bâtiments où est logé aujourd'hui le ministère de la marine, qu'étaient à cette époque conservés le mobilier national et divers joyaux tels que le « Régent » et le « Sancy ». Une nuit une bande de malandrins s'introduisit dans le palais, saccagea tout et cambriola avec soin les richesses renfermées là. Ces audacieux brigands furent surpris par une patrouille au moment où ils s'enfuyaient. Mais sur les cinquante ou soixante individus mêlés à cette affaire, dix-sept seulement furent pris et passés en jugement, cinq d'entre eux furent acquittés et sur douze condamnés à la peine capitale, cinq seulement furent exécutés. — XXX envisage comme possible l'hypothèse d'un *débarquement des Allemands en Angleterre*. Toutefois la marine britannique garde, malgré tout, une supériorité considérable. Mais il se pourrait que l'empire allemand parvînt à perfectionner sa flotte, jusqu'à rendre réalisable un tel projet.

## II. — REVUES DIVERSES

**Bibliothèque Universelle et Revue Suisse** (Lausanne).
Décembre.

Fernand BALDENSPERGER esquisse un portrait de *Conrad-Ferdinand Meyer* il étudie ses rapports avec la Suisse romande et la France. C'était un homme de goût et d'esprit qui fut infiniment séduit par Paris et aima profondément la France jusqu'en 1870 A ce moment il répudia ses sympathies antérieures et il s'attacha à aimer la Suisse, puis il prit l'Italie en croissante affection. Mais malgré tout, ses tendances et ses goûts intellectuels restèrent orientés vers la littérature française. — Dans *les Pierres qui parlent*, notre collaborateur, Frédéric BARBEY expose comment fut exécuté le projet formé par Napoléon de « donner à Desaix les Alpes pour piédestal et les religieux du grand Saint-Bernard pour gardien ». On commanda au sculpteur Moitte un grandiose monument. Puis ce monument qui pesait 12.000 kilogrammes fut hissé à grand'peine au Saint-Bernard. Le 31 octobre 1806 tout était achevé. Maintenant ce mausolée demeure à l'hospice du Saint-Bernard. C'est une belle œuvre d'une composition harmonieuse et grave. Sur le fronton on lit : « A Desaix mort à la bataille de Marengo ».

**Revue de Belgique**
Novembre

LÉOPOLD ROSY commence une étude sur *la religion dans l'enseignement public*. L'ingérence de l'autorité religieuse en matière

d'enseignement date de toujours en Belgique. Avec le régime communal qui suit le moyen âge, est proclamée la liberté de l'enseignement ; sous le règne de Philippe II le clergé catholique reprend tout son pouvoir. Le régime autrichien qui vient ensuite tend quelque peu à amoindrir l'influence religieuse dans l'instruction. Puis vient la Révolution française avec son organisation laïque des écoles. C'est la loi de 1884 qui, lors du retour au pouvoir des catholiques va remettre à la discrétion du clergé tout l'enseignement. — Dans *Mme d'Epinay et J.-J. Rousseau* GUSTAVE CHARLIER réfute la théorie de Mme Macdonald, laquelle, on s'en souvient, tenta récemment de réhabiliter Rousseau en dénonçant comme calomniateurs plusieurs de ses détracteurs. Elle a voulu démontrer l'absolue véracité des « Confessions » et comme elles étaient en contradiction avec les « Mémoires » de Mme d'Epinay, prouver que ces dernières avaient été volontairement altérées par des éditeurs et des bibliographes. L'auteur de cette étude n'est pas de cet avis. L'éditeur J.-C. Brunet était certainement de bonne foi et n'a fait que des modifications sans gravité, de même Michaud et Barbier ne furent point membres d'une conspiration dirigée contre la réputation de Rousseau. D'après l'auteur la thèse de Mme Macdonald ne serait pas historiquement prouvée.

# ANALYSE DES REVUES ETRANGÈRES

## I. — *A* — REVUES ALLEMANDES

### **Deutsche Rundschau** (Berlin)

Décembre

ALOIS BRANDL, dans une étude sur *Trente* examine la question de l'irrédentisme. Il la voit d'un point de vue allemand, c'est-à-dire d'une façon assez optimiste. Il ne faut pas comparer les sujets autrichiens du Trentin, avec les sujets allemands de la Pologne. La différence de religion manque. Et il n'y a plus de Pologne tandis qu'il y a une Italie. Enfin l'auteur trouve, par ailleurs, excellent pour la population du Trentin, l'influence alternante de l'exubérance italienne et de la placidité allemande. — GEORG TANTZSCHER rend compte de l'état des *finances russes après la guerre et la révolution.* Il reconnaît que les impôts depuis 1903 ont donné un demi-milliard de recettes annuelles de plus, mais que par suite des emprunts successifs la dette de la Russie a augmenté de plus de 2 milliards. Le service de la dette nécessitait une dépense annuelle de 290 millions de roubles, qui est montée aujourd'hui à 400 millions. De plus les dépenses productives — celles qui favorisent l'agriculture et le commerce — n'ont pas été suffisantes. Il faudrait s'attaquer à la réforme agraire, à la construction des lignes de chemins de fer secondaires, à la production de matériel, wagons et autres. L'exportation a d'ailleurs augmenté constamment depuis 1902, ce qui est un bon signe. Comme conclusion, en prévision des années possibles de maigres récoltes, une gestion sévère des finances russes s'impose. — D[r] GEORG STEINHAUFEN envisage sans flatterie les *Allemands devant l'opinion de l'étrangers.* Il reconnaît que l'Allemagne

n'est pas aimée et trace un court historique de sa situation dans le monde et de l'opinion qu'on s'en faisait jusqu'au XVIII^e siècle. Dans un prochain article, l'auteur examinera l'époque contemporaine.—KARL FRENZEL rend compte des *dernières productions de Wildenbruch*, deux nouvelles et des poésies posthumes.

**Mærz** (Munich)
Novembre-Décembre

Dans le second fascicule de novembre, CONRAD HAUSSMANN consacre quelques lignes émues à la mémoire de *Léopold Sonnemann*, le fondateur et le directeur de la célèbre *Gazette de Francfort*. Il a été un des principaux facteurs du développement intellectuel et social de l'Allemagne moderne. — A l'occasion du meurtre du prince Ito, par un fanatique coréen, notre collaborateur A. ULAR consacre une étude d'ensemble à *Ito et à la grandeur japonaise*. C'est avec raison qu'on avait surnommé ce fondateur du Japon moderne : le Bismarck japonais. Il avait les qualités du grand homme d'Etat. Il fut le véritable vainqueur de la guerre russo-japonaise. Malheureusement il céda à la tentation des grandes spéculations et il est tombé victime de la rancune de ceux qu'il aidait à dépouiller. — Le célèbre explorateur SVEN HEDIN raconte, en pleine connaissance de cause, *la vie des nomades au Thibet*. Ils mènent une vie de chasseurs. Les familles abandonnent leurs morts dans un précipice sauvage, où les cadavres deviennent la proie des bêtes féroces. Le nomade n'a pas eu de demeure fixe. Ses restes ne doivent pas avoir de tombe.

**Nord und Süd** (Berlin)
Novembre

Le numéro du 15 novembre contient des documents inédits sur *les Derniers jours d'Oscar Wilde*, communiqués par ROBERT ROSS, son vieil ami et exécuteur testamentaire. Ce sont des notes que Ross envoya de Paris à un ami londonien, complétées par des lettres de l'entourage immédiat de Wilde à Ross. Il est maintenant établi que le pauvre poète ne fut pas abandonné comme on dit, qu'il n'est pas mort dans la misère et que ses funérailles furent parfaitement décentes. Il ne s'est pas non plus converti au catholicisme, comme l'a on prétendu faussement. Le prêtre vint quand Wilde était déjà à l'agonie. — D^r ERICH WULFEN rend un hommage très justifié à *Cesare Lombroso* et à sa doctrine criminalogiste. Il gardera le mérite d'avoir introduit la méthode expérimentale dans la psychiâtrie. A côté de certaines erreurs, dont les plus grands génies n'ont pas été exempts, son nom restera glorieux et comme celui d'un des plus hardis pionniers de la science, dans des domaines inexplorés avant lui.

**Sozialistische Monatshefte**
(Munich). Novembre-Décembre.

Karl LEUTHNER enregistre ce qu'il appelle *l'effeuillement de la triple alliance*. De fait, après le voyage du Tsar en Italie, il y a quelque chose de changé. L'œuvre de Bismarck peut bien exister encore officiellement, mais ce n'est plus qu'un décor. L'Italie non officielle, l'Italie populaire et démocratique, prend de plus en plus conscience d'elle-même, et sent qu'elle ne peut plus demeurer à la remorque de l'Allemagne et de l'Autriche. — Georg SCHMIDT donne un tableau encourageant du développement de l'*assurance privée*, en Allemagne. Mais il constate avec regret qu'elle sert surtout aux classes capitalistes, et que les actionnaires des

compagnies d'assurances sur la vie, par exemple, y trouvent des dividendes fort rémunérateurs : à Lübeck, 62 pour cent, à Hambourg (*Janus*), 56 pour cent, *Providentia* à Francfort, 35 pour cent, etc. D'où l'écrivain socialiste conclut à la nationalisation des assurances. — Dans le fascicule du 1er décembre, Robert SCHMIDT examine, à propos de l'ouverture de la session du Reichstag, l'*avenir et les nécessités de la politique sociale*. Il s'agit avant tout, pour l'auteur, de soustraire celle-ci à l'hégomonie du parti du centre.

*B.* — **Revues diverses.**

**Das Literarische Eoho**

(15 novembre, 1er décembre).

Dans le premier numéro Richard WENGRAF étudie l'œuvre d'un écrivain viennois, Edouard Pœtzl. Il est un des véritables représentants de l'école viennoise. L'auteur de *Sang Viennois* et *Air Viennois* a réuni en volume ses *Esquisses*, qui ont fait, chaque dimanche, la joie des lecteurs du feuilleton littéraire du *Neues Wiener Tageblatt*. Pœtzl a commencé par être chroniqueur judiciaire dans la presse, et le Palais de Justice a été pour lui une admirable école des réalités de la vie. — **Süddeutsche Monatshefte** (décembre), contient une étude d'Ottomar STARKE sur la *réforme décorative de la scène*. Il n'y a pas, quant à lui, d'autres principes à suivre que ceux que Gœthe enseignait dans ses essais sur l'art : il ne faut rien essayer de mettre sur la scène, comme perspective, jeux de lumière, décorations etc., que ce que l'on pourrait réaliser en petit, avec des poupées sur un guignol pour enfants.

## II. — *A.* — REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

**Contemporary Review** (Londres)

Décembre.

RUDOLPH EBERSTADT, examine le problème du *développement des villes*, et remarque que les Anglais se sont surtout préoccupés de la question d'hygiène. Alors qu'en Allemagne, existe depuis 1875 une loi sur la construction, l'Angleterre ne s'est intéressée qu'aux côtés artistiques de l'architecture. Il serait nécessaire maintenant qu'elle aborde sérieusement la question économique. L'auteur estime que l'exemple de l'Allemagne est excellent et que l'Angleterre prendra une leçon efficace dans l'étude des polices de construction allemandes sur la nécessité et la difficulté de limiter les intérêts privés en faveur du progrès national. — Dans *la Belgique et la réfo,rme du Congo*, EMILE VANDERVELDE, fait connaître son opinion sur le régime de Léopold qu'il combat avec énergie depuis dix ans. Les indigènes se plaignent sans cesse, surtout dans le district de Mongola rendu célèbre par les atrocités de la société anversoise. Au point de vue économique, l'état des choses est extrêmement défavorable. Les noirs détestent l'exploitation du caoutchouc. Quelques résumés du budget du Congo pour 1910, nous mettent en mesure d'apprécier la situation. Le gouvernement propose maintenant la substitution d'un nouveau régime à celui de 1892, il garde la propriété des territoires vacants, mais il abandonnera au fur et à mesure l'exploitation du caoutchouc à l'initiative privée. Les indigènes auront le droit de récolter les pro-

duits naturels du pays. La licence de 5.000 francs sera supprimée et remplacée par une contribution fixe sur chaque kilogramme de caoutchouc. Cette réorganisation du régime se fera de juillet 1910 à juillet 1912.

### East and West (Bombay)

Novembre.

Dans *Orient et Occident* HERMENDRA PRASAD GHOSE appréconclut en faveur des mouvements politiques de l'Orient qui n'ont ni esprit de cruauté ni de revanche. Il prend comme exemple les récents événements de Turquie et l'évolution japonaise que Lord Minto compare à une vague qui passe emportant avec elle les vieilles traditions et laissant au contraire tous les germes des nouvelles idées.

L'auteur estime que l'Inde doit particulièrement s'intéresser à la transformation progressive du Japon. Mais sans rétrograder, elle doit faire son possible pour rester fidèle aux vieilles traditions orientales.— Dans l'*apostolat aux Indes* MANEY BELL retrace la vie de François Xavier envoyé comme missionnaire aux Indes par Jean III de Portugal en 1542.

### Fortnightly Review

(Londres).

Décembre

EXCUBITOR parlant de la *Renaissance de la flotte française* constate qu'un esprit nouveau inspire la réorganisation de notre marine. Jusqu'à présent dirigée par des administrateurs civils incompétents, elle allait à sa ruine. Du second rang auquel elle pouvait prétendre comme puissance navale, elle a reculé jusqu'au cinquième. Ses crédits ont été augmentés chaque année et les résultats sont proportionnellement peu de chose. De 1900 à 1909 la France a dépensé 48 millions pour la construction de navires dont le tonnage s'élève à 310.405 tonnes. Pendant le même temps l'Allemagne avec 47 millions ½ a obtenu 474.876 tonnes de bâtiments de guerre.

Le nouveau gouvernement a agi sagement en mettant à la tête du ministère un officier dont l'auteur fait le plus grand éloge. L'amiral Boué de Lapeyrière s'est toujours distingué par le sentiment très élevé qu'il a eu de son devoir professionnel, et par ses talents d'administrateur. M. Briand a heureusement placé en tête de son programme les réformes navales. L'auteur estime que ces idées nouvelles s'imposaient. Il souhaite qu'elles passent dans la pratique, pour la France, pour l'Entente Cordiale et pour le maintien de l'équilibre naval européen. — EULENSPIEGEL rappelle dans son article sur l'*Empereur d'Allemagne et le théâtre* que le goût théâtral fut toujours très marqué chez les Hohenzollern. L'empereur Guillaume exerce une influence considérable sur le théâtre allemand contemporain. Grâce à lui la mise en scène a atteint, dans certaines pièces, une grande perfection. L'auteur cite en exemple les représentations des *Huguenots* et *d'Aïda*. L'empereur dirige souvent lui-même les répétitions. Il discute le jeu des acteurs, et leur fait répéter les répliques jusqu'à ce qu'il soit satisfait de l'effet d'ensemble. Ses relations avec les artistes sont empreintes d'une grande cordialité. Il leur donne même souvent des appellations amicales.

### National Review (Londres)

Décembre

Joseph H. LONGFORD rappelle quelques-uns de ses *souvenirs sur le prince Ito*. C'était un homme

charmant et très cultivé. Il s'exprimait en anglais avec une remarquable aisance. Il était né à Choshier, un des plus riches et un des plus puissants fiefs du Japon. Il fut dans sa jeunesse un élève de Yoshida Shôin. Une des plus remarquables figures de la vie intellectuelle japonaise. Son désir d'augmenter ses connaissances sur les mœurs, la littérature et les sciences européennes amena le prince Ito à faire un séjour d'une année en Angleterre. Il revint au Japon dès qu'il eut connaissance du bombardement de Shimonoseki. En 1870 il se rendit aux Etats-Unis, et se spécialisa plus particulièrement dans l'étude des rouages de la banque. — A partir de cette époque, sa vie politique commence et elle fut pleine de dangers. Sa maison était gardée jour et nuit. Lui-même ne sortait jamais sans une escorte suffisante, car l'assassinat était toujours probable. Malgré cela il poursuivit toujours sans faiblir le chemin qu'il s'était tracé, dans des conditions où parfois, les nerfs d'acier de Cromwell auraient frémi.—Augustin DOBSON esquisse un portrait de Mme Vigée Lebrun. C'était une protraitiste de talent et une musicienne remarquable. Elle chantait agréablement et avait chaque fois qu'elle le voulait le talent d'une actrice. Tout le monde a goûté le charme de ses mémoires, écrits avec une grande facilité et sans prétention. Son style est très sincère, si elle parle d'elle-même, ce n'est pas avec un égoïsme complaisant comme Mme de Genlis; c'est plutôt avec la franche expression d'une candeur qui n'a rien à cacher. Ses mémoires commencés sous forme de lettres à sa « bien bonne amie » la princesse Kaurakin continuent dans ses souvenirs d'enfance. Elle raconte sa jeunesse triste et malheureuse, après la mort de son père ; sa vie de jeune femme mariée trop tôt pour échapper à la tyrannie d'un beau-père avare et méchant. Ce mariage ne fut pas heureux non plus. Et si par sa grâce, son intelligence elle avait mérité des amis partout où elle passa, elle eût aussi mérité une vie de famille plus digne d'elle.

*B.* — **Revues diverses**

Décembre.

Dans le *Harper's* James BRYCE, donne quelques *souvenirs sur Darwin* et fait ce portrait de l'éminent naturaliste : La simplicité était vraiment le charme principal de son caractère. Il ne se croyait pas au-dessus que tout le monde, et pensait que ses talents n'étaient en rien des dons exceptionnels, mais simplement le pouvoir de noter des choses qui échappent facilement à l'attention : — « Mon succès comme homme de science, disait-il est surtout dû à mon amour de la science. Je m'étonne qu'avec mon peu de connaissance, j'aie pu influencer la science humaine et servir à son extension ». A 73 ans Darwin avait un grand air de noblesse. Son visage exprimait la candeur et la sérénité. Les souffrances physiques qu'il endurait n'avaient nullement rendu ses idées moroses. Souvent il dut être fatigué de la vie, mais sa force de caractère le rendait très patient.

## III. — REVUES ITALIENNES

**Nuova Antologia** (Rome)

16 novembre.

R. GAROFALO consacre une étude approfondie aux travaux de *Cesare Lombroso* et à l'anthropologie criminelle. L'auteur, un des disciples zélés de l'école lombrosienne, établit qu'il n'est pas encore possible de porter un jugement définitif sur l'œuvre du maître et de se

prononcer sur la valeur scientifique et sociale de toutes ses théories ; mais on peut dès maintenant relever les idées centrales de sa doctrine, celles qui ont assuré sa renommée de son vivant et qui servent d'assises à sa gloire présente. Ce sont ces idées directrices que Garofalo s'applique à résumer avec une grande clarté. Il revendique principalement celles qui ont pour objet de prévenir le crime, au lieu de se borner, comme on l'avait fait jusque là, à le châtier. Lombroso a eu le courage des inventeurs de génie qui, profondément convaincus de la justesse de leurs opinions, n'hésitent pas à attaquer les préjugés et les préventions séculaires. Animé de l'ardeur inlassable qui poursuit obstinément la vérité, modeste autant que désintéressé, passionné pour ce qu'il considérait comme sa tâche dans la vie, Lombroso a créé un mouvement qui se développera. Il laisse des adeptes auxquels il a communiqué sa foi et qui demeurent pénétrés pour lui de respect et d'admiration. — A. CHIAPPELLI étudie les *divers courants de la philosophie moderne*. Il passe en revue les écrivains et les ouvrages qui les ont déterminés, entre autres les écrits de Windelband, Eucken, Hœffding, James, Fouillée, Boutroux, Bergson, Rey, Bradley, Ward, etc. Il constate que de la seconde moitié du siècle dernier à l'époque où nous sommes, la pensée moderne a passé de l'empirisme et du naturalisme aux tendances vers un nouvel idéalisme. En outre, l'esprit philosophique actuel a revêtu un caractère international, grâce à l'échange continu des vues intellectuelles. Il y a maintenant de toutes parts dans le domaine des conceptions spéculatives, un essor convergent vers les réalités de la vie et vers l'objectivité. Les travaux analytiques des générations antérieures et de tout un siècle d'activité ont accumulé des matériaux qui servent à bâtir l'édifice nouveau. La philosophie nouvelle s'impose le devoir de diriger ses recherches en dehors du dogmatisme, aussi bien du dogmatisme matérialiste que du dogmatisme théologique. Quelle que soit l'école qu'elle suive de préférence, l'idéalisme qui unifie, l'empirisme qui distingue, le monisme ou le pluralisme, le concept statique ou le concept dynamique du monde, elle veut coopérer aux investigation des sciences positives, matérielles ou morales, et ne plus se tenir à l'écart d'elles. C'est un courant qui entraîne tous les penseurs. — Luigi PIGORINI fait connaître les récentes découvertes archéologiques sur les *premiers habitants de l'Italie* en se basant sur l'étude des instruments chelléens, moustériens, néolithiques, etc., haches de pierre, silex taillés, haches de bronze, faux du même métal, etc., tous les objets retrouvés sous les fouilles, les nécropoles, dans les diverses localités de la péninsule où se groupèrent les populations primitives. — E. FABIETTI signale les résultats importants obtenus par la fédération italienne des *bibliothèques populaires*.

1er Décembre

M. ALLOU donne des pages attachantes sur le *Théâtre de l'Œuvre* et son directeur *Lugné-Poë*. L'auteur indique les services rendus par cette initiative non seulement à l'art dramatique, mais aux lettres en portant sur une scène française toutes les créations qui marquèrent tour à tour une date dans l'évolution des idées. Lugné Poë a eu le mérite de faire l'éducation artistique du public français, en l'initiant pendant des re-

présentations consécutives aux courants nouveaux créés par Ibsen, Hauptmann, Maeterlinck, d'Annunzio, Biœrnstierne Biornson. Le Théâtre de l'Œuvre a été une véritable institution fondée avec courage, avec persévérance, et trouvant sa récompense dans l'admiration fervente des vrais lettrés. — L. LUZZATI rend hommage à l'art titanesque et au gigantesque savoir de l'immortel *Léonard*, dont la glorieuse figure est aujourd'hui magnifiquement mise en relief par la révélation de documents nouveaux. Il fut non seulement l'inventeur génial, le constructeur sans rival, le peintre admirable, mais aussi comme un symbole de la bonté et de la beauté morales, n'ayant en vue dans tous ses travaux que les services à rendre à l'humanité en la dotant de nombreux moyens de vaincre la nature, de mettre la mécanique, ses applications et ses perfectionnements à la portée de la civilisation. Il mérite une place également grande dans l'histoire de la science et de la conscience. — ENRICO FERRI s'occupe de *l'exposition italienne* qui aura lieu à *Buenos-Aires* en mai 1910 à l'occasion du centenaire de l'indépendance argentine. Cette exposition sera principalement consacrée aux transports par voies ferrées et voies terrestres, à l'agriculture et à l'élevage du bétail, à la médecine et à l'hygiène. Elle sera complétée par une section internationale des beaux-arts. L'éminent sociologue insiste sur la nécessité pour le gouvernement italien de participer à cette fête mondiale et pacifique de l'évolution moderne, qui aura certainement une répercussion favorable sur l'expansion économique des divers pays dont le concours est déjà promis.

### Rassegna nazionale (Florence)

16 Novembre.

FLAVIO LURAGHI termine son étude sur les *églises chrétiennes en Angleterre*. Les derniers chapitres offrent un intérêt particulier. Ils renseignent abondamment sur les diverses sectes anglaises qui comptent encore des adeptes en nombre plus ou moins grand. Tels sont les frères Moraves, qui se rapprochent du calvinisme mais avec une hiérarchie épiscopale, et un Synode composé des délégués des congrégations. Celles-ci sont encore au nombre de 60 et ont plusieurs lieux de prédication. Non moins intéressant est l'*irvingisme* dont *La Revue* a déjà parlé (voir *Parmi les saints et les possédés*, numéro du 1er décembre 1909). Il faut y ajouter les svédenborgiens qui ne croient pas à la trinité divine mais à une trinité d'attributs. Le Père est l'amour, le Fils la sagesse et la pensée, le Saint-Esprit l'énergie qui soutient toute chose. Le but est de se préparer soi-même à la vie spirituelle par le renoncement au monde, la privation de toutes les satisfactions, richesses, honneurs, par la méditation et les lectures pieuses, de travailler toujours et partout à faire le bien. Mentionnons également les saints du dernier jour ou *Mormons* qui sont bien connus, et les *Frères de Plymouth* dont la première congrégation fut fondée en 1830 et qui possède aujourd'hui 23 temples à Londres et dans les faubourgs. Ces diverses sectes ont une vie propre et plusieurs sont prospères. — A. LAZZARI poursuit la publication de ses documents sur les trois dernières *duchesses de Ferrare*.

# VI. — REVUES JAPONAISES

### Taiyô

Le Japon a le plus urgent besoin de réformes administratives. C'est l'avis de beaucoup de publicistes nippons et notamment d'Ozaki Yukio. Toutefois ces réformes ne doivent pas se borner à des réductions et à des épurements de personnel, mais bien plus à des modifications complètes des rapports du gouvernement avec ses subordonnés. Le système actuel est une survivance du despotisme féodal et ne concorde point avec les progrès de notre temps. Les fonctionnaires font la loi aux ministres et ce sont les bureaux qui restent les maîtres, quels que soient les changements de cabinet. L'auteur s'étonne que lorsque le ministère se retire ceux qui ont été ses principaux auxiliaires ne le suivent point dans sa retraite. Il voudrait aussi que les ministres nouveaux s'entourent d'hommes nouveaux et enfin que le cabinet ne soit pasexclusivement formé de chefs de partis anciens, qu'on y fasse entrer des personnalités dont la compétence est généralement reconnue. Il proteste enfin contre la tendance à confier les postes administratifs importants à des officiers de l'armée, comme on a fait pour le gouvernement de Formose, comme on se propose de le faire pour la résidence générale de Corée. Il demande que les portefeuilles de la guerre et de la marine soient réservés à l'élément civil, comme en Angleterre, et il craint qu'il n'y ait du danger à laisser envahir toutes les puissances par le militarisme. Il y à la un indice interressant d'un courant politique d'européisation plus accentuée.

### To-A no Hikari

Le Professeur Tomiï, dont on connaît l'autorité en matière de jurisprudence, publie un travail marquant sur le nouveau code pénal japonais. Il l'approuve dans ses grandes lignes, mais se demande s'il n'a pas laissé trop de droits au juge, de déterminer les pénalités infligées aux criminels surtout quand il s'agit des travaux forcés. Si le juge peut à son gré faire varier la peine de trois ans à dix ans, et il arrive que pour les mêmes délits les sentences sont complètement différentes, l'appréciation du magistrat étant la seule règle qui gouverne la sévérité ou la clémence de l'arrêt. Dans l'état présent de la jurisprudence japonaise, la seule garantie qu'ait à cet égard la société réside dans la capacité, l'impartialité de la magistrature. Elle est assurément digne de toute confiance, mais il y aurait peut-être lieu de ne pas lui laisser exercer ses hautes fonctions avec un arbitraire trop absolu. Autrefois les lois pénales exagéraient la rigueur et le juge n'y pouvait apporter aucune modification. Aujourd'hui le code pénal incline plutôt à l'adoucissement des condamnations. Le code pénal japonais n'a pas tout à fait admis cette voie nouvelle. Il frappe par exemple très durement la récidive : un crime qui encourait dans un premier cas 10 ans de travaux forcés est puni de 20 ans de la même peine, s'il s'agit d'un récidiviste, par contre la loi de sursis est encore peu appliquée. Aux Etats-Unis les directeurs de prison ont le droit de faire bénéficier les condamnés de réduction de leur temps d'emprisonnement s'ils font preuve de bonne conduite, de repentir sincère. Le nouveau code pénal japonais a tenu autant que possible, compte de ce mouvement de clémence.

# CARICATURES DE LA QUINZAINE

**Les caricatures, n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, ne sauraient engager la responsabilité de La Revue. Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

## En France



*Figaro* (Paris). Dessin de Forain. — *A la Chambre.* — C'est aussi désert aujourd'hui que pendant l'affaire Steinheil. — C'est peut-être le moment de nous voter les vingt mille de traitement.

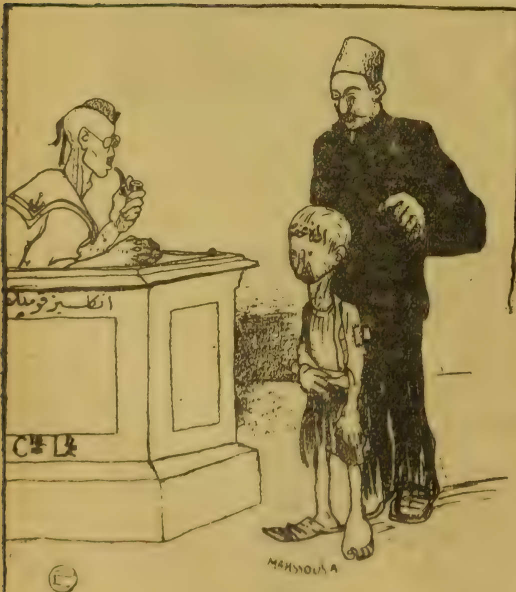


*Le Rire* (Paris). — M. Aristide à la République : Un p u de poudre, quelques chichis, et vous verrez, Madame Marianne, que vous serez aussi jolie que sous l'Empire.

# Choses Anglaises




***Daily-Chronicle*** (Londres). — Le monopole agraire et le commerce assaillant le Budget : La bourse ou la vie ! — Le protectionnisme : Non, la bourse et la vie !



***Kalem*** **(Constantinople). — La Jeune Turquie confiant la Macédoine à l'Angleterre : « Nous ne pouvons rien faire de ce garnement. Tout notre espoir est en vous. »**




***Punch*** **(Londres). — Le juge John Bull : Quel est le plaignant ? — Le Budget et les Lords, à la fois : « Moi ! »**

# En Allemagne



*Kladderadatsch* (Berlin). — Attention ! ô Germania, voilà de nouveau les légions de Rome dans la forêt teutonique !" (Allusion aux progrès du centre catholique).



*Der Wahre Jacob* (Stuttgart). — Guillaume : « Mon peuple porte avec joie le fardeau de la paix armée ! »



*Fischietto* (Turin). — L'Italie à ses deux alliés : Quand finirez-vous de me traiter en Cendrillon ?



*Simplicissimus* (Munich). Le roi d'Espagne aux moines : Encore une liste de condamnations à mort ?
Non, Sire, ce sont les pertes au Maroc.

*Le Gérant :* JOST FISCHER.

# LA REVUE

(ANCIENNE „REVUE DES REVUES")

Bi-mensuelle

*Peu de mots, beaucoup d'idées*




**Nº 24. — 15 Décembre. —** VIᵉ SÉRIE. **1909** — XXᵉ ANNÉE — VOL. LXXXIII.

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN FINOT . — **PARIS, 45, Rue Jacob.**

## NOTE DE LA RÉDACTION

*Nous rappelons à nos Abonnés et Lecteurs que la* **Quinzaine Financière** *est publiée sous la responsabilité exclusive de son signataire et n'engage nullement celle de* **LA REVUE.**



*(Voir notre annonce page* 9)

# Nouveaux Livres déposés aux bureaux de "LA REVUE"

Chez **Alcan** :

*Histoire politique et sociale* (1815-1909), par G. Monod et E. Driault (5 fr.).

*Principes de toute philosophie de l'action*, par Maurice Pradines (5 fr.).

*L'Erreur morale établie par l'Histoire et l'Evolution des Systèmes*, par Maurice Pradines (10 fr.).

Chez **Berger-Levrault** :

*Jiu-Jitsu*, par H. Irving Hancock (3.50).

*Résumé d'exercices sur la carte exécutés en* 1904, par le général Goiran (3 tr. 50).

*La cavalerie hier et aujourd'hui* (2.50).

*Cavalerie, Ecole de régiment*, par le colonel de Séréville (1 fr. 50).

*Vers l'Effort*, poésies, par Edouard Romilly.

Chez **Armand Colin** :

*Pourquoi et comment visiter les Musées*, par Charles Morice (1 fr. 50).

Chez **Delagrave** :

*Maître Juponnet, cambrioleur*, par Chemilly et Paul de Maurelly (5 fr.).

*Tiarko, le chevrier de Napoléon*, par Jules Chancel (8 fr.).

*L'Enfant de la Falaise*, par R. de la Nézière (5 fr.).

*La Terre qui tremble*, par Stanislas Meunier (8 fr.).

Chez **E. Fasquelle** :

*En France*, par Marius-Ary Leblond (3 fr. 50).

*Enquête sur le Monde Futur*, par Jean Jullien (3 fr. 50).

*L'Italie nouvelle*, par Albert Dauzat (3 fr. 50).

Chez **Fayard** :

*Madame Petit-Jardin*, par Myriam Harry (1 fr. 50).

Chez **Fischbacher** :

*La moisson est grande*, par Benjamin Valloton (3 fr. 50).

*L'orgueil de vivre*, par Georges Houlron (3 fr.).

Chez **Flammarion** :

*Renan*, par Hippolyte Parigot (3 fr. 50).

*Les Théories de l'Evolution*, par Yves Delage et M. Goldsmith (3 fr. 50).

*La correspondance amoureuse*, par Max et Alex Fischer.

Chez **Hachette** :

*Initiation à la mécanique*, par Ch.-Ed. Guillaume (2 fr.)

*La Galerie des Bustes*, par Henry Roujon (3 fr. 50).

Chez **Jouve** :

*Mes Opinions*, par Pierre Lelong (3 fr.).

Chez **H. Laurens** :

*Jean-qui-Lit et Snobinet*, par Lucien Métivet (2 fr. 50).

*Le Roman du Renard*. Dessins de A. Vimar (6 fr.).

*Les Héros Comiques*. Dessins de Job, texte de Faguet (5 fr.).

A la **Librairie des Annales** :

*Le Théâtre*, par Adolphe Brisson (3 fr. 50).

A la **Librairie des Sciences Psychiques** ;

*Jeanne d'Arc médium*, par Léon Denis (3 fr. 50).

Chez **Maloine** :

*Les Eaux minérales, milieux vitaux*, par le Dr C. Fleig (10 fr.).

Chez **Messein** :

*L'âme de Lesin*, par Ed. Martin-Videau (2 fr. 50).

*Une femme et le désir*, par Valentine de Saint-Point (3 fr. 50).

Chez **Ollendorff** :

*L'Ingénue libertine*, par Colette Willy (3 fr. 50).

*Le Roman d'un mois d'été*, par Tristan Bernard (3 fr. 50).

Chez **Pedoné** :

*L'Union Libre? D'où venons-nous? Où allons-nous?*, par Pierre Avigdor (15 fr.).

**Divers** :

*Idéale Semence*, par Marie-Anne Cochet.

*Les Triomphes*, par Nicolas Beauduin (3 fr. 50).

*Les Mains jointes*, par François Mauriac (3 fr. 50).

*Les Sagesses*, par C.-Francis Caillard (3 fr. 50).

**Parvenus de l'étranger** :

Chez **Julius Hoffmann** (Stuttgart) :

*Gesellegkeit*, par Alex von Gleischen-Russwurm (m. 8.50).

Chez **John Murray** (Londres) :

*The Rise of Louis-Napoléon*, par F.-A. Simpson (12 $).

**Ont paru également** :

*Vittore Carpaccio, la vie et l'œuvre du peintre*, par G. Ludwig et Pampeo Molmeuth.

# La Quinzaine Financière

La Bourse a fait preuve d'excellentes dispositions. Tous les facteurs paraissent, en effet, favorables à une campagne de hausse. Au point de vue politique, aucun événement ne semble susceptible de troubler la paix européenne. Au point de vue monétaire, la situation se détend sur toutes les places, exception faite pour l'Allemagne. D'un autre côté, la position de place paraît des plus saines, et la dernière liquidation de Londres a indiqué une sensible diminution dans le volume des engagements. Enfin, le message du président Taft, qu'on attendait avec impatience à New-York n'a exercé sur le marché de Wall-Street qu'une influence à peu près nulle. La seule chose qui préoccupait le marché américain a été volontairement écartée par le président de la République des Etats-Unis. Comme on le sait, il n'est pas question dans son message, de la politique que le gouvernement américain compte suivre à l'égard des trusts.

Notre Rente perpétuelle se maintient toujours au-dessus de 99 francs. Le rendement des impôts, pendant le mois écoulé, est très favorable, il y a eu plus-value de 32 millions de francs environ par rapport au recouvrement du mois correspondant de 1908. Pour les onze premiers mois de 1909, la plus-value s'élève à plus de 144 millions de francs.

Les Fonds d'Etat étrangers ont repris une grande activité, notamment les séries de **Fonds russes**, l'**Extérieure espagnole** et les **Rentes brésiliennes**.

Les établissements de crédit, en particulier la **Banque de Paris**, le **Lyonnais**, le **Crédit Mobilier** et l'**Union Parisienne** font preuve d'une grande fermeté. La Banque de Paris et la Société Générale s'occuperaient, dit-on, de placer des actions norvégiennes de l'Azote.

Les valeurs d'électricité paraissent devoir être de plus en plus favorisées par l'attention du marché. Le **Métropolitain** et toutes les valeurs du groupe Empain sont l'objet de transactions suivies.

Le **Rio** et les valeurs cuprifères restent soutenues. Ce groupe attend, pour prendre une orientation définitive, que soit conclue la fameuse entente des producteurs américains, dont on parle depuis un bon mois déjà. Cependant, s'il faut en croire les dépêches, l'entente serait restreinte à trois ou quatre Compagnies, et, dans ces conditions, on peut douter de son efficacité.

L'action **Cusenier** vaut 630 francs. Les actionnaires ont touché 37 fr. net le 15 octobre dernier, ce qui capitalise ce titre à 5,85 o/o. C'est là un taux de nature à exercer au premier abord une attraction sur les capita-

listes en quête de placements rémunérateurs. Malheureusement, il est à craindre que ce dividende ne se maintienne pas dans l'avenir à ce niveau élevé.

En effet, les bénéfices industriels ne cessent de diminuer. De 3.959.418 francs en 1906-1907, ils sont descendus successivement à 3.763.222 fr. en 1907-1908 et à 3.736.155 fr. en 1908-1909. Si les bénéfices nets ont perdu moins de terrain, et se sont maintenus pour le dernier exercice à 1.002.865 fr. (contre 1.003.960 en 1907-1908 et 1.014.415 en 1906-1907), cela tient à une compression impitoyable de dépenses.

Mais, dans cet ordre d'idées, il sera difficile d'aller plus loin, de sorte que, dans l'avenir, les fléchissements des bénéfices bruts auront, comme conséquence, des réductions équivalentes dans les bénéfices nets.

D'autre part, comme on le sait, le ministre des Finances a proposé et la Commission du budget a adopté une sensible augmentation des droits sur l'alcool ; ils seront portés de 220 à 240 francs par hectolitre. La Chambre et le Sénat donneront vraisemblablement leur adhésion à cette proposition. Le fait accompli causera un préjudice sérieux à toutes les sociétés qui emploient l'alcool comme matière première.

Enfin, il existe de bonnes raisons de croire qu'un jour la France finira par suivre l'exemple de la Belgique et de la Suisse, qui ont prohibé absolument chez elles, la fabrication et la vente de l'absinthe. Alors, une des principales sources de bénéfices de la Société Cusenier, la fameuse Oxygénée, se verra rayer du nombre des boissons autorisées.

Etant donné de pareilles perspectives, il y a de sérieuses raisons de croire que la Société ne pourra pas maintenir bien longtemps ses dividendes à leur taux actuel. Afin de distribuer 40 francs à ses actionnaires pour 1908-1909, elle a été obligée de prélever 796.000 francs sur ses 1.002.000 francs de bénéfices nets. C'est environ 80 0/0, proportion certainement très exagérée.

Sur le marché en Banque, les valeurs sud-africaines se sont ressenties favorablement des conditions satisfaisantes dans lesquelles s'est présentée la liquidation londonienne où, pour les diverses causes que j'ai déjà énumérées (détente monétaire, nombre réduit des positions) le taux des reports a été extrêmement modéré.

La hausse des mines de diamants se poursuit sans obstacle. On annonce que la **De Beers** et la **Jagersfontein** auraient vendu, déjà, leur production de 1910. D'autre part, on prétend en Bourse que la Jagersfontein pourra distribuer un dividende de 15 sh.par action nouvelle, maintenant qu'il n'y a plus qu'une seule catégorie d'actions.

E. GEOFFROY.

---

*Pour tous les Renseignements écrire à M. E. Geoffroy aux Bureaux de « LA REVUE », 45, rue Jacob.*

# Officiers Ministériels

# Bulletin Automobile

L'importance de plus en plus grande prise par les « Concours » est très remarquable. A peine le Concours de Véhicule Industriel de l'Automobile Club de France est-il terminé qu'une nouvelle épreuve, du plus grand intérêt au point de vue utilitaire, est organisée. Nous voulons parler des *Reliability Trials* dont les quinze étapes se déroulent actuellement.

Sous le nom de *Reliability Trials* est organisée chaque année, en Angleterre, par l'Automobile Club de Grande-Bretagne et d'Irlande, l'épreuve la plus sérieuse réservée aux véhicules utilitaires.

Définissons tout d'abord la signification du titre de cette épreuve. On entend, en Angleterre, par *Trial*, dont la traduction exacte est *essai*, tout concours.

*Reliability* vient de *reliable* ; adjectif difficilement traduisible en français, qui veut dire *en lequel on peut avoir confiance.*

La traduction de *Reliability Trials* serait donc : *Concours pour démontrer la confiance qu'on peut avoir en certaines voitures.*

Quant au Règlement des Reliability Trials français, il est absolument semblable à celui de l'épreuve anglaise.

Les conditions particulièrement dures de ce règlement, l'état des routes pendant la saison actuelle, contribuent puissamment à faire des « Reliability Trials » une épreuve des plus probante vis-à-vis de la clientèle, car les performances officialisées des voitures constitueront un brevet d'excellente fabrication que tout constructeur, dont les voitures auront rempli les conditions du concours, pourra montrer avec un légitime orgueil.

Trois mille kilomètres en décembre, par tous les temps, sans panne mécanique. Voilà ce qui est demandé aux engagés pour être classés. C'est là certainement une performance dont ne peut être capable qu'une voiture bien construite et ce sont les voitures de construction parfaite que ce concours fera ressortir.

Toute notre clientèle suivra avec intérêt les « Reliability Trials » et il ne fait pas de doute que les voitures classées premières n'attirent à elles nombre d'acheteurs au choix encore indécis.

Un détail montrera à quel point le règlement est sévère : le remplace-

ment *d'une bougie* n'est pas autorisé ; du moins cette substitution empêche-t-elle une voiture de prétendre à la première place. A qui trouverait par trop dures de telles conditions, qu'i nous soit permis de répondre que l'industrie automobile est arrivée aujourd'hui à un tel degré de perfection que, seul, un règlement rigoureux peut permetter à une excellente voiture de prouver ses qualités en se distinguant des autres. Et seules, il faut le reconnaître, d'excellentes voitures peuvent sortir victorieusement d'une épreuve aussi dure que les « Reliability Trials ». Une voiture qui en quinze jours, sans panne mécanique, aura couvert 3.000 kilomètres, aura du même coup prouvé que son propriétaire peut lui faire tout affronter sans craindre le moindre ennui.

Mais puisque nous parlons progrès, il est impossible de ne pas dire quelques mots de l'aviation. Là, le progrès est extraordinaire par sa rapidité ; il dépasse toutes les prévisions, il déroute toutes les réglementations, il va si vite que nul ne peut le suivre et que les prophètes les plus optimistes sont mis en défaut.

Nous disions dans le dernier numéro de *La Revue* que le record officiel de la hauteur avait été élevé à 360 mètres. Quinze jours seulement se sont écoulés et il est maintenant de 475 mètres. De plus, ce nouveau record a été établi dans des conditions extraordinaires : sous la pluie et malgré un vent soufflant à une vitesse de 20 mètres à la seconde.

Il y a quelques mois, lors du premier meeting d'aviation, bien peu de personnes, même les plus compétentes, s'attendaient aux résultats superbes obtenus. Aujourd'hui on en est déjà à examiner de très près les applications pratiques auxquelles l'aéroplane va donner lieu.

L'aviateur Latham en donna d'ailleurs une démonstration éclatante lorsque, invité à une partie de chasse et dédaignant chemin de fer et automobile, il se servit de son monoplan pour se rendre au lieu de rendez-vous, atterrissant dans la propriété même de son amphytrion.

Aussi, devant ces performances, le succès des meetings d'aviation, actuellement à l'étude, est-il escompté à coup sûr et de tous côtés des épreuves sont organisées pour 1910.

Une des plus intéressantes, à tous points de vue, sera celle d'Héliopolis, qui aura lieu au mois de février. Il y a là un champ d'entraînements admirable, permettant toutes les tentatives, tous les essais, dans les meilleures conditions possibles. Nous trouvons d'ailleurs la preuve que cette opinion est celle de beaucoup de sportsmen, dans les nombreuses commandes d'aéroplanes que nous recevons en ce moment, d'aviateurs qui ont choisi cette contrée pour y exécuter leurs essais.

LA BANQUE AUTOMOBILE.

**Arthème FAYARD, Editeur, rue du Saint-Gothard, 18-20. PARIS (XIVe)**

# MÉMOIRES ET SOUVENIRS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

**F. FUNCK-BRENTANO**

AVEC LA COLLABORATION de *MM. le marquis de Ségur*, de l'Académie française ; *le Comte d'Haussonville*, de l'Académie française ; *Pierre de Nolhac*, conservateur du Palais de Versailles ; *Maurice Maindron; Jacques Boulenger; Marius Barroux*, archiviste en chef du département de la Seine ; *Louis Loviot, Raymond Lécuyer, Pierre d'Hugues*, etc...

ILLUSTRATIONS tirées des Musées, des Bibliothèques de France et de l'étranger et des principales collections.

**1** fr. **50** le volume broché. — **2** fr. **25** le volume relié.

---

**VIENT DE PARAITRE :**

## SOUVENIRS ET ANECDOTES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XVI

par le COMTE LOUIS-PHILIPPE DE SEGUR

publiés avec une introduction par M. LE MARQUIS DE SEGUR *de l'Académie française.*

Un beau volume (format 24.5 × 17) impression de luxe sur papier couché, avec 130 reproductions d'Estampes et tableaux.

PRIX : broché. **1** fr. **50** — relié. 2 fr. 25

---

*Volume paru précédemment*

## LE REGNE DE ROBESPIERRE

Traduit pour la première fois de l'anglais par

**F. Funck-Brentano**

---

*Pour paraître le 5 janvier 1910*

## SOUVENIRS de Mme Louise-Élisabeth VIGÉE-LE BRUN

publiés avec une introduction de M. PIERRE DE NOLHAC *conservateur du Musée de Versailles.*

---

On peut s'abonner dès à présent aux 10 premiers volumes en adressant un mandat-poste de **15 francs** pour les exemplaires brochés, ou **22 fr. 50** pour les exemplaires reliés, à M. ARTHÈME FAYARD, éditeur, rue du Saint-Gothard, 18-20, Paris (XIVe).

Les volumes seront expédiés franco par la poste, au fur et à mesure de leur publication.

**LIBRAIRIE DE PARIS, rue Jacob, 56, PARIS**
FIRMIN-DIDOT ET Cie, ÉDITEURS, IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

**NOUVELLES PUBLICATIONS**

**ABEL DESJARDINS**
Correspondant de l'Institut

## La Vie de Jeanne d'Arc

Un volume in-4°
illustré d'une chromolithographie
et de 62 gravures.

Prix : Broché .................... 5 fr.
Relié, basane pl., fers spéc., tr. or. 10 fr.

**H. RAMIN**

## Notre Très Vieux Paris

**Esquisse pittoresque de la vie au XIIIe et XIVe s. des Bourgeois et des Marchands**
à l'époque d'Estienne Boileau et d'Estienne Marcel, Prévôts de Paris.
*Un vol. in-8° jésus, illustré de 162 grav.*
Prix : Broché ................ 4 fr.
Relié genre demi-reliure, tr. dor. 6 fr. 50

**PUBLICATIONS ILLUSTREES**

COLLECTION COURTELLEMONT
**Empire Colonial de la France**

# MADAGASCAR

**LA REUNION – LES COMORES – MAYOTTE – DJIBOUTI**
Préface par CHAILLEY-BERT. Texte par le R. P. PIOLET et CH. NOUFFLARD
*Illustrations d'après nature, par COURTELLEMONT*
Un beau volume in-4° raisin. — Prix : Broché 22 fr. — Cartonné 27 fr.

## AVENTURES MERVEILLEUSES DE HUON DE BORDEAUX

PAIR DE FRANCE ET DE LA BELLE ESCLARMONDE
AINSI QUE DU PETIT ROI DE FÉERIE AUBÉRON
*Ouvrage orné de 12 aquarelles, par M. Orazi, reproduites en fac-similé, d'encadrements de pages et d'une couverture en couleurs.*
TROISIÈME ÉDITION
1 vol. in-4, br. 15 fr. — Cart. fers sp. 20 fr.

**NOUVELLE EDITION** (Format augmenté).

## Les Aventures de Sidi-Froussard

*Haï-Dzuong — Hanoï — Sontay*
*Bac-Ninh — Hong-Hoa.*
Par **Georges LE FAURE**
Ouvrage illustré de 175 dessins inédits, par F. Fau et L. Vallet et accompagné de 8 cartes et plans, 1 vol. in-8 br., 9 fr.
Relié dos chagrin, tr. dorées, 15 fr.

GASTON CERFBERR ET MARCEL RAMIN

## DICTIONNAIRE DE LA FEMME ET DE LA FAMILLE

**ENCYCLOPEDIE-MANUEL DES CONNAISSANCES UTILES**
DEUXIÈME ÉDITION REVISÉE
Un volume de plus de 700 pages, illustré de 487 gravures dans le texte.
Broché 12 fr. Relié amateur, 18 fr.

# WALTER SCOTT ILLUSTRÉ

*Ivanhoé. — Quentin Durward. — Kenilworth. — Rob-Roy. — L'Antiquaire. — Les Puritains d'Ecosse. — Guy Mannering. — La jolie Fille de Perth. — Waverley. — La Prison d'Edimbourg. — Le Monastère. — Redgauntlet. — L'Abbé. — La Fiancée de Lammermoor* suivi du *Nain noir. — Charles le Téméraire. — Woodstock. — Le Pirate. — Les Aventures de Nigel. — Péveril du Pic. — Richard en Palestine,* suivi du *Château périlleux.*

Les volumes : Ivanhoé, Quentin-Durward, La Fiancée de Lammermoor et Charles le Téméraire ne se vendent qu'en collection.

Il reste quelques exemplaires sur hollande de 15 fr. le vol. broché et quelques ex. de certains titres sur Japon à 30 fr.

Traduction nouvelle de MM. P. LOUISY, DE CERISY, DAFFRY DE LA MONNOYE.

*Chacun de ces ouvrages forme un beau volume in-8 jésus et est illustré d'environ 150 grav. sur bois d'après :*

Godefroy Durand, H. Pille, Fr. Flameng, F. Lix, Adrien Marie, Riou, Delort, Andriolli, Maillart, De Richemont, Dunki, H. Scott, Detti, Ed. Toudouze, Lalauze, Adrien Moreau, A. de Parys, Pellicier, G. Gosselin, A. Lemaistre, etc.

Broché, 8 fr. Cartonné, tr. dorées, fers spéc., 11 fr. Reliure demi-chagrin, tr. dorées ou amateur, 13 fr.

# !! A nos Lecteurs !!

*A paraître dans nos prochains numéros :*

Elie Metchnikoff : **L'Utilité des microbes et la Longévité.** — Ph. de Néry, la suite de **Parmi les Saints et les Possédés, à Paris**, dont le premier article a été si remarqué. —**La Belle Madame Colet (Une déesse du Romantisme)**, *avec des lettres inédites du plus haut intérêt de :* Victor Cousin, Sainte-Beuve, Victor Hugo, etc, etc. — **Au Harem**, suite de tableaux vécus et d'observations personnelles, qui passionneront, nous n'en doutons pas, tous nos lecteurs. — Camille Sabatier : **Les Trois âges du sommeil**. — Arthur Chuquet, de l'Institut : **Le Hussard lorrain Bangofsky**. — **Le Général Duphot**. — G. Compayré, de l'Institut : **L'Église et l'École**. — H. Schœn : **Le journal d'un suicidé Corse**. — Prof. Niceforo : **Le Roman Policier**. — Édouard Schuré : **Leconte de Lisle.** — P.-A. Changeur : **Une Cavalière de l'Ile de France au XVII^e^ siècle (M^me^ de La Guette)**. — La suite des études si remarquées de H. de Gallier : **Comment on était servi autrefois**. — B^on^ de Rouvre : **Que sont devenues les Familles historiques?** — Brada (M^me^ la Comtesse de Puliga) : une série d'études sur la **Vie Anglaise**. — Des **Enquêtes** avec la collaboration des écrivains et des penseurs les plus éminents de la France et de l'Etranger sur **Les Dangers et l'Avenir de l'Espionnage**; sur **La Peur**, etc., etc. — André Fribourg : **La Tricoteuse folle** (documents inédits). **Journalistes révolutionnaires** (documents inédits). — Princesse Shahovskoy-Strechneff : **Le Mariage d'un poète** (documents inédits). — **Une Idylle d'amour** (*Un fils de M^m^ de Staël*), documents inédits, présentés par Georges de Dubor. — A. de Banzemont : **Policiers et Voleurs au Japon**. — **L'Irredenta** ou **Trieste et la Triple Alliance** contenant des révélations nouvelles et inattendues. — George Sand : **Lettres Inédites**, etc., etc,

---

Imp BERGER et CHAUSSE, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

